Le Mercure galant : contenant plusieurs histoires veritables...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Le Mercure galant : contenant plusieurs histoires veritables.... 1672-1674.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

MERCURE GALANT

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MERCURE GALANT

I

1672-1674

SLATKINE
GENÈVE - PARIS
1982

Réimpression de l'édition de Paris, 1672-1674
ISBN 2-05-100393-9

LE MERCVRE GALANT.

CONTENANT PLUSIEURS HISTOIRES VERITABLES,

Et tout ce qui s'eſt paſſé depuis le premier Janvier 1672. juſques au Depart du Roy.

PARIS,

THEODORE GIRARD, dans la Grand'Salle du Palais, du coſté de la Cour des Aydes, à l'Envie.

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AV ROY.

SIRE,

Ie prens la liberté de vous offrir un Livre

dont Voſtre Majeſté a ſcellé Elle-meſme le Privilege, pendant qu'elle prenoit la peine de faire la Charge d'un de ſes premiers Sujets; & qu'en faiſant voir juſques à quel point elle eſt éclairée, elle apprenoit aux autres de quelle maniere il ſe faut acquiter de pareils Emplois. Vn tel Privilege devroit mettre mon Ouvrage à couvert de toutes choſes;

mais la Critique prétend que ſon empire s'étend ſur tout, & qu'il n'eſt point de Panegyrique où elle n'ait droit de trouver à redire. Si je pouvois pourtant faire celuy de Voſtre Majeſté, il ſeroit exempt des attaques de l'Envie, & je ſuis aſſuré qu'on n'y pouroit reprendre que la foibleſſe avec laquelle je traiterois une ſi belle matiere: Mais auſſi vos

Actions, SIRE, qui passent de bien loin celles des plus grands Héros, sont au dessus des forces humaines. C'est ce qui me contraint à borner mon zele aux seuls vœux que je fais tous les jours au Ciel pour la continuation de sa prosperité ; & plein de la gloire que j'ay d'estre au nombre des Sujets du plus Grand Roy du Monde, je le suplie de croire qu'il n'en a point de plus soûmis, & que je suis,

SIRE,

De V. Majesté,

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidelle Sujet.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

LE Livre doit avoir dequoy plaire à tout le monde, à cause de la diversité des matieres dont il est remply. Ceux qui n'aiment que les Romans, y trouveront des Histoires divertissantes. Les Curieux des Nouvelles, & les Provinciaux & les Etrangers, qui n'ont aucune connoissance de plusieurs Personnes d'une grande naissance, ou d'un grand mérite, dont ils entendent souvent parler, apprendront dans ce Volume & dans les suivans, par où ils sont recommandables, & ce qui les fait

eſtimer. Lors qu'on voudra connoître quelqu'un, on n'aura qu'à le chercher dans *Le Mercure Galant*, ſi l'on veut eſtre bientoſt éclaircy de ce qu'on ſouhaitera d'apprendre. On en donnera tous les trois Mois un Volume, & dans le ſecond on marquera les temps auſquels on les devra donner, afin que le Public les ait doreſnavant à jour nommé. On y parlera à l'avenir des Provinces & des Cours Etrangeres. L Autheur ne commence qu'à établir des correſpondances, & former des habitudes d'où il puiſſe tirer des ſecours conſidérables, afin qu'il n'arrive rien de nouveau dans le Monde dont il ne parle dans ſes Lettres. On ne doit regarder celles-cy

que comme des Eſſays, & par ce qu'elles ſont, on doit juger de ce que celles qui les ſuivront pouront eſtre. Ainſi l'on ne doit conſidérer ce Volume que comme le deſſein d'un Ouvrage auquel on peut adjouter beaucoup, & non comme un Ouvrage achevé. Ceux qui auront quelques Galanteries, & quelque choſe de curieux, qui méritera d'eſtre ſçeu, pourront me l'apporter, & je feray en ſorte que l'Autheur en entretienne la Perſonne à qui il adreſſe ſes Lettres. Ie crois eſtre encor obligé de vous avertir que ce Livre n'a rien qui reſſemble au *Iournal des Sçavans*: Il ne parle que des Livres de Sciences qu'on imprime; & l'on ne parle icy que d'Hiſtoi-

AU LECTEUR.

res amoureuſes, & que du mérite des Perſonnes qui en ont beaucoup, quand meſme leur plume ne produiroit aucun Ouvrage. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire d'écrire pour avoir de l'eſprit, & l'on a ſouvent veu des preuves du contraire. Ie dois adioûter à tout cela, que ſi l'on parle icy de quelques Livres, ce n'eſt que de Livres

AU LECTEUR.

de Galanteries, dont le Iournal ne dit jamais rien; & qu'il n'y a pas dans ce Volume trente lignes ſur cette matiere.

TABLE
DES MATIERES
contenuës en ce Volume.

DEſſein de l'Ouvrage. 1.
L'Hiſtoire du Collier de Perles. 3
Honneurs rendus à la memoire de feuë Madame de Montauſier. 5
Eloge de Monſieur l'Abbé de Noailles. 37.
Etabliſſement d'une Académie d'Architecture, dont le Sieur Blondel doit eſtre Profeſſeur. 41
L'Hiſtoire des Bas de ſoye verds. 43
Reception de Monſieur le Duc de la Feüillade dans la Charge de Colonel du Regiment des Gardes François. 60.
Eloge de Monſieur le Mareſchal Duc du Pleſſis. 63.
Diſcours ſur le Bajazet, *Tragédie du Sieur Racine.* 65
Avantures arrivées à Conſtantinople à un François, par laquelle on peut juger de la galanterie des Turcs. 71.
L'Hiſtoire de celle qui aima mieux ſe brûler avec ſon Mary, que de le voir infidelle. 91.
Diſcours ſur le Mariage de Bacchus, *Comedie heroïque.* 110
Arrivée de Monſieur Courtin en Suede.
Depart de Monſieur le Duc d'Eſtrées pour ſon Ambaſſade Extraordinaire à Rome. 112

L'Hiſtoire de la Famille viſionnaire. 115.
Entrée publique de Monſieur le Marquis de Vilars à Madrid. 123
Retour de Suede de Monſieur de Pompone. 129.
L'Hiſtoire de la Fille Soldat. 131.
Eloge de Monſieur le Duc de Coaſlin. 138.
Mort de Monſieur le Chancelier, & ſon Eloge. 150.
Eloge de Monſieur le Marquis de Louvoy. 153
Mort de Madame la Princeſſe de Conty. 156.
Eloges des ſix Conſeillers d'Etat ordinaires, & des ſix Maiſtres des Requeſtes que le Roy a choiſis pour aſſiſter au Sceau. 1
Avanture d'une jeune Marquiſe

cheveſque de Toulouſe au Cardinalat. 184. et 254. Bonnet
*Diſcours ſur l'*Ariane, *Tragédie de Monſieur de Corneille le jeune.* 187.
L'Hiſtoire du Cabinet des Miroirs. 190
Diſcours ſur une Comédie de Monſieur de Molicre, intitulée les Femmes Sçavantes. 2
Le Sujet du Voyage de l'Académie Françoiſe à Verſailles, conduite par Monſieur l'Archeveſque de Paris. 216.
Régal de Monſieur le Marquis d'Angeau à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe. 18
L'Etat de toutes les Troupes du Roy, tant de Cavalerie que d'Infanterie; avec les noms de tous les Regimens, le nombre

apres la mort de Monſieur Gaultier excellent Joüeur de Luth. 166.
L'Hiſtoire du Mary qui ſe croit Cocu par luy-meſme. 169
Mérite de Monſieur Pachau, reconnu par le Roy. 176
Le retour d'Italie de Meſſieurs de Vendoſme. 177
Le choix du Roy de Monſieur le Camus pour la Charge de Premier Preſident de la Cour des Aydes. 178.
La mort de Monſieur Deſpincha Marquis de Ternes. 190.
Reception de Monſieur le Chevalier d'Arquien à la Charge de Monſieur ſon Pere. 191.
La mort de Monſieur de la Motte Houdancourt. 193.
La Promotion de Monſieur l'Ar-

des Compagnies & des Hommes qui compoſent chaque Compagnie. 227
Diſcours ſur les Eaux de Verſailles, ſur les Iardins, & ſur les nouveaux Ouvrages qu'on y a mis; avec les noms des Sculpteurs. 247.
Eloge de Monſieur le Cardinal de Rets. 255.
Les Etats de Bretagne ſont preſentez par Monſieur le Duc de Chaunes. 256.
Monſieur le Duc de Bethune Lieutenant General de la Province de Picardie, & Monſieur le Duc de Duras Capitaine des Gardes du Corps. 257.
L'Inſtitution de l'Académie des belles Lettres, avec les noms de Meſſieurs les Académiciens. 260.
Mort de Mad.e la Ducheſſe d'Orleans Doüairiere. 269.

TABLE.

Lettre en Vers de Gas, Epagneul de Madame la Marquise Deshoulieres, à Monsieur le Comte de L. T. 268.

La mort de Monsieur de Morangis. 271.

Eloge du Baron de Schonborn, Neveu de Monsieur l'Electeur de Mayence, & son Envoyé Extraordinaire. 272.

L'Entrée & l'Audiance de Monsieur le Comte de Molina Ambassadeur Extraordinaire d'Espagne. Remarques curieuses sur le sujet. 273.

Liste des Modes nouvelles, tant pour les habillemens de l'un & de l'autre Sexe, que pour les Ameublemens. 279.

Mariage du Fils de Monsieur le Premier Président avec Ma-

demoiselle Chalucet. 285

Choix de Medecins fait par le Roy. 285.

Discours sur le Journal des Scavans. 287.

Noms des Officiers Generaux des Armées du Roy. 289.

Noms des Vaisseaux de l'Armée Navale, & des Capitaines qui la commandent. 299

Discours sur les Livres nouveaux de Galanterie. 306.

Noms de tous les Autheurs citez par Monsieur Ménage dans son Livre intitulé, Observations sur la Langue Françoise. 311.

Harangue de la Faculté de Medecine aux trois Premiers Medecins. 314

Remarques sur les Sceaux donnez par le Roy à M. Daligre. 313

Depart de tous les Bagages pour l'Armée. 314.

Discours sur les préparatifs d'un Mauzolée, dont Monsieur le Brun a donné les desseins. 314

Audiance pour prendre Congé du Roy, de tous les Ambassadeurs & Résidens de toutes les Cours Souveraines, & de Monsieur le Prevost des Marchands.

Depart du Roy. 322.

Quelques mots presentement à la mode. 323.

Seconde Lettre en Vers de l'Epagneul de Madame la Marquise Des-houlieres. 327.

L'Histoire de Megius & de son Compagnon, ou la Pierre Philosophale. 330

LE

MERCURE GALANT

MADAME,

Il n'estoit pas besoin de me faire souvenir que lors que vous partîtes de Paris, je vous promis de vous mander souvent des nou-

velles capables de nourir la curioſité des plus Illuſtres de la Province qui doit avoir le bonheur de vous poſſeder ſi long-temps. Quand on ſonge ſouvent à une Perſonne, on n'oublie pas facilement ce qu'on luy promet. Je croy, Madame, que vous entendez bien ce que cela veut dire, & qu'il n'eſt pas néceſſaire que je m'explique davantage. Paſſons donc aux nouvelles, ou plutoſt à l'ordre que j'ay réſolu de tenir pour vous

en apprendre. Je vous écriray tous les huit jours une fois, & vous feray un long & curieux détail de tout ce que j'auray appris pendant la Semaine. Je vous manderay des choſes que les Gazettes ne vous apprendront point, ou du moins qu'elles ne vous feront pas ſçavoir avec tant de particularitez. Les moindres choſes qui ſe paſſeront icy, n'échapperont pas à ma plume; Vous ſçaurez les Morts & les Mariages de conſequence,

avec des circonſtances qui pouront quelquefois vous donner des plaiſirs que ces ſortes de nouvelles n'ont pas d'elles-meſmes. Je tâcheray de développer la verité des belles actions de ceux dont la valeur ſe fera remarquer dans les Armées, & vous éclairciray ſouvent des choſes dont la Renommée eſt toûjours mal inſtruite, parce qu'elle n'attend jamais pour partir qu'elle ſoit bien éclaircie, & que les premiers bruits qu'elle

ſeme ne ſe trouvent que rarement veritables. Je n'oublîray pas à vous parler de tous ceux qui recevront quelques bienfaits de noſtre Grand Monarque: Il donne de ſi bonne grace, que bien que ſes préſens ſoient conſiderables, on eſt plus charmé d'entendre le recit de la maniere dont il les fait, que ceux qui les reçoivent ne ſont ravis de la magnificence de ſes dons. Comme on entend de temps en temps parler de Procés

ſi extraordinaires, & ſi remplis d'avantures, que les Romans les plus ſurprenans n'ont rien qui en aproche, je ne manqueray pas de vous en divertir, & de vous en mander les veritables circonſtances, qui ne ſont jamais bien ſçeuës que de ceux qui ſe donnent la peine de les rechercher avec ſoin. La curioſité attirant à Paris non ſeulement quantité des plus Illuſtres de toutes les Provinces de France, mais encor pluſieurs Eſ-

trangers, je vous inſtruiray du mérite extraordinaire de ceux qui s'y feront admirer. Je vous envoyeray toutes les Pieces galantes qui auront de la reputation, comme Sonnets, Madrigaux, & autres Ouvrages ſemblables. Je vous manderay le jugement qu'on fera de toutes les Comedies nouvelles & de tous les Livres de galanterie qui s'imprimeront; je dis de galanterie; parce que je ne prétens point parler de ceux qui

regardent les Arts & Sciences, à cauſe que je ne m'en pourois ſi dignement acquiter que ceux qui prennent le ſoin d'en donner tous les quinze jours des Memoires. Je feray pourtant plus que je ne vous ay promis, & j'eſpere vous écrire ſouvent quelques Avantures nouvelles en forme d'Hiſtoires. Paris eſt aſſez grand pour m'en fournir; il y arrive chaque jour des choſes aſſez conſiderables; & ceux qui voyent

un peu le Monde, apprenent ſouvent des avantures extraordinaires, & en ſont meſme quelquefois les témoins; & je ne doute point que je ne puiſſe vous faire part preſque chaque Semaine d'une Hiſtoire nouvelle. Quand Paris n'en fourniroit pas toûjours la matiere, je ne puis manquer d'en apprendre du grand nombre d'Etrangers qui ſont ſans ceſſe dans cette grande Ville. J'adjoûteray à toutes ces choſes toutes les nouvel-

les des Ruelles les plus galantes, & vous manderay juſques aux Modes nouvelles: On eſt ravy en Province de les apprendre; & de tout ce que l'on y peut mander, rien n'y eſt ſouhaité avec plus de paſſion. Vous croyez bien que les Coquettes de Paris me fourniront aſſez dequoy vous écrire ſur ce ſujet, & que toutes les choſes que je vous viens de promettre me fourniront ſeparément dequoy vous entretenir

les mieux ſçavoir que les autres. Si je puis venir à bout de mon deſſein, & que vous conſerviez mes Lettres, elles pourront dans l'avenir ſervir de Memoires aux Curieux, & l'on y trouvera beaucoup de choſes qui ne pouront ſe rencontrer ailleurs, à cauſe de la diverſité des matieres dont elles ſeront remplies; mais il m'importe peu qu'elles ſoient utiles à d'autres, pourveu qu'elles vous divertiſſent: c'eſt mon uni-

d'un nombre infiny de nouvelles. Je ne vous en manderay pas beaucoup d'étrangeres, ny d'Etat, & je vous parleray ſeulement de ces grandes nouvelles publiques dont s'entretiennent ceux-meſmes qui ne font point profeſſion d'en ſçavoir. Comme il n'y a point de nouvelle ſi publique qui n'ait quelque choſe de particulier, & qui n'eſt pas ſçeu de tout le monde, je vous informeray de ce qu'en croiront ceux qui devront

que but, & c'eſt pourquoy je commence par une Hiſtoire, avant que d'entrer dans le détail des nouvelles de cette Semaine. Un jeune Homme eſtant ces jours paſſez chez une belle Perſonne dont il n'eſtoit amoureux que par galanterie, ou plutoſt pour entretenir la converſation, (c'eſt une choſe aſſez ordinaire, & ſi la pluſpart de nos jeunes Gens ne parloient d'amour aux Dames & ne loüoient leurs beautez, ils n'auroient ſouvent

rien à dire.) Celuy dont je vous vais conter l'avanture, ayant loüé en gros & en détail tous les charmes de la jeune Beauté qu'il eſtoit venu voir, & ne ſçachant plus dequoy l'entretenir, cette charmante Perſonne ennuyée d'entendre toûjours la meſme choſe, s'aſſoupit un peu, & s'endormit enfin tout-à-fait, quoy qu'elle n'en eut pas deſſein : mais comme elle avoit couru le Bal la nuit precedente, & qu'elle eſtoit beaucoup fati-

guée, & que d'ailleurs elle eſtoit mal divertie par celuy qui l'entretenoit, elle ne pût reſiſter aux charmes du Sommeil. Le Galant n'en fit pas de meſme; la beauté de cette Belle endormie, & le mouvement de ſon ſein ſoûpirant, réveillerent ſes ſens; il la regarda avec des yeux paſſionnez, & ſon cœur luy dit pluſieurs fois qu'il devoit profiter de l'occaſion. Il ne ſçavoit à quoy ſe reſoudre, lors qu'il jetta les yeux ſur un Collier de

vingt mille livres qu'elle avoit à ſon col, & dont le ruban qui le lioit ſe trouva dénoüé. Cet Amant dont je cacheray le nom ſous celuy de Cleonte, ſentit tout-à-coup des mouvemens bien contraires à ceux qu'il avoit eus un moment auparavant. Il n'y avoit pas deux jours qu'il avoit perdu ſon argent au jeu; il aimoit la dépenſe; il ne trouvoit plus de credit, parce qu'il devoit beaucoup; & de plus il eſtoit jeune & un peu

peu fripon de ſon naturel. Toutes ces choſes jointes à une occaſion ſi favorable, le firent entrer dans une tentation bien contraire à la premiere, & ſes regards ne s'attacherent plus qu'au Collier. Apres l'avoir bien regardé, il tourna ſa veuë du coſté de la porte. Il fit plus, il ſe leva, fit quelques tours dans la Chambre, & fut meſmes juſques ſur le degré pour voir ſi perſonne ne venoit. Il trouva toutes choſes favorables à ſon

de le trouver ſur moy; quelque choſe que je faſſe pour le bien cacher. Il vaut mieux que j'abandonne ce deſſein. Si je l'abandonne, reprit-il auſſi-toſt en luy-meſme, je ſeray indigne que la Fortune faſſe jamais rien pour moy, & vingt mille francs accommoderont bien mes affaires. Il fit alors dans ſa teſte un memoire de toutes les choſes à quoy il employeroit ces vingt mille livres. Il en paya peu de debtes, mais

en récompenſe il ſe fit une Caleche & des Habits bien magnifiques: Il en mit beaucoup en Point, & habilla ſon Train des plus belles Livrées du Monde; & ſur cet ajuſtement il ſe tint ſeûr de la conqueſte du cœur d'une douzaine de ces Femmes qui n'aiment que les Gens du bel air, qui ſe rendent à l'éclat plutoſt qu'au mérite, & qui croyent que l'on ne peut eſtre honneſte Homme avec un ajuſtement modeſte & un train

deſſein, & revint aupres de Beliſe, (c'eſt ainſi que je nommeray cette Belle dans le reſte de cette Hiſtoire.) Il ne fut pas plutoſt aupres d'elle, qu'il demeura immobile, & qu'il ſe mit à faire des reflexions. Je ſuis ſeul icy, dit-il en luy-meſme, & l'on ne pourra accuſer que moy d'avoir pris ce Collier. Si je ſors ſans rien dire, je me rendray criminel; & ſi je demeure apres l'avoir pris, on le cherchera par tout, & l'on ne manquera pas

mediocre. Les vingt mille livres ainſi diſtribuées dans la teſte de Cleonte, il prit le Collier; mais il n'en fut pas plutoſt maiſtre, qu'il ſentit un tremblement par tout ſon corps; & la peur d'en eſtre trouvé ſaiſi l'ayant pris, il réſolut de le remettre. Il eſtoit ſur le point de faire ce que ce repentir ſecret luy conſeilloit, lors qu'il s'aviſa d'avaler ce Collier qui eſtoit de trente-deux perles. C'eſtoit aſſez d'affaire, mais le deſir d'avoir de

l'argent l'en fit venir à bout. Quand il eut avalé la derniere perle, il ſe trouva embaraſſé du ruban; il rêva quelque temps à ce qu'il en devoit faire, puis il s'aviſa de le couper; ce qu'il fit en morceaux ſi menus, qu'ils eſtoient imperceptibles. Comme il falut beaucoup de temps pour toutes ces choſes, il eſt aiſé de s'imaginer que Beliſe s'éveilla bien-toſt apres. Elle demanda auſſi-toſt ſon Collier. Cleonte ſe defendit de l'avoir pris.

Elle crût qu'il avoit deſſein de le luy faire chercher, & tourna d'abord la choſe fort galamment; mais elle fut bien ſurpriſe, lors qu'elle vit qu'il ſe defendoit avec tout le ſérieux d'un Homme qui veut faire croire que ce qu'il dit eſt veritable. Si vous voulez, luy dit-il, me faire donner un autre Habit, je le mettray en preſence de ceux que vous ordonnerez, & je laiſſeray le mien: je me dépoüilleray tout nud, & je changeray

meſme de linge. Beliſe ſe trouva dans un embaras inconcevable: Elle eſtoit aſſurée qu'elle avoit ſon Collier avant que de s'endormir, & Cleonte eſtoit le ſeul qui fut entré dans ſa Chambre, & cependant ſon Colier ne ſe trouvoit point, quoy qu'elle eut fait une recherche auſſi exacte que ſa peine eſtoit grande. Cleonte la preſſa de foüiller dans ſes poches: Elle crût que puis qu'il l'en preſſoit tant, qu'elle l'y trouveroit, & qu'il

qu'il n'avoit voulu que l'embaraſſer; ce qui fut cauſe qu'elle ſe réſolut de le ſatisfaire: mais juſtement dans le temps qu'elle y mettoit la main, Clidamant entra dans la Chambre, & crût qu'elle l'embraſſoit. Ce Clidamant avoit le privilege qu'ont tous les Amans, que l'on nóme *les Tenans*; il entroit de plein pied, ſans faire dire qu'il eſtoit à la porte. Vous ne vous étonnerez pas apres cela, Madame, d'aprendre qu'il fit tout ce

que les Jaloux emportez ont coûtume de faire quand ils croyent qu'on leur manque de foy: Il ne pût retenir ſes tranſports: Cleonte en fut ravy, au lieu d'en paroiſtre affligé: il crût que ce bruit feroit ceſſer de parler du Collier; & comme il avoit de la bravoure (car pour du cœur on ne peut dire qu'il en eut apres les trente-deux pilulles qu'il avoit avalées) il dit à Clidamant qu'il l'alloit attendre dehors pour vuider leur di-

ferend. Ce Jaloux ſe preparoit à le ſuivre, lors que Beliſe les arreſta tous deux, & raconta l'avanture qui venoit d'arriver. Clidamant la trouva ſi extraordinaire, qu'il n'y pût d'abord adjoûter foy, & ſa jalouſie fut cauſe qu'il ſe réſolut de mettre tout en uſage pour découvrir ſi Beliſe luy avoit dit vray. Il rêvoit aux moyens de venir à bout de ſon deſſein, lors que deux ou trois Amis de cette Belle affligée, & qui l'eſtoient auſſi

de Clidamant, entrerent dans la Chambre. Ils n'y furent pas longtemps ſãs apprendre ce qui venoit d'arriver: Leur étonnement fut grand, mais il le fut encore plus lors qu'ils virent que rien ne pouvoit faire dire à Cleonte ce qu'eſtoit devenu le Collier. Les prieres & les menaces furent employées, mais ce fut toûjours inutilement, & l'apreſdînée ſe paſſa ſans qu'on pût rien découvrir. Le dépit que Beliſe avoit de la perte de

ſon Collier augmenta à meſure qu'elle perdit l'eſperance de le revoir; ce qui fut cauſe qu'elle aſſura que Cleonte l'avoit volé, & que c'eſtoit luy qui l'avoit mis où il eſtoit; qu'il falloit ou qu'il l'eut caché, ou qu'il l'eut jetté à quelqu'un par la feneſtre. La maniere dont Beliſe parla, fit croire à ces Meſſieurs qu'il eſtoit vray; ce qui les obligea quand la nuit fut tout-à fait venuë, d'envoyer querir un Sac. Ils ne l'eurent pas plutoſt,

qu'ils prirent Cleonte à quatre, &.le mirent par force dedans; & l'ayant bien lié, ils le porterent ſur la feneſtre. Cette feneſtre eſtoit au ſecond étage, & donnoit dans une Court remplie de pierre de taille, parce que l'on y bâtiſſoit. Dés qu'il fut ſur cette feneſtre, ils le menacerent de le jetter embas, s'il n'avoüoit ce qu'il avoit fait du Collier. Ils luy firent tant de peur, qu'il demeura d'accord qu'il l'avoit. Il promit de

le rendre, mais il demanda du temps: on luy en donna, mais ce ne fut qu'à condition qu'il diroit ce qu'il en avoit fait. Il s'en defendit quelque temps; mais ſe voyant preſſé de trop pres, il avoüa la verité. On le mit au meſme inſtant hors du Sac; on le deſ-habilla malgré luy, & on le coucha dans un Lit magnifique. Un de ces Meſſieurs ſe donna apres la peine d'aller querir une Medecine; il eut ſoin qu'elle fut tres-forte, &

l'opération qu'elle fit le va bien faire connoiſtre. Cleonte reſiſta longtemps avant que de la prendre; mais à la fin il s'y réſolut, de peur de ſcandale; car on le menaça de le mener en priſon, s'il ne la prenoit, & de publier par tout qu'il eſtoit un Voleur. Ses tranchées furent grandes, & il ſouffrit beaucoup, mais enfin il rendit à pluſieurs fois trente-une perles: Il en reſtoit une, il offrit de la payer plus qu'elle ne valoit; mais Cli-

damant voulut qu'il prit encor une Medecine: Elle le fit beaucoup ſouffrir avant que de luy faire rendre la trente-deuxiéme perle; mais enfin elle vint, & l'on donna congé à ce pauvre infortuné. Il s'en retourna purgé pour ſa vie, & plus abatu qu'il n'auroit eſté apres une maladie de ſix mois. Voila, Madame, une Avanture arrivée depuis quelques jours, & qui n'eſt encor connuë que de tres-peu de perſonnes: Elle a quelque

choſe de ſi nouveau, que je ne croy pas que vous ayez jamais rien lû de ſemblable. Paſſons à des nouvelles qui ſont plus publiques.

Quoy que mon deſſein ne ſoit pas de vous entretenir toûjours des Honneurs funebres que l'on rendra à ceux qui ſeront d'une naiſſance aſſez illuſtre pour obliger la Gazette à nous en parler, & que je ne veüille pas vous fatiguer par la lecture des nouvelles publiques qui

n'auront rien d'extraordinaire, je ne laiſſeray pas de vous faire remarquer ce qu'il y aura de nouveau dans celles qu'il ſemblera que je devrois paſſer ſous ſilence, à cauſe du peu de plaiſir que la lecture en donne. Je croy que la nouvelle du Service fait à Roüen pour feuë Madame de Montauſier eſt de ce nombre, & que pouvant aiſément eſtre devinée, (parce que c'eſt la coûtume de rendre des devoirs funebres aux Morts)

je n'en devrois point parler. Cependant le merite extraordinaire de cette Illuſtre Defunte, & l'eſtime particuliere que Monſieur Pelot Premier Preſident du Parlement de Roüen en faiſoit, ont eſté cauſe que ces triſtes honneurs ont eſté accompagnez de circonſtances dignes d'eſtre remarquées; & que contre l'uſage de cette Illuſtre & Celebre Compagnie, d'aller en Corps à de pareilles Cerémonies, elle a bien voulu

faire quelque choſe d'extraordinaire pour honorer la memoire d'une Perſonne auſſi recommandable par ſon merite que feuë Madame de Montauſier.

Je ne ſçay ſi je vous dois mander que Mr l'Abbé de Noailles fit dernierement paroiſtre ſon Eſprit en Sorbonne, & qu'il étonna tous les vieux Docteurs. Vous direz ſans doute en liſant cette nouvelle, que ſi je vous parle de tous ceux qui ſoûtien-

dront des Theſes, je groſſiray mes Lettres de nouvelles peu curieuſes : mais quand vous ſçaurez qu'il fit dans ſon premier Acte ſur les matieres de Theologie, ce que les autres ne font que dans les derniers, vous trouverez que cette circonſtance rend cette nouvelle digne de vous eſtre mandée, & elle vous fera concevoir une idée de cet Illuſtre Abbé, qui vous le fera diſtinguer des autres, quand vous en entendrez parler : Et com-

me mon deſſein eſt, en vous mandant des nouvelles, de vous faire connoiſtre le merite des plus conſiderables Perſonnes de France, je ne laiſſeray échaper aucune occaſion de vous en parler ; & ſi les nouvelles que je vous manderay quelquefois, n'ont rien d'aſſez particulier pour vous apprendre quelque choſe, les Eloges que je feray de ceux dont je vous entretiendray, ſerviront du moins à vous les faire con-

noiſtre. Ainſi les nouvelles les moins curieuſes vous apprendront ce qu'il eſt bon de ſçavoir, lors que l'on eſt autant du Monde que vous, & que l'on y fait une auſſi belle figure.

Le Roy continuant de faire tous les jours quelque choſe de conſiderable à la gloire de la France, on fit icy ces jours paſſez l'ouverture d'une Académie d'Architecture établie par Sa Majeſté ; & le Sieur Blondel Profeſſeur Royal en

en Mathématiques, qui doit y faire la meſme fonction, fit paroiſtre ſon eſprit par un Diſcours qu'il fit à la loüange du Roy. Je ne ſçay pas, Madame, ſi cet Illuſtre vous eſt connu, mais il paſſe dans l'eſprit de pluſieurs pour un tres-habile Homme : Il a fait divers Voyages ; il a vû toutes les Indes, il a eu beaucoup de diferents emplois dont il s'eſt toûjours glorieuſement acquité, il a commandé des Vaiſſeaux, & c'eſt à luy à

qui Paris eſt redevable du deſſein du Cours auquel on travaille inceſſâment, & qui doit embellir la Ville depuis la Porte de Richelieu juſques à la Porte de Saint Antoine. Voila, Madame, toutes les nouvelles que vous aurez de moy cette Semaine; j'eſpere vous en mander de plus divertiſſantes dans huit jours, & vous entretenir d'une Piece de Theatre dont les Amis de l'Autheur font grand bruit, quoy qu'elle n'ait pas encor eſté repreſentée; mais je ne doute point qu'ils ne la vantent avec juſtice, & que le ſuccés ne réponde à l'opinion qu'ils en ont.

A Paris, ce premier Janvier.

PUis que je dois commencer les Nouvelles que je me ſuis engagé de vous écrire chaque Semaine par quelque Avanture extraordinaire, en voicy une veritable, & qui aura ſans doute dequoy vous divertir.

Un jeune Souverain, galant & amoureux, ſe trouvant un jour dans une Promenade, ſans avoir avec luy l'ordinaire Confident de ſes galanteries, apres avoir rêvé quelque temps, le demanda avec empreſſement; ce qui engagea tous les Courtiſans de ce Prince à courir de tous coſtez pour chercher Cleodate, (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce Favory, ou plutoſt c'eſt ſous ce nom que je parleray de luy dans cette Hiſtoire, puis que vous m'avez fait ſçavoir que vous vouliez que je ne vous écriviſſe que ſous de faux noms toutes les Avantures galantes dont

j'aurois à vous faire part.) Philemon, jeune Cavalier, & plus ardent que les autres à faire ſa cour, fut le plus heureux, & il ſembloit auſſi que c'eſtoit plus particulierement à luy que ſon Maiſtre s'eſtoit adreſſé. Il vola chez Cleodate, dont la Maiſon avoit une porte de derriere vis-à-vis le Palais du Prince, qu'il trouva ouverte : Il auroit eſté obligé de faire un grand tour, s'il avoit voulu paſſer par la porte ordinaire ; il y eut inutilement

demandé Cleodate, on luy auroit dit qu'il n'y eſtoit pas : Ce Cavalier qui n'eſtoit guere moins galant que ſon Maiſtre, dont il eſtoit le Confident, eſtoit ſorty ſeul, & eſtoit auſſitoſt rentré chez luy par cette porte ſecrete, ſans qu'aucun de ſes Gens s'en fut apperçû. Ce fut donc par cet endroit que Philemon entra ſans rencontrer perſonne : Il monta par un petit eſcalier dérobé qui eſtoit dans un lieu ſombre ; il le con-

noiſſoit fort bien, & ce n'eſtoit pas la premiere fois qu'il en eut appris les détours. Il fut d'abord à la porte de la Chambre, où il croyoit que Cleodate dût eſtre, il n'y trouva perſonne ; ce qui l'obligea de heurter à celle d'un petit Cabinet qui en eſtoit tout proche. Apres avoir heurté long-temps ſans qu'on luy eut répondu, il s'aviſa de regarder par la ſerrure : Il apperçût auſſitoſt Cleodate avec une Dame qu'il ne pût reconnoiſtre,

noiſtre, parce qu'il ne pût voir ſon viſage ; il remarqua ſeulement que ſes Bas de ſoye eſtoient verds, & que ſes jarretieres eſtoient fort riches : Il devina aiſément par les ſignes qu'ils ſe faiſoient de ne point parler & de ne point marcher, qu'ils ne vouloient pas qu'on ſçeut qu'ils eſtoient dans ce Cabinet, & qu'ils eſtoient réſolus de n'ouvrir la porte à qui que ce fut. Philemon s'en retourna, dans le deſſein de dire au Prince qu'il n'avoit

pas trouvé Cleodate. Il le dit en effet, mais ce fut d'une maniere qui fit ſoupçonner qu'il y avoit du myſtere ; il ne pût s'empeſcher de ſoûrire en prononçant ſon nom. Le Prince en voulut ſçavoir la cauſe ; il la demanda, & meſme avec empreſſement. Il en fut bientoſt inſtruit ; on ne peut rien refuſer aux Souverains, & Philemon luy raconta tout ce qu'il avoit vû. Cette avanture qui devoit divertir le Prince, luy cauſa

un chagrin qui fit repentir cent fois Philemon de la foibleſſe qu'il avoit euë de luy découvrir une choſe qui luy cauſoit de la douleur, & qui pouvoit eſtre prejudiciable à Cleodate. Ce Prince eſtoit amoureux d'une jeune Beauté de ſa Cour, & il ſoupçonnoit ce Favory d'avoir pour elle les meſmes ſentimens. Il demanda à Philemon s'il reconnoiſtroit bien la Dame qu'il avoit veuë par les jambes. Philemon fut ſi prompt à répondre que

oüy, qu'il n'eut pas le temps de ſonger qu'il s'expoſoit à donner un deplaiſir à ſon Maiſtre qui pouroit perdre ſon Amy. Le Prince repartit auſſitoſt, que ſi cette Dame eſtoit de la Cour, il la luy feroit voir avant qu'il fut peu ; & preſque dans le meſme moment il engagea la Princeſſe ſa Femme à mander toutes les Dames, & ſi-toſt qu'elles furent arrivées chez elle, il leur propoſa de monter à Cheval pour une partie de

Chaſſe. Les uns diſent qu'il leur donna le temps de prendre des Jupes courtes ; les autres ſoûtiennent le contraire. Il pouvoit ſouhaiter qu'elles en euſſent, afin de voir plus facilement leurs Bas ; mais auſſi il devoit craindre qu'en leur donnant le temps d'en changer, elles ne changeaſſent de Bas auſſi : S'il l'apprehenda, il fut guery de ſa peur, comme vous l'apprendrez par la ſuite de cette avanture. Ce Prince qui eſtoit natu-

rellement galant, le parut en cette occaſion beaucoup plus qu'il n'avoit accoûtumé; il parla à toutes les Dames, & voulut les aider toutes luy-meſme à monter à Cheval. Vous jugez bien à quel deſſein, & que par cette adroite galaterie il ne cherchoit qu'à découvrir la Dame aux Bas verds. Il avoit déja mis pluſieurs Belles à Cheval, ſans avoir trouvé ce qu'il apprehendoit de rencontrer, lors qu'il vit les plus belles Jambes du monde

avec des Bas de ſoye verds. Vous allez eſtre auſſi ſurpriſe que luy, Madame, quand vous apprendrez que c'eſtoit à ſa Maîtreſſe qu'il les trouva; mais il n'eſt pas encor temps de vous étonner, & ce qui ſuit vous paroiſtra encor plus ſurprenant. Ce Prince au deſeſpoir, plein d'amour & de jalouſie, fit un grand cry en appercevant ces Bas, & demeura immobile. Philemon qui n'eſtoit pas loin de luy, s'apperçût du ſujet de ſon

chagrin, & luy dit à l'oreille que les Bas verds qu'il avoit vûs eſtoient d'un verd plus enfoncé, & que les jarretieres eſtoient d'une autre couleur. Tu me veux abuſer, luy repartit le Prince, pour ſoulager ma douleur; mais ſi je ne trouve point d'autres Bas verds, je n'adjoûteray pas foy à tes diſcours. En achevant ces paroles, il affecta de faire paroiſtre ſur ſon viſage & dans ſes diſcours la gayeté qu'il n'avoit pas dans le

cœur; & d'un air plein d'enjoüement & de galanterie, il aida à monter à Cheval au reſte des Dames. Il eſtoit aupres de la derniere, ſans avoir vû d'autres Bas vers que ceux de ſa Maîtreſſe; & comme la crainte de n'en pas trouver davantage le ſaiſit, elle l'empeſcha de lever les yeux ſur elle, de maniere qu'il regarda d'abord à ſes jambes ſans ſçavoir qui elle eſtoit: Il fut bien ſurpris de trouver des Bas pareils à ceux dont

Philemon luy avoit parlé, & des jarretieres toutes ſemblables à celles qu'il luy avoit dépeintes. Philemon qui ne ſongeoit qu'à tirer le Prince de la peine où il eſtoit, & à luy faire connoiſtre qu'il n'avoit pas eu deſſein de le tromper, avoit toûjours eu la veuë baiſſée, pour chercher des yeux ce qu'il ſouhaitoit de trouver; de ſorte que le Prince & luy ſe dirent en meſme temps qu'ils avoient trouvé ce qu'ils cherchoient. Si leur

joye fut grande, leur ſurpriſe ne le fut pas moins, lors qu'en levant tous deux la teſte, preſque dans le meſme inſtant ils apperçûrent.... Je croy que vous eſtes bien impatiente de le ſçavoir, & que voſtre curioſité ſouffriroit beaucoup, ſi je la faiſois davantage languir. C'eſtoit la Femme de Philemon, dont la veuë le rendit encor plus ſot qu'il ne l'eſtoit en effet. Le Prince parut auſſi interdit que luy, mais il ne laiſſa pas

d'en rire dans le fonds de ſon ame. L'Hiſtoire n'en dit pas davantage; & comme je vous ay promis de ne vous dire que des veritez, je n'y adjoûteray rien, quoy qu'il me fut aiſé d'inventer beaucoup de choſes ſur une ſi belle matiere.

Monſieur le Duc de la Feüillade, de l'Illuſtre Maiſon d'Aubuſſon, ſi conſiderable par tant de Héros qui ſont ſortis de ſa Famille, & par ce fameux Grand-Maiſtre de Rhodes de meſme nom,

ſi redoutable par luy-meſme, & ſi connu dans l'Empire Ottoman, & qui apres mille belles actions faites pour le ſervice & la gloire de ſon Maiſtre, a eu le bonheur de voir les Infidelles chaſſez de la Hongrie, apres avoir eſté défaits par les braves Troupes Françoiſes qu'il commandoit, & qui ſuivant les ordres qu'il leur donnoit, & imitant ſa valeur, défirent preſque toute une Armée innombrable compoſée des meil-

leures Troupes des Mu. ſulmans, & dont le nom eſt aujourd'huy ſi fameux par tout l'Empire du Turc. Ce meſme Monſieur de la Feüillade a eſté pourveu par le Roy de la Charge de Colonel de ſon Regiment des Gardes François. Sa Majeſté fit l'honneur à ce Duc de le recevoir Elle-meſme en cette Charge, qui eſt d'autant plus éclatante, que celuy qui en eſt pourveu reçoit de ce Corps des honneurs qu'on ne rend qu'aux En-

ſuccés. Quoy qu'il attaquaſt cette Ville avec des forces beaucoup moindres que celles qui la defendoient, ſa valeur en rendit le Roy maiſtre, & Sa Majeſté l'en récompenſa du Baſton de Mareſchal de France. Ce grand Capitaine eſt encor fameux par le gain glorieux de la Bataille de Rethel, qu'il gagna avec tant d'avantage, & qui décida de la fortune du Royaume dans un temps où la Guerre civile y cauſoit

ſans de France. Le ſerment de ce Duc fut reçû par Monſieur le Mareſchal Duc du Pleſſis, qu'il avoit choiſi entre tous les Mareſchaux de France, qui ſont Commiſſaires nez des Troupes. Ce Mareſchal eſt fameux par ſes grands emplois, par pluſieurs Batailles & Villes aſſiegées, par le Siege de Roſe, où les débordemens d'eaux & toutes les incommoditez d'une ſaiſon fâcheuſe ſembloient eſtre conjurées pour en empeſcher le

ſoit tant de confuſion. Ce fut cette Bataille qui chaſſa les Ennemis de la France, & donna la Frontiere du Royaume pour barriere aux entrepriſes des Revoltez.

On repreſenta ces jours paſſez ſur le Theatre de l'Hoſtel de Bourgogne une Tragédie intitulée *Bajazet*, & qui paſſe pour un Ouvrage admirable. Je croy que vous n'en douterez pas, quand vous ſçaurez que cet Ouvrage eſt de Monſieur Racine,

puis qu'il ne part rien que d'achevé de la plume de cet Illuſtre Autheur. Le ſujet de cette Tragédie eſt Turc, à ce que rapporte l'Autheur dans ſa Préface. Voicy en deux mots ce que j'ay appris de cette Hiſtoire dans les Hiſtoriens du Païs, par où vous jugerez du génie admirable du Poëte, qui ſans en prendre preſque rien, a ſçeu faire une Tragédie ſi achevée.

Amurat avoit trois Freres, quand il partit pour le Siege de Babylone: Il en fit étrangler deux, dont aucun ne s'appelloit Bajazet; & l'on ſauva le troiſiéme de ſa fureur, parce qu'il n'avoit point d'Enfans pour ſucceder à l'Empire. Ce Grand Seigneur mena dans ſon Voyage ſa Sultane favorite. Le Grand Viſir qui ſe nommoit Mahemet Pacha, y eſtoit auſſi, comme nous voyons dans une Relation faite par un Turc du Serrail, & traduite en François par

Monſieur du Loir, qui eſtoit alors à Conſtantinople, & ce fut ce Grand Viſir qui commença l'attaque de cette fameuſe Ville vers le Levant, avec le Gouverneur de la Gréce Aly Pacha, Fils d'Arlan, & l'Aga des Janiſſaires avec ſon Regiment. A ſon retour il entra triomphant dans Conſtantinople, comme avoit fait peu de jours auparavant le Grand Seigneur ſon Maiſtre. Cependant l'Autheur de Bajazet le fait demeurer ingénieuſement dans Conſtantinople ſous le nom d'Acomat, pour favoriſer les deſſeins de Roxane qui ſe trouve dans le Serrail de Biſance, quoy qu'elle fut dans le Camp de Sa Hauteſſe; & tout cela pour élever à l'Empire Bajazet, dont le nom eſt tres-bien inventé. Le troiſiéme Frere du Sultan Amurat qui reſtoit, & qui luy échapa, par les ſoins de leur commune Mere, ſe nommoit Ibrahim, dont ce cruel Empereur eut la

barbarie de ſe vouloir dé-faire, dans l'extremité de la maladie qui le fit mourir, à deſſein (dit-on) de faire ſon Succeſſeur le jeune Muſtapha Capoudan Pacha, ſon Favory, à qui il avoit donné en mariage une Fille unique qu'il avoit euë de la Sultane qu'il aimoit le plus. Je ne puis eſtre pour ceux qui diſent que cette Piece n'a rien d'aſſez Turc; il y a des Turcs qui ſont galans, & puis elle plaiſt; il n'importe comment; & il

ne couſte pas plus quand on a à feindre, d'inventer des caracteres d'honeſtes Gens & de Femmes tendres & galantes, que ceux de barbares qui ne conviennent pas au gouſt des Dames de ce Siecle, à qui ſur toutes choſes il eſt important de plaire. La galanterie & l'honneſteté des Turcs n'eſt pas une choſe ſans exemple, & nous en avons une Hiſtoire tres-agreable dans une Lettre de Monſieur du Loir écrite à Monſieur

Charpentier en 1641. que vous ſerez peut-eſtre bien aiſe que je vous rapporte icy. Il dit en parlant d'un de ſes Amis qui eſtoit depuis peu arrivé à Conſtantinople.

Il ne fut pas ſi-toſt arrivé icy, que trois jours apres une Dame luy voulut faire connoiſtre l'inclination qu'elle avoit euë pour luy: Elle fit jetter par une de ſes Compagnes ſur ſa feneſtre, des Citrons piquez de cloux de girofle, qui ſont icy les premiers

poulets & les premiers meſſages d'Amour; & luy goûtant combien le plaiſir eſt grand d'eſtre aimé, répondit avec pareille ardeur à la paſſion de ſon Amante: C'eſt une jeune Turque de fort bonne condition, nommée Zenhakhoub, avec laquelle il entretient un commerce amoureux dont l'hiſtoire eſt tres-particuliere; & certes ſi les avantures ſont trouvées d'autant plus belles qu'elles ont eſté dangereuſes, peu le diſ-

puteront à celles de cette intrigue : mais quelque réſolution que j'aye faite de ne vous en point parler, je ne puis m'empeſcher de vous raconter ce qui luy arriva dernierement, parce que l'avanture eſt fort ſurprenante, & de la nature de celles qu'on ne trouve pas deſagreables à lire. Ce teméraire s'eſtoit ſouvent déguiſé en Fille, pour voir celle qu'il aimoit dans les aſſemblées de Nopces où il eſtoit introduit par une Juïve, Confidente de

ſes amours, qui le faiſoit paſſer pour une Eſclave qu'elle diſoit avoir achetée depuis peu. Sa jeuneſſe, la connoiſſance qu'il avoit des Langues du Païs, & l'amour dont il brûloit, luy fourniſſoient un aſſez favorable paſſeport : mais il n'y a pas long temps que par une audace & une imprudence étrange, eſtant allé en habit d'Homme chez ſa Maîtreſſe, il la penſa perdre, & périr. Zennakhoub eſtant depuis longtemps recher-

chée en mariage, l'avoit toûjours déguiſé à ce nouvel Amant, & ne ſe réſolut de luy dire que quand apres avoir fait tout ſon poſſible pour l'empeſcher, elle vit que la concluſion en eſtoit inévitable. Pour lors elle l'envoya querir un jour de bon matin, & luy manda de venir auſſitoſt avec la Juïve pendant que les Turcs font l'Oraiſon du point du jour, parce qu'elle craignoit de n'avoir plus les occaſions de pouvoir luy parler. Luy

n'ayant pas eu le loiſir de déguiſer ſon Sexe, eut à peine celuy de cacher ſes habits d'une Veſte, & de couvrir ſon menton d'une fauſſe barbe ; & ainſi eſtant entré chez Zennakhoub, il fut bien ſurpris de la trouver d'abord dans un ſérieux extraordinaire ; mais il le fut bien davantage, quand apres pluſieurs ſoûpirs entre-coupez de ſanglots, elle luy declara ſon mariage, & luy dit qu'elle ne l'avoit envoyé querir que pour luy don-

ner congé, & le prendre de luy. D'abord il demeura interdit, ſans pouvoir dire une ſeule parole; la triſteſſe luy ſaiſit le cœur, & durant ſon ſilence il témoigna par ſes yeux à Zennakhoub l'extréme douleur dont il eſtoit touché. Enfin tous deux s'eſtans quelque temps entretenus avec leurs regards ſeulement, Zennakhoub par un grand ſoûpir luy donna à entendre qu'il eſtoit temps de ſe ſéparer. Je ne vous di-

ray point ce qu'ils pûrent ſe dire en cette occaſion; car outre que ce ſeroit eſtre trop long, je veux vous épargner une douleur pareille à celle que je reſſentis quand il m'en fit le recit; & vous pouvez vous l'imaginer, mais vous ne ſçauriez juger ce qui leur arriva. Il tenoit la main de Zennahkoub, & il m'a juré qu'il croyoit que l'ardeur de ſes baiſers l'euſſent pû brûler, ſi les larmes qu'il répandoit en meſme temps deſſus n'en

euſſent moderé la flâme. C'eſt tout dire, qu'enfin la violence de l'amour le tranſporta au dela des bornes du reſpect que cette vertueuſe Fille luy avoit preſcrit, & dans leſquelles il s'eſtoit toûjours retenu. Il voulut luy baiſer la bouche; mais elle qui ſentoit ſon ame tomber dans l'abandonnement de ſa paſſion, & que ſa raiſon eſtoit à bout, craignant que ſa reſiſtance ne fut à la fin trop foible pour ſa pudeur, par

un mouvement bien étrange, tira un poignard qu'elle avoit à ſa ceinture, & le luy preſenta, le priant par les plus preſſantes conſidérations qu'elle pût luy alléguer, de luy oſter plutoſt la vie, que d'offenſer ſon honneur. D'abord tous les ſens de noſtre Amy ſe gelerent; mais s'eſtans échaufez peu à peu dans cette conteſtation amoureuſe, comme il vouloit la deſarmer, il luy fit baiſſer la main, & elle ſe frapa à la cuiſſe, en ſorte

que la veuë de ſon ſang, & les autres mouvemens dont ſon ame eſtoit déja agitée, la firent évanoüir. L'effroyable cry qu'il fit la voyant en cet état, avertit les Femmes de la Maiſon, qui accoururent auſſitoſt, & à qui on ne pouvoit refuſer la porte de la Chambre : mais avant qu'elles fuſſent arrivées, la Nourrice de Zennakhoub avoit déja enfermé dans une Alcove celuy qui eſtoit cauſe de tout ce bruit-là ; & comme le

coup n'avoit fait qu'éfleurer la peau, elles la trouverent qui portoit Zennakhoub dans un Balcon pour eſtre à l'air, faiſant paſſer cet accident pour une foibleſſe. Cependant on eſtoit allé querir la Mere, qui vint en grande haſte, & trouva ſa Fille qui commençoit à reprendre ſes eſprits par le moyen de l'eau fraiſche qu'on luy avoit jettée ſur le viſage ; mais elle penſa retomber dans ſon évanoüiſſement, lors qu'elle

ſe vit entre les bras de ſa Mere, dans l'incertitude de ce que pouvoit eſtre devenu ſon Amant : Bien luy en prit d'eſtre foible, car autrement elle auroit donné des marques trop apparentes de ſon inquiétude : mais avant qu'elle fut bien revenuë à ſoy, elle eut des marques que ſa Mere eſtoit plus touchée de tendreſſe que de colere, & elle jugea bien par là & par les termes dont elle plaignoit ſon mal, qu'elle en ignoroit

& l'autheur & la cauſe : Elle n'eſtoit pourtant pas hors de peine pour ſon Amant, qui de ſon coſté ne paſſoit pas mieux le temps, & n'entendoit perſonne approcher du lieu où il eſtoit, qu'il ne penſaſt qu'on vint à luy ; & il crût meſme eſtre tout-à-fait découvert, quand la Juïve feignant de chercher quelques hardes, fut luy jetter des habits de Fille pour ſe déguiſer. J'eſtime maintenant que dans la crainte que

vous avez pour luy, ce
ſeroit aſſez de vous dire
qu'à la faveur de ce dégui-
ſement il ſortit de la Mai-
ſon; mais ce n'eſtoit pas
aſſez pour ſon amour, il
voulut hazarder plus pour
voir Zennakhoub avant
que de la quitter; & ce qui
me fait encor trembler
quand j'y ſonge, eſt la
hardieſſe qu'il euſt d'en-
trer où elle eſtoit, & d'al-
ler dire quelque choſe à
l'oreille de la Juïve, com-
me s'il eut eſté une Eſ-
clave qui venoit la querir.

Si la Mere de Zennak-
houb n'euſt eſté occupée
d'ailleurs, & prévenuë de
douleur, & qu'elle euſt
pris garde quand il entra
à la ſurpriſe étonnante de
la Juïve qui pâlit, & à l'al-
teration du viſage de ſa
Fille qui tout d'un coup
s'enflâma, il luy fut peut-
eſtre venu dans l'eſprit
toute autre choſe que la
crainte dont elle fut fra-
pée, que ce changement
ſoudain ne fut un ſymp-
tôme du mal de Zennak-
houb: mais elle n'en pût

rien ſoupçonner; & la
Malade ayant appellé la
Juïve, comme ſi elle euſt
voulu quelque ſervice d'el-
le, & qu'elle luy aidaſt à
relever ſa teſte ſur un qua-
reau, elle luy commanda
tout-bas d'emmener au
plutoſt ce temeraire, afin
de donner le calme à ſon
ame, que l'amour & la
crainte agitoient cruelle-
ment. Ils ſortirent en mé-
me temps; & cette bleſ-
ſure de Zennakhoub ayant
eſté plus favorable que fu-
neſte, n'a ſervy que de pré-
texte

texte au retardement de
ſon mariage. Mais retour-
nons à l'Autheur de Ba-
zet, dont l'ouvrage m'a
donné lieu de vous racon-
ter cette avanture. Je n'ay
rien à vous dire de ſon mé-
rite; il eſt ſi grand, qu'on
ne peut trouver de place
ſur le Parnaſſe aujourd'huy
digne de luy eſtre offerte,
& ſes Amis le placent en-
tre Sophocle & Euripide,
aux Pieces duquel il ſem-
ble que Diogene Laërce
veüille nous faire enten-
dre que Socrate avoit la

meilleure part des plus beaux endroits. Les Rivaux de cet Euripide ou Socrate François, vous droient bien je croy le voir déja où ſont ces grands perſonnages Grecs, quand meſme ſa memoire devroit eſtre auſſi glorieuſe que celle qu'ils ont meritée.

A Paris, ce 9. Janvier

JE ne ſçay, Madame, ſi mes Lettres auront eu le bonheur de vous plaire; mais je vous aſſure que je m'informe avec ſoin des nouvelles les plus curieuſes, & des avantures les plus ſurprenantes; & je croy que celle dont je vais vous entretenir, ne vous paroiſtra pas moins extraordinaire que les precedentes; elle eſt arrivée depuis peu dans une des

Provinces de ce Royaume, où elle fait encore beaucoup de bruit.

Celiante Homme de qualité, bien fait, ſpirituel, plein de courage, & qui avoit donné des marques de ſon eſprit & de ſa valeur dans un temps où les autres commencent à peine d'entrer dans le Monde, devint éperduëment amoureux de la jeune Lydiane. Vous croyez peut-eſtre que je vais vous la dépeindre comme une Heroïne de Roman, &

que je vais vous dire qu'elle eſtoit la plus belle Perſonne du Monde: mais comme je raconte une Hiſtoire veritable, je laiſſeray le ſoin de faire ces belles peintures aux Inventeurs ingénieux de ces beaux Romans, dont les plus beaux Eſprits de France ont ſouvent diverty toute la Terre. Tout ce que je vous puis dire à l'avantage de Lydiane, c'eſt qu'elle eſtoit de belle taille, & qu'elle avoit infiniment d'eſprit. Quoy

qu'elle ne paſſaſt pas pour belle, il falloit bien qu'elle euſt quelque agrément; & ſi elle n'en avoit pas pour tout le monde, il falloit du moins qu'elle en euſt aux yeux de ſon Amant, s'il eſt vray que les Proverbes n'ayent jamais menty. Lydiane eſtoit de naiſſance, elle devoit avoir de grands biens en mariage, & devoit eſtre ſeule heritiere de deux de ces Parens qui avoient la réputation d'eſtre des plus riches de la

Province. Vous ſçavez, Madame, qu'on ne s'y trompe guere: ceux qui paſſent pour riches en Province, le ſont ſouvent en effet; leur bien paroiſt aux yeux de tout le monde, & leurs terres ſont des effets qu'on n'enleve pas en une nuit. Les grands biens de Lydiane, & l'eſpoir des grands heritages qui la regardoient, luy attirerent une foule incroyable d'Amans de toutes ſortes de qualitez, entre leſquels Celiante ne parut pas des

moins empreſſez. Comme elle n'eſtoit pas belle, & qu'elle avoit aſſez d'eſprit pour le connoiſtre, elle réſolut de ne donner ſon cœur qu'à celuy qu'elle croiroit le moins intereſſé. Ce n'eſtoit pas une choſe facile à démeſler, les Hommes ſçavent bien ſe contrefaire; & quand il y va de leur intereſt, on en trouve peu qui n'apprennent bientoſt à devenir hypocrites. Lydiane apres les avoir tous examinez à loiſir, & les avoir éprouvez

par mille adreſſes ſpirituelles, crût que Celiante eſtoit le plus honneſte Homme; & l'ayant jugé le plus parfait & le moins intereſſé, elle crût qu'elle luy devoit donner ſon cœur. Il s'apperçeut du penchant qu'elle avoit pour luy; ce qui l'engagea de la preſſer encor davantage. Il obtint bientoſt ce qu'il ſouhaitoit; on ne reſiſte pas longtemps apres une réſolution pareille à celle que Lydiane avoit faite. L'intelligence qui

ſe forma entr'eux fut bien-toſt ſçeuë de tous les Amans de cette ſpirituelle Perſonne, & ſes Parens ne tarderent guere à l'approprendre. Le choix du cœur de Lydiane ne fut pas le leur ; ils n'avoient pas pris tant de précautions qu'elle pour le faire ; & celuy qui leur avoit paru le plus riche, leur avoit paru auſſi le plus digne de la poſſeder. Je ne vous décriray point icy les chagrins qu'eurent ces Amans, ny ce que Lydiane

ſoufrit du coſté de l'Amour, & de celuy de ſes Parens ; on voit peu d'Hiſtoires amoureuſes où l'on ne trouve les meſmes choſes. Je me contenteray donc de vous dire qu'apres bien des traverſes, la prudente Lydiane ſçeut ſi bien ſe conduire, & ménagea ſi bien l'eſprit de ſes Parens, que quelque temps apres avoir obtenu qu'elle n'épouſeroit point celuy qu'ils luy vouloient donner, ils conſentirent qu'elle épouſaſt Celiante.

Rien ne fut plus heureux que les premieres années de leur mariage ; ils s'aimerent en Amans, & l'on ne vit jamais une union ſi parfaite : peut-eſtre qu'elle auroit duré plus long-temps, ſi les yeux de la jeune Eliſe ne fuſſent venus troubler leur repos. Jamais Femme ne fut ſi coquette, & ne mit plus de choſes en uſage pour plaire : Elle plût à Celiante malheureuſement pour luy, & elle ſçeut l'attacher avec tant d'adreſſe

& tant d'artifice, qu'il perdit peu à peu tout l'amour qu'il avoit pour ſa Femme. Il ceſſa d'abord d'eſtre ſi complaiſant pour elle ; il fut en ſuite juſques à l'indiférence, & de cette indiférence il paſſa au mépris. Les choſes n'en demeurerent pas là ; & comme les Coquettes ne ſe contentent pas des cœurs, & qu'elles ne s'étudient à les gagner que pour attirer autre choſe, Celiante ſe trouva inſenſiblement engagé à faire tous les jours

des préſens nouveaux à Eliſe ; & cette ſpirituelle Coquette en ſçavoit ſi bien faire naiſtre les occaſions, qu'il ſembloit qu'elles s'offriſſent d'elles-meſmes. Vous pouvez vous imaginer que Lydiane ne ſouffrit pas fort patiemment la perte du cœur de Celiante, & la diſſipation de leur bien: Ils eurent pluſieurs démeſlez là-deſſus qui firent beaucoup d'éclat; mais comme Lydiane aimoit paſſionnément ſon Mary,

elle ſe racommoda ſouvent avecque luy: mais enfin les choſes vinrent à un point, qu'elle fut obligée de ſe plaindre hautement, & les mauvais traitemens ſuivirent l'indifférence, les mépris, & la diſſipation des biens. L'éclat qu'Eliſe en fit, réjoüit Celiante, loin de l'affliger; il luy donna lieu de quitter ſa Femme, & d'aller demeurer avec ſa Maîtreſſe. Lydiane qui croyoit n'avoir plus tant d'amour pour ſon Mary, parce

qu'elle n'avoit pas ſujet de l'aimer, ne ſentit d'abord ny toute ſa douleur, ny tout ſon amour; elle crût meſme qu'elle le haïſſoit, parce qu'elle faiſoit ſes efforts pour le haïr. Quelque temps apres elle euſt des retours de tendreſſe qui luy firent ſoufrir tout ce que la jalouſie a de plus cruel, & elle entra enfin dans un deſeſpoir ſi furieux, qu'il luy fit réſoudre ce que vous allez apprendre. Elle feignit d'eſtre malade, & que ſon

mal empiroit tous les jours; elle gagna un Medecin pour dire la meſme choſe: Elle demanda à voir ſon Mary, & dit qu'elle ne vouloit pas mourir ſans ſe remettre bien avec luy. On le fut auſſitoſt querir à la Campagne, où il eſtoit avec Eliſe. Son intéreſt le fit venir en diligence, car il avoit encor quelque choſe de conſidérable à eſperer de ſa Femme, pourveu qu'il fut bien avec elle avant qu'elle mourut. Il ne fut pas

ſi toſt arrivé, qu'il luy demanda pardon ; ce qu'elle luy accorda du moins en apparence, & ils parurent de la meilleure intelligence du monde. Dés le ſecond jour elle le pria de coucher dans ſa Chambre, & de ne l'abandonner pas. Il en demeura d'accord, & elle luy fit dreſſer un Lit aupres du ſien. Quelque temps apres elle dit qu'elle ſe portoit mieux, & qu'il n'eſtoit pas beſoin que d'autres Gens que ſon Mary couchaſſent dans ſa

Chambre. On crût qu'elle avoit quelque choſe de particulier à luy dire ; ce qui fut cauſe qu'on luy obeït, quoy qu'avec aſſez de peine, car on appréhendoit qu'elle ne ſe trouvaſt mal. Elle fit mille careſſes à ſon Mary ce ſoir là, & quand il fut endormy ; elle ſe leva & cacha la clef de la Porte : Elle mit quelques fagots au milieu de la Chambre, avec des tables & des ſieges, puis elle y mit le feu en pluſieurs endroits, & aux paillaſſes

des deux Lits. Il eſtoit déja grand lors que que Celiante ſe réveilla : Il voulut d'abord courir à la Porte, que la fumée & le feu l'empeſcherent de trouver ; mais cela ne luy auroit de rien ſervy. Il faut périr, luy dit Lydiane en l'arreſtant par le bras ; & puis que tu n'as pas voulu vivre avec moy, je te veux montrer que je t'aime aſſez pour mourir avec toy. Elle luy dit encor quelque choſe, & il luy répondit : mais ceux

qui vinrent pour les ſecourir, n'en pûrent entendre davantage, & ne pûrent empeſcher que le feu ne les conſommaſt tous deux. Eliſe a eu tant de regret d'avoir eſté cauſe d'une ſi cruelle avanture, qu'elle s'eſt jettée dans un Convent, où la penitence qu'elle fera de ſes fautes, ne rendra pas la vie à ces pauvres malheureux que l'amour a fait périr dans des flâmes bien plus ardentes que les ſiennes.

On ne parle icy que de

divertiſſemens, & jamais les Balets & la Muſique ne furent ſi à la mode. Les Comédiens du Marais ont repreſenté depuis peu une Piece qui en eſt toute remplie; elle eſt intitulée *le Mariage de Bachus & d'Ariane*; les Chanſons en ont paru fort agreables, & les Airs en ſont faits par ce fameux Monſieur de Moliere, dont le mérite eſt ſi connu, & qui a travaillé tant d'années aux Airs des Balets du Roy: Elle eſt de l'Autheur *des Amours du*

Soleil, qui firent tant de bruit l'année derniere, & qui cet Hyver ont encor occupé le Theatre pendant deux mois. Je ne vous diray rien à l'avantage de ſes Pieces, il eſt trop de mes Amis, & les loüanges que je luy donnerois ſeroient peut-eſtre ſuſpectes.

Apres avoir enduré toutes les fatigues d'un long Voyage, & ſuporté toutes les incommoditez que cauſent la Mer à ceux qui ſont d'un tempéra-

ment à ne la pouvoir ſoufrir ſans de grandes peines, Monſieur Courtin eſt enfin heureuſement arrivé en Suede. Quoy qu'il ſoit encore aſſez jeune, il a la prudence des Vieillards les plus conſommez dans les Emplois, & nous luy devons croire un tres-grand mérite, à en juger par le nombre de ceux qu'il a eus pour le ſervice du Roy.

Monſieur le Duc d'Eſtrées, auſſi intelligent dans les Affaires du Cabinet, que dans

dans celles de la Guerre, partit ces jours paſſez pour ſon Ambaſſade Extraordinaire de Rome: Il eſt Fils de feu Monſieur le Mareſchal d'Eſtrées, ſi fameux par la Guerre des Princes d'Italie, que le chagrin qu'il avoit contre la Cour de Rome luy fit trouver les moyens d'émouvoir, & par tant d'autres Ambaſſades où il a eu un ſuccés favorable.

A Paris, le 16. Janvier

QUOY qu'il n'y ait rien de plus ordinaire que les complimens, il n'y a ſouvent rien de plus ennuyeux & de plus inutile; c'eſt pourquoy je vous prie, Madame, de trouver bon que je n'en mette pas à la teſte de toutes mes Lettres, & que je les commence quelquefois par l'Hiſtoire que j'auray à vous raconter. En voicy une où vous trou-

verez quelque choſe d'aſſez nouveau.

Un de ces jeunes Gens qui ſçavent tout faire, & ne font rien; de ces habiles faineans qui paſſent ſouvent la plus grande partie de leur vie à attendre des emplois, ayant mangé tout ſon bien, qui n'eſtoit pas grand, en ſe flatant toûjours de l'eſpoir d'une haute fortune, ſe trouvant fort incommodé, crût que pour attendre plus à ſon aiſe les emplois qui le devoient élever ſi

haut, il devoit ſe marier, & manger le bien d'une Femme comme il avoit fait le ſien. Son mérite prétendu luy en fit bientoſt trouver; & les grandes choſes dont il ſe diſoit capable, firent croire que s'il pouvoit un jour avoir le moindre employ dans les Finances, il pouroit en peu de temps gagner deux ou trois millions de bien. Il ne manqua pas d'exemples fameux de ſes prodigieuſes fortunes pour autoriſer ſes grandes eſpé-

rances; & il fit voir que tous ceux qui avoient tant gagné, eſtoient des ignorans aupres de luy. Les Parens de celle qu'il demanda en mariage, donnerent dans ce panneau, & crûrent que s'il pouvoit un jour entrer dans les Partis, il pouroit donner des Commiſſions à tous ceux de leur Famille; & le dernier de ces Meſſieurs en eſpera pour trois ou quatre Enfans, & autant de Neveux: Il y en euſt meſme un des plus riches

qui eſtoit ſur le point de donner récompenſe à un Valet qui le ſervoit depuis dix ans, qui referra les cordons de ſa Bourſe qu'il avoit déja déliez, pour luy promettre une Commiſſion de cent écus de rente. Le Valet accepta ce party; il ſe figura qu'apres cette Commiſſion il en auroit une autre; que bientoſt apres il auroit Caroſſe; qu'enſuite il pouroit acheter quelque Marquiſat; & il eſpera meſme de pouvoir aller juſques à la Du-

ché. Sur ces belles eſpérances de toute la Famille de la future Epouſe, dont tous les Parens ſe rempliſſoient la teſte de chimére, voila le Mariage arreſté, le voila celebré, & meſme conſommé, tant les empreſſemens de ces Viſionaires furent grands, & tant ils appréhenderent que celuy qui devoit eſtre le principal autheur de tant de grandes fortunes, n'échapaſt à leur Famille. Ce ne furent que réjoüiſſances & feſtins apres ce

Mariage, pendant leſquels on ne s'entretint que des grandeurs futures du nouveau Marié. Deux ou trois mois ſe paſſerent de la ſorte, & les emplois ne vinrent point conſoler de la dépenſe qui fut faite. Les Parens de la Mariée ſe mirent fort en peine d'en faire avoir un à leur nouveau Parent; ils employerent leurs Amis, mais par leur moyen ils n'en pûrent trouver qu'un de Rat de Cave, qu'il refuſa avec beaucoup de fierté: Cependant

pendant l'argent qu'il avoit reçeu en ſe mariant, le mangea, & il devint preſque auſſi gueux qu'auparavant: Son embarras fut plus grand, car il faloit entretenir une Femme qui eſtant d'humeur un peu coquette, aimoit la grande dépenſe. Les Galands vinrent; & comme ce fut fort à propos, ils furent tres-bien reçûs, non pas du Mary, car il eſtoit naturellement jaloux; mais on luy fit entendre que ceux qui alloient chez

luy eſtans de qualité, pou
roient luy faire avoir u
employ. Il les ſouffrit pa
contrainte, par neceſſité
& dans l'eſpérance d'avo
une Commiſſion par le
moyen : mais quoy qu
toutes ces raiſons l'enga
geaſſent à permettre qu'il
vinſſent chez luy, il ne le
y ſouffrit pas ſans beau
coup de chagrin. Comme
il les importunoit fort par
ſa preſence, il y en eut un
qui pour s'en délivrer, luy
fit donner un employ à la
Campagne. Il douta d'a

bord s'il le prendroit, car
il ne vouloit point s'éloi-
gner de ſa Femme : mais
enfin on luy perſuada de
partir, parce que l'employ
eſtoit conſidérable. On
luy fit voir que la Fortune
ne s'offroit pas toûjours,
& que qui la laiſſoit écha-
per, ne la retrouvoit pas
facilement. Il partit donc,
mais avec beaucoup de
regret, tant il craignoit
que pendant ſon abſence
ſa Femme ne devint en-
cor plus coquette. Il ne
ſe trompa pas, & il en fut

averty par un de ces im
pertinens Amis, qui en
avertiſſant les Marys de
ce que font leurs Femmes,
leur font beaucoup plus
de mal que leurs Femmes
meſmes ne leur en cau
ſent, quand tout ce qu'on
leur dit d'elles ſeroit veri-
table. Ce pauvre Mary
ſouffrit beaucoup, dans la
penſée que ſa Femme ſe
divertiſſoit plus que luy.
Il réſolut pluſieurs fois de
quitter ſon employ, pour
venir eſtre ſon Geolier :
mais n'ayant point de pré-

texte raiſonnable, il vit
bien que ſon retour ne
ſerviroit qu'à rendre ſon
malheur plus public; ce
qui luy fit changer de
penſée. Comme un Ja-
loux rêve toûjours, il luy
vint un jour dans l'imagi-
nation, de faire en ſorte
de trouver des moyens qui
pûſſent empeſcher que ſa
Femme ne fut plus ſi bel-
le, croyant qu'avecque ſa
beauté elle perdroit beau-
coup de ſes Amans. Voicy
le ſtratagéme dont il ſe
ſervit. *Il* mit pour elle un

paquet à la Poſte, dans lequel il y avoit une fort belle Boëſte d'or : cette Boëſte eſtoit remplie de poudre à Canon, qui devoit, lors que le reſſort ſe déſerreroit, prendre feu par le moyen d'une pierre. Ce préſent fut rendu à celle à qui il eſtoit deſtiné; mais il luy fut donné en preſence du meſme dont le Mary tenoit ſa Commiſſion. Il crût que c'eſtoit un Portrait qui venoit d'un autre Amant; il prit la Boëſte avec empreſſe-

ment; mais ſa jalouſe curioſité fut bientoſt punie, car en l'ouvrant elle fit ſur luy l'effet que celuy qui l'avoit envoyée eſperoit qu'elle feroit ſur ſa Femme. Cette avanture fit grand bruit; Le Galand s'douta que le Mary avoit envoyé la Boëſte, & quelque temps apres il luy oſta ſa Commiſſion, ſous un faux pretexte de malverſation. Il revint avec ſa Femme, où il attend avec toute ſa Famille de nouvelles Commiſſions

qui puiſſent le mettre en état de voir un jour remplir ſes hautes eſpérances.

Monſieur le Marquis de Villars a fait ſon Entrée publique à Madrid avec beaucoup de magnificence. Vous ſçavez que c'eſt un Gentilhomme de tres-bonne mine, tres-galant, & d'une valeur éprouvée; & le choix qu'on en a fait pour l'Ambaſſade d'Eſpagne, où il faut tant d'eſprit & de délicateſſe, eſt une marque de ſon habilité.

Monſieur de Pomponne eſt depuis peu de retour de Suede, & il a déja preſté Serment pour la Charge de Secretaire d'Eſtat. Son mérite eſt connu de tout le monde, puis que ce n'eſt que par là qu'il eſt parvenu à cette Dignité. Il n'y a perſonne icy qui ne ſoit perſuadé qu'il remplira dignement le choix du plus ſage & du plus grand Roy du Monde, & l'on attend de grandes choſes de luy. Il écrit avec une politeſſe & une juſ-

teſſe qu'on ne voit point dans des Lettres les plus travaillées de nos Académiciens.

A Paris, le 23. Janvier.

PUIS que je vous ay mandé dans ma derniere que je ne vous ferois plus de compliment, & que je commencerois toutes mes Lettres par les Hiſtoires dont j'aurois à vous faire part, je vous tiens ma parole, & je commence.

Un vieil Avare, qui n'avoit point encor eu d'Enfans, & qui appréhendoit la dépenſe, fut au deſeſ-

poir, lors que ſa Femme luy dit un jour qu'elle croyoit eſtre groſſe Il repaſſa dans ſon imagination tout ce que coûtent les Enfans juſques à l'âge de trente ans; il en fit un Memoire ſi exact, qu'il compta meſme la nourriture qu'ils prenoient dés le ventre de leur Mere, alléguant pour ſes raiſons que les Femmes groſſes mangeoient pour elles & pour leurs Enfans. Il raſſembla en ſuite toutes ces ſommes, & compta com-

bien elles produiroient de revenu, s'il les mettoit en rente, & à combien iroit l'intéreſt de l'intéreſt qu'elles produiroient. Le compte qu'il en fit monta ſi haut, qu'il ſe repentit mil fois le jour de s'eſtre marié, & fit une forte réſolution de ne plus faire d'Enfans, jugeant ce plaiſir indigne d'un Homme de bon ſens. Pendant qu'il faiſoit tous ces comptes & toutes ces reflé-xions, ſa Femme s'apperçût qu'elle eſtoit aſſuré-

ment groſſe, & qu'il n'y avoit plus de lieu d'en douter : Elle le dit à ce Avare, dont la douleur fut beaucoup plus grande qu'elle n'avoit eſté d'abord, & dés-lors il commença à faire des retranchemens dans ſa Maiſon, afin que ſon épargne pût aider à la dépenſe de l'Enfant futur; mais quelque lézine qu'il pût faire, il ne retrancha pas beaucoup de choſes, puis que loin qu'il euſt rien de ſuperflu chez luy, la pluſ

part des choſes neceſſaires y manquoient. Si ſon chagrin fut grand de voir ſa Femme groſſe, il redoubla beaucoup, lors que dans le ſixiéme mois elle luy dit qu'elle la croyoit eſtre de deux Enfans, & que les Sages Femmes en doutoient. Il penſa ſe deſeſperer; mais un Chirurgien Accoucheur qui eſtoit de ſes Amis, luy remit l'eſprit, en luy aſſurant le contraire. Quelque temps apres, en cauſant une nuit avec ſa Femme, il luy dit

qu'il falloit voir lequel coûteroit moins à élever d'un Garçon, ou d'une Fille; & apres avoir bien examiné la choſe, & bien compté par leurs doigts la dépenſe de l'un & de l'autre, ils trouverent que un Garçon devoit moins coûter; qu'il pouvoit faire ſa fortune luy-meſme, & qu'il falloit que les Pere & Mere fiſſent celle d'une Fille, en luy donnant beaucoup en mariage. Je veux, dit alors le Mary, que vous ayez un Garçon. Mais cela ne

ne dépend ny de vous, ny de moy, luy repliqua la Femme. Cela ſera, vous dis-je, luy repartit le Mary. Cela peut arriuer, répondit la Femme, s'il a plû à la Nature d'en faire un. Qu'elle en ait fait un, ou non, dit alors le Mary, vous accoucherez d'un Garçon; ou du moins l'Enfant que vous mettrez au jour paroiſtra aux yeux du monde ce que je veux qu'il ſoit, puis que ſi vous accouchez d'une fille, nous dirons que c'eſt

un Gârçon, & nous la fe
rons élever ſous cet habit
La Femme fut obligée d'y
conſentir, & pendant le
reſte de ſa groſſeſſe ils ſe
fortifierent dans ce deſ-
ſein. Le terme venu, elle
accoucha d'une Fille; &
pour faire croire que c'eſ-
toit un Garçon, on ſe ſer-
vit des meſures que l'on
avoit priſes. Tous ceux
qui la virent furent trom-
pez; & quand elle avança
en âge, pluſieurs Filles
en devinrent amoureuſes.
Cette jeune Beauté eſtant

mal entretenuë chez ſon
Pere, mal nourie, & mal-
traitée, réſolut de quitter
cet Avare; & ſi-toſt qu'elle
ſe ſentit aſſez forte pour
porter un Mouſquet, elle
s'enrolla, & fut à l'Ar-
mée, où elle ſe ſignala
dés la premiere Campa-
gne. Tous ceux qui la
voyoient, avoient une cer-
taine bienveillance pour
elle, qu'ils ne ſçavoient à
quoy attribuer; & elle
avoit un certain air mo-
deſte & engageant, qui
empeſchoit que ceux qui

eſtoient ennemis du mé-
rite de tous les autres, ne
luy portaſſent envie: Elle
eſtoit toûjours retirée; &
bien qu'elle ne ſçeut pas
elle-meſme ce qu'elle eſ-
toit, elle vêcut comme ſi
elle euſt eu deſſein de le
cacher. Elle y reüſſit ſi
bien, que perſonne ne
s'en apperçeut: Elle n'a-
voit pas encor toutes les
marques qu'il faut pour le
faire connoiſtre, & elle
eſtoit tres-jeune, enco
qu'elle fut fort grande, &
qu'elle euſt aſſez de forc

pour ſuporter les fatigues
de l'Armée. Dans la pre-
miere Garniſon où elle
fut, la Fille de ſon Hoſte
devint éperdûment amou-
reuſe d'elle; & comme
elle ſe croyoit groſſe d'un
Amant qui luy eſtoit mort
depuis peu, & qu'elle vou-
loit mettre ſon honneur
à couvert, en épouſant
promptement l'objet de
ſes nouvelles amours, elle
n'oublia rien pour s'en
faire aimer, & fit pour ce
beau Soldat des choſes ſi
obligeantes, qu'elle vint

à bout de ſes deſſeins. Elle le ſuivoit par tout; elle luy donnoit des rendez-vous en cent lieux diferents, afin que tout le monde s'apperçût de ſon amour, & qu'on en parlaſt à ſon Pere. Son deſſein reüſſit; car ceux qui luy en parlerent, luy dirent qu'apres l'éclat que cette paſſion avoit fait, il ne trouveroit jamais perſonne qui voulut épouſer ſa Fille, & que pour mettre ſon honneur à couvert, il la devoit donner en mariage à celuy

qu'elle aimoit avec tant d'emportement. Le bon Homme fut de ce ſentiment; & apres avoir un peu querellé ſa Fille, & luy avoir fait quelques remontrances, il luy parla d'épouſer le jeune Cavalier qui eſtoit chez luy. Il eſt à remarquer que cette Fille déguiſée paſſoit pour un jeune Garçon de Famille qui avoit du bien, & qui eſtoit venu à l'Armée ſans le conſentement de ſes Parens. Ce fut ce qui fit réſoudre ſon Hoſte

à luy donner ſa Fille en mariage. Je ne vous diray point tout ce qui ſe paſſa juſques à ce jour, & je conduiray ſeulement ces nouveaux Mariez au Lit: C'eſt je croy où on les attend. Le cœur de la Mariée luy battoit un peu, car elle appréhendoit que ſon Mary ne connut qu'un autre avoit eu les faveurs qui devoient luy avoir eſté reſervées. Elle perdit bientoſt cette crainte, & ne s'apperçût que trop toſt pour elle qu'il n'eſtoit pas

en état de rien connoiſtre: Ainſi d'un malheur qu'elle appréhendoit beaucoup, elle tomba dans un pire. Elle s'en ſeroit neantmoins bientoſt tirée, ſi elle n'euſt point eſté groſſe, & elle auroit tout découvert: Cependant elle n'en fit rien, & elle fut ſi longtemps à déliberer ſur ce qu'elle devoit faire, que ſa groſſeſſe parut. Elle crût qu'il n'eſtoit plus temps de parler; mais par malheur pour elle, comme elle eſtoit dans ſon neu-

fiéme mois, & qu'elle eſ. toit couchée avec ſon pre. tendu Mary, une de ſes Parentes entra dans ſa Chambre pendant qu'ils dormoient; & en mettant la main dans le Lit pour éveiller ſa Couſine, qui ne s'éveilla pas au bruit qu'. elle fit en entrant, elle rencontra le ſein du Mary Fille, qui eſtoit découvert Il s'éveilla auſſitoſt, & l'on connut par là que c'eſtoit une Fille; car l'étonnement de la Parente fut ſi grand, qu'elle dit haute

ment ce qu'il luy venoit d'arriver. Voila l'origine de l'Avanture qui depuis peu a tant fait de bruit, & pourquoy tant d'Ignorans ont publié depuis quelques jours qu'une Fille avoit fait un Enfant à une autre Fille.

Monſieur le Chancelier ſe ſentant preſſé de ſon mal, a ordonné à ſes Enfans de remettre les Sceaux entre les mains de Sa Majeſté, craignant que ſa maladie ne l'empeſchât de la ſervir avec la meſme

application qu'il a fait pendant trente-neuf années qu'il a eſté dans cette importante Charge. Mr le Duc de Coaſlin porta la parole, & le fit d'une maniere qui ſatisfit beaucoup Sa Majeſté. Je ne ſçay, Madame, ſi vous ſçavez tout le mérite de ce Duc; ſa valeur eſt connuë, & il paſſe pour un des meilleurs Hommes du Monde, & pour le plus officieux Amy, le plus empreſſé, & qui a le plus de joye à faire plaiſir. Quant

à ſon eſprit, la place qu'il a dans l'Académie fait voir qu'il en a beaucoup.

De Paris, le 30. Janvier.

IE ne ſçay, Madame, ſi cette Lettre aura le bonheur de vous plaire: J'en dois douter avec raiſon, puis que vous n'y trouverez point d'Hiſtoire nouvelle comme dans les précedentes ; mais la douleur que me cauſe la mort de Monſieur le Chancelier ne laiſſe pas à mon eſprit la liberté de vous raconter des Avantures. Ce grand Chancelier n'eſt plus, &

la Mort ne l'a reſpecté ſi longtemps, que pour rendre ſa perte plus ſenſible à toute la France. C'eſtoit un Homme d'un éminent ſçavoir, d'une éloquence admirable, & d'une prudence ſouvent éprouvée dans le Conſeil des deux plus grands Roys du Monde. Il eſtoit le Bienfacteur des Gens de Lettres, le Protecteur de tous les Sçavans, & pour comble de gloire, le plus ferme ſoûtien qu'ait eu l'Egliſe depuis pluſieurs Sie-

clés. Je ne le dis que ſur la foy de quantité de Prélats qui publient cette verité. Jamais Homme n'entendit mieux la Juſtice, les Ordonnances, & les Loix du Royaume, & ne fit plus de cas des habiles Gens de toutes les Profeſſions. Il cherchoit avec beaucoup de ſoin à s'inſtruire des choſes qui regardoient ou ſon employ, ou les conſeils qu'il devoit donner dans les affaires de l'Eſtat, avoüant meſme ſouvent la recherche qu'il avoit faite

des Perſonnes qui pouvoient luy donner quelques lumieres, quoy qu'il en eut beaucoup plus que tous ceux qu'il conſultoit.

Si la Mort nous a ravy un grand Miniſtre, le Roy vient d'en faire un autre, en donnant à Monſieur de Louvoy la qualité de Miniſtre d'Eſtat: Il ne la doit qu'à ſon mérite, & il fait voir par ſa vigilance ſa grande exactitude & ſa bonne conduite dans toutes les choſes qui dépendent de ſon miniſtere, que

Sa Majeſté a eu le diſcernement des Politiques les plus conſommez, quand il l'a choiſi pour aſſiſter à tous ſes Conſeils en qualité de Miniſtre d'Eſtat. Quoy qu'il ſoit encor fort jeune, on luy voit toute la ſageſſe & la prudence des Miniſtres vieillis dans les Affaires. Il fait voir en tout une fidelité incorruptible, & une exactitude ſans exemple; ce que l'on remarque dans la ſeverité qu'il a pour ceux qui dépendent de luy, lors qu'ils

manquent à quelque choſe de leur devoir. Il eſt prompt à leur rendre de bons offices quand ils ſervent bien; mais il eſt inéxorable quand ils s'éloignent de leur devoir. Le bon choix auſſi qu'il fait des Gens qu'il met dans les emplois qui dépendent de luy, montre bien que le Roy en a fait un tres-bon en ſa Perſonne, en luy laiſſant la puiſſance d'en diſpoſer, & en luy confiant tous les jours les choſes qui ſont les plus

utiles à ſon Eſtat, & les plus avantageuſes pour ſa gloire particuliere.

La Mort nous ravit avant-hyer Madame la Princeſſe de Conty. Elle eſtoit, comme vous ſçavez, Fille du Comte Martinozzi, & d'une Sœur de feu Monſieur le Cardinal Mazarin. Elle avoit en partage une grande beauté, que ſon extréme devotion luy fit bientoſt negliger. Elle avoit vêcu avec Monſieur le Prince de Conty ſon Mary, dans un reſpect

qui luy avoit attiré beaucoup d'amitié & de conſidération. Sa grande pieté eſt une choſe tres-connuë, & ſes grandes aumoſnes ont eſté ſçeuës de tout le Monde. Elle a eu un ſoin pour l'éducation de ſes Enfans, digne d'une grande Princeſſe, & de la meilleure Mere du Monde, & l'on en voit des fruits dans ces petits Princes qui ont déja beaucoup de qualitez au deſſus de la portée de leur eſprit.

De Paris, le 6. Fevrier.

IE croy, Madame, que la Renommée vous aura déja appris que depuis la mort de feu Monſieur le Chancelier, le Roy s'eſt bien voulu donner la peine de tenir luy-meſme le Sceau; mais vous ne ſçavez pas peut-eſtre encore que le premier jour qu'il le donna, il y demeura pendant plus de ſept heures, & que cela ne l'empeſcha pas de tenir le

meſme jour deux Conſeils de plus de trois heures & demie chacun. On n'a jamais oüy parler d'une fatigue pareille, & jamais Monarque n'a tant pris de peines pour ſes Sujets. Sa Majeſté nomma pour avoir ſeance au Sceau & voix déliberative, ſix Conſeillers d'Eſtat ordinaires, qui ſont Meſſieurs d'Aligre, de Seve, Poncet, Boucherat, Puſſort, & Voiſin. Elle nomma auſſi ſix Maiſtres des Requeſtes de quartier, qui ſont Meſ-

ſieurs Barentin, le Boulanger d'Haqueville le Pelletier, de Faucon, de Lamoignon, & Pelliſſon. On peut juger de la prudence du Roy par le mérite de ceux qu'il a nommez.

Monſieur d'Aligre eſt âgé de ſoixante & dix-neuf ans, & Fils d'un Chancelier. Il y a cinquante ans qu'il eſt dans le Conſeil. Il a paſſé par toutes les Charges, & il a eſté long-temps Directeur des Finances. Il eſt d'une probi-

té reconnuë, & aimé de tout le monde.

Monſieur de Seve a eſté autrefois Secretaire du Cabinet, Maiſtre des Requeſtes, & puis Prevoſt des Marchands. Il eſt aujourd'huy un des plus anciens Conſeillers d'Eſtat, & il a toûjours eſté un des plus zélez Serviteurs du Roy.

Les diferens emplois de Monſieur Poncet ont fait ſouvent parler de luy, & ont fait connoiſtre ſon grand mérite.

Monſieur Boucherat eſt fort connu par les grandes Charges qu'il a poſſedées, & tant de grandes Commiſſions où il a reüſſy au gré de Sa Majeſté, & particulierement en Bretagne, où il a ſouvent eſté Commiſſaire du Roy aux Eſtats. C'eſt un Homme d'une grande littérature.

Monſieur Puſſort eſt recommandable par pluſieurs choſes, & ſur tout par l'invention des nouvelles Ordonnances, qui doivent tirer les François

de l'opreſſion de la Chicane.

Monſieur Voiſin s'eſt ſignalé dans beaucoup d'occaſions qui regardoient ſon miniſtere. Il a eſté Prevoſt des Marchands, où il a merité la place d'Ordinaire du Conſeil dont il a eſté honoré.

Monſieur Barentin eſt depuis peu de retour de l'Intendance de Poitou. Il eſt Maiſtre des Requeſtes, & Preſident au Grand Conſeil. Je ſçay, Madame, que vous con-

noiſſez ſon mérite, c'eſt pourquoy je ne vous en diray pas davantage.

Monſieur le Boulanger d'Haqueville eſt un Homme d'une probité tres-reconnuë dans le Conſeil, tres bon eſprit, & qui ſe diſtingue fort par ſa maniere de rapporter les Affaires.

Monſieur le Pelletier de la Houſſaye eſt intrépide, bon Juge, & qui fait bien valoir une bonne Affaire.

Monſieur de Lamoignon eſt Fils de Monſieur le Premier Preſident. Le grand mérite du Pere, & les ſoins qu'il a eus de ſes Enfans, ſuffiroient ſeuls pour faire parler avantageuſement de luy, s'il n'avoit pas luy-meſme donné des marques particulieres de ſon mérite. Il s'eſt ſignalé dans le Parlement, & il continuë à le faire tous les jours dans le Conſeil, & c'eſt pourquoy Sa Majeſté l'a choiſi pour aſſiſter au Sceau.

Monſieur Pelliſſon n'eſt

inconnu à perſonne: Son eſprit & ſa probité ſont inconteſtables; & quand on n'en auroit pas de tous coſtez mille marques, les graces qu'il reçoit continuellement du Roy doivent en eſtre un aſſuré témoignage.

La jeune Marquiſe que vous connoiſſez, qui commençoit à joüer ſi bien du Lut, eſt au deſeſpoir depuis quelques jours. Monſieur Gaultier qui luy montroit, luy avoit aſſuré qu'elle en joüeroit dans peu

de temps auſſi bien que Mademoiſelle de Lenclos: C'eſtoit beaucoup dire, mais il pouvoit décider ſur ces ſortes de choſes. Ce furent les dernieres paroles que ce grand Maiſtre dit en joüant du Lut; car en ſortant de chez la jeune Marquiſe, il tomba malade de la maladie dont il eſt mort. Elle n'euſt pas plutoſt appris cette nouvelle, que ne voulant pas que ſon Lut ſurvêcut à un ſi grand Maiſtre, elle le caſſa en

cent pieces, & réſolut de n'en joüer jamais. Je ne vous dis rien de cette action, vous en jugerez; Mais ſi la mort de Monſieur Gaultier l'empeſche de joüer jamais auſſi bien du Lut que Mademoiſelle de Lenclos, elle devroit travailler à luy reſſembler du coſté de l'eſprit, dont vous ſçavez que cette illuſtre Perſonne a infiniment.

De Paris, le 13. Fevrier

JE

JE ne ſçay, Madame, ſi vous n'avez point encore oüy parler d'une Avanture arrivée depuis quelque temps en cette Ville, & qui a fait aſſez de bruit ce Carnaval dans tous les Bals de Paris.

Un jeune Marié s'eſtant trouvé une apreſdînée avec pluſieurs de ſes Amis, leur dit que le ſoir meſme il y auroit aſſemblée chez luy, & que l'on

donnoit le Bal à une Sœu
de ſa Femme qui demeu
roit avec elle. Un des plus
enjoüez de la Compagni
leur perſuada qu'ils de
voient tous y aller dégui
ſez, & dit à ce nouveau
Marié qu'il auroit beau
coup plus de plaiſir, s'il
venoit avec eux ſans ſe
faire connoiſtre. Il y con
ſentit, & ils envoyeren
ſur l'heure chercher de
Habits pour ſe traveſtir
L'heure du Bal eſtant ve
nuë, ils s'y rendirent, &
leur bonne mine y fi

beaucoup de conqueſtes.
Le jeune Epoux en fit une
dont la fin ne luy plût pas,
& ſa Femme devint amou-
reuſe de luy ſans le recon-
noiſtre. Elle ne fut pas
longtemps ſans luy en
donner des marques: elle
luy ſerra pluſieurs fois la
main; & il répondit à ſa
tendreſſe, en preſſant auſſi
la ſienne le plus amou-
reuſement qu'il luy fut
poſſible, car l'avanture le
refroidiſſoit, loin de l'é-
chauffer, & jamais Hom-
me ne fut ſi fâché d'eſtre

pris pour un autre. Il vou-
lut voir juſques où il pou-
roit pouſſer ſes affaires:
mais il trouva les choſes
ſi bien diſpoſées, qu'il
n'eut pas de peine à de-
venir heureux; je dis heu-
reux en qualité de Galant,
car il ne l'eſtoit pas com-
me Mary. Sa Femme qui
avoit ſans doute oüy dire
qu'il ne faut jamais laiſſer
perdre une occaſion fa-
vorable, & qu'on ne re-
trouve pas toûjours celles
qu'on laiſſe échaper, crût
qu'elle devoit profiter de

celle que le Bal luy pré-
ſentoit; & que la confu-
ſion de Gens qui eſtoient
chez elle, luy donnant
lieu de ſe dérober de l'aſ-
ſemblée ſans qu'on s'en
apperçût, elle devoit en
ſortir avec ſon nouvel
Amant (ce qu'elle fit fort
adroitement.) Elle le fit
paſſer par un Eſcalier dé-
robé, & le mena dans une
Chambre où ils ne pou-
voient eſtre ſurpris. Je ne
vous diray point tout ce
qui s'y paſſa, mais la Dame
en fut aſſez contente: Elle

euſt pourtant du chagrin de ce qu'il ne vouloit point parler, & de ce que de peur d'eſtre connu, il avoit éteint la lumiere avant que de ſe démaſquer. Elle luy en demanda pluſieurs fois les raiſons : Il ne luy répondit point d'abord; mais dés qu'il crût avoir aſſez dequoy la convaincre, il prit la parole pour luy reprocher ſon infidélité : Elle luy répondit avec une hardieſſe d'autant plus grande, qu'il n'y avoit point de lumiere qui

pût faire remarquer le changement de ſon viſage; & comme elle euſt le temps de ſe remettre de ſa ſurpriſe, elle luy dit qu'elle l'avoit toûjours connu, & qu'elle avoit voulu luy faire cette piece pour l'embaraſſer. Il ne ſe paya pas de ces raiſons, il voulut paſſer pour ce que tant de Gens appréhendent d'eſtre; & quoy qu'il ne le fut que par luy-meſme, il crût qu'il l'eſtoit de bon jeu, & qu'on ne pouvoit l'eſtre mieux.

Il n'a pas voulu voir ſa Femme depuis ce temps, & ſe veut faire ſéparer d'avec elle. Je vous laiſſe à juger s'il a raiſon, & je paſſe à d'autres nouvelles.

Le Roy voulant reconnoiſtre le mérite de Monſieur Pachau, & récompenſer ſes ſervices, luy donna ces jours paſſez l'agrément d'une Charge de Maiſtre des Comptes, & y joignit le don d'une ſomme conſidérable. Sa Majeſté luy fit auſſi ſçavoir qu'elle vouloit qu'il luy rendit aupres de Monſieur de Pomponne les meſmes ſervices qu'il luy avoit rendus aupres feu Monſieur de Lionne.

Meſſieurs de Vendoſme ſont depuis peu de retour d'Italie, où ils ſe ſont faits admirer dans tous les Lieux où ils ont paſſé. La vivacité de leur eſprit eſt une choſe incroyable; & ils font des Vers avec tant de juſteſſe, qu'ils donneroient de la jalouſie aux plus grands Autheurs, s'ils

eſtoient d'une qualité à en faire ſouvent. Monſieur le Cardinal Patron fit avancer pour eux la repreſentation d'un *Opera*, afin de leur en donner le divertiſſement. Jugez par là, Madame, combien les *Opera* ſont conſidérables, puis que de tels Gens s'en meſlent, & les honorent de leur préſence.

Monſieur le Camus a eſté pourveu par le Roy de la Charge de Premier Preſident de la Cour des Aydes. Il faut qu'il ait un

grand mérite, puis qu'il a eſté preferé à tant d'autres qui en avoient beaucoup, & qui avoient la meſme prétention. C'eſt celuy qui eſtoit auparavant Procureur General de la meſme Chambre.

A Paris, le 20. Fevrier.

IE ne ſçay, Madame, ſi en ouvrant cette Lettre (que vous trouverez ſans doute trop courte) vous ne m'accuſerez point de pareſſe; mais je vous prie de conſidérer qu'on n'en peut avoir pour ce qui vous regarde, & d'en rejetter la faute ſur la ſterilité des nouvelles de cette Semaine.

Monſieur Deſpincha, Marquis de Ternes, d'une

des meilleures Maiſons d'Auvergne, Lieutenant General des Armées Navales du Roy, & Galeres de France, & qui a ſervy ſous trois Roys avec beaucoup de zele & de gloire, eſt mort depuis peu de jours, & par ſa longue vie a fait connoiſtre à tous ceux qui appréhendent l'air de la Mer, qu'on y peut vivre auſſi longtemps que ſur Terre.

Monſieur le Chevalier d'Arquien a eſté reçeu en ſurvivance de la Charge

de Capitaine Colonel des Cent Suiſſes de la Garde du Corps de Monſieur. Il eſt remarquable par ſon air doux & par ſa grande propreté, qui va ſouvent juſques à la magnificence. Il tient un des premiers rangs parmy ceux qui paſſent pour les mieux faits de la Cour.

De Paris, le 27. Fevrier

J'Attens un de mes Amis qui doit me venir raconter une Hiſtoire nouvellement arrivée, & dont je veux vous faire part: mais comme je pourois eſtre ſurpris par l'heure de la Poſte, je croy, Madame, que vous trouverez bon que je commence aujourd'huy ma Lettre par les nouvelles de cette Semaine.

Monſieur de la Mothe-

Houdancour, âgé de quatre-vingts ans, mourut ces jours paſſez. Il s'eſtoit ſignalé au Siege de la Rochelle, & à celuy de Montmelian. Les divers emplois, & les Gouvernemens qu'il a eus, ſont des marques de l'eſtime qu'on a fait de ſon mérite.

Monſieur de Toulouſe, Grand Aumoſnier de la Reyne, d'une des plus Illuſtres Familles de Toſcane, & dans laquelle il y a eu pluſieurs Cardinaux, apres avoir eſté Ambaſſadeur

baſſadeur pour le Roy à Veniſe & en Pologne (où il a mérité la Nomination de cette Couronne pour le Cardinalat) apres ſon Ambaſſade d'Eſpagne, & avoir préſidé aux Eſtats de Languedoc, où en ſervant le Roy tres-utilement, il a ſceu plaire & ſe faire aimer de tous les Ordres, eſté enfin honoré de la Dignité de Cardinal, & la Sainteté l'a préféré à beaucoup d'autres, à la recommandation du Roy, qui fortifioit la Nomi-

nation de Pologne.

Je ne vous feray pas un grand diſcours de la mort de Madame, vous la ſça-vez, & la Renommée pu-plie toûjours avec une promptitude incroyable les choſes qui regardent les Teſtes couronnées. Je ne ſçay toutefois ſi elle vous aura appris que cette jeune Princeſſe a toûjours connu le Roy dans le plus grand accablement de ſon mal, & meſme dans les momens où elle ne connoiſſoit perſonne. Elle

a eſté portée à S. Denis avec toute la pompe deuë à ſa qualité; & Monſieur le Cardinal de Boüillon y fit un diſcours qui luy attira l'admiration de tou-te l'Aſſemblée. Vous ſça-vez qu'il joint à une grande naiſſance une capacité au deſſus de ſon âge, & une prudence qui le fait regar-der avec étonnement de tous ceux qui le connoiſ-ſent.

Enfin l'*Ariane* de Mon-ſieur de Corneille le jeune, qu'on attendoit depuis ſi

longtemps, parut Ven-dredy dernier. On ne peut rien voir de plus touchant, & cette Princeſſe s'expri-me avec des ſentimens ſi tendres & ſi nouveaux, que perſonne ne croit qu'on puiſſe mieux reüſſir en ce genre d'écrire; & pour tout dire enfin, les char-mes de *Bajazet* n'ont pas empeſché leurs Admira-teurs d'en trouver dans cette Piece, & d'y retour-ner plus d'une fois.

JE croy, Madame, que ce que je vais vous écrire de Monſieur le.... que vous connoiſſez auſſi bien que moy, poura vous tenir lieu d'une Hiſtoire agreable, & que la lecture ne vous en divertira pas moins que pouroit faire celle de quelque Avanture divertiſſante, qui ne ſeroit aſſurément ny plus plai-ſante, ny plus nouvelle. Vous ſçavez, Madame,

que ..oſtre petit Amy, (dont je ne vous parleray que ſous le nom de Cleante) n'a jamais pû choiſir entre l'Egliſe, la Robe, & l'Epée; qu'il vouloit quelquefois eſtre Abbé, que le lendemain il quittoit cette réſolution pour ſe faire Conſeiller, & qu'un moment apres il vouloit prendre l'Epée. Ses Parens & ſes Amis l'ayant dernierement preſſé de ſe déterminer, & luy ayant fait une guerre cruelle ſur ſon incertitude, il prom

de faire un choix, & de conſulter le lendemain ce qu'il avoit à faire. Vous ne devineriez jamais, Madame, de qui il prit conſeil, ny ce qu'il fit pour ſe mettre en état d'en recevoir. Il emprunta un habillement de Guerre; il envoya demander la Robe d'un Conſeiller qui eſtoit de ſes Amis, & pria un Abbé de ſa connoiſſance de luy preſter pour une apreſdînée ſeulement ſa Soutane & ſon Rochet. Il fit porter toutes ces har-

des dans un Cabinet, où il y avoit quatre grands Miroirs: Il y fut en ſuite ſeul, & en ayant pouſſé la porte, il s'arma de pied-en-cape; il mit le Pot en teſte, & l'Epée & le Piſtolet à la main, conſulta ſes quatre Miroirs, fit pluſieurs tours dans ſon Cabinet, ſe battit contre les Perſonnages de la Tapiſſerie, & ſe trouva aſſez de courage & aſſez de force pour aller à l'Armée. Il examina tous les avantages de cette Profeſſion, & la

la fortune qu'on y pouvoit faire: Tels & tels (dit-il en luy-meſme) ont eu telles Charges; tels ont eſté Mareſchaux de France à cet âge; tels ont fait par tout parler d'eux; leurs noms groſſiſſent toutes les Gazettes; on les regarde par tout où ils paſſent, & on les montre comme des Braves; on n'oſeroit leur rien dire, & leur reputation les fait reſpecter. Apres avoir dit toutes ces choſes en luy meſme, il fit reflexion ſur le plaiſir

qu'il auroit au retour de la Campagne, de paroiſtre avec tout l'ajuſtement d'un Marquis. Il ne douta point que les Gens du bel air ne fiſſent plus de conqueſtes que ſes autres: Il crût déja ſe voir avec des plumes, & couvert du plus brillant juſte-au-corps qui euſt jamais paru; il s'imagina qu'il préſidoit dans les plus belles Ruelles, & que ſa bonne mine ſoûtenuë d'un ſi grand ajuſtement & du nom de Marquis (& de

Marquis qui avoit eſté à l'Armée) luy attiroit tant de cœurs, qu'il ne ſçavoit qu'en faire. Ces penſées réveillerent ſa valeur de Cabinet; il redoubla ſes coups contre un Bataillon qui eſtoit dans la Tapiſſerie; mais au lieu de l'enfoncer, il donna malheureuſement un coup dans un de ſes Miroirs qu'il caſſa. Il mit auſſitoſt les armes bas, avec réſolution de ne les jamais reprendre: Il crût qu'il ſeroit malheureux à l'Armée,

qu'il y périroit, & que ſon Miroir caſſé en eſtoit un préſage aſſuré. Apres avoir jetté ſes armes, il mit la Robe de Conſeiller, avec un rabat uny de toille tres-claire, & une tres-belle perruque blonde. Il conſulta ſes Miroirs, & ſe trouva tres-bien, & meſme plus grand qu'à l'ordinaire. Il examina en ſuite les avantages de cette Profeſſion, qu'il trouva tres-conſidérables. Tous les Gens de cœur, dit-il en luy-meſme, ne deviennent

pas Mareſchaux de France, le nombre en ſeroit trop grand, & l'on doit avoir expoſé mille fois ſa vie avant que de pouvoir pretendre juſtement à cette Dignité. Cette penſée le fit frémir & pâlir tout enſemble; il trouva l'Eſtat de Conſeiller meilleur, & ſe dit qu'il pourroit avec le temps monter à la Grand'Chambre ſans expoſer ſes jours. Il ſe propoſa mille plaiſirs avant que d'en venir là; il ſe repreſenta ſon Antichambre

& ſon Eſcalier remplis de Plaideurs qui ſe jettoient preſques à ſes genoux, & qui l'appelloient Monſeigneur. Il crût parmy ces Gens-là voir de tres-jolies Femmes; & ces penſées luy en donnerent d'autres qui remplirent quelque temps ſon imagination de mille choſes agreables. Il réſolut d'en demeurer là, & de ſe faire Conſeiller, & ne mit le Rochet que pour voir s'il auroit bonne mine. Il ſe trouva bien fait, & ſe mit dans la teſte que

s'il pouvoit un jour devenir Cardinal, il paroiſtroit beaucoup avec un habit rouge; un Conſeiller ne luy parut plus rien auprés d'un Cardinal. Non, non, dit-il en luy-meſme, je ne ſuis point d'humeur à me donner la fatigue qu'un Homme de Robe doit prendre. Quoy, aprés avoir regardé des Procés pendant toute une ſoirée, & ſouvent pendant une bonne partie de la nuit, il faudra que je me leve à quatre & cinq heures du

matin, & que pendant toute la matinée je n'entende encor parler que de Procés Les Parties m'en parleront encor en ſortant; J'en trouveray d'autres qui m'attendront à mon Logis pour m'en parler. Si je croy me divertir & manger avec mes Amis, ils m'en recommanderont, ou me prîront d'en recommander à mes Confreres. Si je fais une Maîtreſſe pour prendre quelque heure de divertiſſement, ſans entendre par-

ler de chicane, elle m'en parlera plus que tous les autres; elle ſera gagnée à force de préſens; & je ne luy pouray pas ſeulement toucher le bout du doigt, qu'elle ne me faſſe une recommandation. Si je luy promets de faire ce qu'elle me demandera, il faudra que je tienne ma parole; & ſi je la tiens, je feray peut-eſtre ſouvent des injuſtices. Non, non, je ne veux point eſtre Conſeiller, c'eſt une Charge trop peſante; il vaut mieux

eſtre Abbé, on ne fait que ce qu'on veut; on ..... Il alloit s'étendre ſur les avantages de cette Profeſſion, lors qu'une jeune & belle Perſonne qu'il aimoit, & qu'il devoit epouſer dés qu'il ſeroit en Charge, entra avec ſa Mere dans le Cabinet où il eſtoit: Il croyoit l'avoir bien fermé, mais il avoit laiſſé la clef à la porte, tant ſon imagination eſtoit remplie des choſes qui concernoient le choix qu'il devoit faire. Si ſa

ſurpriſe fut grande, celle des Dames la fut auſſi: Elles luy demanderent pourquoy il eſtoit veſtu de la ſorte; il leur répondit qu'il avoit deſſein de ſe faire d'Egliſe, & qu'il s'eſtoit mis en Rochet pour voir quel air il auroit avec cet ajuſtement: Il eſtoit à peine reconnoiſſable, car il avoit oſté ſa perruque; ſes cheveux n'alloient que juſques à ſes oreilles, & le Bonnet quarré qu'il avoit mis les couvroit preſque tous Il

ne plût point aux Dames en cet état: Elles luy demanderent pluſieurs fois s'il demeureroit ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe d'eſtre d'Egliſe, il leur répondit que oüy, & qu'elles ne devoient point luy vouloir de mal, s'il prenoit ce party, qu'il ne quittoit ſa Maîtreſſe que pour Dieu; & que puis qu'il ne la quittoit point pour une autre Beauté, elles ne pouvoient ny ſe plaindre de luy, ny l'accuſer d'inconſtance.

Elles luy répondirent qu'elles croiroient faire un crime, ſi elles cherchoient les raiſons pour le détourner d'un ſi pieux deſſein, & ſortirent quelque temps apres, ſans luy avoir témoigné ny beaucoup de joye, ny beaucoup de douleur. La Mere qui connoiſſoit l'irréſolution de ſon eſprit, & qui en avoit ſouvent eu des marques, fut ravie d'en eſtre défaite; elle avoit un autre party tout preſt pour ſa Fille, & cette Belle ne

haïſſoit pas celuy qu'elle luy vouloit donner; de maniere que les choſes furent bientoſt concluës. L'Abbé prétendu les apprit, il en fut au deſeſpoir; il fut ſe jetter aux genoux de ſa Maîtreſſe; il luy proteſta que pour la poſſeder, il renonceroit à toutes les Abbayes du Monde, & qu'il embraſſeroit quelle Profeſſion elle voudroit. Il n'eſtoit plus temps, & les choſes eſtoient trop avancées; il en a eu tant de douleur, qu'il s'eſt fait

Moine. Je ne ſçay pas combien ſon eſprit inquiet & irréſolu luy permettra de demeurer dans ſon Convent; & je croy que de l'humeur qu'il eſt, il y ſouffrira beaucoup. Peu de Gens ſçavent encor cette avanture; Je croy, Madame, que vous la trouverez fort extraordinaire, que vous plaindrez noſtre Amy, & que vous rirez en méme temps de ſes folies.

Jamais dans une ſeule année l'on ne vit tant de

belle Pieces de Theatre & le fameux Moliere ne nous a point trompez dans l'eſpérance qu'il nous avoit donnée il y a tantoſt quatre ans, de faire repreſenter au Palais Royal une Piece Comique de ſa façon qui fut tout-à fait achevée: On y eſt bien diverty tantoſt par ces Prétieuſes, ou Femmes Sçavantes, tantoſt par les agreables railleries d'une certaine Henriette, & puis par les ridicules imaginations d'une Viſionaire qui ſe

ſe veut perſuader que tout le monde eſt amoureux d'elle. Je ne parle point du caractere d'un Pere, qui veut faire croire qu'il eſt le Maiſtre dans ſa Maiſon, qui ſe fait fort de tout quand il eſt ſeul; & qui cede tout dés que ſa Femme paroiſt. Je ne dis rien auſſi du Perſonnage de Monſieur Triſſotin, qui tout rempli de ſon ſçavoir, & tout gonflé de la gloire qu'il croit avoir meritée, paroiſt ſi plein de confiance de luy-meſme, qu'il

voit tout le Genre humain fort au deſſous de luy. Le ridicule entêtement qu'une Mere que la lecture a gâtée fait voir pour ce Monſieur Triſſotin, n'eſt pas moins plaiſant; & cet entêtement auſſi fort que celuy du Pere dans Tartuffe, dureroit toûjours, ſi par un artifice ingénieux de la fauſſe nouvelle d'un Procés perdu, & d'une banqueroute (qui n'eſt pas d'une moins belle invention que l'Exempt dans l'Impoſteur un Frere qui

quoy que bien jeune, paroiſt l'Homme du monde du meilleur ſens, ne le voit faire ceſſer, en faiſant le dénoüement de la Piece. Il y a au troiſiéme Acte une querelle entre ce Monſieur Triſſotin, & un autre Sçavant, qui divertit beaucoup; & il y a au dernier, un retour d'une certaine Martine Servante de Cuiſine, qui avoit eſté chaſſée au premier, qui fait extrémement rire l'aſſemblée par un nombre infiny de jolies choſes qu'elle dit

en ſon patois, pour prouver que les Hommes doivent avoir la préference ſur les Femmes. Voila confuſément ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette Comédie qui attire tout Paris. Il y a par tout mil traits pleins d'eſprit, beaucoup d'expreſſions heureuſes, & beaucoup de manieres de parler nouvelles & hardies, dont l'invention ne peut eſtre aſſez loüée, & qui ne peuvent eſtre imitées. Bien des Gens font des applications

de cette Comédie; & une querelle de l'Autheur il y a environ huit ans avec un Homme de Lettres, qu'on prétend eſtre repreſenté par Monſieur Triſſotin, a donné lieu à ce qui s'en eſt publié; mais Monſieur de Moliere s'eſt ſuffiſamment juſtifié de cela par une Harangue qu'il fit au Public deux jours avant la premiere repreſentation de ſa Piece: Et puis ce prétendu Original de cette agreable Comédie, ne doit pas s'en mettre en peine,

s'il eſt auſſi ſage & auſſi habile Homme que l'on dit, & cela ne ſervira qu'à faire éclater davantage ſon mérite, en faiſant naître l'envie de le connoître, de lire ſes Ecrits, & d'aller à ſes Sermons. Ariſtophane ne détruiſit point la réputation de Socrate, en le joüant dans une de ſes Farces, & ce grand Philoſophe n'en fut pas moins eſtimé dans toute la Gréce: mais pour bien juger du mérite de la Comédie dont je viens de par-

ler, je conſeillerois a tout le monde de la voir, & de s'y divertir, ſans examiner autre choſe, & ſans s'arreſter à la critique de la plûpart des Gens, qui croyent qu'il eſt d'un bel Eſprit de trouver à redire.

A Paris, le 12. Mars.

MONSIEUR l'Archevesque de Paris, Directeur de l'Académie Françoiſe, la mena ces jours paſſez à Verſailles, pour remercier le Roy de l'honneur qu'il a fait à cette Illuſtre & Spirituelle Compagnie d'en vouloir prendre la place de Protecteur qu'avoit feu Monſieur le Chancelier. Il fit un compliment au Roy à ſa maniere ordinaire, c'eſt

à dire plein d'eſprit & d'éloquence. Vous ſçavez bien qu'avec les charmes de ſa Perſonne qui plaiſt auſſitoſt qu'on le voit, il a une merveilleuſe facilité de bien parler, & que jamais Perſonne ne s'exprima ſi juſtement, ny avec tant de délicateſſe. Il a de plus tout le ſçavoir des Docteurs les plus conſommez, & chacun ſçait qu'il l'a fait paroiſtre en mille ſorte d'occaſions; mais je n'ay pas entrepris ſon Panegyrique, je le laiſſe à

ceux qui écriront l'Hiſ-
toire.

Monſieur d'Angeau
Gouverneur d'Anjou, &
autrefois Meſtre de Camp
du Regiment du Roy, &
deſtiné à l'Ambaſſade de
Suede; qui eſt auſſi de l'A-
cadémie, traitta magnifi-
quement ce Prelat avec
tous les Académiciens
ſes Confreres. Monſieur
Quin n'eſtoit point de ce
nombre, de peur dit-on
qu'on ne crût qu'il s'eſ-
toit ſervy de cette occa-
ſion pour ſe plaindre a

Roy de la Comédie qu'on
prétend que Monſieur de
Moliere ait faite contre
luy : mais on ne peut
croire qu'un Homme qui
eſt ſouvent parmy les pre-
mieres Perſonnes de la
Cour, & que Mademoi-
ſelle honore du nom de
ſon Amy, puiſſe eſtre crû
l'objet d'une ſi ſanglante
Satyre. Le Portrait en
effet qu'on luy attribuë,
ne convient point à un
Homme qui a fait des
Ouvrages qui ont eu une
approbation auſſi gene-

rale que ſes Paraphraſes
ſur le Cantique des Can-
tiques. Je ne parle point
de ſes Oeuvres Galantes,
dont il y a pluſieurs édi-
tions; ce ſont des jeux où
il s'amuſoit avant qu'il fit
la Profeſſion qu'il a em-
braſſée avec autant d'auſ-
terité qu'on ſçait qu'il la
fait maintenant.

On vit dans cette Aſ-
ſemblée Monſieur Qui-
nault, ſi connu par ſes
Vers tendres; Monſieur
Deſmareſts, ſi recom-
mandable par tant de

beaux Ouvrages ſi extra-
ordinaires, qu'ils font en
meſme temps voir la gran-
deur de ſon eſprit, & la
profondeur de ſa ſcience.
Le fameux Monſieur de
Corneille l'aiſné y eſtoit
auſſi. Je ne puis rien dire
de celuy-là qui ne ſoit au
deſſous de luy; c'eſt le
ſeul de qui on peut louer
les Ouvrages ſans les avoir
veûs, & de qui malgré le
grand âge on doit toûjours attendre des Pieces
achevées comme on
trouvera ſans doute ſa

derniere Tragédie qui paroiſtra l'Hyver prochain ſous le nom de *Pulchérie*, & qui ne peut manquer de plaire à ceux qui ont le cœur & l'eſprit bien fait comme elle a déja plû à ceux qui ont eu le bonheur de luy entendre lire. On vit dans cette celebre Compagnie les deux Abbez Allemant; l'un premier Aumoſnier de Madame, dont le mérite eſt hors de doute; & qui a fait avec tant de ſuccés & d'utilité pour le Public,

une ſi belle Verſion des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. L'autre a donné en mille occaſions des marques de ſon eſprit: Il s'eſt fait admirer par mille choſes ſpirituelles & agreables qu'il a compoſées, & par ſes Sermons; où l'on a connu & ſon éloquence & ſon ſçavoir. J'oubliois Monſeigneur l'Abbé Teſtu, dont les Sermons ont autrefois charmé toute la Cour, & dont les Vers tendres & devots luy donnent encor

la préference ſur la plûpart de tous ceux qui s'en meſlent, & de qui nous pourrions attendre un grand nombre d'Ouvrages merveilleux, ſans une cruelle maladie de vapeurs qui ne luy permet pas de rien faire. Je ne dois pas oublier Monſieur le Duc de Saint Aignan, dont les illuſtres Galanteries, les Vers enjoüez & galants, & les hauts faits d'armes, ne ſont inconnus à perſonne, qui charme tous ceux qui le connoiſſent

par une civilité obligeante, & par les bons offices qu'il rend à tout le monde dans toutes les occaſions qu'il en a. Il y en avoit encor pluſieurs autres, dont le mérite & le ſçavoir ſont tres-conſidérables, & dont je n'ay pas retenu les noms.

A Paris, le 19. Mars.

IE vous envoye, Ma.
dame; ce que vous m'a
vez mandé qu on ſouhai
toit dans voſtre Provinc
& que vous avez deſir
d'avoir, pour en faire par
à vos Amis; car pour vo
Amies, je croy qu'elle
aimeroient mieux appren
dre l'état des Cœurs d
ceux qui ſoûpirent pou
elles, que celuy des Trou
pes du Roy.

ETAT DES TROUPES d'Infanterie & Cavalerie qui ſont au ſervice du Roy, ſuivant l'Etat qui en eſt expedié pour leur ſubſiſtance.

Regimens d'Infanterie Françoiſe, de 53. Hommes par Compagnie, les Chefs compris.

Picardie, 70 Compagnie
Champagne, 0

Navarre, 70
Piedmont, 70
Normandie, 70
La Marine, 70
La Marine, 31
Caſtelnau, 33
Auvergne, 33
De Sault, 33
Bandeville, 16
Regiment du Roy, 70
Regiment Royal, 70
Regiment d'Anjou, 70
Praſlin, 18
Lyonnois, 35
Dauphin, 70
Curſol, 18
Montaigu, 16

Furenne, 33
La Motte, 17
Dampierre, 16
Louvigny, 18
Grancé, 16
La Reyne, 70
Montpezat, 16
Les Vaiſſeaux, 70
Orleans, 33
Artois, 33
Bretagne, 16
Carignan, 16
Chaſteauneuf, 16
Sourches, 18
Vendoſme, 16
La Ferté, 18
Conty, 16

La Fére, 1
Condé, 1
Anguyen, 1
Jonzac, 1
Monperoux, 1
Boüillon, 1
Bourgogne, 1
La Marine nouveau, 20
Vermandois, 20
Fuſilliers du Roy, 24

Nombre, 46 Regimens, faiſant 1569 Compagnies, ſur le pied de 53 Hommes par Compagnie, faiſant en tout 83157 Hommes.

Regimens d'Infanterie Etrangere.

Iſace, douze Compagnies, de 182 Hommes chacune, font 2134 h.
Eſcoſſois & Anglois, vingt Compagnies, à 123 Hommes chacune, 2460 h.
Rouſſillon, vingt Compagnies, *idem* 2460 h.
Furſtemberg, douze Compagnies, à 182 Hommes chacune, 2184 h.
Irlandois, douze Compagnies, à 104 Hommes chacune, 1248 h.

Autres Irlandois, ſeize Compagnies, à 104 Hommes chacune, 1664 h.
Royal Italien, vingt-ſept Compagnies, à 104 Hommes chacune, 2808 h.
Royal Anglois, huit Compagnies, à 103 Hommes chacune 824 h.
Stoupe Suiſſe, douze Compagnies, à 200 Hommes chacune, 2400 h.
Erlac Suiſſe, comme deſſus, 2400 h.
Feſta Suiſſe, *idem* 2400 h.
Salis Suiſſe, *idem* 2400 h.
Anglois, huit Compagnies, à

à 103 Hommes chacune, 824 h.
Cinquante Compagnies franches, à 200 Hommes chacune, 10000 h.

Nombre total des treize Regimens Etrangers, & cinquante Compagnies franches de diverſes Nations, 36256 Hom.

Gendarmes, Chevaux Legers, & Mouſquetaires à Cheval.

Quatre Compagnies des Gardes du Corps, 1099 h.
Compagnie de Gendarmes Eſcoſſois, 105 h.

Deux Compagnies de Mouſquetaires à Cheval, faiſant 554 h

Compagnie de Gendarmes Anglois, 105 h

Compagnie de Chevaux Legers Anglois, 110 h

Gendarmes de la Reyne 154 h.

Gendarmes de Monſieur le Dauphin, 209 h

Compagnie de Chevaux Legers dudit Seigneur 108 h

Gendarmes d'Anjou, 105 h

Gendarmes d'Orleans, 154 h.

Compagnie de Chevaux Legers d'Orleans, 157 h.

Total des Compagnies de Gendarmes, Chevaux-Legers, & Mouſquetaires à Cheval cy-deſſus, 2800 Hommes.

Cavalerie Legere, dont les Regimens ſont de ſix Compagnies, de 54 Hommes chacune.

Colonel General de ladite Cavalerie.

Meſtre de Camp General de ladite Cavalerie.

Commiſſaire General de ladite Cavalerie.

Royal du Roy.

Deux Regimens Etrangers.

Cravates du Roy.

La Reyne.

Dauphin.

Orleans.

Condé.

Anguyen.

Rouvray.

Gaſſion.

Des-Fourneaux.

Joyeuſe.

Bomvezé.

Fourrilles.

Reſtrel.

Cabonet.

Montauban.

Pillois.

Coulange.

Merlin.

Saint Loup.

Cachan.

Saint Aouſt.

Derdelin.

Douget.

Ducondé.

Nogent.

Tilladet.

Sourdis.

Hiſlez.

Bligny.

La Fabliere.

Lambert.

Caberel.
Humieres.
Proüille.
Bartillac.
Beaupré.
Paulmy.
Beaufort.
Carendo.
Sanzay.
Chenüet.
Noüart.
Sommicure.
Haniou.

Nombre, 52 Regimens, de six Compagnies chacun, de 54 Hommes chacune, font par Regimens 324 Hommes, & en tout 16848 Hommes.

Laurieres.
Granville.
Duroure.
Meré.
Thury.
Valavoire.
Arnolfiny.
Harcourt.
Armagnac.
Saint Aignan.

Nombre, 66 Compagnies, de 2 Regimens ci-dessus, de 54 Hommes chacune, en tout 3564 Hommes.

Autres Regimens de Cavalerie, de trois Compagnies chacun, de 54 Hommes par Compagnie.

Coislin.
Estrades.
Bethune.
Montgeorge.
Busenval.
Basleroy.
Thiange.
Longueville.
Ragny.
Boüillon.
Auvergne.
Grignan.

Cavalerie Legere Etrangere.

Prince de Piedmont, dix Compagnies, dont l'une de 64 Hommes, & les autres de 54. 550 h.

Konismark, vingt-quatre Compagnies, de 54 Hommes chacune, 1296 h.

Anglois, dix Compagnies, de 54 Hommes, 540 h.

Schomberg, trois Compagnies, de 54 Hommes, 162 h.

Rose, trois Compagnies, *idem* 162 h.

Houſſet, trois Compagnies, *idem* 162 h.

Total de ladite Cavalerie Etrangere, 5196 Hommes.

Deux Regimens de Dragons.

Colonel General deſdits Dragons, de ſix Compagnies, de 104 Hommes chacune, 624 h.

Dragons du Roy, de ſix Compagnies, de 54 Hommes chacune, 324 h.

Nombre deſdits Dragons, 948 Hommes.

Partie de la Maiſon du Roy.

Regiment des Gardes Françoiſes, trente Compagnies, de 100 Hommes chacune, 3000 h.

Regiment des Gardes Suiſſes, dix Compagnies, de 200 Hommes chacune, 2000 h.

Gendarmes du Roy, 200 h.

Chevaux Legers de la Garde, 200 h.

Nombre, 5400 Hommes.

Ces quarante-ſix Regimens d'Infanterie Françoiſe de cet Etat, montent à 83697 Hommes.

Les treize Regimens d'Infanterie Etrangere, montent à 36256 Hommes; à quoy adjoûtant le Regiment des Gardes Suiſſes de 2000 Hommes, ſeront, y comprenant cinquante Compagnies franches de diverſes Nations, 41318 h.

Les ſeize Compagnies de Gendarmes, 2608 h.

Les cinquante-deux Regimens de Cavalerie Françoiſe, 16848 h.

Vingt-deux autres Regimens de Cavalerie Françoiſe, 3564 h.

Douze autres Regimens de Cavalerie Françoiſe, 648 h.

Regimens de Cavalerie Etrangere, 3096 h.

Compagnie de Gendarmes du Roy, 200 h.

Compagnie de Chevaux Legers, 200 h.

Total de l'Infanterie & Cavalerie, 155687 Hommes.

Depuis cet Etat expedié, le Roy a donné au mois de Fevrier dern. 1672. des Commiſſions pour lever trois cens Compagnies d'Infanterie, faiſant 15000 Hommes, pour l'incorporer dans les Vieux Corps, les mettre à 80 Compagnie chacune; Six-vingts Compagnies de Cavalerie, qui feront 6000 Hommes, & en tout 21000 Hommes.

155687 Hommes,
& avec les 21000.

176687 Hommes.

A Paris, le 26. Mars.

IE n'ay rien de nouveau, Madame, à vous mander cette Semaine, que le Voyage du Roy à Verſailles. Je ſçais que vous l'avez vû, & que vous avez lû la belle Deſcription que Mademoiſelle de Scudery en a faite: mais le Verſailles que vous avez vû & celuy dont elle a parlé, ſont bien diferents de celuy d'aujourd'huy; & le Roy n'eſt jamais un mois

ſans y aller, qu'il n'y en trouve un nouveau lors qu'il y retourne, tant il paroiſt changé, à cauſe des beautez qu'on y adjoûte ſans ceſſe. On a depuis peu embelly la Grotte de pluſieurs Figures incomparables; on y a mis un grand Soleil environné de pluſieurs Nymphes qui le couronnent, & luy lavent les pieds & les mains. Ce merveilleux Ouvrage, & le plus grand qui ait encor eſté fait, eſt de Meſſieurs Girardon &

Renaudin. Dans deux niches qui ſont aux côtez, on y a mis quatre Chevaux du Soleil, qui ſemblent jetter du feu, & vouloir prendre carriere, ſans pouvoir eſtre arreſtez par les puiſſans Tritons qui les tiennent. Monſieur Guerin a fait la moitié de cet Ouvrage, & Meſſieurs Gaſpard & Baltazard ont fait le reſte. On a encor placé dans cette Grotte pluſieurs autres belles Figures de Monſieur Batiſte Sculpteur tres fameux; ce

qui fait voir que la Franc
peut fournir pour ces for
tes d'Ouvrages d'auſſ
grands Hommes que l'I
talie. Je n'aurois jamai
fait, ſi je voulois vous par
ler des merveilles que le
eaux produiſent dans ce
Lieu délicieux. Le Sieur
Denys les y fait venir par
des Pompes & des Acque-
ducs admirables; & Mon-
ſieur de Francine leur fait
faire des choſes qui ſur-
paſſent l'imagination; té-
moin le Marais, l'Arbre,
& le Mont d'eau, ſans ou-

blier le Theatre, où les
changemens de décora-
tions d'eau y ſont auſſi fré-
quens que ceux des Pieces
de Machines, qui en ſont
les plus remplies: Mais
comment l'eau manque-
roit-elle pour toutes ces
choſes, puis que par les
ſoins qu'ont pris ceux qui
la font venir dans ces
lieux, on y voit des Par-
terres entiers tres-beaux
& tres-fleuris, ſous leſquels
il y a des reſervoirs d'eau?
Les miracles que fait Mon-
ſieur Nautre dans ces ſu-

perbes Jardins, ne ſont pas
moins conſiderables. Le
grand nombre d'Oran-
gers plantez en terre, en
fait foy, auſſi-bien que les
grands Arbres qui ont eſté
tranſplantez pour élargir
la grande Allée; ce qui
ne s'eſt encor jamais vû.
J'aurois encor mille cho-
ſes à vous dire touchant
ce Chaſteau, qui ſurpaſſe
le Palais d'Armide. Je de-
vrois vous parler des Bâ-
timens, & de ceux qui en
prenent la conduite; mais
le détail en ſeroit trop

long, & je dois le remet-
tre à une autre fois, ou
plutoſt attendre qu'ils
ſoient achevez.

A Paris, le 2. Avril.

IE ne ſçay, Madame, ſi les nouvelles que je vous ay mandées depuis le mois de Janvier, ont ſatisfait voſtre curioſité. Je croy ne vous avoir juſques icy fait connoiſtre que mon zele, en vous écrivant ponctuellement; mais j'eſpere avec le temps vous mander des nouvelles plus curieuſes & en plus grand nombre.

Monſieur le Cardinal

le Bonzy a reçeu cette ſemaine le Bonnet des nains du Roy, en preſence de Meſſieurs les Cardinaux de Rets, de Boüillon, & Maldachiny. Je vous ay déja parlé de Monſieur le Cardinal de Boüillon, & vous n'ignorez pas le grand mérite de Monſieur le Cardinal de Rets, & que ſon eſprit & ſes malheurs l'ont rendu également illuſtre, auſſi-bien que ſa fidelité pour ſes Amis; & vous ſçavez auſſi que ſa juſtice, &

generoſité dont il donne tous les jours des marques à ceux qui luy ont fait plaiſir, ne le font pas moins admirer. On vit avec étonnement à cette Cerémonie Mr Priam, autrefois Réſident de Mantouë, qui avoit veû feu Monſieur le Cardinal de Bonzy, grand Oncle de celuy d'aujourd'huy, & Grand-Aumoſnier de Marie de Médicis, recevoir le Bonnet des mains de Henry IV.

Monſieur le Duc de Chaune,

Chaune, que ſes Ambaſſades à Rome doivent rendre fameux, de meſme que la maniere avec laquelle il fit le Roy aux Etats de Bretagne, dont il eſt Gouverneur, en preſenta ces jours paſſez les Députez à Sa Majeſté.

Monſieur le Duc de Béthune, ſi connu ſous le nom de Comte de Charoſt, que ſes ſervices, ſa fidélité, & ſa reconnoiſſance pour ſes Bienfacteurs, rendent auſſi recommandable que ſon il-

luſtre naiſſance qu'il tire des plus anciens Comtes de Bethune, a preſté ſerment entre les mains du Roy pour la Charge de Lieutenant General de la Province de Picardie, en échange de celle de Capitaine des Gardes du Corps, dont Monſieur le Duc de Duras a eſté pourveû. Vous ſçavez, Madame, que ce Duc eſt d'une des plus anciennes Maiſons de France, qu'il a beaucoup d'eſprit; qu'il a toûjours donné dans les

armées où il a ſervy, des marques d'une grande valeur, & d'une prudence qui le fait admirer, & le fait paſſer pour un tres-grand Capitaine.

Vous avez appris la mort de Madame la Ducheſſe Doüairiere d'Orleans: Son âge, ſa naiſſance, & ſes vertus Chreſtiennes, vous ſont connuës, c'eſt pourquoy je ne vous en diray pas davantage ſur cet article.

A Paris, le 9. Avril.

PUis que vous ſouhaitez, Madame, qu'apres vous avoir entretenu de l'Académie Françoiſe, je vous diſe quelque choſe de celle de Monſieur l'Abbé d'Aubignac, dont vous avez (dites-vous) oüy parler confuſément; je vous diray qu'elle s'appelloit *l'Académie des belles Lettres*, & que ſon inſtitution eſtoit pour examiner les Ouvrages d'Elo-

quence & de Poëſie. On y faiſoit le premier jour de chaque Mois un Diſcours ſur la diverſité des Conditions, où l'Eloquence ſe trouvoit neceſſaire. Le premier Diſcours échût à Monſieur Blondeau Advocat en Parlement: Il le fit ſur l'éloquence du Barreau, & s'en acquita tres-bien, dans la grande Salle de l'Hoſtel de Matignon, devant une Aſſemblée compoſée de pluſieurs Perſonnes de qualité de l'un & de l'autre Sexe.

Monſieur le Marquis de Vilaines ſe fit admirer un mois apres luy ſur l'éloquence Militaire. L'impreſſion qu'on a faite de ce Diſcours eſt une marque de ſa bonté, c'eſt pourquoy je n'en parleray point, & je paſſeray au troiſiéme; qui échût à Monſieur l'Abbé de Saint Germain. Les deux autres ayant fait des Diſcours qui regardoient leur Profeſſion, cet illuſtre Abbé en voulut faire un ſur l'éloquence de la Chaire: Il

eut un ſuccés tres-avantageux, & qui ſatisfit merveilleuſement toute la belle Aſſemblée qui l'entendit. Monſieur Perachon ſe fit admirer un mois apres; & les autres Académiciens donnerent de mois en mois des marques de leur eſprit & de leur érudition. A la fin de ces Diſcours, on liſoit des Ouvrages de Poëſie compoſez par quelques-uns de Meſſieurs de l'Académie. Voicy les noms de ceux qui la compoſoient.

Monſieur l'Abbé d'Aubignac, Directeur.

Monſieur de Vaumorieres, Sous-Directeur.

Monſieur Gueret, Secretaire de l'Académie.

Feu Monſieur le Marquis du Châtelet.

Monſieur le Marquis de Vilaines.

Monſieur le Marquis d'Arbaux.

Monſieur Petit, Directeur apres Mr l'Abbé d'Aubignac.

Monſieur Perachon, Advocat en Parlement.

Monſieur

Monſieur l'Abbé de Vilars.

Monſieur l'Abbé de Villeſerain, à preſent Eveſque de Senés, Directeur apres Monſieur Petit.

Feu Monſieur l'Abbé Ganaret.

Monſieur de Launay.

Monſieur Caré, Advocat en Parlement.

Monſieur Richelet.

Monſieur du Perier.

Feu Monſieur Baurin, Advocat au Conſeil.

Monſieur Barallis Medecin.

Monſieur l'Abbé de Saint Germain.

Cette Illuſtre Académie a eſté rompuë depuis que Monſieur l'Abbé de Villeſerain a eſté nommé à l'Evesché de Senés. On avoit eu deſſein quelque temps auparavant d'y faire entrer des Femmes, & l'on propoſoit Madame de Villedieu, dont les Ouvrages font tous les jours tant de bruit. On comptoit auſſi Madame la Marquiſe de Guibermeny, Fille de Monſieur le Marquis de

Vilaines: Elle a l'eſprit pénétrant & délicat, & on ne peut aſſez la loüer. On n'oublioit pas Madame la Marquiſe Deſhoulieres: Vous en avez oüy parler, Madame, car ſon grand mérite la fait connoiſtre par tout; elle écrit tres-polîment en Proſe & en Vers, & c'eſt enfin un Eſprit du premier ordre. Il court de petites Pieces galantes de ſon Chien, qu'on appelle *Gas*: Il s'eſt fait depuis peu Poëte excellent, &

ſes Ouvrages méritent bien d'eſtre imprimez. Cette Dame en a fait le Cerbere du Parnaſſe, pour en défendre l'entrée aux mauvais Poëtes. Voicy de ſes Vers, & vous pourez par là juger de ſon eſprit.

LETTRE DE GAS, Epagneul de Madame Deſ-houlieres.

A Monſieur le Comte de L. T.

POur vous marquer mon courroux,
J'ay mis la plume à la patte;

Il eſt temps que contre vous
Toute ma colere éclate.
Vous m'avez rendu jaloux;
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur
fort délicate:
Pour ſe bien mettre avec nous,
En vain le Blondin nous flate,
Nous n'en ſommes pas plus doux,
Nous mordons juſqu'à l'Epoux.
Malgré ce naturel incommode & farouche,
Je vous écoutois ſans dépit
Loüer de ma Maiſtreſſe & les yeux, & la bouche;
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'oppoſer à rien, je dormois ſur ſon Lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'oſter

La place que je poſſede:
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la cede?
Sept fois l'aimable Printemps
A fait reverdir les Champs,
Sept fois la triſte froidure
En a chaſſé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je ſuis Chien d'Amarille.
A ſes pieds j'ay veû la Cour,
A ſes pieds j'ay veû la Ville
Vainement brûler d'amour;
Seul j'ay ſçeû par mon adreſſe
Dans ſon inſenſible cœur
Faire naiſtre la tendreſſe.
Ne troublez plus mon bonheur:
Quand pour vanger ſon honneur,
Le petit Dieu ſuborneur
Qu'en tous lieux elle ſurmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens,

Sçachez, noſtre illuſtre Comte,
Que j'ay de fort bonnes dents.

GAS.

Je croy, Madame, que vous n'avez guere veû de Vers plus naturels, ny de Chiens plus habiles. J'en ſçay bien la raiſon; c'eſt que tous les Epagneuls n'ont pas des Maiſtreſſes ſi ſpirituelles.

Monſieur de Maurangis Directeur des Finances, mourut la Semaine paſſée: C'eſtoit un Homme d'eſprit & de bien; & la Gazette en dit tant, que je

ne pourois rien dire qui en approchaſt.

Monſieur le Baron de Schonborn, Neveu & Envoyé Extraordinaire de Monſieur l'Electeur de Mayence, a eu Audiance du Roy: Il fait voir dans une tres-grande jeuneſſe une prudence qui ſurprend les plus habiles; & il paroiſt tellement né pour les Affaires, que les plus épineuſes ne luy font aucune difficulté: Il en a déja donné des marques; & tant de Gens qui le

connoiſſent m'en ont aſſuré, que je croy ne vous rien dire de ce jeune Miniſtre qui ne ſoit véritable.

Monſieur le Comte de Molina Ambaſſadeur Extraordinaire d'Eſpagne, a fait ſon Entrée accompagné de Monſieur le Mareſchal de Grancé; & quelques jours apres il fut conduit à l'Audiance du Roy par M le Comte d'Armagnac. Vous devez remarquer une choſe à laquelle ceux qui liſent

depuis vingt ans les Gazettes, n'ont peut-estre jamais pris garde; c'est que les Ambassadeurs des Testes couronnées, & ceux qu'on traitte de mesme, sont toûjours conduits à l'Audiance par un Prince; & que celuy qui les reçoit le jour de leur Entrée publique, ne les conduit jamais au Louvre.

A Paris, le 16. Avril.

JE vous avois promis, Madame, de vous mander toutes les Modes nouvelles, & je ne vous en ay (dites-vous) parlé dans aucune de mes Lettres. Le deüil que l'on porte icy depuis longtemps en est cause; il en a étouffé beaucoup qui n'ont point veû le jour, & la plûpart sont demeurées dans l'imagination de ceux qui les ont inventées. Je vous

diray pourtant que l'on porte toûjours les Corps si longs, qu'ils vont presques jusques aux cuisses de ceux qui n'ont guere de hanches.

Les Femmes ne portent plus de Manchettes ou Pogners tombans sur les bras; le bout où est la dentelle, est presentement relevé comme des Manchettes d'Hommes: Elles portent des Gands taillez comme ceux des Hommes, avec une dentelle d'or; & leurs Souliers estans presentement un peu plus quarrez qu'à l'ordinaire, elles tâchent d'imiter les Hommes en beaucoup de choses.

La bordure de la plûpart des Eventails dont on s'est servy depuis qu'on a commencé à les reprendre, est de Point de France peint, & sert de tour aux cartouches dans lesquels les Peintres mettent à leur ordinaire ce qui leur vient dans l'imagination.

Les Jupes à la Psyché sont toûjours à la mode,

auſſi bien que les Manteaux de toille des Indes. On en porte pourtant beaucoup depuis peu d'un Satin couleur de feu, mélé de blanc, qui plaiſt beaucoup, & commence à devenir fort à la mode.

Les Hommes portent toûjours leurs Chapeaux ſi grands, que les Vieillards (qui de peur de paroiſtre ridicules, en avoient de grands pendant qu'on en portoit de petits) paroiſſent preſentement ce qu'ils vouloient éviter

'eſtre, parce qu'ils n'ont oint voulu changer de ode, & que les grands Chapeaux de ce temps-là ont les petits d'aujourl'huy.

On ne porte preſque lus de Cordons de Chapeau de ruban & de ſoye, & les Cordons d'or reviennent à la mode. Je ne ſçay pas ſi on les ſouffrira longtemps, puis que depuis huit jours on prend toutes les Jupes garnies d'or & d'argent. On a preſque toûjours veû ar-

river la meſme choſe; mais le temps paſſé n'eſt plus, & Monſieur de la Reynie n'entreprend rien dont il ne vienne à bout: Il a fait des choſes depuis qu'il eſt Lieutenant de Police, que l'on croyoit impoſſibles, & qu'on n'avoit pû faire depuis pluſieurs Siecles. On ne ſçauroit trouver un Juge plus équitable, plus incorruptible, ny plus ardent à ſervir le Roy. Le Public luy a des obligations dont il doit éternellement conſerver

ſerver la mémoire.

Apres vous avoir parlé des Modes qui ne regardent que l'habillement des Hommes & des Femmes, il faut que je vous entretienne d'une plus nouvelle que toutes celles dont je vous ay parlé, & qui regarde les Ameublemens. Je fus derniere-ment chez une Femme qui n'eſt pas de la plus haute qualité, mais dont l'Amant eſt extrémement riche. On dit que l'on me vouloit faire voir une Salle

fort proprement meublée, & l'on me mena dans un Lieu dont la Tapiſſerie eſtoit d'un fort beau damas. Pendant qu'on me fit regarder par la feneſtre un Jardin admirable, on leva en un inſtant cette Tapiſſerie ; de maniere qu'en tournant la teſte, je vis cette Salle tapiſſée d'une autre couleur, & que la premiere Tapiſſerie eſtoit relevée en Feſtons tout autour de la Salle. Comme j'admirois cette invention, on me

dit de tirer un contrepoids qui eſtoit caché dans un coin où il ne paroiſſoit pas, & qui neantmoins eſtoit attaché avec des cordons de ſoye & d'or. Je le tiray fort aiſément, & je vis auſſi-toſt cette ſeconde Tapiſſerie s'élever ; & quand elle fut en-haut, elle parut en petites Pentes qui firent les entre-deux des Feſtons, & laiſſa voir une Tapiſſerie de verdure ornée de pluſieurs Tableaux avec de tres-riches bordures. Jamais

rien ne produiſit un ſi bel effet, & je ne pûs me laſſer d'admirer ceux qui avoient trouvé une ſi belle invention ; & ſi j'eſtois ſorty de la Salle autant de fois qu'elle changea, & que j'y fuſſe rentré, je n'aurois pas crû eſtre dans le méme Apartement. Les mémes Perſonnes (dit-on) font travailler à un Lit qui doit changer autant de fois. Je ne croyois pas vous devoir mander tant de choſes ſur les Modes nouvelles, & je voy bien

que cet article me fournira toûjours beaucoup de matiere.

Un des Fils de Monſieur le Premier Preſident a depuis peu épouſé la Fille de Monſieur de Chalucet Gouverneur du Chaſteau de Nantes. Je vous informeray au premier jour du mérite de ces deux Illuſtres Mariez.

Le Roy a nommé Monſieur d'Aquin à la Charge de ſon Premier Medecin. Je ne parleray ny de ſon mérite, ny de ſa capacité ;

ce choix en fait plus con
noiſtre que je n'en pouro
di e.

Monſieur de la Cham
bre a eſté auſſi nomm
Premier Medecin de l
Reyne. Il eſt eſtimé d
toute la Cour, où il paſſ
pour un tres-habile Hom
me.

Monſieur Renaudot, qu
par ſes longues experien
ces, & le grand nombre d
Malades qu'il a veûs de
puis pluſieurs années, doi
eſtre un des plus habile
Medecins de Paris, a eſt

choiſi par le Roy pour la Charge de Premier Medecin de Monſieur le Dauphin.

On continuë depuis le mois de Janvier à donner au Public *le Iournal des Sçavans*, que vous avez lû autrefois avec plaiſir. C'eſt un Ouvrage tres-beau & tres-utile; l'Autheur en eſt fort eſtimé, & il a l'honneur d'eſtre conſideré d'un grand Miniſtre.

A Paris, le 23. Avril.

IE vous envoye une Liſte des Officiers Generaux que le Roy a nommez pour ſervir cette Campagne. Je ne vous aſſure pas qu'elle ſoit juſte, qu'il n'y en ait point d'oubliez, & que les rangs ſoient obſervez; mais enfin, Madame, je vous fais part de ce que j'ay: Je croy qu'il y a beaucoup de Gens dans voſtre Province qui n'en ſçavent pas tant.

NOMS

NOMS DES OFFICIERS Generaux de l'Armée du Roy.

MONSIEUR, Generaliſſime.
Monſieur de Turenne, General.

Lieutenans Generaux.

Monſieur de Gadagne.
Monſieur le Duc de la Feüillade.
Monſieur le Comte de Soiſſons.

Monſieur le grand maiſtre.
Monſieur de Lorge.
Monſieur de Rochefort.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur le Chevalier de Lorraine.
Monſieur Martinet.
Monſieur de Montal.
Monſieur de Fourille eſt Meſtre de Camp de la Cavalerie, & ſert toûjours.

Brigadiers de Cavalerie.

Monſieur de M...

Monſieur de C...
Monſieur de la Feüillée.
Mr le Comte de Roye.
Monſieur de Chazeron.

Brigadiers de l'Infanterie.

Monſieur de Beauveau.
Monſieur....

Aides de Camp.

Monſieur le Comte d'Ayen.
Monſieur d'Albret.
Monſieur le Chevalier de Nogent.

Monſieur le Marquis d'Angeau.
Monſieur de Breaute.
Monſieur de la Roche-Courton.

ETAT DE L'ARMÉE de Monſieur le Prince.

Lieutenans Generaux.

Monſieur le Comte de Guiche.
Monſieur de Saint Avre.
Monſieur Foucaut.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur le Comte du Pleſſis.
Monſieur le Comte de Nogent.
Monſieur de Magaloty.
Monſieur de Choiſeüil.

Commiſſaire general de la Cavalerie.

Monſieur de la Cardonniere.

Brigadiers de la Cavalerie.

Monſieur de Beauvezé.
Monſieur Vivien.
Monſieur des Fourneaux.

Brigadiers d'Infanterie.

Monſieur Pilloy.
Monſieur....

ETAT DE L'ARME'E
que devoit commander
Monſieur le Marcſchal
de Crequy.

Lieutenant General.

Monſieur de Nancré.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur de Vaubrun.
Monſieur le Chevalier
du Pleſſis.

Brigadiers de Cavalerie.

Monſieur M...
Monſieur de Pierrefite.

Le Roy a nommé Monſieur de Sainſandoux Major du Regiment des Gardes, Major General de ſon Armée. Il a auſſi nommé Monſieur de Tracy Capitaine aux Gardes, Major General de Monſieur le Prince; Et Monſieur de la Marilliere Lieutenant Colonel du Regiment de

la Reyne, Major General de la troiſiéme Armée.

OFFICIERS GENERAVX de l'Armée des Alliez.

Monſieur de Luxembourg
Lieutenant General de
Monſieur l'Eveſque de
Munſter.
Monſieur de Chamilly,
Lieutenant General de
Monſieur l'Eveſque de
Cologne.
Monſieur du Renel com-
mandera la Cavalerie.

Monſieur de Mornas commandera l'Infanterie.

Monſicur de Beaudevis commandera.....

L'Armée de Rouſſillon ſera commandée par Monſieur le Bret.

Je croy qu'apres l'Etat des Armées de Terre, vous ſerez bien aiſe d'apprendre celuy de l'armement de Mer, & que les divers noms des Vaiſſeaux vous divertiront.

LISTE DES VAISSEAUX de l'Armée Navale qui doit ſervir l'année 1672.

A ROCHEFORT.

Noms des Capitaines des Vaiſſeaux.

Monſieur de Rabinieres,
Le Superbe, 1300 toneaux, 70 Canons.

Monſieur Gabaret,
Le Foudroyant, 1300 t. 68 c.

Monſieur Gombaut,
Le Grand, 1100 t. 64 c.

Monſieur Michaut,
Le Conquerant, 1100 t. 64 c.

Monſieur de Grançay,
L'Illuſtre, 1100 t. 70 c.

Monſieur de Beaulieu,
L'Admirable, 1100 t. 70 c.

Monſieur le Commandeur de Verdille,
L'Invincible, 1100 t. 70 c.

Monſieur Deſtival,
Le Sans-pareil, 1100 t. 62 c.

Monſieur d'Ymagnion,
L'Excellent, 1000 t. 56 c.

Monſieur de Blenac,
Le Fort, 1000 t. 54 c.

Monſieur de Tourville,
Le Galant, 700 t. 40 c.

Monſieur de Villeneuve-Ferier,
Le Brillant, 600 t. 40 c.

Monſieur de la Vigerie,
Le Hazardeux, 550 t. 34 c.

BRULOTS.

Monſieur Rocachon,
Le Fin.

Monſieur Ozier Thomas,
Le Périlleux.

Monſieur Vidaut,
Le Voilé.

Monſieur du Rivault,
L'Inconnu.

Monſieur Serpaut,
Le Déguiſé.

Monſieur de Quyovet,
L'Oriflame.
Monſieur de Queruville,
Le Bourbon.
Monſieur d'Infreville,
Le Rubis.
Monſieur Deſbeville,
Le Duc.
Monſieur de Coquelin,
Lacolle.
Monſieur Panetier,
L'Heureux.
Monſieur de Bleor,
L'Alcion.
Monſieur de la Rocque-
Souftret,
Le Hardy.

Monſieur Chaboiſſeau
L'Entreprenant.

A BREST.

Monſieur de C....
Le S. Philippe, Admiral.
Monſieur du Queſne,
Lieutenant General,
Le Terrible.
Monſieur des Ardans,
Le Tonnant.
Monſieur de Vallebelle,
Le Brave.
Monſieur de Sourdis,
Le Vaillant.
Monſieur de Larcou,
Le Temêraire.

Le Serpent.
..... *Fuſtes.*
Deux Tartanes.

Monſieur du Queſne gardera les Coſtes de la Rochelle avec une Eſcadre de quatorze Vaiſſeaux.

Monſieur Martel commandera une Eſcadre de quatorze Vaiſſeaux, qui ſervira de Corps de reſerve.

A Paris, le 23. Avril.

FREGATES LEGERES.

Monſieur.....
La Tempeſte.
Monſieur de Bellemont,
L'Aurore.
Monſieur de Gravançon,
La Railleuſe.
Monſieur de S. Michel,
La Subtile.
Monſieur de Groſbois,
La Lutine.
Monſieur Delmonts,
La Gaillarde.

BRULOTS.

Le Trompeur.

Le

IE vous envoye, Madame, une partie des Livres nouveaux qui ſe vendent depuis peu chez Mr Barbin. Le Beralde, d'un Autheur inconnu, vous paroiſtra bien écrit. Les Exilez de Madame de Villedieu, vous divertiront beaucoup; les incidens en ſont agreables & délicatement touchez; & cette ſpirituelle Perſonne, dont juſques icy tous les

Ecrits ont reüſſy, mérite beaucoup de loüanges. Je vous envoye auſſi le ſecond Tome des Ouvrages de Monſieur le Païs: Le premier a eu autrefois un tres-grand ſuccés; vous jugerez de celuy-cy. Je vous feray part dans huit jours d'un Livre nouveau de Monſieur Ménage; ce ſont de nouvelles Obſervations ſur la Langue Françoiſe. Quoy qu'on ne doive pas toûjours eſtimer un Ouvrage par ſon ſuccés, on peut neant-

moins juger du mérite de celuy-cy par le grand bruit qu'il fait, puis que c'eſt avec juſtice qu'il plaiſt; & je ne doute point que dans quelque temps, au lieu de dire *parler Vaugelas*, pour loüer ceux qui parleront bien, on ne diſe *parler Ménage*. Ce grand Homme (on peut le nommer ainſi puis qu'il a beaucoup d'érudition) expoſe d'abord toutes les diferentes façons de parler, qui ſignifient, ou que l'on veut qui ſignifient une méme

choſe. Il cite tous ceux qui s'en ſont ſervis; & apres avoir fait voir leur véritable étimologie, il décide preſque toûjours en faveur de l'Uſage, qu'il dit eſtre le ſouverain Maiſtre du Langage. C'eſt auſſi à quoy l'on ſe doit le plus attacher; & quand on pécheroit contre les regles, on ne pouroit mal parler. Cette déciſion d'un ſi fameux Autheur ſera d'une grande utilité, & fera qu'à l'avenir tout le monde s'entendra, & parlera d'u-

ne meſme maniere ; au lieu qu'on auroit toûjours veû le contraire, tant que les Sçavans auroient parlé ſelon l'uſage, & les autres à leur fantaiſie, c'eſt à dire tantoſt d'une maniere, tantoſt de l'autre ; ce qui avec le temps auroit apporté beaucoup d'obſcurité dans la Langue. Ainſi, Madame, tous les François ont beaucoup d'obligation à Monſieur Ménage de la peine qu'il s'eſt bien voulu donner de leur apprendre à parler. Voicy

une partie des Autheurs qu'il cite. Monſieur de Vaugelas, qu'il approuve & condamne ſouvent; Meſſieurs Balzac, Malherbe, Sarazin, Voiture, Mainard, S. Amant, Brebeuf, Ablancourt, Colletet, Gombaut, le Pere Rapin, Racan, Mairet, le Pere Chiflet, Deſmareſts, Gomberville, l'Abbé Chaſtelin, l'Abbé Saſſy, Mezeray, Sorel, Charpentier, Brianville, l'Eveſque de Vance, Pelliſſon, la Mothe le Vayer, le Pere

Bouhours, Patru, Chapelain, Segrais, Marolles, Benſerade, Corneille, le Pere le Moine, Dandilly, l'Autheur du Comte de Gabalis, Bary, la Fontaine, Taliemant, Meſſieurs du Port-Royal, & Mademoiſelle de Scudery. Je ne donne point de rang à tous ces beaux Eſprits, l'entrepriſe ſeroit trop hardie ; Monſieur Ménage ne leur en a point donné, ne les ayant tous citez pluſieurs fois que ſelon qu'il a eu beſoin de

leurs Ouvrages pour autoriſer ſes ſentimens. Il a encore parlé d'une douzaine d'autres ; mais leur mérite eſtant trop vieux, je ne croy pas devoir groſſir cette Lettre de leurs noms.

Le Roy a donné les Sceaux à Monſieur Daligre. Je vous ay déja parlé de ſon mérite, de ſes divers Emplois & de ſes Ambaſſades. Sa Majeſté parla de luy avec éloge, en luy faiſant ce beau préſent ; & ce qu'elle luy dit fit con

noiſtre à tout le monde qu'elle avoit beaucoup de confiance en luy. Il eſt à remarquer que l'on n'a point veû juſques icy de Garde des Sceaux qui fut Fils d'un Chancelier.

Tout Paris court depuis quelques jours aux Peres de l'Oratoire pour voir un Mauzolée de feu Monſieur le Chancelier, dreſſé ſur les deſſeins de Monſieur le Brun. Quand je l'auray veû, je vous entretiendray & de l'Ouvrage, & de l'Autheur.

La Medecine en Corps, & en habit de cerémonie, ayant le Sieur Puylon ſon Doyen en teſte, s'eſt tranſportée à S. Germain pour complimenter les trois Premiers Medecins de Leurs Majeſtez. Quel plaiſir d'avoir de telles Charges! & qu'on en tire de gloire & d'autre choſe!

Les équipages du Roy, de Monſieur, des Princes, & des Officiers de l'Armée, ſont partis cette Semaine. Jamais on n'a rien

veû de ſi beau, & pendant huit jours toutes les fenêtres ont eſté remplies de monde comme à quelque Entrée publique. Parmy ce grand nombre de Mulets, de Chevaux, & de Chariots ſi bien couverts, on apperçeût pres de quatre-vingts Charettes, dont les couvertures n'eſtoient pas ſi belles ny ſi bigarrées que celles des Chariots, mais elles eſtoient mieux remplies, & les Chevaux avoient beaucoup plus de peine à les tirer: C'eſtoit

(dit-on) le Nerf de la Guerre; que les Gendarmes & Chevaux Legers du Roy conduiſoient Les Avares regarderent avec des yeux de convoitiſe cette grande quantité d'argent; les Meres en ſouhaiterent pour marier leurs Filles; les Amans, pour faire des préſens à leurs Maiſtreſſes; & les Debiteurs, pour payer leurs debtes: Enfin chacun en ſouhaita pour ce qu'il en avoit à faire, & les moins intéreſſez firent

des ſouhaits. Ce qu'il y euſt de plaiſant, c'eſt que chacun crût que ce qu'il ſouhaitoit, n'amoindriroit pas la ſomme, & ne feroit point de tort au Roy, ny à ſes Armées. Cependant ſi l'on euſt diſtribué de cet argent à chacun ſelon ſes ſouhaits, il n'y auroit pas eu dequoy contenter tout le monde, & il s'en ſeroit falu beaucoup qu'il ne fut ſorty un ſol de Paris.

Si les équipages ont pendant toute cette Semaine remply toutes les

Ruës de Paris, le Vieux Chaſteau de S. Germain n'a pas eſté moins plein de tous ceux qui ont eſté prendre congé du Roy. L'Ambaſſadeur d'Angleterre le prit pour longtemps, puis qu'il s'en retourne aupres du Roy ſon Maiſt. : Il eſt de la Maiſon des Montaigus, qui n'eſt pas moins illuſtre en Angleterre, qu'elle eſt connuë en France: Il a beaucoup d'eſprit; & l'eſtime particuliere dont il a toûjours honoré ceux qui

paſſent icy pour en avoir, en eſt une marque infaillible. Il les a laiſſez dans un tres-grand chagrin de ſon depart, auſſi-bien que quelques Dames d'une grande réputation, aupres deſquelles il employoit une partie du temps qu'il luy reſtoit des grandes occupations que ſon employ luy donnoit. Il preſenta au Roy le Sieur de Goldophin, qui doit demeurer aupres de Sa Majeſté pendant toute la Campagne. L'Ambaſſa-

deur de Savoye, le Réſident de Suede, & les Envoyez Extraordinaires de Mayence & de Genes, prirent pareillement congé de Sa Majeſté, auſſi-bien que toutes les Cours Souveraines, & le Prevoſt des Marchands. Tous les Eveſques qui ſont icy y furent auſſi, & toutes les Perſonnes de conſidération les imiterent. Ces marques de reſpect & d'amour envers le plus grand des Roys, n'auroient jamais finy, ſi l'ardeur guer-

riere de Sa Majeſté ne l'euſt fait quitter S. Germain plutoſt qu'elle n'avoit réſolu. Elle eſt partie avec peu de monde, mais elle eſt allée trouver une Armée ſi nombreuſe & ſi belle, qu'aucun de ſes Prédeceſſeurs n'en a jamais eu de pareille. Sa Majeſté a laiſſé à la Reyne l'adminiſtration des Affaires, avec un Conſeil compoſé de Meſſieurs le Garde des Sceaux, Villeroy, le Tellier, & Colbert. Leur mérite eſt ſi connu, que je ne pou-

rois vous rien dire à leur avantage, qui ne fut infiniment au deſſous, & qui n'ait eſté dit mille fois.

Je devois dans la Lettre où je vous ay parlé des Modes, vous entretenir de certains mots, qui bien qu'ils ne ſoient pas nouveaux, ne laiſſent pas d'eſtre preſentement fort à la mode. *Par toute terre* eſt un de ceux-là; & quand on veut dire qu'on parle fort d'une choſe, qu'elle ſera approuvée, qu'elle plaira, &c. on dit, on parle

de cela *par toute terre*, cela plaira *par toute terre*, cela ſera approuvé *par toute terre*. Les Gens du bel air ne diſent pas préſentement cinquante paroles, qu'ils ne le diſent dix fois, auſſi-bien que le mot de *violant*, qu'on applique bien plus mal à tout ce qu'on dit; car pour dire cela eſt fâcheux, on dit cela eſt *violant*; pour dire il a tort, on le dit de meſme, & il ſemble qu'on affecte de s'en ſervir pour exprimer toutes les choſes

avec leſquelles il ne convient pas. Je croy, Madame, que vous n'avez jamais oüy parler de rien de pareil; ceux qui juſques icy ont inventé des mots ou des expreſſions nouvelles, ne l'ayant fait que dans la penſée qu'ils ſignifioient mieux ce qu'ils vouloient dire. Le verbe *deſoler* n'eſt pas moins à la mode; & quand une Perſonne veut dire préſentement qu'une autre la fatigue, elle dit qu'elle la *deſole*: quand on veut dire

qu'on eſt chagrin, on dit qu'on eſt *deſolé;* & l'on applique enfin ce mot à toutes les choſes qu'on veut marquer qui font de la peine.

Je vous ay déja envoyé des Vers du plus agreable Animal du Monde; en voicy d'autres de ſa façon, qui je croy vous plairont encore davantage.

LETTRE DE GAS, Epagneul de Madame Deſ-houlieres,

A COURTE-OREILLE, Tourne-Broche de M.....

I'Apprens de tous coſtez que malgrè le deſtin
Qui vous a fait naiſtre Matin,
Vous chaſſez pourtat à merveille.
Ce grand Lievre fut pris par le preux Courte-oreille
(Diſoit-on l'autre jour en ouvrant un Paſté.)
Du Vin, du Vin, qu'à ſa ſanté
Il ſoit vuidé mainte Bouteille.
Lors le Verre à la main, voſtre los fut chanté;

Vn Blondin, deux Abbez, & plus d'une Beauté,
S'en acquiterent avec zele.
Foy d'Epagneul, j'en fais un rapport tres-fidelle,
I'eſtois preſent à tout, & voyois ſans douleur
Toute l'eſtime & tout l'honneur
Dont voſtre Chaſſe eſtoit ſuivie;
Aupres d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie.
Ie me déterminay dans cet heureux moment
A vous dire ſans compliment
Que vous avez bien fait de quitter la Cuiſine
Où vous eſtiez ſouvent battu.
I'eſtime infiniment ceux qui par leur vertu
Dèmentent leur baſſe origine;

Iamais l'honneur d'autruy ne m'a rendu jaloux;
Et malgrè tant de diference
Que le Ciel a mis entre nous,
Ie veux bien faire connoïſſance,
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis, abandonnez la Broche,
Allez comme Epagneul, Chien courant, ou Limier,
Par tout Païs prendre Gibier;
Ne craignez là-deſſus ny plainte, ny reproche,
Perſonne ne fait ſon Metier.

Je ne puis me reſoudre à fermer cette Lettre, ſans vous faire part d'une Hiſtoire que je viens d'apprendre.

Mégius, Homme docte & connu par quantité de beaux Ouvrages, fut il y a quelque temps chez une Dame de ſes Amies, accompagné de Brétius, jeune Homme d'un grand eſprit, mais qui ne le fit pas d'abord paroiſtre, parce qu'il demeura longtemps ſans rien dire. L'Amie de Mégius aimoit fort l'Aſtrologie, & croyoit en ſçavoir quelque choſe: c'eſtoit aſſez pour faire tomber la converſation là-deſſus. Elle y tourna

bientoſt auſſi; on y parla de fixer le Mercure. Mégius dit que ſi on vouloit en envoyer querir, il le fixeroit. On en apporta auſſitoſt, & il fit ce qu'il avoit promis, au grand étonnement de la Dame, & d'un Aſtrologue de ſes Amis qui eſtoit avec elle. Ce pretendu Aſtrologue luy demanda comment il avoit ſçeu ce qu'il venoit de faire; s'il l'avoit appris par lecture, s'il le tenoit de quelqu'un, ſi quelque avanture luy avoit fait ſça-

voir, ou ſi ſon eſprit luy avoit fait trouver un ſi beau ſecret. Ce n'eſt par aucunes de ces choſes, luy repartit Mégius, que j'ay appris ce que vous venez de voir; & voila, luy dit-il en ſe tournant vers Brétius, qui n'avoit encor parlé que par monoſylabes, celuy qui m'a appris ce que je viens de faire. La Dame, & ſon Amy, jetterent auſſitoſt les yeux ſur luy; ils le regarderent depuis les pieds juſques à la teſte, & ſe

blâmerent en ſecret de ce que ſon ſilence l'avoit fait paſſer dans leur eſprit pour un Homme qui en avoit peu. Ils luy donnerent mille loüanges, & ne parlerent de luy qu'avec admiration. Il leur fit connoiſtre dans le reſte de la converſation, qu'il avoit beaucoup d'eſprit: mais loin de ſatisfaire pleinement leur curioſité ſur tout ce qu'ils ſouhaitoient d'apprendre, il leur dit ſeulement des choſes qui les exciterent davantage, &

qui leur fit ſouhaiter paſſionnément de lier avec luy une étroite amitié. La nuit qui ſurvint, les obligea de ſe ſéparer plutoſt qu'ils n'auroient fait; car chacun avoit ſon but, comme vous l'apprendrez par la ſuite de cette Hiſtoire. L'Aſtrologue, dont je ne vous parleray plus que ſous le nom de Zoroaſte, fut voir Brétius dés le lendemain, & luy témoigna un ſi grand empreſſement d'apprendre ſon ſecret, que le jeune

Homme qui ſouhaitoit depuis longtemps de trouver quelqu'un de qui il pût ſe divertir, fut ravy d'avoir trouvé celuy-cy. Zoroaſte de ſon coſté n'oublia rien pour gagner ſon amitié; il luy fit des préſens, il luy donna ſouvent de grands repas: mais il avoit beau le preſſer; Brétius qui vouloit ſe divertir, & que ces repas recommençaſſent ſouvent, eut l'adreſſe de le remettre preſque autant de temps qu'il le voulut.

Enfin le grand jour qui devoit rendre Zoroaſte ſi ſçavant, arriva apres bien des remiſes; & toutes choſes eſtant bien préparées, Brétius fit peſer une petite boule de cire qu'il avoit apportée, & qui ne peſoit preſques rien; il la mit dans le creuſet, & dit à Zoroaſte apres l'avoir couvert, qu'il falloit eſtre deux heures ſans y regarder, & qu'ils pouvoient aller dans ſon Cabinet faire une figure pour voir ſi le travail ſeroit heureux.

Les

Les deux heures paſſées, on trouva de fort bon argent, au moins parut-il tel aux yeux de Zoroaſte, qui fut auſſitoſt le montrer à trois ou quatre Orfévres, qui dirent qu'ils n'en avoient point de meilleur dans leurs Boutiques. Les careſſes qu'il fit à Brétius ſont inconcevables; il l'en accabla, & le regala comme un Homme qui pouvoit luy donner un ſecret avec lequel il eſperoit ſe faire plus de tréſors que tous

les Roys du Monde n'en poſſedent. Dans cette eſperance il le conjura de luy donner dequoy faire ſeul de l'argent. Brétius luy donna une de ſes boules, mais elle ne produiſit rien à noſtre Aſtrologue; il s'en plaignit, & Brétius luy dit que ſa curioſité en eſtoit cauſe, & luy avoit fait regarder trop toſt ce qu'il devoit plus longtemps tenir bien couvert. Il en refit avec luy, & reüſſit comme la premiere fois. Zoroaſte con-

vaincu, le fut dire au Prince; puis il redit à Brétius ce qu'il avoit dit de luy. Ce jeune Homme ſe trouva embaraſſé, & fut contraint de luy avoüer que ce n'eſtoit qu'un jeu de main, & de luy apprendre ſon ſecret, & les choſes en demeurerent là. On trouve tous les jours beaucoup de Gens qui ſe laiſſent ainſi tromper par de belles apparences. Il me ſemble, Madame, que cette Lettre eſt aſſez longue: Je ne ſçay ſi elle

aura pû vous divertir, ny ſi les précedentes vous auront plû; mais je ſçay bien que j'ay des choſes ſi particulieres & ſi divertiſſantes à vous mander à l'avenir, que vous aurez lieu d'eſtre ſatisfaite.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil VILLET. Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé, LE MERCURE GALANT, en un ou pluſieurs Volumes; & ce pendant le temps & eſpace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defences ſont faites à toutes Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucuns deſdits Volumes, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront

droict de luy, à peine contre chacun des contrevenans de ſix mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & tranſporté ſon droict de Privilege pour ce preſent Volume ſeulement, à C. BARBIN, & T. GIRARD, Marchands Libraires à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois, le 25. May 1672.

LE MERCVRE GALANT,

CONTENANT PLVSIEVRS Hiſtoires veritables, & autres choſes curieuſes, avec tout ce qui s'eſt paſſé à la Cour & à l'Armée, & dans pluſieurs Cours de l'Europe, depuis le Départ du Roy juſques à ſon Retour.

TOME II

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Second Perron de la S. Chapelle.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A
MONSEIGNEVR
LE GARDE
DES SCEAVX.

MONSEIGNEVR,

Ce n'eſt pas pour vous engager à lire mon Ouvrage, qui n'a pas ſans

doute toute la délicateſſe qu'il devroit avoir pour vous plaire, que je prens la liberté de vous le dédier; & ce n'eſt pas meſme pour vous demander voſtre protection pour ce Nouveau Mercure, *car je doute qu'il la merite, ſi ce n'eſt par le profond reſpect que j'ay pour vous, & la forte paſſion de vous rendre mes treshumbles ſervices; mais il me falloit une occaſion*

pour vous en assurer, & je n'ay pas crû devoir estre jamais assez heureux pour en pouvoir trouver d'autres. Ie ne mandîray point vostre suffrage par des Loüanges, que je ne ferois que repéter avec toute la Terre qui vous les donne justement depuis tant d'années. Tout le Monde sçait que vous estes Fils d'un Grand Chancelier, & que vous avez servy l'Estat avec

beaucoup de succés dans toutes les choses qui ont esté de vostre Ministere. Ie ne vous entretiendray point non plus des grandes Charges que vous avez euës, ny de celles que vous possedez presentement. Le Roy a choisi le plus digne, tout le Monde en est convenu; & ce n'est pas peu dans un Royaume où il y a tant de Gens d'un merite extraordinaire. Ie pou-

rois encor, MONSEIGNEVR, vous faire ma Cour par beaucoup d'endroits : Les Peres aiment d'ordinaire à entendre loüer leurs Enfans, & vous en avez qui sont bien dignes de loüanges; mais je ne feray là-dessus que me joindre à la voix publique qui rend justice & à ceux qui se sont employez au service de l'Estat, & à ceux qui se sont destinez à l'Eglise d'une

maniere qui fait voir & leur zele pour la Religion, & leur grande Pieté. On sçait qu'il y en a pour qui les plus grandes Dignitez de l'Église, apres lesquelles nous voyons courir avec tant d'empressement, n'ont point eu de charmes, quelque chose qu'on leur ait pû dire pour leur persuader de les accepter : Mais il n'est pas temps de parler de ce que personne n'ignore, &

EPISTRE.

de ce qui eſt au deſſus de toutes les loüanges; & je dois ſeulement vous aſſurer que je ſuis,

MONSEIGNEVR,

De Voſtre Grandeur,

Le tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur,
D.

PREFACE.

LE ſuccés du premier Volume *du Mercure Galant*, ayant eſté beaucoup plus grand que je n'avois oſé ſouhaiter, & la ſuite en ayant eſté demandée avec tout l'empreſſement imaginable, j'ay crû que pour ſatisfaire l'obligeante curioſité du Public, j'en devois donner deux Volumes à la fois, afin que l'on y pût voir en meſme temps tout ce que le Roy a fait depuis le jour de ſon départ

pour l'Armée, juſques à celuy de ſon retour à S. Germain; ce que l'on peut appeller la Campagne du Roy, puis que Sa Majeſté y eſtoit en perſonne. Voila ce qui m'a empeſché de donner le Second dans le temps que je l'avois promis. Ie ſeray plus ponctuel à l'avenir; & puis que les ſuites de cet Ouvrage ſont ſouhaitées avec tant d'impatience, j'en donneray vers la fin du mois de Ianvier un quatriéme Volume, dans lequel on verra tout ce qui s'eſt paſſé dans les Armées du Roy depuis le retour de Sa Majeſté, juſques au mois de Ianvier; & ce Tome ſera remply de beaucoup d'Hiſtoires divertiſſantes qui n'ont pû trouver encore place,

les Affaires de la Guerre l'ayant emporté ſur celles de la Galanterie. Ie parleray d'abord dans ce quatriéme Volume, de tous les Ouvrages qu'on a faits ſur les Conqueſtes de Sa Majeſté; & comme il m'en peut échaper beaucoup, ceux qui ne les ont pas fait imprimer, ou n'en ont fait faire des Copies que pour leurs Amis, en envoyeront, s'ils ſe veulent obliger eux-meſmes, aux Libraires du Mercure Galant, qui prendront ſoin de me les donner. Quelque grand ſuccés qu'ait cet Ouvrage, je ne ſçay s'il a le bonheur de plaire à tout le monde, parce que les matieres oppoſées dont il eſt remply ne pouvant eſtre du gouſt general,

& qu'il ſe trouve des Gens qui aiment paſſionnément des choſes, pour leſquelles d'autres ont une haine invincible, & comme on ne doit point diſputer des gouſts, & qu'il y en a de bizarres, je n'aurois rien à répondre à ceux à qui cet Ouvrage auroit le malheur de déplaire, ſinon que le plus grand nombre eſt de mon coſté, & qu'il eſt toujours pris pour le tout : On donne de celebres Arreſts, on condamne, on abſout, on élit des Roys, & l'on fait de Souverains Pontifes ſuivant cette Loy generale, établie dans tout l'Univers ; & lors que les voix qui ſont contraires à tout ce que je viens de dire, ſe trouvent en plus petit nombre

que les autres, elles ſont comptées pour rien. Il en eſt de meſme d'un Ouvrage d'eſprit, & les Critiques des Cenſeurs ne ſont pas écoutées, & ne peuvent nuire, lors qu'ils ſont en plus petit nombre que les Approbateurs. Ie ne croy pas devoir rien dire dans cette Preface de la maniere dont ces Livres ſont écrits ; les moins ſpirituels connoiſtront bien que la grande quantité de matieres differentes, & ſouvent contraires au beau langage, empeſchent que le ſtile n'en ſoit égal, & oblige d'en changer de quatre lignes en quatre lignes, & ne permet pas meſme qu'on le police, puis que perſonne n'a encore trouvé le moyen de

mettre les termes des Arts, & les Noms propres en beau langage. Ie pourois encore dire icy à de certains Cenſeurs, que l'envie de condamner un Ouvrage, fait ſouvent parler trop viſte ; qu'ils devroient ſouvent mieux conſiderer les choſes qu'ils traitent d'abord de ridicules, & devroient examiner auparavant, qu'eſtant du caractere de ceux qui les diſent, elles y ſont miſes exprés, que ce qu'elles ont de ridicule en fait la beauté, puis qu'elles n'y ſont que pour marquer les caracteres de ceux qui les diſent, & que l'Autheur qui les y met à deſſein, les connoiſt mieux que perſonne, puis qu'il les taille le premier par les repar-

ties qu'il leur fait faire par ceux qu'il introduit dans ſon Ouvrage. On ne m'a pas encore fait cette injuſtice ; mais comme les Perſonnages ridicules que je fais parler dans ces deux Volumes, pouroient eſtre cauſe qu'on me la feroit, je ne crois pas qu'il ſoit hors de propos d'en avertir ceux qui décident des Ouvrages d'eſprit avec trop de précipitation. Comme les Nouvelliſtes regnent à fonds dans celuy-cy, que mon deſſein a eſté de les faire connoiſtre à fonds, & que la matiere eſt inépuiſable, j'ay crû que je devois pour m'empeſcher d'en faire un Portrait qui auroit peut-eſtre ennuyé, quelque plaiſant qu'il fut, y mettre des Fragmens de

Comedie

Comedie que j'ay semez en beaucoup d'endroits, qui sont autant de Peintures de leurs actions differentes, & que je prie le Lecteur de ne regarder que comme des morceaux qui ne sont mis que pour délasser l'esprit, & dont la beauté ne consiste qu'en ce qu'ils representent bien ceux dont j'ay eu dessein de faire le Portrait. Ie crois estre aussi obligé d'avertir les Personnes de Province, à qui ce Livre a eu le bonheur de ne pas déplaire, de n'en point acheter dans leurs Villes, parce que la pluspart de ceux qu'on y vend sont contrefaits, & tous remplis de fautes, & qu'il y a beaucoup de choses oubliées, quantité de mots

parler des fautes d'impression, dont je ne crois pas devoir dire beaucoup de choses, encore qu'il y en ait un nombre considerable; les Lecteurs d'esprit les connoistront bien, & je me mets peu en peine de ce qu'en penseront les Ignorans. Ie ne puis toutefois m'empescher de dire qu'à la page 307. du premier Volume, il faut lire, *il ne vescut qu'une heure apres sa blessure*, au lieu de *il a vescu une heure apres sa blessure*. Le Lecteur est aussi prié de se souvenir que dans la Narration de la prise de Grave, page 138. on a mis que le Gouverneur y estoit retourné avec deux mille huit cens Hommes, quoy qu'il n'y fut rentré qu'avec deux cens qua-

pour d'autres, & mesmes des dates, qui sont des fautes considerables pour des Livres qui peuvent servir de Memoires à l'Histoire, & qui peuvent un jour estre utiles à des Familles: c'est pourquoy pour éviter d'estre trompez & d'avoir de ces Livres pleins d'erreurs, les Personnes de la Campagne qui ont des Amis à Paris, les doivent prier de leur en envoyer qui soient achetez au Palais, chez les Libraires mesmes qui les ont imprimez, & ils seront assurez de n'en avoir point de contrefaits, comme ceux qui ont esté vendus à la derniere Foire de Beaucaire, où l'on a distribué trois Editions du premier Volume. Il ne me reste plus qu'à

tre-vingts. On doit encore lire à la page 343. au lieu de, *& l'on doit toûjours croire qu'ils ont raison, (& chacun sçait qu'ils ont toûjours raison.)* Ie finirois cette Preface, si dans la Description du fameux Passage de Tollhüys, je n'avois oublié à parler de Monsieur de la Salle S. Pe, Ayde de Camp de Monsieur; de M. de Purnon, Premier Maistre d'Hostel de Madame; & de Monsieur du Troncher, qui n'ont pas moins donné de marques de leur courage que tous les Braves qu'ils ont accompagné dans cette entreprise des plus hardies de la Guerre.

TABLE DES MATIERES
contenuës en ce Volume.

DEssein du Second & Troiſieme Tome.
Bureaux des Nouvelliſtes. 21
Stances d'un Pere Rival de ſon Fils 27
Lettre d'Egypte. 29
Monſieur de Monceaux voyage en Egypte.
Hiſtoire de Vierzette.
Remarques touchant l'aſſiette de la Holande.
Reſiſtance des Holandois contre Philipes II. Philippes III: & Philipes IV. Rois d'Eſpagne. 55
Remarques ſur les obligations que les Holandois ont aux François, tirées de leurs écrits meſmes. 57

Secours envoyé par le Roy aux Holandois, ſous la conduite de Monſieur de Pradelle. Monſieur Colbert fait des merveilles en commandant les Mouſquetaires; & Monſieur le Prince de Monaco, & Monſieur le Comte de Guiche, ſe ſignalent en meſme temps ſur la Flote Holandoiſe. 58
Remarques curieuſes & plaiſantes touchant le Gouvernement des Holandois. 61
L'heureux ſuccez de la Negociation de Monſieur Courtin en Suede. 63
L'Entrée de Monſieur le Duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur Extraordinaire à Rome. 65
Remarques curieuſes ſur ce ſujet.
Action remarquable d'un Sergent de Piedmont.

Arrivée du Roy à Laon & les complimens qu'il y reçoit. 69
Le Sacre de Monſieur l'Eveſque d'Acqs. 71
Difference qu'il y a entre la Bibliotheque du Roy & le Cabinet des Livres. 75
Fragmens d'une Comedie contre les Nouvelliſtes. 76
De ce que ſignifie la Queuë de Cheval parmy les Othomans, quand elle eſt expoſée dans la Court du Grand Seigneur. 83
Arrivée des Vaiſſeaux du Roy à Breſt avec Monſieur le Marquis de Seignelay. 89
Arrivée de Sa Majeſté à Charleroy
Départ de Monſieur de Turenne avec l'avant-garde de l'Armée.
Départ de Monſieur le Marquis de Fourilles avec deux mille Dragons.

Pompe Funebre de Madame la Ducheſſe Doüairiere d'Orleans faite à S. Denys. 91
Lettre d'un Gentilhomme touchant pluſieurs choſes remarquables qu'un de ſes Amis qui a voyagé par tout le monde en a raporté. 9
Noms des Generaux de l'Empire nommez à la Diete de Ratisbone.
Arrivée de Monſieur de Montal à Nuits, pour y commander un Corps de dix mille hommes. 113
Départ de l'Armée Navale du Roy, pour joindre la Flote Angloiſe. 114
Priſe d'un Flibot Holandois par Monſieur de S. Michel. 115
L'Iſle de Santchio abiſmée dans la Mer. 117
Suite de la Comedie contre les Nouvelliſtes, où l'on voit tous les termes

TABLE.
mes extraordinaires dont ſe ſervent ces Meſſieurs.
Mort de Monſieur Godeau Eveſque de Vence.
Mariage & mort de Monſieur de la Mothe le Vayer.
Départ de Monſieur de Gaumont vers tous les Princes d'Italie.
Pourquoy on dit Ordinaire du Roy.
Promotion de Monſieur l'Eveſque de Laon au Cardinalat.
Mort de Monſieur le Marquis de Bourdeille.
Monſieur le Marquis de Laurieres pourveu par Sa Majeſté de la Charge de Seneſchal de Perigord.
Monſieur d'Avaux Ambaſſadeur. à Veniſe.
Jonction de la Flote de France & d'Angleterre.
Monſieur le Comte de Montgeron

TABLE.
fait complimenter le Roy par Dom Franceſco Agoſto.
Meſſieurs de Chamily & le Chevalier de Loraine ſont détachez pour s'emparer de Maſeich.
Monſieur le Comte de Lorge eſt détaché pour aller camper aux environs de Maëſtrich.
Monſieur de Lançon va à la petite guerre avec deux cens cinquante Maiſtres.
Sa Majeſte eſt complimentée par pluſieurs Deputez du Liege.
Fatiques de ce grand Monarque.
Pluſieurs Extraits de Lettres du Camp de Vizet & de la Ville de Liege, remplis de choſes tres curieuſes.
Grace d'un Soldat accordée par le Roy à une Liegeoiſe.
Monſieur de Montal fait conſtruire

TABLE.
un Pont ſur le Rhin.
Belles actions de Monſieur le Marquis de Cominge.
Le Roy va juſques à la Montagne de S. Pierre, à demie lieuë de Maëſtrich. 163
Monſieur le Marquis de Saufbeuf ſe laiſſe trop emporter à l'ardeur de ſon courage.
Maniere honneſte dont en uze Monſieur le Gouverneur de Maëſtrich, avec ce Marquis.
Le Roy viſite l'Armée de Monſieur le Prince.
Départ des Equipages.
Départ de l'Armée du Camp de Vizet.
Mort de Monſieur le Comte de Troiſvilles.
Départ de Monſieur de Frontenac, Comte de Palluau, nommé au

TABLE.
Gouvernement de l'Amerique Septentrionale.
Monſieur le Marquis de la Coſte fait travailler aux Fortifications de Breſt, & au Port.
Le Roy fait enfermer dans le Parc de Verſailles, le Chaſteau de Noiſy, & le Val de Galie.
Hiſtoire du Val de Galie. 171
La défaite d'un Party de la Garniſon de Rhimberg, par Monſieur de Montal, avec les Noms de tous ceux qui ſe ſont ſignalez en cette occaſion.
Deſcription de Vezel, Orſoy, Rhimberg & Buric, & du Fort de la Lippe.
Des derniers Tremblemens de Terre d'Italie, & comment ils ont prédits.
Ce que veut dire in petto.

Extrait d'une Lettre du Liege qui contient plusieurs Remarques curieuses.
Description des Sieges des Places cy-dessus décrites, contenant plusieurs particularitez qui n'ont point encore esté sçeuës, avec les Noms de ceux qui ont esté tuez ou blessez à ces Sieges, & qui s'y sont signalez.
La prise de Rées, d'Emeric, de Doëtechum & d'Vlm. 215
Des Drapeaux des Places conquises apportez à la Reyne par le Sieur de Seille Courier du Cabinet.
Naissance de Monsieur le Duc d'Anjou.
Départ de Monsieur de Villaserre, pour en porter la Nouvelle au Roy.
L'Entrée de Monsieur le Nonce à Paris.

Description d'une Redoute flotante pour garder ce Pont.
Description d'un autre Pont volant
Description du Passage du Rhin pres Tholuys, avec grand nombre de circonstances qui n'ont point encore esté sçeuës.
Cette action memorable divisée en trois.
La premiere est le Passage du Rhin tantost à gué, tantost à la nage.
La seconde l'avanture de la Barriere où Monsieur de Longueville fut tué.
Et la troisiéme la défaite de deux Escadrons ennemis qui parurent apres cette avanture.
Description des belles actions qui se sont faites dans ces trois rencontres. Les Noms de tous ceux qui estoient, & les endroits où ils

Remarques sur ce sujet.
Le Te Deum *chanté en l'Eglise Nostre-Dame pour les premieres Conquestes de Sa Majesté, & pour la Naissance de Monsieur le Duc d'Anjou.* 249
Relation du Combat Naval, avec les Noms des Vaisseaux qui s'y sont signalez, & toutes les belles actions qui s'y sont faites, tant par les Commandans, que par les Volontaires François & Anglois,
Départ de Monsieur de la Barre, avec plusieurs Vaisseaux pour la seureté des Costes. 256
Troupes établies par Monsieur le Duc de Chaunes pour le mesme sujet.
Du Pont de quinze cens pieds de larges que l'on fait construire proche Vezel pour passer toute l'Armée.

ont esté blessez.
L'Academie Françoise prend possession d'une des Salles du Louvre, pour y tenir desormais ses Assemblées.
Premieres Nouvelles de la prise d'Arnhem.
Lettre d'un grand Seigneur de la Cour, touchant la prise de cette Place.
Ce que c'est que tirer le Canon à Cartouches. 326
Particularitez de la mort de Monsieur le Comte du Plessis.
Messieurs de Vendosme font un logement sur la contrescarpe d'Arnhem.
Messieurs de Foucaut & d'Apremont vont reconnoistre le Fort de Nimegue.
Monsieur le Comte de Louvigny

TABLE.

fait des merveilles au Siege de cette Place.
Remarques curieuſes ſur les Retranchemens de l'Iſſel.
La priſe du Fort Sken, & ſa ſituation.
Priſe du Fort S. André.
Premieres Nouvelles des Sieges de Doesbourg, & de Zutphen.
Le Penſionnaire Vith eſt attaqué par quatre perſonnes en retournant de l'Aſſemblée des Eſtats

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye, le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil VILLET. Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé, LE MERCURE GALANT, en un ou pluſieurs Volumes; & ce pendant le temps & eſpace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defences ſont faites à toutes Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucuns deſdits Volumes, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine contre chacun des contrevenans de ſix mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & tranſporté ſon droict de Privilege à Claude Barbin, & Theodore Girard, Marchands Libraires à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 17. Decembre 1671.

LE MERCURE GALANT

MADAME,

Puis que le retour de voſtre ſanté me permet de vous mander tout ce qui s'eſt paſſé de remarquable pendant voſtre maladie,

je vais ſatisfaire à vos ordres avec autant de joye que j'ay reſſenty de chagrin pendant tout le temps que je ne vous ay point écrit. Le mal dont je ſçavois que vous eſtiez accablée depuis pluſieurs mois, & qui m'a empeſché de continuer mes Lettres Hiſtoriques, ne m'a pas laiſſé goûter pleinement la joye que les Victoires du plus grand Monarque du monde donnoient à tous les bons François; & la crainte que j'avois que la Mort n'aug-

menta les ſiennes, en vous mettant au nombre de ſes conqueſtes, modéroit bien tous les plaiſirs que je pouvois avoir d'ailleurs. Je n'ay toutefois pas laiſſé de ſonger à vous faire un Recueil de tout ce qui s'eſt paſſé de conſidérable depuis le jour que j'ay ceſſé de vous écrire; mais je l'ay fait d'une maniere dont je croy que le recit poura vous divertir. Vous avez peut-eſtre, Madame, oüy parler des Nouvelliſtes, qu'une curioſité qui ne les

laiſſe point en repos, & leur fait ſouvent negliger leurs propres affaires pour ſonger à celles des autres, fait aſſembler en divers Lieux publics de Paris, & ſur tout dans la grande Salle du Palais, & dans le Jardin du Palais Royal. C'eſt dans ces deux endroits où les deux plus grands Corps de Nouvelliſtes s'aſſemblent tous les jours, & où la curioſité attire beaucoup plus d'honneſtes Gens que d'autres. Vous aurez peut-eſtre d'a-

bord de la peine à croire combien parmy les fauſſes nouvelles qui s'y gliſſent, on y en debite de veritables, & de choſes curieuſes & ſpirituelles. J'ay eu long-temps de la peine à le croire, avant que d'eſtre devenu Membre de ces celebres Corps; mais enfin j'en ay découvert les raiſons, qu'il eſt neceſſaire que je vous diſe avant d'entrer en matiere. Elles viennent de la diverſité des Perſonnes de mérite, d'eſprit, & de naiſſance, qui s'y

rendent de toutes parts ; & vous devez aiſément eſtre perſuadée que parmy les nouvelles de tant de Gens qui ont de diférens emplois & de diférens commerces dans le Monde, il y en peut avoir beaucoup de curieuſes & de veritables : Les uns apportent des Lettres de leurs Amis, les autres de leurs Parens ; Les autres ont commerce avec quelques Commis des Miniſtres, & les autres avec des Gens attachez au ſervice des Princes, & qui ſont

meſme quelquefois dans leur confidence. Il s'en trouve auſſi qui ont des Parens auprés des Ambaſſadeurs que le Roy a dans les Païs étrangers ; & il y en a meſme qui connoiſſent ceux des autres Souverains qui ſont auprés de Sa Majeſté ; & ceux-là apprennent ſouvent d'eux beaucoup de choſes qu'il ſeroit difficile de ſçavoir par d'autres voyes. J'ay vû pendant cette Campagne des Nouvelliſtes qui avoient toutes les Semai-

nes deux fois des Lettres de Banquiers de Holande qui apprenoient des choſes fort curieuſes, & qui ne pouvoient venir de l'Armée que longtemps aprés, parce que les Courriers n'eſtoient pas obligez de le détourner comme ceux qui venoient des Armées du Roy ; & les Nouvelliſtes ont ſçeu par ces Lettres le Paſſage de Tolüys trois jours avant qu'il y eut à Paris aucune Lettre de la Cour qui parlât de cette belle action qui en con-

tient tant d'autres mémorables. Aprés cela, Madame, vous pouvez juger ſi parmy des nouvelles de tant de diférens endroits ramaſſées enſemble, on ne peut pas trouver quantité de choſes veritables & curieuſes. Ce n'eſt pas que je n'en aye pluſieurs autres à vous mander, & je ſuis aſſuré que je vous en apprendray dont perſonne n'a encor parlé, ou qui du moins paroiſtront nouvelles par leurs circonſtances. Mais diſons encor un mot

en faveur des Nouvelliſtes; ils m'ont aſſez fourny dequoy vous divertir, pour que vous m'accordiez cette grace en leur faveur. Il y a quantité de Gens qui les condamnent ſans les connoiſtre; mais s'ils doivent eſtre blâmez de quelque choſe, c'eſt pluroſt à leur maniere de debiter les nouvelles, & à leurs empreſſemens pour en apprendre, qu'à leur eſprit, qu'on doit trouver à redire: mais quand on les examinera bien, l'on con-

noiſtra que leur procedé ne fait rien voir d'extraordinaire, que l'on ne faſſe par tout où les Aſſemblées ſont grandes; & l'on voit ſouvent des Perſonnes ſages, que leur opiniâtreté fait paroiſtre ridicules en compagnie, quand la chaleur leur monte à la teſte, & qu'ils ſoûtiennent leur opinion avec trop d'emportement. Ce n'eſt pas que je veüille juſtifier tous les Nouvelliſtes, quoy qu'ils ne faſſent que ce que font tous les Hommes: Il y en a

de prompts, de doux, d'obſtinez; & les uns ſont d'un party, & les autres ſont d'un autre. C'eſt de cette diverſité d'humeurs, & de ſentimens contraires, que je prétens vous divertir, auſſi-bien que des faux Nouvelliſtes qui ſe meſlent parmy les veritables, & dont on ne peut ſe défaire. Je n'aurois pas eu beaucoup de plaiſir, ſi je les avois trouvez tous d'un meſme ſentiment, & s'ils n'avoient aimé qu'une choſe; Je n'aurois pas ſou-

vent pris plaiſir à la lecture de quelques Vers agreables, de pluſieurs Lettres ſurprenantes, & de beaucoup d'Hiſtoires veritables dont je prétens vous faire part; Enfin j'aurois eſté bien fâché que chacun n'eut pas eu ſa folie. Ce que j'ay trouvé de plus remarquable parmy ces Meſſieurs, eſt que les plus fous croyent eſtre les plus ſages, & que les plus grands Nouvelliſtes ſe défendent de l'eſtre: de maniere qu'il n'y a preſque pas-un de

ceux qui compoſent ces Aſſemblées, qui ne croye l'eſtre moins que ſon Compagnon, & qui ne le raille d'eſtre Nouvelliſte. L'un dit qu'il n'y vient ſi aſſiduëment, que pour ſçavoir ce que l'on dit, parce qu'il s'eſt engagé d'écrire des nouvelles en Province: Un autre jure qu'il ne s'y rend tous les jours que pour rire de ce qui s'y paſſe; Et il s'en trouve qui aſſurent qu'ils n'y viennent que pour ſe promener quoy qu'ils y ſoient ſi aſſi-

dus, qu'ils conſomment ſouvent les heures du repas, plutoſt que ne pas entendre la fin d'une Nouvelle commencée. C'eſt ainſi que chacun couvre de quelque prétexte l'avide curioſité ſi ordinaire à tant de Gens. Pour moy j'avouë que m'y eſtant d'abord rencontré par hazard, j'y pris aſſez de plaiſir pour ſouhaiter d'y retourner; & qu'ayant trouvé que la converſation de tant d'honeſtes Gens me ſeroit utile dans le deſſein

que j'avois de vous faire un Recueil de tout ce qui ſe ſeroit dit & fait de nouveau pendant voſtre maladie, je n'ay point laiſſé paſſer de Semaine ſans y aller; & je prétens vous divertir encor plus par les manieres dont les choſes ſe ſont debitées, que par les Nouvelles meſmes; car enfin il n'y a rien de plus plaiſant que les diſputes qui ſe font quelquefois entre deux obſtinez: rien n'eſt plus divertiſſant, que d'entendre ſouvent parler de Politique

tique un Homme, qui n'a jamais ſçeu ce que c'eſt; que de voir debiter pluſieurs Nouvelles à la fois, & d'en voir quitter une a moitié pour en commencer une autre, & de la laiſſer auſſitoſt pour reprendre la premiere. J'ay quelquefois vû des Nouvelliſtes dans un cruel embarras, parce qu'ils ne pouvoient en meſme temps entendre tout ce qui ſe diſoit en diférens endroits. Si toutes ces choſes donnent du divertiſſement à

ceux qui ſont de ſang-froid, ç'en eſt encore un bien grand pour eux lors qu'ils voyent un Etourdy interrompre une Converſation ſérieuſe, pour rire quelquefois de meſchans Bouts-rimez, ou pour debiter quelque Nouvelle qui n'a ſouvent pas de vrayſemblance. Ce ſont des plaiſirs que je prétens que vous ayez dans voſtre Cabinet; & je crois que tout le Monde s'en peut divertir, puis qu'un de nos plus grands Princes a bien voulu

les prendre plus d'une fois. Je vais donc vous faire un recit fidelle de ce qui s'eſt paſſé chaque Semaine parmy les Nouvelliſtes depuis le départ du Roy; c'eſt à dire que je vous vais faire part de toutes les Nouvelles qui ſe ſont debitées depuis ce temps-là, d'une maniere plus divertiſſante que ſi je vous les racontois nuëment. C'eſt ce qui me fait eſperer que celles qui ne ſont pas tout-à-fait curieuſes, vous plairont du moins par leur aſſaiſonne-

ment, ſi elles ne peuvent vous plaire par elles-meſmes.

I. SEMAINE.

Nouuelles du 1. de May juſques au 7.

LE départ du Roy ne fut pas plutoſt ſçeu à Paris, que je fus me promener à un des plus fameux Bureaux des Nouelliſtes, pour entendre ce qu'on y diroit touchant ſon départ. L'Aſſemblée n'eſtoit pas encore ouverte,

& je ne trouvay que deux Hommes, dont l'un liſoit des Vers. Dés que je fus auprés de luy, il me dit ſans compliment (car ce ſont des choſes que les Nouvelliſtes trouvent inutiles) qu'il alloit recommencer pour l'amour de moy; ce qu'il fit ſans me donner le temps de luy repliquer.

LE PERE RIVAL de ſon Fils.

STANCES.

PHilis, mes beaux jours ſont passez,
Et mon Fils n'eſt qu'à ſon aurore;
Pour vous il eſt trop jeune encore;
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Vne maligne deſtinée
Sauve nos cœurs de voſtre loy;
Vous naquiſtes trop tard pour moy
Pour luy vous eſtes trop tost née.

Ny moy, ny ce jeune Ecolier,
Ne ſçaurions cõment nous y prẽdre;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que voſtre deſtin & le noſtre
Seroient charmans & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux,
Se pouvoit retrancher à l'autre!

Si de mon âge joint au ſien,
L'on faiſoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à ſon age,
Ce que l'on oſteroit du mien.

Par là vous pouriez voir éclore
Pour vous deux Amans à la fois,
Ie deviendrois ce que j'eſtois,
Et luy ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais pourquoy former ce deſir?
Si noſtre âge approchoit du voſtre,
Nous ſeriõs Rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mõ Fils donc ſeul y prétende,
Que pour atteindre vos appas
L'Amour en luy double le pas,
Et que voſtre beauté l'attende.

Que feroit-elle en l'attendant?
Voſtre cœur avant qu'il s'engage
Voudroit-il ſe mettre en oſtage
Entre les mains d'un Confident?

Mais, Dieux! quelle aſſurance
Sur un jeune cœur en dépoſt! (prendre
Tel qui l'auroit mourroit plutoſt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis,
Sur un ſi délicat miſtere,
Pouroit eſſayer ſur le Pere,
Comment il aimera le Fils.

Celuy à qui on liſoit ces Vers, avant que l'on m'eut vû, fit des exclamations preſque à chaque mot, & jura cent fois en frappant du pied, & en levant les yeux au Ciel, qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi beau. J'avoüe que je trouvay ces Vers fort jolis; je ne ſçay ſi je me trompe, vous en déciderez, Madame, & je

m'en rapporteray à voſtre jugement. Celuy qui avoit montré ces Vers, commençoit à s'applaudir, d'avoir fait voir quelque choſe qui avoit eu l'avantage de plaire, lors qu'un autre Nouvelliſte arriva tout échauffé, & dit qu'il venoit de recevoir une Lettre fort curieuſe. Nous luy demandâmes tous à la fois d'où elle venoit. Il fit quelque temps languir noſtre curioſité, en nous diſant que nous devinaſſions. Nous nommâmes auſſi-

toſt la Hollande; puis ayant appris qu'elle n'en venoit pas, nous fiſmes le tour de l'Europe, ſans pouvoir deviner; & le Nouvelliſte qui commençoit à avoir autant d'envie de nous la lire, que nous en avions de l'entendre, nous dit qu'elle venoit d'Egypte. D'Egypte! nous écriâmes-nous. D'Egypte; oüy d'Egypte, reprit-il avec un air qui marquoit la joye qu'il en avoit; & je crois que pas-un des Nouvelliſtes qui viennent icy, n'appor-

tera d'aujourd'huy, rien de ſi curieux. En acheuant ces paroles, il ouvrit ſa Lettre, & lût.

LETTRE D'EGYPTE.

DEpuis que je ſuis arrivé en Egypte, j'ay fait voir aux Habitans de toutes ces belles Provinces, qu'ils eſtoient de francs ignorans, & qu'ils avoient beſoin de François, pour leur faire ſçavoir à eux-meſmes ce qu'ils avoient chez eux de

curieux & d'antique. Ie commençay par faire foüiller dans un Puits, au fonds duquel on trouva un Degré, & au bas de ce Degré, une Ruë auſſi grande que la grande Ruë de Londres, ou pluſtoſt que celle de Moſcou, qui a, dit-on, cinq lieuës de long. Il y avoit des deux coſtez au lieu de Maiſons, quantité d'Vrnes & de Tombeaux magnifiques, rangez par ſimétrie: Ils eſtoient tous remplis de Corps bien embaumez, & dont la chair paroiſſoit encore fraiſche. Ces

Corps eſtoient accompagnez de beaucoup de Chiens & de Perroquets. Ie croy que cela ne vous étonne pas, puis que vous ſçavez, ou que vous devez ſçavoir, que c'eſtoit autrefois la couſtume de faire enterrer avec ſoy ce qu'on aimoit le mieux. Ces Chiens & ces Perroquets eſtoient auſſi embaumez, & l'on euſt dit qu'il ne leur manquoit que la parole. Au bout de cette Ruë on trouva quantité de Pyramides, encor que les Egyptiens d'aujourd'huy euſſent en avoir les reſtes

dans leurs Campagnes. On y découvrit d'abord celle que leur Roy Chemnis a fait baſtir, & que trois cens ſoixante mille Hommes ont eſté vingt ans à conſtruire. Ie voudrois bien en faire tranſporter une à Paris de ſix mille ſix cens ſoixante & ſix pieds de haut; mais je croy que cela ne ſe fera pas ſans difficulté. Ie feray conduire avec moy, en m'en retournant, les Corps de Seſoſtris, Mennon, & de Buziris, Rois d'Egypte, avec une Cuiſſe de Charmion, Confidente de la

Reyne Cleopatre, & l'Aſpic qui la picqua, ſans compter les Chiens & les Perroquets dont j'ay amaſſé grand nombre. Tous ces Corps là ſont ſans prix, à cauſe du Baume qui les conſerve depuis deux ou trois mille ans; Et en mettant un peu dans une Medecine, ils gueriront un Malade beaucoup plus ſeurement que le Vin Emétique Ie croy que vous n'aurez pas ſi-toſt de mes nouvelles.

A QZY E.

Tant qu'on lût cette

Lettre, l'attention de l'Aſſemblée fut ſi grande, qu'elle ne proféra pas une ſeule parole ; mais elle ne pût s'empeſcher de donner, par les mouvemens de ſon viſage, beaucoup de marques de ſon admiration. Cette Lettre m'étonna auſſi ; mais ce fut d'une maniere bien diférente, & que vous pouvez je croy vous imaginer. Ce n'eſt pas qu il n'y ait dedans beaucoup de choſes plus vrayes qu'elles ne ſont vray-ſemblables, & que les Momies

n'ayent une grande vertu. Celuy qui lût cette Lettre ne manqua pas de s'écrier ſi-toſt qu'il euſt achevé. Ce ſont là des Nouvelles, morbleu ; ce ſont là des Nouvelles, & de belles Nouvelles, & qu'il n'appartient pas à tout le monde d'avoir. Nous eûmes tous en ſuite une longue converſation, dont l'Egypte fut le ſujet, & l'on y parla fort de l'illuſtre Monſieur de Monceaux qui a entrepris ce Voyage pour des raiſons qui luy ſont avantageuſes, & dont

on entendra un jour parler. A peine euſt-on ceſſé de s'entretenir des merveilles de l'Egypte, que nous vîmes deux Hommes venir à nous, qui donnoient en ſe parlant, des marques du plus grand étonnement qui fut jamais. Quand ils furent aſſez pres pour eſtre entendus, on en oüit un qui diſoit : Non jamais la malice de Tartuffe n'approcha de celle de Viergette ; & l'Hipocrite de la Comedie, paroiſtra un Ange, ſi on le compare à cet

abominable faux Devot, dont vous me venez de parler. Toute la Compagnie demanda auſſi-toſt l'explication de ces paroles, & ſe fit repéter l'Hiſtoire que l'un de ces deux Hommes venoit de raconter à l'autre ; & ſi ma memoire ne m'a point trompé, voicy ce qu'il dit.

HISTOIRE DE VIERGETTE

UN Bourgeois de Champagne, iſſu de tres-honneſte Famille, & qui paſſoit pour un Saint Homme, parce qu'il avoit toûjours eſté fort retiré, & n'avoit jamais levé les yeux ſur aucune Femme, merita par ce bon exemple le nom de Viergette, que luy donna tout le Païs, parce qu'il le

croyoit encore Vierge. Cet Hypocrite eſtant un jour chez une de ces Tantes qui eſtoit veritablement Devote, luy vit recevoir de l'argent qui luy eſtoit deub; & quand ceux qui l'avoient apporté furent partis, il en demanda pour faire des Charitez. La bonne Dame luy donna deux cens livres, & ſerra le reſte dans un Coffre, où il y en avoit déja beaucoup; ce qui fut remarqué par ſon bon Neveu, dont le cœur ſe laiſſoit plus aiſément toucher par l'é-

clat de l'or, que par celuy des plus belles Femmes. Deux jours apres cette viſite, Viergette ayant trouvé ſa Tante dans l'Egliſe, la preſſa de venir dîner chez luy; à quoy elle conſentit, en ayant eſté longtemps preſſée. Il luy fit aſſez bonne chere, quoy qu'il n'euſt chez luy ny Valets, ny Servantes, & qu'il ne fut ſervy que par des Gens de dehors, qu'il employoit quand il en avoit beſoin. Il luy fit boire du Vin frais qu'il avoit dans

ſa Cave, & apres le repas il l'invita d'y deſcendre pour la voir, & inventa des raiſons pour l'y engager, qui n'ont jamais eſté bien ſçeuës. Il ſuffit pour l'intelligence de cette Hiſtoire, qu'il trouva moyen de l'y faire deſcendre. Il n'y furent pas plutoſt, qu'il l'aſſomma avec un gros Marteau, puis il luy prit les Clefs de ſon Logis. Il eſt à remarquer qu'il avoit juſtement choiſi le temps que la Servante de cette bonne Vieille, qui eſtoit auſſi De-

vote qu'elle, eſtoit allée à un Pelerinage où elle alloit tous les huit jours; de maniere qu'il eut tout le loiſir de prendre chez ſa Tante tout ce qu'il voulut. Il n'y entra pourtant que le ſoir, afin de n'eſtre veu de perſonne. Il ouvrit le Coffre où il ſçavoit qu'eſtoit ſon argent. Il le prit, & ne ſortit que bien avant dans la nuit, de peur d'eſtre apperçeu de quelques Voiſins. Il ne fut pas plutoſt de retour chez luy, qu'il fut dans la Cave où il

avoit laiſſé le Corps de ſa Tante: Il le coupa en quartiers, & les jetta dans les Foſſez de la Ville qui donnoient derriere ſon Logis. On chercha la bonne Vieille pendant cinq ou ſix jours, & l'on trouva enfin les parties de ſon Corps, où Viergette les avoit jettées. On ne l'accuſa pas toutesfois de cette action, & l'on ne l'en ſoupçonna pas meſme. Le Gendre de la bonne Femme fut accuſé, parce qu'il s'eſtoit plaint quelque temps auparavant, qu'elle

ne faiſoit pas profiter ſon argent. Il fut condamné à la Queſtion; il en appella à Paris, où ſa Sentence fut confirmée; mais ayant ſouffert la Geſne ſans rien avoüer, il fut renvoyé abſous. Six mois apres un Gentilhomme de ſes Amis eſtant ſur le point de faire un Voyage, & cherchant par tout des Louis d'or, Viergette luy promit qu'il luy en donneroit deux cens pour de l'argent blanc. Ce Gentilhomme fut luy porter chez luy cette ſomme.

Cet Hipocrite, qui ne laiſſoit rien échaper, fit en ſorte qu'il ſouhaita de voir une maniere de petit Colombier qu'il auoit chez luy: Il l'y mena auſſi-toſt, & luy faiſant obſerver la veuë, il luy jetta par derriere une corde, à deſſein de l'étrangler, & luy ayant auſſi toſt mis le pied ſur le dos, il le ſecoüa longtemps. Il croyoit avoir bien mis la corde; mais par malheur pour luy, elle n'eſtoit qu'au deſſous du nez; & ce Gentilhomme faiſant effort

pour s'en débaraſſer, le terraſſa en ſe retournant, & le bleſſa meſme d'un Poignard qu'il tenoit à l'autre main, & qu'il luy oſta. Il cria auſſitoſt par la feneſtre & demanda du ſecours. Comme c'eſtoit dans un endroit détourné, ſes cris ne firent venir qu'un Homme qui enfonça la porte: Il demanda d'abord quel deſordre il y avoit dans ce Logis; & le Bigot dit en montrant ſon Amy, qu'il avoit voulu étrangler, qu'il l'avoit trouvé dans ſon Co-

lombier, qui agiſſant contre luy-meſme en deſeſperé travailloit à ſe pendre, & qu'en ſe debatant contre luy, pour l'empeſcher de finir ſes jours ſi miſerablement, il en avoit reçeu le coup dont il ſe voyoit bleſſé. Le Gentilhomme ſurpris de ſon effronterie, luy dit qu'il luy pardonneroit, & ne l'accuſeroit point, s'il vouloit tout avoüer devant celuy qui eſtoit venu à ſon ſecours. Il adjoûta qu'il le croyoit honneſte Homme, & que

la tentation l'ayant aveuglé en ce moment, luy avoit fait entreprendre l'action qu'il venoit de faire. Viergette ne voulut rien confeſſer, & fut auſſitoſt mis entre les mains de la Juſtice. Dés qu'il fut arreſté, il donna de grandes marques de l'étonnement qu'il avoit, diſoit-il, de ſe voir ainſi traitté pour avoir voulu faire une action charitable. Quelque temps aprés, en déplorant ſon malheur, il luy échapa quelques paroles qui le perdirent.

Ne m'accuſera-t-on point encore, dit-il, d'avoir tué ma Tante? Ces paroles réveillerent les eſprits, & l'on crût qu'ayant eſté capable de faire ce dont il eſtoit accuſé, il auroit pû commettre auſſi le meurtre de ſa Tante. On l'interrogea avec tant d'adreſſe, qu'il confeſſa ſeulement ce qu'il avoit fait à l'égard du Gentilhomme. Il n'en falut pas davantage pour le faire condamner à eſtre pendu. Il en appella à Paris, où celuy qui préſidoit à la

Tournelle, donna des marques de ſes lumieres & de ſon équité, puis qu'il n'eut pas plutoſt appris les paroles qu'il avoit dites touchant ſa Tante, qu'il le fit appliquer à la Queſtion, où il avoüa qu'il l'avoit fait mourir. Il n'eut pas plutoſt découvert toutes les circonſtances de ce meurtre, qu'il fut condamné à eſtre brûlé dans Châlons. Sur le poinct d'eſtre executé, il confeſſa encor pluſieurs Aſſaſſinats, & dit que pour voler un Colonel qui avoit

logé chez luy, il l'avoit fait mourir. Ce Colonel revenoit toutes les nuits à deux ou trois heures, & avoit commandé à ſes Valets de ne le point attendre, mais de luy laiſſer ſeulement de la lumiere dans ſa Chambre; ce qu'ils obſervoient fort ponctuellement, & ce qui donna beaucoup de facilité à Viergette pour l'execution de ſon deſſein: auſſi en vint-il aiſément à bout. Apres avoir aſſaſſiné ce Colonel, il le jetta dans les Foſſez, & dit le lende-

main à ſes Valets qu'ils allaſſent chercher leur Maiſtre, & qu'il n'eſtoit point revenu coucher. Il avoüa encore le meurtre de deux jeunes Ecoliers de qualité, à qui leur Pere avoit envoyé huit cens livres, qu'ils luy avoient donné à garder. Il enterra ceux là dans ſon Jardin, & l'on trouva les Corps dans l'endroit qu'il marqua. Voila l'Hiſtoire de Viergette, c'eſt à dire du plus méchant Homme qui ait jamais eſté. Il fut trouvé tel par tous ceux qui oüi-

rent le recit des meurtres qu'il avoit commis. Apres les Affaires de la Campagne furent miſes ſur le tapis, & l'on parla de la diligence incroyable avec laquelle le Roy pourſuivoit ſon Voyage. On adjouſta qu'il auroit bien de la gloire, s'il reüſſiſſoit dans ſes deſſeins, & qu'il eſtoit difficile de faire des progrés en Hollande, que ce Païs n'avoit que ſoixante lieuës de circuit, qu'il eſtoit ſerré, plein de Digues, & qu'il y falloit tout porter. Pour ce der-

nier article on ne s'en doit pas mettre en peine, dit alors un de la Compagnie; Monsieur le Marquis de Louvoy s'en mesle, & c'est tout dire; on sçait de quel air, & avec quelle promptitude il sert & fait servir Sa Majesté. Je croy que rien ne manquera de ce costé, reprit un autre; mais l'assiette du Païs doit faire apprehender beaucoup, & l'on sçait de quelle maniere il a resisté aux Espagnols, qui ne sont pas de mal habiles gens, & qui ont pourtant esté contraints

de ceder toutes les pretentions qu'ils avoient sur ce Païs. Philippes II. qui a toûjours passé pour un grand Monarque dans l'esprit de tout le monde, perdit cette belle Comté pendant le Gouvernement du Prince Guillaume. Philippes III. son Fils la disputa contre le Prince Maurice, avec perte de quelques Provinces; & Philippes IV. voyant toute sa resistance inutile, & la perte de Vezel, Grol, Boisleduc, Maëstric, Hust, & presque toutes les

Fortereſſes de Flandres, ceda tout son droit & toutes ses pretentions, pour luy & pour ses heritiers, sur les Comtez de Hollande & de Zelande, & des Provinces-Unies, en faisant avec eux une Paix perpetuelle. Ces Remarques sont curieuses, repartit un autre; mais nos Neveux en feront un jour de plus belles, lors qu'en suite de celles que vous venez de faire, ils remarqueront que Louis XIV. aura vaincu en moins d'un mois les Vainqueurs de

trois grands Roys; & ce qui rendra la gloire de ce Monarque encor plus éclatante, c'est qu'on verra en mesme temps qu'il ne les aura attaquez qu'avec justice, & qu'ils ne devoient pas offencer un Prince à qui ils avoient tant d'obligations, comme ils le témoignent eux-mesmes par leurs écrits, où ils avoüent que l'Alliance du mois de Mars 1635. les a fait ce qu'ils sont, quand la France fit une Ligue offencive & defensive avec eux contre les

Eſpagnols. Voicy, pourſuivit le meſme, les propres paroles de leurs Hiſtoriens. Ce fut alors que l'Eſtat s'établit parfaitement, parce que le Roy s'obligea d'envoyer tous les ans une grande ſomme d'argent à Meſſieurs les Eſtats, pour mettre leur Armée en Campagne; ce qui leur donna occaſion non ſeulement de ſe defendre contre les Eſpagnols, mais encore de ſe rendre auſſi puiſſans qu'ils ſont. Voicy, adjouſta ce Nouvelliſte, ſans donner le

temps de luy répondre, ce que le meſme Hiſtorien dit encore, touchant le dernier ſecours que le Roy leur a donné, dont ils ne devoient pas ſi-toſt perdre la memoire. L'Eveſque de Munſter auroit pouſſé plus avant ſes Conqueſtes, ſi la France ne ſe fut oppoſée à ſes deſſeins, & n'avoit envoyé deux mille Chevaux & ſix mille Hommes de pied, ſous la conduite de Monſieur de Pradelle, qui firent des merveilles. Ils s'en doivent reſſouvenir, dit encor le

meſme, & des belles actions que fit Monſieur Colbert, aujourd'huy Comte de Monlevrier, qui commandoit alors les Mouſquetaires. On ſçait les choſes merveilleuſes que Monſieur le Prince de Monaco, & Monſieur le Comte de Guiche, firent preſque en meſme temps ſur la Flote Holandoiſe; & comme leur action a quelque choſe de prodigieux, perſonne n'en a perdu la memoire. Chacun demeura d'accord de ces veritez, & l'on parla

encore quelque temps de la beauté de la Hollande, & des mœurs de ſes Habitans. On dit que l'on ne voyoit en ce Païs que des Canaux & des Prairies, qu'il n'y avoit point de Montagnes, & que toutes les Maiſons y eſtoient frotées par dedans & par dehors. Un autre de la Compagnie qui avoit fait des remarques dignes de luy, dit que les Maris n'y battoient point leurs Femmes, parce qu'ils y eſtoient auſſi-toſt condamnez à l'amen-

de : Il adjouſta que les Maiſtres meſmes n'o. ſoient y fraper leurs Ser. vantes, parce qu'on leur faiſoit auſſi payer les coups qu'ils leur donnoient. Si les Servantes ne ſont point battuës en Hollande ſans profit, repartit un jeune Homme fort enjoüé, Meſſieurs les Eſtats n'ont pas laiſſé de prendre ſoin de les empeſcher d'amaſſer beaucoup d'argent, puis qu'elles ſont obligées de leur payer chaque année une certaine

ſomme à laquelle elles ſont taxées. Tout paye en Hollande, pourſuivit-il; & ſi un Curieux a un Cabinet de raretez, il n'y a pas une Coquille dedans ſur laquelle il n'y ait un impoſt. Ces Remarques firent rire la Compagnie; & apres que chacun euſt rappellé dans ſa memoire ce qu'il ſçavoit touchant la Hollande, elles furent trouvées veritables. On dit en ſuite que la Negociation de Monſieur Courtin, avoit eu en Suede un ſuccés tres-favorable.

& l'on adjoûta qu'il avoit beaucoup de gloire d'avoir réüſſy, ayant ſans ceſſe eſté traverſé par les Miniſtres des Eſtats Generaux, & par ceux de leurs Alliez. On eſtoit encor ſur les loüanges de Monſieur Courtin, lors qu'on vit arriver un Nouvelliſte, qu'on appelloit le Romain. Je demanday auſſi-toſt pourquoy on luy donnoit ce nom, & l'on me répondit que c'eſtoit parce qu'il fourniſſoit à la Compagnie les Lettres de Rome, & qu'il en recevoit

tous les Ordinaires. Il débuta par l'Entrée de Monſieur le Duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur de France aupres de Sa Sainteté; il en fit une longue Deſcription, où le nombre des Caroſſes du Cortége ne fut pas oublié, parce qu'on les compte à Rome fort exactement: Il dit qu'il y en avoit plus de cent à ſix Chevaux, & qu'à ſon Audiance il en avoit deux cent quarante-ſix à ſa ſuite. Jamais, adjoûta t-il, Ambaſſadeur ne fut mieux accompagné; mais ce n'eſt

pas, dit-il, tout ce qui s'eſt faît d'extraordinaire pour luy. Les Princes qui ne le devoient viſiter qu'apres ſon Audiance publique, le furent voir *incognito*; & comme ils iront encor apres ſon Audiance, au lieu d'une viſite qu'ils eſtoient obligez de luy rendre, ils luy en rendront deux. Toutes les choſes qui ſont paſſer par deſſus l'uſage devant eſtre remarquées, on raiſonna quelque temps ſur cette Nouvelle, & l'on conclut qu'on ne devoit faire

que des choſes extraordinaires pour un Roy qui fait tous les jours tant de miracles. En ſuite de la Converſation que l'on fit ſur ce ſujet, on loüa fort un Sergent de Piedmont, qui avec dix Hommes a tenu dans un Chaſteau plus d'une journée, contre deux mille Chevaux & mille Fantaſſins Hollandois, & qui a juſtifié par ſa Capitulation bien ſignée, qu'il luy avoit eſté permis d'en ſortir, & aux dix Hommes qui l'accompagnoient, avec leurs armes

& la méche allumée. Peut-eſtre ſe ſeroit-on étendu davantage ſur ce chapitre, ſi un des plus obſtinez Nouvelliſtes de France, ne fut venu faire le treiziéme de la Compagnie, & n'eut apporté pour Nouvelle aſſurée, que le Roy avoit couché à Noſtre-Dame de Lieſſe. Pluſieurs luy répondirent que la Nouvelle n'eſtoit pas vraye; il s'opiniaſtra à la ſoûtenir. Les reparties furent aigres de tous les coſtez, & je croy qu'ils ſe ſeroient batus, ſi un

de nos Confreres, qui eſtoit un Homme poſé, & qui n'avoit pas dit trois paroles, n'eut tiré une Lettre de ſa poche, où l'on mandoit que le Roy eſtoit arrivé le 29. à Laon, & que les Officiers de Lieſſe, conduits par le Sieur Maynon, Baillif du meſme lieu, y eſtoient venus complimenter Sa Majeſté. Si le Sieur Maynon a veu Sa Majeſté à Laon, repartit le Nouvelliſte obſtiné, je crois que je me dois rendre: Ce n'eſt pas que je ſois condamnable pour

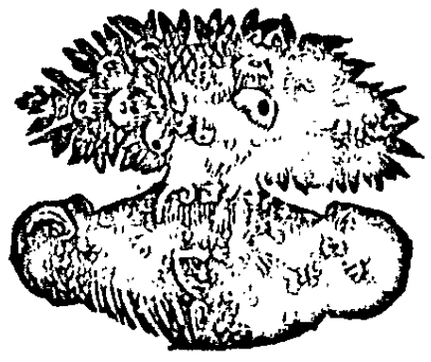
avoir ſoûtenu la Nouvelle que j'ay avancée, & en voicy la raiſon. J'eſtois aſſuré que le Sieur Maynon avoit haranguéle Roy; & le Sieur Maynon eſtant de Lieſſe, j'avois lieu de conclure que le Roy y avoit eſté. Vous concluyez mal, luy répondit on; & les fauſſes Nouvelles que l'on debite ſans ceſſe ne ſeroient pas ſi frequentes, ſi les apparences ne faiſoient point conclure trop toſt ceux qui ont démangeaiſon de dire quelque choſe de nouveau.

Cependant chacun devroit ſçavoir que les apparences ſont ſouvent trompeuſes. Ce raiſonnement fut interrompu par un des Amis de toute l'Aſſemblée, qui venoit, diſoit-il, du Sacre de Monſieur l'Eveſque d'Acs. On luy demanda auſſitoſt de quelle Maiſon il eſtoit. Il répondit qu'il eſtoit Fils de Monſieur de Chaumont Conſeiller d'Eſtat ordinaire; & qu'eſtant Abbé de Chaumont, il avoit poſſedé la Charge de Bibliotecaire du Cabinet du Lou-

vre. On luy demanda ce que c'eſtoit que cette Charge, & en quoy elle diféroit de celle de Monſieur l'Eveſque d'Auxerre. Il en fit voir la diférence, & dit que Monſieur d'Auxerre avoit la grande Biblioteque du Roy, qui eſtoit publique; & que les Livres du Cabinet du Louvre qui devoient toûjours eſtre en ce Chaſteau, eſtoient ceux que Sa Majeſté ſe reſervoit pour lire, ou ſe faire lire quand il luy plaiſoit. Chacun dit alors que cette Charge demandoit

un Homme d'eſprit. Il falloit bien que Monſieur l'Abbé de Chaumont en eut, repartit une Perſonne de la Compagnie: Il eſtoit de l'Academie Françoiſe; & de meſme qu'on n'entre point dans un Ordre de Chevalerie, ſans faire des preuves de Nobleſſe, on n'eſt point admis dans cette Compagnie ſans avoir fait des preuves d'Eſprit. On ne dît plus que des bagatelles le reſte de l'apreſdînée; & le peloton s'eſtant peu à peu dé-

filé, il eſtoit déja nuit lors que les derniers s'en allerent.



II. SEMAINE.

Nouvelles du 7. de May juſques au 14.

IE retournay quelques jours apres au meſme lieu, & je crûs qu'il ſuffiſoit d'y aller une fois la Semaine, pour ſçavoir tout ce qui s'y eſtoit dit pendant huit jours, tant parce que les Nouvelliſtes recommencent ſouvent les meſmes

choſes, que parce que j'avois des Amis dans leur Aſſemblée, qui me rediſoient en un quart d'heure tout ce qui s'y eſtoit dit les jours que je n'y avois pas eſté. Le premier Homme que je rencontray la ſeconde fois que je fus à ces Bureaux ſi celebres par les grandes Affaires qui s'y traitent, fut un Nouvelliſte enteſté d'une Comedie qu'il vouloit faire contre les Nouvelliſtes meſmes, dont il avoit, diſoit-il, bien remarqué toutes les extravagan-

ces. Il m'en dit beaucoup d'endroits qui n'eſtoient pas de ſuite; & voicy par où il débuta. Ecoutez, me dit-il; ces Vers ſont d'une Scene, où une Maiſtreſſe parle de ſon Amant, qui paſſe pour un tres-grand Nouvelliſte.

Aux Affaires d'Eſtat tout entier il
s'applique;
Monſieur de Montangruë eſt je
penſe ſon nom,
Et d'eſtre tres-grand politique
En tous lieux il a renom.
Il pouroit gouverner luy ſeul mille
Provinces,
Et nous n'avõs point aujourd'huy

De perſonnes qui mieux que luy
Sçachent les Intereſts des Princes.

En voicy d'autres, pourſuivit-il apres avoir achevé ces premiers, qui ſont d'une Scene aſſez plaiſante: C'eſt d'une petite Bourgeoiſe, dont le Mary eſtoit Nouvelliſte écoutant, & perdoit tous les jours ſon temps à venir icy. Elle l'y vient chercher, ſe plaint de luy, & en parle à tous ceux qu'elle rencontre. Apres avoir dit qu'elle le vient chercher elle continuë.

Avecque de foibles cervelles,
Aqui ce Iardin plaiſt auſſi,
Il eſt des jours entiers icy,
A toûjours écouter, ou conter des
Nouvelles.
Ce Meſtier où l'onperd ſon temps,
N'eſt pas le fait d'un Hõme ſage
Qui doit ſonger à ſon ménage,
Et n'eſt que pour les faineans.

Je luy dis que je trouvois ces Vers fort naturels. Ecoutez ceux-cy, me dit-il, ils vous plairont davantage, ils ſont de la meſme Scene.

Quand chez un Procureur il va
pour ſes Affaires,
Il oublie en cauſant ce qui l'y fait
aller;
Pourveu qu'il nouvelliſe, il n'y

ſonge plus gueres,
Et s'en revient ſans en parler.
Dernierement tout preſt à rendre
l'ame,
Il penſa me faire enrager,
Et d'un air tout mourant, il me di-
ſoit, ma Femme,
N'as-tu rien de nouveau? Si tu
veux m'obliger,
Va-t'en chercher, je te conjure,
Quelque Nouvelle qui ſoit ſeure.
A ſon Apoticaire il en diſoit au-
tant,
A ſon Medecin tout de meſme:
Ils avoient beau le voir avec un
ſoin extréme,
Sans Nouvelles, jamais il n'en eſtoit
content;
S'ils n'en apportoient pas, il leur
faiſoit la mine,
Et nous eſtiõs obligez quelquefois

D'en inventer entre nous trois,
pour l'engager àprendre Medecine.

Ces Vers ſont aſſez plaiſans, luy dis-je, quand il eut achevé de parler. En voicy encor ſur le meſme ſujet, me repartit-il; puis il pourſuivit de la ſorte.

Il ne ſonge jamais ſi ce n'eſt de
Nouvelles,
Et quand il croit en avoir de fort
belles,
Il me tire en rêvant la nuit pour
m'en conter.
Quand il n'a rien à faire, il leve
quelque Armée,
Qu'il caſſe quelques jours apres;

Et quelquefois il croit voir l'Europe
allarmée
De ſes chimeriques appreſts.
Sa folie eſtant ſans ſeconde,
Il oſte en ſa penſée, & donne des
emplois,
Et croit que tous les Rois du Mõde
Devroient aplaudir à ſon choix.
Dernierement la nuit, il brûla trois
Chandelles
Des ſix à la liure, & des belles,
A compter par ſes doigts, à la plu-
me, aux jetons,
Combien le Grand Seigneur a de-
dans ſon Armée,
Dont la Pologne eſt allarmée,
De Cavaliers & de Piétons;
Puis avec grande patience,
Il vit à quoy pouvoit monter cette
dépenſe;

Et d'un ſi long travail las juſque
au dernier point,
Il vint coucher en ſuite, & ne me
parla point.

Si tous les Hommes eſtoient comme celuy-là, luy repartis-je, les Femmes ſeroient fort à plaindre, & le Roy manqueroit bientoſt de Soldats. Voicy encor des Vers, me répondit-il, qui marquent bien ſa folie.

Quelquefois luy-meſme il s'écrit,
Pour faire voir qu'il a bien des cor-
reſpondances,
Et faire croire ce qu'il dit.

En voicy encor d'un autre endroit, adjouſta le meſme; car jamais Homme ne fut ſi en train de dire des Vers.

Si chez nous pour affaire il paſſe un
demy jour,
Il bâtit d'abord une Hiſtoire,
Et tâche à ſes pareils de faire auſſi-
toſt croire
Qu'il vient d'arriver de la Cour;
Quand il reſve, il me veut obliger à
me taire,
Il dit qu'il m'apprendra les Nou-
velles qu'il fait:
Iugez ſi tous les jours cela me ſatis-
fait;
Ce ſont là ſes douceurs, & tout ce
qu'il ſçait faire.

Cette pauvre Femme eſtoit bien à plaindre, luy dis-je; & ſi toutes celles des Nouvelliſtes le ſont autant, je croy que pour ſe faire démarier, il ſuffira de dire qu'on a un Mary Nouvelliſte. J'en connois, me répondit-il, qui ne ſont pas ſi foux que celuy-là. Mais écoutez ce que cette Femme dît encor de ces Meſſieurs; je ne vous en diray pas davantage d'aujourd'huy, & c'eſt le reſte de la Scene que je viens d'achever.

Leurs emplois ſont fort beaux ſur la
terre & ſur l'onde,
Ils gouvernẽt ſeuls tout le Mõde,
Ils prennent les Villes d'aſſaut,
Sans leur avis jamais rien n'eſt fait
comme il faut,
Et leur prudence eſt ſans ſeconde.
Ils jugent ſouverainement,
Ils condamnent les uns, aux autres
ils font grace;
Et par un ſi beau jugement,
Il faut que tout le monde paſſe:
Ils ſçavent le preſent, le futur, le
paſſé,
Et ſouvent un Arreſt qui n'eſt point
prononcé;
Mais entre eux toutefois ils ne
s'accordent guere,
Chacun ayant divers ſouhaits,
Le Guerrier conclut à la Guerre,
Et le Pacifique à la Paix.

Je n'eus pas plutoſt donné l'encens à cet Autheur, que je connus bien qu'il attendoit, que nous vîmes venir à nous deux Hommes, ou deux Nouvelliſtes, comme il vous plaira de les nommer, puis qu'en ce lieu c'eſt preſque la meſme choſe; c'eſt pourquoy dans la ſuite de ces Memoires, je me ſerviray indiféremment de l'un & de l'autre nom. Nous allâmes au devant de ces Meſſieurs; & comme nous fûmes aſſez proches d'eux pour les entendre, nous

oüymes que l'un diſoit: Ah Queuë, cruelle Queuë, que tu cauſes de deſordres, que tu ruïne de Gens, & que tu fais commettre de meurtres! Ce diſcours nous ſurprit, & nous ne pûmes deviner ce qu'il vouloit dire; mais enfin il nous fit entendre qu'il vouloit parler de la Queuë de Cheval qui eſt le Signal de la marche generale des Troupes Ottomanes, & qu'elle eſtoit depuis peu expoſée dans la Court du Sultan. Le meſme nous dit que Monſieur

le Comte d'Eſtrées eſtoit arrivé à Breſt avec les Vaiſſeaux que le Roy avoit fait armer à Rochefort; & que Monſieur le Marquis de Seignelay, dont les ſoins n'avoient pas peu contribué à cet armement, eſtoit arrivé avec luy, & que ces Navires au nombre de quarante-quatre, montées de quinze cens pieces de Canon, partiroient au premier vent favorable, pour aller joindre l'Armée Navale d'Angleterre. Il nous dit encor que Sa Majeſté eſtoit

arrivée à Charleroy avec une viteſſe incroyable, & que bien qu'elle dût eſtre fatiguée, elle ne laiſſoit pas de viſiter tous les jours ſon Armée ; que l'avantgarde de vingt mille Hommes en eſtoit partie le neuf avec Monſieur de Turenne, & que deux mille Dragons eſtoient partis quelques jours auparavant, ayans en teſte Monſieur le Marquis de Fourilles, qui paſſe avec juſtice pour un des plus braves Officiers de Cavalerie. Ces Nouvelles eſtant trop

luy dit que c'eſtoit une Nouvelle de Gazette ; mais il répondit qu'il auroit bien voulu l'apprendre ſur l'heure : de maniere que chacun luy dit ce qu'il en ſçavoit ; mais on eut bien de la peine à s'accorder. Cependant aprés beaucoup de conteſtations, on demeura d'accord que la Queuë de Mademoiſelle avoit eſté ſoûtenuë par Meſſieurs les Marquis de Clerambaut ; celle de Mademoiſelle d'Orleans, par le Fils de Monſieur le Duc de Ro-

generalement ſçeuës pour eſtre conteſtées, on paſſa legerement deſſus. Les uns aſſiegerent Maëſtric, & les autres allerent juſqu'à Rhimberg, ou Vezel. La Converſation de ce jour là ayant commence par une Queuë, elle finit par pluſieurs autres. On avoit fait la veille à S. Denis le Service de feuë Madame la Ducheſſe Doüairiere d'Orleans, & il ſe trouva un Curieux qui dit qu'il vouloit ſçavoir par qui les Queuës avoient eſté portées. On

quelaure, & Monſieur le Marquis de Rambures ; & celle de Madame de Guiſe, par Monſieur le Marquis de Vinier, & par le Fils de Monſieur le Comte de Sainte-Meſme, & que ces Princeſſes avoient eſté conduites par Monſieur le Prince de Conti, & Monſieur le Prince de la Roche-ſur-Yon ſon Frere. On adjouſta que Monſieur l'Eveſque de Tulles avoit fait l'Oraiſon Funebre, avec l'applaudiſſement de toute l'Aſſemblée, & que Meſ-

fieurs les Eveſques de Tarbes, de S. Papoul, d'Autun, du Mans, & d'Acs, avoient fait les cerémonies accoûtumées en pareilles rencontres; le Corps ayant eſté porté au Caveau par les Gardes du Corps de la Princeſſe défunte, les coins du Poële de la Couronne ayant eſté ſoûtenus par Monſieur le Comte de Beloy, Capitaine des Gardes de feu Monſieur le Duc d'Orleans, & Lieutenant de Roy en Brie, & par Meſſieurs de Raré, de Somerie,

& de Sainte-Meſme le Fils. Je ne croy pas, Madame, que cet article doive beaucoup vous divertir; mais on ne doit rien oublier dans une Hiſtoire journaliere. Peut-eſtre auſſi que je me trompe, & qu'il y a quelque choſe dans cet article que vous ſerez bien-aiſe d'apprendre. Quand il s'agit de s'inſtruire de tout, on veut quelquefois bien lire quelques lignes qui ne divertiſſent gueres. Paſſons aux Nouvelles de la troiſiéme Semaine, dont la

plûpart ſont ſi extravagantes, que je ſuis aſſuré qu'elles vous ſurprendront.

III. SEMAINE.

Nouvelles du 14. de May juſques au 21.

L'Assemble'e fut ouverte de bonne heure le jour que j'avois choiſi cette Semaine pour m'y rendre, & je trouvay un gros peloton de Nouveliſtes, que j'eus bien de la peine à percer: Il y en avoit beaucoup d'inconnus

à la Compagnie ordinaire, parce qu'on eſtoit ſur le poinct de commencer la lecture d'une Lettre qu'on avoit fort vantée avant que de la lire, & qui ne contenoit à ce qu'on diſoit que des Miracles : Elle eſtoit adreſſée à un Nouvelliſte de Paris par un Gentilhomme Campagnard qui eſtoit autrefois venu aux Nouvelles, comme il paroiſt par le commencement de ſa Lettre, que je vais mettre icy toute entiere ; car ayant deſſein de vous envoyer

tout ce qui paroiſt de nouveau, je prens des copies de tout ce qu'on me fait voir.

LETTRE.

I'Ay des choſes ſurprenantes à vous mander aujourd'huy, pour payer celles que vous m'écrivez quelquefois ; mais comme il ſeroit avantageux à celuy dont je les tiens d'eſtre connu. Ie vous prie de lire ce que je vous mande aux Nouvelliſtes de

profeſſion, qui s'aſſemblent au Palais & aux Iardins publics, parce qu'il ſera bientoſt publié par ces affamez de Nouvelles, ces Affiches parlantes, ces Trompettes de tout ce qui ſe paſſe de nouveau, & dont le bruit ſe fait entendre par tout ; ces Suppots de la Renommée, & ces pelotons enfin raiſonnans de Nouvelles, & compoſez de Gens de tous Etats, ainſi que d'Ignorans & de Sçavans.

Le Nouvelliſte qui faiſoit

une Comedie, & qui en avoit ſouvent dit des Vers à tous ceux qui ſe trouvoient ordinairement à l'Aſſemblée, s'écria dés qu'on eut achevé de lire ce commencement. Ah que j'ay bien peint cet endroit dans ma Comedie ! Puis il dit ces Vers ſans attendre qu'on les luy demanda.

Ce ſont de ces amas d'avides Nouvelliſtes,
Qu'une Nouvelle fait groſſir,
Et qu'une autre plus loin, dite par
leurs Copiſtes,
Fait en un inſtant éclaircir.
Ie m'imagine voir des teſtes avancées
Sur des eſpaules entaſſées

En disant ces deux derniers Vers, il regarda plusieurs Personnes, dont les testes estoient avancées sur les épaules des autres; & s'estant mis au mesme instant à soûrire, il en fit rougir plusieurs. Un Homme qui se promenoit, voyant ce gros peloton, pressa si bien les autres, qu'il se fit jour; & estant parvenu jusques aux premiers rangs, il demanda à celuy qui tenoit la Lettre, s'il vouloit bien qu'il écoutât. Apres qu'il luy eust répondu que oüy, il poursuivit ainsi.

Il y a quelques jours que j'allay voir un Homme qui a fait le tour du Monde, & qui s'est retiré dans une Maison de Campagne à deux lieuës de la mienne. Il me montra d'abord une Eponge qui retient la voix articulée, comme les nostres font les liqueurs: de sorte qu'en la pressant un peu, l'on en fait sortir des paroles; Elle fait encor d'autres merveilles & rend le son de plusieurs Instrumens.

Chacun interrompit la lec-

ture de cette Lettre, par les marques d'étonnement qu'il donna; mais le desir d'aprendre le reste, fit bientost faire silence, & le Lecteur continua de la sorte.

Il me fit voir un Arbre qui porte un fruit d'or dont il ne sçait pas encor la grosseur: Il en a trouvé la racine dans les Mines du Perou; il y a six mois qu'il l'a plantée, & le fruit est déja plus gros que des Noix.

L'étonnement que causa

cet article fut encor plus grand que celuy qu'on avoit déja fait voir, & l'on ne doit pas en estre surpris, puis que l'or en estoit le sujet. Un Nouvelliste raisonneur, dit qu'on pouvoit deviner aisément pourquoy cet Arbre produisoit de l'or, & que sa racine ayant pris naissance dans une terre où l'or croissoit abondamment, ce que pour luy servir de nourriture elle en avoit pris en croissant, & qu'elle avoit fait par là changer en sa nature, estoit

la cauſe de l'étonnement que chacun faiſoit paroiſtre, qui à ce qu'il diſoit ne devoit pas eſtre ſi grand. Pluſieurs donnerent là dedans; & apres avoir ſouhaité des Forcſts entieres & des Jardins remplis de ces Arbres précieux, ils donnerent le temps de lire ce qui ſuit.

Il a plein une Cuvette d'Eau de la Fontaine du Soleil, qui eſt dans les Deſerts d'Affrique: Elle boult toute la nuit quelque froid qu'il

faſſe, & elle géle au plus ardent Soleil.

Parmy tant de choſes rares, il a une Caiſſe pleine de Terre du Royaume de Golconde, tirée d'une Terre ſi abondante en Diamans, que le Roy de ce Païs l'a fait fermer, de peur qu'ils ne devinſſent trop communs. Les Diamans qu'on met dans cette Terre, deviennent en trois mois une fois auſſi gros qu'on les y met. I'ay veu chez luy dans une Fontaine, du Sable de la Mer Rouge, qui produit du Corail. Il a

trouvé chez les Abyſſains, des Animaux appellez Chevaux de Riviere: Il en garde un dans un Etang; On va deſſus auſſi viſte que ſi l'on voloit; mais il faut avoir des Bottes de cuir boüilly: Ils ſont preſque ſemblables aux Poiſſons volans des grandes Indes, dont il eſt parlé dans le Livre intitulé les Delices de la Hollande. *Il peut faire peupler une Iſle en peu de temps, ayant le ſecret de faire avoir des Enfans aux Filles de huit ans.*

Toutes les Meres Coquettes s'en plaindroient, interrompit un Homme de la Compagnie; & comme elles ſeroient grand'-Meres dans le temps qu'elles voudroient encor paſſer pour Filles, elles en auroient un dépit inconcevable. Je ne doute point que ce ſecret ne ſoit veritable, interrompit un autre; & l'Hiſtoire d'une Fille de huit ans, qui accoucha autrefois dans la Ruë Aubriboucher, eſt une choſe publique. Mais pour. ſuivez, Monſieur, je vous

prie, dit un autre, à celuy qui tenoit la Lettre : Il fut auſſi-toſt obeï.

Il a trouvé l'invention des Chaiſes volantes, & à Voilles ; mais il faut faire applanir les chemins pour ſe ſervir de ces dernieres, ainſi que des Moulins ambulans qui labourent la terre ſans qu'il ſoit beſoin d'Hommes ny de Chevaux. Il a le ſecret d'adoucir l'eau de la Mer.

D'adoucir toute l'eau de la

Mer, s'écria un Nouvelliſte, ce Secret eſt admirable ! Il y avoit il y a quelque temps un Hollandois, luy repartit un autre, qui ſe vantoit de l'avoir : Mais pourſuivez, Monſieur, dit le meſme en ſe retournant devers celuy qui avoit lû la Lettre. Je n'ay plus rien à dire, luy repliqua-t-il ; & je crois que voſtre curioſité doit eſtre amplement ſatisfaite. A peine eut-il achevé ces paroles, que le peloton s'éclaircit tout d'un coup : Les Curieux impertinens qui

n'eſtoient point connus de ceux de la Compagnie ordinaire, allerent chacun de leur coſté ; & ceux qui eſtoient au milieu, eſtans déchargez des fardeaux qu'ils avoient ſur leurs épaules, commencerent à reprendre haleine, & à reſpirer un peu. Les Nouvelles de la Guerre furent enſuite miſes ſur le tapis, & l'on dit qu'à Ratiſbonne apres beaucoup de conteſtaitons, les trois Colleges avoient nommé de la part des Catholiques, les Generaux

Impériaux Heyſter, & Capliers, avec le Baron de Bonch ; & que les Proteſtans avoient choiſi le Comte Maurice de Solms, le Baron d'Usfeler, & le Colonel Perlepes. On y dit encor que. Monſieur de Montal, Gouverneur de Charleroy, eſtoit arrivé à Nuits, pour y commander un Corps de dix mille Hommes ; & que les Armées du Roy, de Monſieur le Prince de Condé, & de Monſieur de Turenne, avançoient toûjours. On y compta

non ſeulement tous leurs Campemens, mais encor juſques à leurs pas. Je ne vous fais point le détail de tout cela, il ſeroit trop ennuyeux, & je me reſerve à vous entretenir plus au long, lorsqu'il ſera queſtion de Sieges & de Combats. Les Nouvelles de Mer ſuccederent à celles de Terre, & l'on aſſura que les cinquante Vaiſſeaux que Sa Majeſté avoit promis au Roy d'Angleterre, avoient mis à la voille le dix de ce mois, à cinq heures du ma-

tin, avec un vent favorable, pour aller joindre la Flote Angloiſe. On dit preſque en meſme temps, qu'une Fregate du port de ſix-vingts tonneaux, commandée par Monſieur de S. Michel, avoit pris un Flibot Hollandois, du port de deux cens tonneaux, apres l'avoir combattu pendant cinq heures. Nous donnions au Vainqueur les loüanges qu'il meritoit, lors que nous vîmes arriver un Italien tout en pleurs. Comme il nous eſtoit

connu parce qu'il venoit quelquefois aux Nouvelles, nous luy demandâmes le ſujet de ſa douleur: Il nous dit que l'Italie avoit fait une grande perte. Nous crûmes qu'il eſtoit mort quelqu'un de ſes Souverains, & nous luy en nommâmes pluſieurs. Il nous répondit que ce n'eſtoit point cela. Il nous vint alors dans la penſée, que les Turcs avoient fait quelque Deſcente, & s'eſtoient emparez de quelque Place. Ce n'eſt point tout cela,

nous dit-il: C'eſt un malheur beaucoup plus conſiderable; Et puis que vous le voulez ſçavoir, adjouta-t-il; Je vous diray que l'Iſle de Sanchio, qui avoit plus de ſoixante mille d'étenduë, & qui eſtoit des plus fertiles & des plus peuplées, a eſté ſubitement abiſmée dans la Mer, ſans qu'il en ſoit demeuré qu'une Tour. Quoy que cette Nouvelle ne dût point nous inſpirer de joye, elle ne laiſſa pas de nous faire rire au fonds de l'ame, à cauſe de la ſurpriſe qu'elle

nous avoit donnée. Cette avanture nous fit mettre ſur le chapitre des Iſles flotantes ; & pour conſoler ce pauvre Etranger, on luy dit que celle dont il pleuroit la perte, n'avoit peut-eſtre que changé de place. Cela ne le ſatisfit pas beaucoup, il s'en retourna tout chagrin, & chacun le ſuivit bien-toſt apres.

IV. SEMAINE.

Nouvelles du 21. de May jusques au 28.

IE me rendis un des jours de cette Semaine d'aſſez bonne heure au Bureau, croyant que j'aurois le loiſir de me promener quelque temps ſeul, & de réver à quelques Affaires que j'avois dans la teſte; mais je ne fus pas plutoſt

entré, que j'apperçeus le Nouvelliſte Autheur qui travailloit à ſa Piece. Il vint à moy dés qu'il m'eut apperçeu, & me dit qu'il me vouloit faire voir ce qu'il venoit de faire. C'eſt une Scene de ma Piece contre les Nouvelliſtes, adjouta-t-il; & c'eſt de la meſme Femme dont je vous ay parlé. Voicy ce qu'elle dit aux Nouvelliſtes à qui elle demande ſon Mary.

Meſſieurs, je vous demande excuſe,
Et je croyois avecque vous
Trouver mon faineant d'Epoux,
Qui

Qui tous les jours icy s'amuſe,
Et fait le Nouvelliſte au milieu de vingt fous.

On luy répond,

Qu'eſt-ce qu'un Nouvelliſte? il n'eſt je croy perſonne
Que l'on appelle de ce nom,
Et ce n'eſt qu'une viſion.

Elle leur replique.

Vrayment vous nous la donnez bonne:
Pour moy je les connois fort bien,
Et les ay veu cauſer enſemble,
Lors qu'une Nouvelle de rien
Quelquefois icy les aſſemble.

Un Nouvelliſte dit à part.

Ce qu'elle dit eſt une verité.

Elle pourſuit.

On en rencontre icy preſque dans
chaque Allée.
Ils appellent voſtre Aſſemblée,
La Compagnie & la Societé,
Ou le grand Bureau des Nouvelles,
Qui bien ſouvent ne ſont que ba-
gatelles.
Si quelqu'un d'entre eux vient trop
tard,
Il dit d'une ame un peu dolente,
Qu'il en aura pourtant ſa part,
Quoy qu'il ne ſoit venu qu'à Nou-
velle expirante,
Qu'à l'heure des reflexions,
Et qu'au temps où les Politiques

Font en parlant des Affaires pu-
bliques,
Redoubler les attentions.
Les Nouvelles, dit-il, ne ſont bien
aſſurées,
Qu'à ces heures là ſeulement;
Et l'on n'y croit parfaitement,
Que quand par tels & tels elles ſont
averées,
Qui ſouvent ont l'honneur de voir
Des Gens que leur employ contraint
à tout ſçavoir.
Si chacun, pourſuit-il, a quitté
l'Aſſemblée,
Quelque Nouvelliſte accomply,
Qui de tout ſera bien remply,
Pourra m'inſtruire à fonds faiſant
un tour d'allée.

Il s'arreſta là un moment,

comme pour reprendre haleine, puis il pourſuivit auſſitoſt ſans me donner le temps de parler.

D'autres croyant dire merveilles
Diſent cent ſottiſes pareilles.
Tel ne manquant jamais, dit-il,
de tout ſçavoir,
De la Compagnie eſt l'eſpoir.
Enfin tous ces grands eſprits fermes,
Pour s'expliquer ont quantité de
termes,
Comme, aujourd'huy ſur le Bureau
Nous n'avons rien mis de nouveau,
La Cõpagnie a toutes ces Nouvelles,
Sur le Bureau l'on en mit hier de
belles,
Ou le Bureau doit s'ouvrir à l'in-
ſtant,

On doit tantoſt en examiner telles,
Car le Bureau n'eſt encor que de
tant,
Telle Nouvelle n'eſt pas mure,
Telle eſt aujourd'huy dans ſon plain,
Telle eſt aux abois, & demain
Telle ſeulement ſera ſeure.
Tels ne ſçachant rien des premiers,
Ne ſont que de francs regratiers,
Et les bonnes toûjours leur eſtant in-
connuës,
Ils ne ſçavent que les menuës,
Qu'ils debitent tous les derniers.

Hé bien qu'en dites-vous, me dit-il en me regardant fixement, apres avoir achéué ce Couplet? Je ſuis ſurpris, luy repartis-je, de ce que vous avez trouvé tant

de termes differens pour une choſe que l'on ne croit pas qui en ait. J'ay bien examiné ces Meſſieurs, me répondit-il, & j'ay remarqué.... Il s'interrompit luy-meſme en cet endroit; & voyant un amas de Gens qui commençoient à former un peloton, il crut que l'on alloit debiter quelques Nouvelles, & il y courut avec plus d'empreſſement que n'en avoient tous ceux qu'il dépeignoit dans ſa Comedie.

Les Nouvelliſtes qu'il

ſut joindre, s'entretenoient de la mort de Monſieur Godeau Eveſque de Vence, qui eſtoit de l'Académie Françoiſe: Ils loüerent fort ſes Poëſies, & ſa Traduction des Pſeaumes. Cette mort fit parler de celle de Monſieur de la Mothe-le-Vayer, qui laiſſoit par ſon trépas une ſeconde place vaccante dans l'Académie. C'eſtoit un Homme tres-docte, qui avoit beaucoup de belles Lettres, & qui a laiſſé au Public quinze ou ſeize Volumes d'Oeuvres diverſes,

qui luy ont acquis beaucoup de reputation. Il avoit eſté Precepteur de Monſieur Frere Unique du Roy, & s'eſtoit marié à l'âge de quatre-vingts ans, à Made. moiſelle de la Haye. Il a encor veſcu pluſieurs années apres ſon Mariage. Voila de quelle maniere les Nouvelliſtes s'en entretinrent; & comme ils ne dirent rien que de veritable, je n'ay rien à vous dire davantage ſur ce ſujet, ſinon qu'ils diſpoſerent des deux places vaccantes dans l'A-

cadémie, & qu'ils les remplirent de deux beaux Eſprits, ou du moins de deux Perſonnes, qui ſelon leur ſentiment en avoient beaucoup. Peut-eſtre que Meſſieurs de cette Illuſtre Compagnie, ne ſeront pas tous de leur gouſt. On n'eut pas plutoſt diſpoſé de ces deux places, qu'on parla du départ de Monſieur de Gaumont, qui doit paſſer dans toutes les Cours d'Italie. Pluſieurs crurent avoir deviné le ſujet de ſon Voyage; mais voyant que les autres

n'en demeuroient pas d'accord, ils quitterent le ſujet des Negotiations, pour parler de l'Envoyé. Ils s'étendirent ſur ſon merite, & dirent qu'il avoit eu pluſieurs Emplois dedans & dehors le Royaume, dont il s'eſtoit toûjours tres-bien acquité. Il y en eut un de la Compagnie, qui demanda quelle Charge il avoit. On luy dit qu'il eſtoit Gentilhomme ordinaire de la Maiſon du Roy, & qu'il eſtoit couché ſur l'Etat avec cette qualité; mais parce

qu'elle eſtoit étenduë en trop de paroles, il avoit plû à l'uſage de faire appeller tous ceux qui ont les meſmes Charges, les Ordinaires du Roy. On adjouſta que Sa Majeſté en avoit vingt-ſix pour porter par tout ſes volontez, pour aller faire des Complimens de ſa part aux Princes Etrangers, & les faire recevoir dans ſes Eſtats, & pour faire d'autres fonctions ſemblables, pour leſquelles ils eſtoient nommez ſelon qu'il plaiſoit au Roy; & que lors qu'il leur

trouvoit de l'intelligence pour les Affaires, il les employoit ſouvent dans les Negotiations. Ceux qui ne ſçavoient point toutes ces choſes, furent ravis de les apprendre : En ſuite dequoy la converſation tourna ſur la Promotion de l'Eveſque de Laon au Cardinalat. On dit qu'il eſtoit de grande naiſſance, & qu'avec beaucoup d'eſprit, il avoit beaucoup de ſçavoir. Quelques Ignorans voulurent dire qu'un Homme qui avoit de l'eſprit,

devoit avoir du ſçavoir. On leur repartit que ce n'eſtoit pas une conſequence, & que bien des Gens avoient naturellement de l'eſprit, qui n'avoient ny merite, ny prudence, ny ſçavoir. Cet entretien fut cauſe que l'on parla de la mort de Monſieur le Marquis de Bourdeille qui en avoit beaucoup. Pluſieurs ne le connurent pas d'abord ſous ce nom; mais quand on eut dit qu'il eſtoit de la Maiſon de Brantoſme, chacun ſe ſouvint auſſi-toſt des Me-

moires qui ont rendu ce nom ſi illuſtre. Il y en eut un de la Compagnie, qui dit que feu Monſieur le Marquis de Bourdeille eſtoit Seneſchal de Perigord, & qui demanda qui avoit eu cette Charge. On luy dit que Monſieur le Marquis de Laurieres, Lieutenant de Roy de la meſme Province, & Beau-frere de Monſieur le Duc de Montauſier, en avoit eſté pourveu par Sa Majeſté. Ce choix ayant eſté approuvé, on parla de celuy que le

Roy avoit fait de Monſieur le Comte d'Avaux, pour demeurer à Veniſe en qualité d'Ambaſſadeur. Quoy que le grand Nom d'Avaux fut connu, pluſieurs ne pouvoient neanmoins bien démeſler qui eſtoit celuy que Sa Majeſté avoit nommé pour cette belle Ambaſſade. Je leur appris qu'il eſtoit Fils de Monſieur le Preſident de Meſmes, & Neveu du Grand d'Avaux, ſi fameux dans les Ecrits de Voiture, & Plenipotentiaire à Munſter. Les Nou-

velliſtes qui ne ſe plaiſoient à parler que de ce qui regardoit l'Armée, eſtant arrivez, on ne s'entretint plus que de Guerre. On commença d'abord par la jonction de noſtre Flote, avec celle d'Angleterre; & l'on dit que Sa Majeſté Britannique eſtoit entrée ſur le Bord du S. Philippes, du Terrible & du Superbe, & qu'elle avoit paſſé la moitié du jour à viſiter ces Navires & ceux qui compoſent nos quatre Eſcadres; ſçavoir les deux de Bretagne, celle de

de Guyenne, & celle de Poitou. Quand Sa Majeſté Britannique eut viſité nos Vaiſſeaux, & qu'elle eut eſté reconduite juſques à Londres par les Nouvelliſtes, on accompagna noſtre Grand Monarque depuis Charleroy juſques au Camp des environs de Viſeyt; on luy fit recevoir ſur le chemin des complimens de la part de Monſieur le Comte de Monterey, Gouverneur des Païs-Bas, qui paſſe pour un tres-galant Homme dans l'eſ-

prit de tout le Monde. Il envoya Dom Franceſco Agoſto, Lieutenant Generàl de la Cavalerie de Flandres, qui s'acquita tres-bien de cette commiſſion, & qui fut regalé d'une Boëte à Portrait enrichie de Diamans de tres-grand prix. On détacha en ſuite dans la meſme marche Monſieur le Comte de Chamilly, d'une des meilleures Maiſons de Bourgogne, brave Officier, bon Commandant & autrefois Lieutenant General de l'Armée

de Monſieur le Prince, pour s'aller emparer de Maſeïc, où l'on dit qu'il demeureroit douze mille Hommes ſous ſa conduite, & celle de Monſieur le Chevalier du Pleſſis, qui la feroient fortifier. Monſieur le Comte de Lorge fut auſſi détaché avec trois mille Chevaux, pour aller camper aux environs de Maëſtric Il fut dit auſſi que Monſieur de Lançon, Lieutenant des Gardes du Corps avoit eſté à la petite guerre avec deux cens cinquante Maiſtres,

& que Sa Majeſté avoit eſté complimentée par les Deputez de la Ville de Liege, par le grand Archidiacre, accompagné de pluſieurs Chanoines au nom du Chapitre, & par beaucoup d'autres de tout le Païs. On n'oublia pas de parler de l'arrivée de Monſieur le Prince de Condé, & des fatigues de Sá Majeſté, qui eſt toûjours la premiere & la derniere à Cheval, & qui écrit tous les jours de ſa main propre les ordres qu'elle donne à tous ſes

Officiers Generaux. Voila les Affaires en bon train, dit alors une Perſonne de la Compagnie, en faiſant paroiſtre beaucoup de joye, & il faut neceſſairement que l'on parle dans peu de quelque choſe de conſiderable, & il y aura bientoſt des coups donnez. Vous en parlez bien à voſtre aiſe, luy repartit un bon Vieillard qui avoit fait trente ou quarante Campagnes: ſi vous ſçaviez quelles ſont les fatigues de la Guerre, &.... Chaque Mé-

tier a ſes peines, interrom. pit le Nouvelliſte; mais je croy que celles de la Guerre ne doivent pas eſtre ſi gran. des, puis que l'on dit que tout ce qu'on entreprend pour la gloire eſt doux. S'il eſt doux pour la gloire, il eſt bien rude pour le corps, re. pliqua le Vieillard : Tout fatigue à la guerre, le moin. dre petit froid incommode A la S. Jean la trop grande chaleur affoiblit les corps de maniere que ſans com. pter la faim, la ſoif, la pluy & les fatigues des marches

quité, qui jetta l'eau qu'on luy apporta, lors que toute ſon Armée mouroit de ſoif. Une grande Ondée qui ſur. vint, & qui auroit pû don. ner à boire à toute l'Armée d'Alexandre, obligea la Compagnie de ſe ſeparer ſans pourſuivre une Conver. ſation qu'elle auroit eu bien de la peine à quiter.

le beau temps meſme cauſe des incommoditez à ceux qui ſont à l'Armée. Rien ne peut faire de peine, repartit le Nouvelliſte, quand on eſt animé par l'exemple d'un grand Monarque, qui agit plus que le moindre ſoldat de ſon Armée, puis qu'outre les fatigues du corps, il ſe donne encor celles de l'eſprit, par le ſoin qu'il prend de toutes cho. ſes. Il eſt vray, répondit le bon Vieillard, qu'il ne s'é. pargne pas plus que ce grand Monarque de l'Anti-

V. SEMAINE.

Nouvelles du 28. de May juſques au 4. de Iuin.

IE crains, Madame, que les dates qui ſont à la teſte de chaque Semaine ne vous embarraſſent, & je crois vous devoir avertir que je ne prétens pas tou. jours vous donner la plus part des Nouvelles que je vous envoye, comme des

choſes qui ſe ſont paſſées dans la meſme Semaine, mais ſeulement comme des Nouvelles qui s'y ſont debitées : Ainſi vous devez prendre garde que la plus part de ce qui regarde la Guerre, s'eſt le plus ſouvent paſſé dans la Semaine qui précede celle où on le raconte, comme vous connoiſtrez facilement par les Nouvelles que vous allez entendre. Je croy vous devoir faire part d'abord des Extraits d'une Lettre qui fut trouvée aſſez curieuſe

par tous les Nouvelliſtes, & qui fut leuë par un de leurs Confreres au commencement de cette Semaine.

EXTRAIT D'UNE LETTRE du Camp de Viſeyt.

AV ſortir de Vizeyt une partie de l'Armée alla camper pour la premiere fois à quatre lieuës de Charleroy. La premiere action des Soldats quand ils ſont arrivez au lieu du campement, eſt de poſer les armes, & de courir

dans les Villages circonvoiſins, à la paille, au foin, au bois & à l'eau ; les Cavaliers avec les Chevaux la faux en main, & les Fantaſſins à pied. C'eſt un ſpectacle aſſez étonnant de voir tout ce qui ſe paſſe en de pareilles occaſions, & meſme en ſi peu de temps, que j'aurois de la peine à le croire, ſi je n'en avois eſté témoin. Les Prez & les Bleds y ſont non ſeulement fauchez en un moment, mais les Arbres les plus hauts y ſont abatus.

AUTRE EXTRAIT de la meſme Lettre.

IL y a une choſe aſſez remarquable au Païs de Liege ; Ce ſont quantité de Buttes au milieu des vaſtes Campagnes les plus fertiles du monde. Ceux du Païs tiennent que ces petits Tertres ſont des Tombeaux des Capitaines Romains morts autrefois en ce Païs, ſur les corps deſquels chaque Soldat apportoit ſa hottée de terre.

AUTRE.

ON nous dit que Monsieur de Turenne avoit couché pres du Canon sur une botte de foin, n'ayant pas voulu accepter un Carosse qu'on luy avoit offert pour se coucher; Et Monsieur de Chamilly luy ayant fait donner avis que Maseik petite Ville sur la Meuse, à trois lieuës au dessous de Maëstric, qui pretend estre neutre, ne vouloit point recevoir de Troupes de France,

il luy avoit envoyé ordre de la battre avec le Canon; ce qui ayant esté fait; elle se rendit aussi-tost, n'estant demeuré que deux Soldats & un Aide-Major du Régiment d'Alsace, qui furent tuez

AUTRE.

LE Campement de l'Armée du Roy est à l'endroit le plus beau que j'aye encor veu. Il est dans une Campagne fort unie, qui a pour bornes d'un costé une chaisne de Montagnes couver-

tes de Bois & de Païsages delicieux, & de l'autre la Meuse, qui est une Riviere fort spacieuse, sur laquelle est basty un Chasteau fort agreable, & bien gardé par les Espagnols. On voit encor du Camp la Ville de Viseyt, qui est presque toute bastie de brique & par compartimens.

Celuy qui lût cette Lettre ayant connu qu'elle avoit plû à la Compagnie, en tira aussi tost une autre de sa poche, écrite par le mesme

Il dit qu'elle venoit de Liege, & qu'elle contenoit des choses beaucoup plus curieuses que la precedente. On le pressa de la lire, & il y consentit sans se faire beaucoup prier. Voicy l'Extrait de ce qu'il y avoit de plus remarquable.

EXTRAIT D'UNE LETTRE écrite de Liege.

NOus arrivâmes hier icy à neuf heures du matin. Cette Ville m'a paru fort

ſemblable à celles d'Italie. Ses Baſtimens n'en ſont pas reguliers ; mais ils ſont tous peints & colorez de diferentes manieres, ce qui fait un agreable objet à la veuë, & la pluſpart paroiſſent de brique encor qu'ils n'en ſoient pas. On s'y ſert ſouvent d'une certaine pierre griſe & dure qui reſſemble beaucoup au marbre. Les dedans des Maiſons ſont pavez de petits careaux de toutes couleurs. La batterie de Cuiſine eſt toûjours fort nombreuſe & fort luyſante en ce Païs ; & l'on

doit peu s'en étonner, puis qu'elle ne ſert preſque jamais. Les Cremillieres y ſont plus claires que du verre, parce qu'on n'y bruſle point de bois, mais bien d'un certain charbon de terre qu'ils ont icy le ſecret de purifier & de rendre en maſſes groſſes comme des Melons. Ils ont de certains braziers d'acier, qui ſont étroits comme des cottes de Boulanger à trois ou quatre étages : Ils mettent de ce charbon dedans qui rend une chaleur prodigieuſe & ne ſalit point l'âtre. Les

pas & les environs des portes ſont reveſtus de pierre noire comme du marbre, & bien ſouvent de marbre meſme. Il y a des Sieges de meſme matiere aux deux coſtez des portes avec des appuis de fer ſi poly, qu'il paroiſt auſſi luiſant que l'acier. Les Ruës ſont fort nettes, mais les pavez y ſont ſi petits qu'il y a du danger pour les Chevaux. On voit deux ou trois belles Places en cette Ville, dans l'une deſquelles ſont deux Fontaines tres-belles qui jettent de

eau par pluſieurs endroits. La Meuſe paſſe au travers de la Ville, & il y a un Pont de pierre : Les Marchandiſes y ſont en quantité, mais cheres. Il y a un Palais, un Hoſtel de Ville & de belles Egliſes, où le marbre eſt en aſſez grande confuſion. Tout y eſt paſſablement beau, hors la pluſpart des Femmes. Les Hommes y ſont gros & venus, & beaucoup ont des viſages à la Romaine. Ils parlent preſque tous Allemand ; auſſi leur propreté exterieure tient-elle beaucoup

de cette Nation: Ce n'eſt pas ſeulement en quoy ils l'imitent, puis qu'ils boivent autant que les Allemans, & qu'ils engagent tous leurs Amis à en faire de meſme; de ſorte que lors que l'on va voir quelqu'un de ces Habitans, on eſt bien heureux ſi l'on en eſt quite pour une douzaine de coups. L'eau n'y vaut rien du tout, encor que dans chaque Maiſon il y ait une Citerne, où l'on dit qu'elle ſe purifie. Les Femmes s'habillent icy tout à fait mal. Les Hommes n'y por-

tent le manteau qu'en noir, & les Païſans y ſont tous vétus d'une Souquenille bleuë, & leurs Enfans auſſi. Vous ne ſçauriez croire la multitude de Gens qui viennent voir le Roy, ny quelle joye leur inſpire ſa preſence. Il vient preſentement d'arriver une choſe que je trouve aſſez remarquable pour vous eſtre racontée. Vn Soldat ayant par mégarde laſché un Piſtolet pres du Louvre, & pour ce ſujet ayant eſté condamné à eſtre pendu, une Liegeoiſe meuë de compaſſion

s'alla preſenter à Monſieur le Duc de la Feüillade pour avoir ſa grace; Il la renvoya au Roy, devant qui elle ſe jetta à genoux, & la luy demanda. Sa Majeſté voulut ſçavoir d'elle par quel motif elle parloit en faveur d'un Homme qu'elle ne connoiſſoit point, & ſi c'eſtoit qu'elle voulut l'épouſer. Elle répondit que non, que la pure charité la portoit à parler pour luy, & qu'elle avoit un Frere dans ſes Trouppes, à qui ſi pareil malheur eſtoit arrivé, elle auroit eſté bien aiſe

qu'on euſt pardonné. Le Roy s'éloigna d'elle, en luy diſant que qui tiroit pres du Louvre devoit eſtre condamné. La pauvre Fille ne ſe rebuta point, & tirant ce grand Monarque par ſon habit: N'accorderez-vous pas, Sire, luy dit-elle, cette grace à une Liegeoiſe qui vous la demande? Elle dit cela avec tant de naïveté, que le Roy luy répondit avec ce ſourire qui gagne tous les cœurs. Oüy je vous l'accorde, & je veux qu'il vous en vienne remercier.

Cette Lettre plût fort à la Compagnie, & l'on y trouva des particularitez qui n'avoient point encor esté dites à l'Assemblée. Apres la lecture de cette Lettre, on dit que le Pont que Monsieur de Montal faisoit construire sur le Rhin estoit achevé; & Monsieur le Marquis de Cominge, Gouverneur de Saumur, fut extrémement loüé, pour s'estre signalé en beaucoup d'occasions, & avoir fait des choses extraordinaires dans le Corps d'Armée que com-

mande ce brave Gouverneur de Charleroy. On dit aussi que Sa Majesté avoit esté jusques à la Montagne de S. Pierre, qui n'est qu'à demy lieuë de Maëstric, & l'on parla de la blessure & de la prise de Monsieur le Marquis de Sauvebeuf, qui avoit esté porté par son courage jusques à la palissade de la mesme Ville. On ne pût s'empescher d'en loüer le Rhingrave Gouverneur, qui en cette occasion en usa de la plus honneste maniere du monde. On s'entretint

encor de toutes les Promenades que le Roy avoit faites aux environs de Maëstric & du Liege, & à l'Armée de Monsieur le Prince; & l'on fit en suite partir toutes les Trouppes, apres avoir fait prendre les devants aux équipages. Messieurs les Nouvellistes asseurez de ce départ, alloient faire plusieurs Sieges, lors qu'ils en furent empeschez par un de leurs Confreres, qui leur vint annoncer la mort de Monsieur de Troisvilles, Lieutenant General

des Armées du Roy, & Gouverneur des Païs, Ville & Chasteau de Foix. Il estoit fameux non seulement par son courage, mais encor par les bonnes graces de Louis XIII. qui l'honoroit d'une estime tres-particuliere, & par la fermeté qu'il a fait paroistre en des occasions où il est souvent beaucoup plus difficile d'en avoir, qu'au milieu des dangers les plus formidables. A la nouvelle de cette mort succeda celle du depart de Monsieur de Frontenac,

Comte de Palluau, nommé par Sa Majeſté au Gouvernement de l'Amérique Septentrionale. Comme cet employ demande un Homme d'eſprit, d'intelligence, & de cœur, il ne faut point douter que ce Comte n'ait toutes ces qualitez. On n'oublia pas d'en parler, non plus que des ſoins que prend Monſieur le Marquis de la Coſte de faire travailler aux Fortifications du Chaſteau de Breſt, auquel cet Illuſtre Lieutenant de Roy s'applique avec un

empreſſement merveilleux, auſſi-bien qu'à mettre le Port en ſeûreté. La nuit qui ſépare ordinairement les Nouvelliſtes, eſtant ſurvenuë plutoſt qu'ils ne ſouhaitoient, ils furent obligez de ſe ſéparer ſans avoir aſſiegé aucune Place; ce qu'ils mirent au lendemain.

VI. SEMAINE.

Nouvelles du 4. de Juin juſques au 11.

LEs Nouvelles qui devoient occuper les Curieux pendant toute cette Semaine, eſtoient ſi conſidérables, que je crûs que l'on ne ſeroit pas un moment ſans en parler, juſqu'à ce qu'il arriva quelque choſe d'extraordinaire qui fit

fit quitter cet entretien; & ce fut pourquoy je me rendis au grand Bureau des Nouvelliſtes plutoſt qu'à l'ordinaire; mais on avoit déja tant parlé des quatre Sieges que Sa Majeſté avoit entrepris, qu'en attendant qu'il ſurvint quelqu'un qui pût apprendre quelques nouvelles particularitez, Verſailles eſtoit devenu le ſujet de la Converſation. On diſoit que le Roy en faiſoit agrandir le Parc, que le Chaſteau de Noiſy, qui avoit appartenu à Monſieur

Boſſüet, devoit eſtre enfermé dedans, auſſi bien que le Val de Gallie. Il y eut une Perſonne qui demanda ce que c'eſtoit que le Val de Gallie; & celuy qui faiſoit part de cette Nouvelle, dit qu'il alloit l'en inſtruire, & nous apprendre ſur ce ſujet des choſes fort curieuſes. On le pria de ſe dépeſcher, parce que les Nouvelles des Sieges devoient occuper long-temps le Bureau. Il commença auſſi-toſt de la ſorte.

HISTOIRE
DU
VAL DE GALLIE
OU DE
L'ENFANT INGRAT.

LE Val de Gallie eſt une Ferme qui appartenoit il y a pres de quatre-vingts ans, à de bons Païſans que Dieu beniſſoit, & qui acquirent de tres-grands biens. Ils n'eurent qu'un Fils, qu'ils firent élever avec

beaucop de ſoins, & à qui ils firent apprendre tout ce qu'un honneſte Homme doit ſçavoir. Quand il ſe fut rendu capable de poſſeder quelque Charge, ils luy en acheterent une conſiderable, ce qui l'engagea de faire ſon ſéjour ordinaire à Paris. Il ne fut pas long-temps maiſtre de ſes actions, ſans que ſes grands biens luy inſpiraſſent plus d'ambition que ſa naiſſance n'en devoit faire naiſtre dans ſon cœur. Il la cacha autant qu'il luy fut poſſible

à ceux qui ne la ſçavoient pas; & il y reüſſiſſoit bien, puis qu'il ſe la cachoit ſouvent à luy-meſme. La magnificence de ſon train, ſa belle dépenſe, & la Charge qu'il poſſedoit, inſpirant tous les jours à beaucoup de Gens la curioſité de ſçavoir de quelle Famille il eſtoit; ces empreſſemens de pluſieurs Envieux vinrent juſques à ſes oreilles, & luy firent prendre la réſolution de faire faire une Genealogie à ſa fantaiſie, & de ſe faire deſcendre de

quelque Illuſtre Famille. Il n'eſtoit rien de plus aiſé, & l'on ne va point conſulter de Genealogiſte, qu'il ne demande de quelle Famille on veut deſcendre; de ſorte que ſon affaire fut bientoſt faite, & qu'il devint en peu de temps plus noble que beaucoup d'autres qui eſtoient moins riches que luy. Vous pouvez vous imaginer qu'eſtant jeune, bien fait, qu'ayant beaucoup de bien, & qu'eſtant crû de qualité, l'amour fut ſa principale occupa-

tion, puis que cette paſſion occupe ſouvent ceux qui n'ont rien de tout cela. Il fit pluſieurs Maiſtreſſes; les unes aimerent ſa perſonne, & les autres ſon bien; les unes bornerent leur ambition au plaiſir d'eſtre ſes Maiſtreſſes; & les autres ayant le cœur mieux placé, éleverent leurs deſirs juſques au rang de Femme. Les Peres & les Meres qui par un amour paternel ne ſouhaitent que l'avancement de leurs Enfans, querelloient leurs Filles, lors

qu'elles n'employoient pas toute l'honneſte complaiſance dont une Fille doit ſe ſervir pour engager un Amant, & pour le retenir. Apres qu'il eut bien conſideré toutes les Belles de ſa connoiſſance, il ſe réſolut de donner ſon cœur; & s'il ne choiſit pas la plus belle, il s'attacha à celle qui paſſoit pour la plus riche, & il ne ſe trompa point; les choſes furent bientoſt arreſtées, mais ce ne fut pas aſſez pour faire paſſer outre. Son Beaupere pretendu

n'eſtoit pas un Homme qu'on pût tromper facilement, & il fut queſtion de faire voir ſon bien. Le Val de Gallie luy rapportant beaucoup, en eſtoit la principale partie, & c'eſtoit une neceſſité d'y aller, & meſme d'y mener toute la future Parenté; ce qui l'embaraſſa fort, car ſon Pere & ſa Mere y demeuroient; & comme il s'eſtoit fait deſcendre d'une ancienne & noble Famille, il ne vouloit pas eſtre connu pour Fils de Païſan. Il réſolut pourtant

apres avoir bien reſvé, de tenter le coup, & crût qu'il auroit aſſez d'adreſſe pour mener chez luy ſon Beau-pere pretendu, ſans que le bon Païſan & ſa Femme pûſſent eſtre connus pour ce qu'ils eſtoient. Il ſe réſolut pour venir plus facilement à bout de ſes deſſeins, de mener avec luy la plus grande Compagnie qu'il luy ſeroit poſſible, afin que ſon Pere & ſa Mere ayant beaucoup d'ordres à donner pour bien recevoir leurs Hoſtes, n'euſſent pas le

temps de ſe montrer, ou fuſſent du moins perdus dans la foule. Cela reüſſit d'abord comme il l'avoit projetté; & ces bonnes Gens honteux, ravis, & embaraſſez, ne s'occupetent qu'à donner des ordres. Quand ils paſſoient & repaſſoient devant la Compagnie, il les appelloit devant le monde ſon Pere & ſa Mere; & lors qu'ils eſtoient aſſez éloignez pour n'en pouvoir rien entendre, il diſoit à l'Aſſemblée; Ce ſont de

bonnes Gens qu'il y a long-temps qui tiennent cette Ferme, qui m'ont élevé, & que j'appelle mon Pere & ma Mere, parce qu'ils me regardent comme leur Enfant. Il commençoit à s'applaudir de l'heureux ſuccés de l'adreſſe avec laquelle il trompoit les uns & les autres, lors que ſa Mere s'en apperçût. Il n'eſt point d'âge où les mépris ne ſoient ſenſibles à une Femme; & les plus vieilles, les plus miſerables, & les plus devotes, ne les peuvent ſu-

porter, quoy que toutes les choſes les dûſſent bien détacher du monde. Ce n'eſt pas que celle-cy n'eut raiſon de punir ſon Fils; & ſi toutes faiſoient ce que vous allez entendre, on verroit moins de ces Enfans ingrats qui ſe moquent de leurs Peres & de leurs Meres, qui tiennent à honte d'en eſtre nez, & qui avec le bien qu'ils n'ont pas gagné, pretendent s'élever plus haut qu'eux, & ne les regardent qu'avec mépris. La bonne Femme

ayant examiné plus d'une fois ce qui ſe paſſoit, afin de ne ſe pas tromper, & l'ayant fait remarquer à ſon Mary, elle le tira à part, & luy dit outrée de douleur: Quoy, nous ſouffrirons qu'un Fils nous traite ainſi, & qu'il tienne à deſ-honneur d'eſtre ſorty de nous! & nos ſueurs & nos peines au lieu de remercîment n'auront acquis que du mépris? Dieu dit qu'il faut que les Enfans honorent leur Pere & leur Mere; & puis que le noſtre ne le fait

pas, nous ſerions auſſi criminels que luy, ſi nous avions la lâcheté de ſouffrir ſans nous en reſſentir, qu'il nous traitaſt ſi indignement. Le bon Homme travailla quelque temps à l'adoucir, mais enfin il fit comme la plûpart des Maris, qui ſe laiſſent gagner par leurs Femmes, & conſentit à ce que la ſienne voulut. Allons, dit-elle, déclarer à la Compagnie qui nous ſommes; allons dire que l'Enfant ingrat que nous avons mis au

monde, n'aura jamais un ſol de noſtre bien; & retirons-nous apres avoir fait cette declaration. Tout cela fut executé par ces bonnes Gens, au grand étonnement de toute l'Aſſemblée, & ils furent en quittant la Compagnie trouver Meſſieurs de Sainte Geneviefve, à qui ils firent une donation de tout leur bien, ſe reſervant ſeulement pendant leur vie leur logement & leur nouriture. Ce Contract a toûjours tenu, & tient encor

& l'on a dit depuis dans tout le Païs,

L'Enfant Ingrat par ſa folie,
A perdu le Val de Gallie.

Voila, Meſſieurs, dit celuy qui avoit raconté la Nouvelle, ce que c'eſt que le Val de Gallie que le Roy paye à Meſſieurs de Sainte Geneviefve pour mettre dans ſon Parc de Verſailles. Il acheta encor il y a quelque temps un Chaſteau, adjoûta-t-il, qui n'eſt pas loin de cette délicieuſe Maiſon, & duquel on a fait le Cheny.

Cette Hiſtoire eſtant finie, pluſieurs Nouvelliſtes arriverent de tous coſtez: Ils eſtoient ſi fatiguez des Nouvelles qu'ils avoient racontées plus de trente fois ce jour là, qu'ils ne pouvoient qu'à peine parler. Elles furent neantmoins le ſujet de la Converſation pendant trois ou quatre heures, parce que les uns les debitans avec des circonſtances qui eſtoient ignorées des autres, les Curieux ne ſe laſſoient point de les entendre. On

parla longtemps de la défaite du Party de la Garniſon de Rimbergh par Monſieur de Montal; & comme c'eſtoit le premier Exploit conſiderable de la Campagne, & qu'on ſembloit l'avoir ouverte par cette action d'autant plus glorieuſe que les Ennemis avoient l'avantage du terrain qui leur eſtoit entierement favorable, on crût que ceux qui s'eſtoient ſignalez dans cette occaſion ne pouvoient meriter aſſez de loüanges. On n'oublia pas

auſſi d'en donner à Monſieur de Monbron Capitaine-Lieutenant de la Seconde Compagnie des Mouſquetaires, à Monſieur le Marquis de Saint Gelais, à Meſſieurs les Chevaliers de Bethune & de Marſillac, à Monſieur le Comte de Druy, & à Monſieur du Bois Aide-Major de Charleroy. On parla en ſuite de la bleſſure de Monſieur le Chevalier de Marſillac, que les Ennemis ont bien payée, puis que tous ceux qui eſtoient de ce Party ont eſté

tuez ou faits priſonniers de guerre, & que le Commandant, Gendre du Gouverneur de Rimbergh, a reçeu deux coups de Mouſquet à travers le corps. On plaignoit ce pauvre malheureux, qui avoit dû reconnoiſtre des premiers qu'il avoit embraſſé un méchant Party, lors qu'un Nouvelliſte admirateur enfonça le peloton où j'eſtois avec une impétuoſité qui n'eut jamais de pareille. Hé bien, Meſſieurs, nous dit-il avec une voix fort haute, & un

air qui nous marquoit ſon étonnement, que dites-vous des quatre Sieges que le Roy a entrepris tout-à-la-fois? Les Alexandres, les Scipions, les Ceſars & les Pompées, firent-ils jamais rien de pareil? Je demeure d'accord qu'ils ont aſſiegé des Places plus fortes; mais ils n'en ont jamais tant attaqué à la fois, & il n'appartient qu'à noſtre Monarque de faire des choſes inoüyes. Je ne ſçay, luy répondit un autre, s'il y a beaucoup de Places plus

fortes que celles que le Roy vient d'aſſieger; & peut-eſtre vous perſuadez-vous qu'elles ne ſont pas tout à fait conſiderables, parce que Sa Majeſté en attaque quatre à la fois: Cependant je veux bien vous dire qu'il y en a trois de tres-fortes, & qu'Orſoy ne peut eſtre miné, à cauſe que ſes Ramparts ont eſté baſtis de troncs d'Arbres & de terre ſi bien meſlez, qu'on n'y ſçauroit faire d'ouverture. Sçachez, adjouſta-t-il, que Rhimbergh a toûjours

eſté regardée comme une des plus fortes Places du Païs; qu'elle a autrefois ſoûtenu un long Siege, & que les Hollandois qui l'ont fait encor fortifier depuis, la regardent aujourd'huy comme une Place qui leur doit ſervir de Rampart. Soyez inſtruit, pourſuivit-le meſme, que Vezel eſt la plus grande & la plus forte Place du Duché de Cleves, qu'elle eſt ſcituée en un lieu plat de tous coſtez, proche le Rhin, que l'on peut facilement faire entrer dans ſes Foſſez,

Foſſez, qui ſont à fonds de cuve, & qui ont plus de cent pas de large. Cette Ville eſt fortifiée dans toutes les regles, & defenduë par le Fort de la Lippe, qui eſt reveſtu de pluſieurs bons Baſtions. Voila, continua-t-il, quelles ſont les Places que le Roy attaque en meſme temps: Vous voyez qu'elles ſont aſſez fortes d'elles-meſmes pour faire une longue reſiſtance, quand les Garniſons en ſeroient foibles. Cependant elles ne le ſont pas, & les

Troupes qui ſont dans ces Places ſont aſſez nombreuſes pour ſe defendre long-temps, quand il y auroit une Armée de cinquante mille Hommes devant chacune. A ce compte, dit alors un des plus zelez François, ces Places ne ſe rendront pas ſi-toſt. C'eſt ſelon la maniere dont elles ſeront attaquées, luy repartit un autre; mais je ne croy pas qu'elles nous faſſent chanter de *Te Deum* de plus de ſix ſemaines: Les Hollandois ayant crû depuis

long-temps qu'elles ſeroient les premieres attaquées, les ont munies à loiſir de toutes les choſes neceſſaires pour ſe bien defendre. Ils ne laiſſent pas de craindre par tout, repartit un autre qui arrivoit & qui n'avoit point encore parlé; & je viens d'apprendre que leur Flote fait tout ce qu'elle peut pour éviter le Combat. Ils ne ſont pas les ſeuls malheureux, repliqua celuy qui avoit parlé le premier; & pendant que deux grands Rois leur font

la guerre, l'Italie ſouffre beaucoup par les cruels Tremblemens de Terre dont elle eſt inceſſamment agitée. Ces Tremblemens ne doivent pas ſurprendre en ce Païs: Il y en euſt juſques à cinquante-ſept en pluſieurs endroits d'Italie, quand Hannibal y entra; & l'on parla de deux Montagnes qui pendant le Conſulat de Sylla ſe heurterent en dançant, dans le voiſinage de Modéne, puis s'abiſmerent avec un bruit épouvantable. Les Italiens

diſent, repliqua celuy qui avoit le premier parlé de ces Tremblemens, que ces malheurs leur ont eſté prédis par le Bras de S. Nicolas de Tolentin, qui a verſé beaucoup de Sang, & par une Image de la Vierge qui a parlé: Ils attribuënt la cauſe de ces effets de la colere du Ciel, à ceux qui commettent trop ſouvent des irréverences dans leurs Egliſes; & pour cette raiſon il a eſté reſolu en beaucoup d'endroits d'y ſeparer les places des Hommes & des

Femmes. Puis que nous ſommes ſur le chapitre de l'Italie, dit alors un de ces Meſſieurs, il me ſouvient que dernierement on nous parla icy de la Promotion de Monſieur l'Eveſque de Laon au Cardinalat, comme d'une choſe nouvelle, cependant il y a pres d'un an qu'il joüit de cette Dignité. Comment pres d'un an, luy repartit un de ſes Amis? la Nouvelle n'en eſt pourtant venuë que de la Semaine paſſée. Il eſt vray, repartit un autre ; mais elle

eſt venuë avec des circonſtances qui font voir qu'il y a long-temps qu'il eſt Cardinal, puis que Sa Sainteté a declaré qu'elle ſe l'eſtoit reſervé *in petto* dés le mois d'Aouſt de l'année 1671. de maniere qu'il a cette Dignité dés ce temps là, & qu'il doit ainſi avoir le pas ſur tous ceux qui ont eſté publiez avant luy. Je ne ſçay ce que veut dire *in petto*, reprit un Nouvelliſte ignorant, & je voudrois.... Je vais vous l'apprendre, luy repartit en

l'interrompant un autre qui ſe croyoit plus habile: Cela veut dire, continua-t-il, que le Pape l'a nommé en luy-meſme dés ce temps là, & qu'encor qu'il ne fut pas declaré, il ne laiſſe pas d'avoir ſon rang du jour que Sa Sainteté l'a fait Cardinal dans ſa penſée. Et pourquoy, repliqua celuy qui avoit parlé le premier, Monſieur de Laon a-t-il eſté fait Cardinal *in petto*? Si vous eſtes ſi curieux, luy repartirent pluſieurs à la fois, vous pouvez prendre

la Poſte quand il vous plaira pour l'aller demander à Sa Sainteté. Comme rien ne le preſſoit de partir, il demanda à celuy qui avoit fait voir la Semaine précedente des Lettres d'un de ſes Amis du Camp de Viſeyt & de Liege, s'il n'en avoit point reçeu du meſme depuis les quatre Sieges que Sa Majeſté avoit entrepris. Il répondit que non, & qu'il eſtoit demeuré dans Liege, avec un de ſes Amis, qu'une grande maladie avoit obligé d'y reſter, & qu'ainſi il

n'avoit des Nouvelles de luy, que de cette Ville-là. Pluſieurs demanderent à les voir, parce que les Nouvelles qu'il avoit mandées dans ſes Lettres précedantes, avoient paru fort curieuſes. Il en avoit une ſur luy qu'il venoit de recevoir: Il la lût à la Compagnie qui en parut aſſez ſatisfaite, & qui fut fort fâchée de ce qu'il n'avoit pas ſuivy l'Armée, parce qu'il mandoit les choſes d'une maniere fort agreable. Voicy l'Extrait de cette derniere

lettre, qui n'eſtoit qu'une continuation de ce qu'il avoit remarqué dans la Ville de Liege, & qui ſans cela ne contient pas des choſes aſſez conſiderables, pour eſtre miſes icy.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Liege.

LA pluſpart des Femmes ont ſur leurs teſtes des boupes à la Flamande, qui ſont comme des pommes de lit; & quand je les trouve

à un détour de Ruë, je les fuis avec le meſme ſoin que je ferois une Licorne dont j'apprehenderois le heurt. Ils ne ſçauroient vendre icy pour deux liards d'herbes, qu'ils n'ayent recours à une ardoiſe ſur laquelle ils font leur calcul avec un morceau de craye. J'ay oublié à vous dire que le milieu & les coſtez du dedans de leurs Cheminées ſont reveſtus de Fayance à petits perſonnages, & que la pluſpart de leurs Chambres ont de ſemblables ornemens. Leurs

Jardins paroiſſent des Foreſts à cauſe des hautes perches qu'ils y plantent pour faire monter le Houblon qui eſt leur Vigne. Il y en a pourtant icy en quelques endroits dont le Vin eſt aſſez bon. Il ne me reſte plus rien à vous dire de ce Païs, ſinon que les Titres de leurs Enſeignes ne ſont pas comme les noſtres, & que l'on y met au Blanc Mouton, au Miroir Grand, & au Noir Habit.

Apres la lecture de cette Lettre, on reprit la Nou-

velle des quatre Sieges, v
chacun s'en retourna pou
les avancer pendant la nuit
& pour en faire le rappo
à la Compagnie.

VII. SEMAINE.

Nouvelles du 11. de Juin jusques au 18.

LA confusion fut si grande aux Bureaux des Nouvellistes, les premiers jours de cette Semaine, & tant de Gens y parlerent à la fois des Conquestes du Roy, & de la Naissance de Monsieur d'Anjou, que ceux qui par-

loient ne s'entendoient pas eux-mesmes. Quoy, disoit l'un, prendre en mesme temps, Orsoy, Burich, le Fort de la Lippe, Vezel, Rhimbergh, Emeric, Rées, Doëtechem & Wlm! Cela est incroyable; & il faut qu'un Dieu ait fait ces miracles. Ce n'est pas tout, disoit l'autre; & l'heureux succez que les Armes de Sa Majesté ont eu en mesme temps sur Mer, font bien voir que le Ciel prend soin de la gloire d'un Prince qu'il nous a donné. Toutes ces

ces choses sont considerables, reprenoient en mesme temps plusieurs autres; mais estant suivies de la Naissance d'un Prince, on ne peut rien adjouster à tous ces avantages; & pour les avoir tous à la fois, il faut estre donné de Dieu, comme nostre incomparable Monarque. Hé bien, dit alors celuy à qui l'on avoit dit la semaine precedente que les quatre Places assiegées tiendroient plus de six semaines: Elles sont prises ces Places redoutables qui

devoient ſe defendre ſi long-temps, & qui eſtoient ſi bien pourveuës de tout ce qui eſtoit neceſſaire pour ſoûtenir un long Siege: Elles ſont priſes ces Places qui devoient ſervir de Boulevard à nos Ennemis, & le Roy d'un ſeul de ſes regards les a fait tomber ſous ſa puiſſance. Ce n'eſt pas à dire, luy repliqua celuy à qui il s'eſtoit adreſſé, que ces Places ne fuſſent pas auſſi fortes & auſſi bien pourveuës, que je l'ay dit, & l'on doit ſeulement inferer

de là que la puiſſance de Sa Majeſté eſt grande, puis que ſa preſence a pris en meſme temps quatre Places qui auroient pû ſe defendre contre quatre Rois enſemble. Apres que chacun en fut demeuré d'accord, ils ouvrirent preſque tous la bouche dans le meſme moment pour dire ce qu'ils ſçavoient de particulier ſur toutes les Places conquiſes; mais la confuſion commençant à devenir grande, il y en eut un qui aimant moins le bruit

que les autres, s'aviſa de dire qu'il faloit que chacun parla à ſon tour, & racontu ce qu'il ſçavoit de particulier. Cette propoſition plût, & chacun choiſit le Siege dont il eſtoit le mieux inſtruit, pour en rapporter les particularitez. Celuy qui s'eſtoit chargé de raconter celuy d'Orſoy, commença de la ſorte.

Sa Majeſté eſtant partie le deux de ce mois à quatre heures du matin d'Ariſmetſhem, alla elle quatriéme reconnoiſtre la Ville

d'Orſoy, & en ayant viſité tous les dehors, elle commanda douze cens Chevaux pour aller aux faſcines, & fut à Rhimbergh poſter la Cavalerie qui eſtoit détachée pour l'inveſtir. Apres avoir laiſſé le ſoin à Monſieur de faire diſpoſer toutes les choſes neceſſaires pour l'attaque de la Place où ſon Alteſſe Royale devoit commander, Sa Majeſté revint en ſuite devant Orſoy, avec une diligence incroyable, & qu'elle ne pût faire ſans beau-

cóup de fatigue. Elle ordonna ſur les dix heures du ſoir quatre attaques, deux veritables & deux fauſſes pour ſeparer le feu des Ennemis. Monſieur le Duc de la Feüillade, Lieutenant General; Monſieur le Chevalier de Lorraine, Mareſchal de Camp; & Meſſieurs de la Marque & Boquemar Brigadiers; & Monſieur le Marquis de Beringhen, Colonel des Dauphins, eurent la conduite des deux premieres; & Monſieur le Comte de S. Geran, & Mon-

ſieur le Marquis de Mouſſy, eurent la conduite des deux autres. Ils agirent tous avec tant de valeur, qu'ils ſe logerent en peu de temps ſur la contr'eſcarpe, & que le lendemain à deux heures du matin la communication des deux attaques ſe trouva beaucoup avancée. Le feu fut grand de part & d'autre; mais il n'empeſcha pas noſtre intrépide Monarque, de vouloir voir ce qui ſe paſſoit; & Monſieur le Chevalier d'Arquien fut tué d'un coup de

Canon, dans l'endroit où ce grand Roy s'eſtoit mis avec Son Alteſſe Royale, qui marchant ſur les traces de Sa Majeſté, ne craint point de s'expoſer aux plus grands périls. Vous ſçavez, adjouſta le meſme, qu'on refuſa un Paſſeport au Gouverneur, pour faire conduire ſa Femme à Emeric; & vous ſçavez auſſi qu'ayant hazardé de la faire ſortir avec deux Fregates bien armées, Monſieur de Montal prit le ſoin de l'empeſcher de continuer ſon

ſon Voyage. Son Mary eut tant de douleur de la priſe de ſa Femme, qu'il ſe rendit cinq heures apres. Quoy que la reſiſtance qu'il fit ne fut pas longue, elle fut toutefois des plus vigoureuſes, & c'eſt moins à ſon manque de courage qu'on doit ce prompt ſuccez, qu'à la chaleur avec laquelle nos Braves ont combatu, animez de la preſence du plus grand Roy du Monde; De maniere qu'on ne peut dire qu'il ait pris cette Place ſans qu'elle ſe ſoit de-

fendue; mais plutoſt qu'en peu de temps on y a fait autant de belles actions, que d'autres Troupes que les noſtres auroient fait pendant l'eſpace d'un long Siege. Cette reſiſtance n'eſt point imaginaire, & l'on en peut juger par le nombre des Perſonnes de marque qui ont eſſuyé les coups des Ennemis, & qui n'ont triomphé ſi-toſt, que parce que rien n'a eſté capable de faire rallentir leur valeur. En voicy les Noms, pourſuivit le meſme; & les

bleſſures qu'ils ont reçeuës ſont beaucoup plus glorieuſes aux François, que ſi aucun n'avoit eſté bleſſé ou tué pendant ce Siege.

Monſieur le Comte Valin ayant eu le meſme ſort que Monſieur le Chevalier d'Arquien, y a eſté tué d'un coup de Canon, avec un Lieutenant.

Monſieur le Comte de Grancé a reçeu un coup de Mouſquet au genoüil; & Monſieur de Saint Hilaire, Lieutenant de l'Artillerie, en a reçeu un dans les reins.

Monſieur de Beauviſé y a eſté dangereuſement bleſſé.

Monſieur le Commandeur de Pézenas, Meſſieurs de S. Remy & Voiſin, Lieutenans aux Gardes; & Monſieur le Marquis de Chenois, Enſeigne au meſme Corps.

Monſieur d'Orbigny, Capitaine dans Picardie; Monſieur de Beauce du Regiment Dauphin; & Monſieur de Comble, Frere de l'Ingénieur, de meſme nom, y ont eſté bleſ-

ſez. Voila, continua le meſme, les noms de pluſieurs de nos Braves, qui par leur ſang qu'ils n'ont point ménagé, ont en moins de deux jours acheté une Place, qui auroit pû ſoûtenir un mois de Siege, s'ils avoient pû moderer l'impétuoſité de leur courage. Qu'on ne diſe donc point qu'ils ont triomphé ſans avoir combattu, ils en ont des marques trop glorieuſes; & ſi quelques Places ſe ſont renduës aprés Orſoy ſans

faire une réſiſtance auſſi vigoureuſe, la terreur qu'ont eu ceux qui les défendoient en apprenant l'intrépidité des noſtres, n'ayant point eſté une terreur panique, ils en doivent eſtre beaucoup moins blâmez, & nos Guerriers n'en meritent pas moins de loüanges : C'eſt pourquoy l'on peut dire que ſi ces Places ont ouvert leurs Portes, plûtoſt que leurs forces ne nous devoient faire eſperer, la crainte que nous leur avons

inſpirée eſtant bien fondée, c'eſtoit toûjours ſe rendre à noſtre valeur. Il faut, continua le meſme, qu'avant de finir la narration dont je me ſuis chargé, je vous diſe encor que Monſieur le Marquis de Berinhgen a eu le bonheur d'avoir à ce Siege le Commandement des Gens détachez, qui devoient inſulter les dehors de la Place, & que ce détachement eſtoit d'une partie de ſon Regiment & de celuy de Picardie; & comme

ce Siege n'a duré que vingt heures, ce Marquis a ſouffert toute l'eſcarmouche & perſonne n'a eu le plaiſir de le relever qu'aprés la priſe de la Place. Les raiſonnemens ſur tout ce qu'avoit dit celuy qui venoit de faire la narration du Siege d'Orſoy eſtant finis, le ſecond qui avoit entrepris celle de l'Attaque de Vezel, prit auſſitoſt la parole, & dit.

Le Grand Prince qui commandoit au Siege de cette Place n'eſtant pas

moins connu par ſa Valeur que par ſa Naiſſance, vous jugez bien que ſon humeur guerriere ne le fit pas demeurer longtemps devant Vezel ſans en faire voir des effets : Comme il eſt tout de feu, il fit d'abord dreſſer une Batterie ſur le bord du Rhin pour en oſter la communication aux Ennemis ; il ordonna auſſi qu'on mit à l'eau dix Pontons pour s'oppoſer aux Bateaux qui voudroient monter ; & pour cét effet, il commanda en meſme

temps qu'on armât deux petits Batimens dont on s'eſtoit ſaiſi; & ayant jugé la priſe du Fort de la Lippe neceſſaire, à cauſe qu'il eſt ſur cette Riviere, & qu'il n'eſt éloigné de la Place que d'une portée de Mouſquet, il commanda des Troupes pour l'attaque de ce Fort ſous la conduite de Monſieur de Saint Arbre, dont la qualité répond au courage, & qui eſt depuis long temps Lieutenant General: Il ſe ſignala en cette occaſion,

auſſi-bien que Monſieur le Comte de Nogent & Monſieur le Marquis de Pyſieux, Fils de Monſieur le Marquis de Sillery, petit-Fils de Monſieur de Pyſieux, Secretaire d'Eſtat; & l'ardeur avec laquelle ils combattirent fût telle, qu'ils prirent ce Poſte en moins d'une heure, encor qu'il fût conſiderable par quatre bons Baſtions, & par une Garniſon capable de le défendre plus longtemps, s'il n'eût point eſté attaqué avec tant de vi-

gueur. Ce n'eſt pas, continua-t-il, prendre des Places ſans combat; & lors qu'on s'en rend maiſtres par aſſaut, il me ſemble que c'eſt n'emporter la Victoire qu'à la pointe de l'épée. Il ne faut pas s'étonner ſi la perte d'un Fort ſi proche de Vezel, & pris en moins d'une heure, jetta l'épouvante dans les cœurs des Habitans de cette belle Ville. Monſieur le Prince alla luy-meſme la reconnoiſtre juſques au bord de la Con-

treſcarpe, & fit tout diſpoſer pour l'attaque dans un endroit qu'il jugea propre pour l'execution de ſes deſſeins. Les attaques de ce Conquerant eſtant jugées trop redoutables pour eſtre attenduës; ce grand Prince reçeut deux Deputez de toute la Ville, qui luy vinrent faire des Propoſitions, & le prier de diferer l'attaque juſques au lendemain; ce qu'il leur accorda. Il fit plus, & leur promit d'attendre juſques à huit heures du matin pour diſ-

poſer la Garniſon à ſe rendre. Les meſmes Deputez vinrent le lendemain un peuplus tard, accompagnez de deux autres ; ils jugerent bien par le travail que l'on avoit fait, & qu'ils ne pûrent voir en paſſant ſans un effroy qui leur glaça le cœur, que les Propoſitions qu'ils venoient faire d'eſtre regardez comme des gens l bres qui n'avoient aucune part à la défenſe de la Place, ne ſeroient pas acceptées. Ils ne ſe tromperent pas, & leurs raiſons ne

furent pas goûtées, de ſorte qu il ſe paſſa beaucoup de temps en allées & venuës ; mais enfin les Bourgeois obligerent le Gouverneur à faire des Propoſitions, & à envoyer des Otages. Il en vint; mais ce Commandant ne pouvant conſentir que les Officiers & les Soldats demeuraſſent Priſonniers de Guerre, Monſieur le Duc trouva un expediant, qui fut que durant la Negociation on ne laiſſeroit pas de travailler ſans qu'on

tira ſur nos Gens. Cette Propoſition fut reçeuë, & le travail fut pouſſé avec tant de diligence, que l'on fit un Logement juſques dans la Demie-Lune. Les choſes eſtant en cét eſtat, Monſieur le Duc obtint de Monſieur le Prince, que le Gouverneur ſortiroit avec les deux Otages, & cinq des principaux Officiers, pour aller où il leur plairoit, avec leur équipage ; & que les deux cens Chevaux & quinze cens Fantaſſins qui compoſoient la

la Garniſon, demeureroient Priſonniers de Guerre. Monſieur le Prince, qui pendant un broüillard des plus épais, avoit toûjours demeuré ſur l'herbe au bord du Rhin, ſe rendit incontinent apres cette Capitulation à la Porte de la Ville, pour y faire entrer nos Troupes. Sur les onze heures du ſoir, il en fit le tour; il en viſita les Magazins & les Places d'Armes; & apres en avoir fait deſarmer la Garniſon, il retourna en ſon Camp.

Je ne puis, pourſuivit-il, voyant que chacun s'apprêtoit à rompre le ſilence, m'empécher de vous conter une choſe qui eſt arrivée pendant le Siege de cette Place. Les Dames de la Ville écrivirent à Monſieur le Prince, pour le ſupplier de leur donner la liberté de ſe retirer dans quelqu'autre Place de Holande. Dans cette Lettre, ſignée de plus de trente, ils expoſerent les foibleſſes du Sexe, & les craintes qu'un Siege leur pouvoit

pirer. Son Alteſſe leur efuſa, mais d'une maniere auſſi galante qu'obligeante. Il leur fit dire qu'il ne croiroit pas avoir remporté un avantage conſiderable en prenant leur Ville, s'il manquoit à ſon Triomphe ce qui en devoit faire le plus bel ornement. Elle dit encor pluſieurs choſes là-deſſus pleines de galanteries & d'eſprit; mais comme il faudroit trop de temps pour vous les raconter, je ne diray rien ſur ce ſujet, ſinon que Monſieur

de Longeval, Aide de Camp, porta toutes ces circonſtances à Sa Majeſté; & je crois devoir laiſſer aux autres le temps de dire ce qu'ils ſçavent de particulier touchant les priſes des autres Places. Celuy qui devoit parler du Siege de Burich, s'en acquitta à-peu-pres en ces termes.

Je n'ay pas beaucoup de choſes à vous dire du Siege d'une Place qui ne s'eſt pas défenduë deux jours; mais comment auroit-elle

fait, puis qu'elle eſtoit attaquée par un Capitaine, qui en a tant emporté d'autres, que l'on peut dire que l'Art de les reduire luy eſt familier? Ce Poſte eſtoit défendu par ſix Baſtions & quatre Demy-Lunes, le tout de terre fraizée & palliſſadée; & cependant Monſieur de Turenne en fit faire la Circonvalation avec tant de diligence, qu'elle fût achevée en un jour. Ce Grand Capitaine ayant jugé à-propos d'empeſcher que cette

Place n'eût de communi-
cation avec Vezel, il dé-
tacha cent Chevaux & deux
cens Mouſquetaires, ſous
la conduite de Monſieur
de Gadagne, iſſu d'une
grande Maiſon de Floren-
ce, dont la valeur & l'intré-
pidité ſont inconteſtables,
& qui paſſe pour un des
meilleurs Commandans du
Royaume. Ce Brave Lieu-
tenant General avoit or-
dre de conſtruire une Re-
doute entre le Rhin & Bu-
rich, & de dreſſer une Bat-
terie ſur le bord de la meſ-

me Riviere pour en oſter
la communication. Que
vous diray-je enfin? toutes
les choſes eſtant diſpoſées
pour inſulter la Place par
eſcalade, la Garniſon ne ju-
gea pas à propos d'attendre
l'attaque; & apres quelque
feu de ſon canon & de ſa
Mouqueterie, elle ſe ren-
dit aux meſmes conditions
qu'Orſoy venoit de ſe ſoû-
mettre.

Je crois, Meſſieurs, dit
alors celuy qui devoit par-
ler de Rimbergh, que vous
ne vous attendez pas que

je vous faſſe une longue
Deſcription du Siege d'une
Place qui s'eſt renduë ſans
attendre que l'on tirât le
Canon; c'eſt en effet de la
judicieuſe conduite de Sa
Majeſté, qui ayant jugé à
propos d'attaquer à la fois
quatre Places, fit d'abord
preſſer les trois premieres,
avec toute la diligence ima-
ginable, afin d'épouvanter
la derniere: Deſorte qu'on
peut dire qu'en faiſant
preſſer les autres Sieges,
Elle travailloit auſſi à la
Reduction de Rimbergh;
c'eſtoit

c'eſtoit une choſe indubita-
ble, & cette Place ſe devoit
rendre, comme elle a fait,
en apprenant la priſe des
autres en ſi peu de temps.
Elle voyoit à ſes Portes le
plus Grand Monarque du
Monde, qui pouvoit join-
dre aux Forces avec leſ-
quelles il l'ataquoit, toutes
les Trouppes victorieuſes
qui venoient d'emporter
en ſi peu de temps trois Po-
ſtes des plus conſiderables.
Ce fut ce qui obligea les
Bourgeois à demander au
Gouverneur combien de

temps il pouvoit ſe défendre. Il leur dit que s'il eſtoit bien ſecondé, il tiendroit peut-eſtre huit jours. A quoy ſert, répondirent-ils, de combattre, quand on eſt ſeur de ne pas vaincre? Il vaut mieux faire les choſes de bonne grace, & obtenir des conditions honorables. Le Gouverneur ne pût leur faire changer de ſentiment, & fut obligé de capituler. Que peut faire un Commandant en pareille occaſion, lors qu'il n'eſt pas le mai-

ſtre', & qu'il ne luy eſt pas permis de mourir en déſeſperé pour la défenſe du Poſte qu'on luy a confié? Se voyant ainſi empeſché par les Habitans de faire une défenſe inutile, il a eſté contraint d'accepter des conditions que l'on peut dire bien honorables, puis qu'il a eu la gloire de paſſer avec Armes & Bagages, Tambour battant & Enſeignes déployées, devant une Armée victorieuſe, commandée par le plus Grand Monarque de la

Terre. Quant aux Habitans, ils ont obtenu la liberté de conſcience qu'ils ont demandée. J'aurois pû, continua le meſme, vous dire d'autres choſes que vous ſçavez, & vous raconter ce qu'ils dirent d'obligeant pour Monſieur de Duras, en faiſant connoiſtre qu'ils n'avoient perſonne d'aſſez conſiderable pour envoyer en échange d'un Homme ſi Illuſtre; mais j'ay crû que je devois plûtoſt vous raconter de Particularitez qui n'étoient

ſçeuës de perſonne, que vous ennuyer par le récit de pluſieurs choſes qui ſont connuës de tout le Monde. Chacun dit qu'il avoit raiſon, & demeura d'accord que ceux de la Place ne pouvoient faire autrement; & que tout le tort que le Gouverneur avoit eu, eſtoit de n'avoir pas fait ſigner aux Habitans le refus qu'ils avoient fait de ſe defendre. On parla auſſi de la priſe de Réez par Monſieur de Turenne; d'Emeric, par Monſieur le

Prince; de celle de Doë. techem, par Monſieur de Beauviſé; & de celle du Chaſteau d'Wlm, par Monſieur de Choiſeul, Gouverneur de Langres. On n'a dit pas beaucoup de particularitez de la priſe de ces Places-là, parce que la Nouvelle eſtoit ſi reſſente, qu'on ne les ſçavoit pas encor. On s'entretint enſuite de trente-quatre Drappeaux, & de trois Cornettes, qui s'eſtoient trouvez dans les quatre premieres Places conqui-

ſes; & que le Sieur de Seille, Courier du Cabinet du Roy, avoit preſentez à la Reyne de la part de Sa Majeſté; & l'on dit que la joye qu'Elle avoit euë de tant de Victoires l'avoit fait accoucher peu de temps apres en avoir reçeu les Nouvelles; & que Monſieur de Villaſerre, ſon Premier Maiſtre d'Hôtel, eſtoit party pour porter au Roy celle de ſon Accouchement. On paſſa de ces Nouvelles à celles de l'Entrée publique du Nonce

de Sa Saintеté, que Monſieur le Duc de Verneüil avoit eſté prendre dans le Caroſſe de la Reyne; & quoy que cette Entrée ne pût eſtre miſe qu'au nombre de ces choſes qui arrivent tous les jours, on y remarqua une particularité, qui fut qu'il avoit fait ſon Entrée dans un Caroſſe de la Reyne, & non dans un de ceux du Roy; & qu'ainſi cette Princeſſe l'avoit reçeu comme Regente. Cette remarque donna occaſion de parler du me-

rite de la Perſonne de Monſieur le Nonce, dont le Roy fait une eſtime toute particuliere; & les marques qu'il en a données en le choiſiſſant entre trois que Sa Saintеté avoit nommez, en ſont des preuves inconteſtables. On parla encor ce jour-là du *Te Deum*, chanté en l'Egliſe de Noſtre-Dame, pour la Rédition de toutes les Places conquiſes, où ce Nonce aſſiſta. Toutes ces Nouvelles empécherent qu'on ne s'entretint à fonds du

Combat Naval. On en auroit pourtant dit toutes les particularitez qu'on en ſçavoit, ſi le Portier du Jardin, ennuye de ces longues converſations, ne fût venu dire à tous les Nouvelliſtes qu'il alloit fermer la porte.

VIII. SEMAINE.

Nouvelles du 18. de Juin juſques au 21.

LEs Nouvelles du Combat Naval n'ayant pas eſté examinées à fonds, on en parla le jour ſuivant, auſſi-toſt que l'Aſſemblée fut ouverte. Il y eut de grandes conteſtations ſur ce ſujet ; & comme perſonne ne convenoit des

meſmes choſes, un des grands pilliers du Bureau prit la parole, & dit: Vous eſtes bien foux, Meſſieurs, de vous rompre la teſte; jamais on a bien ſçeu la verité d'un Combat Naval, les Parties meſmes l'ont toûjours ignorée; il y a toûjours eu de la perte & du gain de chaque coſté, & l'on a toûjours fait des Feux de joye de part & d'autre. Il me ſouvient, adjoûta-t-il, que dans la derniere Guerre des Anglois, contre les Hollandois, on fit au Bu-

reau d'Adreſſe, deux Extraordinaires ; le premier parloit de l'avantage que les Anglois avoient remporté ſur leurs Ennemis, & les réjoüyſſances qu'ils en avoient faites ; & le ſecond qui fut donné huit jours apres, contenoit les Feux de joye que les Hollandois avoient fait faire pour le gain de la meſme Bataille, que les Anglois croyoient avoir gagnée. Chacun fit réflexion ſur ces remarques, qui furent trouvées veritables, mais

cela n'empécha pas que l'on ne voulut parler à fonds du Combat, & que l'on ne chercha à en démesler la verité. Il y en eut un de la Compagnie qui dit, qu'il en alloit faire un recit fidele. Que ce soit donc, luy repartit un autre, sans y méler les termes de Marine qui ne font qu'embarasser ceux qui ne les entendent pas, & qui bien souvent empéchent de rien comprendre au recit d'un Combat Naval. Ne parlez point de Vent d'Est

Sud-Est, Nort-Est, d'Oüest, Nort-Nort-d'Est, & de cent autres choses que l'on ne sçait jamais que pour oublier une heure apres. Je retrancheray tous ces termes, repliqua celuy qui devoit faire la Narration; & mon dessein n'estant pas de vous faire un recit suivy du Combat, parce que je ne crois pas que personne en puisse estre assez instruit pour cela, je vous en diray seulement les particularitez que j'ay tirées de vingt Memoires,

mais je ne vous les diray que par Articles. Les Curieux, adjoûta-t-il, pourront, en les mettant chacun en leur place, en composer une Relation; & quand ils auront bien compté la perte des Vaisseaux de part & d'autre, & les noms des morts & des blessez, ils pourront dire lequel des Partis a remporté l'honneur de la Victoire. Ce n'est pas, poursuivit-il, que selon toutes les apparences nous n'ayons eu beaucoup d'avantage, com-

me vous pouvez voir, par ce que je vais vous raconter. Il eut à peine achevé ce Prélude, que pour entrer en matiere il commença de la sorte.

Les Hollandois ayant le vent favorable, & sçachant que nostre Armée estoit proche des Costes, ce qui luy estoit encor un avantage, résolurent de nous attaquer, & n'auroient pas manqué de nous surprendre à l'ancre, si le Sieur Cogolin, tres-experimenté, & tres-vigilant

Capitaine, qui comman
doit une Fregate avancée
n'eût fait les Signaux; ce
qui nous empécha d'eſtre
ſurpris.

Monſieur le Comte d'E
ſtrées ayant ſçeu par le
Major des Vaiſſeaux, que
Monſieur le Duc d'Yorc
ne pouvoit tenir le vent,
voulut perçer l'Eſcadre de
Zélande pour aller à luy;
& s'attira quarante-trois
Vaiſſeaux & ſix Brûlots.

Monſieur le Comte de
Sandvvik eſtant ſur le
Royal-Jacques, eſſuya en

meſme temps une partie de
la furie des Ennemis. Deux
de leurs plus grands Vaiſ-
ſeaux aborderent pour le
prendre, il s'en rendit luy-
meſme le maiſtre, & coula à
fonds deux Brûlots qu'on
luy attacha; mais pendant
ce temps un troiſiéme le
brûla avec ſes deux priſes;
de maniere que ſi vous en
ſeparez la perſonne de ce
Vice-Admiral, la perte des
Hollandois a eſté beau-
coup plus grande, puis que
les deux Vaiſſeaux qu'ils
ont perdus en ce rencontre

étoient de leurs plus beaux,
& qu'ils eſtoient montez
de ſoixante & dix Canons
chacun.

Le Vaiſſeau de Monſieur,
le Duc d'Yorc ayant eſté
percé de coups preſque
dés le commencement du
Combat; ce Prince fut
contraint de monter celuy
du Chevalier Holms, tres-
experimenté Capitaine, &
la confuſion recommença
auſſi-toſt.

Les Ennemis aborde-
rent la Royale Catherine,
commandée par le Cheva-

lier Iohn Chichelay, Con-
tre-Admiral; ils l'empor-
terent apres un rude Com-
bat, & ne pouvant l'em-
mener, un de leurs Brûlots
alloit y mettre le feu, lors
qu'un Capitaine François,
monté ſur un Eſquif, dé-
tourna le coup.

Cette hardieſſe rendit
le cœur aux Anglois, qui
rompirent leurs chaînes.

Les François empeſ-
cherent auſſi qu'on n'en-
levât celuy du Comte
d'Oſſery.

Quelques Vaiſſeaux An-

glois furent mis hors de combat.

Le Souverain, Vaisseau Anglois, fit des merveilles & incommoda fort les Ennemis.

Il y eut grand feu pendant tout le jour entre l'Escadre de Zélande & de France; les Zélandois n'oserent l'enfoncer, & les François ne pûrent gagner le vent pour aller à eux.

Monsieur le Comte d'Estrées fut tout le jour entre les Vaisseaux & la Ligne de l'Ennemy. L'Admiral de

Zélande tenta deux fois d'arriver sur luy avec trois Brûlots & quatre grands Vaisseaux; mais ayant remarqué son intrépidité, il n'osa pousser son dessein plus avant.

Nostre Escadre joignit le lendemain Monsieur le Duc d'York, mais les Ennemis ne combattirent plus alors qu'en fuyant, & le Canon du Saint Philipes les incommoda fort.

Un de leurs Brûlots fut consommé par luy-mesme.

Ils nous laisserent mai-

stres du lieu du Combat, sans avoir profité d'aucun de leurs avantages. Monsieur d'Ygby, second Fils de Monsieur le Comte de Bristol, a esté tué en voulant, par une bravoure extraordinaire, traverser toute l'Armée Hollandoise.

Monsieur le Comte d'Ossery a esté tué aussi.

Monsieur des Ardans a eu la jambe emportée d'un coup de Canon; & Monsieur du Magnon a esté blessé d'un éclat à la jambe.

Toute la Noblesse Anglois

gloise a fait tout ce que l'on en pouvoit attendre; & tout ce que la Renommée a publié à l'avantage de Monsieur le Duc d'York, n'approche pas encore des marques qu'il a données de sa valeur & de sa grande conduite: Il est tres-veritable qu'il monta trois Vaisseaux; le troisiéme fut celuy d'Esprak, de l'Escadre Rouge.

Les Capitaines qui estoient sur le S. Philipes se sont tous signalez; & Monsieur Gabaret Premier Ca-

pitaine du Regiment de Vaiſſeaux, a fait remarquer ſon courage, auſſi-bien que Monſieur Amerque.

Monſieur le Chevalier de Tourville n'a fait que des actions extraordinaires; & cela luy arrive ſi ſouvent, qu'on n'aura pas de peine à le croire.

Monſieur le Chevalier de Chaſteaúmorant, ſon Neveu, animé par l'exemple d'un Oncle ſi brave, a fait voir dans cette occaſion, quoy qu'il ne fit que ſa ſeconde Campagne, &

qu'il ne fut âgé que de neuf ans, que l'on peut tout ſe promettre de ſa valeur.

Le Vice-Admiral d'Amſtredam a eſté tué dans la meſlée; & la perte de Vanghent, qui n'eſtoit guere moins eſtimé que Ruiter, a fait connoiſtre aux Hollandois que la Fortune ne leur a pas eſté favorable.

Monſieur le Marquis de Lauzun, aiſné de ce nom, & Monſieur le Marquis de la Porte, tous deux Volontaires, ont donné de grandes preuves de leur courage.

Monſieur de la Rabiniere a eſté fort bleſſé. On peut dire à l'avantage des François, que pendant tout le Combat ils ont empeſché l'Eſcadre de Zelande de tomber ſur la Flote Angloiſe; & qu'en ayant à la fin pris le vent, ils ont contraint les Ennemis à nous laiſſer maiſtres de la Mer. Le Roy d'Angleterre ayant appris le détail de toutes leurs belles actions, leur a donné les loüanges qu'elles méritoient; & comme ce ſont des choſes bien ſenſible

aux Cœurs genéreux, ils doivent ſe trouver bien payez des glorieuſes fatigues qu'ils ont ſouffertes.

Ces Fragmens de Relation furent écoutez plus patiemment que les Nouvelliſtes n'ont couſtume d'entendre ce qu'on leur raconte; mais il ne faut pas s'en étonner, puis que le grand Queſtionneur de la Compagnie avoit pris ſes Tablettes pendant ce recit, & qu'il y avoit marqué en chifres les pertes & les gains des deux Partis, & tous les

noms des morts & des
bleſſez. C'eſt dans ces Ta
blettes, nous dit-il, quand
celuy qui avoit entrepris la
Relation du Combat Na
val eut ceſſé de parler, que
l'on peut apprendre au vray
ceux qui ont remporté la
Victoire ; & c'eſt, conti
nua-t-il, ce que j'examine
ray en me couchant, ne
pouvant pas le faire ſans
jettons. Comme la Mer
eſtoit le ſujet de la conver-
ſation, on dit que Monſieur
de la Bare, qui commande
une Eſcadre de quatre

Vaiſſeaux, avoit mis à la
voile pour donner la chaſſe
aux Pirates. On ajoûta
que ſix Navires de Breta-
gne que Monſieur le Duc
de Chaunes avoit fait équi-
per à Saint Malo, feroient
bien-toſt la meſme choſe;
& ce Duc fut fort loüé des
ſoins qu'il a pris d'établir
des Troupes le long des
Coſtes pour empeſcher les
entrepriſes des Ennemis.
La Mer ayant longtemps
ſervy d'entretien, le Rhin
occupa à ſon tour l'Aſſem-
blée, & l'on parla du Pont

de Bateaux que Sa Majeſté
faiſoit conſtruire proche
Vezel. On dit que jamais
il ne s'eſtoit rien vû de pa-
reil; & l'on dit vray, car il
avoit quinze cens pieds de
large, & quatre Eſcadrons
y paſſoient aiſément de
front. Il y avoit auſſi un
Pont-volant, ſur lequel
deux Regimens pouvoient
paſſer à la fois, dit alors
une Perſonne de la Com-
pagnie. A quoy cela ſer-
voit-il, reprit une autre,
puis que le Pont ſuffiſoit
pour toute l'Armée? Le

Pont-volant, repliqua ce-
luy qui en avoit parlé le
premier, pouvoit tranſpor-
ter des Troupes par tout
où l'on vouloit; ce que
l'autre ne pouvoit pas.
Comment, repartit un au-
tre, eſtoit fait ce Pont-
volant? car il me ſemble
qu'on ne peut faire aller
un Pont de tous coſtez ainſi
qu'on feroit un Batteau.
Vous n'en douterez pas,
luy dit le Protecteur du
Pont-volant, quand vous
ſçaurez comment il eſt fait;
& pour vous le bien repre-

ſenter, vous n'avez qu'à vous figurer trois ou quatre grands Batteaux joints enſemble, & des Echaffauts deſſus comme on en voit à ces Feux-d'artifice que l'on tire quelquefois ſur la Riviere de Seine: On remplit de Soldats le deſſous de l'Echaffaut qui eſt entouré d'appuis, & l'on en remplit pareillement le deſſus; & comme l'on a trouvé le moyen de faire voguer cette Machine comme un Batteau, elle ſert à tranſporter les Troupes par tout

où l'on veut. Cette Machine, pourſuivit le meſme, eſtoit encore accompagnée d'une Redoute flotante pour la garde du grand Pont, & pour empeſcher que les Ennemis ne le vinſſent brûler: elle eſtoit faite de la meſme maniere, mais elle eſtoit fortifiée de quatre bons Baſtions ſur leſquels il y avoit du Canon. Cette explication ſatisfit beaucoup la Compagnie, dont il y eut quelqu'un qui dit que la Gazette n'ayant fait que nommer un Pont

& une Redoute flotante, on n'avoit pas bien compris ce que cela vouloit dire. Ne blâmez point la Gazette, luy repartit-on; il faut qu'elle diſe beaucoup de choſes en peu de paroles, ce qui n'eſt pas bien aiſé; & s'il falloit qu'elle dit les particularitez de toutes choſes, il faudroit ſouvent qu'elle fit trois Volumes au lieu de trois Cahiers. Il s'éleva alors un bruit confus qui renouvella la curioſité des Nouvelliſtes. Un Homme de

qualité dit à quelques autres que l'Armee eſtoit entrée dans le Beteau; & comme ce Paſſage nous rendoit en quelque façon maiſtres des fameux Retranchemens qui eſtoient le long des bords de l'Iſſel, cette Nouvelle fut trouvée de grande importance, & chacun courut de ſon coſté pour en apprendre les particularitez, qu'on ne ſçeut point ce jour-là, non plus que celles de la priſe de Grool dans le Comté de Zutphen. Cette Place n'a

tenu que quatre jours, quoy qu'elle ſoit fort conſidérable, & qu'elle ait autrefois fait lever le Siege au Prince Maurice de Naſſau, qui retourna l'attaquer deux ans apres, & ne l'emporta qu'apres avoir perdu beaucoup de monde; ce qui fut cauſe qu'on donna beaucoup de loüanges à Monſieur l'Eveſque de Munſter, ainſi qu'à Monſieur le Duc de Luxembourg.

IX. SEMAINE.

Nouvelles du 25. de Juin juſques au 2. de Juillet.

LE Paſſage du Rhin prés Tolhüys eſtoit trop fameux, pour ne ſervir qu'un jour d'entretien aux Nouvelliſtes; & cette action mémorable en contenoit tant d'autres qui ſeules pouroient toutes paſſer pour des prodiges, qu'on

ne doit pas s'étonner ſi l'on en parla longtemps. Il avoit plus de quatre jours qu'on s'en entretenoit, lors que je fus aux Nouvelles; cependant je trouvay qu'on en parloit avec autant de chaleur & autant de plaiſir, qu'on avoit fait le premier jour. J'écoutay ce que chacun en diſoit; mais cette belle entrepriſe avoit eü tant de circonſtances mémorables, que je trouvay que les Nouvelliſtes ne les ſçavoient pas encore toutes; & je me hazarday de

leur dire que s'ils vouloient n'entendre ſans m'interompre, je leur en ferois un recit qui ſeroit accompagné de beaucoup de particularitez dont ils n'eſtoient pas bien inſtruits. Comme j'avois toûjours paſſé plutoſt pour Nouvelliſte écoutant, que pour Conteur de Nouvelles, cette propoſition ſurprit toute l'Aſſemblée, qui m'accorda avec beaucoup de joye le ſilence que je venois de luy demander, & je commençay auſſitoſt de la ſorte.

Le Roy ayant réſolu de faire paſſer ſon Armée dans l'Iſle de Beteau, & ſçachant que les Ennemis faiſoient venir du Canon pour en défendre l'entrée, jugea à propos de les prévenir; & comme il ne fait rien qu'avec beaucoup de jugement, il tint cette réſolution fort ſecrette; & aprés avoir ſoupé dans le Camp de Monſieur le Prince, il monta à Cheval, & marcha toute la nuit, ayant auparavant donné ſes ordres pour les détachemens & pour la

marche de l'Armée, qui ne ſçavoit point ce qu'elle alloit faire. Sa Majeſté eſtant arrivée avant jour au bord du Rhin, y donna de nouveaux ordres pour le Paſſage qu'elle avoit réſolu. Quelque temps apres elle apperçût trois Eſcadrons de l'autre coſté de l'eau, & fit auſſitoſt tirer ſur eux avec cinq ou ſix Pieces de Canon dont ils furent fort épouvantez; cela n'empeſcha neantmoins pas qu'ils ne parûſſent encor pluſieurs fois. Cependant

Monſieur le Comte de Guiche fut voir par l'ordre du Roy, s'il trouveroit un gué, afin d'aller charger ces Troupes qui ſe croyoient en ſeûreté, & qui ne s'attendoient pas qu'on paſſaſt le Rhin à la nage pour aller à elles. Cet Illuſtre Comte rapporta avec une joye qui marquoit le violent deſir qu'il avoit de combattre les Ennemis de ſon Prince, qu'il avoit trouvé un gué favorable vers Tholüys, & demanda des Troupes pour

faire paſſer avec luy, & promit d'aller à la teſte. On fit auſſi-toſt des détachemens de pluſieurs Corps, qu'on luy donna, avec deux Regimens de Cuiraſſiers. Pluſieurs Volontaires de la plus haute qualité voulurent eſtre de la partie. Je vous diray leurs noms & les actions qu'ils ont faites dans ce fameux Exploit à la fin de cette Narration; & je crois en devoir uſer de la ſorte, de peur d'en interrompre la ſuite. Revenons à l'ordre

de la marche, qui fut ainſi. Les Volontaires qui furent devancez de quelques pas par Monſieur le Comte de Saulx, paſſerent les premiers, ſuivis de douze Cavaliers détachez. Monſieur le Comte de Guiche, comme Officier general, marcha le premier à la teſte des Troupes, accompagné de Monſieur le Comte de Rével Gendre de Monſieur le Premier Preſident, qui commandoit les Cuiraſſiers du Roy, & qui fit des merveilles en cette occaſion.

Tous ces Braves alloient en cet ordre tantoſt à gué, tantoſt à la nage, lors que trois Eſcadrons des Ennemis entrerent dans le Rhin juſques aux ſangles, à deſſein de s'oppoſer à leur paſſage; mais ils furent bien reçûs par ces intrépides Volontaires, qui s'arreſterent d'abord pour attendre ceux qui les ſuivoient, & qui apres avoir eſſuyé la décharge de ces Eſcadrons, les repouſſerent l'épée à la main; de ſorte que le ſecond & troiſiéme Eſcadron eurent tant d'effroy, qu'ils tirerent leurs coups en l'air, & prirent auſſitoſt la fuite; & le premier qui juſques-là avoit tenu aſſez bonne contenance, lâcha auſſi le pied, le feu du Canon qui l'incommodoit beaucoup n'ayant pas peu contribué à le faire retirer. Monſieur le Comte de Saulx qui avoit eſté bleſſé des coups que les Ennemis avoient tirez, ne laiſſa pas d'avancer toûjours, & ne perdit point ſon poſte; de maniere qu'il ſortit

ſortit de l'eau le premier, & donna le premier coup. Le Roy, & tous ceux qui l'accompagnoient au bord du Rhin, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer celuy qui eſtoit monté ſur le Cheval blanc; ils luy donnoient mille loüanges, & ſe demandoient à tout moment ſon nom l'un à l'autre. Quand il eut pris terre, il combattit fort longtemps contre un gros Homme, qui ſe défendit avec une vigueur extraordinaire; & ce Comte avouë qu'il n'a-

voit jamais combatu contre un plus brave. Pendant que Monſieur le Comte de Guiche mit ſes Trouppes en bataille, voyons ce que fit Monſieur le Prince. Le deſir d'aller reconnoiſtre ce qui ſe paſſoit delà l'eau, le fit paſſer dans un Bateau avec ce qu'il avoit de plus cher, dans lequel il fut auſſi accompagné de Monſieur le Duc de Boüillon; mais le vent l'ayant entraiſné plus loin qu'il ne ſouhaitoit, il fut contraint de prendre terre un peu plus bas. Ce-

pendant Monſieur le Comte de Güiche qui avoit trouvé fort à propos une petite Plaine au bord du paſſage, y mit ſes Troupes en bataille; & preſque en meſme temps on entendit tirer un coup un peu plus loin, & les Volontaires écoutans trop l'ardeur boüillante qui les animoit, coururent auſſi toſt vers l'endroit ou ils avoient oüy le bruit. Ils avancerent juſques au bord d'une haye, derriere laquelle il y avoit quelques Ennemis retranchez.

Monſieur le Duc & Monſieur de Longueville y furent des premiers; Monſieur le Prince courut auſſi toſt en cet endroit, à deſſein d'empeſcher le malheur qui arriva. On entendit en meſme temps une voix qui cria aux Ennemis, *Bon quartier*, & une autre qui dit, *Armes bas*, *Canailles*. Ils eſtoient pres de les mettre, lors qu'une troiſiéme cria, *Tuë, tuë, point de quartier*, & qu'un des plus genereux Princes du monde, que l'ardeur de ſon courage

avoit empeſché de bien examiner ce qui ſe paſſoit, perça la Barriere d'un air qui fit croire aux Ennemis qu'ils eſtoient perdus, & les obligea à faire une décharge qui fut fatale à celuy qui dans cette occaſion avoit fait voir le plus d'intrépidité. En ſuite de ce malheur on mit pied à terre pour rompre la paliſſade, ce que l'on fit en oſtant de longues bares de bois qu'ils avoient miſes le long de la haye. L'Infanterie qu'elle couvroit fut d'abord taillée

en pieces : On achevoit de la défaire, lors qu'on vit venir deux Eſcadrons. On fut auſſi-toſt à eux, ils ne firent pas longtemps teſte à nos braves Guerriers ; que la bleſſure de Monſieur le Prince, & la mort de Monſieur le Duc de Longueville avoient tellement animez, qu'ils auroient défait toute l'Armée ennemie ſi elle ſe fut preſentée.

Quoy que Monſieur le Prince fut bleſſé, il voulut voir paſſer toute l Armée, & ne ſe retira que le lende-

main. Il me reſte encor a parler de tous ceux qui ſe ſont ſignalez dans cette action memorable qui en contient trois grandes : la premiere, eſt le paſſage de la Riviere, tantoſt à gué, tantoſt à nage ; la ſeconde, la rencontre où Monſieur le Duc de Longueville fut tué ; & la troiſiéme, la défaite des deux Eſcadrons ennemis qui parurent auſſitoſt apres cette mort.

Voicy les Noms de toutes les Perſonnes de qualité qui paſſerent dans l'Iſle. Je

n entreprendray point de leur donner de rang, c'eſt une choſe trop difficile ; & ſur tout en France.

Monſieur le Prince.

Je n en diray rien, de peur de n en pas dire aſſez il a eſté bleſſé au poignet gauche.

Monſieur le Duc.

Il s'eſt ſignalé des premiers dans la rencontre où Monſieur de Longueville a eſté tué, & jamais on ne fit voir tant d'ardeur de combatre, & tant d'intrépidité que ce Prince en fit paroiſtre.

Monſieur de Longueville.

Ce jeune Prince eſt mort à vingt-trois ans, apres avoir donné des marques de ſa valeur en Flandres, en Candie, dans la Franche-Comté, & en Hollande où il eſt mort.

Monſieur le Comte de Guiche.

Il commandoit les Troupes qui ont paſſé le Rhin ; & par tout ce qu'il a fait, il a merité la gloire non ſeulement de brave Soldat, mais encor de tres-habile Capi-

taine ; & l'on ne peut en cette occaſion donner d'aſſez grandes loüanges à ſa judicieuſe conduite, ainſi qu'à ſa valeur & à ſa prudence : Il eſtoit déja fameux par les actions ſurprenantes qu'il a faites en Pologne contre les Moſcovites, ſur la Flote de Hollande, & par tout où il s'eſt rencontré. Il eſt tres-ſçavant en toutes choſes.

Monſieur le Chevalier de Vendoſme.

Il n'a pas encor dix-ſept ans, il a traverſé le Rhin à

Cheval, quelque effort qu'on ait fait pour l'en empeſcher. Il s'eſt meſlé parmy les Ennemis, ſuivy de deux de ſes Gentilhommes, dont les Chevaux ont eſté tuez à ſes coſtez. Il a gagné un Drapeau & un Etendart qu'il a apporté au Roy. Ces actions ſont ſi ſurprenantes, que la poſterité aura de la peine à les croire.

Monſieur le Comte de Saulx.

J'ay déja parlé de ce qu'il a fait en paſſant le Rhin, & de ſon combat apres l'avoir

paſſé : Ses fatigues & ſes bleſſures ne l'empeſcherent pas d'eſtre des premiers à la rencontre où Monſieur de Longueville a eſté tué ; il y fit encor des actions dignes de ſon courage, ſon Cheval y fut tué ſous luy ; mais tous ces accidens ne le pûrent empeſcher de demeurer au combat juſques à la fin : Il monta ſur le Cheval de ſon Page, & donna de nouvelles preuves de ſa valeur.

Monſieur le Duc de Boüillon.

Il a par tout eſté des premiers ; il s'eſt expoſé à tous les perils, & il a combatu d'une maniere qui a fait connoiſtre la grandeur de ſon courage.

Monſieur le Duc de Coaſlin

Il a paſſé le Rhin à la nage, & a reçeu neuf coups, tant dans la main que dans ſes habits & ſon épée ; ce qui fait voir qu'il n'a pas eſté des derniers à s'expoſer.

Monſieur le Comte de Nogent.

Il a eſté bleſſé à la teſte en paſſant le Rhin; il eſt mort de cette bleſſure.

Monſieur le Chevalier de Salart.

Il a eſté tué en paſſant à la nage.

Monſieur le Comte de Theobon.

Apres avoir paſſé le Rhin il a eſté tué au bord de l'eau.

Monſieur le Marquis de Neſle, Fils de Monſieur le Marquis de Mailly.

Il a paſſé des premiers le Rhin à la nage; & quoy que ſon Cheval fut bleſſé

il ne laiſſa pas d'aller aux Ennemis : Il leur tua un Officier dont il monta le Cheval, qui fut en ſuite tué ſous luy aupres de Monſieur le Prince. Ces actions parlent d'elles-meſmes, & tout ce que l'on en pouroit dire ſeroit beaucoup au deſſous.

Monſieur le Comte de Vivonne.

Jamais Guerrier ne reſpira plus le Combat que cet illuſtre Comte qui ne trouvant pas ſur la Mer aſſez dequoy exercer ſon

courage, en a voulu venir donner des preuves en Hollande, ce qu'il a fait avec ſi peu de ménagement pour ſa perſonne, qu'il y a eſté dangereuſement bleſſé à l'épaule.

Monſieur de Boury.

Il a eſté noyé.

Monſieur le Marquis de Beringhen Premier Eſcuyer du Roy, & Colonel du Regiment Dauphin.

Son Cheval n'ayant pas voulu paſſer le Rhin à la nage, il ſe jetta dans les Bateaux qui paſſoient Monſieur

le Prince; de ſorte que voulant aller aux Ennemis, il fut contraint de prendre un Cheval de la Compagnie de Monſieur le Cateux, qu'il paya au Cavalier. Quand il eut veu que l'on commençoit à charger, il fut d'abord avec Monſieur de Broüilly aux Barrieres; il deſcendit de Cheval, & en leva deux, & en chargeant les Ennemis qui eſtoient retranchez & à couvert derriere les hayes aux coſtez des Barrieres, il reçeut un grand coup de

Mouſquet dans la mamelle droite, une contuſion au ventre, & ſeize coups dans ſes habits : Il prit ſon écharpe, dont il déchira la frange, & ſe la mit dans ſa playe, pour empeſcher la perte de ſon ſang, & continuer le combat.

Monſieur de Broüilly, Aide-Major des Gardes du Corps, fut bleſſé aupres de luy.

Monſieur le Marquis de Guitry Grand Maiſtre de la Garderobe du Roy.

Il a veſcu une heure apres ſa bleſſure.

Meſſieurs d'Aubuſſon & de la Force.

Ils ont eſté tuez en donnant des marques de leur valeur.

Monſieur le Prince de Marſillac.

Son grand cœur & ſon merite ſont connus ; il a eſté bleſſé à l'épaule.

Monſieur le Comte de Rével.

Il a receu trois coups d'épée, & s'eſt fait admirer des plus braves.

Monſieur de Monrevert, Fils de Monſieur de Monrevert, Lieutenant de Roy de Bourgogne.

Sa bleſſure fait aſſez connoiſtre qu'il n'a pas moins cherché le peril que les autres.

Monſieur du Meſnil de Montauban.

La rencontre où Monſieur de Longueville fut tué, luy fut fatale, il y reçeut dés le commencement du combat, un coup de Pertuiſanne qui luy découvrit tout l'os de la cuiſſe. Cette

profonde bleſſure ne put ralentir ſon ardeur ; il s'enfonça dans la meſlée avec une impétuoſité que la grande quantité de ſang qu'il perdoit ne devoit pas vray-ſemblablement luy permettre ; & comme il ſentoit plus fortement la belle chaleur qui l'emportoit, que les douleurs de ſa bleſſure, il ſe fit ſi bien remarquer, que les Ennemis croyans ſa défaite importante pour eux, luy donnerent un coup de Pique au deſſus du premier, qui ne

pût neantmoins l'obliger à ſe retirer, que le combat ne fut tout à fait ceſſé.

Meſſieurs d'Obterre, de Beaumont, de S. Arnoul, de Beaufort, de Montreau & de Beauveau.

Ils ont tous combatu avec beaucoup de valeur, & leurs bleſſures en ſont d'aſſurez témoignages.

Monſieur le Marquis de Thermes.

Il eſt de la Maiſon de Gondrin, & tres-bien fait de ſa perſonne; il a eſté bleſſé au viſage dans le troiſiéme combat de ce grand jour, qui ſe fit contre les deux Eſcadrons ennemis qui parurent apres l'avanture de la Barriere.

Monſieur de la Salle, Fils de Monſieur de la Salle, Lieutenant des Gens-d'armes.

Cinq coups qu'il a reçeus dans le meſme combat où Monſieur le Marquis de Thermes a eſté bleſſé, l'ont fait plaindre & loüer de tout le monde.

Voila les Noms de tous les Braves malheureux, &

voicy ceux de pluſieurs autres qui ne ſe ſont pas moins ſignalez, encor qu'ils n'ayent point eſté bleſſez.

Monſieur de Soubiſe.

Monſieur le Comte de Lyonne.

Monſieur le Marquis de Chavigny, Fils de Monſieur de Chavigny, Secretaire d'Eſtat.

Sa valeur eſt connuë, & ſon eſprit eſt beaucoup eſtimé.

Monſieur le Marquis Dambre.

Monſieur le Chevalier de Nantoüillet.

Monſieur de Cavois.

Monſieur de Barbeziere.

J'eus à peine achevé ce recit, que tout le monde s'écria que j'avois parlé de plus de douze ou quinze circonſtances, dont toutes les Gazettes n'avoient rien dit. Ce n'eſt pas à vous dire le vray que ces circonſtances ne fuſſent dans pluſieurs Memoires; mais ceux qui les avoient envoyez, n'ayans pû eſtre par tout, pas-un ne parloit de

toutes à la fois : ainſi ceux qui auroient ſçeu les unes, n'euſſent jamais appris les autres, ſi je n'avois compoſé une Relation parfaite ſur vingts Memoires differens. Apres qu'on eut fait mille & mille reflexions ſur tout ce que je venois de conter, il s'éleva une voix qui dit que pendant que le Roy étendoit les bornes de ſon Empire, il ſongeoit à loger magnifiquement les Muſes, puis que Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, venoient ſuivant ſon ordre, de

prende poſſeſſion d'une des Salles du Louvre, pour y tenir deſormais leurs Aſſemblées. On eſtoit ſur le poinct de ſe ſeparer apres avoir parlé quelque temps de l'Académie, lors qu'un des Amis de la Compagnie entra avec précipitation, & vint dire la Nouvelle de la priſe d'Arnhem. La joye qu'on eut de cette Conqueſte réveilla les Eſprits; chacun voulut en parler, ou plutoſt ſouhaita d'en apprendre les particularitez; mais on en ſçavoit encor ſi

peu, qu'on fut obligé de remettre cette Converſation au lendemain.

X. SEMAINE.

Nouvelles du 2. de Iuillet 1672 juſques au 11.

L'Aſſemblée fut ouverte le premier jour de cette Semaine, par les Nouvelles de la Lettre que voicy. Celuy qui en fit la lecture, dit qu'elle eſtoit ecrite par un des plus grands Seigneurs de la Cour, & dont l'eſprit répondoit à la naiſſance.

Du Camp de Latem, ſur l'Iſſel, le 16. Juin.

ENfin nous voicy maiſtres de ce fameux paſſage que l'on avoit regardé juſques à cette heure comme la plus grande entrepriſe de la guerre; & je crois vous avoir mandé par ma derniere que Monſieur le Prince d'Orange ſe retira le 13. du courant avec toute l'Armée de Hollande, vers Vtrech, dés qu'il eut appris que les Trou-

pes de Sa Majeſté avoient paſſé le Rhin, & eſtoient dans le Beteau. Monſieur de Turenne qui marcha en meſme temps vers Arnhem avec l'Armée de Monſieur le Prince, ſe ſaiſit du Pont qui eſt devant cette Ville; & pendant qu'on raccommoda par ſon ordre quelques Bateaux que les Ennemis avoient commencé à y rompre, il fit paſſer cent cinquante Chevaux à la nage, pour donner ſur l'arriere-garde des Ennemis, qui en ſe retirant paſſoient aſſez pres

d'Arnhem; & comme ils ne s'attendoient point à cette attaque, à cauſe qu'ils ſe croyoient bien à couvert de la Riviere, la Garde des Bagages fut tellement épouvantée, qu'elle abandonna les Chariots qu'elle eſcortoit, dont les noſtres profiterent à leur aiſe, & prirent ce qu'ils purent emporter. Ils y trouverent beaucoup d'argent, & revinrent avec un butin eſtimé plus de vingt-cinq mille écus, & grand nombre de priſonniers. Cependant Monſieur de Turenne ayant

paſſé le Pont le 14. il prit ſes quartiers autour d'Arnhem, & les Bourgeois demanderent à entrer en negotiation. Ce Mareſchal General les renvoya au Roy; & voyant la priſe de cette Place aſſurée, partit le 15. avec une partie de ſon Armée, pour aller attaquer le Fort de Knotzembourg, qui eſt auſſi appellé le Fort de Nimégue, & qui eſt ſcitué entre le Val & le Rhin: Le meſme jour au ſoir on en inſulta les dehors, & l'on fit un grand logement ſur la contr'eſcar-

pe, par lequel on demeura maiſtre du chemin couvert malgré le feu des Ennemis qui tirerent toute la nuit une ſi furieuſe quantité de coups de Canon, que nous les entendions d'Emeric, ſans pouvoir comprendre d'où pouvoit venir un ſi grand bruit. Comme ils tiroient preſque par ſalves de fort pres, & à cartouches, ils ont tué ou bleſſé beaucoup de Soldats des Regimens Lionnois, Champagne & Louvigny. Monſieur le Comte de Magaloty a eſté bleſſé aux deux

mains. Monſieur de Plaſtriere, Lieutenant Colonel du Regiment Lionnois, a eſté bleſſé à mort; & Monſieur d'Alſan, Fils du Lieutenant de la Colonelle de Champagne, a eſté tué. Ils ont encor fait beaucoup de feu pendant toute la journée; mais craignant cette nuit la deſcente du foſſé qui auroit donné lieu d'inſulter le Corps de la Place, ils ſe ſont rendus ce ſoir avec cinquante Pieces de Canon, & Monſieur de Turenne en vient d'apporter la Nouvelle au Roy. Trois Depu-

tez des Habitans & des Officiers d'Arnhem ſe ſont preſque en meſme temps jettez aux pieds de Sa Majeſté: Le premier a parlé au nom de la Nobleſſe, & luy a demandé ſa protection, la ſupliant de leur conſerver les Privileges & l'Exercice de leur Religion, ce qui leur a eſté accordé: Le ſecond a demandé la meſme choſe au nom de la Ville & des Bourgmeſtres, & que Sa Majeſté eut la bonté de les recevoir comme ſes tres-obeïſſans & tres-fidelles Sujets, ce qu'ils ont pa-

reillement obtenu: Le troiſiéme qui eſtoit pour la Garniſon a parlé à genoux, il a demandé pardon à Sa Majeſté de la hardieſſe qu'elle avoit euë de tirer ſur ſes Troupes, & luy a témoigné qu'elle ſe remettoit à ſa bonté & à ſa miſericorde pour recevoir telles conditions qu'il luy plairoit: A quoy le Roy a répondu qu'elle la traiteroit comme les autres, & la feroit priſonniere de guerre; mais qu'elle ne s'en repentiroit pas. Vous aurez ſans doute eſté ſurpris de la dili-

gence avec laquelle treize Places ont eſté conquiſes, & huit mille Hommes faits priſonniers; mais nous en attendons bien d'autres à l'avenir.

Celuy qui avoit apporté cette Lettre s'eſtant repoſé pour prendre haleine, un Nouvelliſte prit auſſi-toſt la parole, & luy dit qu'il avoit remarqué que dans l'endroit du Siege du Fort de Nimégue, il avoit lû que ceux de la Place avoient chargé leur Canon à car-

touche, & qu'il le prioit de luy dire ce que c'eſtoit que tirer à cartouche. Il n'en pût eſtre éclaircy, ny par celuy à qui il le demanda, ny par le reſte de la Compagnie. Ils ſe regarderent tous, & baiſſerent les yeux de honte: Il eſt vray qu'il n'y avoit pas encor de Gens d'épée à l'Aſſemblée. Le premier qui vint groſſir le peloton, & à qui on le demanda, ne l'ayant jamais portée que par ornement, ne ſe trouva pas plus ſçavant; mais comme il eſtoit

ſuivy d'un Valet qui avoit eſté Goujat, ce Valet leur dit qu'il croyoit que lors qu'on ne chargeoit les Canons qu'avec des Balles de Mouſquet, au lieu de gros Boulets, on appelloit cela tirer à cartouche; ce qui faiſoit beaucoup de carnage, parce que ces petites Balles en s'écartant bleſſoient beaucoup plus de monde. Ils crurent ce Valet, & raiſonnerent ſur la Lettre qu'on venoit de lire. Ils la loüerent fort; mais ils dirent qu'elle ne faiſoit pas

mention de pluſieurs particularitez conſiderables. Le plus exact de la Compagnie à recüeillir toutes les Nouvelles, dit que celuy qu'il avoit écrite n'avoit pas marqué que douze Chariots de Bagage de quelques Deputez des Eſtats Generaux qui avoient eſté envoyez à Arnhem n'eſtoient pas échapez aux noſtres. Cela n'eſt qu'une bagatelle, répartit un autre; mais les circonſtances de la mort de Monſieur le Comte du Pleſſis, dont on n'a point parlé, &

que je puis me vanter de ſçavoir aſſurément, ſont beaucoup plus conſiderables. Il a eſté bien malheureux, reprit un autre, d'avoir eſté tué du ſeul coup de Canon qu'on ait tiré d'Arnhem. Il faut bien, dit alors un troiſiéme, que l'on en ait tiré plus d'un, puis que l'Ingénieur Hugo a eſté tué devant la meſme Place. Ce bruit a couru d'abord, reprit celuy qui croyoit eſtre mieux inſtruit que perſonne des particularitez de ce malheur; mais il s'eſt trou-

vé que le coup dont on a crû d'abord que l'Ingénieur avoit eſté tué, eſt le meſme dont Monſieur le Comte du Pleſſis eſt mort. On dit à ce brave Comte qui faiſoit travailler au rétabliſſement du Pont dont on a parlé, qu'il ne devoit point tant s'expoſer; mais ſon courage & le deſir qu'il avoit de venir à bout de ce qu'il avoit entrepris, l'ayant obligé de ſe découvrir pour regarder ce qui ſe paſſoit, il reçeut auſſi-toſt le coup. Il ne s'étonna point, & dit que

ce n'eſtoit rien; mais ayant tourné la teſte, il vit que ſon Bras ne tenoit preſque plus à rien: Le ſang en ſortit auſſi-toſt en grande abondance, & ce genereux Comte tomba ſur Monſieur le Marquis de Ragny, & ſur Monſieur de Tracy. Le recit de cette mort fut trouvé d'autant plus curieux que perſonne n'en avoit encor apris les particularitez. On dit enſuite que la Lettre qu'on avoit leuë n'avoit point parlé de Monſieur le Duc de Vendoſme, qui a-

voit eſté commandé à la teſte de cinq cens Hommes, pour aller faire un logement proche de la contr'eſcarpe d'Arnhem; ce qu'il avoit fait, accompagné de Monſieur le Chevalier ſon Frere. On admira cette action, & l'on donna beaucoup de loüanges à ces jeunes Princes, qui s'en eſtoient déja attirez de toute l'Armée, & s'eſtoient fait admirer de Monſieur de Turenne. On paſſa d'Arnhem au Fort de Nimégue, & l'on dit que l'on

avoit oublié de marquer dans la Lettre que l'on venoit de lire, que Monſieur de Foucaut Lieutenant General, dont la valeur eſt connuë, & Monſieur d'Aſpremont Capitaine aux Gardes, & tres-grand Mathématicien, avoient eſté reconnoiſtre ce poſte; & que Monſieur de Turenne avoit paſſé toute la nuit dans les Travaux, pour les faire avancer. On adjouſta que Monſieur le Comte de Louvigny avoit tant donné de marques de valeur pen-

dant ce Siege, qu'il en avoit eſté admiré de ce grand Capitaine, ce Prince luy ayant donné mille loüanges. Celuy qui avoit lû la Lettre les ayant écoutez paiſiblement, leur dit qu'il luy reſtoit encor quelque choſe à lire de plus curieux que tout ce qu'ils venoient de dire, & dont aucunes Lettres, Memoires, ny Gazettes, n'avoient parlé. On le preſſa d'en faire part à la Compagnie, & il lût auſſitoſt ce qui ſuit.

I'ay paſſé toute la Riviere à gué, pour voir les Retranchemens que les Ennemis avoient fait avec tant de ſoin, & je ne les ay pas trouvez tels que je les croyois : Ils ſont aſſez bas, & les Foſſez étroits & peu profonds, & quoy que gazonnez en quelques endroits, ils ne ſont pas élevez dans tous les autres; Il n'y avoit point de banquette ny forme de parapet par dedans la Riviere, qui eſt fort retirée; Elle eſt à ſec & à la moitié du lit qu'elle occupe d'ordinaire; de ſorte qu'eſtant gayable

gayable en pluſieurs endroits, nous la pouvions en Eſcadrons, & forcer ces Retranchemens ſi renommez.

Quand on eut achevé de lire cette Lettre. Il me ſemble, dit un des plus ardens Nouvelliſtes de la Compagnie, du ton d'un Homme qui s'aplaudit, que noſtre Aſſemblée a des Nouvelles aſſez bonnes, & qu'elle en peut fournir aux plus curieux. Il s'eſt debité icy depuis un mois, continua-t-il, des Nouvel-

les qui n'ont eſté dans aucunes Gazettes, & que la Poſterité ne ſçauroit pas, ſi nous n'avions pris le ſoin de les recüeillir. Chacun en demeura d'accord. On s'entretint enſuite pendant quelque temps de la beauté de la Ville d'Arnhem, & l'on s'étonna d'autant plus de la priſe de cette Capitale de la Seigneurie du Weluve, que les Murailles & les Baſtions en eſtoient revétus. Quelques gens qui ſurvinrent apprirent alors

à la Compagnie la priſe du Fort Sken. On entendit auſſi-toſt une voix qui dit que cela ne ſe pouvoit. On luy repartit que la choſe eſtoit pourtant vraye. Et il repliqua avec un ton qui marquoit beaucoup de chaleur & d'oppiniâtreté, qu'il ne le croyoit pas, & que cela ne pouvoit eſtre. On luy en demanda la raiſon, voicy ce qu'il répondit. Je ne doute point du pouvoir des Armes de Sa Majeſté, & je ſçais bien qu'il prend des

Provinces entieres en moins de temps qu'il n'en faudroit pour prendre une Place de peu d'importance ; mais ce n'eſt pas à dire qu'un Fort comme celuy de Sken, ſitué entre deux Rivieres, fameux par un Siege de huit ou neuf mois, que nous avons veu de nos jours, & muny de toutes ſortes de proviſions, ait deû ſe rendre avec une Garniſon de deux mille Hommes, à la veuë des Troupes de Sa Majeſté. Cela ne ſe

peut, & c'eſt un conte ; & ſi cela eſtoit vray, la Poſterité n'en croiroit rien, & prendroit l'Hiſtoire de Loüis XIV. pour une Fable, ainſi que pluſieurs font celle d'Alexandre. Non, non, pourſuivit-il, ce Fort n'eſt point pris, je gage qu'il ſe deffendra pour le moins un mois ; & je le tiendrois imprenable pour tout autre que pour noſtre invincible Monarque. Il en eut dit davantage, ſi une Perſonne de qualité qui ſe promenoit n'eut

confirmé cette Nouvelle, & n'eut dit que beaucoup d'autres Places s'eſtoient renduës en meſme temps. Il demeura ſi confus, qu'il n'oſa plus parler. Et comme il vit qu'on le railloit, il s'écria en levant les yeux au Ciel. On voit bien que noſtre incomparable Monarque nous a eſté donné de Dieu ; & que c'eſt par cette raiſon qu'il fait tant de Miracles. Quand on eut ceſſé de parler de la priſe du Fort de Sken, on rapporta à la Compagnie

que Monſieur de Turenne eſtoit entré dans l'Iſle de Bomel, que Monſieur d'Apremont eſtoit allé prendre le Fort de S. André, qu'on preſſoit fort Déventer, & que meſme on le croyoit rendu, que Monſieur avoit aſſiegé Zutphen, & le Roy Doëſbourg ; & que Sa Majeſté avoit eu avis de la Députation d'Utrech pour ſe rendre ſous ſon obeïſſance. Comment Utrech, s'écria un des pilliers de la Compagnie ? cette Capitale d'une belle Pro-

vince, & qui a eſté fondée par les anciens Romains, abandonne donc volontairement le party des Eſtats? & l'Union des Provinces-Unies, faite il y a cent ans à Utrech, adonc expiré à Utrech? Chacun trouva cette remarque fort curieuſe ; & l'on alloit faire un détail des beautez de cette nouvelle Conqueſte, lors que le bruit ſe répandit que le Penſionnaire Wit, en retournant ſur la minuit de l'Aſſemblée des Eſtats, avoit eſté attaqué par qua-

tre Perſonnes, & avoit receu quatre coups d'Eſpée, que l'on ne croyoit toutefois pas mortels. Cette Nouvelle ſurprit tellement l'Aſſemblée, que les plus grands parleurs devinrent muets d'étonnement. Chacun ſe regarda longtemps, & le premier qui prit la parole, dit qu'il ne pouvoit comprendre comment des Hollandois avoient pû ſe réſoudre à traiter ainſi une des plus fermes colomnes de leur République, & que puis

qu'ils en ſappoient les appuis.... Il en alloit dire davantage, mais il ſe teût tout à coup, ayant veu arriver un Nouvelliſte Miſterieux, qui ne vouloit s'entretenir que des choſes paſſées, & ſe faiſoit un crime de parler des futures ; Parce que, diſoit-il, il eſtoit dangereux de vouloir penetrer dans des ſecrets qu'on ne ſçavoit pas, ſur tout en matiere d'Eſtat, & que l'on parloit quelquefois contre des Princes qui n'eſtoient pas ſouvent ſi coupables que

les apparances donnoient lieu de croire. Un grand éclat de Tonnere, qui ſembloit devoir eſtre ſuivy d'un orage furieux, obligea la Compagnie à ſe retirer juſques au jour ſuivant ; & quoy que ce ne fut pas ma coûtume d'aller deux jours de ſuite aux Nouvelles, je ne laiſſay pas de m'y rendre le lendemain.

Fin du deuxiéme Tome.

LE MERCVRE GALANT,

CONTENANT PLVSIEVRS Hiſtoires veritables, & autres choſes curieuſes, avec tout ce qui s'eſt paſſé à la Cour & à l'Armée, & dans pluſieurs Cours de l'Europe, depuis le Départ du Roy, juſques à ſon Retour.

TOME III.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Second Perron de la S. Chapelle.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES MATIERES contenuës dans ce Volume.

SVite de la Comedie contre les Nouvelliſtes.
Honneurs funebres rendus à la memoire de Monſieur le Comte du Pleſſis.
Dix Ambaſſadeurs ou Envoyez Extraordinaires viennent en meſme temps complimenter Sa Majeſté.
Priſe de Doësbourg, & les Particularitez du Siege de cette Place, avec les Noms de tous ceux qui ſe ſont ſignalez pendant le Siege.
Deſcription de quatorze ou quinze Places conquiſes par Sa Majeſté.
Veritables Nouvelles du Siege de Nimegue.
Retour de Monſieur Grotius aupres de Sa Majeſté.
Remarques qui font voir que les Conqueſtes des François ſont moins deuës au manque de cœur des Hollandois,

qu'à la bonne conduite de Sa Majeſté, & au grand courage de ſes Troupes.
Remarque pleine d'eſprit de celuy qui fait la Gazette de Hollande, à l'avantage du Roy.
Grand zele de Monſieur le Cardinal de Boüillon pour tout ce qui regarde la Religion Catholique, & ſes ſoins pour le rétabliſſement des Egliſes.
Monſieur le Comte d'Eſtrées traite la Reyne d'Angleterre ſur ſon Vaiſſeau
Ambaſſadeurs Extraordinaires d'Angleterre nommez pour aller trouver Sa Majeſté.
Madame la Ducheſſe accouche d'un Fils à S. Germain en Laye.
Quarante Drapeaux & ſept Guidons ſont portez à Noſtre-Dame.
Lettre du Roy à Madame la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de Monſieur le Duc de Longueville ſon Fils.
Le Vaiſſeau appellé le Dauphin couronné, arrivé de Surate à Belle-Iſle.
Les Nouvelles qu'il en a rapportées.
Deſcription de Zutphen, particularitez

ce qui ne s'eſt encor fait qu'en faveur du Roy.
Lettres Patentes ou Reglement ſur les Revenus du Parnaſſe, en faveur des Conqueſtes de l'Invincible Louis XIV
Suite de la Comedie des Nouvelliſtes.
Particularitez de la priſe de Grave.
Monſieur le Chevalier de Loraine traite Monſieur dans Vtrech.
Le Roy traverſe la meſme Ville le long du Canal.
Redition de Nimegue.
Converſation des Nouvelliſtes ſur le malheur des Hollandois.
La deſcription & l'explication de la Medaille que les Hollandois firent en mil ſix cens ſoixante-huit.
Remarques qui font connoiſtre que Monſieur le Prince d'Orange ne doit ſon élevation qu'à la France.
Mort de M. de la Rabiniere Contre-Admiral de France, & ſa Pompe funebre à Chatam.
Hiſtoire des onze Eſclaves François.
Choix que le Roy a fait de Monſieur

du Siege & de la priſe de cette Place, avec les Noms de tous ceux qui ont donné des preuves de leur courage pendant ce Siege.
Le Reverend Pere Zocoly celebre la Meſſe dans la grande Place de Zutphen.
Elevation de Monſieur le Prince d'Orange à la Charge de Lieutenant Gouverneur & Admiral General des Provinces Vnies.
Priſe de Genep ſur le Rhin par Monſieur le Chevalier du Pleſſis.
Ordres donnez par Sa Majeſté pour la ſeureté des Coſtes, & les grands ſoins que Monſieur le Duc de Navailles prend pour ſatisfaire à ſes ordres.
Monſieur le Marquis de Carnavalet fait conſtruire pluſieurs Forts au delà de Broüage.
Eſtat des Milices du Païs d'Aunix.
Gouvernement de S. Quentin donné Monſieur le Marquis de Pradelle.
Le Senat de Veniſe envoye un Secretaire à Monſieur d'Avaux, avant qu'il ait preſenté ſa Lettre de Creance,

d'Herbigny Maiſtre des Requeſtes pour faire obſerver les Reglemens que Sa Majeſté a faits pour la Marine.
Reglement touchant les Treſoriers de France, & les affaires de la Chancellerie.
Sa Majeſté ſe declare Chef & Protecteur de la Compagnie des Secretaires du Roy.
Autres Reglemens auſquels Sa Majeſté travaille.
Meſſieurs de la Reynie & le Vabier, Maiſtres des Requeſtes, ſont mis par le Roy dans le Conſeil de la reformation de la Iuſtice.
Monſieur Roulié eſt choiſi par le Roy pour aller tenir les Eſtats de Provence.
La Reyne par une Declaration regle les jours de Ferie de la Cour des Aides; elle fait Conſeiller Honoraire M. le Vabier, Conſeiller de la Cour des Aydes, elle donne un Brevet de Gentilhomme ordinaire à M. de Perigny, & à M. de Fontaine Profeſſeur Royal en Medecine la Chaire de Paris.
Converſation ſur les Manufactures

TABLE.
Royales des Gobelins.
Particularitez du Siege & de la priſe de Nimegue.
Priſe de Coëverden.
Converſation ſur toutes les Modes.
Priſe de Crevecœur.
Satyre des Nouvelliſtes contre eux-meſmes.
Converſation ſur les Opera & ſur la Muſique. Remarques ſur ce ſujet.
Diſgrace de Monſieur Grotius.
Priſon de Monſieur Vvith, Frere du Penſionnaire.
M. de Mombas s'échape de la ſienne.
Sa Majeſté donne à Monſieur Robert l'Intendance des Places conquiſes.
Priſe de Bomel.
Noms de tous les Gouverneurs & Commandans des Places conquiſes.
Converſation ſur tous les Divertiſſemens de cet Hyver.
Retour de Sa Majeſté.

Fin de la Table du troiſiéme Volume.

LE MERCURE GALANT

SECONDE JOVRNEE de la 10. Semaine.

J'Estois encor dans la Ruë S. Honoré, lors que je rencontray le Nouvelliſte Autheur. Il fut ravy de m'a-

voir trouvé ſeul, car il y avoit longtemps qu'il ne m'avoit recité de Vers de ſa Piece contre les Nouvelliſtes. Il m'entraîna dans le Mail du Palais Royal; où l'on ne joüoit point encor, à cauſe qu'il avoit plu, ayant trouvé ce lieu plus propre à ſon deſſein que les autres, parce que nous ne pouvions eſtre apperçeus des Nouvelliſtes qui eſtoient entre les deux Rondeaux. Il me dit qu'il avoit bien travaillé depuis qu'il ne m'avoit veu, & qu'il vou-

loit me reciter pluſieurs Scenes qu'il avoit faites. Ecoutez, me dit-il, en voicy une que vous devez trouver plaiſante: Elle eſt de deux Nouvelliſtes, dont l'un veut faire dire des Nouvelles à l'autre, encor qu'il n'en ſçache pas.

Nouvelliſte.

Mais, Mõſieur, je ne ſçay plus rien,
Je vous en ay dit plus de trente.

2. Nouvelliſte.

Monſieur, ſouvenez-vous en bien,
Vous en ſçavez plus de cinquante.

1. Nouvelliſte.

Le Roy de Perſe veut faire de grands Preſens,

Et dedans ſes Eſtats honorer toutes celles
Qui prouveront qu'elles ſont bien pucelles
A l'âge de quinze ou ſeize ans;
Il l'a fait depuis peu crier à ſon de trompe.

2. Nouvelliſte.

Ie crains fort que l'on ne le trõpe

1. Nouvelliſte.

Cette Muraille qui, dit-on,
A cinq cens lieuës de long,
Et qui depuis longtemps ſepare
Le Chinois d'avec le Tartare,
S'eſt depuis quelques jours perduë en un moment,
Par un grãd Trèblement de terre,
Qui tout à coup luy declara la guerre
Et qui n'en laiſſa pas un morceau ſeulement.

Le feu du Ciel encor par un coup bien tragique,
A brûlé toutes les Foreſts
Qui ſont dãs les Deſerts d'Affrique.

2. Nouvelliſte.

Les Oyſeaux en feront entendre leurs regrets.

1. Nouvelliſte.

Mais la Flame malgré ſa fureur ſans ſeconde,
N'a pas produit un trop méchant effet,
Et ſans y penſer en a fait
Les plus belles Plaines du monde.

2. Nouvelliſte.

I'en ſuis encor dedans l'étonnement.

1. Nouvelliſte.

N'avez-vous pas contentement?

2. Nouvelliſte.

Oüy, mais raiſonnons, je vous prie,
Sur ces Nouvelles un moment.

1. Nouv. en s'en allant.

Ie ſuis fort Serviteur à voſtre Seigneurie.

2. Nouv. en l'arreſtant.

Vous raiſonnerez par ma foy,
Ou vous me direz, je vous jure,
Quelque Nouvelle bonne & ſeure.

1. Nouvelliſte.

Hé bien, j'y conſens, laiſſez-moy.
Le Roy des Abyſſins a marié ſa fille
Au Prince de Congo, qui n'a pas quatorze ans;
Cet himen plaiſt à tous ſes Courtiſans,
Puis que dans ſa riche Famille,
Avec un grand Païs l'Epouſe porte encor
Douze cens bons millions d'or,
Que ſon Pere gardoit dans quatre grandes Salles;
Sont-ce là de vilains regalles?

Elle porte de plus outre ſes veſtemẽs,
Dont la richeſſe eſt ſans égale,
Des Perles & des Diamans,
Qui rẽpliſſoiẽt une cinquiéme Salle.

2. Nouvelliſte.

Vous voulez vous rire de moy.

1. Nouvelliſte.

Ie ne me moque pas ma foy.

2. Nouvelliſte.

Ne me raillez point je vous prie.

1. Nouvelliſte.

Sanſon dit tout cela dans ſa Geographie;
Et parlant de ce Roy qui n'eſt pas indigent:
On trouvera chez luy plus d'Hommes & d'argent
Dit-il, & cela n'eſt point fable
Qu'on ne peut dans la Mer trouver de grains de ſable,

Et d'Etoiles dedans le Ciel.

2. Nouvelliſte.

Eſt-il un plus riche Mortel?
Ie le veux aller voir, car j'en doute
& je gage...

1. Nouv. en le quittant.

Allez vous preparer à faire ce
Voyage.

Quand il eut ceſſé de reciter ces Vers, je luy dis que je trouvois cette Scene fort divertiſſante. Il faut que je vous diſe encor quelques Fragmens de Scenes, reprit-il auſſi-toſt, que vous ne trouverez peut-eſtre pas moins agreables. Voicy le ſujet du premier, continua-

t-il; Un Nouvelliſte vient en courant interrompre l'Aſſemblée, & dit,

On debite là-bas une bonne Nouvelle,
Et que chacun eſtime telle.
Cette Nouvelle qui ravit,
Et que de bien loin l'on écrit,
Eſt de Madagaſcar, & meſme
toute fraiſche;
Car le Courier n'a pas déliuré ſa
dépeſche.

On luy répond,

Le Courier ſçait donc tout, & leur
a rapporté?

Le Nouvelliſte empreſſé, replique,

Il ne ſçait rien du tout; & c'eſt la
verité,
C'eſt ce qui rend la Nouvelle plus
belle,
Et la fait trouver plus nouvelle.

On luy dit,

Et le Courier ne fait que d'arriver?

Il replique,

Non.

Et ils répondent preſque tous à la fois.

Allons donc viſte le trouver.

Voila, continua-t-il, comme font la pluſpart des

Nouvelliſtes, ils ſçavent les Nouvelles que les Couriers apportent, avant que ceux à qui les Dépeſches ſont adreſſées les ayent leuës. On en trouve beaucoup de pareils, luy repartis-je; puis il continua en me recitant un Fragment d'une Scene du Mary de la Femme dont je vous ay déja parlé.

La Femme.

Ie devrois te chanter ta gamme,
Depuis longtemps icy je te cherche
par tout,
Et j'ay couru dix fois de l'un à l'au-
tre bout,

Dans ce Parterre & ces Allées,
Où... là... tu m'entends bien, tiennent leurs Assemblées.
Quoy perdras-tu toûjours ton tẽps
Dans ce Iardin avec cent faineãs?
Tu n'as point soin de ton ménage,
Chez toy tu laisses tout périr,
Sans cesse l'on te voit aux Nouvelles courir,
Et d'un Sot curieux joüer le personnage.
Ton esprit devient de travers,
Ta folie est connuë & va jusqu'à l'extréme;
Et cependant tu crois gouverner l'Univers,
Lors que tu ne peux pas te gouverner toy mesme.

Vous pouſſez un peu les

Nouvelliſtes, luy dis-je dés qu'il eut ceſſé de parler. Ce n'eſt pas, me répondit-il, qu'il n'y ait de fort honeſtes gens parmy eux, mais l'on doit un peu changer ces ſortes de choſes pour les rendre plaiſantes. J'en connois, continua-t-il, parmy les Nouvelliſtes, qui s'apperçoivent fort bien de leurs folies, & qui ſont les premiers à s'en railler eux-meſmes. Quelques uns de ces Meſſieurs qui ſe promenoient dans la grande allée, nous ayant aperçeus,

nous fûmes à eux, & peu de temps apres nous alâmes rejoindre le gros entre les deux Rondeaux. La premiere choſe dont on s'entretint, fut du Service de feu Monſieur le Comte du Pleſſis, que Madame la Comteſſe ſa Femme avoit fait faire ce jour-là. On parla du merite & de la valeur du deffunt, qui eſtoit Premier Gentilhomme de la Chambre de Monſieur, & Mareſchal de Camp dans l'Armée de Monſieur le Prince. On dit que Mon-

ſieur avoit eu beaucoup de déplaiſir de ſa mort, & l'on plaignit fort Monſieur le Mareſchal du Pleſſis ſon Pere, que ce trépas devoit d'autant plus affliger, que c'eſtoit le troiſiéme de ſes Enfans qui eſtoit mort à l'Armée. Un jeune Nouvelliſte, qui depuis quelques jours venoit à noſtre Aſſemblée, arriva comme nous achevions de parler du Service de feu Monſieur le Comte du Pleſſis, & nous dit d'abord que le Roy étoit aſſiegé dans ſon Camp

Aſſiegé, nous écriaſmes-nous, aſſiegé! Comment cela ſe pourroit-il faire? Quelle Armée auroit eſté aſſez hardie pour faire ce coup, ou plûtoſt, d'où ſeroit-elle venuë? Il faut, dit alors une Perſonne de la Compagnie, qu'on ait ſemé les Dents de quelque Dragon, dont il ſoit ſorty des Soldats armez. Ce n'eſt point tout cela, reprit noſtre jeune fou; & le Roy eſt aſſiegé par le grand nombre d'Ambaſſadeurs & d'Envoyez Extraordinaires qui viennent

viennent le complimenter de toutes parts. La penſée eſt belle, luy repartis-je, & la turlupinade admirable; mais je ne m'en étonne pas, puis qu'elle vient de vous, je voy que vous affectez l'air de Marquis; & comme vous imitez les ridicules ſeulement, il faut bien que pour leur reſſembler en tout vous paroiſſiez auſſi turlupin que ces Meſſieurs. Je dis cela d'un ton qui l'empeſcha de ſe fâcher, & je ſçavois bien à qui je m'adreſſois. C'eſt

aſſez parler de turlupinades & de turlupins, reprit un Nouvelliſte impatient; & ſçachons de Monſieur combien il y a d'Ambaſſadeurs & d'Envoyez dans le Camp de Sa Majeſté. Je vais vous les nommer tous, repartit le jeune Homme; puis il nomma auſſi-toſt tous ceux qui ſuivent.

Un Envoyé d'Eſpagne.

Milort Lokart, Ambaſſadeur d'Angleterre, qui revient de Brandebourg.

Un Envoyé de l'Electeur Palatin.

Un Envoyé du Duc de Neubourg.

Un Envoyé du Duc de Hanower.

Le Comte de Kogniſmarc, Ambaſſadeur extraordinaire de Suede.

Le Baron de Meternik, Envoyé extraordinaire de l'Electeur de Treves, ſans compter Monſieur l'Eveſque de Straſbourg, & celuy de Munſter, & pluſieurs Souverains qui doivent y venir eux-meſmes, pour avoir le plaiſir de voir le plus Grand Monarque du

Mondé. Chacun dit que ce grand nombre de Princes, d'Ambaſſadeurs & d'Envoyez, marquoit la grandeur de Sa Majeſté, & la haute eſtime qu'on avoit de ſa Perſonne. Nous eſtions ſur le poinct de changer de diſcours, lors que nous viſmes entrer un Homme, qui nous fit de loin mille ſignes extravagans pour nous marquer ſa joye ; & lors qu'il fut aſſez pres de nous pour eſtre entendu, il nous cria pluſieurs fois. Victoire,

victoire, & nous dit dés qu'il nous eut joint: Enfin, Meſſieurs, Doeſbourg s'eſt rendu, & je viens preſentement d'en recevoir la Nouvelle, avec toutes les particularitez de ce Siege. Nous attendions, luy répliquâmes-nous, de moment en moment, la Nouvelle de la Réduction de cette Place, & nous ſçavions bien qu'elle ne pouvoit tenir longtemps contre un Monarque invincible qui l'aſſiegeoit en Perſonne. Je croyois auſſi-bien que vous

que cette Place ne feroit pas une longue réſiſtance, nous répondit-il ; mais je n'attendois pas en meſme temps la Nouvelle de la priſe de quatorze ou quinze Places. Comment ! Quatorze ou quinze Places, nous écriâmes-nous. Oüy, dit-il, ſans nous dóner le temps de luy répondre.

Wangeninghen.
Rhenen.
Wick.
Amersfort.
Duſſel, ſur le Rhin.
Tiel, dans le Veleau.

Deventer.
Elbourg.
Arderwik.
Hattem.
Haſſelt.

Ommen & le Fort de Woorn, & celuy de Saint André, qui ſont les Clefs de l'Iſle de Bommel, ne reconnoiſſent plus d'autre Maiſtre, que noſtre incomparable Monarque ; & Muyden ſur le Zuiderzée, le Chaſteau de Wezep a deux lieuës d'Amſterdam, Kampen & Zwol ſur l'Iſſel, ſont preſtes de recevoir les Troupes de Sa Majeſté.

J'ay couru toute la Hollande, dit alors un de nos Confreres ; & comme j'ay eſté dans une partie de ces Places, j'en entretiendray la Compagnie quand nous aurons ſçeu les particularitez du Siege & de la priſe de Doëſbourg. S'il ne tient qu'à cela, repartit celuy qui en avoit apporté la Nouvelle, vous ſerez bien-toſt ſatisfait. Il eut à peine achevé ces paroles, que chacun ſe prepara à l'écouter, puis il continua de la ſorte.

La Ville de Doëſbourg eſt fameuſe par pluſieurs Sieges qu'elle a ſoûtenus, les Fortifications en ſont regulieres, & elle ſert de Boulevart au Weluve. Sa Majeſté l'ayant fait inveſtir par Monſieur le Marquis de Fourille, & ayant diſpoſé les Quartiers, donna ſes ordres pour les Ponts de communication, les Batteries, Gabions, Faſcines, & generalement pour toutes les choſes neceſſaires pour l'ouverture de la Tranchée; Elle ſe fit par Monſieur le

Duc de Roüanés, qui en qualité de Colonel eſtoit à la teſte de quatre Bataillons des Gardes Françoiſes. Monſieur le Comte de Gadagne, Lieutenant General, eſtoit de jour avec Monſieur le Chevalier de Lorraine, Mareſchal de Camp; & Monſieur de Romecourt, Lieutenant des Gardes du Corps, commandoit la Garde de la Cavalerie. Les Ennemis ne tirerent point toute la nuit, mais à la pointe du jour ils ſe firent entendre, & Monſieur le Duc de

Roüanés eut quatre Soldats tuez à ſes coſtez, & reçeut en donnant des preuves d'une valeur extraordinaire, un coup de Mouſquet dans ſon chapeau. Monſieur le Marquis de Larreylenet fut tué d'un coup de Canon à la teſte de la Tranchée, en faiſant élargir le travail avancé. Comme il avoit donné des preuves de ſon courage en pluſieurs endroits, il fut fort regreté de Sa Majeſté. On ne laiſſa pas neantmoins d'avancer beaucoup le travail, & l'on

ne perdit que quatre ou cinq Soldats. Deux Bataillons des Gardes Suiſſes & un de Stoup ayant relevé les Gardes Françoiſes, Monſieur le Duc de Roüanés étant de jour en qualité de Lieutenant General, & Monſieur Martinet, Mareſchal de Camp la Batterie de douze pieces de Canon fut achevée fort pres de la Place, avec une autre dans une Iſle du grand Iſſel, qui incommoda fort les Aſſiegez. Ils ſortirent ſur les travailleurs, mais ils furent re-

pouſſez juſques au pied du glacis. Monſieur Martinet fut malheureuſement tué d'un coup de Canon de la Batterie qui étoit dans l'Iſle dont je viens de parler; & Monſieur de Soury, Capitaine Suiſſe, fut auſſi tué d'un coup de Mouſquet avec quelques Soldats. Enfin apres deux jours de tranchée ouverte, le Gouverneur ayant commencé de parlementer, demanda à ſortir avec ſa Garniſon, Armes & Bagages, & dit qu'il ſouffriroit plûtoſt l'aſſaut

que de ſe rendre à des conditions moins honorables, quelques François qui étoient dans la Place, & qui craignoient d'eſtre traitez ſelon leur merite, l'ayant porté à parler de la ſorte. Il ne tint pas longtemps ce langage, & ſçachant que Sa Majeſté feroit tout paſſer au fil de l'épée, s'il retardoit ſes conqueſtes, il ſe rendit à diſcretion, & demeura priſonnier de guerre avec quatre mille hommes qui étoient dans la Place.

On alloit raiſonner ſur

les particularitez de ce Siege, lors qu'un vieux Domeſtique de Monſieur de Nogent vint dire en pleurant, que le corps du Comte de ce nom, qui eſtoit Mareſchal de Camp de l'Armée de Monſieur le Prince, avoit eſté trouvé trois lieuës au deſſus du Paſſage de Tholüys, & qu'ayant eſté viſité, on avoit reconnu qu'il avoit eſté tué d'un coup de Mouſquet à la teſte. Ceux qui croyoient qu'il avoit eſté noyé ſans avoir eſté bleſſé, & que ſon Cheval avoit eſté

cauſe de ſa mort, apprirent par là toute la verité de ce malheur dont le vieux Domeſtique eſtoit encore ſi affligé qu'il n'avoit pas la force de parler. Il nous dit pourtant, mais avec bien des ſoûpirs, que le corps de ce brave Comte avoit eſté inhumé dans la grande Egliſe de Zévenart, & que Sa Majeſté avoit témoigné beaucoup de regret de ſa mort. Quand ce bon Vieillard eut ceſſé de parler, on pria le Nouvelliſte Voyageur de dire quelque choſe des Pla-

ces qu'il avoit veuës, qui s'étoient depuis peu ſoûmiſes à Sa Majeſté, & de celles qui eſtoient ſur le point de ſe rendre à ſes Armes victorieuſes. Il prit auſſi-toſt la parole, & s'en acquita de la ſorte.

Wangeninghen eſt ſcitué à deux lieuës d'Arnhem & de Nimegue, & eſt à l'embouchcure & à la droite du Rhin; c'eſt une Ville tres ancienne.

Renhen n'eſt qu'à trois lieuës d'Utrech, elle eſt bâtie ſur le Rhin; & Tacite en

fait mention auſſi-bien que de Wangeninghen.

L'Hiſtoire dit beaucoup de choſes de Wich; elle eſt auſſi à trois lieuës d'Utrech, & Tacite en parle comme d'une Ville conſiderable. La deuxiéme Legion des Romains y demeura du temps de Neron: Elle a eſté ruinée par les Normans, & depuis elle a eſté rebatie, ce qui doit faire connoiſtre que cette Ville eſt des plus anciennes.

Amersfort eſt fameuſe par quantité de Sieges; elle

a pluſieurs fois eſté priſe & repriſe; elle eſt ſur la petite Riviere d'Em.

Dewenter eſt la Capitale de tout le Païs; d'Ower-Iſſel, c'eſt une Place forte & grande, & remplie de tres-beaux Edifices.

Elbourg eſt ſur le Zuyderzée.

Harderwik eſt une forte Place, qui a eſté rebatie pluſieurs fois; elle eſt auſſi ſur le Zuyderzée.

Hattem eſt une grande Ville tres-forte; elle eſt ſcituée ſur le rivage de l'Iſſel à

deux lieuës d'Elbourg.

Haſſelt eſt une Ville fort conſiderable & fort riche; elle eſt du Côté de Zutphen.

Les Forts de Worns & de Saint André ſont des Poſtes tres-conſiderables, ils ſont dans l'Iſle de Bommel, que Ceſar appella autrefois l'Iſle des Bataves, & en ſont comme les clefs; Tous les arbres de l'Iſle furent employez par l'ordre de l'Amirante d'Aragon, à la conſtruction du Fort de Saint André, qui eſt entre le Wahl & la Meuſe. Cette Forteresse eſtoit eſtimée imprenable.

Muyden eſt une fort bonne Place, & qui a un fort bon Chaſteau au delà de la Riviere de Weicht qui la joint par un Pont; elle eſt proche le Golphe de Zuiderzée à deux lieuës d'Amſterdam.

Campen eſt une belle & grande Ville, qui a un Port conſiderable; elle a eſté poſſedée par les Allemans.

Zuwol eſt une grande Ville qui a double Foſſez & de grands Ramparts.

Quoy que le Nouvelliſte Voyageur n'eut pas fait de grandes deſcriptions de ces Places, ce qu'il en avoit dit n'ayant pas laiſſé d'en donner quelques lumieres, la Compagnie en fut aſſez ſatisfaite, & dit enſuite que ceux d'Utrech avoient remis deux de leurs Portes à Monſieur le Marquis de Rochefort. On vint quelque temps apres apporter la Nouvelle de la Reduction de Zutphen; mais cõme on n'en dit pas les particularitez, on remit à un autre jour

à s'en entretenir, & l'on parla de Meſſieurs de Vandoſme, à qui Sa Majeſté avoit commandé de demeurer aupres d'Elle, & de ne plus aller dans les Tranchées; & l'on adjoûta qu'Elle ne leur avoit fait ce commandement, que parce que l'ardeur de leur courage les portoit inceſſamment dans les plus grands perils.

Nous commençions à nous eſtonner de ce qu'un de nos Confreres qui avoit accoûtumé d'ouvrir l'Aſ-

ſemblée n'eſtoit point encor venu, lors que nous le viſmes arriver. C'eſt à ce coup, nous dit-il, en nous abordant, que Nimegue eſt aſſiegé, & la Gazette.... Ne blâmez point la Gazette, interrompit un Amy de celuy qui travaille à cette Hiſtoire Journaliere. Si elle a parlé de la priſe de Nimegue plûtoſt qu'elle ne devoit, les Lettres de la Cour en ſont cauſes ; & ceux qui eſtoient dans l'Armée du Roy ayant crû qu'auſſi-toſt apres la priſe du

du Fort, on avoit attaqué la Ville, & qu'elle s'eſtoit renduë, manderent cette Nouvelle plûtoſt qu'ils ne devoient. La Gazette, continua-il, eſt un ouvrage beaucoup plus difficile qu'on ne penſe, il faut qu'elle ſoit donnée au jour marqué; & l'on eſt bien empêché lors qu'on ne reçoit que la veille qu'on la doit donner au Public, de ces grandes Nouvelles de conſequence qui ſont embaraſſées de mille & mille circonſtances que chacun é-

crit différemment, & dont on ne peut qu'avec beaucoup de ſoins & de temps développer la verité. Il faut pourtant travailler & dire les particularitez d'une Nouvelle qui ne peut ſouvent eſtre bien ſçeuë que plus d'un mois apres. Ne m'avoüerez-vous pas, continua le meſme, que cela fait bien ſüer celuy qui tient la plume? que c'eſt une choſe bien penible que d'eſtre obligé de chercher la verité parmy cent contradictions? & que s'il n'avoit

du bon ſens & de la prudence, il feroit ſouvent des fautes bien plus conſiderables que celle d'avancer la priſe d'une Ville? Chacun en demeura d'acord; puis l'on dit que Monſieur Grotius eſtoit revenu aupres de Sa Majeſté avec un pouvoir plus ample que le premier, & qu'on devoit écouter ſes propoſitions. Quelles propoſitions peuvent faire maintenant les Hollandois repartit une perſonne de la Compagnie? Il faut qu'ils ſe ſoûmettent apres s'eſtre ſi

mal deffendus ; leur orgeüil eſtoit grand , mais leur lâcheté l'a encor eſté davantage. Je ne ſçay pas, repliqua un autre, ce que vous trouvez d'extraordinaire dans ce que vous appellez leur lâcheté ; il ſemble à vous entendre parler qu'ils ſoient les ſeuls qui ſe ſoient ſi mal défendus contre la France ; cependant cela n'eſt point, & ils pourroient alleguer que la Loraine, la Flandre, & la Franche-Comté, n'ont pas fait plus de reſiſtance à noſtre

invincible Monarque, quoy qu'ils euſſent des Places pour le moins auſſi fortes, & des Troupes plus aguerries. N'imputez donc point les Conqueſtes du Roy, ny à ſon bõheur, ny à leur lâcheté ; ce n'eſt point l'effet de ſon bonheur, mais plûtoſt celuy d'un grand courage & d'une judicieuſe conduite, puis qu'il a déja fait quatre fois les meſmes choſes dans des Eſtats differens ; & ce n'eſt point auſſi l'effet d'une lâcheté qui ſoit particuliere aux Hollandois, puis

qu'ils ont tant de Compagnons. Vous les loüez d'une maniere qui ne vous attirera point de blâme, interrompit un troiſiéme ; & nous vous le pardonnons tous, puis que ce n'eſt que pour faire voir que dans le mal-heur qu'ils ſe ſont attirez, ils ont beaucoup de ſemblables, & pour élever la gloire d'un Monarque, dont les Conqueſtes ſont au deſſus des loüanges qu'on luy peut donner ; ce qui eſt aſſez extraordinaire, puis que juſques icy nous

avons vû donner plus de loüanges aux Conquerans, qu'ils n'en avoient juſtement merité. Je ne puis aſſez admirer, reprit celuy qui avoit commencé le raiſonnement ſur la viteſſe des Conqueſtes de Sa Majeſté , la bonne foy de celuy qui travaille à la Gazette d'Hollande, lors qu'il dit que le Roy de France va ſi viſte, qu'on ne ſçait où il eſt. C'eſt aſſez rendre juſtice à la verité, continua-t-il ; & quand il ne parlera que de la ſorte, il ſera toû-

jours loüé de tout le monde. En verité, Meſſieurs, dit alors un Nouvelliſte devot, il faut avoüer que noſtre Grand Monarque paroiſt veritablement dans cette Guerre le Fils Aîné de l'Egliſe, & qu'il en a bien avancé les Conqueſtes. Que de Catholiques qui n'oſoient ſe découvrir, chantent preſentement en Public les Loüanges de Dieu & les ſiennes, & qu'il en a tous les jours de Benedictions. Il faut auſſi demeurer d'accord, reprit un

autre à peu pres du meſme caractere, que Monſieur le Cardinal de Boüillon travaille avec grand zéle & de grands ſoins au rétabliſſement des Egliſes, & que les peines qu'il ſe donne pour l'inſtruction de ceux qui ſe veulent convertir, ſont ſi grandes, que tant pour l'eſprit que pour le corps, elles ſont beaucoup au deſſus de celles d'un Homme de ſon âge. Mais il ne faut pas s'en eſtonner, continua le meſme, puis que le merite de ce Grand Cardinal n'eſt pas un

merite ordinaire. Mais parlons un peu, dit le meſme, du Frere d'une autre Eminence, dont le merite fait grand bruit; c'eſt de Monſieur le Comte d'Eſtrées, qui dernierement avec une ſomptuoſité ſans égale, traita ſur ſon Vaiſſeau la Reyne d'Angleterre. A-propos, d'Angleterre, reprit un autre, Monſieur le Duc de Buckingham & Monſieur le Comte de Harlington, Premier Secretaire d'Eſtat de Sa Majeſté Britanique, ont eſté nommez pour aller trouver le Roy,

avec un Deputé des Eſtats Generaux. On alloit parler du merite de ces deux Ambaſſadeurs Extraordinaires, dont il y auroit eu beaucoup de choſes à dire, lors que l'on vint annoncer à l'Aſſemblée que Madame la Ducheſſe eſtoit accouchée d'un Garçon à Saint Germain, dans le temps qu'elle devoit partir pour venir faire ſes couches à Paris. Cette Princeſſe eſtant dans une eſtime generale, à cauſe de ſa bonté, chacun en témoigna beaucoup de

joye. On parla encor de quarante Drapeaux & de ſept Guidons, qui avoient eſté portez à Noſtre-Dame, du *Te Deum* qu'on y avoit chanté ce jour-là, & des Feux qu'on avoit faits. Puis on dit que Madame de Longueville avoit reçeu une Lettre de la main du Roy, par laquelle Sa Majeſté témoignoit à cette Princeſſe le ſenſible déplaiſir qu'Elle avoit eu de la perte qu'elle avoit faite. Puis l'on ferma le Bureau par les Nouvelles qu'avoit rapportées

le Vaiſſeau appellé le Dauphin Couronné, qui eſtoit arrivé à Belle-Iſle, & qui venoit de Surate, où il avoit laiſſé Mr de la Haye, Lieutenant General pour le Roy, qui avec M Caron, l'un des Directeurs Generaux de la Compagnie du Commerce des Indes Orientales, travailloit avec beaucoup de ſuccez à l'avancement du Commerce, qui eſtoit fort favoriſé par les Rois de Bantam & de Tonguin. On n'oublia pas auſſi de donner beaucoup

de loüanges à l'Eveſque de Berithe & aux Jéſuites, qui depuis quarante ans ont fait plus de cent mille Chrétiens en ces Païs. Puis chacun ſe retira fort fatigué d'avoir tant parlé, & fut conter toutes les Nouvelles à ſa Famille & à ſes Voiſins, qui les rediſant aux autres, les répandirent bien-toſt dans tous les Quartiers de Paris.

XI. SEMAINE.

Nouvelles du 9. de Juin juſques au 16.

LEs Particularitez de la priſe de Zutphen, devant faire d'abord le ſujet de la converſation, on ne manqua pas d'en parler dés que la Compagnie fut aſſemblée, & on commença par la deſcription de cette fameuſe Ville, que fit le Nouvelliſte voyageur. Zut-

phen, nous dit il, eſt l'une des Capitales du Païs de Gueldres & Capitale de la Comté de Zutphen, elle eſt à une lieuë & demie de Doëſbourg, à quatre d'Arnhem, & à ſix de Nimegue; elle eſt ſcituée à l'embouchеure de la Riviere de Borkel ſur l'Iſſel, & fortifiée de neuf Baſtions preſque tous reveſtus, de quatre demies-Lunes & de deux Ouvrages à corne, avec un avant-foſſé de huit toiſes de large, celuy du corps de la Place en ayant vingt-

cinq; ils ſont tous deux pleins d'eau, & de huit à neuf pieds de profondeur, ſa vieille enceinte n'eſt pas moins bien fortifiée, & elle eſt pareillement environnée d'un Foſſé bien remply. Cette Ville, adjoûta-t-il, tomba ſous la puiſſance des Comtes de Gueldres, par le mariage d'Othon Premier Comte de Gueldres, avec la Fille d'un Comte de Zutphen. Sa Majeſté ayant reſolu le Siege de cette Place apres devant Doëſbourg, par Monſieur le Marquis de

la Trouſſe, qui commande les Gens-d'armes, & qu'Elle avoit détaché pour s'avancer de ce coſté, que le Gouverneur & les Bourguemeſtres deſiroient députer vers Elle pour ſe rendre, mais que la Garniſon s'oppoſoit à leur deſſein. Sa Majeſté envoya auſſi-toſt Monſieur pour prendre poſſeſſion de cette Place, ou pour en former le Siege. Ses Officiers Generaux eſtoient Monſieur le Comte de Gadagne, Monſieur le Comte de Lorge, Frere de Monſieur

le Duc de Duras, dont le courage & l'experience qu'il a de la Guerre ſont connus, & Monſieur le Chevalier de Loraine, dont pluſieurs actions d'un grand éclat ont marqué l'intrépidité. Monſieur le Chevalier de Hautefeüille, Ambaſſadeur de Malte, commandoit la Cavalerie, Monſieur le Comte de Meilly de Bourgogne, Frere de Mr de Bouligneux, qui cómandoit les Gens-d'armes de la Feuë Reyne Mere, & Mr de Magueline, conduiſoient l'In-

fanterie, & Monſieur de la Motte faiſoit la Charge de Major General. Son Alteſſe Royale qui eſtoit partie à trois heures du matin, fut quatorze heures à cheval, & vint camper le meſme jour devant la Place qu'Elle envoya ſommer; mais la Garniſon ayant refuſé de ſe ſoumettre, & ayant répondu que la Capitale d'une Province conſiderable ne devoit pas ouvrir ſes Portes ſans ſe défendre, fut luy meſme reconnoiſtre la Place juſques à la portée du

mouſquet, il marqua l'endroit où il vouloit que la Tranchée fut ouverte, & celuy où l'on devoit dreſſer la Batterie, puis il viſita les Camps & fit tout preparer pour l'attaque qu'il remit au lendemain. Cependant le Roy luy ayant renvoyé un renfort conſiderable avec la Capitulation de Doëſbourg qui venoit de ſe rendre, & Mr le Comte d'Armagnac s'eſtant rendu aupres de luy avec ſon Regiment, Son Alteſſe Royale fit offrir aux Aſſiegez par

Monſieur le Chevalier de Beuvron, ſon Capitaine des Gardes, la Capitulation de Doëſbourg; mais comme ils refuſerent de ſe rendre aux meſmes conditions, Monſieur ſe reſolut de les pouſſer, & commanda aux Troupes de faire des Facines; ce qui fut executé avec tant de promptitude, qu'on en porta bien-toſt apres quinze mille à la queuë de la Tranchée, avec les Inſtrumens à remuer la terre. Elle fut ouverte par les Regimens de Normandie, Tu-

renne & Orleans. Elle fut montée par Monſieur le Comte de Gadagne & Monſieur le Chevalier de Lorraine, qui la firent pouſſer juſques à trois cens toiſes, Monſieur s'eſtant poſté aſſez pres du travail pour en pouvoir apprendre ſouvent des nouvelles. Cependant Monſieur le Marquis de la Freſilliere, Lieutenant General de l'Artillerie, par une invention admirable, trouva moyen avec une ſeule Batterie, d'en incommoder ſept, dont les Ennemis ti-

roient inceſſamment de deſſus leurs Ramparts. Les Aſſiegez ne ſe rebuterent point pour cela, & les ruſes eſtant permiſes à la Guerre, ils crûrent en devoir mettre quelques-unes en uſage, & firent autant de bruit que de feu de leurs ramparts, à deſſein de faire ſortir les Noſtres, pour avoir lieu de les battre à découvert. Et ſans doute qu'ils euſſent pris l'allarme, ſi Monſieur le Chevalier de Loraine, qui n'a pas moins de prudence que de courage,

ge, n'eût reconnu le deſſein des Aſſiegez à la teſte de la Tranchée où il eſtoit, & n'eut arreſté l'impetuoſité de nos Soldats, qui ſe preparoient déja à aller au devant des Ennemis. Quelques Valets ne laiſſerent pas de prendre l'épouvante, & de la porter dans l'Armée; mais Son Alteſſe Royale monta auſſi-toſt à cheval, pour empeſcher les Troupes de ſortir de leurs Poſtes, & prevint auſſi par ſa preſence le deſordre qui auroit pû arriver. Les Re-

gimens de Piedmont & des Vaiſſeaux releverent enſuite la Tranchée, & Monſieur le Comte de Gadagne fut relevé par Monſieur le Comte de Lorge, mais Monſieur le Chevalier de Loraine ne le fut point pendant tout le Siege. Ces Braves Officiers Generaux firent avancer le travail juſques à vingt-cinq pas de l'avant-foſſé. Les Aſſiegez firent tres-grand feu, nous tuerent quelques Soldats, deux Canoniers, & nous démonterent une Piece de

Canon; mais nos Batteries leur démonterent pluſieurs des leurs, & leur tuerent quelques Canoniers. On les incommoda auſſi beaucoup par quarante Bombes qu'on leur envoya, dont Monſieur ſe tint aſſez pres pour en voir l'effet. On ſe rendit enſuite maiſtre d'une Eſcluſe pour ſeigner le Foſſé. Les ennemis ſortirent pour le défendre; mais Monſieur le Chevalier de Loraine y eſtant couru à la portée du Piſtolet, ſuivy de Monſieur de la Rocque

Lieutenant des Gens-d'armes de Monſieur, de la Maiſon de Hautefort, les repouſſa avec tant de vigueur, qu'ils n'oſerent plus ſe montrer. Les Regimens de Caſtelnau & de la Reyne releverent Piedmont & les Vaiſſeaux, & firent un Logement ſur la contr'eſcarpe, ce qui fut cauſe que les aſſiegez battirent la Chamade trois heures apres, & demanderent à capituler. Son Alteſſe Royale leur envoya Monſieur le Chevalier de Loraine, qui receut

le Place forte qui eſtoit pourveuë de toutes ſortes de munitions de Guerre & de bouche, & qui eſtoit défenduë par quatre Compagnies de Cavalerie, & par deux mille cinq cens Fantaſſins. Son Alteſſe Royale y ayant envoyé le Reverend Pere Zocoli, Jeſuite, ſon Confeſſeur, celebrer la Meſſe dans cette grande Place, y fit ſon Entrée ſur les trois heures apres midy, n'ayant pas voulu s'y rendre avant que d'y avoir fait reſtablir le culte des Autels.

ſeurs Oſtages, & ne leur en donna point, parce qu'ils ſe contenterent de la parole de ce Prince. Il amena un Bourguemeſtre avec deux Officiers de la Garniſon, qui ſe jetterent aux pieds de Monſieur, qui leur donna des marques de ſa douceur, ainſi qu'il avoit fait de ſon grand courage. Il fit grace aux Habitans, il leur laiſſa leurs Privileges, avec la liberté de conſcience, & ſe contenta de faire les Officiers Priſonniers de Guerre. Ainſi ſe rendit cet-

Monſieur fut accompagné dans cette Entrée de tous les Officiers de l'Armée, de ſes Gens-d'armes, de ſes Gardes du Corps, & du reſte des Officiers de ſa Maiſon. Il viſita auſſitoſt les Ramparts & toutes les Fortifications; puis ayant donné tous les ordres qu'il jugea à propos, il fut rejoindre Sa Majeſté, & luy porter vingt-neuf Drapeaux & deux Eſtendarts, pour marque de ſon Triomphe. La Compagnie ayant témoigné eſtre ſatis-

faite de la deſcription de ce Siege, raiſonna quelque temps ſur l'élevation impréveuë du Prince d'Orange à la Charge de Lieutenant, Gouverneur, & Admiral General des Provinces Unies, aux meſmes Dignitez & avantages que ſes Predeceſſeurs l'ont poſſedée; & l'on dit que les Députez d'Hollande qui devoient retourner aupres de Sa Majeſté, avoient eſté retardez par les broüilleries arrivées ſur le ſujet de cette élevation. On dit

auſſi que Monſieur de Turenne continuëoit le Siege de Nimegue avec beaucoup de vigueur, que Monſieur le Chevalier du Pleſſis avoit pris Genep ſur le Rhin, & que cette Ville eſtoit une des plus importantes Conqueſtes qu'on eut encore faites ſur cette Riviere. On ajoûta à toutes ces Nouvelles celles de la priſe de Grave, & de la défaite de la Garniſon de la meſme Ville; mais l'on en ſçavoit ſi mal les particularitez, & les circonſtances

qu'on en raportoit eſtoient ſi oppoſées, que l'on remit à un autre jour à s'en entretenir. Pendant que les veritables Memoires de la priſe de cette Place viendront, dit alors un de ces Meſſieurs, qui ne ſçauroient eſtre un moment ſans parler de Nouvelles; laiſſons les Affaires du dehors, pour nous entretenir un peu de celles du dedans, & diſons que les ordres que le Roy a donnez pour la ſeureté des Coſtes ne ſont pas moins prudens, que

bien executez. Monſieur le Duc de Navailles, continua-t-il, fut dernierement viſiter le Fort du Cap de Terre qu'il fait bâtir par l'ordre de Sa Majeſté, à l'emboucheure de la Charante; il trouva que l'on y travailloit avec tant d'empreſſement, qu'il y avoit déja plus de ſoixante & dix Pieces de Canon en batterie. Il fut de là viſiter trois Forts que Monſieur le Marquis de Carnavalet, autrefois Lieutenant des Gardes du Corps, & maintenant

Gouverneur de Broüage fait conſtruire ſur le rivage qui regarde ſon Gouvernement. Ce Duc ayant paſſé par Rochefort, fut le jour ſuivant en l'Iſle d'Oleron, où il fit faire la Reveuë aux Milices qu'il trouva bonnes, bien montées & bien diſciplinées ; Il témoigna à Monſieur de Boubenne, Major de la Place, & qui les commande, qu'il en eſtoit fort ſatisfait. Ce Duc infatigable, pourſuivit-il, continuant ſes viſites dans toutes les Iſles de ſon Gou-

vernement, ſe rendit encor en l'Iſle de Ré, où Monſieur de Loſné, Gouverneur de la Place, luy fit voir les Milices en ſi bon eſtat, qu'il en fut tres-contant. Que de Milices, luy repartit-on, que de Forts, que de Canons ; & que la prudence du Roy eſt grande. Elle l'eſt plus que vous ne penſez, repliqua-t-il, & les Milices beaucoup plus nombreuſes que vous ne croyez, puis qu'enfin il y a dans le ſeul Païs d'Aunix huit cens Chevaux, autant de Dra-

gons, & vingt mille Fantaſſins, qui font leurs Exercices tous les jours, & dont les Officiers ont fait pluſieurs Campagnes. En verité, s'écria toute l'Aſſemblée, noſtre incomparable Monarque eſt bien digne du grand Royaume qu'il poſſede ! De ces Nouvelles on paſſa au choix que Sa Majeſté a fait de Monſieur le Marquis de Pradelle, Lieutenant Colonel des Gardes, & Lieutenant General des Armées du Roy, pour le Gouvernement de

Saint Quentin, vacant par le deceds de Monſieur le Marquis de Ligniéres ; & l'on dit que ce nouveau Gouverneur avoit eſté receu dans cette Place avec beaucoup de marques de joye, cauſée par l'eſtime particuliere qu'on fait de ſon merite & de ſa perſonne. On parla encor le meſme jour de la démarche extraordinaire que le Senat de Veniſe avoit fait en envoyant à Monſieur d'Avaux avant qu'il eût preſenté ſa Lettre de creance au

Secretaire pour luy marquer ſa joye ſur les Conqueſtes de Sa Majeſté. Ce grand Senat, diſmes-nous tous, a fait connoiſtre par là à toute la Terre, que l'on ne doit faire que des choſes qui n'ont point encor eu d'exemple pour un Monarque qui ne fait rien d'ordinaire. Toutes ces Nouvelles eſtant finies, la Compagnie fut un moment ſans parler, ce qui ne luy eſtoit point arrivé depuis deux mois; cela donna lieu à un de ces Nouvelliſtes qui

ſont toûjours chargez de Vers, & qui aiment mieux entendre la lecture d'une Piece galante que le recit d'un Siege, de tirer de ſa poche la Piece ſuivante, & de la lire à la Compagnie.

LETTRES PATENTES OU REGLEMENT SUR LES REVENUS DU PARNASSE

En faveur des Conqueſtes de l'Invincible Louis XIV.

APollon par la grace du Deſtin, Seigneur du Parnaſſe & de l'Helicon, Souverain Diſtributeur des Eaux d'Hippocrene, &c. A nos amez & feaux Sujets les

Gens tenans les Bibliotheques & les Cabinets de la Societé des beaux Eſprits, Intendans des jolis Vers, Treſoriers des Pieces galantes, & à tous autres qu'il appartiendra; SALUT. Pendant que tous les Potentats ſongent à leur ſeureté dans la conjoncture des affaires preſentes de l'Europe, & que les Rois ſont ſurpris des Conqueſtes ſurprenantes du Grand LOÜIS, Empereur des François, il fait que nous ſongions tous à nos propres intereſts.

Pendant que ce puiſſant Heros
Fait trembler plus d'une Courõne,
Qu'au bruit de ſa Valeur tout
l'Vnivers s'eſtonne,
Il trouble auſſi noſtre repos.

Nous courons auſſi hazard de quelque choſe, & c'eſt de noſtre honneur; car il y a lieu de craindre que nous ne nous tirions mal de l'embarras où nous vont mettre tant de belles actions qu'il nous faudra loüer : Et un de nos Sujets dans ce deſeſpoir, peu ſatisfait de quelques Vers qui ont déja paru, nous a adreſſé ce dépit dans un Sonnet.

Ma foy, Meſſieurs les beaux
Eſprits,
Je vous conſeille de vous taire;
Laiſſez-moy là tous vos Eſcrits,
Cet Heros donne trop d'affaire

Croyez-moy, vous y ſerez pris,
L'entrepriſe en eſt témeraire;
Ce que vous direz, prix pour prix
Ne vaudra pas ce qu'il ſçait faire.

L'Eſprit eſt prompt, mais par ma
foy
Le voſtre l'eſt moins que ce Roy,
Vos efforts ſeront inutiles:

Et pour moy dans mon Cabinet
Je n'ay pû faire qu'un Sonnet,
Dans le temps qu'il a pris vingt
Villes.

Pour redonner le courage à ceux qui l'avoient perdu, Nous allons mettre un beau Reglement ſur nos Treſors, afin qu'on n'abuſe pas de nos enthouſiaſmes & de nos ſaintes fureurs. Et comme nous jugeons bien par la quantité de Sonnets, de Madrigaux, de Virelais, de Rondeaux, de Diſtiques, & meſme de Balades, qui commencent à ſe lire dans les Ruelles, qu'il ſe va faire une grãde levée de Vers & de Pieces d'eſprit ſur noſtre Domaine, Nous avons deliberé, reſolu, ſtatué & ordonné, & ce de l'avis de nos bonnes & cheres Sœurs les neuf Muſes, qu'on fera tréve de Billets doux, de Poulets, & jolis Vers ſur l'Amour.

Laiſſons-là les Jeux & les Ris,
Dans le temps que Louys reduit un
grand Empire;
Deuſſent enrager les Cloris,
Il n'eſt pas queſtion de joüer ny de
rire.

Quelle infamie! qu'il ſe trouve des gens, qui les bras croiſez s'amuſent dans un Fauteüil à faire aſſaut de

complimens, pendant que ce Prince parmy des inquietudes toutes Royales eſt ſouvent luy-meſme dans la Tranchée à mediter de nouveaux Sieges, à meſurer des Lignes, à projetter & tracer des Fortifications.

Pendant que du plus grãd des Rois
Le bras ſur la Terre & ſur l'Ond.
Se ſignale par tant d'Exploits,
Seroit-il des Amans au monde?

On auroit de la peine à le croire, & cependant il n'eſt que trop vray qu'il y a encor des faineans de reſte.

A CES CAUSES; Nous faiſons tres-expreſſes inhibitions & défenſes, ſur peines de rimer pauvrement, à tous Poëtes de s'épuiſer en leur faveur, de Sonnets ou de Madrigaux, de diſſiper nos revenus mal à propos, & d'employer ſottement, dans un temps comme celuy-cy, une choſe ſi divine à des uſages ſi profanes; paſſe dans un temps de paix & de diſette pour les beaux Eſprits. Mais quelle apparence de penſer à preſent à l'Amour, pendant qu'on

ne doit s'occuper que de la belle Gloire!

En faire ſur une Cruelle,
Sur des fers, ſur un cœur rendu,
Et ſur l'œil charmant d'une Belle,
C'eſt à mon gré du bien perdu:
Quoy que pour peindre un beau viſage
On mette à la fois en uſage
Or, ébeine, corail, perles, roſes & lys;
On verra compoſer les Filles de Memoire,
Mieux ſur cet Amant de la Gloire,
Que ſur un Amant de Philis.

Il ne ſera donc pas permis de parler d'autres Conqueſtes que des ſiennes, crainte d'appauvrir le

docte ſejour; & par politique on fera diverſion, à cauſe des Armes de ce Prince que nous allons avoir en teſte.

De plus, afin d'empeſcher tous deſordres dans nos ceremonies, & dans les loüanges que nous allons luy conſacrer; Faiſons défenſes à tous Pedans de faire des Vers, c'eſt bien aſſez pour eux de crier Vive le Roy avec le Peuple; ce ſeront des Officiers reformez, qui prendront la peine de ne ſe meſler de

rien: Et pour cet effet nous creérons & établirons un Parquet ſemblable à celuy de Lion, où les mauvais Poëtes eſtoient autrefois punis.

Ordonnons à nos Satyriques de faire ſuſpenſion d'injures dans un ſi grand, ſi juſte & ſi indiſpenſable ſujet de donner des loüanges; & pour cela nous leur inſpirerons toute la bonne humeur qu'il faudra pour faire de belles Odes, des Vers heroïques, des Stances genereuſes, & des Poë-

mes achevez : pendant qu'on fournira aux Hollandois des Elegies, des Deſeſpoirs & des Caprices. Ils metteront la Hollande dans la derniere conſternation, & la repreſenteront comme une Nymphe, la coëffure en deſordre, qui s'arrachera les cheveux. Ils parleront de ce faiſceau de fleches, dont les Eſtats des Provinces Unies ſe bravoient; & n'oublieront point de faire forces pointes ſur le lien qui en eſt rompu.

Ordre de faire bonne

proviſion de rimes ſur le Fort de Skein, ſur Utrecht, Groeningue, & autres s'il ſe peut ; & parce que les termes en ſont un peu barbares, on cherchera des adouciſſemens par avance, afin de n'eſtre pas ſurpris dans le temps.

Les Poëtes feront parler les Nayades du Rhin, de la Meuſe, & de l'Iſſel.

Il ne ſera pas meſme mal à propos de faire écrire le Dieu du Rhin à la Deeſſe de la Seine ; il Nous a ſemblé qu'il pourra dire de

belles choſes ſur les Conqueſtes du Monarque des Lys, quand il ne prendroit pour ſujet de ſon Epiſtre que le fameux paſſage de Tolhuis, dont les Hollandois ont encor frayeur, comme ſi l'Ombre indignée du grand LONGUEVILLE, qui y eſt demeuré, les menaçoit encor ; & comme s'ils avoient toûjours devant les yeux ces Braves qui ont paru avec tant d'aſſurance & de fierté. Il y pourra rendre compte des grands coups dont il a

eſté le témoin, ſi ce n'eſt que de crainte luy-meſme il n'ait baiſſé la teſte ſous les eaux, ou ne ſe ſoit caché dans ſes roſeaux ou dans ſa grotte. Il y pourra dire que le grand Guſtave en a beaucoup moins fait ſur ſes bords, & en plus de temps que l'invincible Lours.

La petite Muſe Burleſque inſpirera tout ce qu'elle a de plus bouffon aux Rieurs, pour ſe mocquer de l'arrogance des Hollandois. Les Rebus & les

Paſquins, qu'on peut appeller les Inſectes du Parnaſſe, leur ſeront encor d'un grand ſecours, & trouveront place dans leurs groteſques. On les raillera ſur ce qu'ils ne ſe pouvoient perſuader leur malheur, & comptoient ce qu'ils voyent aujourd'huy, entre les choſes impoſſibles.

Negociateurs ambigus,
Vous voyez bien que vos Rebus
Sont de ridicules Oracles;
Voicy le point fatal de voſtre accroiſſement,

Voſtre orgueil ſe confond dans ce grand changement,
A genoux, fiers Eſprits, & croyez les Miracles.

On n'oublira pas de dire que par politique ils devoient eſtre un peu moins politiques; qu'à force d'étre prudens ils l'ont eſté plus qu'il ne falloit; & qu'ils ſe ſeroient bien paſſez d'arreſter un Soleil, qui les va bruler juſques au milieu de leurs Digues & de leurs eaux; ils s'en ſont vantez dans leurs Medailles.

Mais tel, qui pour quelque moment
Oppoſe un foible empeſchement
Aux cours impetueux d'une onde triomphante,
En attire ſur ſoy tout le déborde-ment,
Et ce Torrent contraint qui retrouve ſa pente,
N'en roule que plus viſte & plus rapidement.

C'eſt ce qui a peut-eſtre rendu les Victoires de noſtre Conquerant ſi promptes & ſi rapides; & par malheur pour eux ce Torrent a trouvé ſa pente de leur coſté, a porté chez eux la ſterilité & la faim, & tout

leur manque juſques à la fuite ; & ces Avanturiers fanfarons qui tremblent à preſent derriere leurs murailles, ſe ſont inutilement retranchez dans leurs Digues & parmy les eaux.

Pour conſerver les triſtes reſtes
De ces renverſemens funeſtes,
A ce Torrent fougueux oppoſant un
Torrent,
Ils cherchent leur Salut au milieu
d'un naufrage,
Et pour ſe dérober à ce Grand Con-
querant,
Veulent dans ce commun orage,
Par un ſtratageme nouveau,
Sauver leur liberté dans une pri-
ſon d'eau.

Mais ils reculent ; & n'évitent pas leur malheur. Nous ſçavons meſme que la pluſpart de ceux qui font contenance de reſiſter, s'offrent en ſecret aux chaînes de leur Vainqueur.

Quoy que vous puiſſiez attenter,
LOÜIS *de vôtre ſort ſera toûjours*
l'Arbitre,
Et ſe donnant à vous ſous cet illu-
ſtre titre,
Il vous rendra bien plus qu'il ne
vous peut oſter ;
Et s'il faut appeller ce revers une
perte,
En vous ſoûmettant à ſa Loy

Par la condition qui vous en eſt of-
ferte,
Vous perdrez vingt Tyrans pour
acquerir un Roy.

C'eſt perdre en verité bienheureuſement ; & ſur cette raiſon nous ne doutons point que la clémence de ce Monarque n'ait part à ſa conqueſte, auſſi-bien que ſon courage ; & ainſi ſes Victoires eſtant plus diverſifiées, les Poëtes en parleront bien plus aiſément, que ſi toutes les priſes de Villes ſe reſſembloient, & qu'on ſe ſerviſt

toûjours de Bombes, de Grenades & de Canons. Mais ſans nous étendre plus loin à donner des inſtructions, il ſuffit d'ajoûter que nous inſpirerons des deſſeins ſelon l'exigence des cas, & quand nous en ſerons humblement requis, & devotement invoquez. Et pour faire que noſtre volonté ſoit pleinement executée, Nous ordonnons que ces Preſentes ſoient regiſtrées dans nos Archives, Caſſettes & Portes-feüilles, & qu'elles

ſoient leuës & publiées dans tous les Cercles, Ruelles, Academies & Aſſemblées des Poëtes, afin que perſonne n'en pretende cauſe d'ignorance; Car tel eſt noſtre plaiſir. DONNÉ au Mont Parnaſſe lez-Hippocrene, l'an de Miracles de LOÜIS XIV. Signé APOLLON. Et plus bas, MNÉMOSYNE Secretaire du Parnaſſe.

Cette Piece plut fort à l'Aſſemblée; & comme elle donna lieu de s'entre-

tenir de Vers, on parla de la Comedie du Nouvelliſte Autheur, & l'on fit tout ce qu'on pût pour l'engager d'en reciter quelque choſe; mais il n'oſa jamais dire en pleine Aſſemblée aucuns Vers contre les Nouvelliſtes, tant il aprehendoit que quelques eſprits malfaits ne priſſent les choſes de travers. Il laiſſa ſortir toute la Compagnie, & me fit ſigne de ne pas ſortir avec les autres; car il avoit travaillé à beaucoup d'endroits de ſa Piece depuis

qu'il m'en avoit dit des Vers la derniere fois, & je croy que s'il n'eut ſatisfait l'envie qu'il avoit de me les reſiter, ce fardeau l'auroit fait crever, tant il ſouhaitoit de s'en décharger & de s'attirer des loüanges. Il prit donc la parole dés que nous fûmes ſeuls, & m'ayant dit qu'il ne vouloit faire part qu'à moy des Vers de ſa Piece, il commença par ceux-cy qu'il faiſoit dire à un Nouvelliſte ridicule qui racontoit des Nouvelles.

La Mulle d'un grand Medecin,
Beſte que je penſe aſſez roſſe,
Et qui mouroit je croy de faim,
D'un Page bien monté derriere un grand Carroſſe,
Vient d'emporter la jambe....

Je ſçay ce que vous voulez dire, m'écriay-je en l'interrompant; & vous voulez parler du Page de foin, que feu noſtre Amy Chamb..... faiſoit cloüer derriere ſon Carroſſe, afin qu'on le crût Homme à Pages. Vous avez deviné, me dit-il en ſoûriant, puis il pourſuivit ainſi.

Des Antipodes on asſeure
Qu'un Ambaſſadeur ces jours cy,
Avec un fort grand train doit arriver icy,
Et l'on tient la choſe tres-ſcure.
Les Corſaires Maltois ont par un grand bonheur
Enlevé depuis peu trois cens Filles fort belles,
Que l'on tient toutes tres-pucelles,
Et qu'ömenoit au Grand Seigneur.
Le Patron du Navire Homme prudent & ſage,
Qui les tenoit de pluſieurs Nations,
Avoit des Ateſtations,
Qui prouvent que chacune a tout ſon pucelage.

Autre endroit.

Ie viens de voir au milieu de la ruë

Vn Homme que vous connoiſſez,
Que l'on appelle Montangruë,
Nouvelliſte importun & des plus empreſſez:
Vn Courier de ſa connoiſſance,
Paſſoit avec diligence,
Il s'eſt jetté ſur luy d'abord,
Et toûjours a tenu ſa botte avec conſtance,
Quoy que ſes éperons le bleſſaſſent bien fort,
Tant qu'il ait ſçeu, dit-il, un ſecret d'importance.

Autre Scene de pluſieurs Nouvelliſtes. Apres qu'ils ſe ſont entretenus de beaucoup de choſes, il y en a un qui prend la parole & dit,

1. Nouvelliſte.

A propos de Rome, on nous mande
Que depuis peu Monſieur Paſquin eſt mort,
Celuy qui médiſoit ſi fort,
Et qu'on en montre une douleur fort grande.

2. Nouvelliſte.

Celuy qui vous le mande a tort,
Cela n'eſt point.

1. Nouvelliſte.

La choſe eſt pourtant veritable.

2. Nouvelliſte.

Ah! vous nous contez une fable.

1. Nouvelliſte.

Ie vous dis qu'il eſt mort, & je le ſçais fort bien.

2. Nouvelliſte.

Moy je vous dis qu'il n'en eſt rien.

3. Nouvelliſte.

Mais Paſquin n'eſt qu'une Statuë.

4. Nouvelliſte.

Et cependant Monſieur le tuë.

1. Nouv. à part.

Si jamais j'invente plus rien...

2. Nouvelliſte.

Oüy je ſoûtiens toûjours que Paſquin eſt un Homme
Qui ſçait l'art de médire bien,
Et qui demeure dedans Rome.

3. Nouvelliſte.

Paſquin me fait reſſouvenir
Que j'ay de quoy vous biẽ entretenir.

4. Nouv. à part au 3.

Eſt-ce ce que je ſçay?

3. Nouvelliſte.

Sans doute;
Mais Meſſieurs, que chacun écoute.

Il lit.

LETTRE DE ROME.

UN Seigneur Romain faiſant jetter les fondemens d'une Maiſon de Campagne, les Ouvriers virent tout à coup un grand morceau de terre s'enfoncer; & comme ils penſoient regarder par le trou qu'elle avoit fait, il en ſortit un Vent furieux, qui les jetta tous par terre; ce qu'ayant ſçeu celuy qui vouloit faire bâtir, il vint auſſi-toſt accompagné de plus de deux cent Curieux.

2. Nouvelliſte.

2. Nouvelliſte.

Nouvelliſtes s'entend, n'en ſoyez point ſurpris,
On en compte encor plus à Rome qu'à Paris.

3. Nouvelliſte.

Ils firent deſcendre par un trou quantité de Flambeaux allumez, dont la clarté fit remarquer la couverture d'une maniere de Temple. Pluſieurs voulurent auſſitoſt y deſcendre, & les premiers trouverent un Edifice admirable dont les Portes eſtoient d'airain: Le dedans eſtoit orné de pluſieurs Co-

lomnes de Porphyre. Il y avoit vingt-quatre Lampes d'or, dans leſquelles bruſloit du Feu inextinguible, dont le ſecret eſt mort avec les Romains. Au milieu de ce Temple s'élevoit un Autel où l'on montoit de quatre coſtez par des degrez de meſme matiere que les Colomnes. On trouva ſur cet Autel une eſpece de Caſſolette, dans laquelle il y avoit du Feu qui faiſoit fondre un Parfum le plus agreable qui ſe ſoit jamais ſenty. On trouva deſſous l'Autel un Corps d'une

grandeur prodigieuſe, veſtu à la Romaine, & l'Epée au coſté. Il avoit une main appuyée ſur un petit Aigle d'or, & tenoit dans l'autre une Medaille où eſtoit apparamment ſon Portrait. On travaille à déchiffrer qui c'eſtoit, car le Nom eſt en abregé au bas de la Medaille.

2. Nouvelliſte.

Ie ſçais cette Nouvelle, & vous diray qui c'eſt.

4. Nouv. à part.

Il eſt bon.

2. Nouvelliſte.

Cependãt achevez s'il vous plaiſt.

3. Nouvelliſte.

Ce grand Corps ſe remua, & apres un grand ſoûpir s'en alla tout en fumée. Ce ſoûpir eſt, dit-on, cauſé par un Vent renfermé, & le remuëment du Corps a eſté produit par un meſme effet.

1. Nouvelliſte.

Doit-on croire cette Nouvelle?

2 Nouvelliſte.

Oüy de ce mouvement la cauſe eſt naturelle;
Mais de ce grand Romain vous marque-t-on le Nom?

3. Nouvelliſte.

Ie vous ay déja dit que non.

2. Nouvelliſte.

I'ay la Nouvelle & dãs ma Lettre

On n'a pas manqué de le mettre.

4. Nouv. en riant.

Oüy ſans doute que Monſieur l'a.

2. Nouvelliſte.

C'eſtoit Scipion Naſica.

4. Nouvelliſte.

Ie ne puis m'empeſcher de rire.

3. Nouvelliſte.

I'ay lieu de paroiſtre ſurpris;
Car ſeul, quoy que vous puiſſiez dire,
I'ay cette Nouvelle à Paris.

2. Nouvelliſte.

Et moy je l'ay, vous dis-je, & meſme bien plus ample.

3 Nouvelliſte.

Ie vais gager que non.

4. Nouvelliſte.

Ie vais gager que ſi.

3. Nouvelliſte.

Ton obſtinatiõ eſt certes ſans exẽple.

4. Nouvelliſte.

Pour moy je veux gager auſſi.

3. Nouvelliſte.

N'ayant point aujourd'huy de Nouvelles à dire,
I'ay fait cette Lettre à plaiſir,
Voulant des Curieux contenter le deſir.

4. Nouvelliſte.

De sõ ſecret il venoit de m'inſtruire.

1. Nouvelliſte.

Apres cela croyez aux Nouvelles d'icy. Je trouvay cette Scene aſſez divertiſſante; & l'Autheur l'ayant remarqué. Voicy, me dit-il, encor un endroit qui ne vous déplaira pas.

C'eſt de deux Femmes qui font une Converſation ſur les Nouvelliſtes : L'une s'en mocque, & l'autre en parle avec admiration. Voicy ce que dit celle qui ſoûtient leur party.

Ah! je trouve pour moy qu'on les doit admirer.
Vn Homme ſeroit-il ſans ceſſe
A faire le mourant aux pieds d'une Maiſtreſſe,
Et s'amuſeroit-il toûjours à ſoûpirer?
Les Modes, les Habits, l'Amour, les Bagatelles,
Sont l'entretien du Sexe & des effeminez;

Mais des eſprits ſages & bien tournez,
La converſation doit eſtre de Nouvelles.
Ils ſont voyant que tout eſt deſſous leur reſſort,
Quelquefois le Procez du Deſtin & du Sort;
Tel dont la réverie eſt & longue & profonde,
Eſt bien ſouvent quand on n'y penſe pas,
Dedans le Cabinet du Roy de Trebiſonde,
Ou bien dans celuy des Incas.

Ce n'eſt pas tout, continua l'Autheur de ces Vers dés qu'il eut achevé de les reciter, & voicy un endroit par

par où je vais finir pour vous laiſſer en gouſt, qui doit vous charmer, puisque plus de cent Perſonnes l'ont admiré, & m'en demandent tous les jours des copies. Ecoutez bien, continua-t-il, car il n'y a pas un ſeul mot à perdre Apres avoir parlé des Nouvelliſtes, un de ces Meſſieurs qui a l'air d'un Homme raiſonnable, dit en continuant de parler de ces Confreres.

Leur grand empreſſement les fait aſſez connoiſtre
Pour ce qu'ils ne croyent pas eſtre

Il eſt bõ de ne pas ignorer tout à fait
Le train des Affaires du Monde;
Mais c'eſt une folie à nulle autre ſeconde,
Que pretendre ſçavoir a fonds tout ce qu'on fait.
Pourquoy s'embarraſſer encore la cervelle,
Et ſe faire un honneur de ſçavoir des premiers
Juſqu'à la moindre bagatelle?
La choſe qu'on apprend peut eſtre encor nouvelle,
Quoy qu'on la ſçache des derniers:
S'il arrive a quelqu'un quelque importante affaire,
Pourquoy ſe meſlant trop de ce qui touche autruy,
Prétendre ſçavoir mieux que luy,
Et tout ce qu'il ſçait ſeul, & tout ce qu'il doit faire?

Pourquoy vouloir toûjours tout deviner?
Pourquoy ſur tout sãs ceſſe raisõner?
Pourquoy ſe plaire à conter des Nouvelles,
Aux Gens qui ne ſçauroient y trouver des appas,
Et vouloir ſans raiſon que ceux qui n'en ont pas,
En tirent de leurs cervelles?
Il ne faut point ſe faire une occupation,
D'en demander & d'en compter ſans ceſſe,
Ny ſoûtenir avec trop d'obſtination
Ce qui point ne nous intereſſe.
Il ne faut pas non plus pour ſe faire berner,
Donner de ridicules marques,
Qui font penſer qu'on croit pouvoir mieux gouverner

Les Eſtats de quelques Monarques,
Que ceux pour qui l'on voit les
Princes incliner:
Il faut enfin ſonger pour eſtre rai-
ſonnable,
Que tout excez eſt condamnable.

Hé bien, me dit cet Autheur, d'un ton plein de confiance, dés qu'il n'eut plus de Vers à me reciter, ne trouvez-vous pas cet endroit admirable? Je luy dis que oüy. Vous n'en ſçavez pas encor le plaiſant, me repartit il, & je fais faire dans la ſuite de la Scene à cet Homme qui

parle ſi bien, tout ce qu'il vient de condamner. Ce n'eſt pas ſans ſujet, continua-t-il, j'ay tiré cet endroit d'apres Nature, & je vois tous les jours des gens qui font de meſme, qui ne s'apperçoivent jamais de leurs defauts, & qui reprenent ſouvent dans les autres les meſmes que tout le monde remarque en eux. Il alloit pouſſer plus avant ſa Morale, lors que neuf heures ſonnerent, & nous obligeren à ſortir du Jardin qu'

eſtoit déja remply de pluſieurs Perſonnes qui y venoient promener apres ſouper.

XII. SEMAINE.

Nouvelles du 16. de Iuillet juſques au 23.

PLuſieurs Nouvelliſtes qui s'eſtoient rencontrez dans la Ruë Saint Honoré, entrerent enſemble dans le Jardin, où ils s'aſſembloient ordinairement, & s'eſtant joints à quantité d'autres qui y eſtoient déja arrivez, & qui avoient ou-

vert le Bureau, formerent un peloton conſiderable, & commencerent leur converſation par les particularitez de la priſe de Grave, dont le Nouvelliſte Voyageur nous parla en ces termes. Grave, nous dit-il, eſt une Ville ſcituée ſur la Meuſe à deux lieuës de Nimegue, environnée de Baſtions de Terre, de grands dehors, d'un bon chemin couvert, & d'un avant Foſſé plein d'eau, large de quarante-huit pieds; ainſi que les autres Foſſez qui en-

tourent les Baſtions & celuy du corps de la Place fraizez & palliſſadez, elle eſtoit pourveuë de toutes ſortes de munitions quand nous l'avons priſe, & il y avoit quarante cinq Pieces de Canon de fonte, ſans compter ceux qu'on y avoit depuis peu amenez de Raveſtin & du Fort de Genep que les Hollandois avoient fait démanteler.

Monſieur de Turenne, dont la prudence n'eſt pas moins connuë que la valeur, ayant deſſein de join-

dre la priſe de Grave à la Conqueſte de Nimegue, qu'il eſtoit ſur le point d'emporter, crût ne devoir pas perdre une belle occaſion que la Fortune luy offrit, & ſe reſolut de profiter de l'avis qu'il receut de l'ordre que les Eſtats avoient envoyé au Gouverneur de cette premiere Place, de ſe retirer avec preſque toute ſa Garniſon à Bolduc, que l'on croyoit devoir eſtre bientoſt aſſiegé. L'eſprit & le cœur de Mr de Clodoré eſtant connus de

Monſieur de Turenne, il fut choiſi pour executer cette entrepriſe; & ce Prince le détacha avec trente Maiſtres & un de ſes Trompettes pour aller ſommer les Habitans de ſe rendre, ou du moins de le recevoir juſques à ce que les Bourguemeſtres fuſſent venus au Camp de devant Nimegue le trouver pour faire leur Traité. Son Guide l'ayant détourné d'une lieuë & demie, il ſe rendit neantmoins aupres de la Place, avec toute la diligence ima-

ginable ; & quoy que la Meuſe fut devant luy, il ne laiſſa pas d'en faire ſommer les Habitans, qui firent réponſe qu'il pouvoit entrer. Il fut auſſi toſt mené à l'Hôtel de Ville, où il expoſa ſa Commiſſion aux Magiſtrats qui s'eſtoient aſſemblez. Ils luy dirent qu'étans ſans Gouverneur & ſans Garniſon, leur Ville eſtoit neutre, & qu'elle deſiroit conſerver ſa neutralité. Monſieur de Clodoré leur fit entendre qu'ils ſe perdroient s'ils s'opiniâ-

troient plus longtemps. Il ajoûta que Monſieur de Turenne ſeroit dans trois heures à leurs Portes, & qu'ils devoient en diligence luy aller offrir leur Ville à la diſcretion du Roy, qui les traiteroit auſſi favorablement qu'il faiſoit tous les jours tant d'autres qui ſe ſoûmettoient volontairement. Ils demanderent du temps pour ſe déterminer, & apres avoir conferé enſéble, ils l'aſſeurerent qu'ils députeroient le lendemain matin à Monſieur de Tu-

renne, ils allerent enſuite reſoudre les conditions de leur Traité; & Monſieur le Comte de Saint Martin qui avoit accompagné Monſieur de Clodoré, alla toute la nuit informer Monſieur de Turenne de l'eſtat & du ſuccez de cette entrepriſe. Les trente Maiſtres demeurerent cependant au delà de la Riviere, les Habitans n'ayans pas voulu leur permettre de la paſſer pour ſe retirer dans l'un de leur dehors; mais le Sieur de Clodoré leur fit

promettre qu'ils en uſeroient de meſmes envers les Troupes des Eſtats, en cas qu'elles ſe preſentaſſent. Les Magiſtrats partirent le lendemain matin avec les trente Maiſtres & le Bourguemeſtre, qui les conduiſirent au Camp de Nimegue. Quelques heures apres un Officier Hollandois vint dire aux Portes de Grave que le Gouverneur y arriveroit bien-toſt avec trois mille Hommes. Cette Nouvelle allarma beaucoup les Bourgeois

Catholiques ; & Monſieur de Clodoré les ayant fait aſſembler derechef, exigea des uns & des autres qu'ils ne receuſſent point ce Gouverneur ; mais ayant connu l'incertitude où ils étoient de ce qu'ils devoient faire, il les aſſeura que Monſieur le Duc de Luxembourg & Monſieur le Comte de Chanrilly avançoient pour les aſſieger, & que les Troupes qui étoient devant Nimegue les viendroient bien toſt joindre, & les feroient repentir

pentir de leur manque de parole. Monſieur de Clodoré fit encor plus, & ſon eſprit luy fourniſſant toûjours de nouveaux moyens de venir about de ſon entrepriſe, il leur promit de tirer le Canon avec un Domeſtique qu'ils luy avoient laiſſé en cas qu'ils ne vouluſſent pas tirer ſur les Hollandois. Il s'apperceut preſques en meſme temps qu'on laiſſoit entrer dans la Ville pluſieus Païſans, & qu'on les en laiſſoit fortir avec la méme liberté, ce qui l'obli-

gea de preſſer les Magiſtrats, de ſe ſaiſir des clefs, & de les faire porter à la Maiſon de Ville ; mais ils n'executerent rien de ce qu'ils promirent ; & le Gouverneur s'eſtant preſenté ſur les ſept heures du ſoir, ils le laiſſerent entrer avec deux mille huit cens Hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Monſieur de Clodoré qui en fut averty par la rumeur que cela cauſa parmy le Peuple, courut à la Porte, & voyant qu'on levoit le premier Pont-levis,

cria qu'on arreſtat. Ceux du Corps de Garde s'avancerent vers luy, ayant le Baillif en teſte, & apres luy avoir alongé quelques coups d'Halebarde, ils ſe mirent en eſtat de l'arquebuzer ; il para les premiers coups avec ſa Cane, & repreſenta au Baillif que ſa teſte répondroit de cet action. Le Baillif le crût & le fit retirer à l'Hoſtel de Ville, accompagné d'un des Magiſtrats, apres l'avoir avec beaucoup de peine ſauvé du peril qui le me-

naçoit, & dont on peut dire que le bonheur des Armes de Sa Majeſté l'avoit fait échaper.

Le Gouverneur ne fut pas plûtoſt entré, qu'il mit ſes gens en bataille, & que ſuivy de quelques Officiers l'Eſpée nuë à la main, il fut à l'Hoſtel de Ville. Monſieur de Clodoré, contre qui vray ſemblablement toutes ces Armes devoient tourner, fut au devant du Gouverneur, & luy dit ſans donner aucunes marques de la moindre émotion,

qu'étant en oſtage, ce ſeroit une perfidie ſans exemple de l'aſſaſſiner. Le Gouverneur ſurpris de ſa fermeté, l'aſſeura en l'embraſſant qu'il ne devoit rien craindre; & que bien loin de l'aſſaſſiner, on ne luy feroit pas méme la moindre inſulte, & le conduiſit en ſa Maiſon, où une Tante de ce meſme Gouverneur, qui peu auparavant avoit receu beaucoup de civilité de luy, & à laquelle il avoit promis ſeureté entiere, luy fit par un juſte retour tout le bon

acüeil imaginable. Le Gouverneur cependant ne paſſa pas la nuit ſans inquietude, n'ayant point eu de nouvelles de ſa Garniſon, qui devoit revenir accompagnée de trois mille Eſpagnols. Ce qu'ayant ſçeu Monſieur de Clodoré, il prit des meſures pour en faire avertir Mr de Turenne, mais elles ne luy reüſſirent pas. La Tante du Gouverneur entra le jour ſuivant à cinq heures du matin, toute effrayée dans ſa chambre, & luy ayant dit que l'Armée du

Roy avoit paſſé la Riviere, & eſtoit proche de la Ville, luy demanda ſa protection; il l'en aſſeura derechef, mais à condition que le Gouverneur ne tireroit pas un ſeul coup, ce qu'il luy promit d'autant plus facilement qu'il n'avoit eu aucunes nouvelles de ſa Garniſon, & que les Habitans témoignoient ne ſe vouloir point défendre, juſtement intimidez par les menaces de Monſieur de Clodoré, qui apprit une demie heure apres qu'un Trompette

ſommoit le Gouverneur de rendre la Place. Jobtint la permiſſion de parler en public à ce Trompette, ainſi qu'à un Aide de Camp qui l'accompagnoit ; & par un effet de ſon adreſſe ordinaire, il luy fit gliſſer un Billet, par lequel il avertiſſoit le Commandant des Troupes du Roy du peu de Gens de Guerre qui eſtoient retournez dans la Ville, & du grád nombre qu'on y attendoit de Bolduc; &il faiſoit en méme temps ſçavoir qu'on auroit le Gouverneur & la Ville

cretion, ſi l'on battoit ſes Troupes en chemin. Cependant ayant ſçeu que celles du Roy, qui venoient ſous la conduite de Mr le Chevalier du Pleſſis, Marеſchal de Camp, n'eſtoiét que huit ou dix Eſcadrons, qui avoient eſté détachez pour inveſtir la Place, il áppréhenda que la Garniſon qui venoit ne les défit, ſi elle ſe trouvoit plus forte, & ne ſe jetât dans la Ville; & ſa crainte l'obligea de charger l'Aide de Camp de retourner promptement vers Mon-

ſieur le Chevalier du Pleſſis, pour l'avertir de preſſer les choſes, & de donner bonne compoſition au Gouverneur, & de luy permettre de ſe retirer à Bolduc avec les meſmes gens & le meſmes équipages qu'il eſtoit rentré dans Grave, dont il ſpécifia le nombre, afin qu'il connut qu'il n'y en avoit pas davantage dans la Place. Cet Aide de Camp rapporta au Gouverneur que Monſieur le Chevalier du Pleſſis s'eſtoit avancé juſques à la Bar-

riere, & que s'il vouloit s'y rendre, ils confereroient enſemble de la Capitulation. A quoy le Gouverneur répondit, qu'il permettoit à Monſieur de Clodoré d'aller ajuſter les choſes, parce qu'il ne vouloit point ſortir de la Place. Monſieur de Clodoré ne manqua pas cette occaſion ; & il apprit de Monſieur le Chevalier du Pleſſis qu'il n'avoit en effet que huit Eſcadrons, & que Monſieur le Comte de Chamilly eſtoit encor à plus de ſept ou huit lieuës

de là. Toutes ces choſes firent preſſer la Capitulation, qui pour gagner du temps, à cauſe de la lenteur ordinaire des Flamans, fut dreſſée par Monſieur de Clodoré ; elle portoit ce que j'ay déja marqué à l'égard du Gouverneur, & des Troupes qui eſtoient dans la Ville. Quant aux Habitans ils demeurerent d'accord de ſe tenir à la Compoſition que Mr de Turenne auroit accordée à leurs Bourguemeſtres. Pendant qu'on executoit cette Ca-

pitulation, Monſieur le Marquis de Joyeuſe, qui par un coup du hazard, avoit veu le Billet, par lequel Monſieur de Clodoré avoit mandé que pour ſe rendre maiſtre de Grave, on devoit eſſayer de battre en chemin la Garniſon qui devoit y retourner, alla au devant d'elle avec quelques Eſcadrons de ſon Regiment & de celuy de Montgeorge : il la chargea avec tant de bonheur, qu'il en tua une partie, & fit plus de mille priſonniers ; de

maniere qu'il n'en reſta preſque pas un pour porter la nouvelle de leur défaite, quoy que ce Corps fut compoſé de vingt-quatre Compagnies choiſies. On ne peut trop donner de loüanges à Monſieur le Marquis de Joyeuſe, qui avec des Troupes inégales aux ſiennes fit cette belle action, dans laquelle il remporta vingt-quatre Drapeaux. Monſieur de Clodoré n'eut pas plûtoſt appris le détail de ce beau Combat, qu'il partit pour l'aller aprendre

à Monſieur de Turenne, qui le députa en meſme temps vers Sa Majeſté, pour l'aller informer des particularitez de tout ce qui s'eſtoit paſſé, tant dans ce Combat que dans la Ville, avant qu'elle euſt ouvert ſes Portes aux Troupes de Sa Majeſté. Si-toſt que celuy qui avoit entrepris cette Narration eut ceſſé de parler : J'ay voulu, luy repartit un autre, vous écouter juſques au bout ſans vous intérompre, pour voir ſi vous nous aprendriés

quelque choſe de nouveau. Mais vous ne nous avez rien dit qui ne ſoit tout au long dans l'Extraordinaire de la priſe de Grave qui a eſté donné au Public. J'en demeure d'accord, luy repartit l'autre, & l'Autheur de la Gazette a eſté ſi bien inſtruit de tout le détail de cette action, qu'il ne nous a rien laiſſé de remarquable à dire apres luy, comme dans toutes les autres choſes memorables qui ſe ſont paſſées, & qu'il a eſté obligé de faire imprimer avant

d'en avoir receüilly toutes les particularitez pour ſatisfaire à l'impatience publique. Un Officier de Monſieur, qu'une Fiévre obſtinée avoit empeſché de faire le Voyage, & qui n'eſtoit que Convaleſcent, vint interompre ce que nous diſions pour juſtifier la Gazette, & nous aprit que Son Alteſſe Royale avoit eſté voir la Ville d'Utrech, qu'elle avoit trouvée fort belle, & que Monſieur le Chevalier de Loraine luy avoit donné à diſner avec une

magnificence ſans égale. Il ajoûta auſſi que deux jours apres le Roy avoit eſté voir la meſme Ville, & que Sa Majeſté l'avoit traverſée le long d'un beau Canal, & avoit paſſé au milieu d'une double haye du Regiment des Gardes, pendant que le Peuple par ſon grand concours & par ſes aclamations donnoit des marques de la joye qu'il ſentoit, d'avoir le bon-heur de voir un ſi Grand Monarque, dont il eſtoit ſujet dans le cœur longtemps avant qu'il

pût recevoir ſes Troupes. Cette verité parut d'autant plus inconteſtable que ce Peuple s'eſtoit de ſon propre mouvement ſoûmis à la domination de Sa Majeſté. Il nous dit auſſi que les Dames d'Utrech alloient ſouvent promener dans le Camp qui eſt aux Portes de la meſme Ville, & que comme elles y eſtoient receuës avec la civilité ordinaire aux François, elles s'accoûtumoient facilement avec ces Conquerans, qui ne faiſoient pas voir moins de

douceur dans leur converſation que de valeur dans les Combats. L'Aſſemblée commençoit déja à parler des Galanteries qui s'eſtoient faites dans le Camp, & avoit déja nommé quelques Braves qui n'avoient pas déplû aux Dames d'Utrech, lors que l'on vint dire que Nimegue s'eſtoit enfin rendu à diſcretion, que pour ce coup la Nouvelle eſtoit veritable, & qu'il n'y avoit plus de meprise, qu'on avoit fait deux cens Chevaux &

quatre mille deux cens Fantaſſins priſonniers de Guerre; & que pour marquer l'eſtime que Monſieur de Turenne faiſoit du courage du Gouverneur de cette Place, il luy avoit permis de ſortir ſur un Cheval, avec un Chariot pour porter ſon Bagage. Il faut avoüer que ces pauvres Hollandois ſont bien mal-heureux, dit alors un Nouvelliſte, que la Compagnie appelloit toûjours le Tendre & le Pitoyable: il eſtoit du nombre de ces gens qui ont compaſ-

ſion de tout, qui pleurent les peines de tout le genre humain, & qui ne ſçauroient voir donner un coup de foüet à un cheval, ou un coup de pied à un chien ſans accuſer de cruauté ceux qui les donnent, & les traiter de bourreaux. On voit bien de ces gens-là, repartit un autre, & je connois une femme qui fait entrer dans ſon Eſcurie quand il pleut tous les Chevaux de Caroſſe de ceux qui ſont chez elle, ou chez ſes Voiſins, tant elle a peur que ces pauvres

bêtes ne s'enrhument. Pour moy j'en ſçais une, dit alors un troiſiéme, qui doit en mourir laiſſer tout ſon bien pour fonder un Hoſpital, dans lequel on renfermera tous les chiens vacabons qui n'ont ny maiſtres ny maiſtreſſes, & qui font l'amour publiquement dans toutes les ruës de Paris. Il y eut une perſonne de la Compagnie qui traita de foux ceux qui tinrent ce diſcours; mais on luy fit voir que dans pluſieurs Villes de l'Antiquité il y avoit eu des Hoſpitaux

pour les chiens. On eut dit beaucoup de choſes là-deſſus, & la converſation ſur les beſtes fût devenuë curieuſe, ſi un Ennemy declaré des Hollandois n'eut entrepris le Nouvelliſte Tendre & Pitoyable, ce qu'il fit en luy parlant de la ſorte. Je ne ſçais pas, Monſieur, s'il y a quelqu'un icy qui ait autant de compaſſion que vous des Ennemis de l'Eſtat; mais je ſçay bien qu'il faut avoir de la tendreſſe de reſte pour les plaindre. Leur vanité a eſté inſuportable.

ils ſe ſont mis au deſſus de tous les Rois de la Terre; & leur orgüeil a eſté ſi grand, qu'ils ont crû pouvoir eſtre les Arbitres du Monde entier; & s'eſtant confirmez dans la penſée qu'ils ſeroient bien-toſt auſſi puiſſans que la Republique Romaine l'eſtoit autrefois, ils ſe ſont imaginez qu'ils donneroient bien-toſt des Loix à toute la Terre. Je ſuis bon François, luy repliqua le Nouvelliſte Pitoyable, & je ſuis bon Serviteur du Roy, je hais ſes Ennemis & ceux

de l'Eſtat peut-eſtre autant que vous, je ne ſuis point pour les Hollandois, & je ſçais qu'ils ont eſté aſſez imprudens pour s'attirer la foudre qui gronde maintenant chez eux. Mais je ne vois pas en quoy ils ont fait paroiſtre cette vanité inſuportable dont vous les accuſez, & s'ils en ont eu plus qu'ils ne devoient; je ne vois pas qu'ils en ayent eu tant que vous dites. C'eſt où je vous attendois, luy repartit l'autre, en le prenant par le bras, & en le luy ſer-

rant un peu fort; & j'ay icy des preuves qui vont faire connoiſtre à toute la Compagnie que je n'ay rien avancé que de veritable, & que la vanité des Holládois a eſté beaucoup plus grande que je n'ay dit. Je ne ſçay pas, pourſuivit-il, en ſe tournant vers ceux qui compoſoient l'Aſſemblée, ſi quelqu'un de ces Meſſieurs a oüy parler de la Medaille qui courut en ſoixante & huit, & que par un orgüeil d'autant plus inſuportable, qu'ils avoient peu de

ſujet de paroiſtre ſi vains, les Hollandois firent faire. Pluſieurs dirent qu'ils avoient oüy parler de cette Medaille ; mais qu'elle étoit ſi rare, qu'ils n'avoient ſeulement pû la voir. Il n'y en a que quatre à Paris, repliqua l'Ennemy declaré de la petite Republique de Hollande ; & c'eſt un Prince qui m'a preſté celle que j'ay ſur moy, & que je vous vais faire voir. En achevant ces paroles, il tira la Medaille de ſa poche ; & comme la Compagnie ordi-

naire s'attachoit à la conſiderer, les Nouvelliſtes écoutans les ſerrerent de plus pres qu'ils n'avoient accoûtumé ; le nombre méme en augmenta, & les moins curieux qui ſe promenoient ſans ſonger aux Nouvelles, voyant tant de gens amaſſez, s'aprocherent d'eux pour voir ce que c'eſtoit. Ceux qui entrerent pendant ce temps, furent auſſi portez par leur curioſité devers le gros ploton ; & la foule devint ſi grande, que celuy qui fai-

ſoit voir la Medaille ne pouvant plus reſpirer, fut contraint de la remettre dans ſa poche, afin de pouvoir prendre haleine, ce qui fit retirer les moins curieux. Quelque temps apres que cette grande foule ſe fut un peu écartée, nous nous retiraſmes à l'écart ; & comme nous n'eſtions plus que ſept ou huit, nous y conſideraſmes à loiſir cette belle Medaille. Je dis belle, parce que les fauſſetez qu'elle contenoit n'oſtoient rien à la beauté de ſon ouvrage.

Elle eſtoit deux fois auſſi grande qu'un Eſcu blanc. On voyoit d'un coſté un Mercure tenant une Pique, au bout de laquelle ſon chapeau ſe faiſoit remarquer ; il avoit le dos apuyé contre un Trophée d'Armes, la Mer paroiſſoit derriere ce Trophée, & ſur cette meſme Mer on voyoit quelques Vaiſſeaux en éloignement. Il avoit quantité d'Armes & de Canons à ſes coſtez, & le Lion de Hollande eſtoit aupres de luy. Le revers de cette Me-

daille repreſentoit les Sept Provinces Unies, elles en faiſoient comme la Bordure; Elles eſtoient enchaînées avec une branche de Laurier tournée en Couronne; & ſur la meſme branche il y avoit entre chaque Province un Faiſceau de Fleches; & dans le milieu de la Medaille on voyoit l'Inſcription ſuivante que je vous envoye de la meſme maniere; c'eſt à dire qu'elle ne contenoit ny plus ny moins de lignes.

ASSERTI

ASSERTIS LEGIBUS.
EMENDATIS SACRIS.
ADJUTIS DEFENSIS.
CONCILIATIS REGIBUS.
VINDICATA MARIUM LIBERTATE. PACE EGREGIA VIRTUTE ARMORUM PARTA.

NUMISMA HOC.

S. F. B. C. F.

MDCLXVIII.

Dés qu'on eut lû cette Inſcription, les plus grands parleurs devinrent muets, parce que ne voulant point faire connoiſtre qu'ils ne

ſçavoient pas le Latin, ils ne ſçavoient ſi cette Inſcription eſtoit belle ou laide, & s'ils devoient l'admirer, ou la condamner. Leur ſilence fut d'abord remarqué, & l'on s'en apperceut d'autant plûtoſt, que dés qu'on debitoit une Nouvelle, ils raiſonnoient des premiers, & ne laiſſoient jamais parler les autres. Ils ne furent pas longtemps ſans cónoiſtre qu'on prenoit garde à leur confuſion; & dés qu'ils s'en furent aperceus, l'un d'eux prit la

Medaille, lût bas l'Inſcription, ſoûrit en la liſant, fit quelques ſignes de teſte, & dit quelque mots entre ſes dents, que l'on n'entédit pas. Comme il avoit de l'eſprit il fit toutes ces choſes à deſſein de les expliquer en bonne ou mauvaiſe part, ſelon les loüanges ou le blâme qu'on donneroit à l'Inſcription. Celuy qui avoit aporté la Medaille eſtoit ſur le point de l'expliquer, lors que le petit Periandre, qui parle plus ſouvent Latin que le plus vieux Regent de tous

les Colleges de l'Univerſité, ſurvint pour faire plaiſir aux uns & pour étourdir les autres. Ce n'eſt pas qu'il n'ait du merite ; mais il en parle tant qu'il fatigue toutes les Compagnies où il ſe rencontre. Il n'eut pas plûtoſt remarqué l'Inſcription qui eſtoit ſur la Medaille, que ſans rien examiner davantage, il la lût pluſieurs fois avec amphaſe, & l'apprit meſme par cœur. Vive le Latin, s'écria-t-il, dés qu'il l'eut bien miſe dans ſa memoire. C'eſt une Langue

qu'on ne peut aſſez admirer, & qui dit beaucoup de choſes en peu de paroles, cõme on peut voir dans cette inimitable Inſcription, qui dit plus de choſes en ſix ou ſept petites lignes, que vous n'en pourriez dire en trente de Proſe Françoiſe. Je vais, continua-t-il, vous expliquer cette Inſcription, pour vous faire voir la force du Latin, & que je n'ay rien avancé qui ne ſoit veritable.

Aſſertis Legibus,

Dit-il alors,

Aſſertis Legibus,

Meſſieurs.

Aſſertis Legibus,

Cela veut dire, ayant affermy les Loix, les ayant aſſeurées, les ayant rétablies, fait revivre, & les ayant remiſes dans leur premier éclat ; en ſorte que rien n'eſt plus capable de les détruire, ny meſme de les ébranler. Voila, continua-t-il, ce que veut dire

Aſſertis Legibus

Paſſons à

Emendatis Sacris.

Emendatis Sacris,

Ah ! Meſſieurs, que

Emendatis Sacris.

Eſt admirable !

Emendatis Sacris,

Ayant épuré la Religion ; l'ayant corrigée ; l'ayant reformée. C'eſt le vray mot,

Meſſieurs, reformée; la Religion reformée; & c'eſt ce que

Emendatis Sacris

Signifie.

Adjutis Defenſis.

Ah que cet

Adjutis Defenſis

Eſt beau! rien ne peut égaler

Adjutis Defenſis.

Adjutis Defenſis

Vaut un milion.

Adjutis Defenſis

Ayant donné du ſecours à ceux qui nous en ont autrefois donné; les ayant défendus; ayant pris le party de nos Alliez,

Adjutis.

De nos Alliez; de ceux qui eſtoient joints avec nous,

Adjutis.

Conciliatis Regibus.

Rien ne peut payer

Conciliatis Regibus.

Ah! que ce

Conciliatis Regibus

A de force!

Conciliatis Regibus,

Ayant eſté les Arbitres des Rois; les ayant par nos ſoins, nos avis, nos ſecours, nôtre prudence, remis bien enſemble, obligez à faire la Paix, accordez, réünis & tout ce qu'il vous plaira ſur

ce ſujet. Car il n'eſt rien que pour l'union des Rois, ne ſignifient ces deux mots. Je dis deux mots, Meſſieurs; car il n'y en a que deux, & c'eſt ce que vous devez bien remarquer.

Conciliatis Regibus.

Pour moy je ne me puis laſſer d'admirer

Conciliatis Regibus.

Et je tiens que

Conciliatis Regibus

Peut ſuffire ſeul pour faire l'Eloge de la Langue Latine. Mais paſſons au reſte, pourſuivit-il; car je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois d'expliquer tout ce que renferme cette Inſcription.

Vindicata Marium
Libertatè.

Ah! que ces trois mots diſent de choſes,

Vindicata Marium
Libertatè.

Car enfin

Vindicata Marium
Libertatè

Veut dire, ayant recouvert la liberté des Mers, ayant puny ceux qui la vouloient troubler, ayant vangé cette Liberté, ſur laquelle on vouloit entreprendre, ſur laquelle on vouloit attenter. N'avoüirez-vous pas que cet endroit a bien de la force, & que celuy-cy n'en a pas moins,

Pace Egregia Virtutè Armorum Parta,

Ayant fait la Paix par le pouvoir, par le merite, par la force de nos Armes, par la terreur qu'elles ont inſpiré, non ſeulement à nos Ennemis, mais encor à toute la Terre,

Pace Egregia Virtutè Armorum Parta.

Numiſma Hoc.

Numiſma Hoc.

Ne ſignifiroit en François que *cette Medaille*, & cela ne voudroit rien dire, & ne ſeroit pas ſeulement entendu; mais il ſignifie bien autre choſe en Latin, & ce

Numiſma Hoc,

Veut dire, qu'en vertu, qu'en conſequence de tout ce qui eſt dans l'Inſcription de la Medaille, & que je viens d'expliquer,

les Hollandois l'ont donnée au Public, afin qu'il ſçache dés à preſent toutes ces choſes, & que la Poſterité en ſoit inſtruite. Hé bien, Meſſieurs, continua le petit Periandre, en nous regardant tous les uns apres les autres; N'avoüerez vous pas avec moy que le Latin eſt admirable, & qu'il a bien de la force, quand on a l'eſprit de choiſir de ces mots expreſſifs, dont un ſeul veut quelque fois dire plus de choſes que trente mots François n'en pourroient expli-

expliquer? Nous en demeuraſmes tous d'acord, & nous fiſmes bien; car il ne nous auroit pas laiſſé en repos, & nous auroit fait malgré nous ſouſcrire à tous ſes ſentimens. Ceux qui n'entendoient point le Latin, dirent les premiers qu'il avoit raiſon, croyant faire connoiſtre par là que les beautez de cette Langue leur eſtoient fort connuës. Il me ſemble, dis-je à Periandre, non pas quand il fut las de parler, car il n'auroit jamais ceſſé, s'il n'eut éternüé deux

ou trois fois de ſuite. Il me ſemble, luy dis-je, pendant ce temps, que vous n'avez point expliqué ce que veulent dire ces Lettres.

S. F. B. C. F.

Qui ſont au deſſous du

Numiſma Hoc.

Je croy, adjoûtay-je, que ces cinq Lettres veulent dire beaucoup de choſes. Il n'en faut point douter, me repartit-il. Donnez-

nous en donc l'explication je vous prie, luy répondis-je car je ne croy pas que ſçachant ſi bien le Latin, vous puiſſiez rien ignorer de tout ce que l'on a voulu dire en cette Langue. Je ne puis, me repliqua-t-il vous expliquer ce qui n'eſt pas aſſez marqué pour vous pouvoir ſatisfaire tout d'un coup; ce n'eſt pas que je ne croye en venir à bout en y révant un peu. Il y réva en effet, & fut quelque temps ſans nous rien dire, & je m'aplaudis en moy-meſme d'avoir

trouvé le ſecret de le faire taire. Nous nous miſmes tous à réver auſſi-bien que luy, & nous fuſmes aſſez longtemps ſans rien trouver. Mais enfin je me reſouvins tout d'un coup, que les Lettres qui eſtoient au bas des Medailles, ou d'autres Ouvrages ſemblables, vouloient toûjours parler de ceux au nom deſquels ces choſes eſtoient faites; & cela me fit croire que celles dont il eſtoit queſtion, regardoient la Republique de Hollande; comme

S. P. Q. R. regardoit la Republique Romaine. Je dis auſſi-toſt ma penſée à la Compagnie, & j'ajoûtay en méme temps que je croyois que la premiere Lettre qui eſtoit une *S.* vouloit dire *STATVS.* Vous avez raiſon, reprit Periandre. *STATVS, Les Eſtats.* Je tiens *F.* pourſuivit-il, & cet *F.* veut dire *FOEDERATI. FOEDERATI, Vnis, Liguez. SATVS FOEDERATI, Les Eſtats Confederez.* Il faut donc, repliqua un troiſiéme, que le *B.* veuille di-

re *BELGII. BELGII, Les Eſtats-Vnis de Hollonde.* Cette explication, leur dis-je, me paroiſt aſſez juſte, & pourveu que nous expliquions auſſi heureuſement le *C.* & l'*F.* qui reſtent, je croy qu'elle ſera aſſez juſte. Le *C.* nous arreſta longtemps, & nous eſtions ſur le point de nous rendre ſans l'expliquer, lors qu'une Perſonne de la Compagnie, que nous en croyons la moins capable, s'écria. *Ie le tiens, & c'eſt aſſeurement COMMVNES.*

C'eſt *COMMVNES*, ſans doute, luy repartis-je, & l'on n'en doit point douter. *STATVS FOEDERATI BELGII COMMVNES FECERVNT. Les Eſtats-Vnis d'Hollande, d'un commun conſentement, ont fait ou fait faire cette Medaille.* Vous avez raiſon, nous dit Periandre, *COMMVNES. Tous enſemble, d'une commune voix, d'un commun conſentement.* C'eſt bien expliquer *COMMVNES!* Mais, pourſuivit-il, en s'adreſſant à moy, vous avez

plus fait que vous ne penſiez; car vous avez en meſme temps expliqué la derniere *F.* qui nous auroit peut-eſtre arreſté long-temps. Il faut donc demeurer d'accord apres cette explication, dis-je alors à la Compagnie, que les Eſtats de Hollande ont fait faire cette Medaille. Puis que chacun eſt de ce ſentiment, reprit celuy qui avoit aporté la Medaille; il faut que Monſieur, nous dit-il, en ſe retournant devers le Nouvelliſte pitoyable, de-

meure d'accord, qu'on ne peut avoir plus de vanité qu'en ont eu les Hollandois, puis qu'ils ſe ſont mis au deſſus de tous les Rois du Monde; comme l'on peut connoiſtre par la Medaille que nous venons de voir. Je n'auray plus de compaſſion de leurs miſéres, dit alors celuy qui en avoit toûjours de reſte pour tout le Monde, & je vois bien qu'ils en meritent encor davantage. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il entre ſes dents, (car perſonne ne peut que tres-

difficilement démentir ſon humeur) que chacun ne diſe chez ſoy ce qu'il luy plaiſt, & qu'il n'y ait beaucoup de Souverains qui n'ont pas la qualité de Roy, qui ſouffrent que chez eux on les qualifie de ce nom. Le Prince d'Orange, repartit un autre, ſe contentera, je crois, de celuy de Lieutenant, Capitaine & Admiral General des Milices de Hollande, tant par Mer que par Terre. Ceux qui ont fait les Proverbes, continua le meſme, avoient

de grandes lumieres & une grand'pratique des affaires du Monde; car depuis ſoixante ans que je vois le jour, je n'en ay pas veu un qui ait menty. Quel Proverbe, luy repartit-on, appliquez-vous à l'affaire de Monſieur le Prince d'Orange? Celuy qui dit, nous repliqua-t-il auſſi-toſt, que *Perſonne ne pert qu'un autre n'y gagne.* Cette explication n'eſt-elle pas juſte, pourſuivit-il? & quand les Hollandois perdent la plus grande partie de leurs Eſtats, Monſieur le

Prince d'Orange ne gagne-t-il pas tout à coup; ce qu'il n'a jamais pû obtenir pendant qu'ils ſe croyoient les Arbitres de tous les Rois du Monde? Ce Prince doit à l'avenir ajoûter foy aux Proverbes, repartit un autre en ſoûriant, puis qu'ils luy ont eſté ſi favorables. Je vois bien, reprit avec un air ſerieux, le défenſeur des Proverbes, que vous voulez me railler d'avoir cité un Proverbe, & que vous ne trouvez pas que les gens d'eſprit en doivent parler:

Mais il y a difference entre parler Proverbes, (comme ceux qui en diſent à chaque mot) & en remarquer à propos la verité. Les premiers, le font pour dire des plaiſanteries qui ſont ſouvent tres-méchantes, & les autres parce qu'ils examinent avec application le train des affaires du Monde. Et pour moy je tiens, continua-t-il, que les Proverbes ſont plus utiles que tous les Livres imaginables; & qu'un homme qui les ſçaura bien, fera moins de

faux pas dans la vie, & ſçaura mieux ſe gouverner que ceux qui ont des Bibliotheques entieres dans la teſte, & qui ne profitent pas de leur lecture. Oüy, je le dis encor, je tiens pour les Proverbes & pour les Fables; & quiconque les aura bien dans l'eſprit, pourra ſe vanter de ne rien ignorer. Il dit encor cent choſes ſur ce ſujet qui ſurprirent beaucoup celuy qui avoit eu deſſein de ſe mocquer de luy; de maniere qu'au lieu de luy répondre, il fit retourner

la converſation ſur le bonheur du Prince d'Orange. Il faut avoüer, dit-il, que la Fortune fait d'étranges coups, & que les affaires de Hollande ont changé de face en peu de temps! Les Eſtats d'Hollande eſtoient tellement oppoſez à cette Election, qu'ils avoient tous juré de ne la jamais propoſer, & qu'ils avoient obligé ce Prince non ſeulement à ne pas demander ce qu'ils ont fait aujourd'huy pour luy, mais encor à n'en pas accepter l'offre; cepen-

dant chacun s'eſt réciproquement diſpenſé de l'obſervation de ſon Serment, & l'Edit perpetuel que les Eſtats avoient fait ſur ce ſujet a trouvé une fin. Le Prince d'Orange, reprit un autre, ne doit le rang qu'il poſſede preſentement qu'à noſtre Grand Monarque; & pour vous faire mieux remarquer cette verité, je n'ay qu'à vous faire examiner les termes dont l'Aſſemblée d'Hollande s'eſt ſervie touchant l'Election du Prince d'Orange. *Nous*

trouvons bon & entendons, qu'en conſideration de la Conjoncture fâcheuſe du temps & des affaires, les Membres de cette Province ſoient diſpoſez à approuver l'Election d'un Lieutenant. Hé bien, continua le meſme, ne peut-on pas aſſeurer apres ces paroles que Monſieur le Prince d'Orange a de grandes obligations à la France? Chacun en demeura d'accord; puis l'on dit que Monſieur de la Rabiniére, Contre-Admiral de France, eſtoit mort à Chat-

tam, & qu on luy avoit rendu de grands honneurs funebres; le Convoy ayant eſté accõpagné de beaucoup de Nobleſſe, & toute la Mouſqueterie ayant tiré pour donner des marques de l'eſtime que l'on faiſoit du défunt. Puis que nous ſommes ſur le chapitre des morts, reprit un autre, parlons un peu de Monſieur de Roſmadec de la Maiſon de Morlac, Archeveſque de Tours. Il eſt donc mort? luy repartit-on. Oüy, repliqua-t-il, il eſt mort à

Bourbon l'Archambaut; & les Eaux de ce Pais n'ont peu le ſauver. C'eſtoit un Homme de grand merite, & d'une vertu exemplaire, les Séminaires, à l'eſtabliſſement deſquels il a beaucoup contribué, en font foy; auſſi-bien que les grands emplois qui luy ont eſté confiez pour le ſervice de l'Eſtat.

Comme nous n'avions plus de Medaille à conſiderer, & que nous n'aprehendions plus de voir nos épaules chargées d'une fatiguan-

ce foule de Nouvelliſtes indiſcrets, nous quittaſmes l'endroit où nous eſtions, pour reprendre noſtre premier poſte: Et nous n'y fûmes pas plûtoſt arrivez, que nous rencontrâmes un des Amis de toute la Compagnie, qui ne nous ayant point rencontrez au lieu où nous tenions d'ordinaire nos Aſſemblées, nous cherchoit avec empreſſement. Nous recommençâmes à parler avec luy de toutes les choſes que nous avions dites ce jour-là, & c'eſtoit une

choſe aſſez ordinaire aux Nouvelliſtes de recommencer ce qu'ils ont déja dit, chaque fois qu'un de leurs Confreres vient groſſir leur Aſſemblée. Ce dernier venu voyant que la converſation commençoit à languir, prit la parole, & nous dit. Je ne ſçay, Meſſieurs, ſi vous avez oüy parler d'une avanture extraordinaire, arrivée ſur Mer il y a déja quelque temps. Cette Hiſtoire eſt-elle nouvelle, luy repliquaſmes-nous? Les choſes qu'on ne

ſçait pas encor ſont toûjours nouvelles pour ceux qui les aprennent, nous repartit-il; c'eſt pourquoy ce que je vais vous raconter ne vous doit pas moins divertir que s'il ne venoit que d'arriver. Nous luy témoignaſmes qu'il nous feroit plaiſir de ſatisfaire au plûtoſt noſtre curioſité. Et ſans ſe faire prier davantage, il commença auſſi-toſt de la ſorte.

HISTOIRE DES ONZE ESCLAVES FRANCOIS.

LE Dey de Tunis, Patron d'onze Eſclaves François, qui depuis douze années languiſſoient dans de cruelles chaînes, ayant armé au Port de la Ville de Souſſe en Barbarie, un Vaiſſeau en courſe, commandé par un Grec Renié, ſur lequel ils furent embar-

quez pour gouverner les Voilles, ayant fait voyage en Morée pour les affaires du Grand-Seigneur, & couru la Mer pendant quarante-cinq jours, fut obligé de retourner au Port de Souſſe, où le Patron fit deſagréer ce Navire. Un des Eſclaves Chreſtiens, que les Peres de la Mercy avoient racheté trois fois, ayant eſté reconnu à Tunis par le Patron dont il avoit eſté Eſclave, lors qu'il alloit racheter un de ſes Freres qui eſtoit auſſi Eſclave dudit

Dey, fut prié par ce Dey de retourner avec luy au Port de Souſſe, & meſme d'y emmener ſon Frere. Il luy fit cette priere, parce qu'il ſçavoit qu'ils eſtoient tous deux bons Matelots. L'Eſclave eut bien voulu s'exempter de ce Voyage; mais il n'oſa toutefois le faire connoiſtre, parce que les Turcs maltraitent fort les Chreſtiens, quoy qu'ils ſoient rachetez, lors qu'ils leur refuſent quelque choſe. Ce Patron n'en demeura pas là, & propoſa encor à

cet Eſclave, quand il fut au Port de la Souſſe, de retourner aux Gerbis pour y prendre un Chaoux, & le mener à Tunis pour les affaires du Grand Seigneur. L'Eſclave eſtoit fort embaraſſé, & reſſentoit vivement le chagrin que cette propoſition luy cauſoit, lors qu'il apperceut un Vaiſſeau ſous la Forteresſe de Souſſe, appellé le S. Eloy, appartenant à Mehemet Cogy de Tunis; Ce Vaiſſeau eſtoit bien équipé, & preſt à faire voille à Bizerti. Ce genereux Eſ-

clave qui ne reſpiroit que de joüir de la liberté qui luy eſtoit deuë, reſolut de l'enlever & de ſe ſauver dedans; & pour cet effet il communiqua ſon deſſein à ſon Frere & à neuf autres Chrétiens. La choſe fut réſoluë entr'eux; & comme ils débarquoient le l'Eſt du Navire dans lequel ils eſtoient revenus de Courſe; un des Eſclaves du S. Eloy, qui eſtoit Couſin de l'Eſclave qui cherchoit à ſe ſauver, le vint voir comme ils travailloient à débarquer ledit

l'Eſt, & l'autre ayant propoſé le ſauvement à ſon Couſin, il l'accepta, & luy dit qu'il n'y avoit dans le Navire appellé le S Eloy que ſept Mores & trois Reniez. Le lendemain leſdits onze Eſclaves Chreſtiens remplirent leurs poches de cailloux, & ſans avoir d'autres Armes que de petits Couſteaux fermans, ils monterent dans leur Eſquif, ſous pretexte d'aller oſter la derniere Barcade de l'Eſt de leur Vaiſſeau. Apres avoir pris le large de

la Mer, ils voguerent effectivement du coſté de leur Navire; mais au lieu d'y monter, ils paſſerent outre, & le Maiſtre leur ayant crié de monter, ils luy repartirent qu'ils alloient paſſer de l'autre coſté. Mais ils firent le contraire, & furent à force de Rames au bord du S. Eloy. Le Contre-Maiſtre les ayant apperceus, leur cria de ſe retirer: mais l'Eſclave entreprenant, luy fit réponſe, qu'il alloit parler à ſon Couſin. Ils furent à peine à bord,

qu'ils ſauterent tous dans le S. Eloy, & qu'ils repouſſerent à coups de cailloux les ſept Mores, qui à coups d'Eſpontons, qui ſont des Armes en forme d'Azagayes, vouloient leur en défendre l'entrée. Mais comme ils virent que l'un des leurs (c'eſtoit le Couſin de l'Eſclave) ſe mit du party contraire, & qu'ils ne pouvoient réſiſter, ils ſe jetterent à la Mer auſſi-bien que le Contre-Maiſtre, qui fut bleſſé dans ce Combat avec deux Renegats. Le

troiſiéme qui n'avoit eſté fait Renegat que par force, & qui n'avoit point encor eſté circoncis, ſe declara Chreſtien, ne fit aucune réſiſtance, & ſe mit du party des attaquans, qui ſe rendirent maiſtres du Vaiſſeau, & couperent avec leurs couſteaux les cables dont il eſtoit amarré ſous la Forteresſe de la Souſſe. Ils furent à peine en Mer, qu'ils eſſuyerent pluſieurs coups de Mouſquet, & de Canon qu'on tira du coſté de la Ville, qui leur démonterent

deux Pieces de Canon qui eſtoient en batterie ; ce qui fut un malheur d'autãt plus grand pour eux, qu'ils n'avoient que ces deux Pieces là de montées. Les Mouſquets ne leur firent pas moins de mal que les Canons ; puis que l'Eſclave, Couſin de celuy qui avoit fait entreprẽdre cette belle action, fut tué d'un coup de Mouſquet. Le pretendu Renegat, mais qui eſtoit veritablement Chreſtien, fit deſcendre tous ſes Compagnons au fonds de Calle,

où il leur montra ſix autres Pieces de Canon preſtes à monter, avec quantité de Poudres. Ils en monterent auſſi-toſt une ſur le Pont de leur Navire, dont ils tirerent huit coups ſur un Baſtiment appellé Sambequin, remorqué de cinq Lanches qu'on avoit armé à terre pour les venir prendre. Ils furent ſi heureux, qu'à portée de demy mouſquetade, ils dõnerent dans la Barque & dans les Láches, & y firent un ſi grand deſordre, qu'ils les obligerent de s'en re-

tourner. Les deux Renegats voyant un ſecours qui leur venoit du Port, reprirent auſſi-toſt les Armes, & à coups d'Eſpontons & d'Eſcaicines, tâcherent de chaſſer leſdits Eſclaves. Mais comme ils n'eſtoient que deux, ils furent contraints de deſcendre au fonds de Calle ; & comme le temps eſtoit fort calme, les Eſclaves à force de Rames regagnerent auſſi-toſt le large de la Mer : mais peu de temps apres ils apperceurent le ſecours que

ces Renegats avoient remarqué. C'eſtoit une Barque longue d'environ deux mille Quintaux, qui venoit ſur ces braves Eſclaves. Mais loin de perdre courage, ils monterent en diligence encor deux Pieces de Canon, & continuerent leur route à force de Rames. La Barque leur donna la chaſſe toute la journée, & ſe voyans le ſoir preſque abordez, à cauſe du calme de la Mer, ils firent un Vœu à Saint Joſeph, & peu apres la nuit éſtant ſurvenuë, &

ayant perdu de veuë ladite Barque, il s'éleva un petit vent, à la faveur duquel ils prirent la route de France, & vinrent heureuſement à la rade de Toulon. Depuis leur arrivée ils ont demandé au Roy la confiſcation du Vaiſſeau qu'ils ont amené, ce qui leur a eſté accordé ſans difficulté. Cette avanture fit faire pluſieurs raiſonnemens à la Compagnie, & fut cauſe qu'elle s'entretint de la Navigation. On dit qu'elle avoit toûjours eſté regardée cóme un des plus grãds biens d'un Eſtat, bien policé; & que pour l avantage qu'elle luy donnoit ſur tous ſes Voiſins, & l'utilité que les Peuples en recevoient, elle devoit eſtre beaucoup conſiderée. Cela fit admirer l'application du Roy à la rétablir, ce qu'il fait en pourvoyant à la conſtruction des Ports, en y établiſſant de bonnes Loix, & une bonne Police pour la ſeureté de tout ce qui la regarde, en faiſant de grandes dépenſes pour mettre en Mer un

nombre infiny de Vaiſſeaux, en eſtabliſſant des Eſcoles de Marine en quantité de Ports, en invitant les Gens de Mer les plus expérimentez, à correſpondre à ſes intentions par leurs propres intereſts, & en adjoûtant à des titres d'honneurs & à des prérogatives tres-avantageuſes, des récompenſes dignes de ſa bonté Royale, à ceux qui pendant les derniers temps ſe ſont appliquez au Commerce de la Mer, dans lequel il a fait entrer la Nobleſſe, ſans déroger à ſes Privileges. C'eſt pour remplir ces belles attentes que Sa Majeſté, dit-on, avoit tiré du Conſeil Monſieur d'Herbigny, Maiſtre des Requeſtes, & Parent de Monſieur de Pomponne, qu'elle a commis pour faire la viſite ſur les Ports de Mer, punir les Officiers des Admirautez qui ſe trouverront avoir malverſé dans la licence des derniers temps, retrancher les droicts exceſſifs des Officiers ſur les Marchandiſes, & en donner avis à Sa

Majeſté, afin qu'à l'avenir elle empéchât tous ces abus par un Reglement General par tout ſon Royaume, ce qu'elle a, dit-on, fait; car ſur les premiers avis de l'Intendant, Sa Majeſté en attendant que ce grand Reglement puiſſe paroiſtre, a elle-meſme fait faire un Reglement Proviſionel en ſon Conſeil Royal, pour commencer à arreſter le cours des deſordres, & faire ſentir à ſes Sujets les premiers fruits de ce grand Ouvrage. On dit encor

que pour cet effet le Roy avoit remply les Charges de ceux qui s'étoient trouvez avoir malverſé, & qu'il avoit mis des Commiſſaires à qui il donnoit luy-meſme des apointemens pour empeſcher les concuſſions, & qu'il entretenoit des Intendans pour y tenir la main. Les fruits de ces grands travaux, ajoûterent pluſieurs, ſont les avantages que nous remportons journellement ſur la Mer; & notamment depuis que Sa Majeſté a fait équiper à ſes propres dé-

pens un nombre infiny de Vaiſſeaux qu'elle a envoyés en courſe, ces Armateurs Commiſſionaires, ont fait mille & mille priſes ſur les Hollandois; & il ſe rend une ſi exacte Juſtice, que les Capitaines meſmes des Vaiſſeaux pris, ſe ſont icy venus jetter aux pieds de la Reyne, pour s'abandonner à ſa clemence, apres la priſe de leurs Vaiſſeaux: Et l'on a ſouvent veu cette Grande Reyne, par une bonté digne d'elle, faire diſtribuer à ces miſerables des ſommes

conſiderables pour leur donner moyen de retourner en leur Païs. En verité, dit alors un Nouvelliſte des plus zélez pour le bien de l'Eſtat, ſi la prudence du Roy eſt grande, & ſi ſes Reglemens touchant tout ce qui regarde la Mer, ſont beaux & utiles pour ſes Sujets, nous devons avoüer qu'ils ſont bien executez; & que Monſieur Colbert & Monſieur le Marquis de Seignelay ſe donnent des peines incroyables pour les bien faire obſerver: car en-

fin ce ſont eux qui ont le ſoin de la Marine, & qui l'ont miſe en l'eſtat qu'elle eſt, encor qu'ils ſoient déja chargez d'un nombre infiny d'autres affaires qui pourroient accabler des Miniſtres moins infatigables & moins zélez pour le ſervice de Sa Majeſté, & pour le bien de l'Eſtat. Qu'il eſt heureux cet Eſtat, reprit un autre, d'eſtre gouverné par un ſi Grand Monarque, & qui a tant de ſoin de tout ce qui le regarde ! car enfin Sa Majeſté en conti-

nuant le retranchement du trop grand nombre des Officiers de ſon Royaume, a ſuprimé une partie de ceux des Bureaux des Finances de chaque Generalité, & reduit le nombre des Treſoriers de France à quatorze dans chaque Bureau, & reſervé un Procureur du Roy ſeulement, à l'exception du Bureau de Paris, lequel par un juſte dîcernement a eſté cõſervé à cauſe de ſa grande étenduë, étant compoſé de vingt-une Elections; de ſorte que ce

nombre dont il eſt preſentement compoſé, n'eſt que ſuffiſant pour faire les fonctions attachées à leurs Charges. Le Roy a auſſi reſervé deux Avocats & deux Procureurs de Sa Majeſté; & meſme par grace ſinguliere, & pour les récompenſer des Commiſſions qui leur ſont envoyées tous les jours par le Conſeil, ſoit pour la Police & l'embelliſſement de la Ville & autres; ce Monarque équitable les a auſſi conſervez dans leur Droict de *Commi-*

timus, & autres Privileges, & les a receus au Droict Annuel pendant neuf années. Sa Majeſté ayant pris auſſi connoiſſance des affaires de la Chancellerie, a voulu établir un ordre certain parmy les Officiers qui la compoſent; & pour cela elle a fait publier un Edit, par lequel elle a ſuprimé quanté d'Officiers qui luy eſtoient à charges, auſſi-bien qu'au Public, & qui tiroient de grands droicts du Sceau; & elle a reduit le nombre de Conſeillers &

Secretaires à deux cens quarante, pour ne faire plus à l'avenir qu'un meſme Corps, & par le moyen d'une Finance portée legitimement par les reſervez, Sa Majeſté a pourveu au rembourſement des ſuprimez, & par une Declaration expreſſe a fait arreſter en ſa preſence les fonctions deſdits Secretaires, & établi le plus bel ordre du monde parmy cette Compagnie, s'en eſtant declaré le Chef & le Protecteur. Elle a auſſi renouvelé leurs

beaux & anciens Privileges, auſquels elle a meſme ajoûté, & pour établir un bel ordre & inviolable parmy tous les Officiers des Chancelleries, Sa Majeſté a fait arreſter en ſon Conſeil Royal une Declaration en forme de Reglement pour les Officiers de la Grande Chancellerie du Royaume, & y a fait ajoûter un nouveau Tarif des Droicts du Sceau & des Taxes des Lettres. Il ne reſtoit plus, ajoûta le meſme, que les Avocats du Conſeil à reformer,

le Roy avoit réſolu d'en ſuprimer cent, & pour cet effet il en avoit remis le ſoin à Monſieur le Garde des Sceaux, à qui ce choix appartient: auſſi en a-t-il fait un des plus habiles & des plus honneſtes gens, deſquels il luy a donné un Etat. Mais Sa Majeſté conſiderant combien de pauvres Familles eſtoient intereſſées dans ce retranchement en a bien voulu reſerver juſques à cent ſoixante, dont elle a formé une Compagnie de tres-honneſtes

Gens, & d'une capacité reconnuë dans le Conſeil. En verité, nous écriaſmes-nous, les bontez de noſtre invincible Monarque ſont grandes; & l'on peut avec juſtice l'appeller le Pere de ſes Sujets; il a ſoin de tout ce qui les regarde: & pendant qu'on ne le croyoit occupé qu'à faire lever des Armées, & qu'à dreſſer le plan de ſes Conqueſtes, il ſongeoit au bien de ſes Peuples, & s'apliquoit avec une aſſiduité ſans exemple aux moindres choſes qui pou-

voient leur donner du ſoulagement. Sa Majeſté fera plus encor pour ſes Peuples, reprit celuy qui venoit de nous dire tant de choſes touchant les bontez de ce Grand Souverain, & l'on dit qu'elle travaille à un Reglement pour le Conſeil, qui ſera bien-toſt en eſtat, par les ſoins de Monſieur Puſſort, Directeur des Finances, tres-intelligent dans toutes ſortes d'affaires, & qui donne tous les jours des marques de ſon grand merite. Il en a donné de

grandes, reprit un autre, dans le Conſeil Royal de la reformation de la Juſtice, dont Sa Majeſté a mis Monſieur de la Reynie. Je ne vous en dis rien, Madame vous ayant déja parlé dans mes premieres Lettres du merite de ce grand Magiſtrat. Puis que nous ſommes ſur le chapitre de Meſſieurs du Conſeil, dit alors une Perſonne de la Compagnie, parlons un peu de Monſieur Benard de Rezé, qui a eſté douze ou quinze années Maiſtre des Requeſtes, & qui a toûjours paſſé pour un tres-habile Homme; & diſons qu'il eſt preſentement Conſeiller d'Eſtat ordinaire. Monſieur de Fieubet, dont l'eſprit eſt connu, & qui a merité une place dans le Conſeil de Reformation, eſt auſſi Conſeiller d'Eſtat, dirent pluſieurs à la fois. Ne direz-vous rien, leur repartis-je, de Monſieur le Vahier, Maiſtre des Requeſtes, il eſt en grande conſideration dans le Conſeil, & il eſt auſſi de celuy de la reformation de

la Juſtice, dont nous venons de parler; & comme il paſſe pour un tres-bel eſprit, nous pourrions avec juſtice dire beaucoup de choſes à ſon avantage. Nous pourrions encor, continuay-je, ajoûter à cela, que Monſieur Barillon, Maiſtre des Requeſtes, a un Brevet de Conſeiller d'Eſtat, que Monſieur Roullié du Coudray a ſon Intendance d'Amiens au lieu de celle de Poitiers, que l'on a donnée à Monſieur de Miromenil: & nous devrions.

ajoûter à l'Eloge de tous ces Meſſieurs, dont le merite eſt connu, celuy de Mr Roullié, quien a infiniment, il eſt Maiſtre des Requeſtes depuis vingt années, & comme il paſſe ſans contredit pour un des plus habiles du Conſeil, quelque bien qu'on en diſe, il ſera toûjours infiniment au deſſous de ſon merite. Le Roy qui en eſt perſuadé, l'a choiſi pour aller tenir les Eſtats de Provence, dont il a l'Intendance generale pour toutes les choſes qui regarderont

le ſervice de Sa Majeſté. Chacun demeura d'accord que le Roy ne pouvoit faire un meilleur choix. Puis l'on parla de ce que la Reyne avoit fait pendant l'abſence de ce Grand Monarque; & l'on dit qu'elle avoit donné une Declaration, par laquelle elle regloit les jours de Ferie & de vacation de la Cour des Aides, parce que la multiplicité de ces jours-là arreſtoit l'expedition des affaires; & l'on aſſeura qu'elle les avoit reglées ſuivant l'uſage qui

s'obſerve en la Cour de Parlement. On ajoûta qu'elle avoit fait Conſeiller honnoraire Monſieur le Valhier, Conſeiller de la Cour des Aides, qui s'eſtoit défait de ſa Charge. Qu'elle avoit donné un Brevet de Gentilhomme ordinaire à Monſieur de Perigny, & à M. de Fontaine, Profeſſeur Royal en Medecine la Chaire de Paris, à laquelle Sa Majeſté n'avoit point encor pourveu. Comme il eſtoit déja tard, nous eſtions ſur le point de nous retirer, lor

qu'un jeune Alemand, qui logeoit dans l'Auberge d'un des Meſſieurs de nôtre Compagnie, vint ſe méler avec nous, & apres que nous luy eûmes fait beaucoup de queſtions ſur pluſieurs choſes qui regardoient ſon Païs, il nous demanda à ſon tour des nouvelles de ce qui eſtoit dans le noſtre, & nous parla des Manufactures Royales des Gobelins, dont les Alemands qui eſtoient retournez en ſon Païs luy avoient dit des choſes ſurprenan-

tes. Il nous demanda ſi tout ce qu'ils en avoient rapporté eſtoit veritable, & en quoy conſiſtoient ces Manufactures. Toute l'Aſſemblée dit que c'eſtoit quelque choſe de beau; mais quoy que chacun parlât tous les jours des Gobelins, il ne s'en trouva pas un qui en pût rien dire de particulier, & nous avoüâmes, à noſtre honte, que les Etrangers étoient mieux inſtruits que nous, de ce que nous avions de rare. On en ſeroit demeuré là, ſi

un Italien qui venoit ſouvent aux Nouvelles, & qui depuis pluſieurs années fait ſon ſejour en France, ne fut arrivé pour nous apprendre ce que nous devions mieux ſçavoir que luy. Il en eſtoit d'autant mieux inſtruit, qu'il alloit ſouvent voir aux Gobelins pluſieurs Italiens de ſes Amis, qui travailloient depuis longtemps dans cette celebre Maiſon. Nous le priâmes de nous apprendre ce qu'il en ſçavoit. Il répondit fort civilement à nos prieres, &

pour ſatisfaire noſtre curioſité, il nous parla de la ſorte. Quoy que depuis longtemps, nous dit-il, les Gobelins ſoient en regne, ils ne floriſſent que depuis dix ou douze ans, c'eſt à dire depuis que le plus Grand Monarque de l'Univers tient luy-meſme le timon de ſon Eſtat. L'Illuſtre Monſieur le Brun, dont l'eſprit eſt univerſel, qui peut avec juſtice paſſer pour un des plus grands Peintres de nôtre Siecle, & qui n'eſt pas moins fameux par mille &

mille Ouvrages qui ſont ſortis de ſa main, que par un milion d'autres, dont il a donné les Deſſeins, eſt Chancelier & Recteur de l'Academie de Peinture & Sculpture, & Directeur General de tous les Ouvrages qui ſe font dans les Gobelins. Le Bâtiment qui pourroit ſervir de demeure à de grands Princes, ou plûtoſt qui pouroit paſſer pour une petite Ville, contient quatre ou cinq grandes Courts. Il y a dans cette Maiſon un Portier & un Concierge, &

les Ouvriers n'y ſont pas ſeulement logez, mais encor leurs Femmes & leurs Enfans, & tous ceux qu'ils font travailler, ce qui va juſques à l'infiny, les Maiſtres ayant quelque fois chacun quarante ou cinquante Perſonnes qui travaillent ſous eux, de maniere qu'il y a quantité de Villes qui ſont moins peuplées que cette grande Maiſon qui contient tant de Ménages. Ils prennent tous enſemble d'honeſtes divertiſſemens, & ſe traitent les

uns apres les autres, ce qui les empêche d'aller faire la débauche autrepart: c'eſt une des raiſons pour leſquelles on les a tous logez enſemble. Il y en a neantmoins une beaucoup plus forte, & l'on dit que c'eſt afin que Monſieur le Brun puiſſe voir leurs Ouvrages à tous momens, qu'il les puiſſe corriger, & qu'il voye s'ils avancent, & s'ils ne perdent point leur temps. On peut ajoûter à toutes ces raiſons, qu'il eſt plus glorieux à ce Grand Prince qui

fait agir tant de teſtes & mouvoir tant de bras, de voir dans un meſme lieu tous ceux qu'il fait travailler, que s'ils eſtoient diſperſez chacun chez eux. Ils y gagnent auſſi beaucoup davantage; car outre que leur logement ne leur coute rien, & que le Roy leur paye tous leurs Ouvrages, ils ont tous penſion de Sa Majeſté, laquelle leur eſt donnée en conſideration de leur mérite ſeulement. Non, s'écria alors une Perſonne de la Compagnie,

quand je conſidere toutes ces choſes ſi glorieuſes & ſi utiles, je ne puis me laſſer d'admirer Monſieur Colbert; car enfin c'eſt luy qui fait refleurir tous les beaux Arts en France, & je ne doute point qu'ils ne rendent ſon Nom immortel. Mais Monſieur, continua-t-il, en s'adreſſant à l'Italien qui eſtoit ſi bien inſtruit de tout ce qui regardoit les Manufactures Royales; je vous prie de nous dire les noms de tous les illuſtes qui travaillent

dans les Gobelins, & quel eſt l'employ de chacun de ces grands Maiſtres. Je le veux bien, repartit l'Italien; mais ces Meſſieurs me pardonneront, continua-t-il, ſi je ne les nomme pas ſelon leur rang, j'aurois de la peine à le faire ; & quand je ſçaurois les degrez de leur merite, je ne croy pas que ma memoire me pût fournir leurs noms de ſuite ſelon les rangs qu'il faudroit leur donner ; c'eſt pourquoy je vais vous les nommer ſelon qu'ils ſe preſenteront à mon ſouvenir. Il fit alors une poſe comme pour réver à ce qu'il avoit à dire, puis il reprit ainſi ſon diſcours. Je vous ay déja parlé de Monſieur le Brun, mais je ne ſçay ſi je vous ay dit qu'il donne les Deſſeins de tous les Ouvrages qui ſe font dans cette Maiſon, dont tous les Eſtrangers parlent avec admiration, & où l'on ne travaille que pour Sa Majeſté. Voicy les noms de tous ceux qui s'y font admirer.

Le Sieur Cuicy Romain travaille aux grands Cabinets d'Ebene, Sculpture, Mignature, Orpheverie & Pierreries ; il travaille auſſi aux fermetures des portes & des feneſtres des Maiſons Royales, le tout cizelé; il a fait de ces fermetures pour Verſailles, qui paſſent pour des Chef-d'œuvres aux yeux de tous ceux qui les voyent. Il eſt en France depuis quinze ans, & c'eſt Sa Majeſté qui l'y a fait venir ; il a fait ſix grands Cabinets pour le Roy, qui ſont

des Ouvrages d'une beauté achevée. Le premier eſt appellé le Char d'Appolon, & le ſecond celuy de Diane. Les deux qu'il a faits en ſuite repreſentent le Temple de la Paix & celuy de la Vertu, & ils ont eſté ainſi nommez par Sa Majeſté. Les deux derniers ſont encor aux Gobelins, où les Eſtrangers les vont tous les jours admirer, les François ayant beaucoup plus d'empreſſement pour voir ce qu'ils n'ont pas que ce qui eſt chez eux, & qu'ils peu-

vent voir facilement.

Le Sieur Vandermeulen eſt un Peintre tres-fameux, que le Roy a appellé de Flandres pour travailler à de grands Tableaux, repreſentans les veuës de toutes les Maiſons Royales: Il a fait celles de la pluſpart des Villes de Flandres, avec les environs, avec une delicateſſe merveilleuſe. On travaille à mettre ces beaux Deſſeins en Tapiſſeries, dont il a déja luy-meſme gravé pluſieurs en Taille-douce.

Le Sieur Baptiſte Romain, eſt fameux pour les Ouvrages de Sculpture; il en a fait de tres-beaux que l'on voit à Verſailles.

Les Sieurs Jans & le Febvre font de la Hautelice mélée d'Or & d'Argent; ils travaillent ſur les Déſſeins de Monſieur le Brun à l'Hiſtoire du Roy, à celle d'Alexandre, aux Actes des Apoſtres, aux Saiſons, aux neuf Muſes & à pluſieurs autres. Leurs Ouvrages ſont admirables, & ſont tous les jours regar-

dez avec étonnement de tous ceux qui les voyent.

Les Sieurs Mouſin & la Croix ſont pour la Baſſelice, dont ils s'acquittent bien, cette Maiſon n'eſtant remplie que des plus habiles; de maniere que la pluſpart des moindres Ouvriers que ceux des Gobelins font travailler ſous eux, l'emportent ſouvent ſur les plus grands Maiſtres de l'Europe.

Les Sieurs Fayette & Balan s'y font admirer pour les Broderies; Et les Sieurs

Ferdinant & Philippes y font des merveilles pour les Tables de Jaſpe, Agate & autres Pierres precieuſes en rapport.

Le Sieur de Villers travaille aux grands Ouvrages d'Argenterie; & ce n'eſt pas ſans raiſon que je dis grands, puis qu'il a fait des Cuvettes du pois d'onze cens Mars.

Le Sieur du Loir a fait auſſi de grands Baſſins cizelez, repreſentans l'Entreveuë des Rois de France & d'Eſpagne, les Campe-

mens de Sa Majeſté, & plu. ſieurs morceaux en Relief de l'Hiſtoire de ce Monarque.

Les Sieur Rouſſelet & le Clerc, Graveurs, font de tres-belles Planches de Taille-douce qui repreſentent les Tableaux du Cabinet du Roy ; & le Sieur Audran en a gravé d'autres ſur des Tableaux de Monſieur le Brun de l'Hiſtoire d'Alexandre. Meſſieurs Dumets & Perraut ; M. Colbert, & le Roy meſme, vont voir de temps en temps tous ces

grands Ouvrages ; & lors que Sa Majeſté va aux Gobelins, l'on en remplit toutes les Salles & toutes les Courts, afin qu'elle puiſſe mieux les examiner. Le Sieur de Seve a fait un Tableau admirable de cette belle Accademie, où l'on voit tous les Illuſtres qui la compoſent, tenans chacun un morceau de leur Ouvrage qu'ils preſentent au Roy lors qu'il vient aux Gobelins. Sa Majeſté, continua le meſme, fait encor travailler pour elle dans la

Ville & dans les Galleries du Louvre à pluſieurs autres Ouvrages conſiderables. Mais comme il eſt déja tard, je n'ay pas le temps de vous en entretenir aujourd'huy, ny de vous nommer tous ces Illuſtres, & nous remetrons, s'il vous plaiſt cet entretien à une autre fois. Chacun en demeura d'accord, & ſe retira fort ſatisfait ; & ſur tout l'Alemand, qui pria l'Italien de luy faire voir les Gobelins, ce qu'il luy promit.

XIII. SEMAINE.

Nouvelles du 23. de Iuillet jusques au 30. 1672

LA priſe de Nimegue, dont on avoit parlé la Semaine precedente, ſans rien dire de ce qui s'étoit paſſé pendant le Siege de cette importante Place, fut l'entretien des premiers jours de cette Semaine ; & lors que j'arrivay à

l'Assemblée, je la trouvay qui se preparoit à écoûter une Lettre de Nimegue, qu'un des pilliers du Bureau avoit apportée. Je pris aussi-tost place, sans dönner le bon-jour à personne, & sans m'informer de la santé d'aucuns de ces Messieurs, je fis seulement quelques signes de reste à mes Amis particuliers qui me répondirent de mesme, de peur que nos complimens ne retardassent la lecture de la Lettre que nous étions sur le point d'entendre. Celuy qui l'avoit

voit apportée, l'ayant ouverte, y lût aussi-tost ce qui suit.

Lettre de Nimegue du 10. Juillet. 1672.

LA Ville de Nimegue ayant par une vigoureuse réſistance donné beaucoup de gloire aux Armes de Sa Majesté, je croy vous devoir entretenir du Siege qu'elle a soûtenu, qui bien qu'il n'ait duré que six jours, n'a pas laissé d'estre un des plus

furieux dont on ait parlé depuis longtemps; & quand on considerera que cette Ville étoit pourveuë de toutes sortes de Munitions de Guerre & de Bouche; qu'avec des Fortifications capables de soûtenir les attaques de l'Armée la plus nombreuse & la plus aguerrie, elle estoit défenduë par une Garnison de six cens Chevaux & de plus de quatre mille Fantassins de Troupes bien reglées. Quand on considerera, dis-je, toutes ces choses, on connoistra que cette Place ne peut avoir esté prise

en six jours que par des François, puis qu'il ne luy manquoit rien pour soûtenir un Siege de six mois. Toutes ces raisons furent cause qu'elle ne s'étonna point d'un nombre infiny de coups de Canon qui luy furent tirez par trois Batteties du Fort de Knotzembourg, & que tout ce qui avoit inspiré de la terreur aux autres Places, ne luy causa point d'allarmes; & bien loin d'en avoir, ceux qui la défendoient crûrent qu'en apprenant le bon estat de la Place, & la résolution où ils estoient de se

bien défendre, nous quitterions le deſſein que nous avions eu de les aſſieger. Mais le Roy ayant réſolu le Siege de cette Place dans un Conſeil de Guerre ; Monſieur le Prince de Turenne, qui ſert ce Grand Monarque avec toute l'ardeur imaginable, ſe mit en eſtat de joindre cette belle Conqueſte à tous les Lauriers dont il s'eſtoit déja couvert pendant la Campagne ; & ayant fait paſſer le Rhin à ſon Armée qui eſtoit dans l'Iſle de Bleteau, il arriva devant Nimegue l'apres diſnée du trois

de ce mois; Il en reconnut auſſitoſt les dehors, diſtribua les Quartiers & fit faire les Logemens. Iamais Troupes n'agirent avec tant de vigueur, & vous n'en douterez pas, lors que vous ſçaurez que quelques heures apres leur arrivée ils dreſſerent une Baterie ſur une eſpece de demie-Lune dont ils s'emparerent, & qui couvroit la contr'eſcarpe. La nuit ſuivante quelques-uns des noſtres furent bleſſez, & nous en eûmes meſme de tuez par le feu extraordinaire du Canon & de la

Mouſqueterie des Ennemis, qui voulurent témoigner par là qu'ils continüoient dans le deſſein qu'ils avoient pris de ſe bien défendre. Ils n'eurent pas longtemps cet avantage ſur nous, & les Bateries que nous avions dreſſées proche la contr'eſcarpe cauſerent une étrange conſternation parmy eux. Elle fut encor augmentée par la mort du Colonel Bevéren, que ſa valeur & ſon merite firent beaucoup regreter du Gouverneur qui ſe fioit en ſon courage. L'ardeur de nos Soldats fut telle, que

dés cette méme nuit nous nous logeaſmes à la faveur du feu que nous fiſmes ſur la demie-Lune dont je viens de parler; ce qui jetta une telle épouvante parmy les Aſſiegez, que le jour ſuivant ſur les neuf heures du matin, ils envoyerent un Trompette pour capituler. Les Oſtages furent bien-toſt donnez de part & d'autre; mais comme ils demanderent à ſortir avec Armes & Bagages, & que Monſieur de Turenne vouloit qu'ils demeuraſſent priſonniers de guerre, les Aſſiegeans voyant qu'ils

estoient trop longtemps à rendre réponse, se remirent à leurs Travaux. Les Assiegez en firent de mesme, & apres avoir retiré leurs Ostages se défendirent avec plus de vigueur qu'auparavant. Ils firent un feu extraordinaire pendant toute la nuit du quatre au cinq, & sortirent sur le Regiment de Navarre qu'ils chasserent de la demie-Lune, où il estoit en garde. Monsieur le Comte de Carman, Colonel de ce Regiment, fut tué en cette occasion avec quelques Soldats. Leur mort

fut vangée bien-tost apres, puis que nous reprismes cette demie-Lune aux Assiegez, & qu'ils y firent une perte beaucoup plus considerable que celle que nous avions faite lors qu'ils s'en estoient resaisis. Monsieur le Marquis Destrades voulant animer les Soldats par son exemple, fut blessé d'un coup de Mousquet la mesme nuit, en portant des Fascines à la Tranchée. Ce brave Marquis est Fils de Monsieur Destrades, cy-devant Ambassadeur en Angleterre & en Hollande. Il est

aujourd'huy Gouverneur de Vezel & de toutes les Places conquises sur le Rhin; il est depuis vingt-cinq ans Capitaine General des Armées du Roy. Le Fils d'un si illustre Pere, ayant donné de grandes preuves de son courage, ainsi que je vous viens de marquer, Monsieur le Marquis de Foucaut fit un Logement sur la contr'escarpe, & receut en cette occasion deux contusions, l'une au haut de la teste & l'autre aux reins. Le sept nous poussâmes nos avantages avec beaucoup de chaleur;

nous fismes le huit encor un Logement sur une demie-Lune, avec une Place d'Armes dans le Fossé pour loger quatre cens Hommes couverts de Peaux contre le feu. Le soir du mesme jour on fit joüer une Mine qui fit une breche à la muraille des Assiegez. Ils demanderent aussi-tost à Capituler, & demeurerent tous prisonniers, à la reserve du Gouverneur & de quelques Officiers. Monsieur le Comte de Saux, qui s'est trouvé à toutes les occasions perilleuses qui se sont presentées depuis

l'ouverture de la Campagne, a receu à ce Siege un coup de Cartouche, dont il n'a pas eſté incommodé, & Monſieur le Chevalier de Champfleury ſon Eſcuyer a eſté tué aupres de luy. Monſieur le Comte de Guiche s'étant auſſi expoſé aux plus grands dangers, a pareillement perdu un de ſes Gentilhommes qui eſtoit à coſté de luy. Ie ne puis oublier que Monſieur le Marquis de la Ferté Senneterre, Colonel d'Infanterie, âgé ſeulement d'environ quinze à ſeize ans, a donné mille preu-

ves d'une valeur extraordinaire tant qu'a duré ce Siege, & que marchant ſur les traces de ſon Pere, qui peut avec juſtice paſſer pour un des plus hardis Capitaines de nos jours, il ſe mit à la teſte de la Tranchée, & y demeura toute la nuit, tant que ſon Regiment y fut de garde, quoy qu'il fut incommodé d'une Fievre qui ne luy laiſſoit point de repos. Monſieur de Valorge, Gentilhomme de Foreſt, âgé auſſi d'environ quatorze ou quinze ans, voulant imiter ce brave

Marquis, demeura douze heures aupres du Mineur, & rapporta l'état de la Mine à Monſieur de Turenne.

La Compagnie trouva cette Lettre d'autant plus belle, qu'elle avoit beaucoup de rapport avec pluſieurs des particularitez de la priſe de Nimegue qu'elle avoit ſçeuës en détail. On ne raiſonna pas beaucoup deſſus, & l'on dit que le Roy eſtoit décampé le dix, ſans qu'on ſçeut de quel coſté il devoit aller, mais que

ſelon toutes les apparances il devoit s'aprocher de nous & repaſſer le Vahl. On parla enſuite de la priſe de Coëverden, & ce ne fut pas ſans donner beaucoup de loüanges à Monſieur l'Eveſque de Munſter, ce Poſte eſtant d'une grande importance, & donnant entrée dans toute la Weſtfrize. Les Nouvelliſtes eſtans accoûtumez depuis l'ouverture de la Campagne, à ne parler preſque plus que de Guerre, la converſation tourna ſur

celle qui commençoit à s'allumer entre Monſieur le Duc de Savoye & la Republique de Gennes, ſur le ſujet des Limites ; & l'on dit que les Gennois ayant aſſemblé un Corps de Troupes conſiderable, s'eſtoient avancez à la Pieve, & qu'ils avoient eſté repouſſez par Monſieur le Comte Catalan Alfiéry, & qu'il avoit meſme eſté attaquer leur gros, qui s'eſtoit avantageuſement poſté le long d'une montagne garnie d'arbres, & dans un Bati-

ment qu'ils avoient fortifié. On ajoûta que Monſieur le Marquis de Livourne & Monſieur de Grand-maiſon avoient en cette rencontre donnez des marques de leur courage à la teſte du Regiment des Gardes ; & que Monſieur le Comte de Truchy étant ſurvenu avec quatre cens Volontaires, les Gennois s'eſtoient retirez ; mais que comme ils étoient avantageuſement poſtez, la perte avoit eſté conſiderable de part & d'autre. Je ne ſçay ſi l'on s'entretint en-

cor longtemps de Nouvelles, car je fus obligé de quitter l'Aſſemblée pour aller parler à deux Femmes de ma connoiſſance, qui ſe promenoient, & qui me firent ſigne d'aller à elles. Je crûs qu'elles avoient quelque choſe à me dire, & cependant elles ne vouloient que me railler de l'attachement avec lequel elles me voyoient écouter les Nouvelles qui ſe debitoient dans noſtre Compagnie. Je ne parlay point de Guerre avec elles, leurs Amans n'é-

toient pas à l'Armée, & c'étoit aſſez pour leur oſter la curioſité, d'apprendre ce qui s'y paſſoit. Apres avoir un peu médit du prochain, & donné quelques coups de langue contre tous ceux de leur connoiſſance qui ſe promenoient, leur converſation tourna ſur les modes. Il faut avoüer, dirent-elles, que l'on ne ſçait comment on ſe doit habiller ; les Modes meurent avant que de naiſtre, & toutes les Perſonnes de qualité ont à peine commencé à ſuivre une

Mode, que les Singes de Cour les font avorter, parce que les grands Seigneurs les quittent auſſi-toſt pour en prendre d'autres; & c'eſt pourquoy les Bourgeois qui croyent eſtre à la mode n'y ſont jamais. Il faut avoüer, repartit l'autre, qu'il y a preſentement une Mode qui eſt bien generale, & que l'on ne voit plus rien que d'imprimé & de peint; toutes les Ruës ſont remplies de ces Manteaux de la Chine; & le bon marché de ceux qui ſont imprimez a

cauſé cette multiplicité. Je fais peindre de beaux Eſcrans de meſme, reprit l'autre; & comme je croy que perſonne n'a la meſme prévoyance, j'eſpere que j'en ameneray la Mode. C'eſt une bagatelle que vos Eſcrans, repliqua Clarice, car elle ſe nommoit ainſi, & l'autre Lucreſſe; & je fus hyer chez une de mes Amies qui fait peindre une Tapiſſerie d'Alcove, dont les Figures ſont de ma hauteur. Il n'y a rien de plus beau, continua-t-elle, &

puis que l'on peint bien des Rubans, on peut bien peindre des Tapiſſeries. J'ay veu quelque choſe de plus curieux & de plus nouveau, dit alors Lucreſſe; & Perigon me montra hyer des Bas de Soye de la Chine, dont les Figures eſtoient les plus plaiſantes du monde. Il faut, repartis-je à cette Belle, que les Dames qui porteront de ces Bas de Soye figurez, ſoient reſoluës à faire voir leurs Jambes, car ſans cela il leur ſeroit inutile de porter de pareils Bas.

Que voulez-vous, reprit Clarice? il ſe faut peindre depuis les pieds juſques à la le teſte pour bien ſuivre la mode, & j'eſpere que l'on imitera bien-toſt les Iroquois, qui ſe peignent le viſage de toutes couleurs. La mode des Coliers d'Ambre, & meſme des Pendans rouges, luiſans & taillez à facettes, dit alors Lucreſſe, a eſté preſque auſſi generale dans tout l'Eſté que celle des Manteaux peins & imprimez; mais j'en ay remarqué bien d'autres, conti-

nua-t-elle, & ſi vous me voulez donner audiance, je vous entretiendray de plus de cinquante, ſans parler de celles dont nous venons de nous entretenir. Son Amie luy répondit qu'elle l'écouteroit volontiers, & Lucreſſe, ſans ſe faire prier, commença auſſi-toſt de la ſorte. Le ſeul article des Dentelles & des Points, en renferme plus de vingt, & jamais il n'y eut tant de changement en ſi peu de temps. On ne fait plus de pied aux Dentelles, & l'on ne

ne met plus ſur les Habits de petites Dentelles noires avec les grandes, on fait des Dentelles ſans fond & chenillées; on les appelle ainſi, parce que les Fleurs ſont veloutées, comme étoit autrefois une eſpece de Ruban, que l'on appelloit de la Chenille. On fait auſſi des Dentelles à grandes brides, comme aux points de fil ſans raiſeau, & des Dentelles d'Eſpagne avec des brides claires ſans picots; & l'on fait aux nouveaux Points de France des

brides qui en ſont remplies d'un nombre infiny. On ne voit plus gueres preſentement ſur les Habits de Dentelles couchées, c'eſt à dire qu'elles ſe touchent de plus pres, qu'elles ne ſont couſuës que d'un coſté, & qu'on en employe bien davantage. On a porté au commencement de cet Eſté des manches toutes de Point, qui eſtoient fort deſagreables, & reſſembloient à des Lanternes, mais on les a bientoſt apres acourcies, renoüées & retrouſſées, ce qui

leur a fait avoir beaucoup meilleur air. On porte encore preſentement des Manteaux de Taffetas de toutes ſortes de couleurs, mais beaucoup plus de couleur de Roze que d'autres; ces Manteaux ſont couverts d'autres Manteaux tout de Point d'Angleterre, & l'on ne voit preſque pas une perſonne de qualité qui n'ait ou de ces ſortes de Manteaux, ou des Manteaux de la Chine peins & non imprimez. On en imprime toutefois depuis peu

qui ſont preſque auſſi beaux que les peints : mais les premiers qu'on a imprimez n'eſtoient que pour les Griſettes & ſur du taffetas, au lieu qu'il y en a preſentement de ſatin qui ſont ſi beaux, qu'on a de la peine à deviner s'ils ſont imprimez ou peins. Paſſons, continua-t-elle, à la maniere dont pluſieurs font preſentement faire leurs Corps; celles qui croyent avoir les épaules plus belles que la gorge, & qui veulent montrer leur dos à la maniere

des Eſpagnolles, ont des corps plus bas par derriere que par le devant, & pour cacher leurs os qui font des ſalieres, elles tirent adroitement leurs mouchoirs ſur le devant, & par ce moyen elles découvrent ce qu'elles croyent avoir de beau, & cachent ce qu'elles croyent avoir de laid. Comme elle ne nous laiſſoit pas le temps de parler entre la deſcription de chaque mode. J'ay oublié, pourſuivit-elle, à vous dire en vous parlant des Dentelles & des Jupes,

que les glands de fil ſont fort à la mode ſur les Jupes, qu'ils en ſeparent les Dentelles, & qu'ils leur ſervent de pied & d'agrément. Quoy que toutes les Perſonnes de qualité ayent des Pierreries, elles s'en ſervent neantmoins dans de certains temps plus qu'en d'autres, & ne les gardent jamais deux ou trois ans ſans les faire changer de figures; nous les avous veuës en roſes, & puis en ferrets. La mode des Croix a duré longtemps. On a fait des

Bouquets de Perles & de Diamans pour attacher au coſté à la place de ceux de Fleurs; & preſentement les Femmes en font des garnitures & en mettent par tout où elles metoient autrefois des Rubans; il eſt vray que ce n'eſt pas en ſi grande quantité, & que pluſieurs les mélent avec des Rubans. Dans le deüil on ne porte que des Perles, parce que de tout temps les Perles ont eſté de deüil; celles qui encheriſſent ſur la Mode, font attacher les bâtons

de leur Evantail par des nœuds de Diamans. J'en ſçay qui en font faire des lacets, & je vis hier un Ouvrier qui travaille à des gances de Diamans, ce qui ne s'eſt point encor veu. Les Femmes de qualité ne font preſque plus garnir leurs Souliers que par les coſtez, & l'on en porte beaucoup de velours noir avec des Boucles de Pierreries, & des Rubans de couleur de feu. Je vis dernierement une Coquette, nous dit-elle encor, qui avoit beaucoup de

Rubans aux oreilles par deſſus une cornette de Point, mais je ne ſçay pas ſi cette mode aura cours. Enfin je ne v jamais tant de Modes nouvelles; & ce que l'on auroit peine à croire, la vieille maniere de faire des Confitures a changé depuis deux mois; & les Medecins qui diſoient autrefois que le Fruit faiſoit mal quand on en mangeoit le matin ſans pain, les ordonnent preſentement pour Medecine. Voila bien des Modes en peu de temps, luy

diſmes-nous, voyant qu'elle avoit ceſſé de parler. Ce n'eſt pas tout, nous repliqua-t-elle, & je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous parler d'un milion de Modes qui ne regardent que des bagatelles, & vous entretenir de quantité d'autres qui meurent preſque en naiſſant. Je croy pourtant, ajoûta-t-elle, ne devoir pas finir un chapitre ſi frequent ſans vous parler de quelques Modes qui regardent les Emmeublemens. On ne ſe ſert preſque plus

que de Lits d'Anges, dont les Couches ſont remplies de Sculpture & toutes dorées: ces ſortes de Lits qu'on ne faiſoit autrefois que d'une maniere, ſont preſentement de cent façons differentes; & comme ils ſont tous diverſement retrouſſez, on n'en voit preſque pas un qui reſſemble à l'autre, ſoit pour la maniere dont ils ſont faits & retrouſſez, ſoit pour les Trophées qu'on employe pour les faire; les uns ſont de divers Taffetas, les autres ſont de

Toille jaune tous garnis de Point, & j'en ay veu ſur leſquels il y avoit pour huit ou neuf cens livres de Ruban. L'invention des plus beaux de ces Lits & des mieux imaginez, eſt deuë aux Sieurs Bon, qui ſont de fameux Tapiſſiers qui en ont fait un nombre infiny, & qui ont tant d'ouvrages, que lors qu'on les veut faire travailler, il les faut retenir une année auparavant. On fait encor des Lits d'une autre maniere, que l'on appelle des Lits de Trivelin, & ce

nom leur a eſté donné, parce que chaque lé eſt d'une étoffe differente. Les Femmes qui font dépenſe en Jupes, ont inventé cette maniere de Lit; & de toutes celles dont les étoffes ne ſe portent plus, elles font des Lits qui ſont à la nouvelle mode. Les Marchands ont fait faire des étoffes à l'imitation de ces Lits, & quelques Femmes en ont porté des Manteaux qui n'ont pas paru agreables. Les Gens de qualité ne veulent plus de Tapis de pied dans leurs

Alcoves, à cauſe de la poudre qu'ils conſervent; c'eſt pourquoy ils les font parqueter de bois de diverſes couleurs & de pieces de rapport. On fait depuis peu de grands Gueridons de bois qu'on argente & qu'on brunit d'une maniere qui les fait reſſembler au plus bel argent & au mieux travaillé; ce qui fait que tout le monde eſt ſurpris de leur beauté, & que tous ceux qui les voyent les prennent pour des Gueridons d'argent. Il n'y a pas juſques

aux Rideaux qu'on met au devant des Feneſtres qui ne ſoient auſſi ſujets aux caprices de la Mode; ils ſont preſentement fendus par le milieu, & au lieu qu'on ne les tiroit que d'un coſté, on les tire maintenant des deux coſtez; & l'on a introduit cette mode, parce que l'on a crû qu'ils incommoderoient moins, & que les feneſtres en recevroient plus d'ornement. Quoy qu'on diſe que les Femmes ne ſe laſſent point de parler, celle-cy ſe teut

toutefois, tant parce qu'on ne l'en prioit pas, & qu'on ne la contrediſoit en rien, que parce qu'elle vouloit reprẽdre haleine, ce qui eſt d'autant plus facile à croire que le chapitre des Modes eſt inépuiſable en France, & ſon Amie le fit bien voir; car à peine Lucreſſe ſe fut-elle miſe en eſtat de reprendre haleine, que Clarice prit auſſi-toſt la parole, & cõmença de la ſorte. Vous n'avez pas, luy dit elle, parlé de toutes les Modes; & ſi je m'étois attachée comme vous à

les remarquer, je vous aurois entretenu de plus de cinquante autres dont vous ne nous avez rien dit. Par exemple, pourſuivit-elle, vous n'avez point parlé de ces nouveaux Brocarts, dans leſquels il y a des bandes mouchetées de noir, & que l'on prendroit pour de veritable Hermine. Vous n'avez rien dit des étoffes de Soye, qui ſont comme des Gros de Tours, & qui ſont toutes tabizées, ny de celles qui ſont mélées de bandes de Tabis & de Sa-

tin, & vous ne vous eſtes pas, je croy, reſouvenuë que les Femmes ne portent preſque plus que des Manteaux. La grande quantité de Modes qu'on voit naître chaque jour, repartit celle qui nous avoit déja entretenu d'un ſi grand nõbre eſt cauſe qu'il en eſt échapé beaucoup à ma memoire; mais chacun doit demeurer d'accord que leur nombre ne diminuë rien de leur agrément, que rien ne plait davantage que les Modes nées en France, & que

tout ce qui s'y fait a un certain air que les Eſtrangers ne peuvent donner à leurs Ouvrages, quand meſme ils les ſurpaſſeroient en beauté: C'eſt pourquoy dans toutes les Provinces du Monde on fait venir de France quantité de choſes qui regardent l'habillement, encor qu'on ne s'habille pas tout-à-fait à la Françoiſe; & les Dames Alemandes aiment tant les Souliers qui viennent de France, que dernierement j'en vis remplir deux ton-

neaux pour transporter en Alemagne. Mais, continua-t-elle, en s'adressant à moy, il me semble que nous avons assez parlé de Modes qui regardent les Femmes, & que vous devriez à vostre tour nous entretenir de celles des Hommes; car vôtre Sexe en Amour & en Mode n'a pas moins d'inconstance que le nostre. Je répondis que loin de me défendre, je demeurerois toûjours d'accord d'une partie de ce qu'elle avoit dit, & que je croyois que les

Hommes reconnoissoient plus l'empire de la Mode que les plus inconstantes & les plus ridicules Coquettes de Paris. Et j'ajoûtay que pour faire voir que j'étois persuadé de cette verité, j'alois montrer que les Hommes avoient en tres-peu de temps fait changer huit ou dix fois les modes de leurs manches, & que j'estois asseuré qu'on ne me montreroit point parmy les Femmes pour ce qui regardoit les Modes un exemple de pareille inconstance.

Cette réponse de bonne foy, & qu'elles n'atendoient point, les fit soûrire, & fut cause qu'elles me presserent de tenir ma parole. Voicy de quelle maniere je m'en acquitay. Je ne vous parleray point, leur dis-je, de plusieurs anciennes manieres dont les Hommes ont porté leurs manches, & je ne parleray point du temps où l'on les boutonnoit jusques au poignet, ny de celuy où l'on commença à les retrousser un peu avec des fraizettes de taffetas de tou-

tes couleurs, & je ne vous entretiendray point non plus du temps où on les ouvroit tout du long du bras. Ce que j'ay à vous dire est plus nouveau, & je ne veux vous parler que depuis un an ou dix-huit mois, afin que vous vous en souveniez mieux. Elles estoient en ce temps-là entourées de Rubans & de Dentelles pendantes, & l'on disoit alors que nos Rubans tâtoient les premiers aux Sauces. Cette Mode ayant changé, on a retroussé les manches

que l'on coupoit auparavant, on en a retranché les Rubans, & l'on n'en a gardé que la Dentelle que l'on a couſuë par enhaut & par embas ſur le revers des manches. On a fait enſuite le procez à la Dentelle, on a roulé les manches, & l'on a enfermé ces roulemens avec des gances & des boutons. L'on s'eſt bientoſt apres laſſé de cette Mode, on a déroulé les mâches & coupé les gances, & l'on a orné les revers avec des boutons que l'on a arangez en Fleurs de

de Lys renverſées, & quelques-uns meſmes y ont ajoûté de la Frange de toutes ſortes de couleurs, & dans le meſme temps on en a fait pendre les coſtez qu'on a taillez en demy ronds, comme les queuës des Jupes des Femmes, de maniere que nos manches ont pris la place de nos Rubans, & que ce ſont elles qui tatent preſentement aux ſauſſes. Noſtre inconſtance, pourſuivis-je, n'a pas ſeulement paru dans nos manches, & apres avoir

porte longtemps des Rubans fort étroits, nous en avons pris de ſi larges, que nos garnitures reſſébloient moins à des Rubans qu'à des pieces de Brocard ou de Taffetas. On s'eſt depuis peu aviſé, dis-je encor, de faire pendre les deux coſtez des Rhingraves au deſſous des poches, & de mettre des Rubans aux Culottes aux meſmes endroits, ce qui produit un tres-vilain effet. Quant à nos Souliers il n'y a plus de mode, & chacun les porte indifferemmen

larges ou étroits de carrures, & l'on n'en fait plus guere de ronds. Les Boutons d'Orféverie dont nous nous ſervions il n'y a pas longtemps, eſtoient à jour & fort bien travaillez; mais comme on s'ennuye de tout en France, on a mieux aimé en porter de beaucoup moins beaux que ne point changer de Mode; c'eſt pourquoy l'on ſe ſert de Boutons unis, dont le deſſus eſt orné d'une petite rozette, dont on ne s'apperçoit pas à moins d'y regar-

der de bien pres. Ces Boutons qui ſans la rozette reſſembleroiét à ceux des Suiſſes, ont ſi peu d'agrément, qu'il faut qu'on en reporte bien-toſt à jour, ou que l'on en invente d'une Mode qui ne ſoit pas moins agreable. Toutes ces Modes, adjoûtay-je encor, car je les dis toutes de ſuite, comme avoit fait Lucreſſe, ne ſont que pour l'ornement; mais je trouve celle des Manteaux de Toille cirée pleuë par deſſus, & de la couleur de nos plus beaux

repartis-je ; les Anciens Romains n'ont jamais ſçeu ce que c'eſtoit que de diſner, & nous voyons que pendant tout le Siecle d'Auguſte ils n'ont jamais fait qu'un repas par jour, & qu'ils ſoupoient ſeulement & ne dinoient jamais. Les gens de qualité, continuay-je, qui tiennent preſentement de grandes Tables, ne font auſſi qu'un repas, & je vis dernierement de fort grands Seigneurs, qui diſoient que le Siecle d'Auguſte & celuy de Loüis

Draps, plus utiles que toutes les Modes qui ne regardent que l'ajuſtement. Cette converſation touchant les Modes me donna lieu de dire aux deux Belles, qui trouvoiét cet entretien le plus agreable du Monde, que nos corps n'eſtoient pas moins ſujets que nos habillemens à l'empire de la Mode, & que cette inconſtance y avoit accoûtumé juſques à noſtre apétit. Elles me demanderent l'explication de cet Enigme. Elle n'eſt pas difficile, leur

XIII. avoient toûjours ſoupé, & que celuy de Loüis XIV. s'eſtoit declaré pour le diſner. Toutes ces choſes, pourſuivis-je, font voir que la Mode a ſçeu accoûtumer l'apetit à ſes caprices, puis que l'on voit preſentement beaucoup de gens, qui loin de ne faire qu'un repas par jour, comme les Anciens Romains, ont bien de la peine à ſe contenter de trois ou quatre. Il faut avoüer, dirent alors ces deux Belles, que le pouvoir de la Mode eſt bien

grand. Il l'eſt encore plus que vous ne penſez, leur repartis-je, & elle étend ſon empire juſques ſur les Enterremens. Les Princes ſeuls autrefois avoient au lieu de Torches des Flambeaux à leurs Convois, & preſentement tout le Monde s'en ſert, & l'uſage des Torches eſt entierement aboly. Ce n'eſt pas tout, continuay-je, on ne chante preſque plus d'Airs à quatre parties dans les Temples, & les Menuets y ſont devenus à la Mode.

Et pourquoy n'y ſeroient-ils pas, reprit Lucreſſe, puis que le fameux Monſieur de Lully s'eſt bien ſervy de Violons dans un *Miſerere*, & que ce *Miſerere* a eſté aplaudy de toute la Cour, & qu'il paſſe pour la plus belle choſe qu'il aye faite? Nous parlâmes encor quelque temps de Muſique; puis une Troupe de Coquetes & de Galands, qui pour avoir trop renchery ſur les Modes courantes paroiſſoient ridicules, fit encor retourner la converſation ſur les

nouvelles manieres de s'habiller. Et l'on dit enſuite que les Modes paſſoient de la Cour aux Dames de la Ville, des Dames de la Ville aux riches Bourgeoiſes, des riches Bourgeoiſes aux Grizettes, qui les imitoient avec de moindres Eſtoffes; & que lors que les Dames de la Cour & de la Ville mettoient des Pierreries fines, les Bourgeoiſes en mettoient de fauſſes, & les Grizettes des Boutons d'Orfévrerie; & que lors que les Grizettes ne pou-

voient pas en porter de fins, elles en mettoient de faux aux meſmes endroits. On ajoûta que de ces Grizettes les Modes paſſoient aux Dames de Province, des Dames de Province aux Bourgeoiſes des meſmes lieux; & que de là elles paſſoient dans les Païs Eſtrangers; de maniere que lors qu'elles y commençoient leurs cours, celles qu'on avoit depuis ce temps-là inventées à la Cour commençoient déja à devenir vieilles. Apres cette con-

verſation qui fut aſſez longue, Lucreſſe & Clarice s'en retournerent, & je fus rejoindre le gros des Nouvelliſtes. Je fis réflexion en y retournant ſur les choſes dont nous venions de nous entretenir, & je demeuray ſurpris de toutes les bagatelles qui m'avoient ſervy d'entretien ; mais ma honte ceſſa bien-toſt, lors que je me fus dit à moy-meſme, que la pluſpart des Gens de qualité, & de ceux meſmes qui avoient donné des preuves de leur eſprit, s'en

tretenoient ſouvent de Modes nouvelles, & que cette matiere entroit auſſi naturellement dans la converſation que le froid & le chaud, la pluye & le beau temps ; & qu'il eſtoit auſſi naturel de dire d'abord aux gens qu'on rencontroit, qu'ils eſtoient bien mis, que de leur demander l'eſtat de leur ſanté. En faiſant ces réflexions, j'arivay au grand Bureau des Nouvelles. J'entendis d'abord ces paroles que le Nouvelliſte Turlupin qui les croyoit admira-

bles, proferoit aſſez haut pour les faire entendre de loin. Hé bien, Meſſieurs, diſoit-il, n'avoürez-vous pas que les François ont eu beaucoup d'hóneſteté pour les Hollandois, & qu'ils n'ont pas voulu leur laiſſer de creve-cœur à la fin de la Campagne. Hé quoy, luy repartis-je, en arrivant par derriere luy, ne vous déferez-vous jamais de vos méchantes plaiſanteries ? car je vis bien qu'il vouloit parler de la priſe de Créve-cœur. Il demeura ſi confus,

qu'il ne me répondit rien. J'appris enſuite la Nouvelle que l'on venoit de debiter, qui eſtoit que Crévecœur s'eſtoit rendu apres deux jours de Tranchée ouverte, & que la Garniſon, compoſée de plus de huit cens Hommes, ayant veu les Foſſez de la Place comblez, encor qu'ils fuſſent doubles & remplis d'eau, avoit contraint le Gouverneur de ſe rendre à diſcretion. J'apris auſſi enſuite par une Lettre qu'on me fit voir, que Monſieur de Turenne avoit

assiegé Bomel, & qu'on ne croyoit pas que cette Place tint longtemps. La Compagnie se separa avec ces bonnes Nouvelles, parce qu'il estoit déja fort tard, & que le Medecin de l'Assemblée (car il y en en avoit un qui s'y rendoit régulierement) nous dit que l'on ne se portoit jamais bien lors qu'on soupoit si tard. Les Nouvellistes le crûrent, plûtost parce qu'ils n'avoient plus rien de nouveau à dire, que pour aucune autre raison.

XIV. SEMAINE.

Nouvelles du 30. de Iuillet jusques au 6. d'Aoust. 1692.

LEs Nouvellistes ayant appris de tous costez qu'ils estoient devenus les objets de l'entretien public, que les uns les blâmoient, & que les autres les excusoient, mais qu'ils estoient souvent raillez de tous ceux qui venoient pro-

mener dans les lieux où ils tenoient leurs Assemblées, & que l'on condamnoit le trop grand empressement qu'ils avoient à debiter des Nouvelles, & l'impatiente & avide curiosité qu'ils montroient sans cesse. Ces Messieurs, dis-je, bien informez de toutes ces choses, résolurent de se rendre justice, & de s'entretenir à leurs propres dépens; Ils firent donc eux-mesmes leur Satire en travaillant à leurs Portraits, & dirent des choses si plaisantes, qu'elles au-

roient pû servir de divertissement à ceux qui font profession de ne jamais rire. Quand ils eurent agréablement raillé d'eux-mesmes, il y en eut un de la Compagnie qui prit la parole. Il semble, dit-il, à nous entendre parler, qu'il n'y ait que nous de Nouvellistes sur la Terre; cependant les Espagnols & les Italiens le sont beaucoup plus que nous, & les derniers Artisans d'Espagne ne manqueroient pas un jour de se rendre dans les Places publi-

ques, apres avoir ceſſé leur travail pour y décider du Deſtin de l'Univers. On fait la meſme choſe à Veniſe, & l'empreſſement de dire des Nouvelles & de ſçavoir l'avenir eſt ſi grand, que l'on y fait des gageures pour le choix des Magiſtrats longtemps avant que ce choix ſe doive faire; & nous avons meſme veu ſouvent que ces gageures ont eſté défenduës à Veniſe, parce qu'on les y jugeoit d'une tres-dangereuſe conſequence. On trouve auſſi

beaucoup de Nouvelliſtes à Rome, continua le meſme; & comme les Eſtrangers viennent de toutes parts voir cette ſuperbe Ville, on peut dire que les Nouvelliſtes s'y aſſemblent des quatre Parties du Monde; ils y font ſouvent des gageures pour les priſes des Places aſſiegées, & pour la levée des Sieges; & les divers partis que la gloire de leur Païs, & meſme ſouvent leurs propres intereſts les obligent de prendre, cauſent quelquefois des que-

relles entr'eux, qui produiſent de ſanglantes ſuites. Toutes ces choſes qui ſont conſtamment vrayes, ajoûta-t-il encor, doivent faire connoiſtre que ſi les François ſont avides de Nouvelles & ſe plaiſent à en debiter, il n'y a point de Nations qui n'ait ſes Curieux impertinens, & que la France en a moins qu'aucune autre & de moins empreſſez. Je ne demeure pas d'accord de ce que vous dites, repartit le Nouvelliſte Autheur, on ne peut

trouver chez aucune Nation du Monde de ſi ardens Nouvelliſtes que les François, & les Vers que je vais vous dire en font foy. Il eut à peine achevé ces paroles qu'il nous dit les Vers ſuivans.

Ceſar dans la Guerre Gallicque,
Au Livre quatriéme en parlant des François
A fort bien écrit autrefois
Ce qu'aujourd'huy l'on trouve ſans replicque.
Il dit qu'ils arreſtoient deſſus les grands chemins
Tous les Paſſans, afin d'en ſçavoir des Nouvelles;
Et meſme en plein Marché tous les Marchands Forins.

Ces Vers firent reſouvenir à quelques-uns de ce que Ceſar avoit écrit touchant les Nouvelliſtes François, & l'on ne jugea pas la matiere indigne des plus beaux Eſprits, puis que ce Grand Homme avoit bien voulu écrire luy-meſme contre les Nouvelliſtes. Cette converſation ne nous empécha point de reprendre noſtre occupation ordinaire, & nous recommençâmes à nous entretenir de Nouvelles de la meſme maniere que ſi nous n'avions

point parlé contre les Nouvelliſtes; & apres quelques Nouvelles de Guerre qui n'eſtoient pas conſiderables, la converſation tourna ſur l'Opera. Ne parlez point des Opera, dit alors un Ennemy declaré de la Muſique, on s'ennuye d'entendre toûjours chanter, & je ne trouve rien de plus fatigant. On diſoit cela, repartit un autre, avant que Monſieur le Marquis de Sourdeac & Meſſieurs ſes Aſſociez eurent fait repreſenter les deux Opera qu'ils

ont donnez au Public; mais le ſuccez a fait voir le contraire. Je le crois bien, repartit un troiſiéme; mais les inimitables Machines de Monſieur le Marquis de Sourdeac qui a fait autrefois la Toiſon d'Or pour ſon Divertiſſement s'y faiſoient admirer; & comme elles eſtoiẽt executées avec toute la juſteſſe imaginable, & que M. de Beauchamp, qui fait les Balets du Roy depuis vingt-un an, & qui a eu l'honneur d'eſtre choiſi autrefois pour montrer à

dancer à Sa Majeſté, comme un des plus illuſtres de ſon temps, avoit travaillé pour l'Opera, on ne doit point s'eſtonner de ſon ſuccez, qui n'eſt pas deu à la Muſique, puis qu'elle n'en faiſoit que la moindre partie. Les choſes n'iront pas de meſme à l'avenir, reprit un quatriéme, & la Muſique fera le plus bel ornement des Pieces qui ſeront repreſentées dans l'Academie de Monſieur de Lully. Qu'importe de Machines, continua-t-il, de Balets,

340 LE MERCURE
& meſme de belles Comedies, puis que lors que la Muſique eſt dans ſa perfection, elle tient lieu de tout cela Six Chanſons compoſées par ce grand Genie feront courir tout Paris. Cela arriveroit, luy repartis-je, ſi chacun aimoit autant la Muſique que vous; mais tout le Monde n'eſt pas de voſtre gouſt. On aime beaucoup la Comedie en France, l'eſprit en demande quand les oreilles ſont ſatisfaites; & nous avons ſouvent veu que

dans les grands Divertiſſemens on preſtoit plus d'attention à la Comedie qu'à la Muſique. Ce n'eſt pas que la Muſique ne plaiſe, & qu'on ne l'écoute d'abord, mais elle ennuye dés qu'elle dure trop longtemps, quand meſme elle ſeroit bonne; & la Comedie n'ennuye jamais à moins qu'elle ne ſoit méchante. Vous n'auriez pas eſté fatigué du troiſiéme Opera de Monſieur le Marquis de Sourdeac, reprit celuy qui prenoit ſon party; il ſe pre-

342 LE MERCURE
paroit à faire quelque choſe de ſi beau, de ſi nouveau & de ſi ſurprenant pour les Machines, qu'on le fut venu admirer des quatre coins du Monde. Il n'en avoit preſque pas mis dans les deux premieres Pieces qu'il avoit données au Public, & n'avoit fait que preparer ſon Theatre, pour la troiſiéme. On n'y auroit point veu de ces Changemens de Theatre, de ces Chars ordinaires, & de ces Vols qui font que toutes les Machines ſe reſſemblent;

Et... Mais pourquoy, luy repatrirent pluſieurs, ne l'a-t-on pas laiſſé continuer, puis qu'il a établi l'Opera avec tant de dépenſe, qu'il preparoit de ſi belles choſes, & que ſans luy & ſes Aſſociez, on ne ſe ſeroit point aviſé d'en faire en France? Vous avez trop de curioſité, leur répondit le Nouvelliſte miſterieux, à demy en colere; on ne doit jamais penetrer dans les ſecrets des Rois, & l'on doit toûjours croire qu'ils ont raiſon. Je crois, reprit

un autre, que Monſieur de Lully n'a eu ſon Privilege, qu'afin qu'il pût par le moyen de ſon Accademie former des Muſiciens pour le Roy, qui fuſſent capables de remplir les Places qui vacqueroient dans la Muſique de Sa Majeſté. Nous trouvâmes cette penſée de bon ſens, & nous fiſmes enſuite la guerre à l'un de nos Confreres qui n'avoit pas dit un mot pendant noſtre converſation de l'Opera. Je n'ay pas laiſſé de faire réflexion ſur ce que vous nous

avez dit touchant la Muſique, nous répondit-il, & j'ay beaucoup de choſes à dire à ſon avantage pour, faire voir que ceux qui la condamnent n'en connoiſſent pas le merite. Nous luy diſmes que nous eſtions preſts de luy donner audiance. Il nous remercia, & commença auſſi-toſt de la ſorte.

La Muſique eſt la plus ancienne de toutes les Sciences; & les Grecs en faiſoient une eſtime toute particuliere; elle entretient

noſtr joye & flate également noſtre triſteſſe, elle modere les eſprits les plus échauffez par le Vin; & c'eſt pourquoy les Anciens faiſoient chanter apres le repas. Ariſtote a dit que noſtre Ame ne ſubſiſtoit que par l'Harmonie, & nous a fait voir dans ſes Queſtions Problematiques, que de nos ſens il n'y a que l'oüye qui ſerve aux choſes Morales. Et Plutarque nous apprend que les Argiens établirent une peine contre ceux qui parleroient

contre la Muſique. Elle plaiſoit beaucoup à Socrate, & ce grand Homme avoit appris à chanter & à joüer des Inſtrumens. Boëtius au Livre premier de ſa Muſique, dit que Ménias guerit une infinité de Bœotiens travaillez de la Sciatique, à qui il fit paſſer la douleur au ſon des Flûtes. Et Theophraſte, Athenée, Aſclepiade & Democrite, diſent tous que la Muſique a le pouvoir de guerir beaucoup de Maladies. Apollonius remarque que les

Thebins de ſon tems ſe ſervoient communément du ſon des Inſtrumens pour remedier à beaucoup de Maladies corporelles. Plutarque écrit que Thales le Candiot fit par le moyen de la Muſique ceſſer la Peſte dans Sparte. Dans l'Amerique on ne ſe ſert pour guerir toutes ſortes de Maladies que d'une Muſique à la mode du Païs, qui ne laiſſe pas de produire d'auſſi bons effets que ſi elle avoit la meſme douceur que la noſtre. David ſe loüe luy-

meſme d'avoir bien chanté, & l'on dit que ſon Fils Salomon ſe fit par la meſme raiſon admirer de toute la Terre; & que Saül poſſédé ne recevoit de ſoulagement que par la Harpe de David. Sçavez-vous bien, continua-t-il en paſſant tout à coup à des Remarques moins ſerieuſes, que l'on ne pend des Sonnettes au col des Mulets, que parce que le bruit qu'elles font eſt une Muſique pour eux qui adoucit leurs peines, & leur donne de la force. Et l'on dit

que lors qu'on veut faire faire aux Chameaux de plus grandes journées que de coûtume, leurs Maiſtres ſe ſervent au lieu du Foüet ou du Baton, de certaines Chanſons qui les font aller beaucoup plus viſte que tous les coups qu'on leur pourroit donner. Les Biches meſmes, ajoûta-t-il, ſont ſi ravies du ſon d'une belle voix, qu'elles ſe couchent pour l'entendre, & ſe laiſſent ainſi prendre facilement; Et c'eſt Antigonus Caryſtius qui dit l'avoir ap-

pris d'Ariſtote. Et tous ces merveilleux effets de la Muſique, pourſuivit-il, ont eſté cauſe de tout ce que l'Antiquité nous a dit des Orphées, des Arions, & des Amphions. Vous avez ſi bien établi le pouvoir de la Muſique, luy diſmes-nous dés qu'il eut ceſſé de parler, que ceux qui l'aiment le moins, ſçachans ces merveilleux effets, ne manqueront pas d'aller ſouvent à l'Opera, & ils aimeront ſans doute mieux y loüer de bonnes places quand ils ſe-

ront malades, que de donner leur argent à des Medecins, des Chirurgiens & des Apoticaires. Vous avez raiſon, nous répondit-il,& c'eſt une choſe admirable que la Muſique, lors qu'un grand Genie comme Monſieur de Lully s'en méle; & je ne me puis laſſer d'admirer l'Entrée des Forgerons que l'on voit dans Pſiché? car enfin c'eſt une choſe admirable, & je crois qu'il n'y a que luy au monde qui puiſſe apprendre la Muſique à des Marteaux. Il me ſouvient

ſouvient, luy repartis-je, d'avoir lû quelque choſe d'aſſez curieux touchant ces Marteaux; on dit que Henry III. à ſon retour de Pologne, paſſant par Veniſe, admira longtemps dans l'Arcenal de cette belle Ville quatre Forgerons qui travailloient ſur une Euclume à un habillement de teſte, avec une telle proportion, que Sa Majeſté demeura ravie des coups qu'ils donnoient en cadance avec leurs quatre Marteaux. Le Defenſeur de la

Muſique eſtoit preſt de me repartir, lors qu'un Nouvelliſte qui ne s'entretenoit jamais de bagatelles, & que nous appellions le Nouvelliſte d'Eſtat, parce qu'il ne vouloit parler que des grandes affaires, vint interrompre noſtre converſation. Hé bien, nous dit-il, avec une grande volubilité de langue, que dit-on, que fait-on, où en ſont les Hollandois, que font nos Armées, que fait le Roy, quand ſera-t-il de retour? Ne nous en demandez pas tant, in-

térompit une Perſonne de la Compagnie, & ſçachez que les plus honneſtes gens de Hollande, & ceux qui ont le mieux ſervy leur Patrie, ſont preſentement traitez comme les Ennemis de l'Eſtat. Que Monſieur Grotius, dont vous connoiſſez l'eſprit & le merite, a eſté contraint de ſe retirer à Anvers; que Monſieur With a eſté arreſté priſonnier, & que l'authorité de Monſieur le Prince d'Orange augmente à meſure que les Hollandois per-

dent. Apprenez que Monſieur de Mombas que l'on n'accuſoit de trahiſon, que parce qu'il eſt François & Gendre de Monſieur de Grotius, s'eſt ſauvé de la Priſon; que Sa Majeſté étant ſur le point de ſon départ du Camp de Boxtel, a donné à Monſieur Robert l'Intendance de toutes les Places qu'elle a conquiſes ſur les Hollandois, pour luy témoigner combien elle a eſté ſatisfaite de luy dans tous les Emplois qu'elle luy a confiez; & que Monſieur

le Chevalier de Loraine & Monſieur de Bonneüil Introducteur des Ambaſſadeurs, ont eſté prendre Monſieur le Duc de Neubourg & le Prince ſon Fils à une lieuë & demie du Camp, dans les Caroſſes de Sa Majeſté, qui leur a fait tout le bon acüeil imaginable; leur a fait voir ſon Armée en Bataille, & les a fait traiter par ſes Officiers juſques au jour de leur départ, qui fut auſſi celuy que Sa Majeſté choiſit pour retourner icy, où vous ſçavez qu'on

l'attend de moment en moment. Vous ſçavez auſſi la priſe de Bomel, continua le meſme, & que cette Place, quoy que tres importante, & dans une ſituation tres-avantageuſe, n'a pas réſiſté plus longtemps que les autres. Il faut avoüer que Sa Majeſté a fait beaucoup de Conqueſtes en peu de temps, repartit le Nouvelliſte d'Eſtat; mais je voudrois bien ſçavoir, continua-t-il, les noms de tous les Gouverneurs des Places conquiſes. Je vous en diray

une partie ſi vous le voulez, luy répondis-je. Vous me ferez plaiſir, reprit-il auſſitoſt. Le reſte de la Compagnie me fit la meſme priere: voicy comment je ſatisfis à leur curioſité. Vous ſouhaitez, leur dis-je, de ſçavoir les noms des Gouverneurs des nouvelles Conqueſtes de Sa Majeſté, mais il n'y en a encor que tres-peu de nommez. Vous vous mocquez de nous, me repartirent bruſquement pluſieurs à la fois; & l'on ne laiſſe pas dans un temps de

Guerre des Places de cette conſequence ſans Gouverneurs. Vous avez raiſon, leur repartis-je, mais il y a des Commandans, & l'on donne ordinairement ces Commiſſions à ceux qui commandent les Regimens qui ſont en Garniſon dans les Places; & comme les Regimens changent ſouvent & vont d'une Place à l'autre, les Commandans de ces Villes changent auſſi ſouvent que leurs Regimens. Ce n'eſt pas que Sa Majeſté ne nomme quelquefois

quefois des Gouverneurs, & n'en ait nommé pour quelques Places de Hollande; mais la pluſpart ayant des Emplois conſiderables dans les Armées de Sa Majeſté, & n'ayant ordre d'aller dans leurs Gouvernemens qu'à la fin de la Campagne, les Commandans qui ſont en Garniſon dans ces Villes, ont toute l'authorité, juſques à ce que les Gouverneurs y puiſſent aller. Voicy les noms, continuay-je, de quelques Commandans & de quelques Gouverneurs nommez par

Sa Majeſté. Monſieur de Cayac eſtoit dans Orſoy en qualité de Commandant, mais on l'en a retiré depuis que cette Place a eſté razée. Monſieur de Schrridrnant, Suiſſe, commande dans Rhimbergue. Monſieur de Betou commandoit dans Burik; mais cette Place a eſté razée. Monſieur le Comte d'Eſtrades eſt Gouverneur de Vezel. Monſieur de Cayac a eu le Gouvernement du Fort Sckein. Monſieur le Comte de Lorge a celuy de Nimegue & de toutes les Places des en-

virons. Monſieur de Villechauve commande dans Doëſbourg, & Monſieur de Villiers en a eſté nommé Gouverneur. Monſieur de Beſſé eſt dans Arnhem en qualité de Commandant; & Monſieur Stoupe, Suiſſe, commande dans Utrech, ainſi que Monſieur de Monrefran dans Zutphen, dont Monſieur de la Tour de Montauban a eſté nommé Gouverneur. Monſieur de Betou commande dans Grave. Monſieur le Comte de Saulx eſt dans Narden, où Monſieur du Pas a com-

mandé avant luy. Monſieur le Comte de la Mark eſt dans Voërden; & Monſieur le Marquis de Chamilly, Colonel du Regiment de Bourgogne, eſt Commandant de Zwol. Monſieur d'Eſpagne eſt dans Bomel; & l'on dit que Monſieur le Marquis de Renel en a eſté nommé Gouverneur. Monſieur de la Levretiere eſt Gouverneur de Crevecœur; & Monſieur de Maiſonneuve eſt dans Harderwic, en qualité de Commandant; & Doëtecum a eſté razé. Je ne vous parle point

des Places du Liege où nous avons des Garniſons; ces Places ſont ſouvent viſitées par le corps de Troupes que nous avons de ce coſté-là. Je vous diray ſeulement que Monſieur de la Plénières commande dans Tongres, & qu'il paſſe pour un tres-habile Homme dans le Meſtier de la Guerre. Les noms de tant de Gouverneurs, & de Commandans, nous firent faire de nouvelles réflexions ſur le grand nombre des Conqueſtes de Sa Majeſté; & ce grand nombre de Conqueſtes

nous fit étendre ſur les loüanges de Monſieur le Marquis de Louvoy, qui par ſes ſoins infatigables, ſes marches continuelles jour & nuit, ſa grande application à tout ce qui regardoit le ſervice de Sa Majeſté, & ſes ordres donnez à propos, a beaucoup contribué à toutes ces Conqueſtes. Il s'eſt ſi bien acquité de tout ce qu'il avoit entrepris, que le Roy a toûjours eſté ſervy comme il le ſouhaitoit. Les Ponts ſe ſont toûjours trouvez pres quand il a eſté neceſſaire; les Vivres & les

autres Munitions de Guerre n'ont point manqué, & tout s'eſt fait avec tant de diligence, que ſans des précautions auſſi grandes que celles qu'il avoit priſes, il auroit eſté difficile que tant de choſes ſe fuſſent trouvées preſtes à point nommé, à cauſe de la rapidité des Conqueſtes de Sa Majeſté, & des marches continuelles que les Troupes eſtoient obligées de faire. Voila les endroits par leſquels on loüa Monſieur de Louvoy: Et l'on ajoûta à toutes ces choſes les grands

ſoins qu'il avoit pris pour le Paſſage de Tolluys, & les fatigues qu'il avoit euës, qui ſont au dela de l'imagination. Je crois qu'apres tant de Conqueſtes, dit alors une Perſonne de la Compagnie, on ſe divertira bien à Paris l'Hyver prochain; & que l'on n'y verra que Feſtins, Jeux, Bals, Comedies, & Spectacles. Je ne ſçais pas quelles réjoüiſſances on y fera, reprit le Nouvelliſte Autheur; mais à l'égard des Comedies & des Spectacles, je ſçais bien ce qu'on repreſentera ſur

tous les Theatres de Paris. Puis il continua de la ſorte, ſans attendre que la Compagnie le priat de dire ce qu'il ſçavoit. On verra au commencement de l'Hyver le grand Spectacle de Pſiché triompher encor ſur le Theatre du Palais Royal; & dans le Carnaval on repreſentera une Piece de Spectacle nouvelle, & toute Comique; & comme cette Piece ſera du fameux Moliere, & que les Balets en ſeront faits par M. de Beauchamp; on n'en doit rien attendre que de beau.

Les Comediens du Marais repreſenteront la Pulcherie de Monſieur de Corneille l'aiſné. Je ne dis rien de cet Autheur, ſon Nom ſeul fait ſon Eloge. On jouëra preſque en meſme temps à l'Hoſtel de Bourgogne le Cleodat, de ſon Frere; c'eſt l'Autheur de l'Ariane qui parut l'année paſſée, & l'on ne croit pas que cet Autheur qui a ſouvent eu des ſuccez prodigieux, puiſſe rien faire qui n'ait de grandes beautez. En ſuite de cette Piece, on verra ſur le meſme Theatre le Mithridate de Monſieur Racine: Cet Ouvrage reüſſira ſans doute, puis que les Pieces de cet Autheur ont toûjours eu beaucoup d'Amis. On parle auſſi d'une Comedie de l'Autheur de la Femme Iuge, mais on doute ſur quel

Theatre elle paroiſtra. Paſſons à l'Opera, continua-t-il, Monſieur de Lully ne donnera d'abord que des morceaux des Balets du Roy, qu'il fera coudre enſemble pour faire une Piece; & pendant qu'on la repreſentera, on en preparera une nouvelle pour le Carnaval prochain, à laquelle le Tendre Monſieur Quinaut travaille. Cet Autheur illuſtre, continua-t-il, eſtant preſentement Auditeur des Comptes, ne nous fera pas voir ſi ſouvent de ſes Ouvrages, à cauſe de l'occupation que cette belle Charge luy donne J'oubliois, ajoûta le meſme, à vous dire que je me rencontray dernierement chez une Perſonne de la plus haute qualité, dont le cercle eſtoit compoſé de deux Ducheſſes.

& de dix ou douze autres Perſonnes qui n'eſtoient que d'un rang au deſſous ; & que dans cette belle Aſſemblée j'entendis lire une Piece que l'on nomme les Maris Infideles, & dont les Comédiens du Palais Royal doivent commencer la premiere Repreſentation au plus tard l'une des Feſtes de Noel. Elle plut à toute l'Aſſemblée, & il y eut une Perſonne qui dit qu'on devoit nommer cette Piece-là, le Train du Monde, parce qu'il ne s'y paſſe preſque rien qui ne ſoit renfermé dans cet Ouvrage, & que dans l'oppoſition de ſix Caracteres differens on y voit tout ce que les grandes paſſions ſont capables de produire dans les cœurs des Maris les moins violens, & de ceux qui ſont les plus emportez;

des Femmes les plus douces & les plus promptes ; & des Maiſtreſſes les plus raiſonnables, & les plus ridicules. Tous ces Perſonnages, ajoûta-t-elle, eſtans enchaînez par les liens de l'Himen ou de l'Amour, avec ceux qui ſont entierement oppoſez à leur humeur, doivent beaucoup divertir les Aſſemblées qui les verront ſur la Scene. Quand cette Piece, luy repartis-je, n'auroit pas de grandes beautez, elle peut manquer de plaire ſans pouvoir eſtre condamnée ; puis que ceux qui s'attachent à critiquer tous les Ouvrages, ſoit par brigues ou par une pente naturelle qu'ils ont à dire du mal, ne pouront ſe declarer contre un caractere ſans aimer celuy qui luy eſt oppoſé ; ainſi les plus Critiques y

doivent trouver malgré eux quelque choſe à leur gouſt. Nous en demeurâmes d'accord, & nous eſtions pres de changer de diſcours, lors qu'une Perſonne de la Compagnie dit qu'on promettoit auſſi un Mary Infidele à l'Hoſtel de Bourgogne. Dequoy nous parlez-vous là, repartit un jeune Nouvelliſte, & devez-vous nous entretenir d'une pareille bagatelle? Ne voyez-vous pas que Meſſieurs de l'Hoſtel de Bourgogne n'ont promis cette Piece que longtemps apres le Palais Royal ; mais on en revient toûjours aux Originaux, & la diverſion qu'on fait ne dure que deux ou trois jours. Mais comment, continua-t-il, cette Piece pourroit-elle en faire puis que ce n'eſt qu'une Farce

en trois Actes, qui n'a qu'un titre forcé, qu'elle ne repreſente point les Maris Infideles & qu'elle eſt d'un Autheur qui n'a jamais fait que de ces bagatelles ? La meilleure de ces ſortes de Pieces, adjouſta-t-il, n'eſt pas à comparer à des Ouvrages dont on peut tirer quelque profit ; & comme elles ne ſont joüées qu'avec d'autres Pieces, on va ſouvent à la Comedie ſans ſçavoir qu'on les doit repreſenter. Vous eſtes Amy de l'Autheur du Palais Royal, luy dirēt pluſieurs à la fois, & la chaleur avec laquelle vous prenez ſon party, nous fait aſſez voir... Je ne le connois pas, reprit-il auſſitoſt, mais je ſuis partiſan de ſes Ouvrages que j'ay toûjours veu réüſſir ; & vous n'en douterez pas, quand vous ſçaurez que

c'eſt..... Il alloit le nommer, lors qu'il en fut empéché par le deſordre que cauſa la querelle de deux Nouvelliſtes qui ſe batirent à coups de poings à deux pas de nous, & qui nous obligerent à rompre noſtre peloton. Je croy, Madame, qu'il eſt temps de finir; le Roy vient d'arriver, & le bruit de l'alegreſſe publique ne me permet pas d'ecrire davantage. Les grands Exploits de ce Conquerant & les belles Actions de tous ceux qui l'ont accompagné, ont remply la place de huit ou neuf Hiſtoires nouvelles que j'avois à vous mander, & dont je vous feray part avec les particularitez de tout ce qui ſe ſera paſſé pendant le reſte de la Campagne.

Fin du troiſiéme Tome

LE MERCVRE GALANT,

TOME IV.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
ſur le Second Perron de la
Sainte Chapelle.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AU LECTEUR.

IE ne dois pas me plaindre du ſuccez du Mercure Galant; *On l'a contrefait en tant d'endroits, que j'ay lieu de croire que le debit en a eſté tres-grand. Mes Libraires n'en doivent pas eſtre ſi ſatisfaits, & les Impreſſions qu'on en a faites*

à Lyon, Vezel, Vtrech, Amſterdam, & autres Lieux, ont fait beaucoup de tort à celle de Paris: Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit beaucoup plus correcte, & l'on n'en doit pas douter, puis que les Copies égalent rarement les Originaux. Ie dois donc avertir le Lecteur, que ceux qui n'ont pas acheté ou fait acheter le Mercure Galant *à Paris, n'ont que des Exemplaires remplis de fautes tres-conſiderables, puis qu'elles changent le ſens en beaucoup d'endroits, & que*

AU LECTEUR.

la pluſpart des Noms de ceux dont j'ay parlé ſont tellement déſigurez, qu'à peine en peut-on reconnoiſtre la moitié ; C'eſt à quoy le Lecteur doit prendre garde. Ie le prie auſſi de ſe ſouvenir que l'on vendra ſans y manquer le premier jour d'Aouſt prochain, le Cinquiéme Tome du Mercure Galant.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye, le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil VILLET. Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé, *LE MERCVRE GALANT*, en un ou pluſieurs Volumes ; & ce pendant le temps & eſpace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defences ſont faites à toutes Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucun deſdits Volumes, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine contre chacun des contrevenans de ſix mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & tranſporté ſon droict de Privilege pour le preſent Volume à Claude Barbin, & Theodore Girard, Marchands Libraires à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Juin 1673.

LE MERCURE GALANT.

PUIS que vous ſouhaitez, Madame, que je vous écrive tout ce qui s'eſt paſſé de nouveau depuis que noſtre commerce a eſté interrompu par les cruelles affaires qui me ſont arrivées,

je vais ſatisfaire à vos ſouhaits, qui ſeront toûjours des ordres abſolus pour moy; Mais eſtant obligé de renfermer en une ſeule Lettre tout ce que je vous aurois mandé en plus de vingt, je croy qu'elle contiendra du moins dequoy remplir un Volume, c'eſt pourquoy je commence ſans perdre le temps en paroles inutiles.

Quelques jours apres vous avoir écrit les dernieres Nouvelles que je vous ay mandées, je me

trouvay dans une Ruelle galante, où l'on parla d'une Hiſtoire nouvelle, arrivée depuis peu dans une des plus charmante Cour de l'Europe. Je n'y fus pas plutoſt entré, que la Perſonne qui devoit raconter cette Nouvelle, commença de la ſorte.

LEONIDAS.

NOUVELLE.

L'Hiſtoire que je vais vous raconter eſt arrivée depuis quelques années dans une des plus charmante Cour de l'Europe, & qui ne le cede en galanterie, qu'à celle de France. Le Souverain de cette riante Cour eſtoit en une de ſes Maiſons de

Campagne, avec tous ceux qui ont couſtume de le ſuivre, autant par inclination que par devoir, lors que le Dieu des Avantures fit naiſtre les premiers incidens qui ſervirent de fondement à cette Hiſtoire. Lucille & Celie, qui en ont eſté les principaux Perſonnages, ayant ſçeu que le Prince, ſuivant ſa magnificence ordinaire, donnoit un Divertiſſement à ſa Cour, partirent de ſa Ville Capitale pour y venir prendre part: Elles eſtoient

Sœurs ; mais elles differoient d'âge, d'eſprit & de beauté. Lucille eſtoit l'aînée, & l'on remarquoit ſur ſon viſage qu'elle avoit eſté belle; & ceux qui en jugeoient ainſi ne ſe trompoient pas; elle auroit meſme encor paſſé pour telle, ſi l'on n'eut point veu ſa Sœur. Cette cadette n'avoit que ſeize ans, & l'aînée en ayant quarante, il ne faut pas s'étonner ſi des appas qui commençoient à s'uſer, furent effacez par des charmes naiſſans. Lu-

cille avoit une bruſquerie agreable, avec un enjouëment ſi grand, qu'elle paſſoit d'abord dans l'eſprit de ceux qui ne la connoiſſoient pas, pour eſtre un peu étourdie : Elle avoit pourtant du bon ſens; il ne faut pas s'en étonner, les Perſonnes enjoüées n'en ont ſouvent pas moins que les autres. Celle eſtoit d'une beauté achevée, elle ébloüiſſoit tous ceux qui la voyoient, & ſes charmes prenoient plus de cœurs ſans deſſein, que toutes

celles qui ne ſongent qu'à plaire, elle ne penſoit à rien moins; & ſi ſa beauté eſtoit parfaite, ſon eſprit n'y répondoit pas: Elle n'avoit point encor veu le monde, la Cour eſtoit pour elle un Pays inconnu, & elle ne ſçavoit pas elle-meſme ce qu'elle valoit. Lucille qui l'aimoit tendrement & qui vouloit luy faire voir la Cour, employa ſes Amis pour avoir des places au Divertiſſement du Prince; c'eſtoit une Comedie mélée de Muſique : Elle y

réüſſit ſi bien, qu'elles furent placées au premier rang. La beauté a de grands privileges, & l'on fait ſouvent pour elle beaucoup plus que pour le merite. Elles n'entendirent autour d'elles de tous coſtez pendant plus d'une heure, que des Gens qui diſoient: Ah la belle Fille! Le beau teint ! Les beaux yeux ! & mille autres choſes ſemblables; & chacun ſe demanda l'un à l'autre qui elle eſtoit, où elle demeuroit, & de qui elle

eſtoit connuë. Le bruit de ſa beauté s'eſtant répandu de tous coſtez dans la Salle du Balet, il vint juſques aux oreilles du Prince Polexandre; & ce Prince dont le nom eſt connu par mille Exploits fameux, n'eſtant pas moins galant que grand Capitaine, voulut luy-meſme voir ſi Celie eſtoit auſſi belle que pluſieurs luy vinrent dire. Il s'approcha d'elle & voulut entrer en converſation; mais comme par malheur ſa Sœur cauſoit avec une Perſonne

de ſa connoiſſance, que le jour n'eſtoit pas grand dans la Salle, parce que le Ballet n'eſtoit pas commencé, & que Celie ne connoiſſoit perſonne de la Cour, elle rebuta ce Prince, ainſi qu'elle avoit fait vingt Marquis curieux dont elle commençoit à ſe trouver fatiguée. Le Prince s'apperçeut qu'il n'en eſtoit pas connu, & voulut ſe donner du plaiſir de cette avanture. Les grands Princes en ont rarement de pareils, & ſont quelquefois ravis

de voir qu'on leur parle comme au reſte des Hommes. Il ne ſe fit donc point connoiſtre à Celie, il cacha meſme l'Ordre qu'il portoit; & couvrant avec la main une partie de ſon viſage, il continua la converſation, apres avoir fait connoiſtre ſon deſſein à ceux qui eſtoient autour de luy, afin qu'ils ne le découvriſſent pas. Celie luy dit beaucoup de choſes pleines d'une naiveté ſans exemple, le traita aſſez rudement, & ne voulut répondre à aucune des queſtions qu'il luy fit: Elle auroit pû s'en defendre plus civilement, mais ſa jeuneſſe & le peu d'experience qu'elle avoit du monde, & ſur tout des manieres de la Cour, furent cauſe qu'elle traita de la ſorte un Prince dont toutes les Coquetes de l'Aſſemblée ſe ſeroient tenuës heureuſes, s'il avoit ſeulement jetté quelques regards ſur elles. Celie continuoit de faire paroiſtre ſes mépris, & hauſſoit meſme ſa voix pour les ren-

dre plus publics, lors que ſa Sœur finit ſa converſation, & tourna la teſte devers elle. Si la veuë du Prince luy cauſa quelque ſurpriſe, l'air dont elle vit que ſa Sœur le traitoit, l'étonna encor davantage. Elle fit une profonde reverence à ce Prince, & fit en meſme temps connoiſtre à ſa Sœur la faute qu'elle venoit de faire. Celie rougit au nom du Prince Polexandre; & pleine de confuſion tourna le viſage d'un autre coſté & n'oza plus le

regarder. Le Prince lia converſation avec Lucille, & l'ayant preſſée obligeamment de luy dire tout ce qu'il ſouhaitoit d'aprendre, il eut d'elle tout l'éclairciſſement qu'il deſiroit. A peine eut-il appris tout ce qu'il vouloit ſçavoir, qu'il ſe tourna vers tous ceux qui eſtoient autour de luy, & leur dit le nom de Celie, le lieu de ſa naiſſance, les noms de ſes Parens, ceux qui vivoient encor, & ceux qui eſtoient en l'autre monde, & il dit meſme juſ-

ques au nom de la demeure & de l'Enſeigne où elle demeuroit dans la Ville Capitale. Leonidas qui eſtoit chargé d'une partie des Affaires les plus importantes de l'Eſtat, qui depuis long-temps eſtoit derriere le Prince, & que les yeux de Celie venoient de rendre le plus amoureux de tous les Hommes, fut ravy d'apprendre tout ce que le Prince dit; Il s'en apperçeut, & ils s'entretinrent enſemble des beautez de Celie. Pendant cet entretien

tien on alluma les Luſtres; ils ne ſervirent qu'à faire paroiſtre davantage les beautez de Celie, & qu'à faire connoiſtre qu'elles n'eſtoient point de celles que le grand jour efface. La Salle fut à peine éclairée, qu'on ſervit la Collation. Tous les Admirateurs de Celie luy en envoyerent, tous les yeux furent attachez ſur elle, elle fut le ſujet de l'entretien de la plus grande partie de l'Aſſemblée; & ſa Sœur la voyant accablée de careſſes, de regards &

de Confitures, commença prudamment à ſe chagriner; Elle apprehenda que tous ces honneurs, pour eſtre trop grands, ne tournaſſent à la fin en raillerie; & comme elle n'eſtoit venuë que pour voir la Comedie, elle craignit de la donner. Le Divertiſſement finy, elles eurent de la peine à ſe débarraſſer de tous ceux qui voulurent les voir & leur parler: Elles furent entourées de Fâcheux, on leur offrit vingt Chaiſes & cent Caroſſes

pour s'en retourner; & depuis le plus jeune Marquis, juſques au plus âgé Courtiſan, chacun offrit la main à Celie pour deſcendre les Degrez du Chaſteau, où quelques Femmes jalouſes de ſa beauté, l'attendirent pour la voir paſſer. Elles furent à peine chez elles, où ſa Sœur ne voulut laiſſer entrer perſonne, qu'elles demanderent à manger. On les fit attendre longtemps, & elles commençoient à s'impatienter, lors qu'on leur ſervit un Soupé

ſi galant & ſi magnifique, qu'un Prince Amant n'auroit pû regaler autrement ſa Maiſtreſſe. Les deux Sœurs parurent auſſi ſurpriſes qu'il eſt aiſé de ſe l'imaginer. Elles demanderent à l'Hoſte & à l'Hoſteſſe d'où venoient tous ces Mets, & leur dirent qu'on ſe mocquoit d'elles, & qu'elles ne les avoient pas demandez. L'Hoſte leur répondit qu'il avoit ordre de les leur ſervir, & de leur donner tout ce qu'elles ſouhaiteroient, &

meſme toutes les choſes dont il pourroit prévoir qu'elles auroient beſoin, ſans prendre de leur argent. Il adjoûta qu'il avoit fait porter leurs Hardes dans la plus belle Chambre de ſon Logis, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elles couchaſſent dans celle qu'elles avoient choiſie. Lucille ſe douta bien que toutes ces galanteries ne venoient que du Prince ou de Leonidas, mais elle n'en témoigna rien. Elle ne ſe trompoit pas dans ces con-

jectures; Leonidas avoit envoyé querir l'Hoſte, & luy avoit parlé luy-meſme. Sa paſſion eſtoit devenuë ſi forte dés ſa naiſſance, que depuis beaucoup de Siecles nous n'avons peut-eſtre point eu d'exemple d'une ſi violente ardeur. Quand les deux Sœurs furent couchées, l'aînée qui avoit de l'eſprit, fit reflexion ſur tout ce qui s'eſtoit paſſé; & comme elle jugea de la ſuite par de ſi beaux commencemens, elle reſolut de partir le lendemain, &

meſme de grand matin, quoy que ſon deſſein eut eſté de reſter quelques jours à la Cour, pour faire voir à ſa Sœur les Appartemens du Chaſteau. Celie ne pût apprendre cette Nouvelle, ſans en ſoûpirer; elle auroit volontiers demeuré plus long-temps à la Cour, & ce qui s'eſtoit paſſé ne l'en avoit point rebutée; Elle n'en témoigna toutefois rien à ſa Sœur, & partit dés le lendemain avec elle. Lucille qui ſe douta bien que l'Hoſte

avoit eſté gagné, ne luy fit point connoiſtre ſon deſſein, & luy dit ſeulement en ſortant de chez luy, qu'elle alloit à l'Egliſe. Deux heures apres leur départ, Leonidas envoya ſçavoir de leurs nouvelles. Son Meſſager y revint pluſieurs fois, & cet Amant ayant ſçeu qu'on ne les pouvoit trouver, les fit chercher par tout: Il ne les crût toutefois point parties juſques au ſoir; mais quand la nuit fut venuë, il ne douta plus de leur départ.

part. Il en eut un chagrin qui ne ſe peut qu'à peine concevoir; mais il auroit eſté au deſeſpoir, s'il n'avoit pas ſçeu le lieu où elles demeuroient à la Ville. Il envoya dés le lendemain pour ſçavoir de leurs nouvelles, mais on ne trouva perſonne, & l'on dit qu'elles n'eſtoient point revenuës. Il y renvoya le jour ſuivant, on dit la meſme choſe à celuy qui y fut de ſa part: De ſorte qu'ayant encor eu la meſme réponſe, ſon amour l'obli-

gea d'y aller luy-meſme. Il croyoit bien que l'on avoit fait toutes ces réponſes; mais il ſe perſuadóit qu'elles avoient donné ordre de les faire, & qu'ayant reſolu de ne le pas voir, elles vouloient qu'on crût qu'elles n'eſtoient pas revenuës chez elles. Cet Illuſtre Amant fit tout ce qu'il luy fut poſſible pour développer ce miſtere; mais tout l'éclairciſſement qu'il pût tirer, fut qu'elles eſtoient de retour, mais qu'elles n'eſtoient pas venuës loger

chez elles, & c'eſtoit la verité; car Lucille s'eſtant doutée de ce qui arriveroit, n'avoit point voulu depuis ſon retour loger dans le lieu où elle avoit dit au Prince Polexandre qu'elle demeuroit, parce que ce Prince l'ayant redit hautement, toute la Cour en eſtoit inſtruite. Leonidas fut inconſolable de n'avoir pû apprendre d'autres nouvelles de ſa Maiſtreſſe. Il ſe voyoit moins avancé que le premier jour; & pour voir celle qu'il aimoit avec tant

d'ardeur, il falloit qu'il la cherchât dans une grande Ville, & qu'il la cherchât meſme long-temps ſans eſtre aſſuré de la trouver. Cette incertitude eſtoit bien cruelle pour un Homme auſſi impatient & auſſi amoureux que Leonidas: Il ne pouvoit ſe conſoler, cependant il fallut bien prendre patience, & mettre des Eſpions en Campagne, ce qu'il fit; Ils réüſſirent ſi bien qu'ils découvrirent enfin apres huit jours d'une recherche fort exacte, le

lieu où les deux Sœurs demeuroient. Le Prince de ſon coſté avoit pris le meſme ſoin, & ceux qu'il avoit employez, s'eſtant bien acquitez de leur commiſſion, il apprit preſque en meſme temps la demeure de Celie. Il reſolut de l'aller trouver, & fit mettre pour cet effet un Manteau de bonne fortune dans ſon Carroſſe, qu'il fit arreſter au bout de la Ruë où demeuroit Celie. Leonidas en avoit auſſi pris un, & ſuivy d'un Laquais ſans livrée, s'eſtoit fait conduire

jusques à la porte dans une Chaise de place. Ils se rencontrerent tous deux sur le Degré, & s'estans reconnus, ils ne pûrent s'empescher de se faire une mutuelle confidence; ce qui ne plût toutefois pas à Leonidas, car il estoit beaucoup plus amoureux que le Prince. Ils heurterent ensemble à la porte de la Chambre de Celie: Elle leur fut ouverte par Lucille, qui leur en refusa l'entrée avec le plus de civilité qu'il luy fut possible. Ils demanderent la permission d'y revenir l'apresdînée; ce qu'elle leur refusa avec la mesme civilité, en leur disant qu'elle avoit affaire chez une Femme de Qualité qui demeuroit dans un Quartier fort éloigné du sien, & qui estoit fort connuë du Prince. Elle leur dit cela, non seulement pour les empescher de venir; mais encor pour leur apprendre que puis qu'elles connoissoient particulierement cette Dame, qui estoit un exemple de vertu, ils de-

voient juger d'elles plus avantageusement qu'ils ne faisoient peut-estre. Ils se retirerent assez mal satisfaits, mais dans la resolution de consulter ensemble ce qu'ils avoient à faire, & de pousser les choses plus avant. Ils entrerent un s'en recommander dans un Temple qui estoit dans la mesme Ruë: Ils y rencontrent Celie qui ne les reconnut pas d'abord. Lucille y vint aussi-tost, & apres leur avoir parlé quelque temps, les conjura de les laisser sortir sans les suivre. A quoy ces Messieurs obeïrent peut-estre moins pour l'amour d'elles, qu'à cause d'eux-mesmes, ne voulans pas estre connus. Ils s'en retournerent donc, & resolurent de se trouver dans la Ruë où Lucille avoit dit le matin qu'elle iroit voir l'apresdînée une Dame de Qualité. Ils vouloient sçavoir si elle leur avoit dit vray, & par ce mesme moyen ils vouloient voir Lucille qu'ils avoient trouvée encor plus belle

que lors qu'ils l'avoient veuë à la Cour. Ils ne manquerent pas de ſe trouver au rendez-vous qu'ils ſe donnerent; & pour faire réüſſir leur deſſein, ils firent mettre leurs Carroſſes aux deux bouts de la Ruë où demeuroit la Dame que Lucille & ſa Sœur devoient aller voir, & chez qui elles eſtoient déja entrées lors qu'ils arriverent. Ils attendirent long temps qu'elles ſortirent; & le moment qu'ils attendoient avec beaucoup d'impatience eſtant arrivé,

chacun ſe tint dans ſon poſte, ainſi qu'ils avoient reſolu. Lucille & ſa Sœur eſtant preſque au bout de la Ruë, apperçeurent le Caroſſe de Leonidas. Elles ne donnerent aucuns ſignes qui puſſent faire connoiſtre qu'elles l'avoient remarqué; car Lucille l'ayant veu la premiere, & s'eſtant doutée d'une partie de la choſe, & que Leonidas devoit eſtre en embuſcade au coin de la Ruë, dit à ſa Sœur de la ſuivre, & ſe retourna auſſi toſt, afin de s'en aller par

l'autre bout de la Ruë. Elle euſt à peine fait une partie du chemin, qu'elle apperçeut le Carroſſe du Prince Polexandre. Elle ſe trouva fort embaraſſée, & s'arreſta pour réver un moment à ce qu'elle avoit à faire: Elle n'avoit encor pris aucune reſolution, lors que le Prince, envelopé de ſon manteau de bonne fortune, ſortit de ſon Carroſſe, & les vint aborder avec beaucoup de civilité. Leonidas en fit autant avec un pareil équipage. Leur converſa-

tion fut aſſez longue, & ces deux Amans les preſſerent avec toutes les inſtances imaginables, de monter dans l'un de leurs Carroſſes, & leur promirent de les mener où elles vouloient aller, ſans qu'elles euſſent aucun ſujet de ſe plaindre d'eux. Comme ils eſtoient dans une Ruë détournée, & qu'il n'y paſſoit pas beaucoup de monde, Lucille ſe defendit long-temps, & n'accepta leur offre qu'apres pluſieurs refus. Quand elles furent dans le Ca-

roſſe, le Cocher qui avoit l'ordre de tout ce qu'il devoit faire, le mena fort doucement, & leur fit faire trois fois plus de chemin qu'il n'eſtoit neceſſaire pour aller où elles avoient prié qu'on les menât. Elles s'en apperçeurent, & Lucille leur dit qu'elle n'apprehendoit rien, & qu'elle eſtoit montée en Caroſſe ſur la parole d'un Grand Prince, qui n'en voudroit pas manquer meſme à ſes plus grands Ennemis. Leonidas parla peu; mais ſes

yeux parlerent beaucoup; l'excez de ſon amour le rendit preſque immobile, & l'on ne vit jamais tant de chagrin que celuy qu'il témoigna dans le moment qu'il fallut ſe ſeparer, & laiſſer Lucille & Celie chez leur Amie. En diſant adieu à cette derniere, il luy ſerra la main avec des tranſports preſque incroyables: Il la pria tout bas de ſe reſſouvenir de luy. Il n'oublia pas Lucille, & luy fit toutes les amitiez imaginables, eſtant fortement perſuadé qu'il

ne pourroit eſtre heureux ſans elle, puis qu'elle avoit ſur ſa Sœur une authorité de Mere. Le Prince ne parut pas ſi paſſionné, & tout ſon procedé fit aſſez connoiſtre, que s'il eſtoit d'humeur à profiter d'une avanture, il ne vouloit, ny la chercher, ny qu'elle luy fit de la peine. Laiſſons retourner ces deux Amans chez eux, & ſuivons Lucille & Celie juſques à la Chambre de leur Amie. Avant que d'y entrer, Lucille voulut détacher la Robe de ſa

Sœur; mais elle fut bien ſurpriſe d'entendre le bruit que firent plus de cent Loüis d'or, que Leonidas avoit mis dans ſa Jupe ſans l'en avertir. Le Laquais de leur Amie ſortit avec de la lumiere, & leur aida à les ramaſſer. Celie fut ſur le poinct de tout gâter, en témoignant la ſurpriſe qu'elle eut de voir cet argent; mais ſa Sœur l'avertit de ne rien dire & de la laiſſer parler. Il eſtoit temps, car la Maîtreſſe du Logis vint auſſitoſt, ayant entendu le cry

que ſon Laquais avoit fait pour marquer ſon étonnement. Lucille luy fit ſur le champ une Hiſtoire, & luy dit qu'elle venoit de recevoir cet argent pour une autre. Ce tour d'adreſſe eſtoit neceſſaire; car bien qu'elles fuſſent de tres-bonne Famille, chacun ſçavoit bien que leurs Affaires eſtoient en mauvais eſtat. Lucille ne fut pas long-temps à ſa viſite, & s'en eſtant retournée chez elle avec ſa Sœur, elle fit en elle-meſme de tres-ſerieuſes reflexions ſur tout ce qui s'eſtoit paſſé pendant la journée; & les avantures du matin, de l'apreſdînée & du ſoir, luy firent juger que les choſes n'en demeureroient pas là, ſi elle n'y mettoit ordre; & dans ce deſſein elle reſolut d'acheter quelques meubles dés le lendemain, & de loüer une Chambre dans un Quartier fort éloigné, ce qu'elle fit; mais comme elle faiſoit tendre ſes meubles, elle reçeut une Lettre de Leonidas, qui l'ayant

toûjours fait ſuivre par un Laquais déguiſé, avoit ſçeu tout ce qu'elle avoit fait, mais non pas tout ce qu'elle avoit penſé. Elle fit réponſe à ce meſme Laquais, qu'elle alloit en ſon Pays avec ſa Sœur, & qu'elle avoit loüée cette Chambre pour y mettre ſes meubles pendant ſon abſence. Elle jugea bien qu'elle ne ſeroit ſuivie d'aucun Eſpion pendant que ce Laquais iroit faire cette réponſe à ſon Maiſtre, & dans cette penſée elle fit au plutoſt porter ſes meubles dans la premiere Chambre qu'elle trouva vuide dans un des Fauxbourgs de la Ville, fort éloigné de l'endroit où elle eſtoit. Elle vint heureuſement à bout de ſon deſſein; & trompa pour ce coup Leonidas & ſon Eſpion, qui pendant huit jours courut toute la Ville ſans les pouvoir trouver, & ſans pouvoir meſme en apprendre aucunes nouvelles. Leonidas dit au Prince Polexandre une partie de tout ce qui s'eſtoit paſſé; & quoy

qu'il ne fut pas tout à fait persuadé que Lucille & sa Sœur fussent allées en leur Pays, ny mesmes qu'elles y dûssent aller, il ne laissa pas de faire tout ce qu'il pût pour empescher le Prince d'en douter. Il le crût; & ne voulant pas se faire une affaire de ce commencement d'avanture, il oublia tout à fait Celie, & laissa à Leonidas le soin de la chercher. Peut-estre ne l'auroit-il de longtemps trouvée, si la Fortune ne s'en fut mélée huit jours apres, &

ne luy eut fait rencontrer Celie qui sortoit d'un petit Temple qui estoit dans le mesme Fauxbourg où elle logeoit. Il ne l'eut pas plutost apperçeuë, qu'il sortit de son Caroſſe avec beaucoup de précipitation, & courut luy parler. Il la pressa d'y monter, elle s'en defendit; il luy dit qu'il ne la quitteroit point, & qu'il la suivroit à pied. Elle fut embarrassée de cette réponse; & voyant qu'il se mettoit en estat de tenir sa parole, elle crût qu'elle devoit a-

voir cette complaisance pour luy, & qu'elle ne seroit point blâmée de sa Sœur, puis qu'elle avoit déja esté dans le Caroſſe du Prince. Aussi-tost qu'elle fut entrée dans celuy de Leonidas, il parla bas à un de ses Gens; & celuy à qui il parla ayant dit au Cocher l'intention de son Maistre, il les mena dans une Maison dont la porte s'ouvrit sans qu'on vit paroistre personne. Leonidas ouvrit celle du premier Appartement avec une petit Clef qu'il avoit

sur luy; & Celie apperçût une Chambre dont l'éclat l'ébloüit d'abord. Il y avoit sur la Table deux Flambeaux de vermeil doré, garnis de deux Bougies allumées. Leonidas ouvrit une Armoire qui estoit à l'un des costez de la Cheminée, dont il tira de petits Fagots de Sermant; puis en ayant ouvert une autre qui estoit de l'autre costé, il en tira de petits bouchons de paille qu'il alluma à l'une des Bougies, & avec cette paille il mit le

feu aux Fagots qu'il avoit mis dans la Cheminée. Ils furent à peine allumez, qu'il entretint Celie de ſa paſſion, mais avec beaucoup plus d'ardeur & des tranſports beaucoup plus grands qu'il n'avoit fait dans le Carroſſe. Il ſe jetta vingt fois à ſes genoux; il les embraſſa, il les arrouſa de ſes larmes, & luy dit des choſes capables d'attendrir le cœur le plus endurcy. Celie, dont le jeune cœur eſtoit encor tout neuf, & qui ne ſçavoit

ny aimer ny haïr, eut pitié de ces maux, ſans les partager. Elle luy dit qu'elle en eſtoit bien fâchée, mais elle ne luy dit point qu'elle l'aimoit. Comment auroit-elle pû luy dire? elle l'ignoroit elle meſme. Leonidas qui ne pouvoit la regarder, ſans devenir de moment en moment encor plus amoureux, mit toutes choſes en uſage pour ſe faire aimer. Il ouvrit trois ou quatre Armoires peintes & dorées qui eſtoient dans la mu-

raille de la Chambre, & qui ſembloient n'y avoir eſté faites que pour y ſervir d'ornement. Il tira de l'une un grand Baſſin remply de toutes ſortes de Confitures, & de l'autre quantité de Liqueurs délicieuſes. Les Confitures n'épouvantent point les Filles de l'âge de Celie: Elle mangea beaucoup de celles-là, & les trouva fort bonnes. Sur la fin de cette Collation, Leonidas ouvrit une autre Armoire, de laquelle il tira une Cornette, un

Mouchoir, & des Tours de Bras d'un Point de Veniſe admirable, que Celie ne pût refuſer. Il n'en demeura pas là, & tira d'une quatriéme Armoire deux Bources, dont l'une eſtoit de Point d'Eſpagne, & l'autre brodée avec des perles: Elles eſtoient remplies de cent cinquante Loüis chacune, & pouvoient mettre bien des vertus à l'épreuve. Celie rougit à la veuë de ces Bources; elle craignit que Leonidas ne voulut la

contraindre à les prendre, & elle apprehenda en meſme temps d'eſtre querellée de ſa Sœur, ſi elle les acceptoit. Cette crainte fut cauſe qu'elle pria Leonidas de ne les luy point donner avant qu'il l'eut preſſée de les prendre; mais cet Amant joüa ſi bien ſon perſonnage, qu'il la fit réſoudre à les accepter: ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il y joindroit un Billet pour ſa Sœur, par lequel il luy manderoit qu'il l'avoit

contrainte de les prendre, auſſi-bien que de monter dans ſon Carroſſe lors qu'il l'avoit rencontrée. Quelque temps apres il la remena chez elle ſans y entrer, & donna ordre à ſes Eſpions de faire ſi bonne garde, qu'elles ne pûſſent déloger ſans qu'il en fut averty. Lors que Celie entra chez elle, elle trouva ſa Sœur dans le plus grand chagrin du monde: Elle avoit couru la chercher en vingt endroits; & ne l'ayant point trouvée, elle croyoit

que Leonidas l'avoit enlevée. Elle ne ſe trompoit pas; mais elle eſtoit perſuadée que ce ſeroit pour plus long-temps. Celie n'oſa preſques la regarder en entrant; & apres avoir eſſuyé toutes ſes reprimandes & tous ſes emportemens, elle luy donna la Lettre de Leonidas, ſans oſer preſque lever les yeux ſur elle. Lucille la lût, & feignit de s'adoucir, afin de luy faire dire tout ce qui s'eſtoit paſſé pendant le temps qu'elle avoit eſté

avec Leonidas. Celie en fit un fidelle raport à ſa Sœur, pendant lequel Lucille eut plus d'une fois peur d'apprendre des choſes qui l'auroient miſe au deſeſpoir. Leur entretien eſtoit à peine finy, que Lucille reçût une Lettre de Leonidas, par laquelle il la prioit de venir luy parler chez luy, & de ſe laiſſer conduire par le Porteur. Comme il ne demandoit que Lucille, & que ce n'eſtoit pas d'elle qu'il eſtoit amoureux, elle ne fit point

de difficu té de l'aller trouver. Elle fut conduite par un Eſcalier dérobé dans la Chambre de Leonidas, qui la reçût preſques avec autant de joye qu'il auroit fait ſa Maiſtreſſe. Il tâcha par toutes ſortes de moyens de ſe la tendre favorable, & joignit aux prieres des offres ſi avantageuſes, qu'elles en auroient pû tenter beaucoup d'autres pius accommodées que Lucille. Cette vertueuſe Perſonne refuſa de le ſervir, ſans luy faire voir de ces vertus dia-

bleſſes qui ne s'expliquent qu'avec emportement. Elle luy parla au contraire avec beaucoup de douceur, & le pria de ne ſe point prévaloir de la jeuneſſe & de la ſimplicité de ſa Sœur. Tout ce que Lucille dit à Leonidas, ne le ſatisfit point; il eſtoit trop amoureux, & s'eſtoit fortement mis dans l'eſprit de ſe faire aimer, & de ſurmonter tous les obſtacles qui pouroient s'oppoſer à ſa paſſion; & pour venir à bout de ſon deſſein, il alloit encor preſ-

ſer Lucille de luy eſtre favorable, lors qu'on luy vint dire qu'on Ambaſſadeur qui venoit luy rendre viſite, eſtoit à la Porte. Il fut obligé de quitter Lucille, qui s'en retourna chez elle avec beaucoup de chagrin, jugeant bien par la maniere dont Leonidas luy avoit parlé, qu'il ne pouroit jamais vaincre ſa paſſion, & qu'elle luy feroit entreprendre toutes choſes pour venir à bout de ſes ſouhaits. Lucille eſtant de retour chez elle, continua de faire

les meſmes refléxions; & ſon inquiétude parut ſi grande ſur ſon viſage, que Celie s'en apperçût, & luy demanda le ſujet de ſa triſteſſe. Lucille luy en dit une partie, & tâcha de luy faire concevoir le danger qu'il y avoit de donner ſon cœur, & les peines que l'amour & l'inconſtance des Hommes faiſoient ſouffrir à celles qui s'engageoient dans de grandes paſſions. Lucille n'oublia rien pour perſuader ces veritez à ſa Sœur; & pour les luy faire mieux

comprendre, elle les luy expliqua familierement, & s'accommoda à ſon eſprit. Elles n'avoient pas encor finy cet entretien, lors qu'on leur vint dire qu'un Homme de robe de leur Pais demandoit à parler à elles. Elles dirent qu'on le fit monter; & preſque dans le meſme inſtant elles virent entrer Leonidas déguiſé en Conſeiller. Elles ne le reconnurent pas d'abord; mais à peine eut-il ouvert la bouche, que ſa voix le fit reconnoiſtre. Il

ſe jetta aux genoux de Celie, il embraſſa ceux de Lucille. Il luy dit mille fois qu'il alloit mourir, & la conjura avec un torrent de larmes de parler pour luy. Il leur fit pitié à toutes deux, & les embaraſſa fort, car elles crûrent qu'il eſtoit veritablement malade, & l'on dit qu'elles ne ſe tromperent pas. Elles luy donnerent quelque eſpoir (ce qu'elles n'avoient point encor fait) & Lucille ſouffrit qu'il baiſaſt les mains de Celie, ſur leſquelles il

penſa rendre l'ame. Il s'en retourna un peu plus ſatisfait qu'il n'avoit encor eſté; mais ſon trouble eſtoit toûjours ſi grand, qu'ayant mis ſur luy une ſomme conſiderable, à deſſein de la laiſſer dans la Chambre, il ne s'en ſouvint que lors qu'il fut à la porte de la Ruë; & ne voulant point la remporter, il la jetta dans le ſoupirail de leur Cave, où elle ne fut trouvée que quelques jours apres. Cette derniere viſite ayant beaucoup augmenté l'embarras

de Lucille, elle vit bien ou qu'il falloit que ſa Sœur aimaſt Leonidas, ou qu'elle ceſſaſt tout-à fait de le voir; ce qui n'eſtoit pas aiſé, puis qu'on ne peut que tres-difficilement chaſſer les grands Seigneurs amoureux. Elle crût pourtant devoir faire tous ſes efforts pour banir celuy-cy de chez elle; & afin de n'avoir rien à ſe reprocher, elle jugea à propos de luy faire écrire par Celie, & de dicter elle-meſme la Lettre à ſa Sœur; ce qu'elle fit. Celie ne l'é-

crivit qu'avec chagrin; & quoy que Leonidas ne fut pas dans un âge à inſpirer beaucoup d'amour à une jeune Perſonne, ſes manieres n'avoient pas laiſſé de la toucher, & elle commençoit à ſentir qu'elle auroit eſté fâchée de ne le plus voir: Elle n'en ſçavoit pas bien la raiſon, & peut-eſtre que la vanité s'eſtoit emparée de ſon cœur auſſi-bien que l'amour. Il fallut pourtant écrire, malgré tout ce qu'elle ſentoit. Elle n'oſa pas meſme en rien

témoigner à ſa Sœur; mais elle ne ſe cacha pas ſi bien, qu'elle ne laiſſaſt échaper quelques ſoûpirs que cette judicieuſe Perſonne ne voulut pas entendre. La Lettre qu'elle luy fit écrire eſtoit toute pleine d'eſtime & de reſpect, & marquoit à Leonidas que lors que ſa paſſion ſeroit ſçeuë, elle ne luy apporteroit point de gloire, & que quelque avantage qu'elle en reçûst, elle ne laiſſeroit pas de nuire à ſa réputation, & qu'elle luy devoit eſtre

chere, s'il eſtoit vray qu'il eut autant d'amour pour elle qu'il luy en avoit fait voir. Celie adjoûtoit qu'en conſideration de l'amour qu'il avoit pour elle, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour ſe faire vouloir ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Leonidas lût cette Lettre avec beaucoup d'émotion, mais il ne pût lire la fin ſans colere. Il y répondit auſſitoſt, & fit toûjours voir à Celie la meſme ardeur & la meſme ſoûmiſſion; mais il écrivit à Lucille une Lettre

pleine d'emportement. Il luy manda que ſa Sœur avoit des Confidens qui ſe trouveroient mal des conſeils qu'ils luy donnoient. Il adjoûtoit que Celie n'avoit point écrit d'elle-meſme, *qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour ſe faire vouloir ce qu'il ſouhaitoit.* C'eſtoit l'endroit de la Lettre de Celie qui l'avoit le plus choqué, & ce fut ce qui l'obligea d'écrire à Lucille, qu'il ſoupçonna d'abord d'avoir dicté la Lettre de ſa Sœur. Lu-

cille connut bien qu'il la ſoupçonnoit; mais comme elle avoit de l'eſprit, elle n'en témoigna rien. Leonidas en eut du dépit, & ſa prudence l'irrita. Il luy dit quelques jours apres à elle-meſme, & adjoûta que Celie luy avoit tout avoüé, Lucille querella ſa Sœur; & Leonidas, dont l'eſprit eſtoit propre à des intrigues plus élevées, n'eut pas de peine à broüiller les deux Sœurs. Il y trouva l'eſprit de Celie tout diſpoſé: Elle commençoit à

ſe ſentir, & ne ſouffroit plus qu'avec chagrin l'empire que ſa Sœur prenoit ſur elle. Lucille voyant qu'il n'y avoit plus de remedes, & qu'elle ne pouroit plus eſtre maiſtreſſe de l'eſprit de ſa Sœur, ſe retira, & l'abandonna à la conduite d'une Sœur aiſnée nommée Ariſtée, qui ſouhaitoit avec beaucoup de paſſion de ſe meſler des affaires de Celie. Chacun s'en trouva bien, car elle n'eſtoit pas ſi ſevere que Lucille. Quelques jours

apres l'union d'Ariſtée & de Celie, Lucille ſe retira chez une de ſes Parentes pour les laiſſer enſemble. Leonidas leur rendit ſouvent viſite, & fut toûjours bien reçeu. Sa paſſion augmentant toûjours, loin de diminuer, Celie ſe vit bientoſt logée dans une Maiſon magnifique & richement meublée; & Leonidas pouvant alors la voir plus commodément & à ſes heures de loiſir, alla ſouvent paſſer les ſoirées chez elle, apres avoir pendant

dant tout le jour donné ſes ſoins aux Affaires les plus importantes de l'Eſtat. Jamais Amant ne fut ſi amoureux, ny ſi magnifique; & jamais Amant ne fit tant de bien, & n'en fit tant donner à ſa Maiſtreſſe, puis qu'il fit faire à la Cour beaucoup d'affaires ſous ſon nom, dont elle tira des ſommes tres-conſidérables qu'elle remit entre ſes mains, afin qu'il luy fit profiter cet argent. Les choſes demeurerent quelque temps en cet état, & jamais

Amans ne furent ſi amoureux, ſi contens, ny ſi ſatisfaits l'unde l'autre. Licinius, Parent de Leonidas, & qui luy eſtoit redevable d'une partie de ſa fortune, & qui ſçavoit ſon amour, parce qu'il ne luy cachoit rien, ne pût voir leur bonheur ſans leur porter envie; & quoy qu'il eut une Maiſtreſſe capablede retenir toûjours le plus inſenſible cœur, tous ces charmes ne l'empeſcherent pas de prendre de l'amour pourCelie. Il combatit longtemps cettepaſſion,

& fit tout ce qu'il luy fut poſſible pour la ſurmonter. Il eſtoit au deſeſpoir d'aimer la Maiſtreſſe de ſon Parent, & d'un Parent à qui il avoit tous les jours de nouvelles obligations; & l'infidelité qu'il faiſoit à Hortenſe (c'eſt le nom de celle qu'il aimoit & dont il eſtoit aimé) ne luy cauſoit pas moins de chagrin. Toutes ces conſiderations furent cauſe qu'il balança longtemps s'il ſe declareroit: mais enfin ſon amour l'emporta ſur ſon incerti-

tude; & apres avoir fait connoiſtre ſa paſſion à Celie par toutes les choſes qui précedent ordinairement les declarations d'amour, il l'aſſura de ce que ſes ſoins, ſes yeux, & ſes ſoûpirs, luy avoient déja dit pluſieurs fois, & luy proteſta avec des tranſports tout pleins de tendreſſe & d'ardeur, qu'il l'aimeroit toûjours, quand meſme elle ne répondroit jamais à ſa paſſion. Celie, que mille raiſons devoient empeſcher de trahir Leonidas,

reçeut tres-mal cette declaration; elle s'en irrita meſme, & defendit à Licinius avec toute la fierté dont elle eſtoit capable, de luy dire jamais le moindre mot de ſon amour. Il ne luy promit rien; il eut raiſon, il ne luy auroit pas tenu ſa parole, puis que dés le lendemain il luy fit connoiſtre tout ce qu'il ſentoit avec des paroles bien plus preſſantes. On eſt ordinairement timide le jour d'une declaration, & on ne dit pas tout ce que l'on

a réſolu de dire : mais quand ce premier pas eſt une fois fait, & qu'un Amant a vaincu la timidité qui accompagne ſon amour lors qu'il n'en a pas encor parlé, il en dit ſouvent plus qu'il ne voudroit, & meſme plus qu'il ne devroit. C'eſt ce que fit Licinius ; il ne laiſſa échaper aucune occaſion de parler à Celie ſans l'entretenir de ſon amour ; & quand il en eſtoit empeſché, il luy en donnoit toutes les marques muettes dont un Amant eſt

capable. Celie luy repreſenta pluſieurs fois tout ce qu'il devoit à Leonidas; mais toutes ces conſidérations ſont foibles, quand l'amour eſt violent. Il eſt aiſé de juger que le ſien le fut, puis qu'il ne ſe contenta pas d'en parler pluſieurs fois à Celie, & qu'il luy écrivit avec les termes les plus paſſionnez que peut inventer un Amant, tout ce qu'il luy avoit dit pluſieurs fois. La ſurpriſe de Celie fut grande, & elle eu lieu de s'étonner,

n'ayant jamais crû que Licinius qui avoit de l'eſprit, fut aſſez aveuglé pour luy donner par écrit des preuves de la paſſion qu'il avoit pour elle. Il devoit appréhender qu'elle ne les montrât à Leonidas, comme elle fit quelque temps apres : mais comme elle craignoit de le perdre, ce ne fut qu'avec bien de la peine, & qu'apres s'eſtre apperçeuë que Leonidas avoit remarqué la paſſion de ſon Parent. Elle crût qu'elle ſe rendroit coupa-

ble à la cacher plus longtemps, & qu'elle en devoit parler à Leonidas avant que Leonidas luy en parlaſt ; ce qu'elle fit, ſans rendre pourtant Licinius auſſi coupable qu'il l'eſtoit. Quoy qu'une Femme n'aime pas toûjours tous ceux qui ſoûpirent pour elle, elle leur en ſçait quelquefois bon gré, & ne les punit pas toûjours. Encor que Leonidas ne doutaſt point de l'amour de Licinius, il tâchoit dans de certains momens de ſe perſuader à

luy-meſme qu'il ſe trompoit : mais quand Celie l'eut aſſuré de ce qu'il appréhendoit de ſçavoir au vray, il en eut une douleur mortelle. Quoy que Celie ne répondit point à ſa paſſion, cette douleur donna beaucoup de chagrin à cette belle Perſonne; elle crût que Leonidas pouroit la ſoupçonner; & voyant que ſa douleur & ſon inquiétude redoubloient de moment en moment, elle ſe réſolut de luy montrer les Lettres qu'elle avoit re-

çeuës de Licinius. Ce fut un coup de foudre pour Leonidas ; il ne voulut pourtant point s'en plaindre à ſon Parent ; & puis qu'il ne luy diſt rien, il falloit qu'il en fut empeſché par de bonnes raiſons. Les choſes demeurerent quelque temps en cet état, c'eſt à dire que Leonidas fut toûjours beaucoup chagrin, Licinius fort amoureux, & Celie toûjours importunée : mais l'amour vouloit qu'elle la fut davantage, car le Prince fit un

voyage où Leonidas fut obligé d'aller. S'il avoit pû s'en diſpenſer, il ſeroit demeuré avec beaucoup de joye aupres de ſon aimable Celie ; mais il eſtoit abſolument neceſſaire qu'il fut au voyage. Il partit avec une douleur qui ne ſe peut exprimer ; il avoit raiſon d'en avoir, il quittoit ſa Maiſtreſſe, & laiſſoit un Rival aupres d'elle. Il ne croyoit pas que ce Rival fut aimé, mais il appréhendoit qu'on ne l'aimaſt. L'amour fait voir tous les

jours des choſes plus ſurprenantes. Si Leonidas fut au deſeſpoir de partir, & ſi Celie en eut beaucoup de chagrin, Licinius en eut beaucoup de joye : Il crût qu'il profiteroit de l'abſence de ſon Parent, qu'il verroit plus ſouvent Celie, qu'il luy parleroit plus commodément de ſon amour, qu'il luy en feroit mieux connoiſtre l'excés, & que l'abſence de Leonidas pouroit le faire oublier. Il ne tint pas à luy, il y travailla de tout ſon

poſſible, & fit tout ce qu'un Amant peut s'imaginer pour ſe faire aimer & pour faire oublier ſon Rival. Il n'eut pas tout le temps qu'il ſouhaitoit pour venir à bout de ſes deſſeins. Leonidas ne pouvant vivre ſans voir Celie, ſe repreſentoit à tous momens ſon Rival aupres d'elle; & ne pouvant ſuporter ny les peines de l'abſence, ny les cruelles inquiétudes de ſa jalouſie, il envoya querir Celie, qui le fut auſſitoſt trouver avec un équipage

où le Prince eſtoit allé; mais quelque eſprit que l'amour inſpire aux Amans, il n'en pût trouver d'aſſez bonnes, & rien n'auroit eſté capable d'empeſcher Leonidas d'en connoiſtre le ſujet. Il fallut donc que cet Amant ſouffrit à ſon tour les maux de l'abſence dont ſon Rival alloit eſtre guery, & qu'il vit partir Celie. Il en fut au deſeſpoir, & ſa douleur augmenta encor, lors qu'au moment de ſon départ il remarqua la joye que cette charmante

digne de celuy qui la mandoit, & qui auroit encor eſté plus grand & plus magnifique, s'il n'eut pas eſté à propos d'en retrancher les choſes qui auroient fait trop d'éclat. Ce revers de fortune fit à ſon tour connoiſtre à Licinius que nul Amant ne ſe peut dire heureux; & c'eſt avec raiſon, puis qu'il y a trop de choſes à craindre dans l'Empire d'Amour. Il eut bien voulu aller avec Celie, ou du moins trouver quelques raiſons pour faire le voyage

charmante Perſonne reſſentoit d'aller trouver Leonidas. Il crût que ſes ſoûpirs & ſes larmes pouroient la moderer; mais il ſe trompa: Toute la tendreſſe qu'il luy fit paroiſtre, ne la toucha point; & la joye qu'elle avoit de partir, l'empeſcha de ſonger à toute autre choſe qu'au voyage qu'elle alloit faire. Elle dit adieu à Licinius avec une gayeté pleine d'enjouëment qui luy perça le cœur. Le dépit & la douleur qu'il en eut, furent in-

concevables; mais quand elle luy auroit fait voir toute la tendreſſe imaginable, il n'auroit pas eu moins de chagrin de la voir partir, tant il eſt vray qu'il eſt difficile d'eſtre content quand on aime. La joye que Celie eut d'aller trouver Leonidas; le peu de chagrin qu'elle eut de le quitter, & la dureté qu'elle luy fit voir en luy diſant adieu, ne furent pas capables d'alterer ſon amour: Il réſolut d'eſtre toûjours conſtant, & d'avoir toûjours autant

d'ardeur pour ce charmant objet, qu'il commençoit d'avoir d'indiférence pour Hortenſe. Cette Amante infortunée qui ſçavoit ſon infidelité, n'oſoit preſques s'en plaindre; elle craignoit de le fâcher; & ſçachant qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour la quiter, elle ne luy en vouloit pas fournir, en luy reprochant ſon manquement de foy. Elle le vit pendant l'abſence de Celie plus ſouvent qu'elle n'avoit accoûtumé; mais, helas, quelle

veuë! Il eſtoit aupres d'elle ſans luy parler & ſans la voir: Il ne ſongeoit qu'à Celie; & la miſerable Hortenſe voyoit bien que les ſoûpirs qu'il pouſſoit n'alloient pas vers elle. Jugez de l'état où elle eſtoit, & de ſa douleur: c'eſtoit pourtant la plus grande joye qu'elle eut euë depuis longtemps, car la preſence de Licinius luy eſtoit chere, & il venoit plus ſouvent chez elle qu'il ne faiſoit avant le depart de Celie. Il y eſtoit en repos, per-

ſonne ne l'y venoit troubler; & celle qu'il aimoit ſi tendrement eſtant à la campagne, il ne pût ſe défaire de l'habitude qu'il avoit priſe d'aller chez celle qu'il n'avoit pas aimée avec moins d'ardeur. Hortenſe eſtant un jour ſeule, & déplorant ſon malheur, en donnant un libre cours à ſes larmes, Licinius entra dans ſa Chambre avec un viſage plus guay qu'à l'ordinaire, & luy dit que la Cour reviendroit pluroſt qu'on avoit crû, & qu'il en

venoit de recevoir des nouvelles. Que vous eſtes cruel, luy répondit Hortenſe, de me venir tenir ce diſcours avec un viſage ſi riant! & que ne me cachez vous voſtre joye, puis que ce n'eſt pas moy qui la cauſe! Il fut un peu ſurpris de cette réponſe: mais comme cetre Beauté ne le touchoit plus, & qu'il connut bien le ſujet qui la faiſoit parler, il ne luy repliqua rien, mais il changea de diſcours, & fit auſſitoſt tourner la converſation ſur

des choſes indiférentes. La Cour revint quelques jours apres, & Licinius recommença de voir Celie avec autant d'empreſſement qu'il avoit fait avant ſon depart. Il luy donna de nouveaux témoignages de ſa paſſion; & quelque defenſe qu'elle luy fit de luy écrire, il ne luy obeït pas. Elle le redit à Leonidas, qui le ſuporta moins patiemment qu'avant ſon voyage, & qui dit que cet amour le feroit mourir. Il tomba malade quelques

jours apres; ſa maladie ne dura pas longtemps, & il mourut ſans avoir mis d'ordre aux affaires de Celie, qui publia qu'il avoit de l'argent à elle, qu'elle luy avoit laiſſé pour faire profiter. La mort de Leonidas ne changea point le cœur de Celie; Licinius ne le pût toucher; & peut-eſtre qu'elle auroit moins ſouffert ſa preſence qu'auparavant, s'il ne luy eut témoigné qu'il vouloit prendre ſoin de ſes affaires, & qu'il luy feroit rendre les ſommes

ſommes qu'elle diſoit que Leonidas avoit à elle. Ces offres ne déplûrent pas à Celie; elle les écouta d'abord ſans les accepter, & les reçeut quelque temps apres. Cela luy donna lieu d'avoir commerce avec elle, & de recevoir de ſes Lettres; & quelquefois meſme quand elle avoit quelque choſe de preſſé à luy dire, elle alloit le trouver chez luy. Pendant toutes ces entreveuës, Hortenſe eſtoit accablée de jalouſie & de douleurs & dés

que Leonidas fut mort, elle appréhenda que Celie ne donnaſt ſon cœur à Licinius; & comme elle vouloit ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit, & qu'il ne luy eſtoit pas ſouvent facile, elle feignit de ſe mettre avec Licinius, ſur le pied qu'il ſouhaitoit, & de vivre avec luy comme une Amie commode, qui ne trouvoit meſme rien à redire à tout ce qu'il faiſoit. Il crût facilement ce qu'il ſouhaitoit, & peu à peu il luy ouvrit ſon cœur, & luy fit voir

tout l'amour qu'il avoit pour elle. Quoy qu'elle en ſentit une douleur qu'il eſt impoſſible d'exprimer, elle la cacha ſi bien, qu'elle fit aiſément croire à Licinius qu'elle n'avoit plus d'amour pour luy. Cependant les affaires de Célie n'avançoient guére, & cet Amant paſſionné ne la ſervoit pas utilement. Il l'entretenoit d'eſpérances frivoles, & luy promettoit de jour en jour ce qu'il ne luy pouvoit tenir. Ce n'eſtoit pas ſa faute; s'il avoit pû davantage, il

l'auroit fait avec joye: On ne ſouhaite rien tant que de ſervir ce qu'on aime. Sa bonne volonté n'empeſcha pas que Celie ne fût ſouvent mal ſatisfaite du mauvais ſuccés de ſes affaires, & qu'elle ne le querella quelquefois; de maniere qu'ils étoient ſouvent broüillez, & meſme que Celie fut une fois longtemps ſans le vouloir voir. Il n'oublia rien pour ſe remettre bien avec elle; & apres avoir tenté toutes ſortes de moyens, il ſe ſou-

vint que depuis qu'il voyoit Hortenſe, comme Amy, elle eſtoit auſſi devenuë Amie de Célie, & qu'elle la voyoit ſouvent; & l'amour ayant troublé ſa raiſon, il fut aſſez aveuglé pour croire qu'elle le raccommoderoit avec ſa Maîtreſſe. Il l'en pria; elle luy promit de la voir, & dés le lendemain elle fut trouver Celie, apres luy avoir fait dire qu'elle vouloit l'entretenir une apres-diſnée entiere; ce qu'elle fit. Elle luy conta toutes ſes amours

avec Licinius, luy fit connoistre qu'elle l'aimoit encor, & luy dit qu'elle n'avoit feint d'estre devenuë son Amie, qu'afin de pouvoir découvrir tout ce qui se passoit entr'elle & luy, & qu'elle estoit ravie d'avoir connu qu'elle n'avoit pas autant d'amour pour luy qu'il en avoit pour elle, qui l'avoit priée de les racommoder, mais qu'elle la venoit prier de n'en rien faire. Elle adjoûta qu'elle ne pouvoit plus suporter les peines que l'infidelité

de Licinius luy faisoient souffrir; & que si elle se racommodoit avec luy, elle sentoit bien qu'elle en mourroit. Celie luy rendit confidence pour confidence: Elle l'assura qu'elle n'aimoit point Licinius; elle luy parla de ses persécutions; & pour luy faire mieux croire qu'elle ne le vouloit jamais aimer, elle luy donna plusieurs de ses Lettres. Hortense la crût, & Celie estoit persuadée elle-mesme de ce qu'elle luy disoit; mais elle ne sça-

voit pas que l'Amour en avoit ordonné tout autrement, & qu'apres une si longue resistance son cœur deviendroit sensible pour Licinius. Il se laissa toucher par ses soins, par ses services, & par ses soûpirs. La malheureuse Hortense n'eust pas plutost appris cette nouvelle, qu'elle sentit un saisissement qui luy fit croire qu'elle mourroit bientost. Sa pensée ne fut que trop veritable; & peu de jours apres ayant senty que les forces luy man-

quoient, elle brûla toutes les Lettres de Licinius, & toutes les hardes qu'il luy avoit données, & elle jetta mesme dans le feu tous les Bijoux qu'elle en avoit reçeus, de peur que sa Rivale ne s'en parast. Elle mourut quelque temps apres. Licinius & Celie donnerent quelques larmes à sa mort; mais la douleur qu'ils en eurent, ne les empescha pas de s'aimer. Cette passion dure encore, & selon toutes les apparences, elle ne

finira pas ſi-toſt; & l'on pourroit le dire avec quelque ſorte de certitude, s'il y avoit quelque choſe d'aſſuré en amour.

L'Hiſtoire de Leonidas eſtant finie, on en parla diverſement; mais chacun demeura d'accord qu'elle eſtoit vraye, & pluſieurs dirent les veritables noms de ceux à qui elle eſtoit arrivée, & adjoûterent qu'ils croyoient qu'Hortenſe eſtoit Gréque. On ne blâma aucun des Intereſſez dans

cette Hiſtoire; & comme l'amour excuſe tout, ils furent tous juſtifiez. On parloit encor de la paſſion de Leonidas, lors qu'une Femme de la Compagnie, qui devoit dans peu de jours faire un voyage ſur Mer, nous dit que nous parlions de l'amour bien à noſtre aiſe; & que ſi quelque Corſaire la prenoit, & devenoit amoureux d'elle, elle n'en pouroit entendre parler avec tant de plaiſir. Vous ne devez point, luy repartit-on, appréhender

d'eſtre priſe; & Monſieur le Chevalier de S. Chaumont, Major des Vaiſſeaux du Roy au Levant, luy a apporté un Traité de Paix qui a eſté conclu avec le Roy de Thunis par Monſieur le Marquis de Martel, Lieutenant General de ſes Armées Navales ſur la Mediterranée. Si je ne crains point d'eſtre prife ſur Mer répondit la Dame, je doy appréhender de faire naufrage. On rencontre par tout la mort, luy repartit une de ſes Amies; & ſi l'E-

loquence avoit pû l'empeſcher de triompher du Pere Senaut, nous n'aurions pas perdu ce grand Homme, puis qu'il l'auroit ſans doute perſuadée de le laiſſer vivre encore. Rien ne nous peut garantir de ſes traits, dit alors une Perſonne de la Compagnie, puis que les nombreuſes Armées du Roy de Tafilette ne les ont pas arreſtez un moment, & qu'il a eſté empoiſonné par une de ſes Femmes. Laiſſons-là les morts, & ne parlons que de Feſtes, dit

alors une jeune Coquette. Je voudrois, poursuivit une autre, que l'on m'en donnast une comme celle dont Monsieur régala derniere-ment la Cour à S. Cloud, & dont Monsieur Guichard avoit pris le soin. Monsieur Guichard, continua la mes-me, est un Gentilhomme ordinaire de Monsieur, dont les Ouvrages ont fait du bruit, & qui a beaucoup d'invention. La Feste de S. Cloud en est une preuve; jamais l'on n'avoit fait de pareilles illuminations; &

les clartez redoublans par la reflexion des Miroirs oppose'z qu'il avoit placez en mil endroits, on eut dit que les torrens d'eau coulоient avec ceux de feu. Comme la diversité plaist, on quitta cet entretien, pour parler de la guerre de Monsieur le Duc de Savoye contre la Republique de Génes. La Cour de Savoye vous estant connuë, je croy que vous entendrez parler avec plaisir de ceux qui se sont signalez dans cette guerre. Le Comte Catalan,

les Marquis d'Est, de Livourne, de la Pierre, de Parelle, avec les Comtes de Roüere & de la Trinité, & le Chevalier d'Aglié, ne pouvant se résoudre à demander une Capitulation dans Castelvecchio, où ils estoient assiegez par neuf mille Hommes, s'ouvrirent un passage l'épée à la main, & forcerent six Barricades en des endroits presques inaccessibles; ce qui surprit beaucoup les Ennemis, qui s'estant saisis de toutes les avenues, ne s'attendoient pas

pas de voir des effets d'une valeur dont les François donnent tous les jours des marques. On parla dernierement de cette valeur en bon lieu, reprit un autre; & l'Academie Françoise estant venuë faire compliment au Roy sur ses Conquestes, Monsieur Peraut Chancelier de cette Compagnie, & qui portoit la parole, se fit admirer. On alloit luy donner les loüanges qui luy estoient deuës, lors qu'un des Amis de la Maistresse du Logis entra

avec précipitation, & dit d'une voix qui fit tourner ſur luy tous les yeux de l'Aſſemblée, que la Republique de Holande eſtoit finie, puis qu'elle avoit perdu ſes Brutes & ſes Caſſies. On luy demanda l'explication de ces paroles, & il raconta l'Hiſtoire de la mort de Meſſieurs de With. Pluſieurs raiſonnerent ſur cette avanture, & les plus judicieux en parlerent peu, parce qu'il y a des choſes ſur leſquelles on ne doit pas riſquer de dire tout

ce qu'on penſe, à cauſe que l'on ſe peut tromper. La mort de ces deux illuſtres Victimes ayant fait retourner la Converſation ſur le Chapitre de la guerre, on s'en entretint quelque temps, & l'on donna beaucoup de loüanges à Monſieur le Marquis de Florenſac, Fils de Monſieur le Duc d'Uzés, qui dans une eſcarmouche aux environs de Maëſtrich, avoit fait depuis peu des actions ſurprenantes, & tué de ſa main pluſieurs Officiers

Laiſſons leurs manes en repos, dit alors un jeune Abbé, & parlons des nouveaux Ambaſſadeurs; car vous ſçavez, continua-t-il, que Monſieur le Marquis de Feuquieres doit aller en Suede en cette qualité, Monſieur le Duc de Vitry en Bavieres, Monſieur le Marquis de Vaubrun-Nogent pres de Monſieur l'Electeur de Mayence, & que Monſieur le Marquis d'Angeau doit aller aupres des Electeurs de Tréves & Palatin. On s'entretint quel

que temps de tous ces Meſſieurs, & l'on dit que ces Emplois n'eſtant confiez qu'à des Perſonnes d'eſprit, le choix qu'on avoit fait d'eux pour les remplir, eſtoit une marque qu'ils en avoient beaucoup. La Converſation tourna en ſuite ſur les Vapeurs, & l'on dit que c'eſtoit une maladie à la mode. Pluſieurs dirent qu'on n'en mouroit pas; d'autres ſoûtinrent le contraire, & aſſurerent que Monſieur le Marquis de Plancy, Fils de Monſieur

de Guenegaud, en eſtoit mort depuis peu de jours. Une maladie plus ordinaire que celle-là, reprit un autre, & dont pluſieurs voudroient mourir, puis que c'eſt la vieilleſſe, nous ravit il y a quelques jours un grand Homme, puis qu'elle mit Monſieur Varin au tombeau. Il eſtoit Intendant des Baſtimens du Roy, & Maiſtre de la Monnoye, & c'eſt à luy qu'eſt deuë non ſeulement l'invention du Loüis d'or, mais encor celle de toutes les eſpeces

d'or & d'argent de la fabrique au moulin. Il eſtoit admirable pour le creux & le poinçon. Jamais Peintre n'a eu l'imagination ſi forte; & ſur la ſimple deſcription qu'on luy faiſoit des traits du viſage d'une Perſonne, il en faiſoit un Portrait reſſemblant. Il n'eſtoit pas moins grand Statuaire que grand Peintre; & le Buſte du Roy qu'il a fait dans le temps que le Chevalier Bernin eſtoit a Paris, a ſi bien parlé à ſa gloire, qu'on ne luy ſçau-

roit donner trop de loüanges; & depuis ce temps il a fait la Figure de Sa Majeſté de ſa hauteur, & luy a donnée par Teſtament. Il travailloit, quand il eſt mort, à l'Hiſtoire du Roy en medailles, & à celles de la Guerre & de la Paix. Toutes ces choſes furent écoutées avec attention; & cette mort fit parler de celle de Monſieur le Febvre de Saumur. C'eſtoit un des ſçavans Hommes de noſtre Siecle, qui ſçavoit toutes les Langues, & qui eſtoit connu

connu par tout le Monde. C'eſt trop parler de morts, interrompis-je, dans une Ruelle Galante, & cette converſation ne doit pas plaire aux Dames: Il faut pourtant, repartit l'Abbé, parler encor de la mort de Monſieur le Cardinal d'Eſte, & du merite de ce Prince. Vous ne pourriez, luy repartit-on, nous entretenir ſeulement de la fermeté qu'il a fait voir en pluſieurs occaſions, ſans parler toute l'apreſdînée. Je voy bien, dit alors un

Homme d'Armée, que je ſerois mal écouté, ſi je parlois de la mort de Monſieur de Chamilly; non pas qu'il ne merite d'eſtre regretté, mais parce qu'une converſation ſi triſte, n'a pas dequoy plaire au beau Sexe. Changeons donc de diſcours, reprit une Femme qui ſe piquoit de bel eſprit, & voyons comment nous pourions appliquer cette Prophetie au temps preſent. Elle tira auſſi-toſt un papier de ſa poche, & lût ce qui ſuit.

Quand le 2. apres 7. ſuivra le 6. & 1.
Le Siuol 12. & 2. ſera veu d'un chacun,
Viſitant ſes Voiſins avec un grand Bagage,
Aller ſur Pont d'airain ſe vanger du Fromage.

Le Pont d'airain, & le Fromage, firent croire à pluſieurs que cette Prophetie regardoit la Guerre de Holande; mais ils trouverent beaucoup d'obſcurité dans le reſte, & le Pont d'airain ne les auroit pas moins embaraſſez, avant que le Roy eut fait faire des Bateaux d'airain, que tout Paris vit

l'année derniere. Apres que chacun ſe fut regardé long-temps, & que l'on eut dit beaucoup de méchantes choſes qui ne développerent point le ſens de la Prophetie, l'Abbé dont j'ay déja parlé l'expliqua de la ſorte.

Quand le 2. apres 7. ſuivra le 6. & 1. C'eſt à dire quand nous ſerons en 1672. *le Siuol*, Louis, *12. & 2.* ſont 14. *Louis 14. ſera veu d'un chacun, &c.* Je n'explique point le reſte, pourſuivit-il, parce que tout le monde

l'entend. Chacun ayant retourné le *Siuol*, & ayant trouvé *Louis*, toute la Compagnie trouva l'explication juſte, & donna beaucoup de loüanges à l'Abbé, qui par modeſtie ne voulant pas les écouter, prit congé de la Compagnie. Pluſieurs ſortirent avecque luy, & je fûs de ce nombre. Voila, Madame, la converſation où je me trouvay ce jour-là; & comme les Nouvelles y furent dites avec quelque ſorte d'enchaiſnement, j'ay crû qu'elles vous

plairoient davantage, ſi je vous les racontois de la maniere qu'elles furent debitées. Je ne ſçay ſi elles vous ennuyëront ; mais peut-eſtre que l'Hiſtoire qui ſuit, & que j'appris quelque temps apres, pourra vous délaſſer ; Elle eſt tres-veritable, tout Paris en a parlé long-temps, mais les circonſtances que vous en allez apprendre en eſtoient encore inconnuës.

LA FEMME AUX DEUX MARIS.

NOVVELLE.

Licaſte & Lucinde ayant crû ſe tromper l'un l'autre en ſe mariant, ſe tromperent tous deux ; car Licaſte croyoit que Lucinde avoit beaucoup de bien, & Lucinde eſtoit perſuadée que Licaſte eſtoit fort riche: Cependant ils eſtoient

tous deux gueux ; mais ils avoient en récompenſe un eſprit d'intrigue, qui les empeſcha de ſe deſeſperer lors qu'ils ſe furent apperçeus qu'ils s'eſtoient trompez: Comme l'amour n'avoit pas fait leur Mariage, & qu'ils ne cherchoient que du bien, ils reſolurent de mettre toutes choſes en uſage pour en avoir, & de paſſer par deſſus tous les ſcrupules qui auroient arreſté des Gens moins intereſſez, & qui auroient moins ſouhaité de vivre

commodément, & de goûter les delices de la vie. Apres s'eſtre affermis dans cette penſée, & s'eſtre promis de ſe ſervir l'un l'autre, & de s'aider de tout leur eſprit, ils trouverent moyen de faire quantité de choſes qui les firent vivre aſſez commodément, mais qui ne les enrichirent pas ; ce qu'ils ſouhaitoient ardamment, & ce qui leur faiſoit rechercher toutes les occaſions de faire une bonne affaire qui pût les faire vivre avec tout l'éclat qu'ils

desiroient, & leur donne du bien pour toûjours. Licaste n'ayant que ce dessein en teste, faisoit tous les jours de nouvelles connoissances, & vivoit d'une maniere qui faisoit croire à tout le monde qu'il avoit beaucoup de bien, & qu'il estoit d'une naissance illustre. Comme il n'avoit point d'autres affaires que celles de voir sans cesse tous ceux qu'il connoissoit, & qu'il faisoit tous les jours de nouveaux Amis, il fit connoissance avec un Gentil-

homme de Campagne, parce qu'il avoit beaucoup de bien, & qu'il se trouvà d'humeur à donner dans les panneaux qu'il fit dessein de luy tendre. Il le vit presque tous les jours pendant plus d'un mois; il entra dans toutes ses affaires, & prit la conduite d'une partie; de maniere que Robinval (c'est le nom de ce Campagnard) ne pouvoit presque plus se passer de luy. Licaste voyant qu'il avoit une grande confiance en luy, crût qu'il estoit

temps de jetter les fondemens de ce qu'il avoit resolu, & luy dit plusieurs fois, mais dans des temps differens & sans trop appuyer sa proposition, qu'il devoit se marier. Robinval n'y fit pas d'abord toute la reflexion que Licaste auroit voulu; mais enfin apres y avoir bien resvé, il luy dit un jour qu'il avoit resolu de prendre une Femme, & mesme qu'il vouloit luy faire beaucoup de bien, parce qu'il n'estoit pas juste qu'il tirât une Femme du

sein de ses Parens, & qu'il luy fit quitter une belle Ville pour le suivre à la Campagne, sans qu'elle trouvât beaucoup d'avantages avec luy. Il fit plus, il pria Licaste de luy chercher une Femme, & luy dit qu'il n'en vouloit prendre une que de sa main. Quoy que Licaste ne souhaitât autre chose, & qu'il l'eust amené au but où il desiroit, il ne témoigna aucun empressement de satisfaire à ses volontez. Il luy dit qu'il se devoit bien consulter sur

une ſi grande affaire, & que cependant de ſon coſté, il luy chercheroit à loiſir un Objet qui fut digne de luy; qu'il ne falloit pas précipiter un tel choix, & qu'avant de prendre une Femme, il falloit la bien connoiſtre. Quelques jours s'eſtans écoulez, Robinval demanda à Licaſte s'il n'avoit encore jetté les yeux ſur perſonne: & Licaſte l'aſſura que dans peu de temps il luy donneroit des nouvelles de ce qu'il ſouhaitoit, & qu'il avoit déja fait faire

quelques enqueſtes d'une Perſonne dont il croyoit qu'il ſeroit tres-ſatisfait. Robinval le remercia, & le pria de continuër de le ſervir. Licaſte luy promit qu'il le feroit; & quelque temps apres il luy declara que celle ſur qui il avoit jetté les yeux, eſtoit une jeune Veufve: Il luy en fit une peinture ſi avantageuſe, que le Campagnard en devint éperduëment amoureux. Quelques jours enſuite il luy parla de ſon eſprit; & apres luy avoir

fait connoiſtre qu'il répondoit aux charmes de ſon corps, il luy exagera ſa bonté & la maniere dont elle avoit veſcu avec ſon defunt Mary, dont elle avoit toûjours eſté amoureuſe: Il luy dit que ſi elle l'épouſoit, elle l'aimeroit de meſme, & qu'il en eſtoit tres-aſſuré. Toutes ces choſes firent redoubler l'amour de Robinval. Il remercia Licaſte, non ſeulement avec des paroles obligeantes, mais encor avec des Preſens conſiderables, & le conjura qu'il

qu'il pût bien-toſt voir Luciane (c'eſt le nom que Licaſte donna à cette Veufve.) Le jour fut pris pour cette entreveuë, le Campagnard ſe fit habiller à la mode, & n'oublia rien pour donner à ſa Maiſtreſſe autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Ce jour qu'il croyoit le plus heureux de ſa vie eſtant arrivé, quoy qu'il ne dût voir Luciane que l'apreſdînée, ſon impatience le fit lever deux heures plus matin qu'il n'avoit accouſtumé. Il diſna

dés onze heures, & attendit Licaſte juſques à quatre, avec une inquietude amoureuſe qui le faiſoit ſouvent promener dans ſa Chambre avec autant de précipitation, que s'il euſt eu beaucoup de chemin à faire. Dés qu'il vit entrer Licaſte, il courut au devant de luy tout tranſporté de joye. Hé bien, luy dit-il en l'embraſſant avec un air ſatisfait, c'eſt donc aujourd'huy que je verray l'incomparable Luciane. Je ſuis bien fâché, luy repartit Licaſte

avec un air triſte, d'eſtre obligé de vous venir dire que Luciane ne ſçauroit vous voir aujourd'huy, Elle n'a pû ſe diſpenſer de ſortir avec un de ſes Oncles, qui l'a preſſée avec toutes les inſtances poſſibles, de venir avec luy ſolliciter un Juge qu'elle connoiſt, & qui meſme eſt Rapporteur d'un grand Procez que ſon Oncle a depuis dix ans, & que l'on doit juger demain. Le Campagnard fut inconſolable, mais il trouva que Luciane avoit raiſon d'eſtre

ſortie avec ſon Oncle, & dit qu'elle n'auroit pû luy refuſer ſa demande, ſans eſtre blâmée de tout le monde. Il pria Licaſte d'aſſurer cette Belle, qu'il avoit eu beaucoup de chagrin d'apprendre qu'il ne la verroit pas ce jour là, & qu'il mouroit d'impatience de l'aſſurer luy-meſme de la paſſion qu'il avoit pour elle. Licaſte ne differoit ſi long-temps à luy faire voir celle qu'il luy deſtinoit pour Femme, qu'afin qu'il luy euſt plus d'obligation

de tous les pas qu'il croyoit qu'il faiſoit pour ſon ſervice, & de toutes les peines qu'en apparence il prenoit pour luy. Il le vint trouver le lendemain, & luy dit que Luciane eſtoit encore ſortie avec ſon Oncle, pour ſolliciter le Procez qui devoit eſtre jugé ce jour là; mais qu'il luy avoit pris ſon Portrait, afin qu'il la pût du moins voir en peinture. Robinval admira ce Portrait, il trouva Luciane beaucoup plus belle que Licaſte ne luy avoit dit, &

en eſtant devenu encor plus amoureux, il le conjura de faire en ſorte que les choſes ne trainaſſent point en langueur. Licaſte l'aſſura qu'il alloit y travailler de tout ſon pouvoir & luy jura que le lendemain il luy feroit voir Luciane. Avant de vous parler de cette entreveuë, il eſt neceſſaire que vous ſçachiez, pour l'intelligence de cette Hiſtoire, que tous les Amis de Licaſte ne connoiſſoient point ſa Femme. Les raiſons en ſont en grand nom-

bre, & tous ceux qui ſe meſlent d'autant d'affaires que luy, ne découvrent jamais leur logis. Il ne diſoit pas à tout le monde qu'il eſtoit marié, & il eſtoit ſouvent important pour luy qu'on ne le ſçeut point. Comme il paſſoit la pluſpart du temps pour ce qu'il n'eſtoit pas, & qu'il vouloit paroiſtre de Qualité, ceux qui auroient eſté chez luy, ne l'auroient pas trouvé logé comme il auroit dû eſtre; & il voyoit tant de monde, qu'il auroit

eſté obligé de recevoir trop de viſites. Toutes ces choſes furent cauſe qu'il cacha toûjours ſa demeure, meſme à la pluſpart de ſes meilleurs Amis; & quand il avoit des Affaires bien preſſantes, il donnoit des rendez-vous dans les plus fameuſes Auberges dont il alloit deux jours auparavant occuper les plus beaux Appartemens. Ayant toûjours veſcu de la ſorte, il eſt aiſé de juger que ſa Femme n'eſtoit guere connuë. Cela n'empeſcha pas qu'il ne la

fit déloger pour venir plus ſeûrement à bout de ce qu'il avoit réſolu. Il luy loüa un Apartement dans le Quartier de la Ville le plus éloigné de celuy où elle demeuroit; & quelques jours avant qu'il la fit démenager, il donna congé à la Perſonne qui les ſervoit, & n'en reprit point juſqu'à ce qu'elle fut dans ſon Apartement nouveau. Elle y fut à peine entrée, qu'il la fit habiller en Veuve, & qu'il luy dit de choiſir elle-meſme des

Gens pour la ſervir, afin qu'il ne fût point connu pour ſon Mary; & dés-lors il ne paſſa chez elle, & dans tout le Quartier, que pour un de ſes Amis. Toutes les choſes ayant eſté de la ſorte preparées, Licaſte alla trouver Robinval, & luy dit que Luciane l'attendoit. Cet Amant paſſionné monta auſſitoſt avec luy dans le Carroſſe de loüage le plus propre qu'il eut pû trouver dans toute la Ville; & ce Fourbe le mena chez ſa Femme, à deſſein de

l'engager à l'épouſer. On peut s'imaginer qu'il y fut bien reçeu: tout eſtoit bien concerté pour ſa reception, & Luciane y eſtoit depuis long-temps preparée, & avoit bien étudié ſon rolle; auſſi le joüa-t-elle à merveille. Robinval fut ſurpris de ſa beauté: Elle eſtoit naturellement fort blanche; & le deüil relevant encor ſa blancheur, elle parut avec un éclat qui ébloüit ce pauvre Amant. S'il fut ſatisfait de ſa beauté, il le fut encor

plus de ſon humeur: Elle luy parut tres-douce & tres-honneſte; & jamais Amant ne ſortit d'aupres d'une Maiſtreſſe ſi ſatisfait & ſi charmé que fut l'amoureux Robinval. Il pria mille fois Licaſte de preſſer la concluſion de ſon mariage; & pour l'engager à le ſervir avec plus de chaleur, il luy fit de nouveaux preſens. Licaſte luy témoigna qu'il n'épargneroit pas ſes ſoins pour faire reüſſir ce qu'il ſouhaitoit, & qu'il ſe ſerviroit de tout le credit

qu'il avoit ſur l'eſprit de Luciane. Cette Fourbe, inſtruite par ſon Mary, dit à Robinval, lors qu'il la preſſa de ſe marier, qu'elle ne pouvoit y conſentir que l'année de ſon Veuvage ne fut expirée. Licaſte combattit ſes raiſons, & l'obligea enfin de ſe rendre; ce que Robinval n'avoit pû faire: De maniere que le Campagnard crût qu'il eſtoit redevable à Licaſte de la réſolution que Luciane venoit de prendre en ſa faveur. Il l'embraſſa

mille fois pour l'en remercier, & le pria de ſe meſler de ſon Contract, & de diſpoſer de ſon bien ſuivant qu'il le jugeroit à propos. Licaſte, qui ne manquoit pas d'adreſſe, voulut luy faire connoiſtre qu'il n'eſtoit pas moins dans ſes intereſts que dans ceux de Luciane; & pour le mieux duper, il les diſputa meſme avec chaleur contre deux ou trois Hommes qu'il avoit attitrez, & qui devoient paſſer pour Parens de Luciane, & aſſiſter

à ſon mariage. Robinval appaiſa cette diſpute, & paſſa en faveur de Luciane tous les Articles que ces faux Parens voulurent. Le Contract eſtant ainſi arreſté, on jetta un Ban, on acheta les deux autres; & Licaſte trouva moyen de leur faire avoir une Permiſſion de s'aller marier à la Campagne; car malgré toutes les précautions qu'il avoit priſes, il ne laiſſoit pas d'appréhender que ſa Femme ne fut reconnuë. Il mit ſi bien ordre à toutes

choſes, que tout ſe paſſa ainſi qu'il ſouhaitoit. Il ne laiſſa pas de ſentir un cruel chagrin, dés qu'il vit ſa Femme remariée ſans eſtre Veuve, & il ne ſongea qu'à la faire partir. Il luy fit ſçavoir les périls qu'elle couroit auſſi-bien que luy, ſi elle venoit à eſtre reconnuë, & luy dit qu'elle devoit témoigner de l'empreſſement de voir les Terres de ſon Mary; ce qu'elle fit. Ce deſir plût à Robinval: il luy fit croire qu'il eſtoit tendrement ai-

mé; & que puis que Luciane le preſſoit elle-méme de partir, elle n'avoit aucun attachement. Il luy dit de choiſir elle-meſme le jour de ſon depart; ce qu'elle fit. Licaſte fut prié par Robinval d'eſtre de la partie; & ce Campagnard luy fit promettre qu'il paſſeroit deux mois avec luy, & qu'ils ſe divertiroient à chaſſer. Ils partirent donc; & Licaſte eſtant à demy journée de la Ville, & n'appréhendant plus tant, reprit ſa belle humeur: De maniere

qu'ils ſe divertirent bien pendant leur voyage, qui dura trois jours. Dés qu'ils furent arrivez, Luciane ſe mit au Lit par le conſeil de ſon premier Mary. Il luy dit qu'elle devoit dire qu'elle eſtoit indiſpoſée, à cauſe de la fatigue du voyage & du changement d'air; & il demeura d'accord avec elle qu'elle ſe tiendroit au Lit tant qu'elle eut eſſuyé les viſites de tous les Campagnards des environs, & que les rideaux de ſes feneſtres ſeroient

toûjours tirez, afin que n'eſtant point veuë au grand jour, elle ne fut reconnuë de perſonne. Tout reüſſit ſelon leurs ſouhaits; & quand toutes ces viſites furent paſſées, Luciane dit à ſon Mary qu'elle n'avoit pas eu le temps d'eſtre avec luy depuis qu'elle eſtoit arrivée; & qu'afin d'avoir le loiſir de le voir, elle ne vouloit recevoir de viſites de plus d'un mois. Robinval qui la crût amoureuſe de luy, & qui l'aimoit éperduëment, luy promit

qu'elle ne verroit perſonne, & qu'ils ſe divertiroient avec Licaſte; ce qu'ils firent. Luciane paroiſſant de plus en plus charmée de ſon dernier Mary, il gouſtoit ſon bonheur avec joye, lors que peu à peu il devint en langueur. Luciane s'en eſtant apperçeuë, redoubla ſes careſſes: Elle luy fit prendre beaucoup de remedes, qui ne rétablirent point ſes forces. Elle parut au deſeſpoir de ſon mal, dont les Medecins qu'elle envoya querir de

tous coſtez, ne pûrent deviner la cauſe: Ils dirent ſeulement à ſes Parens & à Luciane, qu'ils ne croyoient pas qu'il en réchapaſt. Ce fut alors qu'elle fit éclater ſa douleur, qu'elle s'arracha les cheveux, & qu'elle dit qu'elle ſe vouloit tuer. Les choſes eſtoient en cet état, lors que Licaſte feignit d'avoir reçeu des Lettres, par leſquelles on luy mandoit qu'il avoit des affaires preſſantes qui demandoient ſa preſence. Robinval le pria

de ne s'en point en-aller ſi-toſt, & fit toutes les inſtances pour le faire demeurer, que Licaſte attendoit de luy, (car ſelon toutes les apparences, ſon deſſein n'eſtoit pas de partir avant la mort du Campagnard, dont il n'avoit pas lieu de douter.) Ce pauvre Homme ſentant tous les jours diminuer ſes forces, & voyant la douleur de ſa Femme, qu'il croyoit inconſolable, n'oublia pas de faire toutes les choſes qui pouvoient accommo-

der ſes affaires, quoy que dans ſon Contract de mariage il eut déja beaucoup fait pour elle. Il ſe ſouvint auſſi de Licaſte, & mourut apres avoir fait un Teſtament, où ce Mary de ſa Femme eut bonne part; de maniere qu'ils eurent tous deux preſques tout le bien de ce pauvre Homme, qui mourut ſans avoir le déplaiſir d'apprendre le tour qu'on luy avoit joüé. Il fut à peine enterré, que Luciane qui affectoit d'eſtre inconſolable, dit qu'-

elle ne vouloit point demeurer dans un lieu où ſon Mary eſtoit mort; & que ne voulant pas meſme jamais en entendre parler, elle avoit réſolu de vendre tout le bien qu'il avoit à la Campagne, & de ſe retirer dans un Convent. Malgré toutes les précautions qu'elle avoit priſes pour n'eſtre veuë de perſonne, il fallut neceſſairement parler à ceux qui vinrent pour acheter ſes Terres; mais elle ne parloit à aucun, qu'elle ne l'eut auparavant

examiné ſans en eſtre veuë, de crainte d'eſtre obligée d'avoir affaire à quelqu'un qui la connut. Il ſembloit qu'ayant ſi bien mis ordre à tout, elle ne devoit point eſtre ſurpriſe; cependant elle le fut lors qu'elle s'y attendoit le moins. S'eſtant trouvée indiſpoſée preſques pendant toute une nuit, elle s'endormit le matin à l'heure qu'elle ſe levoit ordinairement. Un Parent de feu Monſieur de Robinval, qui croyoit avoir le privilege d'entrer ſans

qu'on y pût trouver à re-
dire, luy amena un Mar-
chand le meſme matin; &
l'ayant conduit juſques au-
pres de ſon lit, il l'éveilla
par le grand bruit qu'il fit,
& luy preſenta auſſi toſt
celuy qu'il avoit amené.
Il ſe trouva malheureuſe-
ment qu'il eſtoit de ſa con-
noiſſance, & qu'il ſçavoit
qu'elle avoit eſté mariée à
Licaſte, (car ce mariage
n'avoit pû eſtre caché à
tout le monde.) Cet Hom-
me, apellé Argante, l'ayant
reconnuë d'abord, & la

voix de Luciane l'ayant
confirmé dans ſa penſée, il
la ſalüa comme une Per-
ſonne qu'il connoiſſoit, &
luy dit qu'il n'avoit pas crû
venir parler à elle, & qu'il
n'avoit meſme pas appris
que ſon premier Mary fut
mort. Elle luy dit que feu
Monſieur de Robinval l'a-
voit tant preſſée de ſe ma-
rier avant la fin de l'année
de ſon Veuvage, qu'elle
n'avoit pû reſiſter à la force
de ſes raiſons, & qu'elle
s'eſtoit laiſſée perſuader.
Elle avoit à peine achevé

ces paroles, qu'elle ne pro-
nonça qu'avec une voix
tremblante, lors que Li-
caſte, qui ne ſçavoit point
qu'il y eut perſonne dans
la Chambre de Luciane, y
entra ſans prévoir ce qui
luy arriveroit. Il fut auſſi-
toſt reconnu par Argante,
qui fit un grand cry, & dit
à Luciane qu'on l'avoit
trompée, ſi on luy avoit dit
que ſon premier Mary fut
mort. Le Parent de Mon-
ſieur de Robinval ayant
remarqué la ſurpriſe de Li-
caſte, & la confuſion de

Luciane, & s'eſtant douté
de quelque fourberie, fit
fermer les Portes du Chaſ-
teau, apres avoir ſur l'heure
envoyé querir la Juſtice, &
la pluſpart des Parens de
feu Monſieur de Robinval,
qui eſtant fâchez des avan-
tages qu'il avoit faits à
Luciane à leur prejudice,
ne manqueront pas de
pourſuivre avec chaleur
ces deux Fourbes qu'ils
tiennent en priſon, & qui
ſe verront ſans doute bien-
toſt condamnez aux peines
qu'ils ont ſi juſtement me-
ritées.

Puis que je me ſuis engagé de vous mander par ordre tout ce qui s'eſt paſſé de conſiderable, il eſt temps de vous parler du Secours de Woërden, dont Monſieur le Marquis de Pas, Fils aiſné de Monſieur le Marquis de Feuquieres, a apporté la nouvelle au Roy. Monſieur le Duc de Luxembourg a fait des choſes preſques incroyables dans cette fameuſe Journée, puis qu'à pied, & la Pique à la main, à la teſte de deux mille Hommes, il

en a forcé quinze mille dans cinq Retranchemens, dont les Palliſſades eſtoient ferrées, & dont la pluſpart eſtoient remplis de Chevaux de Frize. Quoy que mon deſſein ne ſoit pas de vous donner le détail de cette Action en maniere de Gazette, je crois neantmoins eſtre obligé de vous dire ce que c'eſt que Chevaux de Frize, parce qu'aucune Gazette ne l'a expliqué. Ce ſont des Chevaux de bois tous remplis de pointes de fer, & longues

d'un pied & demy, ou de deux pieds. Jugez, Madame, ſi d'autres que des François euſſent pû en ſi petit nombre forcer des Retranchemens ſi bien fortifiez & ſi bien gardez. Toutes les Perſonnes de qualité qui ont combattu dans cette grande Journée, ſe ſont ſignalez. Monſieur le Comte de la Mark a fait dans deux Sorties, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Gouverneur: Il eſtoit ſecondé de Monſieur le Marquis de Semonville,

ville, Lieutenant Colonel de Picardie, & de Monſieur le Marquis de Bois-Dauphin, Frere de Madame la Marquiſe de Louvoy, qui a eſté tué en donnant des marques de ſon courage. Monſieur le Comte de Meilly, Colonel du Regiment de Normandie, & Commandant l'Infanterie dans cette action, ſous Monſieur le Duc de Luxembourg, y a eſté bleſſé, & l'on dit qu'il ſe jetta le premier à l'eau, pour montrer exemple aux autres.

Monſieur de Mazel, Capitaine de Chevaux-Legers, avança beaucoup par des Routes inconnuës & inacceſſibles. Meſſieurs de la Tillaye, de la Mailleraye, & de la Lardiniere, ont eſté bleſſez en donnant des preuves de leur courage. Je ne doy pas oublier Monſieur le Comte de Tallard, qui a fait des actions beaucoup au deſſus d'un Homme de ſon âge. Les méchans chemins l'ayant empeſché d'aller auſſi viſte que l'ardeur de ſon cou-

ge demandoit, il ſe fit déboter, & la fatigue qu'il ſouffrit en faiſant trois lieuës à pied & dans la bouë, ne l'empeſcha pas de combattre, & de s'expoſer par tout où le peril eſtoit le plus évident. Je ne parle point de la perte que les Ennemis ont ſoufferte, puis que la pluſpart ont eſté tuez ou bleſſez, que le reſte a pris la fuite, & que le General de leur Infanterie eſt demeuré ſur la place. Monſieur le Duc de Luxembourg a écrit au Roy pour luy demander

pardon de ſon entrepriſe, & Sa Majeſté a dit ce qui ſuit. *Monſieur de Luxembourg m'a écrit pour me demander pardon de ce qu'il a entrepris contre les Ennemis; Les Romains ne luy pardonneroient pas; mais je ſuis pourtant fort content de luy.* Ce Duc connut quelques jours apres que le Roy avoit dit vray, puis qu'il luy fit preſent d'une des Charges de Capitaine de ſes Gardes du Corps. Dés qu'il en eut reçeu la nouvelle, il fit aſſembler tous les Offi-

ciers de l'Armée qu'il commande, & leur dit que c'eſtoit à leur valeur qu'il devoit la Charge que le Roy avoit eu la bonté de luy donner. Ils furent ſi ſatisfaits de cette honneſteté, qu'ils en témoignerent toute la reconnoiſſance imaginable. Sa Majeſté donna auſſi preſque en meſme temps à Monſieur le Prince de Marſillac la Charge de Grand Maiſtre de ſa Garderobe; mais il luy fit ce Preſent d'une maniere qui charma tout le

monde, puis qu'il luy envoya ce Billet par un de ſes Ordinaires.

BILLET DU ROY, à Monſieur le Prince de Marſillac.

IE vous envoye La Geberye, de qui vous apprendrez une Nouvelle, qui ſelon les apparences, vous ſera fort agreable. Ie me réjoüis avec vous, comme voſtre Amy, du Preſent que je vous fais comme Voſtre Maiſtre.

Le Roy qui ne donne rien qu'au merite, donna ces jours paſſez l'Abbaye de S. Waaſt d'Arras, à Monſieur le Cardinal de Bouillon; celle de Moiſſac à Monſieur l'Abbé d'Eſtrades; celle de Bonne Combe, à Monſieur l'Abbé de la Bourlie; & celle de Vaulluyſant à Monſieur le Chevalier Fourbin. Monſieur Boyer a eu Blanche-Lande; Monſieur l'Eveſque de Mande, la Chaiſe-Dieu; Monſieur l'Abbé d'Eſtrées, Conches; Monſieur le

Coadjuteur d'Arles, la Rivoire; Monſieur de S. Romain, Preux; Monſieur l'Abbé Laiſné, la Buſſiere; Monſieur Fautrier, Ardenne; & Monſieur Piloy, Lié-Dieu. N'avouërez-vous pas, Madame, que le Roy ne diſpenſe ſes graces qu'avec juſtice, & qu'il ne fait du bien qu'à ceux qui ont du merite & des ſervices? Le Marquis de S. Damien que vous connoiſſez en rend de grands à ſon Prince: Il fait lever des Sieges, il reprend des Villes,

& donne tous les jours aux Génois des marques de ſon courage. Je ne puis m'empeſcher de vous parler de celles que Monſieur de Monſégur, âgé de 25. ans, a fait paroiſtre aux Holandois, puis qu'avec ſoixante & douze Hommes, & dix pieces de Canon, il a battu une Fregate Hollandoiſe de quarante pieces, & de deux cens cinquante Hommes, & tué le Capitaine & le Lieutenant, apres avoir reçeu les Ennemis trois fois ſans avoir perdu que huit

Hommes. L'euſſiez-vous crû, Madame, que les François euſſent eſté ſi habiles ſur Mer? On n'entend tous les jours parler que des merveilles qu'ils y font. Monſieur le Chevalier de la Vrilliere y fait de continuelles Priſes; & Monſieur le Chevalier de Harcourt, Commandant General des Galeres de Malte, a ſi bien donné la chaſſe à celles de Bizerte, qu'on ne croit pas qu'elles oſent paroiſtre de longtemps. Mais c'eſt aſſez

vous parler de Guerre, il eſt temps de vous divertir par quelque choſe de plus agreable; & je croy que la lecture de cette Hiſtoire vous plaira davantage.

L'ECHANGE
PAR HAZARD.

NOVVELLE.

PLuſieurs jeunes Gens s'eſtant un jour trouvez enſemble chez un de leurs Amis, qui les avoit invitez à ſouper, leur converſation vers la fin du repas tourna ſur la perfidie des Femmes; mais celuy qui ſe déchaîna le plus contre

elles, fut un nommé Argimon; il en dit tout ce que le dépit pouvoit mettre dans la bouche d'un Homme qui n'avoit jamais trouvé que des Infidelles; & apres en avoir fait une peinture capable d'effrayer les plus tendres cœurs, & de les empeſcher de ſoûpirer jamais pour un Sexe, dont par mille étonnans exemples il venoit de prouver l'inconſtance, il finit ſon diſcours, en diſant qu'il alloit dans peu ſe marier. Ces paroles que l'on n'atten-

doit pas ſurprirent toute la Compagnie. Comment, marier ! luy repartirent pluſieurs en meſme temps; ce que vous nous venez de dire ſeroit-il poſſible, & voudriez-vous vous marier, s'il eſt vray que vous ayez une auſſi parfaite connoiſſance des Femmes, que vous avez voulu nous le faire croire ? Je les connois mieux que perſonne du monde, leur repartit-il, & je ſçay dequoy elles ſont capables; mais toute leur inconſtance ne les fait pas

paroiſtre moins aimables à nos yeux, & ne font pas qu'on s'en puiſſe paſſer; Chacun demeura d'accord de cette verité, & Argimon pourſuivit ſon diſcours de la ſorte. Comme je croy bien mieux connoiſtre les Femmes que beaucoup d'autres qui n'ont pas éprouvé leur inconſtance comme moy, je fais tout le contraire de ceux qui ſe marïent tous les jours. Ils s'informent avec ſoin de la maniere qu'ont veſcu celles qu'ils veulent prendre pour

Epouſes, & ne veulent point ſe marier qu'ils n'ayent étudié leur humeur; & c'eſt tout ce que je ne veux point faire, ſçachãt bien que je n'y trouverois pas mon compte. Je ne veux pas ſçavoir les Galanteries qui n'ont point eſté de mon Bail; & comme avec mille précautions j'ay toûjours eſté malheureux en Maiſtreſſes, je veux que le hazard me rende heureux en Femme; & dés que j'auray terminé icy quelques affaires, j'iray me marier à la Campagne, ſuivant

vant la parole que j'ay donnée, & je n'ay voulu ſçavoir, ny l'eſprit, ny la beauté de celle que je vais épouſer; & de peur d'eſtre tenté de m'en informer, je n'ay pas meſme voulu que l'on m'ait dit ſon nom. Je ſçay qu'elle a du bien, cela me ſuffit; quant au reſte je croy que je ne le ſçauray que trop toſt. Cette maniere d'agir fut trouvée fort extraordinaire; & ce procedé bizare, que quelques-uns trouverent d'abord fort extravagant, fut preſque con-

damné de tous ; mais enfin à force de raiſonner ſur un caractere qui paroiſſoit ſi peu commun, on y trouva quelque apparence de raiſon, & l'on juſtifia à la fin de la converſation ce que l'on avoit entierement condamné au commencement. Comme l'on ne ceſſe guere de parler des Femmes, lors que l'on eſt une fois ſur leur chapitre, & que cet entretien eſt agreable à ceux-meſmes à qui elles cauſent ſouvent du chagrin, ces Meſſieurs en

parlerent tant qu'ils furent enſemble ; & l'un d'eux, nommé Liſante, qui n'eſtoit à Paris que pour affaire, & qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à la Campagne, parla d'une de ſes Sœurs qui n'eſtoit pas encor mariée, & il fit de ſon eſprit & de ſon corps une peinture ſi avantageuſe, que toute la Compagnie en fut charmée ; mais le meilleur Amy d'Argimont, nommé Cleandre, le fut beaucoup plus que les autres, & ne pût écouter ſans émotion

tout ce que Liſante en dit ; Il luy fit meſme pluſieurs queſtions, qui firent connoiſtre qu'il commençoit d'en devenir amoureux. Liſante qui s'en apperçeut, & qui n'en eſtoit pas fâché, (car Cleandre eſtoit honneſte Homme & avoit du bien) luy dit que dés le lendemain il luy feroit voir ſon Portrait en grand & en mignature, qu'il en avoit apporté un que le plus habile Peintre de la Province avoit fait en huile, & qu'il en faiſoit faire à Paris une copie

en mignature. Le jour fut pris le lendemain pour les voir, & Argimon eſtant le meilleur Amy de Cleandre fut de la partie. Ils ne manquerent pas de ſe trouver chez Liſante à l'heure marquée : Ils y virent les deux Portraits d'Olimpe (car c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit) & ils trouverent que l'Original devoit eſtre beaucoup plus beau qu'on ne leur avoit dépeint, & que ſi l'eſprit répondoit aux beautez du corps, il ne manquoit rien à cette char-

mante Perſonne pour la rendre parfaite. Cleandre en devint ſi éperduëment amoureux, qu'il ne pût eſtre plus long-temps ſans donner de grandes marques de ſa paſſion; ce qu'il fit en la demandant en mariage à Liſante. Il luy donna tant d'eſpoir, qu'il eut lieu de prendre ſes paroles pour une promeſſe; & s'il ne la luy promit pas aſſûrement, ce fut parce qu'il en voulut auparavant écrire en ſon Païs. Les réponſes en furent favorables; & apres

quelques Lettres de part & d'autre, ce mariage fut entierement arreſté, & Cleandre partit quelques jours apres avec le Portrait d'Olimpe que ſon Frere luy donna. Il ne pût eſtre de la partie, dont il fut bien faché, & il fut contraint de reſter à Paris, où ſes affaires le retinrent plus longtemps qu'il ne s'eſtoit imaginé. Cleandre eſtant party le plus amoureux du monde, ne ſongea pendant tout ſon chemin qu'aux beautez d'Olimpe, qu'il

eſtoit ſur le point de poſſeder; elles occuperent toutes ſes penſées. A la premiere couchée il mangea tres-peu, dormit encor moins, & partit le lendemain avant jour; (car il avoit trois grandes journées à faire, & ne vouloit pas arriver tard le troiſiéme jour, de peur de manquer à voir Olimpe dés le ſoir qu'il arriveroit.) Il balança meſme s'il entreroit dans une Ville où il devoit coucher la ſeconde journée, parce qu'il y avoit des

Amis avec leſquels il avoit étudié à Paris, & qu'il apprehendoit qu'ils ne le preſſaſſent d'y demeurer quelque temps, afin de le mieux regaler. Comme il eſtoit dans ce doute, il fut reconnu à deux ou trois portées de Mouſquet de la Ville, par un de ceux qu'il craignoit de rencontrer. Cet Amy Campagnard ne l'eut pas pluroſt apperçeu qu'il courut l'embraſſer, & qu'il l'emmena chez luy pour y loger. Il le convia meſme au Bal que l'on don-

noit ce ſoir là à ſa Sœur dans le meſme logis, & le preſſa avec des paroles ſi obligeantes, de vouloir honorer l'Aſſemblée de ſa preſence, qu'il luy fut impoſſible de s'en defendre. Il entra dans la Salle du Bal, l'imagination toute remplie de la belle Olimpe, & promit à ſon Portrait, avant que d'y entrer, qu'elle ſeroit toûjours preſente à ſes yeux, & qu'il n'y auroit jamais qu'elle capable de toucher ſon cœur. Il eſtoit dans ces ſentimens, lors

que la belle Ariſtée, Reyne du Bal, & Sœur de ſon Amy, vint au devant de luy pour le recevoir, & luy fit avec autant de grace que d'eſprit, un compliment au nom de toute l'Aſſemblée. Il eſtoit Pariſien, & c'eſt aſſez en Province, pour s'attirer cet honneur. Cleandre demeura immobile, Ariſtée luy parut un prodige; il luy trouva de la douceur & du feu dans les yeux; Il admira la blancheur & la delicateſſe de ſon teint; Il fut ſurpris de la

beauté de ſes dents, & de celle de ſes lévres: Il ne crût pas qu'il y eut rien de plus beau au monde que ſon ſein. Il fut charmé de ſa taille, & ſon eſprit le ravit. Il n'y trouva rien d'affecté, tout luy parut naturel. Il oublia Olimpe; & le feu que ſon Portrait avoit fait naiſtre dans ſon cœur ſe ralentit à la veuë d'un Objet dont il ne croyoit pas que la peinture pût jamais faire bien voir toutes les beautez. Si Cleandre fut ſurpris de rencontrer une Beauté ſi par-

faite, Ariſtée ne la fut pas moins, de voir un Homme ſi bien fait; Il luy parut tout aimable, & elle ſentit pour luy toute l'ardeur dont un tendre cœur eſt capable, lors qu'il reſſent les premieres atteintes de l'amour. Les complimens de civilité ayant ceſſé de part & d'autre, le Bal commença bien-toſt apres; Ils danſerent pluſieurs fois enſemble, ce qu'ils firent de ſi bonne grace que tout le monde le remarqua; mais leur deſſein n'eſtoit que de

ſe plaire l'un à l'autre. Ils en vinrent à bout, & s'enflamerent tellement, que ſi l'Aſſemblée y eut pris garde, elle auroit connu dans leurs yeux tout ce que ſentoient leurs cœurs. Quoy que l'on n'obſervât pas leurs actions, parceque l'on ne croyoit pas que l'amour leur eut ſi-toſt fait ſentir ſes traits, ils eurent neantmoins de la peine à trouver un moment favorable pour s'entretenir ſans eſtre écoutez, parce que l'Aſſemblée eſtoit fort grande.

Cleandre qui bruloit d'impatience d'entretenir ce nouvel Objet de ſa paſſion, la faiſoit remarquer juſques ſur ſon viſage, & toute la Compagnie luy dit que ſon chagrin venoit de ce qu'il s'eſtoit veu obligé de paſſer une ſoirée avec des Provinciaux. Il s'en defendit, & dit en jettant les yeux ſur Ariſtée, qu'il y avoit pris tant de plaiſir, qu'il s'en ſouviendroit long-temps. L'heure de ſe retirer eſtant venuë, les Vieilles dont le ſommeil commençoit à

faire baiſſer les paupieres, ſe retirerent, & emmenerent leurs Filles avec elles, qui auroient bien encor voulu danſer. Les Amans de ces Filles s'en retournerent bien toſt apres elles, de crainte que leurs Maiſtreſſes ne leur reprochaſſent le lendemain de s'eſtre divertis long-temps apres leur départ. L'Aſſemblée s'eſtant ainſi peu à peu éclaircie, nos Amans s'écarterent plus facilement, & ſans s'eſtre donnez de rendez-vous, leur amour

les fit trouver à l'un des bouts de la Salle. Ils ſe parlerent d'abord des yeux, & leurs ſoûpirs leur firẽt connoiſtre ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Apres avoir eſté quelque temps à ſe regarder, & à faire parler un ſilence mille fois plus éloquent que tout ce qu'ils auroient pû ſe dire, Ariſtée qui ne ſe repentoit pas d'aimer Cleandre, mais qui croyoit avoir donné trop de marques de ſa paſſion, ſe fit un ſecret reproche de s'eſtre trop toſt declarée, &

la confuſion qu'elle en euſt, luy fit monter une rougeur ſur ſon viſage, qui luy cauſa beaucoup de trouble. Elle ſentit l'état où elle eſtoit, & de peur de le faire connoiſtre, elle baiſſa les yeux; mais il arriva dans ce moment que Cleandre en tirant ſon Mouchoir de ſa poche, laiſſa tomber le Portrait d'Olimpe. Ariſtée qui avoit déja la veuë baiſſée, s'en apperçeut plutoſt que luy; & l'ayant ramaſſé avec une précipitation qui marquoit & beaucoup d'amour

& beaucoup de jalouſie, elle l'ouvrit en tremblant; & la beauté qu'il repreſentoit ayant paru trop charmante à ſes yeux, & n'ayant point douté qu'elle ne fut aimée de Cleandre, elle ſentit tout ce qui ne peut s'exprimer, & qu'elle ne pourroit elle meſme bien décrire: mais voyant qu'une partie de l'Aſſemblée s'appercevoit de ſon trouble, elle eut l'eſprit aſſez preſent pour feindre de ſe trouver mal, & elle ſe laiſſa tomber ſur un Siege qui

n eſtoit qu'à deux pas d'elle. On la mena dans ſa Chambre quelques momens apres; & le mal quelle feignoit s'eſtant plutoſt paſſé que celuy que le Portrait avoit fait naiſtre dans le fonds de ſon cœur, on crut que cette eſpece d'évanoüiſſement avoit eſté un effet de la chaleur cauſée par le trop grand nombre de Gens dont l'Aſſemblée eſtoit compoſée. Cleandre qui devoit partir le lendemain, ne manqua point de pretextes pour ne pas

continuer ſon Voyage, & feignit d'attendre de Paris des Lettres de conſequence ſans leſquelles, diſoit-il, il ne pouvoit le pourſuivre. Le Frere d'Ariſtée qui l'avoit déja preſſé de faire un plus long ſéjour chez luy, en fut d'autant plus réjoüy, qu'il avoit ardamment ſouhaité de le retenir. Il fut donner cette nouvelle à ſa Sœur, qui la reçeut avec plaiſir, mais ſans luy en témoigner toute la joye qu'elle en reſſentoit. Peu de temps apres il ſortit de ſa

Chambre; & Cleandre ſçachant que cette Belle eſtoit en eſtat d'eſtre veuë, luy fut rendre viſite. Elle en ſentit un plaiſir ſecret qu'elle s'efforça de luy cacher, & le reçeut avec une froideur qui ne laiſſa pas de luy paroiſtre obligeante. Apres les premiers complimens, ils ſe teûrent tout à coup tous deux, & furent quelque temps ſans parler, mais leurs yeux n'en firent pas de meſme. Ariſtée rompit la premiere le ſilence (s'il eſt vray que les Amans en

puiſſent garder) & comme elle remarqua beaucoup de confuſion ſur le viſage de Cleandre, elle crût la devoir encor augmenter en luy parlant du Portrait qu'elle avoit ramaſſé le jour precedent. Il luy répondit qu'il n'en avoit jamais veu l'Original, & l'aſſura avec mille ſermens; Il adjoûta meſme qu'il eut voulu n'avoir jamais veu ce Portrait, & ne pût s'empeſcher de rougir & de ſoûpirer en le diſant. Ariſtée ne pouvant rien

comprendre à ce diſcours, luy en demanda l'explication; ce qu'il luy refuſa, en la priant de parler d'autre choſe. Elle n'en fit rien, & l'embaraſſa par tant de queſtions diferentes, qu'elle luy fit dire malgré luy ce qu'il avoit reſolu de cacher. Ce fut un coup de foudre pour elle d'autant plus ſurprenant qu'elle ne l'attendoit pas. Elle croyoit bien qu'il avoit quelque galanterie, & que ce Portrait pouvoit eſtre celuy de quelque Maiſtreſſe; mais

elle ne ſe perſuadoit pas qu'il fut ſur le point de ſe marier. Elle voulut luy cacher & ſon dépit & ſa foibleſſe, mais il luy fut impoſſible, & tout parla en elle malgré ſa reſolution. Puis que les ſentimens de mon cœur vous ſont connus, luy dit-elle, ne me voyez pas davantage; & ſi vous croyez que la trop tendre eſtime que je reſſens pour vous ait merité quelque reconnoiſſance, je vous prie de me la témoigner par là, & d'oſter de mes yeux celuy

que je ne dois plus aimer. Allez, adjoûta-t-elle, allez épouſer le trop heureux Objet qui vous attend, & ne vous attachez point à me donner l'amour que vous ne reſſentez pas. Je me perſuaderay, pourſuivit-elle, que ce qui eſt arrivé depuis hier n'a eſté qu'un ſonge, & dans cette penſée je taſcheray de vous oublier. Cleandre au lieu de luy répondre d'abord, ſe jetta à ſes genoux, qu'il embraſſa long-temps en ſoûpirant, puis il luy raconta

toute l'avanture de ſon mariage qu'il n'avoit plus deſſein d'achever, & luy fit connoiſtre qu'il n'avoit jamais veu l'Original de celle dont elle avoit veu le Portrait. Ce diſcours remit un peu l'eſprit d'Ariſtée; Elle ſe perſuada qu'il ne pouvoit eſtre éperduëment amoureux d'une Perſonne dont il n'avoit veu que la peinture, ou que du moins cette paſſion n'eſtant point fondée ſur des engagemens de cœur & d'eſprit, & ſur toutes les tendreſſes que les Amans

ſe témoignent de vive voix, lors qu'ils ſont bien touchez, elle pouroit s'éteindre auſſi facilement qu'elle eſtoit née: Elle ne ſe trompa point, & Cleandre luy dit qu'il ne vouloit plus épouſer Olimpe, qu'il demeuroit d'accord qu'elle eſtoit belle, ſi le Peintre ne l'avoit point flatée; mais qu'il ne ſçavoit pas ſi les charmes de ſon eſprit répondoient à ceux de ſon corps, & qu'avec le viſage le plus doux du monde, elle pouvoit avoir l'humeur la

plus déraiſonnable. Ariſtée fut ſi ſatisfaite de ce diſcours, qu'elle ouvrit tout ſon cœur à Cleandre, & luy fit voir toute ſa paſſion; & Cleandre charmé de ſes beautez, de ſon humeur, de ſon eſprit & de ſon amour, l'aſſura qu'il eſtoit preſt de l'épouſer. Ariſtée qui ne voyoit rien en luy qui ne luy plût, fut ſi ſatisfaite des marques que Cleandre luy donna de ſon amour, qu'elle y répondit de meſme, & l'aſſura qu'elle eſtoit preſte auſſi de luy donner

la main, & dés lors ils prirent leurs meſures pour cela. Ariſtée avoit deux Freres; elle aimoit l'aiſné avec toute la tendreſſe qu'une Sœur eſt capable d'avoir pour un Frere; & comme elle en eſtoit aimée de meſme, elle luy découvroit tous ſes ſecrets, & n'avoit point pour luy cette crainte que les Sœurs ont ſouvent pour leurs Freres. Ces raiſons furent cauſe qu'Ariſtée fit confidence à ce cher Frere de tout ce qui s'eſtoit paſſé entre Clean-

dre & elle, & qu'elle luy dit la reſolution qu'ils avoient priſe, & la parole qu'ils s'eſtoient donnée de s'épouſer. Je ſçay, mon Frere, pourſuivit-elle, que cela vous doit ſurprendre, & que vous avez conſenty que mes Oncles qui ſont à Paris me mariaſſent, & qu'ils doivent meſme m'envoyer dans peu un Epoux: Mais, mon cher Frere, pourſuivit-elle, il faut rompre ce coup ſi vous m'aimez, Cleandre eſt voſtre Amy; & de la maniere dont je vous ay oüy parler

de ſon bien, de ſa naiſſance & de ſon merite, c'eſt un party beaucoup plus avantageux pour moy, que l'Epoux inconnu que mes Oncles me doivent envoyer. Le Frere d'Ariſtée fut non ſeulement ſurpris de ce diſcours, mais il en fut meſme beaucoup embaraſſé: Il trouva d'abord de grandes difficultez à ce que ſa Sœur exigeoit, & qu'il ſouhaitoit luy-meſme. Le merite de Cleandre luy eſtant parfaitement connu, leur converſation dura long

temps, & ils eurent beaucoup de peine à demeurer d'accord de ce qu'ils devoient faire; mais enfin ils conclurent que pour cacher ce Mariage à toute la Ville, ils devoient aller à une de leurs Terres, qui en eſtoit à trois lieuës, & qu'ils s'y devoient marier. Le Frere bien aimé y fit reſoudre le cadet; & tous deux ayant perſuadé à quelques Parens que c'eſtoit l'intereſt de leur Sœur, ils les emmenerent avec eux à la Campagne, où le mariage

fut conſommé, & d'où cet heureux couple partit pour ſe rendre à Paris, apres avoir tous concerté d'aſſez méchantes raiſons pour excuſer ce qu'ils avoient fait. Cleandre fut à peine arrivé à Paris avec ſa Femme, qu'Argimon ayant ſçeu ſon retour, fut auſſi-toſt chez luy pour le feliciter ſur ſon mariage. Il le trouva avec ſa Femme, & leur fit ſon compliment avec beaucoup de témoignages d'amitié. Ils luy répondirent de meſme, & Cleandre dit

à ſa Femme, que c'eſtoit Argimon le meilleur de ſes Amis. Ariſtée rougit au nom d'Argimon; & le regardant encor plus attentivement qu'elle n'avoit fait, ſa rougeur augmenta. Elle fut remarquée par Cleandre qui ne ſçeut à quoy l'attribuer. Argimon n'en fit pas de meſme, & ſa vanité luy fit croire qu'elle eſtoit amoureuſe de luy. Quelques momens apres, il arriva que par hazard Cleandre dit le nom de la Famille de ſa Femme; & Argimon

ayant rougy à ſon tour, Cleandre ſe vit dans un embaras beaucoup plus grand que le premier, & dont il ne ſeroit pas ſi-toſt ſorty, ſi Argimon ne luy eut parlé le premier. Madame, luy dit-il en luy montrant Ariſtée, n'eſt point la belle Olimpe dont vous avez emporté le Portrait, & que vous eſtiez allé épouſer; c'eſt celle dont je vous avois parlé, & qui devoit eſtre ma Femme. Je n'avois point voulu ſçavoir ſon nom pour les raiſons que je vous ay dites; mais

eſtant ſur le point de partir pour aller terminer ce mariage, je le demanday hier, & je vous trouve aujourd'huy marié à la meſme Perſonne que je devois aller épouſer demain. Ariſtée dit qu'il eſtoit vray, & que c'eſtoit pourquoy le nom d'Argimon l'avoit fait rougir, & elle dit à cet Amy de ſon Mary qu'il ne devoit point ſe plaindre de ſon procedé, & que l'amour qu'elle avoit eu pour luy, avoit eſté cauſe qu'elle luy avoit caché qu'elle eſtoit

promiſe à un autre. Cleandre jura qu'il n'en avoit rien ſçeu, & raconta ſon avanture de la maniere qu'elle s'eſtoit paſſée. Argimon le crût, & ſe reſſouvenant du Portrait d'Olimpe, dont les charmes l'avoient ſurpris, il le demanda à ſon Amy, & luy dit que puis qu'il avoit épouſé ſa Maiſtreſſe, il vouloit épouſer la ſienne. Cleandre en fut ravy, & il eſtoit ſur le poinct de luy en témoigner ſa joye, lors que Liſante entra chez luy. Il luy dit d'abord qu'il

eſtoit fort ſurpris d'avoir appris ſon retour, ſans avoir reçeu de nouvelles de luy ny de ſa Sœur depuis ſon départ : Puis il demanda à voir ſa Femme. On luy montra Ariſtée ; Il s'écria que ce n'eſtoit point ſa Sœur. Cleandre luy dit que s'il vouloit Argimon pour Beaufrere, il eſtoit preſt de l'épouſer. Liſante fut encor plus ſurpris qu'auparavant, & dit qu'il ne comprenoit rien à tout ce diſcours. Argimon l'éclaircit de tout ce qui s'eſtoit paſſé, & fit

grand plaiſir à Cleandre qui ſe trouvoit dans un grand embaras. Liſante s'emporta d'abord ; mais conſiderant enfin qu'il n'y avoit plus de remede, & que la choſe eſtoit faite, il accepta de bonne grace Argimon pour Beaufrere ; & ce nouvel Amant d'Olimpe partit quelques jours apres pour l'aller épouſer. Il ne trouva pas l'Original moins beau que la copie, & fut fort ſatisfait de l'échange que le hazard luy avoit fait faire.

Pour changer de matiere ainſi que ces Meſſieurs ont fait de Maiſtreſſes, je vous diray que nous avons icy depuis peu pour Ambaſſadeur d'Angleterre Monſieur le Comte de Sunderland. Il a de l'eſprit infiniment, il aime les belles Lettres ; & quoy qu'il ſoit encor fort jeune, il a de grandes connoiſſances des affaires, & l'on peut dire que l'on n'a encor guere veu de Catons de ſon âge.

La Pulcherie de Monſieur de Corneille l'aiſné,

dont je vous ay déja parlé, a eſté repreſentée ſur le Theatre du Marais; & tous les obſtacles qui empeſchent les Pieces de reüſſir dans un Quartier ſi éloigné, n'ont pas eſté aſſez puiſſans pour nuire à cet Ouvrage que l'on ne peut mieux loüer qu'en nommant ſon Autheur, à qui les Gens qui luy portent le plus d'envie, doivent la reputation qu'ils ont euë par leurs Ouvrages, puis qu'ils ne les auroient peut-eſtre jamais faits, ſi Monſieur de Corneille n'a-

voit point travaillé pour le Theatre. Le Theodat de Monſieur de Corneille le jeune a eſté joüé à l'Hoſtel de Bourgogne dans le meſme temps que la Pulcherie. Cet Ouvrage auroit eu un tres-grand ſuccez, ſi la Fortune avoit eſté un effet du merite; mais comme ce ne ſont plus les Ouvrages qui cabalent, il ne faut pas s'étonner ſi cette Piece, qui a eu l'approbation des meilleurs connoiſſeurs, n'a pas eſté auſſi ſuivie que les autres du meſme Autheur. Je

voudrois bien ne vous parler que de divertiſſemens; mais il faut, puis que vous voulez tout ſçavoir, que je reprenne le Chapitre de la Guerre; & Monſieur Ricous Premier Aide de Camp de Monſieur le Duc, auroit lieu de ſe plaindre de moy, ſi je ne vous parlois de luy, puis qu'il a brulé le Pont de Straſbourg par le milieu, malgré les Forts qui eſtoient aux deux bouts, & vingt-cinq mille Hommes portant les armes qui gardoient la Place. Cette

action eſt ſi hardie, qu'il ſuffit de la dire nuëment pour la faire admirer; & c'eſt pourquoy je paſſe à la défaite des Ennemis, proche d'Ameyden. Monſieur le Comte de Sault qui commandoit ce Détachement a eu toute la gloire de cette action que ſa bonne conduite n'a pas moins fait réüſſir que ſa valeur. C'eſt dans cette occaſion que Monſieur le Marquis de Caſtelnau a eſté bleſſé à mort, apres s'eſtre battu long-temps ſeul contre un

gros d'Ennemis, & en avoir bleſſé & tué pluſieurs. Quoy que Sa Majeſté prenne elle-meſme le ſoin de toutes les affaires de l'Etat, Elle ne laiſſe pas de donner quelques momens à des choſes bien dignes de la curioſité d'un eſprit auſſi grand que le ſien, & qui ne veut rien ignorer; c'eſt pourquoy ayant ſçeu que le Sieur Denis avoit fait de nouvelles découvertes ſur l'Aimant & ſur la peſanteur de l'Air, elle en fit faire devant elle pluſieurs expe-

riences qu'elle admira, & qui attirerent beaucoup de loüanges au Sieur Denis. La Nouvelle du Siege de Charleroy eſtant venuë à Sa Majeſté, elle fit auſſi-toſt partir Monſieur le Marquis de Louvoy, dont la vigilance vous eſt connuë, & partit quelques jours apres; mais elle apprit en chemin la Levée du Siege de cette Place, & que Monſieur de Montal qui par ſon ordre s'eſtoit déja jetté dans Tongres, venoit encor de traverſer toute l'Armée en-

nemie, pour ſe jetter dans Charleroy. Meſſieurs de Franclieu, Deſbonnais, Boutancour, du Bois, de Mezieres, d'André, de Lorge, des Champs, d'Alinville, S. Silveſtre, de S. Cla, d'Arcy, Labadie, Vignart, de Treüil, Levignay, Magny, Lapair, Lempereur & de la Terrade, ont tous donné des marques d'une grande valeur, ſoit en ſe jettant dans la Place avec Monſieur de Montal, ſoit en la defendant & en repouſſant les Ennemis par

des Sorties : On peut dire qu'on leur doit le ſecours de la Place, car il ne s'eſt pas agy du nombre en cette occaſion, mais de la grandeur du courage. Je vous envoye des Vers que l'on a faits ſur la Levée de ce Siege. Ils ont eſté icy fort eſtimez, & je croy qu'il ne leur manquera rien, s'ils ont le bonheur de vous plaire.

LETTRE
EN VERS LIBRES,
Sur le Siege de Charleroy.

VErs la fin du mois de Decembre,
Dorilas vint un jour chez moy:
Ah Dieux! s'écria-t-il, en entrant dans ma Chambre,
Ie ſuis ſaiſi de dépit & d'effroy;
Les Ennemis ont marché vers la Sambre,
Et vont entrer dans Charleroy!

Après ce mot... Ma foy, je ne ſçaurois vous dire
S'il continua d'en conter,
Car je fis un éclat de rire

Qui m'empeſcha de l'écouter.
Luy, d'un air ſerieux qui montre qu'il s'irrite:
Voſtre rire eſt plus fou que ce qui vous l'excite,
Me dit-il, achevez de bien rire, achevez:
Mais de ma crainte enfin que vous deſaprouvez,
La cauſe eſt-elle ſi petite,
Qu'on ne doive l'avoir qu'au point que vous l'avez?
Eh! non, non, Charleroy, dis-je, eſt un fort bon giſte;
Mais qu'ils entrent dedans, je croy que vous rêvez,
Car nos chers Holandois ſont, comme vous ſçavez,
Trop gras & trop peſans, pour avancer ſi viſte.

Oüy, fort-bien, reprit-il, ils ſont gras & peſans;
Mais par quelle valeur ſi grande,
Le petit nombre de trois cens
Peut-il ſe defendre au dedans
Contre l'Armée entiere de Holãde?
A laquelle on a joint ce ſecours ſi fameux
De noſtre Amy le plus ſincere,
De l'Eſpagnol, qui, pour le faire,
S'épuiſe, épie, & court depuis un an, ou deux?

L'état où je vous voy, paſſe la raillerie,
Luy dis-je: Cependant pour vous mettre en repos,
Ecoutez-moy, je vous en prie.
L'y voyant diſpoſé, je luy tins ce propos.

Ne rougiſſez-vous pas d'avoir eu l'ame atteinte
Des honteux mouvemens d'une ſi lâche crainte?
D'avoir oſé penſer qu'on pût trouver un Bras
Qui portât la Victoire où la France n'eſt pas,
Et qu'on pût ſurmonter la valeur ſans ſeconde
D'un Peuple dont le Roy doit vaincre tout le Monde?
A ces bas ſentimens laiſſez-vous moins toucher,
Ou prenant tout au moins le ſoin de mieux cacher
Les effets criminels d'une crainte importune,
Abandonnez la France à ſa bonne fortune.
Le Ciel, de ſon Monarque, en tous

lieux eſt l'appuy :
Tout eſt miraculeux, quand il agit pour luy.
Il croiroit faire peu, ſi dans les moindres cauſes
Il ne paſſoit pour luy l'ordre commun des choſes.
Ses moindres intereſts luy ſont ſi précieux,
Qu'il a rendu ſa Cour fertile en demy-Dieux,
Pour ne les confier qu'à d'Illuſtres Perſonnes,
Qu'à des Bras conquerans qui gagnent des Couronnes,
Et qui font que Loüis *a le droit d'enſeigner*
Qu'il regne ſur des Cœurs capables de regner.
Condé, *qui vaut luy ſeul plus qu'une Armée entiere,*

D'un bonheur ſi certain eſt la preuve bien claire.
Eſt-il au Monde un Roy dont le nom ſoit plus grand,
Dont l'eſprit ſoit plus beau, plus doux, plus bien-faiſant?
Et parmy ce qu'on voit de glorieux Monarques,
En peut-on diſtinguer par de plus nobles marques?
Ainſi mille Vaillans que je ne nomme pas,
Qui bravent en un jour cent ſortes de trépas,
Et pour qui le Rhin n'eſt ny profond ny rapide,
Quand ils doivent courir ou la Gloire les guide;
C'eſt par eux Dorilas, c'eſt par leurs grands exploits,
Qu'en ce Siecle tout tremble au

ſeul nom de François.
Eſt-il Ville, ny Fort, qui s'en puiſſe defendre,
Qui nous oſe donner la peine de la prendre,
Et qui par ce nom ſeul n'ait veu les cœurs glacez,
Ses Rampars écroulez, & ſes Murs renverſez?
Cependant vous oſez porter ce nom illuſtre
Dont chaque inſtant augmente & la gloire & le luſtre,
Vous avez veu le jour dans le meſme Climat
Où les Aſtres plus purs roulent ſur tout l'Eſtat,
Et répandent ſur nous cette heureuſe influence
Qui par tout l'Vnivers fait révérer la France,

Vous

Vous vous nommez François, & vous pouvez trembler,
Quand deux foibles Partis ſongent à s'aſſembler?
Ah! j'atteſte le Ciel, & cet heureux Génie,
Dont je vois chaque jour la puiſſance infinie
Du grand Roy des François ſeconder les projets,
Et tourner la Victoire où ſont ſes intereſts,
Que je vous apprendray bientoſt à voſtre honte,
A craindre que jamais la Holande nous domte;
Et s'il faut que voſtre ame ait cet indigne effroy
De penſer que Montal *luy donne Charleroy.*

L'ame de courroux animée,
I'allois pourſuivre encor d'un ton
plus furieux,
Lors qu'une Dame entra, que ſans
peine mes yeux
Connurent pour la Renommée:
Du feu, viſte, du feu, je ſuis bien
enrûmée,
Laiſſez-moy me chauffer, dit-elle,
avec vous deux.
Il fait un froid inſuportable,
Et ſur tout devant Charleroy:
Hier encor l'aſſemblée y paroiſſoit
paſſable,
Mais pour y demeurer, il faudroit
par ma foy
Avoir la peau plus dure que le
Diable;
Montal *l'a de meſme je croy,*
Car pendant que chacun court ſe
chauffer chez ſoy,

Pour luy ſeul la place eſt tenable.
Comment, dis-je en riant, que veut
dire cela?
Eh! quoy les Holandois, ces teſtes
ſi ſubtiles,
Ces vaillans Repreneurs de Villes,
N'ont pas encor pris celle-là?

Pris celle-là, dit-elle, ô ſoupçons
ridicules!
Oüy! leurs talons ont pris de dou-
loureuſes mules.
De ce ſeul mot on devroit vous punir.
Ils vaincroient en Hyver? Vous
me la baillez belle!
Eux qui craignent le froid à tel
point, reprit-elle,
Que pendant l'Eſté meſme, en nous
voyant venir,
Ils furent ſi glacez de la ſeule nou-
velle,

Qu'ils ne ſçavoient que devenir.
Comment à Charleroy pourroient-
ils ſoûtenir
Les dangereux effets d'une biſe
mortelle,
Contre les rigueurs de laquelle,
Les Tourbes de Namur, & le Bois
de Bruxelle,
N'a pû les réſoudre à tenir?
Mais pour vous porter à me croire,
Ecoutez, en deux mots vous en
ſçaurez l'Hiſtoire.

Dés que Montal *à Tongre eût*
appris que Marſin
De luy rendre viſite avoit fait le
deſſein;
A qu'y diable, dit-il, eſt-ce qu'il
ſe diſpoſe?
Au temps qu'il fait, on devoit
l'avertir

Qu'il eſt dangereux de ſortir:
Mais il veut s'enrûmer, & puis
que j'en ſuis cauſe,
Ie ne dois ſonger qu'à partir,
Pour l'aller recevoir, & le bien
divertir;
Car puis que pour me voir, ainſi
qu'il le ſupoſe,
Mon ancien Camarade à tant de
froid s'expoſe,
Comme bon ſang ne peut mentir,
Ie dois le régaler au moins de quel-
que choſe.

Il part, il vole, & par ſa dili-
gence,
Du plus affreux paſſage il vient
ſans peine à bout;
Et pour s'y voir à temps, ſa noble
impatience
Le fait marcher ſur le ventre de tout.

Dés qu'il eſt arrivé, ſon étude s'a-
plique
A prèparer, pour chaſſer le chagrin,
Vn fort grãd Concert de muſique,
Avec des Inſtrumens d'airin;
Et comme le froid eſtoit rude,
Pour en faire écouter plus à l'aiſe
le jeu,
Son obligeante inquiétude
Promit aux Viſiteurs de leur faire
grand feu.

Quoy qu'au ton de nos Serenades
Ils dûſſent eſtre accoûtumez
(Car ils ont eu ſouvent de pareille
aubades)
Eſpagnols, Holandois, tous furent
alarmez,
Tous prirent le deſſein de quitter
la Partie;

Et leur oreille au Bal fut ſi mal
aſſortie,
Qu'à peine on avoit eu le temps de
commencer,
Qu'ils témoignerent tous neſçavoir
rien danſer,
Sinon le Branle de ſortie.

Ils le danſent en verité,
Avecque leur air ordinaire;
Mais cela ne m'étonne guere,
Car ils l'ont devant nous tant de
fois repété,
Que pour Groſſiers qu'ils puiſſẽt eſtre,
L'un & l'autre Païs le doit ſçavoir
en Maiſtre.

Mais comme à ſervir des Ingrats
On gagne leur courroux pour tout
prix de ſa peine,
Nos genereux Danſeurs conçeu-

rent de la haine
Pour les Muſiciens qui leur mar-
quoient leurs pas:
Ils les auroient bleſſez, s'ils avoient
eu des Fléches;
Car pour leurs malheureux Mouſ-
quets,
Le rûme & la roupie en rompoient
les effets,
En tombant ſur le feu des méches,
Et la poudre des baſſinets.

A ce procedé puniſſable,
Les Muſiciens irritez,
Entonnerent d'abord un air plus
effroyable,
Et d'une fughe épouvantable
La Baſſe repéta cent tons préci-
pitez:
Alors tous en deſordre ils s'aſſurent
d'un giſte
Dans les Bois & dans les Valons;

Et quoy que gros, peſans, & gueres
longs,
Ils témoignerent par leur fuite,
Que le ſon de nos Violons
Eſtoit un beau ſecret pour les faire
aller viſte,
Encor qu'ils euſſent tous les mules
aux talons.

Ainſi, tous quitterent la Place
En incivils, ſans voir Montal,
Et ſans luy rendre aucune grace
Du ſoin qu'il avoit pris pour ce
fameux régal.
Mais comme je ſuis peu ſecrette,
Ie veux tout dire, & ne riẽ negliger.
Lors que cette Race indiſcrette
A pris le ſoin de déloger,
Ce n'a pas eſté ſans Trompette:
Ils en ont dont ſans doute ils doivent
faire cas,

Leur induſtrie eſt en cela parfaite,
Et nous met aupres d'eux trente
degrez plus bas,
Car ils ſçavent ſonner certain air
de retraite
Qui charme à tous momens, &
ſauve leurs Soldats,
Et qu'en France l'on ne ſçait pas.

L'Eſpagne par bonheur chez ſoy
n'a point d'Achile,
C'eſt un Païs prudent qui n'en a
pas produit,
Parce que pour nos Gens c'eſt un
coup fort facile
D'emporter le talon d'un Héros
qui s'enſuit.
Louvignies, *dit-on, peut fort bien*
nous l'apprendre;
Mais, par ma foy, ſi la choſe eſt ainſi
Que l'ō veut nous la faire entẽdre,

Son Cheval eſt donc mort auſſi,
Car je le vis quãd il reçeut l'entorce
D'un coup pour ſon talon fatal,
Il les tenoit tous deux apuyez avec
force
Contre les flans de ſon Cheval.

Adieu, Meſſieurs, pourſuivit-elle,
Vous ne ſerez pas ſi-toſt régalez
Du détail de cette nouvelle;
Mais j'ay peine à la croire telle,
Sans que pour la rendre ſi belle,
Duras & Montauban *s'en ſoient*
un peu meſlez.
Ie vais d'une viſteſſe à nulle autre
ſeconde
En informer tous les Eſtats,
Parler du Grand Loüis *ſur la*
Terre & ſur l'Onde,
Et diſpoſer tout le Monde
A ſe ſoûmettre à ſon bras.

A cette derniere parole
La belle Courriere s'envole;
Et je gronday tant Doris,
Qu'enfin je le rendis, par cent juſtes
reproches,
Plus penaut qu'un Fondeur de
Cloches.

Quoy que l'entrepriſe des Ennemis n'eut pas reüſſy devant Charleroy, Monſieur le Duc de Luxembourg reſolut de ſe vanger de leur temerité; ce qu'il fit quelques temps apres par la priſe de Bodengrave. La neige & le dégel n'empeſcherent pas ce

grand Capitaine d'executer ſon deſſein; & apres avoir fait un Diſcours à ſes Troupes qui auroit inſpiré du courage aux plus timides, il fit des choſes inoüyes, auſquelles Monſieur le Comte de Sault eut bonne part. Il ne faut pas s'en étonner, puis qu'on n'a rien entrepris depuis que la guerre eſt declarée, ſans qu'il en ait partagé la gloire. Je ne puis vous dire par ordre les noms de tous ceux qui ſe ſont ſignalez en cette occaſion. Voicy ceux d'une

partie. Monſieur le Marquis de Mouchy a donné dans toutes les attaques des marques d'une intrépidité extraordinaire, Monſieur le Marquis de Cœuvres a penſé perir dans les glaces, Monſieur le Marquis de Souches a emporté un Drapeau, & Meſſieurs les Marquis de la Mailleraye, de Bouflers & de Mouſſy, ſe ſont ſignalez des premiers, auſſi bien que Meſſieurs de Gaſſion & du Perey; & Monſieur le Marquis de la Fraizeliere, Lieutenant de l'Ar-

tillerie, dont je vous ay ſouvent parlé, ayant fait un Pont d'une invention admirable & nouvelle, toute l'Armée paſſa deſſus. Apres vous avoir parlé de la valeur de la pluſpart de nos Braves, il eſt juſte de vous entretenir du merite des Illuſtres d'une autre profeſſion, & de vous parler des biensfaits dont le Roy a depuis peu honoré quelques-uns. Il a donné à Monſieur Amelot, l'Archeveſché de Tours; à Monſieur Benard de Rezé, Conſeiller au Par-

lement, l'Eveſché de Lavaur; à Monſieur l'Abbé de Baradas, celuy de Varbes; & à Monſieur l'Abbé de Fromentieres, celuy d'Aire. Ce dernier vous eſtant connu plus particulierement que les autres, vous ſçavez qu'il y a long-temps qu'il meritoit une Mitre, & que le Peuple & la Cour luy en ſouhaitoient une. Sa Majeſté a auſſy donné au Fils de Monſieur le Duc de Neubourg l'Abbaye de Fécamp. Il eſt peu de Monarques au monde qui

ayent dequoy faire de pareils Preſens aux Fils de Souverains, & aux Roy-meſmes.

Meſſieurs Galoy, Fléchier & Racine, ont eſté reçeus à l'Academie Françoiſe, où Monſieur Colbert s'eſt rendu pour entendre leurs Harangues. Elles luy plûrent beaucoup, & toute la Compagnie en fut charmée. Madame de Menevillette a donné le Bal à Monſieur & à Madame. Vous connoiſſez ſa magnificence, & c'eſt aſſez vous dire.

J'aurois long-temps à vous entretenir, s'il falloit que je vous rendiſſe un compte exact des jugemens qu'on a faits du Mithridate de Monſieur Racine. Il a plû comme font tous les Ouvrages de cet Illuſtre Autheur; & quoy qu'il ne ſe ſoit quaſi ſervy que des noms de Mithridate, de ceux des Princes ſes Fils & de celuy de Monime, il ne luy eſt pas moins permis de changer la verité des Hiſtoires anciennes pour faire un Ouvrage a-

greable, qu'il luy a eſté d'habiller à la Turque nos Amans & nos Amantes. Il a adoucy la grande férocité de Mithridate qui avoit fait égorger Monime ſa Femme, dont les Anciens nous vantent & la grande beauté & la grande vertu, & quoy que ce Prince fut barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs Princes du monde: Il ſe dépoüille en faveur d'un de ſes Enfans de l'amour & dela vangeance, qui ſont les deux plus violentes paſſions où les Hom-

mes ſoient ſujets; & ce grand Roy meurt avec tant de reſpect pour les Dieux, qu'on pourroit le donner pour exemple à nos Princes les plus Chreſtiens. Ainſi Monſieur Racine a atteint le but que doivent ſe propoſer tous ceux qui font de ces ſortes d'Ouvrages; & les principales regles eſtant de plaire, d'inſtruire, & de toucher, on ne ſçauroit donner trop de loüanges à cet Illuſtre Autheur, puis que ſa Tragedie a plû, qu'elle eſt de bon exemple,

& qu'elle a touché les cœurs.

Quelques affaires m'ayant empeſché de retourner ſitoſt que je ſouhaitois dans la Ruelle, où j'avois appris l'Hiſtoire de Leonidas, je fus à peine delivré de l'embarras qu'elles me donnoient, que j'y retournay; & je n'y fus pas plutoſt entré, que j'entendis ce que vous allez apprendre, qui n'eſtoit qu'une ſuite de la converſation commencée avant que je fuſſe arrivé. Ah ne me parlez point, dit

une Femme en s'adreſſant au reſte de la Compagnie, du Second & Troiſiéme Tome du Mercure Galant; Ils ſont, à ce qu'on dit, trop remplis de Guerre & de Nouvelliſtes, & je n'ay pas ſeulement voulu les lire. Je croyois qu'on y verroit autant d'Hiſtoires que dans le Premier, & j'en aurois eſté ravie; car je vous avouë que celles du Colier de Perles, des Bas Vers & des Miroirs m'ont extrémement divertie, & que je n'en ay point encor veu de remplies d'in-

cidens ſi plaiſans & ſi nouveaux. Vous avez raiſon, Madame, luy repartit froidement une autre, de dire ce que vous aimez; mais quoy que les Hiſtoires ſoient de voſtre gouſt, & que dans le Second & Troiſiéme Volume, il n'y en ait pas tant que dans le Premier, il faut voir ſi l'Autheur a fait une faute, & ſi dans ces deux derniers Volumes, il a pû & dû en mettre davantage qu'il n'a fait. Ce n'eſt pas ma penſée, pourſuivit-elle, & en voicy la

raiſon. Il a promis dans ſon Premier Volume de parler de tout ce qui ſe paſſeroit; & comme dans les deux ſuivans il a eſté obligé de mettre toute la Campagne du Roy, & que ce Prince a plus pris de Villes en trois mois, qu'on n'en prenoit autrefois pendant le cours de vingt-cinq années, l'Autheur pour ſuivre l'ordre qu'il s'eſtoit preſcrit, ne pouvoit s'empeſcher de parler de Guerre en beaucoup d'endroits; & quoy qu'il n'ait dit qu'un

mot de la priſe de chaque Ville, cette matiere peu Galante n'a pas laiſſé de tenir beaucoup de place dans ces deux Volumes. Il a fait plus, & pour ne pas ennuyer il a crû devoir faire raconter beaucoup de choſes par des Nouvelliſtes, afin que par leurs manieres de les debiter, & leurs conteſtations, le recit des actions les plus ſerieuſes & les plus ſanglantes pût donner du divertiſſement; & pour plaire aux Curieux, il eſt entré dans le détail des actions de tous

les Braves, & en a dit des particularitez dont aucune Gazette n'a parlé; de ſorte que l'on peut dire que dans les Volumes où il a parlé de la derniere Campagne, il a obligé toutes les plus Illuſtres Familles de France, & que ces Livres doivent eſtre un jour beaucoup recherchez, puis qu'il n'eſt parlé dans aucun autre du détail des actions particulieres; & ces deux Volumes contiennent tant de choſes curieuſes, que ceux qui les liront ne pouront manquer

dy trouver dequoy leur plaire, puis que bien que chacun ſoit d'un gouſt diferent, chacun ne doit pas laiſſer de trouver ſon compte dans un Livre general, & que les uns cherchent ce qui ne plaiſt pas aux autres. Si les Ruelles veulent des Hiſtoires, on trouve des Mélancoliques qui les traitent de bagatelles; mais comme le nombre de ces derniers eſt moins grand, l'Autheur en mettra beaucoup dans les Volumes qu'il don-

nera doreſnavant au Public, & reduira en peu de lignes toutes les autres Nouvelles. L'Autheur fera bien, reprit la premiere qui avoit parlé, de mettre à l'avenir beaucoup d'Hiſtoires dans les Tomes du Mercure qu'il donnera au Public: Les Femmes en veulent; & comme ce ſont elles qui font réüſſir les Ouvrages, ceux qui ne trouverront point le ſecret de leur plaire, ne réüſſiront jamais. Toute la Compagnie en demeura d'accord, & ſe pre-

paroit à parler d'autre choſe, lors qu'un Homme qui avoit accouſtumé de venir dans cette Ruelle, parla de la mort de Moliere dont on s'eſtoit déja entretenu quelques jours auparavant. Il eſtoit Illuſtre de pluſieurs manieres, & ſa reputation peut égaler celle du fameux Rocius ce grand Comedien ſi renommé dans l'Antiquité, & qui merita du Prince des Orateurs cette belle Harangue qu'il recita dans le Senat pour ſes intereſts. Le regret que le plus grand

des Roys a fait paroiſtre de ſa mort, eſt une marque incontestable de ſon merite. Il avoit trouvé l'art de faire voir les defauts de tout le monde, ſans qu'on s'en pût offenſer, & les peignoit au naturel dans les Comedies qu'il compoſoit encor avec plus de ſuccez qu'il ne les recitoit, quoy qu'il excelât dans l'un & dans l'autre. C'eſt luy qui a remis le Comique dans ſon premier éclat; & depuis Terence perſonne n'avoit pû legitimement pretendre à cet

avantage. Il a le premier inventé la maniere de méler des Scenes de Muſique & des Balets dans les Comedies, & il avoit trouvé par là un nouveau ſecret de plaire, qui avoit eſté juſqu'alors inconnu, & qui a donné lieu en France à ces fameux Opera, qui font aujourd'huy tant de bruit, & dont la magnificence des Spectacles n'empeſche pas qu'on ne le regrette tous les jours. J'eus à peine achevé de parler du merite de cet Autheur, qu'une Per-

ſonne de la Compagnie tira quelques Pieces de Vers qui regardoient cet Illuſtre Defunt. Pluſieurs en lûrent haut, & les autres bas. Voicy ce qui fût entendu de toute la Compagnie.

PIECES EN VERS.

SUR LA

MORT DE MOLIERE.

SI dans ſon Art c'eſt eſtre un Ouvrier parfait,
Que ſçavoir trait pour trait
Imiter la Nature,
Moliere *doit paſſer pour tel;*
Michel-Ange, le Brun, & toute
la Peinture,
Comme luy n'ont ſçeu faire un Mort
au naturel.

AUTRE.

CY git un grand Acteur que l'on
dit eſtre mort;
Ie ne ſçay s'il l'eſt, ou s'il dort.
Sa Maladie Imaginaire
Ne ſçauroit l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour qu'il fait à plaiſir,
Car il aimoit à contrefaire.
Quoy qu'il en ſoit cy git Moliere;
Comme il eſtoit Comedien,
S'il fait le Mort, il le fait bien.

AUTRE.

CY git le Terence François,
Qui merita pendant ſa vie,
De divertir malgré l'Envie,
Le plus ſage de tous les Rois:
Il a pouſſé l'Eſprit Comique,
Iuſques au dernier de ſes jours;
La Mort en arreſtant le cours,
Il a finy par le Tragique.

AUTRE.

CY git qui parut ſur la Scene
Le Singe de la Vie humaine,
Qui n'aura jamais ſon égal,
Qui voulant de la Mort, ainſi que
de la Vie,
Eſtre l'Imitateur dans une Comedie,
Pour trop bien réüſſir, y réüſſit fort
mal;
Car la Mort en eſtant ravie,
Trouva ſi belle la Copie,
Qu'elle en fit un Original.

AUTRE.

CY git ſous cette froide Biere,
Le fameux Comique Moliere,
Ie ne ſçay pas bien s'il y dort;
Celuy qui ſçeut tout contrefaire,
Y pouroit bien encor contrefaire le
Mort.

AUTRE.

CEluy qui git dans ce Tombeau,
Paſſant, c'eſt le fameux Moliere,
De qui l'eſprit eſtoit ſi beau,
Que rien ne faiſoit peine à ſa vive
lumiere.
Regrete ſon trépas ſi tu cheris les
Vers,
Car il charmoit les ſens ſur tous
Sujets divers;
Mais la cruelle Parque, en nous
faiſant injure,
S'accordant avecque la Mort,
L'a laiſſé dans la Sepulture,
Où cet Acteur faiſoit le Mort.

AUTRE.

SOus ce Tombeau giſſent Plaute
& Terence,
Et cependant le ſeul Moliere *y git.*
Leurs trois talens ne formoient
qu'un eſprit
Dõt le bel Art divertiſſoit la Frãce:
Ils ſont partis, & j'ay peu d'eſperãce
De les revoir malgré tous nos éforts.
Pour un longtemps, ſelon toute ap-
parence,
Terence, Plaute & Moliere *ſont*
morts.

AUTRE.

C'Eſt donc là le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le Cimetiere,
En le voyant paſſer, dirent quel-
ques Voiſins.
Non, non, dit un Apoticaire,
Ce n'eſt qu'un Mort Imaginaire,
Qui ſe raille des Medecins.

AUTRE.

PLuton voulant donner aux Gens
de l'autre vie,
Le plaiſir de la Comedie,
Ayant pour faire un choix long-
temps déliberé,
Ne trouva rien plus à leur gré,
Que le Malade Imaginaire;
Mais comme par malheur il man-
quoit un Acteur,
L'un d'entr'eux dit tout haut, qu'on
ne pouvoit mieux faire,
Que d'envoyer quérir l'Autheur.

AUTRE.

MOLIERE à chacun a fait voir
L'inutilité du Sçavoir
De ceux qui font la Médecine;
Et pour accomplir ſon deſſein,
Et nous mieux prouver ſa doctrine,
Il meurt dés qu'il eſt Medecin.

Ces Vers donnerent occaſion de parler de la Medecine; Quelques uns ſe declarerent contre, & pluſieurs prirent ſon party. Un de ceux qui la defendit avec le plus de chaleur, tint ce diſcours en parlant de Moliere. S'il avoit eu le temps d'eſtre malade, il ne ſeroit pas mort ſans Medecin: Il n'eſtoit pas convaincu luy-meſme de tout ce qu'il diſoit contre les Medecins, & pour en avoir fait rire ſes Auditeurs, il ne les a pas perſuadez. Je demeure

d'accord avec luy que la plus grande partie de la Medecine conſiſte dans l'Ordonnance des Lavemens, Saignées & Purgations; mais il faut les ſçavoir ordonner à propos, & ſçavoir ſelon les Maladies qu'on a à guerir, ce qu'il faut mettre dans le premier & le dernier de ces Remedes. On en peut faire de cent manieres differentes; mais pour cela il faut connoiſtre les Simples, & ſçavoir leurs vertus. Non, non, le monde ne peut

croire ce que cet Autheur a dit des Medecins. Il eſt conſtant qu'il y a des Remedes, les Beſtes en trouvent & ſe guériſſent elles-meſmes: Hé pourquoy, puis que les Hommes ont bien connu les Herbes qui empoiſonnent, ne connoiſtroient ils pas celles qui ont la vertu de les guerir? Rien n'eſt ſi commun que les ſalutaires effets des Ordonnances des Medecins. On connoiſt ceux des Medecines & des Lavemens, par la bile & par les impuretez

qu'elles font évacüer. On ſçait combien la Saignée eſt neceſſaire à un Malade quand il eſt oppreſſé; & Moliere, ce méme Moliere, pendant une oppreſſion, s'eſt fait ſaigner juſques à quatre fois pour un jour. Pluſieurs eurent de la peine à le croire, & chacun ne s'accordant pas ſur le chapitre de la Medecine, on parla des Ouvrages du Defunt, qu'un Defenſeur de la Medecine voulut traiter de bagatelles. Je ſçay bien, repartit un autre qui n'eſ-

toit pas de ſon ſentiment, que Moliere a mis des bagatelles au Theatre; mais elles ſont tournées d'une maniere ſi agreable, elles ſont placées avec tant d'art, & ſont ſi naturellement dépeintes, qu'on ne doit point s'étonner des applaudiſſemens qu'on leur donne. Pour meriter le nom de Peintre fameux, il n'eſt pas neceſſaire de peindre toûjours de grands Palais, & de n'employer ſon Pinceau qu'aux Portraits des Monarques: Une Ca-

bane bien touchée eſt quelquefois plus eſtimée de la main d'un habile Homme, qu'un Palais de marbre de celle d'un ignorant; & le Portrait d'un Roy, qui n'eſt recommandable que par le nom de la Perſonne qu'il repreſente, eſt moins admiré que celuy d'un Païſan, lors qu'il n'y manque rien de tout ce qui le peut faire regarder comme un bel Ouvrage. La converſation alloit s'échauffer, lorsqu'on vint dire à la Maiſtreſſe du Logis, que Cleante eſtoit

preſt, & qu'elle pouvoit paſſer dans la Salle avec toute la Compagnie. Comme chacun ſe levoit ſans ſçavoir pourquoy on changeoit de lieu: Il faut, dit la Maiſtreſſe du Logis, en arreſtant tout le monde, que je vous avertiſſe d'une choſe qui vous ſurprendra fort. Cleante m'eſtant venu voir le lendemain que Moliere mourut, nous témoignâmes le regret que nous avions de ſa perte. Il me dit qu'il avoit envie de faire ſon Oraiſon Funebre; je me

moquay de luy. Il me dit qu'il la feroit, & qu'il la réciteroit meſme devant ceux que je voudrois. J'en demeuray d'accord, & luy dis que j'avois fait faire une Chaiſe, parceque Moliere devoit venir joüer le Malade Imaginaire chez moy, & qu'elle luy ſerviroit. Il m'a tenu parole, & nous allons voir s'il s'acquitera bien de ce qu'il m'a promis. Comme Cleante eſtoit un Homme fort enjoüé, & qui divertiſſoit fort les Compagnies où il eſtoit, ils

paſſerent tous avec empreſſement dans la Salle où on les attendoit: Elle eſtoit toute tenduë de Deüil, & remplie d'Ecuſſons aux Armes du Défunt. Cleante n'euſt pas plutoſt appris que toute la Compagnie avoit pris place, qu'ayant pris une Robe noire, il monta en Chaiſe avec un ſerieux qui fit rire toute l'Aſſemblée. Il commença de la ſorte.

ORAISON FUNEBRE DE MOLIERE

MA Femme eſt morte, je la pleure; ſi elle vivoit, nous nous querellerions, Acte premier de *l'Amour Medecin, de l'Autheur dont nous pleurons aujourd'huy la perte.* Quoy qu'il ſemble que ces paroles ne conviennent pas au ſujet qui m'a fait monter dans cette Chaiſe, il faut pourtant

qu'elles y ſervent, je ſçauray les y accommoder, & je ſuivray en cela l'exemple de bien d'autres. Repetons les donc encor une fois ces paroles, pour les appliquer au ſujet que nous traitons. *Ma Femme eſt morte, je la pleure; ſi elle vivoit, nous nous querellerions.* Moliere eſt mort, pluſieurs le pleurent, & s'il vivoit, ils luy porteroient envie. Il eſt mort ce grand Reformateur de tout le Genre humain; ce Peintre des Mœurs, cet Introducteur

des Plaiſirs, des Ris & des Jeux, ce Frondeur des Vices, ce redoutable Fleau de tous les Turlupins; & pour tout renfermer en un ſeul mot, ce Mome de la Terre qui en a ſi ſouvent diverty les Dieux. Je ne puis ſonger à ce trépas, ſans faire éclater mes ſanglots. Je voy bien toutefois que vous attendez autre choſe de moy que des ſoûpirs & des larmes; mais le moyen de s'empeſcher d'en répandre un torrent! Que dis-je un torrent! Ce n'eſt pas aſſez.

Il en faut verſer un Fleuve. Que dis-je un Fleuve! Ce ſeroit trop peu; & nos larmes devroient produire une autre Mer. Non, Meſſieurs, il n'eſt pas beſoin du ſecours de l'art, pour vous faire voir ce que vous perdez; la douleur eſt plus éloquente, plus éloquente, plus éloquente enfin... plus éloquente... Vous entendez bien ce que cela veut dire, & cela ſuffit. Il faut paſſer à la Diviſion des Parties de cet Eloge, dont le pauvre Defunt ne me remercïera

pas; mais avant d'entrer dans cette Diviſion, faiſons une poſe utile à nos ſantez, touſſons, crachons, & nous mouchons harmonieuſement. Il faut quelquefois reprendre haleine, c'eſt ce qui nous fait vivre.

La Muſique a, dit-on, quatre Parties; mon Diſcours n'en aura pas moins. Moliere Autheur, & Moliere Acteur en feront tout le ſujet. Ce ne ſont que deux Points, me direz-vous: Vous avez raiſon; mais on en peut facilement

faire quatre, & voicy comment. Moliere Autheur, fera deux Points; c'eſt à dire que je parleray dans le premier de la beauté de ſes Ouvrages, & dans le ſecond des bons effets qu'ils ont produits, en corrigeant tous les Impertinens du Royaume. Moliere Acteur me fournira auſſi la matiere de deux Points; & je feray voir que non ſeulement il joüoit bien la Comedie, mais encor qu'il ſçavoit bien la faire joüer. Voila ſi je compte bien mes quatre

Points tout trouvez ; Si je les traite bien, vous ne me trouverez pas trop long; mais ſi je vous ennuye, ce ſera trop de la moitié. Paſſons donc au premier, & parlons de la beauté des Ouvrages du Defunt. Je ne croy pas qu'il ſoit neceſſaire de vous en entretenir long-temps ; peu de Gens en doutent ; & ceux qui n'en ſont pas perſuadez, ne meritent pas d'eſtre deſabuſez. En effet, Meſſieurs, ſi l'Art qui approche le plus de la Nature, eſt

le plus eſtimé, ne devons nous pas admirer les Ouvrages du Defunt? Les Figures les plus animées des Tableaux de nos plus grands Peintres, ne ſont que des Peintures muettes, ſi nous les comparons à celles des Ouvrages de l'Autheur dont j'ay entrepris aujourd'huy le Panegyrique. Quelle fécondité de Génie ſur toutes ſortes de matieres ! Que n'en tiroit-il point? vous l'avez veu ; & vous ſçavez qu'il eſtoit inépuiſable ſur le Chapitre des

Medecins & des Cocus. Mais paſſons outre, & ne r'ouvrons point les playes de ces Meſſieurs. Finiſſons donc ce Point, en diſant que le Defunt n'eſtoit pas ſeulement un habile Poëte, mais encor un grand Philoſophe, Philoſophe, me direz-vous., Philoſophe! Un Philoſophe doit-il chercher à faire rire ? Démocrite en eſtoit un, chacun le ſçait, & cependant il rioit toûjours. C'eſtoit trop, il faut quelquefois pleurer: Pleurons donc, puis que

c'eſt aujourd'huy un jour de pleurs. Pleurons tous, pleurons, rempliſſons nos mouchoirs de larmes. Pendant que vos pleurs couleront, je vais eſſuyer les miennes, & par ce moyen reprendre haleine pour commencer mon ſecond Point.

Je vous ay promis, Meſſieurs, de vous faire voir dans le ſecond Point de cet Eloge Funebre, de quelle utilité les Ouvrages du Defunt ont eſté au Public ; mais avant de vous le prouver, il eſt à propos de

parler de tous ceux contre leſquels il a écrit. Il a joüé les Jeunes, les Vieux, les Sains, les Malades, les Cocus, les Jaloux, les Marquis, les Villageois, les Hipocrites, les Impoſteurs, les Campagnards, les Prétieuſes, les Fâcheux, les Avocats, les Ignorans, les Procureurs, les Miſantropes, les Medecins, les Aporiquaires, les Chirurgiens, les Avares, les Bourgeois qui affectent d'eſtre de Qualité, les Philoſophes, les Autheurs, les Provinciaux, les

Faux Braves, les grands Diſeurs de rien, les Gens qui n'aiment qu'à contredire, les Coquettes, les Joüeurs, les Donneurs d'Avis, les Uzuriers, les Sergens, les Archers, & tous les Impertinens enfin, de tout Sexe, de tout âge & de toute condition. Que tous ces Noms m'ont alteré! Je n'en puis plus; & ſi je ne buvois à voſtre ſanté, je ne pourrois pas achever ce que j'ay entrepris.

Je puis preſentement continuer, & je ſens que je

me porte aſſez bien. Diſons donc que tous ceux que noſtre Autheur a joüez luy ont obligation. En faiſant voir des Portraits de l'Avarice, il a fait honte aux Avares, & leur a inſpiré de la liberalité. En rendant ridicules ceux qui rencheriſſoient ſur les Modes, il les a rendus plus ſages. Ah! combien de Cocus a-t-il empeſchez de prendre leurs Gands & leur Manteau, en voyant entrer chez eux les Galants de leurs Femmes? Combien a-t-il

fait changer de langage prétieux, aboly de Turlupinades? Combien a-t-il redreſſé de Marquis à gros dos? Combien a-t-il épargné de ſang à toute la France, en faiſant voir l'inutilité des frequentes Saignées? Combien de Medecines ameres a-t-il empeſché de prendre? & combien auſſi a-t-il guery de Foux? Quoy que tous ceux que je viens de nommer ayent obligation au Defunt, chacun en particulier, toute la France luy eſt obligée en general

de l'avoir tant fait rire. Le Rire, Meſſieurs, eſt une choſe merveilleuſe, & dont l'utilité eſt d'une utilité.... Vous l'allez voir par mon raiſonnement : Le Rire délaſſe ceux qui travaillent du corps, il réjoüit l'eſprit des Gens de Lettres ; & défatigant ceux qui ſont occupez aux grandes affaires, il eſt meſme utile aux Monarques : Puis qu'il eſt utile, la Comedie la doit eſtre ; ſi la Comedie eſt utile, les Comediens le ſont ; ſi les Comediens ſont uti-

les, les Autheurs le ſont encor davantage ; ſi les Autheurs le ſont, Moliere a dû l'eſtre beaucoup ; & s'il l'a eſté nous devons pleurer ſa perte. Pleurons la donc, Meſſieurs, pleurons la ; mais pendant que nous la pleurerons, écoutons ces Violons qui la pleurent auſſi.*

C'eſt aſſez, Meſſieurs, c'eſt aſſez ; la maniere de joüer de cet inimitable Acteur me réveille, & puis qu'elle fait le ſujet de mon troiſiéme Point, il faut que

* *Les Violons joüent languiſſamment.*

j'en parle ſans attendre davantage. Les Anciens n'ont jamais eu d'Acteur égal à celuy dont nous pleurons aujourd'huy la perte ; & Rocius, ce fameux Comedien de l'Antiquité, luy auroit cedé le premier rang s'il avoit vécu de ſon temps : C'eſt avec juſtice, Meſſieurs, qu'il le meritoit ; Il eſtoit tout Comedien depuis les pieds juſques à la teſte ; Il ſembloit qu'il eut pluſieurs voix, tout parloit en luy ; & d'un pas, d'un ſoûrire, d'un clein d'œil, & d'un

d'un remuëment de teſte, il faiſoit plus concevoir de choſes, que le plus grand Parleur n'auroit pû dire en une heure. Ah ! qu'un ſi grand Comedien meritoit bien d'avoir pour repreſenter ſes Ouvrages le Theatre de Marcus Scaurus ! Ce Theatre avoit ſur ſa hauteur trois cens ſoixante Colomnes en trois rangs, les unes ſur les autres, où les trois Ordres eſtoient exactement obſervez. Le premier rang eſtoit de marbre, le ſecond de verre, & le

troiſiéme eſtoit tout brillant d'or; Les plus baſſes Colomnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & il y avoit entre ces Colomnes trois mille Statuës d'airain. N'eſt-ce pas avec raiſon que les beaux Ouvrages de Moliere meritoient un auſſi beau Theatre pour eſtre repreſentez, & n'eſt-ce pas avec juſtice que.... car voyez-vous, Meſſieurs, ſi.... la raiſon.... vous ſçavez que lors que..... Viens au ſecours de ma memoire, incomparable Acteur, & puis

que tu n'en as jamais manqué, donne-moy un peu de la tienne, auſſi bien n'en as-tu plus que faire : Inſpire-moy donc..... Ah! Meſſieurs, les voila les Oeuvres de ce grand Homme; Elles parleront mieux pour luy que je ne pourrois faire. Voila tous les Enfans dont il eſt le Pere : Ils ſont cheris ces Enfans, de tous les Princes du Monde. Ah! belles Oeuvres, que vous eſtes eſtimées par tout! Et pour vous faire voir, Meſſieurs, que je dis vray, les voila en

François, en Italien, en Eſpagnol, en Allemand; & par l'ordre du Grand Vizir, l'on travaille à les traduire en Turc. Ah pleurons la perte d'un ſi grand Homme, nous ne le pouvons trop regretter; mais réjoüiſſons-nous plutoſt de ce qu'il eſtoit né chez nous, & de ce qu'il vivra au Temple de Memoire. Pleurons de l'avoir perdu ſi jeune; mais plutoſt que de perdre le temps à pleurer, paſſons à noſtre dernier Point, que je traiteray en peu de pa-

roles. Il me ſera facile, puis que j'y dois faire voir que noſtre Illuſtre Acteur excelloit dans l'Art de bien faire joüer la Comedie. Eſt-il quelqu'un qui n'en demeure pas d'accord, apres avoir veu de quelle maniere il faiſoit joüer juſques aux Enfans? On voit par là que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il diſoit, qu'il feroit joüer juſques à des Fagots. Des Fagots Acteurs! des Fagots! Oüy, Meſſieurs, des Fagots; & il en eſt à la Comedie, qui auroient be-

ſoin de luy pour les rendre plus utiles qu'ils ne ſont. Ces veritez eſtant inconteſtables, voila mon quatriéme Point finy ; mais je ne ſuis pas pour cela au bout de ma carriere ; il faut des récapitulations d'une partie de ce que j'ay dit, il faut tirer de la Morale, il faut toucher les cœurs, il faut faire verſer des larmes. Mais qui pourroit s'empeſcher d'en répandre apres la perte d'un ſi grand Homme! Avec ſon eſprit il auroit pû tromper la Mort, ſi

elle ne l'avoit point pris en traiſtre. Que dis-je en traiſtre? On ne ſçait ſi la Mort l'a trompé, ou s'il a trompé la Mort ; mais ſoit qu'il l'ait trompée, ou qu'elle l'ait ſurpris, il ne vit plus ce grand Homme. Ah! triſtes Comediens, ou du moins qui devez l'eſtre, que tous vos Theatres ſoient deſormais auſſi noirs que ma Robe ; n'y paroiſſez qu'avec des habits de Deüil, que tous vos Auditeurs le prennent, & que chacun continuë d'écrire à ſa gloire

comme on a commencé. En voila des preuves de toutes manieres : Voila des Epitaphes, voila des Sonnets, voila des Elegies,* & voila des Eloges en Proſe. Auroit-on tant écrit, ſi le Defunt n'avoit eu du merite? Oüy, Meſſieurs, il en avoit, & ſes Ennemis meſmes en ſont toûjours demeurez d'accord. Il faut finir, Meſſieurs : Mais que vois-je ! Tant d'Ecuſſons aux Armes du Defunt réveillent ma douleur. Vous les voyez, Meſſieurs, ces Armes

* *Il montre quatre groſſes liaces de Papiers.*

Armes parlantes, qui font connoiſtre ce que noſtre Illuſtre Autheur ſçavoit faire. Ces Miroirs montrent qu'il voyoit tout ; ces Singes, qu'il contrefaiſoit bien tout ce qu'il voyoit ; & ces Maſques, qu'il a bien démaſqué des Gens, ou plutoſt des Vices qui ſe cachoient ſous de faux maſques. Ce grand Peintre moral eſt preſentement avec les Dieux, qu'il eſt allé faire rire de leurs propres defauts. Momus a d'abord eſté le recevoir ; & vous

312 LE MERCURE
allez voir ce qui s'eſt paſſé à leur entreveuë. Paroiſſez, Momus; paroiſſez, Moliere, & ſatisfaites la curioſité de l'Aſſemblée.

Deux Marionettes paroiſſent aux deux coins de la Chaiſe.

MOMUS.

Que nous ſommes obligez à la Mort, de nous avoir envoyé l'Illuſtre Moliere, dont le nom fait tant de bruit par tout le Monde!

MOLIERE.

Vous voyez, cher Momus, je viens voir les Dieux; & j'ay voulu joüer la Mort,

afin qu'elle me prit, croyant ſe vanger, & je l'ay trompée par ce ſtratagéme.

MOMUS.

Vous ne me dites pas tout; vous vous entendez avec la Mort, & vous venez voir les defauts des Dieux, pour en aller divertir les Mortels.

MOLIERE.

Non, Momus, je ne puis plus retourner au Monde.

MOMUS.

J'en ſuis fâché; car les Dieux ne m'eſtimeront plus, & vous les divertirez mieux que moy.

314 LE MERCURE

MOLIERE.

J'eſpere les bien divertir.

MOMUS.

Il vous faut du temps pour les bien connoiſtre.

MOLIERE.

Pas tant que vous penſez.

MOMUS.

C'eſt aſſez, vous pouriez vous échaufer. Loin de vous quereller, allez ſonger à vous unir, pour bien divertir les Dieux.

Ce Dialogue vous a fait croire un moment que Moliere n'eſtoit pas mort; mais il faut r'ouvrir vos

playes, & vous le faire voir ſans parole & ſans vie: Il faut vous faire voir ſon Tombeau. Haſtez-vous. Eſt-il achevé? Eſtes-vous preſts? Faites-nous voir ce qui doit renouveller nos douleurs.

On tire un Rideau de Deüil, & le Mau olée paroiſt.

Ah que voy-je! Je ne puis ſans mourir regarder cet Illuſtre Défunt.* Fuyons ces objets funebres. *Il faut pourtant avoir un peu de fermeté, & regarder ce

**Il s'enfonce dans la Chaiſe.*
**Il ſe releve.*

Tombeau; Tombeau, qui renfermez les ris & les jeux; Tombeau, qui renfermez la joye; Tombeau... Tombeau...Tombeau...C'eſt un Tombeau, Meſſieurs, & vous le voyez bien. Tous les Poëtes de l'antiquité rempliſſent ces niches; & les plus Comiques ſoûtiennent.... Ah! Meſſieurs, je ne puis achever, quand je voy que les yeux de cet Illuſtre Autheur ſont fermez pour jamais; je ne puis retenir mes larmes. Démocrite n'avoit jamais pleuré,

& vous voyez ce Philoſophe le mouchoir à la main. Epheſtion mourut de rire, & cependant vous le voyez aujourd'huy fondre en larmes aupres du Tombeau de cet Illuſtre Défunt. Ah rempliſſons toutes ces Urnes avec l'eau de nos pleurs. Il nous en a fait répandre de joye, verſons-en de douleur aupres de ſon Tombeau; honorons-le de toutes manieres. Riches, faites faire des Statuës à ſa gloire. Beaux Eſprits, apportez des Ouvrages qui

ne chantent que ſes loüanges. Et vous, Peuples, donnez-luy des larmes, ſi vous ne les pouvez accompagner d'autre choſe. Il eſt mort, ce grand Homme; mais il eſt mort trop toſt pour luy, trop toſt pour les ſiens, trop toſt pour ſes Camarades, trop toſt pour les grands divertiſſemens de ſon Prince, trop toſt pour les Libraires, Muſiciens, Danceurs & Peintres, & trop toſt enfin pour toute la Terre. Il eſt mort, & nous vivons; cependant il vivra

apres nous, il vivra toûjours, & nous mourrons; c'eſt le deſtin des grands Hommes.

Cette Oraiſon Funebre fut à peine achevée, que chacun ſe leva, & donna mille loüanges à Cleante, qui tourna luy-meſme en plaiſanterie ce qu'il venoit de faire. Comme il eſtoit déja tard, chacun ſe retira bientoſt apres. Paſſons à des choſes plus ſérieuſes, & diſons que l'on ne peut trop loüer Monſieur

de Gaumont, qui a ſi heureuſement terminé la guerre qui eſtoit entre Monſieur le Duc de Savoye & la Republique de Génes. Monſieur le Marquis de Renel n'a pas moins travaillé à la Paix en Allemagne, mais c'eſt d'une autre maniere, puis qu'en pouſſant les Ennemis, il les obligera à demander bientoſt la paix. Dans les premiers avantages que nous avons eus de ce coſté, Monſieur d'Avézan Capitaine aux Gardes, & Monſieur de

Gacé-Matignon, ont eſté bleſſez, en affrontant tous deux les périls d'une maniere toute Françoiſe. S'ils ont évité les traits de la mort au milieu des combats, Monſieur de Séve n'a pû s'en garantir au milieu de la Cour. Je ne vous en dis rien davantage, je vous ay parlé de ſon merite dans mes premieres Lettres. Monſieur le Preſident de Meſme eſt mort auſſi, & le Parlement a fait une grande perte. J'aurois beaucoup de choſes à vous dire à ſon

avantage : mais comme il vous eſtoit connu, je paſſe à Monſieur de Turenne. Il prend tant de Places, qu'on ne les peut compter, & s'eſt déja rendu maiſtre de tout le Païs de la Mark. Entre les belles actions qui ſe ſont faites pendant la conqueſte de ce Païs, celle de Monſieur le Marquis de Bourlemont, Fils de Monſieur le Gouverneur de Stenay, n'a pas fait le moins d'éclat : Il ſe jetta avec tres-peu de monde dans un petit Chaſteau de campagne qui

n'avoit nulle defenſe ; il y fut aſſiegé par deux Bataillons d'Infanterie ; il le defendit avec une vigueur incroyable, bleſſa les principaux Officiers de ces deux Bataillons, & fit lever le Siege. Sa Majeſté qui ne laiſſe point de pareilles actions ſans récompenſe, luy a donné un Regiment. Monſieur le Chevalier de Boufflers, animé par un ſi bel exemple, eſtant en party avec quelques Dragons, ayant eſté coupé par un Corps d'Ennemis, fit une

prudente retraite; & quelque temps apres ayant appris que cinq cens s'estoient retirez dans un Château, il les fut assieger, & les prit tous prisonniers, quoy qu'il n'eut pas cent cinquante Hommes avec luy. Comme toutes ces actions sont si considérables, que tout ce que l'on en pouroit dire seroit infiniment au dessous, je ne vous en diray rien, non plus que de toutes les Places que Monsieur de Turenne a prises en Allemagne; le

nombre en est si grand, qu'il me faudroit remplir deux ou trois pages de noms Allemans qui vous ennuyeroient, & vous feroient trop de peine à prononcer. Tous ces grands exploits sont cause que les Ennemis souhaitent plus que jamais la Paix, & qu'ils ont pressé les Médiateurs de prier le Roy de nommer ses Plenipotentiaires; & Sa Majesté a fait choix de Monsieur le Duc de Chaunes, & de Messieurs Courtin & de Barillon. Tant de cho-

ses parlent pour Monsieur le Duc de Chaunes, que tout le monde avouë que le Roy ne pouvoit faire un meilleur choix. Les grandes Ambassades de Monsieur Courtin parlent aussi de son merite; & celuy de Monsieur Barillon est fort connu. Pendant que Sa Majesté rend justice au merite des grands Hommes, il n'en rend pas moins aux Illustres du beau Sexe; & la Charge de Dame du Lit de la Reyne qu'il a donnée a la belle Madame du Frenoy,

en est une marque. Il a envoyé à Vienne Monsieur le Marquis de Cheverny pour faire compliment sur la mort de l'Impératrice; & Monsieur le Comte de Lyone est allé à Madrid. Il y a des Belles icy qui craignent que les Dames Espagnoles ne le trouvent bien fait. Laissons-les mettre ordre à leur voyage, & voyons ceux qui se doivent préparer pour un autre.

LISTE DES OFFICIERS Generaux que le Roy a nommez pour ſervir cette Campagne.

Lieutenans Generaux de l'Armée du Roy.

Monſieur le Duc de la Feüillade.

Monſieur de Rochefort.

Monſieur de Lorge.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur le Chevalier de Loraine.

Monſieur de Vaubrun.

Monſieur de Montal.

ARMEE DE MONSIEUR LE PRINCE.

Monſieur le Duc.

Monſieur le Duc de Luxembourg, ſeul Lieutenant General.

Mareſchaux de Camp.

Monſieur de Magaloti.

Monſieur de Choiſeul.

ARMEE DE MONSIEUR DE TURENNE.

Lieutenans Generaux.

Monſieur le Comte de Soiſſons.

Monſieur le Comte de Guiche.

Monſieur le Grand Maiſtre.

Monſieur de Saint Abre.

Monſieur Foucaut.

Mareſchal de Camp.

Monſieur le Chevalier du Pleſſis.

Monſieur le Duc de Navaille doit commander en Lorraine, & Monſieur de Biſſy ſous luy.

Monſieur de Gadagne doit commander au Païs d'Aunis.

Monſieur le Marquis d'Eſtrades a depuis peu donné

de grandes marques de ſon courage, puis qu'ayant rencontré un Party des Ennemis, il en a tué le Commandant, & beaucoup d'autres, apres avoir eſſuyé pluſieurs décharges. Monſieur le Duc de Montauſier s'eſtant volontairement démis du Gouvernement des Provinces d'Engoulmois & de Xaintonge en faveur de Monſieur le Comte de Cruſſol, il en a obtenu l'agrément de Sa Majeſté, qui a voulu reconnoiſtre par là les ſervices qu'il luy rend

dans ſes Armées en qualité de Meſtre de Camp d'un Regiment d'Infanterie.

Comme je ſçay, Madame, que vos Provinciales ont beaucoup de curioſité pour les Modes nouvelles, je fus dernierement chez une de ces Femmes qui ne parlent que Juppes & bagatelles; j'y trouvay trois ou quatre Perſonnes de ſon caractere, & je fis auſſitoſt tourner la converſation ſur le chapitre des Modes. Voicy ce qui s'y paſſa. Elles parlerent d'abord de la maniere d'or-

ner les dedans des Logis, & des Peintures que l'on y faiſoit faire & elles dirent que l'on ne faiſoit plus de ſi grandes dépenſes en Plafonds, qu'on ne les rempliſſoit plus de Figures, & que l'on peignoit aujourd'huy les Apartemens neufs de trois manieres, qui eſtoient toutes trois à la mode, & que chacun choiſiſſoit ſelon ſon gouſt. La premiere, dirent-elles, eſt de les faire peindre en marbre; la ſeconde, d'y faire mettre une couleur blanche, avec

des filets d'or ſeulement; & la troiſiéme, de les peindre en bleu & blanc, à la maniere de Trianon. Apres avoir baſty les Chambres, elles les meublerent, & dirent que chez les Gens de qualité on ne fermoit plus les Cheminées pendant l'Eſté avec des volets de bois, mais qu'on les laiſſoit ouvertes, & qu'on faiſoit attacher dans le fonds des Perſpectives peintes ſur des toiles, & que l'on y mettoit auſſi ou des petits Rochers, ou des Pots de fleurs &

& de verdure: Elles dirent encor que les Couchettes de bois doré, & toutes remplies de Sculpture, eſtoient plus que jamais à la mode, que l'on mettoit deſſus des Criſtaux en forme d'aigrettes, à la place des pomes, & que l'on commençoit à dorer les Chaiſes de meſme les Couchettes, & à faire mettre beaucoup de Sculpture dans le haut des doſſiers, & qu'on les faiſoit toutes grandes avec des doſſiers fort hauts. Elles adjoûterent que comme la

Mode n'eſtoit plus de mettre des Tapis ſous les Lits, ceux qui en avoient de beaux de Perſe & de Turquie, en tapiſſoient leurs Alcoves pendant l'Hyver; mais que les belles Tapiſſeries d'Eſté, eſtoient preſentement de Satin peint avec des Fleurs & des Figures de hauteur naturelle; & l'on parla d'une Tenture peinte par Monſieur Bailly qui demeure aux Galeries du Louvre, dans laquelle on voit toutes les Victoires du Roy tres-bien repreſentées dans

pluſieurs cartouches ornez de Fleurs. Elles paſſerent de ces Tapiſſeries d'Alcoves, aux rideaux des feneſtres, & elles dirent qu'on les faiſoit preſentement Damaſſé, & que l'on y mettoit du Point; que ce n'eſtoit plus la couſtume de ſe ſervir des devans de feneſtres de Tapiſſerie, qu'on les faiſoit peindre de la meſme maniere que la Chambre, & que l'on y mettoit quantité de carreaux longs & étroits, deſquels on ſe ſervoit ſur les feneſtres; Que

l'on ne rempliſſoit plus les Chambres de Cabinets, parce qu'on les faiſoit trop petites; mais qu'on en mettoit beaucoup dans les Anti-Chambres. Elles adjoûterent à toutes ces choſes, que le Trianon de Verſailles avoit fait naiſtre à tous les Particuliers le deſir d'en avoir; que preſque tous les grands Seigneurs qui avoient des Maiſons de Campagne en avoient fait baſtir dans leur Parc, & les Particuliers au bout de leur Jardin; & que les Bourgeois qui ſe vouloient épargner la dépenſe de ces petits Baſtimens, avoient fait habiller des Mazures en Trianon, ou du moins quelque Cabinet de leur Maiſon ou quelque guerite. Apres avoir raiſonné quelque temps ſur l'ornement de ces petits lieux appellez Bijoux, la converſation continua ſur les Modes qui regardent l'habillement; & l'on dit que l'on portoit toûjours de ces belles Robes peintes & remplies de Fleurs & de Figures, dont

Monſieur Gautier avoit fait un ſi grand trafic; mais qu'au lieu qu'il y avoit auparavant beaucoup de verdure dans les Bouquets de Fleurs, on n'y mettoit preſentement preſque plus de vert, & que l'on faiſoit ſortir les Fleurs du dedans des Arabeſques. On adjoûta que l'on commençoit à faire des Jupes de la meſme maniere, auſſi bien qu'à peindre des Toiles fines, ce qui eſtoit tres-nouveau: toutes celles que nous avons veuës juſques à pre-

ſent n'eſtant qu'imprimées: On parla encor des Boutons de geais & d'émail, des Rubans ondez, & des Rubans de Trianon, auſſi bien que des Montres quarrées avec des Miroirs derriere. On n'approuva pas cette Mode, parce que l'on dit que les coins pouvoient bleſſer quand on les portoit ſur ſoy: On crût auſſi qu'elle changeroit, ou que du moins les Montres rondes & quarrées regneroient tour à tour, comme avoient fait les Souliers ronds, & les

Souliers quarez. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Modes conſtantes, comme celle des Mouchoirs ſans toille qui continuë depuis long-temps, & que pluſieurs trouvent plus agreable que celle des corps relevez par le dos, & qui font que tout le reſte du derriere paroiſt plat. Celle que les Veuves ont priſe de s'habiller tout de blanc chez elles, pour ne point porter de bandeau ne changera je croy pas ſi-toſt, parce que les Femmes aiment ce qui leur eſt avan-

tageux; Elles ne recherchent preſentement que les Modes qui ſont pour leur commodité, & celle des Cornettes & des Tabliers qu'elles portent depuis l'Hiver dernier avec des Habits noirs, en eſt une preuve: Elle n'eſt pas ſi fatigante que les Ferets qui peſent pres d'un demy marc, & que ſans neceſſité, & ſans ſçavoir pourquoy, les Hommes portent à leurs Rubans d'épaule. Ils en changeront peut-eſtre d'autant de ſortes que les

Femmes ont fait de Coëffes depuis fort peu de temps. Les Coëffes de raizeau ont eſté mouchetées, apres vitrées ; les Mouches ont eſté d'abord travaillées avec la Coëffe, & n eſtoient que rondes, & quelque temps apres on y a couſu de veritables Mouches de toutes ſortes de grandeurs ; & pour joindre en ſuite toutes ces ſortes de choſes enſemble, on a fait des Coëffes à raiſeau, vitrées, chenillées & mouchetées de toutes ſortes de grandeurs. Depuis

que la Mode a recommencé de ſes Coëffes chenilées, on a fait un petit cordonnet en maniere de Chenille; mais quatre fois plus petit que les cordons que l'on appelloit autrefois de la Chenille ; & l'on commence d'en meſler dans les garnitures. Cette Mode eſt des plus nouvelles, auſſi bien que celle des Jupes de Poinct d'Angleterre, imprimées ſur de la toille, & montées ſur du taffetas avec des agréemens de relief. Ces Jupes ont eſté com-

munes dés leur naiſſance; & s'eſtant trouvées belles & à bon marché, preſque toutes les Femmes en ont acheté. Laiſſons-les s'en parer, & parlons des Cravates de Campagne à la mode ; les unes ſont des Rabats attachez aux chemiſes, qu'on noüe en Cravates, & les autres ont preſque une demy-aune de hauteur & pendent juſques à la ceinture, où on les arreſte apres avoir paſſé le bout dans une des gances du Juſte-à-corps. Les Hom-

mes ne portent pas ſeulement des Cravates longues, les longues manches ſont de retour, & ne ſont preſentement pas moins à la mode que le Tabac, dont on peut dire que tout le monde prend aujourd'huy, puis que les Femmes meſmes s'en ſervent. Les doublures de panne ſont auſſi fort en uſage, & l'on en employe de toutes ſortes de couleurs. Comme les Modes ne peuvent changer de meſme pour le manger, & que chaque choſe croiſt en

ſa Saiſon, on change ſouvent l'ordre de ſervir; & c'eſt pourquoy au lieu de mettre toutes les Viandes dans un grand Plat, accompagné de deux aſſiettes, on ſert preſentement trois aſſiettes & deux petits plats. Les Modes vont meſmes juſques à la Chandelle, & l'on en fait preſentement de quarrées, que tous ceux qui les voyent prennent pour de la cire. Les Parfums ont perdu tout leur credit, leur odeur eſt trop forte & fait

mal au cerveau, & tous les Gens de Qualité portent preſentement de petits Sachets remplis d'herbes odoriferantes, que l'on appelle Sachets à la Royale. Les Jeux meſmes ſont ſujets à l'empire de la Mode, & celuy de l'Ombre eſt maintenant en grand credit. Je croy, Madame, qu'il n'eſt pas beſoin de tant d'exemples pour vous prouver l'inconſtance des Hommes, & que je ne dois pas employer beaucoup de paroles pour vous perſua-

der que je ſeray toûjours le plus obeïſſant de vos Serviteurs.

Fin du quatriéme Volume.

LE

MERCVRE GALANT,

Contenant tout ce qui s'eſt paſſé dans les Armées du Roy, & dans les Ruelles pendant l'année 1673. avec une douzaine d'Hiſtoires nouvelles, & grand nombre de Pieces Galantes, tant en Proſe qu'en Vers.

TOME V.

A PARIS,
Chez HENRY LOYSON, au Palais, dans la Salle Royale, à l'entrée en montant par le grand Eſcalier qui regarde la Place Dauphine, aux Armes de France.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AU LECTEUR.

SI cet Ouvrage n'avoit pas eu quelque approbation, & si la suite n'en avoit pas esté demandée avec empressement, on ne l'auroit pas continué, & l'on n'en verroit pas paroistre à la fois le Cin-

quiéme & le Sixiéme Tome. Ils contiennent outre les Nouvelles particulieres de la Guerre, & les belles Actions de tous ceux qui s'y sont signalez pendant cette Campagne, une douzaine d'Histoires nouvelles, dont il y en a qui ne plairont pas moins que celle de Leonidas, qui est dans le Quatriéme Tome. Il y a de plus dans ces deux derniers, quinze ou seize

cens Vers en plusieurs Pieces Galantes, dont la pluspart ont este applaudies dans les plus belles Ruelles de Paris; & l'on n'en doutera pas, quand on sçaura que le Divorce de l'Amour & de l'Hymenée, qui a tant fait de bruit, & que tant de Belles cherchent, est du nombre de ces Pieces Galantes. Ie doy donner encor un Avis au Lecteur, qui est que ce

Livre ayant esté contrefait en plusieurs Villes de France & dans les Païs Etrangers : Ceux qui ont fait de ces méchantes Impressions qui sont remplies de fautes, ont pris soin d'en retrancher les Prefaces, parce qu'elles parlent contre eux. Ainsi le Lecteur qui voudra en avoir de l'Impression de Paris, connoistra à ces marques si ceux qu'il achetera sont

contrefaits, ou non. On n'en peut avoir de trop corrects, puis qu'il ſe gliſſe des fautes meſme à Paris, où l'Autheur a ſoin de les corriger. Il y en a quelques-unes dans ces deux Volumes, & ſur tout dans le chapitre des Modes nouvelles. Ie croy que le Lecteur les reconnoiſtra bien; c'eſt pourquoy il ſeroit inutile de les luy marquer. Il ne me reſte

plus qu'à l'avertir que l'on continuëra toûjours le Mercure Galant.

TABLE
DES MATIERES
du Cinquiéme Tome.

EVgenio, Nouvelle.
Depart du Roy.
Sa Marche par la Flandre.
Deſcription de l'Armée Navale.
Défaite d'un Party de Bolduc, par Monſieur de Chantereyne.
Action ſurprenante de Monſieur de la Rabliere.
Monſieur de Vieuxfoſſé repouſſe devant le Fort Vvart un Regiment d'Holandois veſtus en Suiſſes.
Vers Galants de l'Amour aux Dames de Dijon, ſur la fauſſe

allarme qu'elles ont euë de l'arrivée des Troupes de Lorraine.
Monſieur de Baville va faire compliment de la part de Meſſieurs les Plenipotentiaires de France à Monſieur l'Electeur de Cologne; Monſieur de Bechameil à Monſieur le Duc de Neubourg, & Monſieur l'Abbé de Suze à Meſſieurs les Ambaſſadeurs de Suede.
Meſſieurs les Comtes de Lorge & de Montal inveſtiſſent Maſtric.
Monſieur le Duc de Boüillon court riſque d'eſtre tué d'un coup de Canon.
Mort de Monſieur le Comte de Soiſſons.
Premier Exploit fait devant Maſtric, par pluſieurs Mouſquetaires.

TABLE

Le Soldat malgrè luy, Nouvelle.
Nouvelle du Combat Naval, apportée par Monsieur le Marquis de la Porte.
Particularitez de ce Combat.
Mort genereuse de Monsieur le Chevalier de Themericourt.
Action extraordinaire de Monsieur de la Motte, Colonel du Regiment d'Enguyen.
Monsieur le Duc de la Feüillade reçoit une contusion au pied.
Messieurs les Comtes de Broglio & le Chevalier de S. Germain ont leurs Chevaux tuez sous eux.
Le Sieur de Vauban poste devant Mastric de la Cavalerie sous terre.
Fatigues de Sa Majesté.
Le Miroir, Nouvelle.
Monsieur le Marquis de Louvoy fait travailler aux lignes de circonvalation de Mastric, & paroist infatigable pendant huit jours, n'ayant presque pas le temps de reposer.
Ouverture de la Tranchée.
Monsieur de la Marliere la va visiter neuf ou dix fois par jour, & y va mesme à Cheval.
Il est choisi par le Roy, avec Monsieur de Courcelles, pour combatre aupres de Monsieur le Duc de Monmouth.
Paroles du Roy à ce Duc, quand il fut relevé de la Tranchée.
Ataques des Dehors.
Prudence & prévoyance de Sa Majesté.
Noms de tous ceux qui se sont signalez à l'insulte de la Contrescarpe.

TABLE.

Effet des Fourneaux.
Noms de ceux qu'ils emporterent.
Reprise de la Demy-lune.
Monsieur le Duc de Monmouth va l'épée à la main plus de trois cens pas à découvert.
Mort de Monsieur d'Artagnan.
Noms des Braves qui se sont signalez en cette occasion.
Le Roy vient attendre Monsieur de Monmouth à un épaulement à la queuë de la Tranchée.
Caresses que Sa Majestè fait à ce Duc, & ce qu'il luy dit.
Suite des Noms de ceux qui se sont signalez dans cette grande journée.
Ce qui se passa à la fausse attaque de Vvic, où M. le Comte de Lorge, Monsieur le Chevalier de Lorraine, & Monsieur le Comte de S. Geran, firent des merveilles.
Belle action de Monsieur le Comte de la Bourlie. 172
La Dupe, Nouvelle.
Attaque & prise de l'Ouvrage a corne.
Reddition de la Place.
Estat de la Garnison.
Noms de la plus part de ceux qui sont morts, ou ont esté blessez pendant ce Siege.
Noms de tous ceux qui ont eu des Charges vaccantes par le trèpas de ceux qui sont morts devant Mastric.
Le Tonnerre tombe dans le Quartier de Sa Majesté, & par quelle raison il est pris à bon augure.
Madame la Duchesse de Mekelbourg voit le Roy, au retour de son Voyage d'Allemagne.

TABLE.
Etabliſſement de la Troupe du Roy au bout de la Ruë de Guenegaud.
Le Manteau, Nouvelle.

Fin de la Table.

LE MERCURE GALANT.

PUIS que vous ſouhaitez, Madame, que je continuë de vous apprendre toutes ſortes de Nouvelles de la maniere que j'ay fait depuis plus d'un an & demy, je vais ſatisfaire voſtre curioſité

avec le plus d'exactitude qu'il me ſera poſſible. Je vous entretiendray des Affaires de la Guerre, mais j'en laiſſeray les r iſonnemens aux Politiques, & ne parleray de Sieges & de Combats, que pour loüer toutes les belles actions de nos Braves, dont je ne pretends laiſſer échaper aucune. Le Récit n'en ſera toutefois pas ſi long, qu'il puiſſe ennuyer celles de vos belles Provinciales qui n'aiment que les Hiſtoires. J'en ay huit ou dix à vous mander

qui les doivent beaucoup divertir ; & je ſuis ſeur qu'elles en trouveront parmy ce nombre, dont les Incidens ſont ſi nouveaux, qu'ils n'ont aucune reſſemblance avec toutes les Hiſtoires qui juſques icy ont eſté imprimées; vous en jugerez, Madame; ſi vous vous donnez la peine de les examiner. Voicy la premiere que j'apris dans une Ruelle Galante, quelque temps apres vous avoir écrit les dernieres dont je vous ay fait part.

EUGENIO.

NOVVELLE.

L'Hiſtoire que je vais vous raconter a quelque choſe de ſi particulier, que je ne croy pas que vous ayez jamais rien oüy de ſemblable, & l'on peut dire qu'Eugenio a eſté le plus heureux & le plus infortuné des Amans. Il avoit de la naiſſance, de l'eſprit & du

merite; mais la Nature avoit eſté plus liberale envers luy que la Fortune, puis qu'il n'avoit point de bien, & que l'Italie ne pouvoit guere compter d'Hommes mieux faits que luy. Il avoit l'air grand, la taille admirable, les jambes belles, les mains & les dents de meſme, les cheveux beaux & les yeux pleins d'un feu qui en inſpiroit à tous ceux qui le regardoient. Voila en vingt paroles dequoy faire un Portrait de cent pages, ſi je me

voulois étendre ſur les Deſcriptions; mais quoy qu'elles ſoient à la mode, elles n'en fatiguent pas moins; c'eſt pourquoy je n'en feray point, & j'empeſcheray par ce moyen que le Récit des avantures dont je dois vous entretenir, ne ſoit auſſi long que deux de nos plus gros Tomes de Romant. Je tombe, me direz vous peut-eſtre, dans les fautes que je repris mais pour quelques paroles de plus, j'en épargne un Volume d'inutiles. Paſſons au malheu-

reux Héros de cette Hiſtoire. La premiere avanture qu'il eut, fut à Naples, où comme il alloit le ſoir voir une jeune Beauté, il fut enlevé dans une Ruë détournée par quatre Hommes maſquez qui le jetterent dans un Carroſſe dont il ne pût reconnoiſtre le Cocher qui ſelon toutes les apparences eſtoit de la Compagnie des autres, & n'eſtoit Cocher qu'en cas d'avanture. Eugenio fut à peine entré dans le Carroſſe, qu'ils luy dirent qu'il ne devoit

point faire de bruit, qu'ils ne l'enlevoient que pour ſon bien, qu'ils ne le meneroient pas hors la Ville, & que l'Amour eſtoit l'autheur de tout ce qu'ils faiſoient. Eugenio reçeut ce compliment, parce qu'il n'eſtoit pas le plus fort, & qu'il ne pouvoit faire autrement, car il eut mieux aimé ne pas manquer au rendez-vous où il eſtoit attendu, qu'eſſuyer tous les inconveniens d'une avanture dans laquelle il n'enviſageoit que des perils, quoy

miner, car il fut auſſitoſt enveloppé par les quatre Hommes qui l'accompagnoient. Ils le firent paſſer par un Eſcalier fort étroit, & qu'il crût eſtre un Eſcalier dérobé : Il le monta ſans lumiere ; mais comme il eſtoit preſque porté par ceux qui le conduiſoient, il ne devoit point apprehender de ſe faire de mal. On le fit entrer dans une Chambre où l'on apporta auſſitoſt de la lumiere dans une Lanterne ſourde. La Chambre eſtoit tres-riche-

qu'il ne pût deviner au vray pour quelle raiſon on l'enlevoit. Il fallut pourtant ſe laiſſer promener longtemps, car pour empeſcher qu'il ne devinât où on avoit deſſein de le mener, on luy fit faire pluſieurs tours, & l'on attendit pour arreſter le Carroſſe, que la nuit fut encor plus noire qu'elle n'eſtoit lors qu'on l'avoit jetté dedans : Enfin apres avoir fatigué les Chevaux, on les fit arreſter à une petite porte qu'on ne laiſſa pas le temps à Eugenio d'exa-

ment meublée, ce qui luy fit croire qu'il eſtoit chez quelque grand Seigneur. Apres luy avoir donné de la lumiere, on luy dit de ne pas faire de bruit, de ne point marcher, de ne point touſſer, & meſme de cracher ſi bas qu'on ne le pût entendre ; & pour l'obliger d'obſerver exactement tout ce qu'on luy recommanda, on luy dit que s'il manquoit à l'une de ces choſes, ſa vie n'eſtoit pas en ſeureté. On l'enferma apres avoir achevé ces pa-

roles; & comme on n'avoit pas defendu à ſon imagination de s occuper autant qu'elle le voudroit, il luy donna un cours fort étendu & la fit promener ſur mille choſes diferentes : Il s'en repreſenta de fort agreables, il s'en fit un plaiſir, mais il s'en figura auſſi de fort chagrinantes; il s'imaginoit à tous momens entendre ouvrir la porte, & tantoſt il croyoit voir entrer une belle Perſonne & tantoſt une Vieille, ne ſe perſuadant pas qu'une belle

eut crû qu'il fut neceſſaire de le faire enlever pour le faire venir chez elle, & ſçachant que les Vieilles en Italie en uſent ſouvent de la ſorte lors qu'elles ſont devenuës amoureuſes de quelque jeune Homme. Apres avoir roulé ces penſées dans ſon imagination, & s'eſtre arreſté tantoſt à l'une & tantoſt à l'autre, il luy prenoit tout à coup des frayeurs qui luy faiſoient croire qu'il eſtoit découvert, & qu'il voyoit entrer un Jaloux furieux le Poi-

gnard à la main, pour ſe vanger ſur luy de l'infidelité de ſa Femme. Ses craintes durerent long-temps, car la nuit ſe paſſa ſans qu'il entrât perſonne dans la Chambre où on l'avoit mis; la lumiere meſme qu'on luy avoit laiſſée s'uſa toute entiere, & pendant toute la nuit n'ayãt oſé marcher ny dormir, de peur d'eſtre aſſaſſiné en dormant, il ſe trouva dans un cruel embarras. Le jour vint ſans qu'il fut éclaircy de ſon ſort, & ce fut meſme encor une nuit pour luy,

car toutes les feneſtres eſtoient ſi bien fermées, qu'il n'entroit pas le moindre rayon de lumiere dans la Chambre. Il tenta pluſieurs fois de les ouvrir, mais ne pouvant en venir à bout ſans faire beaucoup de bruit, il n'oſa pourſuivre ſon deſſein, & paſſa toute la journée dans les tenebres. Il fit ſes efforts pour ſortir par la cheminée; mais n'ayant pû faire réüſſir cette entrepriſe, elle ne ſervit qu'à noircir ſes habits, ſes mains & ſon viſage; il

n'y fit pas de reflexion, car il eſtoit au deſeſpoir d'avoir paſſé une nuit & un jour entier ſans avoir pû apprendre quelle ſeroit la fin de ſon avanture dont il auguroit tres-mal. Il conſultoit en luy-meſme ce qu'il devoit faire, lors que ſur la minuit il entendit doucement ouvrir la porte de ſa Chambre & refermer un moment apres, ſans avoir veu de lumiere; mais ce qui le ſurprit davantage, fut qu'il oüit marcher aupres de luy. Il crût alors qu'il eſtoit perdu,

du, & voulut faire quelque bruit, mais il entendit une voix qui luy dit de ne rien craindre; puis il apperçeut à la clarté d'une Lanterne ſourde qu'on ouvrit, deux de ceux qui l'avoient enlevé. La ſurpriſe qu'il leur cauſa fut grande, & ils penſerent éclater, car il s'eſtoit tellement noircy dans la cheminée, & il eſtoit ſi peu connoiſſable, que de bonnes Femmes l'auroient pris pour le Diable. Apres cette ſurpriſe dont le ſujet fut éclaircy, on luy dit qu'un

Jaloux qui devoit aller à la Campagne n'avoit point fait ce Voyage, & que cela avoit eſté cauſe que la Dame dont il eſtoit aimé n'avoit oſé le venir trouver; qu'elle y ſeroit toutefois venuë, ſi elle n'avoit craint de riſquer la vie de ce qu'elle aimoit, qu'elle preferoit à la ſienne propre. Ce compliment eſtoit accompagné d'une Bource de trois cens Piſtoles que l'on fit prendre à Eugenio. On luy recommanda apres le ſecret, & on luy dit que ſi

cette avanture eſtoit ſçeuë, on le poignarderoit auſſi-toſt. Ceux qui eſtoient entrez dans la Chambre luy banderent en ſuite les yeux, & l'ayant fait ſortir du Logis, le firent paſſer à pied dans pluſieurs Ruës, & le laiſſerent dans le Quartier le plus écarté du lieu où ils l'avoient mené. Son Logis n'eſtoit pas loin de là, il y fut auſſi-toſt, & y cauſa beaucoup de joye, car on y eſtoit fort en peine de luy. Le lendemain au ſoir il fut au lieu où eſtoit ſon rendez-

vous le jour qu'il avoit eſté enlevé, & apres avoir fait pluſieurs tours, il vit la jeune Beauté qu'il aimoit, & qu'il avoit fait avertir de ſe trouver où il la devoit voir deux jours auparavant. La colere la fit plutoſt rendre que l'amour au lieu de l'aſſignatió. Elle fit de grandes plaintes à Eugenio, luy dit qu'elle avoit eſte fort en peine de luy & qu'elle avoit crû qu'il s'eſtoit trouvé embaraſſé dans quelque méchante affaire, mais qu'elle avoit appris depuis qu'il eſtoit en bonne

trouble le fit paſſer pour infidelle, & fut cauſe que cette Beauté rompit avec luy. Quelque temps apres il luy arriva une autre avanture; & comme il eſtoit en Maſque chez une Perſonne où l'Aſſemblée eſtoit grande, ſa bonne mine luy attira les regards d'une Dame de la plus haute Qualité, qui eſtoit maſquée auſſi bien que luy. Elle ne le regarda pas long-temps, ſans que ſon cœur ſentit une émotion qui luy fit ſouhaiter de l'entretenir. Il le remarqua,

fortune. Elle ne ſçavoit toutefois rien de ce qui s'eſtoit paſſé; mais ſes Rivaux avoient malicieuſement ſemé ce bruit, quoy qu'ils n'en fuſſent pas mieux inſtruits qu'elle. Eugenio s'en defendit fort; mais ſa Maiſtreſſe luy ayant demandé ce qu'il avoit fait le ſoir qu'il avoit manqué au rendez-vous, & où il avoit eſté du depuis, il ſe trouva fort embaraſſé; car la crainte & la reconnoiſſance l'empeſcherent de dire la verité; de maniere que ſon

car il entendoit fort bien le langage des yeux; & s'eſtant auſſi-toſt approché d'elle, elle laiſſa adroitement couler dans ſes doigts une Bague de deux cens Piſtoles, puis elle luy fit ſigne de la ſuivre. Ils traverſerent une petite Galerie aſſez obſcure, & monterent dans une des Chambres du Logis qui eſtoit ſur le derriere. A peine y furent-ils entrez qu'on y amena une Perſonne qui venoit de quitter l'Aſſemblée, parce qu'elle ſe trouvoit

mal. La Dame qui ſçavoit les détours du Logis, en ſortit auſſi toſt par un Degré dérobé, & dit au Maſque qui eſtoit venu avec elle, de la ſuivre promptement. Il obeït à ſes ordres & vola apres elle, ce qui luy donna beaucoup de joye; mais elle fut bien-toſt moderée, & la rencontre de ſon Mary, qu'elle fit ſur ce petit Degré, luy cauſa tant de trouble, qu'elle fut ſur le poinct de ſe perdre en ſe découvrant elle-meſme; car ſon Mary ne la reconnut point

point, parce qu'elle ne s'eſtoit pas habillée chez elle. Ces deux avantures luy cauſerent tant de frayeur, qu'elle rentra auſſi-toſt dans l'Aſſemblée, de crainte d'une troiſiéme, dont elle apprehendoit de ne ſe pas tirer ſi heureuſement. Elle pria meſme Eugenio de ne pas approcher d'elle, & quelque temps apres elle ſortit ſans luy donner de rendez-vous; de maniere qu'il eut la Bague ſans avoir d'autres faveurs, & qu'il ſe vit deux fois ſur le point

d'eſtre heureux, ſans que par la bizarrerie de ſon ſort il pût ſeulement ſçavoir s'il avoit lieu de s'applaudir de ſes conqueſtes, & ſi celles dont il avoit charmé & le cœur & les yeux, pouvoient tenir quelque rang parmy les Belles. Toutes ces avantures n'ayant point engagé le cœur d'Eugenio, qui ne pouvoit eſtre amoureux de ce qu'il n'avoit point veu, il ſe laiſſa charmer aux attraits d'une jeune Femme nommée Camille, dont toute la perſonne pou-

voit inſpirer de l'amour; mais s'il en prit beaucoup pour elle, on peut aſſurer qu'elle n'en eut pas moins pour luy: Il n'eut pas long-temps ſujet d'en douter, puis qu'elle luy fit ſçavoir les moyens de venir la nuit chez elle: Elle luy donna la Clef de la Porte d'un Jardin, dans lequel une des aiſles de ſon Logis répondoit. Il y avoit un Balcon au premier étage de cette face de Maiſon; & c'eſtoit par ce Balcon qu'Eugenio devoit monter. Il ſe trouva

dans le Jardin à l'heure marquée; mais à peine fut-il au bout de l'allée qui eſtoit proche du Balcon, qu'il apperçeut un Homme & une Femme qui ſe promenoient; & comme il voulut ſe retirer du coſté de la porte, il en fut empeſché par les meſmes Gens, qui prirent ce coſté; de maniere qu'il fut obligé de prendre l'autre qui eſtoit le plus éloigné de la porte. Il fut long-temps ſans pouvoir deviner qui eſtoient ceux qui ſe promenoient, & il s'imagina

que c'eſtoit peut-eſtre le Mary de Camille qui ſe promenoit avec elle, & que cette Belle n'avoit pû luy refuſer de prendre le frais avec luy; & la croyant dans un embarras égal au ſien, il eut voulu eſtre bien éloigné de celle qu'il cherchoit avec tout l'empreſſement imaginable. Enfin apres avoir eſté long-temps dans ce doute, comme les nuits d'Eſté ne ſont pas ſi obſcures qu'on ne puiſſe quelquefois diſcerner les objets, il recon-

nut que cet Homme eſtoit le Frere de Camille, & qu'il eſtoit avec une Femme qu'il aimoit, & qui ne demeuroit qu'à deux portes de ce Logis. Il eut de la joye de connoiſtre qu'il s'eſtoit d'abord trompé; mais elle ne fut pas ſi grande qu'elle auroit eſté, s'il n'eût point crû que ce rendez-vous empeſcheroit le ſien d'eſtre auſſi heureux qu'il avoit eſperé. Pour ſurcroiſt de malheur, le temps qui paroiſſoit aſſez beau ſe changea tout à coup; il s'éleva un vent de

pluye qui fut peu de temps apres ſuivy d'une ondée ſi furieuſe, que depuis long-temps on n'avoit point oüy dire qu'il fut tombé d'eau en ſi grande abondance. Le Frere de Camille & ſa Maiſtreſſe vinrent ſe mettre à couvert ſous le Balcon par lequel Eugenio devoit monter; & ce malheureux Amant les voyant éloignez de la porte du Jardin par laquelle il eſtoit entré, & que la pluye commençoit à percer ſes habits, voulut ſortir pour s'aller mettre à cou-

vert ; mais il trouva cette meſme porte occupée par un Valet au Frere de Camille qui avoit eu ordre de s'y venir mettre en ſentinelle pour voir ce qui ſe paſſeroit & dedans la Ruë & dedans le Jardin. Eugenio ayant ainſi trouvé le paſſage fermé, fut contraint de ſe retirer dans le Jardin, & d'eſſuyer la pluye qui fut toûjours tres-grande pendant deux heures. Elle fut à peine ceſſée, que le Frere de Camille & ſa Maiſtreſſe ſortirent de deſſous le Bal-

con, & peu apres du Jardin. Eugenio tout trempé & tremblant de froid ; car malgré la ſaiſon la pluye l'avoit d'autant plus rafraichy qu'elle avoit duré long-temps, qu'il l'avoit toute eſſuyée, que les nuits ſont plus fraiſches que le jour, & qu'il eſtoit fort legerement veſtu; de maniere qu'il eſtoit ce que l'on appelle moüillé juſques aux os, & que ſon habit eſtoit colé ſur ſa peau. Eugenio, dis-je, eſtant dans cet eſtat approcha du Balcon; mais Ca-

mille ne luy ayant point fait le Signal qu'elle devoit faire, parce que l'heure du rendez-vous eſtoit paſſée, il reſolut de s'en retourner. Il trouva la porte du Jardin fermée; il ne s'en étonna point, parce qu'il avoit la Clef. Comme le temps eſtoit couvert, & qu'il ne voyoit goute, il chercha long temps la Serrure, & en ſe baiſſant pour la chercher le pied luy manqua, parce que la terre eſtoit graſſe & toute trempée; de ſorte qu'il ne tomba pas ſeule-

ment, mais qu'il laiſſa tomber la Clef, qui ayant donné contre la muraille, fut renvoyée dans une mare d'eau à quelques pas de là. Eugenio la chercha pendant plus d'une demie heure, ce qu'il ne pût faire ſans mettre ſes mains dans la bouë. Il la trouva enfin, mais elle eſtoit ſi pleine d'ordure & de terre graſſe, qu'elle ne pût ouvrir la porte. Ce dernier malheur penſa mettre Eugenio au deſeſpoir, car il apprehendoit que le jour ne vint, & qu'on ne le vit

des feneſtres du Jardin de Camille. Cette crainte le fit reſoudre à paſſer par deſſus le mur; il tâcha d'en gagner le haut le mieux qu'il luy fut poſſible; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine. Quand il fut enfin parvenu où il deſiroit, & qu'il euſt paſſé une jambe par deſſus la muraille, il entendit du bruit dans la Ruë, & entrevit pluſieurs Perſonnes qui venoient du coſté par lequel il devoit deſcendre. Il voulut retirer ſa jambe, & la coucher le

long de la muraille; ce qu'il fit avec tant de précipitation, qu'il tomba dans le Jardin. Il ne ſe fit pas grand mal, mais il ſe crotta beaucoup, & ſes cheveux & ſon viſage ne furent pas moins remplis de bouë que ſon habit. Il eſtoit en cet eſtat & ne voyoit preſque goute, eſtant croté juſques aux yeux, lors qu'il entendit ouvrir une des feneſtres du Logis: C'eſtoit le Mary de Camille qui devoit partir de grand matin pour aller à la Campagne, & qui regardoit ſi le

jour commençoit à paroiſtre. Il fut pendant plus d'un grand quart d'heure à la feneſtre, & durant tout ce temps Eugenio demeura dans la bouë, & n'oſa ſe lever, de crainte d'eſtre apperçeu. Quand il crût qu'il s'eſtoit retiré, il ſe releva, mais ce ne fut qu'en tremblant, parce qu'il n'avoit point oüy refermer la feneſtre, & qu'en effet le Mary de Camille la laiſſa ouverte. Eugenio l'ayant remarqué s'approcha de la muraille le plus

doucement qu'il luy fut poſſible: Ce n'eſt pas qu'il apprehendât qu'on l'entendit marcher; mais il craignoit qu'on ne le vit remüer. Jamais Homme ne fut plus embaraſſé; car s'il craignoit d'eſtre veu du Mary de ſa Maiſtreſſe, il apprehendoit que ceux qui paſſoient dans la Ruë (car le jour commençoit à paroiſtre) ne le priſſent pour un Voleur: Enfin apres avoir quelque temps preſté l'oreille, il fut un moment ſans entendre paſſer per-

ſonne, & ſe ſervit de ce mo-
ment favorable pour eſ-
calader encor une fois
la murail'e, ce qu'il fit avec
diligence, la crainte luy
ayant donné des aiſles: Il
eſt vray qu'il s'écorcha en
beaucoup d'endroits, ſur
tout du coſté de la Ruë,
n'ayant pû le choiſir com-
me il avoit fait celuy du Jar-
din; Ses habits furent auſſi
déchirez par quelques
cloux qui ſe trouverent
à la muraille; & le plaſtre
du mur s'eſtant atta-
ché à la bouë dont ils
eſtoient

eſtoient déja couverts, les
rendit plus peſans, & ache-
va de défigurer ce mile-
ble Amant, qui n'eſtoit pas
connoiſſable. Il fut à peine
à la moitié de la Ruë, qu'il
apperçeut trois ou quatre
jeunes Hommes à Cheval
de ſa connoiſſance. Cette
rencontre le mit au deſeſ-
poir; car ces Meſſieurs eſ-
tant jaloux de ſa bonne
mine & de ſon merite, il ſe
doutoit bien que s'ils le re-
connoiſſoient, ils ne man-
queroient pas de faire de
bons contes de luy; ce qui

fut cauſe que pour les évi-
ter, il entra dans une porte
qu'il trouva ouverte, & qu'il
fut meſme juſques au fonds
de l'allée; mais comme ſon
malheur ne l'avoit pas en-
cor quité, il fut rencontré
par le Maiſtre du Logis, qui
le voyant dans le miſerable
eſtat où il eſtoit, crut qu'il
avoit deſſein de le voler, &
le maltraita fort de paroles;
& peut-eſtre auroit-il pouſſé
les choſes plus avant, ſi un
de ſes Fils qui eſtoit avec
luy, ne luy euſt dit que c'eſ-
toit un Yvrogne qui avoit

ſans doute bû toute la nuit,
& qu'il eſtoit ſi ſaoul, que
ne ſe pouvant ſoûtenir, il
faloit qu'il ſe fut laiſſé tom-
ber pluſieurs fois dans les
bouës, ce qu'il eſtoit aiſé de
remarquer à la maniere
dont il eſtoit crotté. Euge-
nio ne leur repliqua point,
de peur de ſe faire recon-
noiſtre, & ſortit auſſi-toſt,
croyant que les Gens dont
il apprehendoit d'eſtre veu
eſtoient paſſez: Cepen-
dant pour ſurcroiſt de mal-
heur ils eſtoient encor au
meſme endroit, & s'eſ-

toient arreſtez pour atten-
dre quelques Perſonnes de
leur compagnie. Eugenio
fut extrémement ſurpris de
les voir ; mais il le fut encor
davantage, lors qu'il vit que
l'un d'eux s'avançoit de-
vers luy : Il ne ſçavoit à quel
deſſein, & croyoit avoir eſté
reconnu, mais il ſe trompa,
car ce n'eſtoit que pour ſça-
voir de luy quelle heure il
eſtoit. Cette demande ne
laiſſa pas de l'embaraſſer, &
il craignoit que ſa voix ne
découvrit ce qu'il vouloit
cacher. Il eſtoit toutefois

ſur le poinct de répondre,
lors qu'une Horloge publi-
que ſonna. Celuy qui s'eſ-
toit aproché de luy compta
les heures & ſe retira ſans
luy rien dire davantage.
Eugenio gagna enſuite la
porte de ſon Logis avec le
plus de diligence qu'il luy
fut poſſible. Il en avoit la
Clef, mais il n'y entra tou-
tefois pas ſi facilement
qu'il croyoit, car eſtant
revenu plus tard qu'il n'a-
voit dit, on l'avoit crû plu-
toſt de retour, & l'on en
avoit fermé les verroux. Ja-

mais deſeſpoir ne fut égal
au ſien. Il n'oſoit heurter,
de peur que ceux qui de-
meuroient dans le meſme
Logis ne le viſſent dans
l'eſtat qu'il eſtoit, & il ne
ſçavoit comment ſe cacher
des Paſſans, parce que le
jour commençoit déja à de-
venir grand. Il s'éloigna
de la porte, & fut ſe mettre
au coin d'une petite Ruë
par laquelle peu de gens
paſſoient, & d'où il pouvoit
voir ſon Logis. Il y fut en-
viron une demie heure, a-
pres lequel temps il en vit

ſortir du monde. Il y entra
& monta en un moment
dans ſa Chambre ſans eſtre
veu de perſonne. Il ſe repoſa
tout le jour & toute la nuit
ſuivante ; & quand il fut re-
mis de ſes fatigues, il com-
mença à faire reflexion ſur
le plaiſir qu'il auroit eu, ſi
ſon rendez-vous n'avoit
point eſté troublé ; & ſa
paſſion s'eſtant réveillée, il
reſolut de tenter la Fortune
une ſeconde fois, & crût
qu'il ſeroit plus heureux,
qu'il prendroit mieux ſes
meſures, & que les Elemens

ne ſeroient peut-eſtre pas toûjours conjurez contre luy. Camille ayant ſçeu ce qui s'eſtoit paſſé, en eut beaucoup de chagrin, & ſon inquietude avoit eſté grande la nuit du rendez-vous, parce qu'elle avoit apprehendé qu'il n'eut eſté découvert, & qu'elle avoit craint pour ſa vie: Mais enfin toutes ces craintes eſtant ceſſées de part & d'autre, & Camille n'ayant plus lieu d'apprehender que ſon Frere eut de pareils rendez-vous avec ſa Maiſtreſſe, parce

parce qu'elle eſtoit malade, en donna un ſecond à Eugenio. Il ne manqua pas de s'y trouver à l'heure marquée: Il entra dans le Jardin ſans eſtre veu de perſonne; il le traverſa avec le meſme bonheur, mais il ne pût parvenir ſi heureuſement au Balcon; car eſtant ſur le poinct d'y entrer, l'Echelle de corde rompit. Il fit tout ce qu'il pût pour ſe retenir, mais il luy fut impoſſible, il tomba & ſe caſſa la teſte; & s'il n'eſſuya pas tant d'accidens que l'autre

fois, on peut dire que celuy-là égala tous les autres. Ce miſerable Amant fut obligé de s'en retourner la rage dans le cœur, ne ſçachant à qui ſe prendre de la cruauté de ſon ſort. Camille ne fut pas moins affligée que luy, & cette avanture luy fut d'autant plus ſenſible, qu'elle apprehenda que ce malheureux Amant rebuté de tant de diſgraces, ne craignit d'en eſſuyer encor de plus cruelles s'il revenoit chez elle. Cette penſée la tourmenta quel-

que temps; & pour s'éclaircir de ce qu'elle apprehendoit, elle trouva moyen de luy écrire, & de faire accompagner ſa Lettre de pluſieurs ſortes de confitures, & meſme d'une ſomme conſiderable, ſuivant la regle qui veut qu'en amour de quelque ſexe qu'on ſoit celuy qui en a le plus, donne à celuy qui en a le moins. C'eſt ce que Camille marquoit à Eugenio, & elle luy diſoit en meſme temps que les difficultez ne devoient pas rebuter un Amant bien

paſſionné. Si elle euſt ſçeu ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle n'auroit pas eu tant de crainte de le perdre, & les aſſurances qu'il avoit de l'amour que Camille avoit pour luy, le fortifioient à tous momens, dans le deſſein qu'il avoit de tenter de nouveau la fortune. L'Amour ne veut pas, diſoit-il en luy-meſme, que je ſois tout d'un coup heureux, & ſes faveurs meritent bien d'eſtre achetées par quelques peines; mais à moins que je ne ſois le plus mal-

heureux de tous les Amans, il ne m'en doit plus guere faire eſſuyer. Depuis qu'il tient mon cœur ſous ſes loix en faveur de Camille, il m'a fait entrer juſques dans ſon Jardin; je ſuis enſuite venu juſques à ſon Balcon; & ſi je retourne pour la voir, j'entreray ſans doute juſques dans ſa Chambre, & l'Amour me rendra heureux à la troiſiéme épreuve qu'il fera de ma conſtance. Eugenio s'eſtant ainſi luy-meſme perſuadé par ſon raiſonnement, ne manqua pas

dés que ſa ſanté fut revenue, de tenter pour la troiſiéme fois ſi la fortune luy ſeroit encor contraire. Il prit toutes les précautions imaginables, & elles ne luy furent pas inutiles, puis qu'elles le firent heureuſement arriver juſques dans la Chambre où il n'avoit encor pû parvenir. Ce fut alors qu'il ne douta plus de ſon bonheur, & qu'il crût avoir raiſonné juſte, en ſe perſuadant que l'amour ne le vouloit pas faire ſouffrir davantage. Il ſe repaiſſoit

de ces belles imaginations, lors que le Mary de Camille qui vouloit tirer des Papiers d'une Armoire qui eſtoit dans la meſme Chambre, heurta à la porte. La ſurpriſe de Camille fut grande; elle ne répondit pas d'abord, & ne fut point ouvrir, ce qui fut cauſe que ſon Mary heurta pluſieurs coups d'une maniere qui la fit trembler, & qui ſurprit fort Eugenio. L'embaras de Camille fut grand, & elle n'auroit pû en ſortir, ſi elle ne ſe fut ſouvenuë d'une

Niche qui eſtoit derriere la Tapiſſerie de la meſme Chambre, & que ſon Mary n'avoit jamais remarquée. Elle y fit cacher ſon Amant, puis elle fut ouvrir à ſon Mary, qui ſe plaignit de ce qu'elle l'avoit fait attendre. Il eſtoit Italien, & c'eſtoit aſſez pour luy faire ſoupçonner quelque choſe. Il n'en témoigna pourtant rien, mais ſes actions le firent aſſez connoiſtre. Il jetta les yeux par tout avec un noir chagrin qui marquoit ce qu'il avoit dans

l'ame: Il entra meſme dans le Balcon ſans en dire la raiſon; puis en ayant remarqué la clef à la porte, il le ferma à double tour; & apres avoir fait quelques tours dans ſa Chambre avec un pas précipité, & ſans proferer une ſeule parole, il arracha bruſquement & avec un air chagrin la clef de ce Balcon, & la mit dans ſa poche. Camille ne fit pas ſemblant de le remarquer, & elle n'oſa meſme regarder ſon Mary, de peur qu'il ne vit ſur ſon viſage des

marques de l'eſtat où elle eſtoit. Ce Jaloux s'eſtant mis en ſuite à regarder des Papiers, y demeura plus de deux heures. Il dit pendant ce temps à ſa Femme de s'aller coucher, ce qu'elle fit avec l'inquietude qu'il eſt aiſé de s'imaginer. Quand il euſt ceſſé de voir ſes Papiers, il fut ſe coucher: Il ne trouva pas ſa Femme endormie, c'eſtoit à quoy elle ſongeoit le moins, car elle apprehendoit que ſon Amant ne touſſât, ou n'éternuât, & que ſon Mary ne le

découvrit par ce moyen; Elle en avoit une frayeur mortelle, qui ſe diſſipa un peu, lors qu'il ſe vint coucher, car l'inquietude qu'elle avoit de ſçavoir que ſon Amant ne pouvoit ſortir la tourmentoit beaucoup, & elle ne pouvoit ſe perſuader que les ſuites de cette avanture puſſent eſtre heureuſes. Si elle eſtoit inquiete, Eugenio ne l'eſtoit pas moins. Il deſcendit de ſa Niche dés qu'il crût que chacun devoit eſtre endormy dans le Logis, & fut à la

porte du Balcon pour voir s'il l'ouvriroit, mais il luy fut impoſſible: il employa toute ſon adreſſe; & comme il ne voyoit goute, il fit beaucoup de bruit. Camille à qui l'eſtat où elle eſtoit ne permetoit pas de dormir, ne pût l'entendre ſans un redoublement de frayeur, puis que ſi ſon Mary l'euſt entendu, c'eſtoit fait de ſa vie & de celle de ſon Amant. Dés que le jour parut, il fut obligé de ſe remettre dans ſa Niche, de crainte que quelqu'un n'entrât dans la Chambre où il eſtoit. Il euſt beaucoup de peine à prendre cette reſolution, & fut dix fois ſur le poinct de ſe faire jour au travers de tout le Logis, & de ſortir malgré ceux qui l'en pourroient empeſcher, & dont la pluſpart eſtoient encor au lit. Il eſperoit d'en venir à bout, & n'auroit pas manqué de tenter cette voye, s'il n'euſt apprehendé qu'apres s'eſtre échapé de la ſorte, l'orage ne fondit ſur Camille. Les choſes s'eſtoient faites avec

tant de précipitation, & Eugenio avoit eu tant de joye de ſe voir dans le Balcon où il n'avoit pû arriver qu'apres beaucoup de fâcheuſes avantures, qu'il avoit oublié d'en tirer l'Echelle de corde: Elle fut trouvée le lendemain par un Eſtafier du Mary de Camille, qui la porta à ſon Maiſtre, & qui ne ſoupçonnant rien de la verité, luy dit qu'il eſtoit venu la nuit des Gens pour le voler, & qu'ils avoient laiſſé au Balcon l'Echelle de corde qu'il luy aportoit. Le

Jaloux feignit de le croire, mais il penſa toute autre choſe, & ne douta preſque plus de ce qu'il avoit ſoupçonné le ſoir d'auparavant; de maniere qu'il veilla ſur toutes les actions de ſa Femme, & que ne trouvant point de plus fidelle Eſpion que luy-meſme, il prit garde à tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Logis. Sa vigilance fut cauſe que de tout le jour, Eugenio ne pût quiter ſa Niche; mais quand il en auroit pû ſortir, la porte du Balcon eſtoit fermée, &

quand meſme elle ne l'auroit pas eſté, il n'y avoit plus d'Echelle de corde pour deſcendre. Jamais Amant ne ſe vit en pareil eſtat : On ne pouvoit ny luy porter à manger, ny meſme luy parler; & le Mary de Camille s'eſtant aſſis ſur une Chaiſe dont le dos eſtoit appuyé contre le pied de la Niche, repeta pluſieurs fois à ſa Femme, que s'il trouvoit un Homme chez elle, qu'il ſoupçonnât de l'aimer, il le tuëroit à l'heure meſme, & que ſes

coups iroient juſqu'à elle; de ſorte qu'Eugenio n'oſoit ny touſſer, ny cracher, ny meſme reſpirer ; & peut-eſtre qu'il y ſeroit mort de faim, de ſoif, de chagrin & d'autre choſe, ſi Camille n'euſt trouvé moyen d'avoir la clef du Balcon. Elle la prit doucement la nuit ſuivante dans la poche de ſon Mary, pendant ſon premier ſomme, & vint auſſitoſt l'ouvrir. Le temps preſſoit, & il falloit neceſſairement que Camille le refermât, qu'elle fut repor-

ter la clef, & ſe remettre au lit, car elle auroit eſté perduë ſi ſon Mary ſe fut réveillé. Tout ce qu'elle pût faire, fut de donner un drap à Eugenio, qu'il noüa au Balcon : il ſe laiſſa en ſuite aller le long du drap; mais comme il eſtoit trop court, il ſe laiſſa tomber, & ſe démit un bras. Il fut tellement rebuté de tant de bonnes fortunes dont il n'avoit pas joüy, qu'il reſolut de ne ſe trouver jamais à de pareils rendez-vous. Camille de ſon coſté fit ſer-

ment de n'en plus donner, & elle apprehendoit tellement d'eſtre ſurpriſe par ſon Mary, qu'elle tint ſa parole, & ne fit plus ſçavoir de ſes nouvelles à Eugenio, qui n'eut plus d'empreſſement pour en apprendre. Quelques mois s'eſtans écoulez ſans qu'il euſt ſongé aux Femmes; comme il eſtoit dans un âge qui ne luy permettoit pas de les oublier tout à fait, il eut quelque deſir d'en voir, mais les dangers qu'il faut eſſuyer avec les Femmes de bien

qui ne ſont pas tout à fait ennemies de la Galanterie, luy firent peur; & comme il ne pouvoit ſonger ſans frayeur à ſes dernieres avantures, il reſolut d'aller chez quelques Courtiſanes. Il s'en trouve beaucoup en Italie qui ont du merite, où pluſieurs vont ſouvent pour avoir le plaiſir de la converſation, & qui peuvent paſſer pour des Virtuoſes. Eugenio ayant pris la reſolution d'en voir, n'eut pas beaucoup de peine à contenter ſon envie, mais il

fut malheureux à ſon ordinaire; car à peine fut-il entré chez une dont la beauté luy donna d'abord de l'amour, qu'il y eut un grand deſordre, quoy qu'en Italie il arrive rarement du bruit dans ces lieux là, de maniere qu'il en ſortit comme il y eſtoit entré. Peu de temps apres une Femme de la plus haute qualité, & dont le bien ſurpaſſoit la naiſſance, devint amoureuſe de luy, & ſon ardeur fut ſi violente, qu'elle la porta juſques à le vouloir épouſer. Il le ſou-

haitoit ardamment pour l'intereſt de ſa gloire & celuy de ſa fortune; car quoy qu'elle ne pût paſſer pour laide, elle n'avoit rien qui le touchât. Cet attachement n'eſtant point du coſté du cœur, il n'empeſcha pas Eugenio d'aller voir chez une autre Courtiſane, s'il ſeroit plus heureux qu'il n'avoit encor eſté du coſté des Femmes; mais ſon étoille ne vouloit pas que les choſes fuſſent plus avant, meſmes avec celles qui ne pouvoient paſſer pour de bon-

nes fortunes; & dans le moment qu'il entra chez cette Courtiſane, la Dame de Qualité qui le vouloit épouſer paſſa devant la porte, & le reconnut. Il en eut tant de honte, qu'il ne pourſuivit pas ſon chemin; & craignant qu'une telle rencontre ne luy fit perdre ſa fortune, il dit à cette Dame, qu'en cauſant avec un de ſes Amis, il eſtoit venu juſques à la porte où elle l'avoit veu, & qu'il n'avoit pas voulu entrer avec luy. Elle ne le crût pas d'abord, mais elle

ſe laiſſa enfin perſuader à ſes raiſons ; & l'amour qu'elle avoit pour luy augmentant tous les jours, elle luy donna une Promeſſe de Mariage. Les choſes demeurerent quelque temps en cet eſtat, & des intereſts de famille empeſcherent cette Amante de les pouſſer. Eugenio n'eſtoit encor heureux qu'en idée, lors que ſon mauvais deſtin luy donna un Rival. C'eſtoit un jeune Homme bien fait, de Qualité & des plus riches d'Italie. Il fut aimé en

peu de temps ; & l'inconſtante Maiſtreſſe d'Eugenio l'ayant un jour fait venir exprés chez elle, luy offrit mille Piſtolles pour ravoir ſa Promeſſe. Il les refuſa: Elle luy en preſenta deux mille, il n'en voulut point. Ces refus ne luy firent point quitter ſon deſſein ; elle luy en offrit juſques à cinq mille, & luy dit que s'il ne luy rendoit ſur l'heure ſa Promeſſe, elle le feroit tuer avant qu'il ſortit de chez elle. Il n'en voulut rien croire, & ſe perſuada que

puis qu'elle le preſſoit d'accepter une ſomme ſi conſiderable, elle n'avoit pas reſolu de ſe defaire de luy par une voye ſi ſanglante; & que ſi elle eſtoit d'humeur à le faire tuer, elle l'auroit fait pour épargner les cinq mille Piſtolles. Il ſe fortifia d'autant plus dans la reſolution qu'il prit de les refuſer, qu'il fit reflexion ſur tout ce qu'il luy eſtoit arrivé, & qu'il avoit toûjours eſté aimé des Femmes, ſans avoir jamais eſté heureux. Il voulut une

fois en ſa vie pouſſer une avanture à bout ; & croyant que cette derniere luy eſtoit tres-avantageuſe, il refuſa de rendre la Promeſſe de Mariage ; mais on peut dire qu'il fut malheureux juſques à la mort, puis que ſon trépas ſuivit de bien pres les derniers refus qu'il fit de rendre cette malheureuſe Promeſſe, qui bien loin d'eſtre l'inſtrument de ſa fortune, fut la cauſe de ſa mort.

On eut à peine achevé

de raconter cette Hiſtoire, qu'on fit pluſieurs raiſonnemens ſur les avantures d'Eugeni », & l'on s'étonna qu'un jeune Homme auſſi bien fait, autant aimé du Sexe, & qui en avoit receu autant de bien, n'eut jamais pû baiſer le bout du doigt d'aucune de celles qui l'aimoient, & fut peut-eſtre mort comme il eſtoit venu au monde. Une Femme de la Compagnie qui faiſoit profeſſion de beaucoup de ſeverité, dit que cette Hiſtoire eſtoit de bon

exemple, puis qu'elle pouvoit détourner les jeunes gens de chercher la fin des avantures amoureuſes qui leur arrivoient, à cauſe des difficultez qu'il falloit eſſuyer, des peines qu'on y ſouffroit, & des dangers où l'on s'expoſoit. Apres avoir quelque temps parlé des Nouvelles qui ſe debitent le plus ordinairement dans les Ruelles, l'Aſſemblée s'eſtant groſſie, & pluſieurs Curieux eſtant ſurvenus, on parla des nouvelles de guerre, & l'on raiſonna ſur

le depart & ſur la marche du Roy, qui faiſoit trembler toute la Flandre. On dit en ſuite que l'Armée Navale de trente Vaiſſeaux de combat, de douze Brulots, & de pluſieurs Fregates, les Vaiſſeaux montez depuis cinquante Pieces de Canon juſques à cent quatre, eſtoit allée joindre l'Armée Navale d'Angleterre. On adjoûta qu'on ne pouvoit aſſez loüer la vigilance de Monſieur Colbert, qui avoit pris ſoin de cet armement, & qu'il y

avoit trois cens Matelots de reſte qui ſuivoient l'Armée ſur des Fuſtes. On dit en ſuite que Monſieur de Chantereyne, Commandant des Compagnies du Regiment Dauphin, avoit avec ſix-vingts Hommes ſeulement défait cent Chevaux & cent Fantaſſins de la Garniſon de Bolduc, qu'il les avoit batus à plate-coûture, & qu'ils eſtoient tous priſonniers, noyez, ou morts. On paſſa de cette action à celle de Monſieur de la Rabliere, qui avec

trois cens Chevaux a pouſſé toute la Cavalerie de Maſtric qui eſtoit ſortie avec un Bataillon d'Infanterie; & l'on adjoûta qu'il en avoit tué ou bleſſé pluſieurs. Si l'on ne peut battre les François, dit alors une Perſonne de la Compagnie, on ne les peut ſurprendre; & le Sieur de Vieuxfoſſé, Capitaine du Regiment de la Reyne, qui commande dans le Fort de Waart, a repouſſé un Regiment d'Holandois veſtus en Suiſſes, qui ſe diſoient

envoyez par Monſieur le Prince de Condé pour renforcer la Garniſon. Ce Regiment de faux Suiſſes, reprit un autre, pouvoit donner quelques allarmes à cette Place, puis que le bruit d'un Tambour allarma dernierement toute la Ville de Dijon. On diſoit alors que trois mille Hommes des Troupes du Duc de Lorraine devoient paſſer pour aller en Franche-Comté; & dans ce temps meſme quelques Perſonnes qui eſtoient en débauche

aux environs de la Ville, trouverent un Tambour dans le lieu où ils eſtoient à table, & firent tant de bruit, chacun frapant deſſus lors qu'un autre le quittoit, que toute la Ville de Dijon en fut allarmée. Cette avanture, pourſuivit le meſme, a donné lieu à des Vers tres-galants que l'on a fait ſous le nom de l'Amour. En achevant ces paroles, il les tira de ſa poche; & la Compagnie l'ayant prié de les lire, il commença de la ſorte.

L'AMOUR AUX DAMES DE DIJON.

Beautez qui n'avez point dormy
Pendant toute la nuit paſſée,
Par la crainte d'un Ennemy,
Qui de vous attaquer n'avoit pas la penſée.
Banniſſez de vos cœurs cette vaine terreur,
Remettez vos eſprits dans un calme agreable,
Rendez à voſtre teint un éclat adorable,
Et vous gueriſſez de la peur,

En apprenant de moy le recit veritable
De ce qui cauſa voſtre erreur.
I'avois depuis longtemps reçeu de grandes plaintes,
Que mon pouvoir chez vous alloit s'amoindriſſant,
Et j'en conçeus de legitimes craintes,
Je tins conſeil ſur ce fait important
Avec les Amours & les Graces;
On y reſolut à l'inſtant
De mettre Garniſon dans les meilleures Places,
Et s'aſſeurer par là des cœurs les plus mutins.
I'avois pris pour cela deux cens Amours Lutins,
Qui le jour ny la nuit ne ferment la paupiere,
L'heure & le temps, tout eſtoit concerté;

C'eſtoit dans la ſaiſon où la Nature entiere
Reconnoiſt mon authorité;
C'eſtoit dans le moment auquel chaque Beauté
Revenant de la Promenade,
Le cœur tout plein d'un entretien galant,
Se couche dans un Lit qui luy paroiſt bruſlant,
Et de s'y trouver ſeule eſt quelquefois malade.
Iuſques là tout rioit, tout alloit comme il faut
Nous aurions emporté force Places d'aſſaut,
Mais par un malheur incroyable,
Vn certain petit miſerable,
Vn Amour, qui d'amour ne ſçavoit pas beaucoup,
Et qui comme l'on dit n'avoit pas veu le Loup,

Comme nous eſtions preſts de franchir les murailles,
S'aviſa de battre un Tambour
Qu'il avoit pris chez le Dieu des Batailles,
Où tout eſt ouvert à l'amour;
C'eſtoit bien ignorer l'art d'alumer des flâmes,
Et de cüeillir d'amour les douceurs & les fruits,
Que de ne ſçavoir pas que le Liévre
& les Femmes
Ne ſe prennent pas par le bruit.
Voila, jeunes Beautez, cette Troupe ennemie,
Dont vous redoutiez tant les aſſauts dangereux,
Et bien loin d'en vouloir au cours de voſtre vie,
On vouloit ſeulement le rendre plus heureux.

Raſſurez vos cœurs chancelans,
Ne craignez rien des Soldats inſolens,
Je ſuis du Grand LOVIS l'invincible genie,
N'apprehendez de moy, ny de ma compagnie,
La violence ny le vol.
Ay-je la mine, ou le teint Eſpagnol?
Suis-je inconnu? ſuis-je barbare?
Ne vous ſouvient-il plus que j'ay fait vos deſirs,
Et que ce n'eſt point d'or que mon cœur eſt avare,
Mais de douceurs & de plaiſirs?
Les intereſts divers qui partagent la terre,
Peuvent porter icy le deſordre & la guerre,
Mettez en ſeureté vos plus riches bijoux,

On peut vous les piller, que n'en diſpoſez-vous?
Vne riche moiſſon de plaiſirs & de charmes,
Peut devenir le prix & la fureur des armes,
Le Soldat Allemand, l'Eſpagnol enflammé,
N'attendra pas qu'il ſoit aimé:
Il s'informera peu pour contenter ſa flame,
Si ſes ſoins aſſidus pouront toucher voſtre ame;
Il ne craindra ny courroux, ny dédain.
Il fera bruſquement de la plus belle Dame,
Comme des Choux de ſon Iardin.
Cette crainte pour vous me mine & me deſole,
Vaut-il pas mieux m'en laiſſer ordonner?

Voſtre

Voſtre honneur ſottement voudroit en raiſonner:
Iunes Beautez, avant qu'on vous le vole,
Dépeſchez-vous de le donner.

Ces Vers furent trouvez tout-à-fait galants; & ceux qui aimoient le moins les nouvelles de guerre, furent ravis qu'on en avoit parlé, parce qu'elles avoient donné lieu à la lecture de cette Piece. Celuy qui en dit le plus de bien, s'étendit fort ſur les loüanges de Meſſieurs de Dijon: Il dit qu'il y avoit beaucoup de beaux

Eſprits parmy eux, & que Monſieur de la Monoye; qui eſtoit de la meſme Ville, avoit eu l'honneur de remporter un des Prix de l'Academie Françoiſe. Comme on fait beaucoup de chemin en peu de temps lors que l'on parle de nouvelles, on quitta Dijon pour aller trouver Meſſieurs les Plenipotentiaires de France, & l'on dit que Monſieur de Baville avoit eſté de leur part faire compliment à Monſieur l'Electeur de Cologne, & Monſieur de Be-

chamel à Monſieur le Duc de Neubourg; & que Monſieur l'Abbé de Suze avoit eſté à Aix la Chapelle trouver les Ambaſſadeurs de Suede de la part de ces Plenipotentiaires; & l'on adjoûta que de pareils emplois n'eſtant donnez qu'à des Perſonnes d'eſprit, le choix qu'on avoit fait de ces Meſſieurs eſtoit une marque qu'ils en avoient beaucoup. On ſe ſeroit étendu plus longtemps ſur leurs loüanges, ſi l'on n'eut eſté chercher le Roy: On

le trouva à une lieuë des Ramparts de Bruxelles avec toute ſon Armée, & quatre-vingts Pieces de Canon. Cette grande Ville eut plus de peur que Charleroy n'avoit eu au mois de Decembre, quoy que Sa Majeſté n'euſt pas deſſein de la voir de plus pres. Pendant que ſes Habitans témoignent le r joye de voir une Armée ſi formidable s'éloigner de leurs Portes, voyons celle qu'on fait voir en divers lieux pour la Naiſſance de

Monſieur le Duc de Valois. On la vit d'abord éclater à S. Cloud, où toutes les Caſcades furent allumées; car depuis que l'on a trouvé cette invention, l'on ne dit plus autrement. Monſieur de Boisfranc Sur-Intendant des Finances de la Maiſon de Monſieur, fit faire des merveilles à Paris; & pendant qu'on y buvoit à la ſanté du jeune Prince, Meſſieurs les Comtes de Lorge & de Montal furent détachez pour inveſtir Maſtric; & Monſieur le Duc de

Boüillon a couru riſque d'eſtre tué d'un coup de Canon. Monſieur le Comte de Soiſſons n'en a pas eſté quitte pour la peur; il auroit vendu cherement ſa vie, s'il avoit eſté attaqué dans les champs de Mars, mais la mort qui connoiſſoit ſon courage, a voulu l'affoiblir avant que luy porter les derniers coups, ſçachant bien qu'elle n'en ſeroit pas venuë à bout autrement, & qu'elle ne pouvoit le prendre que dans ſon Lit. Ce Prince eſt non

ſeulement regretté à cauſe de ſes grandes qualitez; mais parce qu'il eſtoit naturellement bon & honneſte, & faiſoit du bien à tout le monde.

Le premier exploit qui s'eſt fait devant Maſtric a fait voir aux Ennemis que les François eſtoient toûjours intrépides; & cent cinquante Maiſtres eſtant ſortis ſur un petit Corps de garde avancé de vingt Mouſquetaires du Roy tirez des deux Compagnies, qui avoient à leur teſte les

Sieurs Jonvelle, de Maupertuis, & de la Hoguette, avec le Neveu de Monſieur d'Artagnan; ce petit Corps, mais inébranlable, ſe meſla avec les Ennemis, en tua vingt, bleſſa à mort le Fils du Comte de Broyes, & malgré le Canon & la Mouſqueterie, les repouſſa juſques dans la Place. Il y eut deux Mouſquetaires de bleſſez, un de tué, & le Sieur Pagnat l'un des Mareſchaux des Logis de la Seconde Compagnie, y perdit la vie. Comme la

diverſité plaiſt, & qu'on aime quelquefois à entendre parler des choſes qui ne ſeroient pas agreables, ſi l'on s'y arreſtoit trop long temps, je croy qu'il ſeroit à propos de paſſer à quelque Hiſtoire. En voicy une où l'Amour a plus de part que la Guerre, encor que le principal Perſonnage en ſoit Soldat: mais comme ce n'eſt que malgré luy, vous jugerez bien qu'il ne doit pas faire de grands exploits.

LE SOLDAT MALGRE'-LUY.

NOVVELLE.

VNe jeune Veuve nommée Dorotée, tres-bien faite, & que l'on n'eſtimoit pas moins pour ſon eſprit, que pour les charmes de ſa perſonne, avoit deux Amans: Le premier s'appelloit Nicandre; Il

eſtoit de Qualité, il avoit peu d'eſprit & peu de bien, & n'eſtoit pas riche de mine; L'autre ſe nommoit Clidamant, & n'eſtoit que Fils d'un riche Bourgeois; mais il eſtoit bien fait de ſa perſonne, il chantoit bien, il dançoit de meſme, & ſçavoit parfaitement joüer de pluſieurs Inſtrumens; Il avoit beaucoup d'eſprit, il avoit de l'éducation, & pour tout dire enfin, il avoit du bon gouſt, ce qui ne ſe rencontre guere aujourd'huy. Le cœur de Doro-

tée ayant eu plus de penchant pour ce dernier, Nicandre ne fut pas long-temps ſans le découvrir; rien ne ſe connoiſt ſi-toſt que l'amour. Cette preference le mit au deſeſpoir, il s'en plaignit hautement comme d'une injuſtice qu'on luy faiſoit. Il ne faut pas s'en étonner, les jeunes Gens de Qualité croyent que tout leur eſt dû, à cauſe de leur naiſſance, quelque peu de merite qu'ils ayent d'ailleurs. Nicandre eſtant de ce nombre, ne pût ca-

cher ſon dépit; & comme il en parloit un jour à un Capitaine de ſes Amis, qui eſtoit ſur le poinct de partir pour aller paſſer ſon Quartier d'hyver dans ſa Garniſon, ce Capitaine luy dit qu'il falloit faire ſon Rival Soldat. Soldat! reprit Nicandre, Soldat! Ce que vous dites eſt impoſſible, & n'eſt pas meſme vray-ſemblable. Clidamant a du bien, & ſes Parens ne l'ont pas fait élever avec tant de ſoin, pour en faire un Soldat. Je ne vous dis pas, re-

partit le Capitaine, que j'en faſſe un Soldat pour toûjours; mais je ſuis ſeur que ſi je veux je le feray enrôler malgré luy, & ſans qu'il le ſçache, & qu'il ſera du moins Soldat tout le temps qu'il vous faudra pour luy nuire dans l'eſprit de ſa Maiſtreſſe, & pour avancer vos affaires ſans qu'il puiſſe vous traverſer. Si vous pouvez me rendre ce ſervice, luy repartit Nicandre, je vous preſteray pour toûjours cinq cens Louis qui pourront vous ſervir à faire

voſtre équipage au commencement de la Campagne. Vous n'avez donc qu'à les appreſter, repliqua le Capitaine; car je vous aſſure qu'avant qu'il ſoit peu, Clidamant ſera Soldat dans ma Compagnie. Je partiray dans deux ou trois jours, pourſuivit-il, mais avant mon départ je laiſſeray de ſi bons ordres, que de force ou de gré, il ſera obligé de me venir trouver. Nicandre le conjura de luy tenir ſa parole, & l'aſſura qu'il luy tiendroit la ſienne,

s'il pouvoit venir à bout de ce qu'il luy promettoit. Quoy que ce Capitaine n'eut pas d'habitude avec Clidamant, il connoiſſoit ſa Famille, ſon bien & ſes affaires ; il avoit meſme paſſé pluſieurs fois par une de ſes Terres, dont le Fermier luy avoit écrit pour luy faire quelques prieres lors que ſa Compagnie avoit eſté dans le Pays. Il fit contrefaire l'Ecriture de ce Fermier, & envoya de ſa part une Lettre à Clida-

mant, qui fut portée chez luy par un Homme inconnu, qui ſelon l'ordre qu'il en avoit la laiſſa apres l'en avoir veu ſortir. Ce Fermier mandoit à ſon Maiſtre qu'il avoit de l'argent à luy donner, qu'il n'oſoit luy enuoyer à cauſe des Gens de guerre, & qu'il le prioit de l'envoyer querir par un Homme qu'il luy marqua, en qui il ſe confioit beaucoup, & qui en eſtoit venu autrefois chercher de ſa part: Il adjouſtoit qu'il pouvoit luy

donner un Blanc ſigné, parce que s'il recevoit de l'argent qu'il attendoit tous les jours, il luy envoyeroit une ſomme plus conſiderable que celle qu'il luy gardoit. Cet ordre fut ponctuellement executé, & Clidamant envoya à ſon Fermier l'Homme qu'il luy marquoit, à qui ſelon le deſſein que le Capitaine avoit projetté, quatre Perſonnes maſquées volerent le Blanc ſigné dans un Bois, ſans luy faire aucun mauvais traitement. Dés que ce coup fut

fait, le Capitaine vint dire adieu à Nicandre, & luy dit qu'il alloit partir à l'heure meſme : Il adjouſta qu'il eſperoit bientoſt voir la fin de ce qu'il avoit heureuſement commencé pour luy, & qu'il pouvoit par avance dire à Dorotée que Clidamant eſtoit un infidelle, & qu'il la quitteroit bientoſt. Nicandre ſuivit ce conſeil, & en parla meſme devant Clidamant, qui jura à Dorotée qu'il ne la quitteroit point; & pour ſe mieux faire croire, il luy dit qu'il con-

ſentoit qu'elle ne l'aimât plus, s'il s'abſentoit ſeulement un jour. Les choſes furent plus de quinze jours en cet eſtat, & Nicandre eſtant bien averty de ce qui devoit arriver, aſſura Dorotée que Clidamant devoit aller paſſer deux ou trois mois à la campagne avec une nouvelle Maiſtreſſe. Le ſoir de ce jour là comme il revenoit de chez Dorotée il fut arreſté ſans bruit comme Deſerteur, & conduit à la Garniſon du Capitaine, ſans que perſonne ſçeut ce

qu'il eſtoit devenu. Nicandre avoit publié en tant d'endroits qu'il avoit une autre Maiſtreſſe que Dorotée, que pluſieurs ne douterent point qu'il ne fut allé à la campagne avec elle, & des Gens inconnus à Nicandre, vinrent en ſa preſence le dire à Dorotée; de maniere que cette charmante Perſonne ne crût point que Nicandre l'eut inventé. Ce bruit s'eſtant répandu, on ne manqua pas de groſſir la nouvelle, & de dire dans tout le Quartier,

de Dorotée, que Clidamant eſtoit allé ſe marier: Elle apprit ce que l'on publioit, & le crût d'autant plus facilement, qu'elle n'avoit encor pû ſçavoir ce qu'eſtoit devenu ſon perfide Amant qui ne luy avoit point dit adieu, & ne luy avoit point fait ſçavoir de ſes nouvelles. Toutes ces choſes la mirent dans un tel deſeſpoir, que ne voulant pas avoir l'affront de ſe voir abandonnée, elle reſolut de ſe marier la premiere. Nicandre le ſçeut, & tâcha de profiter

d'une ſi favorable occaſion. Il luy fit parler par pluſieurs de ſes parens, qui luy repreſenterent que ce luy ſeroit un avantage, & à eux auſſi, ſi elle épouſoit un Homme de Qualité: Elle ne défera pas d'abord à leurs ſentimens; mais Nicandre luy fit voir tant de reſpect & d'amour, qu'elle ſe reſolut quelque temps apres de l'épouſer, croyant que lors que Clidamant aprendroit ce choix, il luy feroit plus de dépit qu'un autre. Cette reſolution priſe, elle la dit à

ceux de ſes Parens qui luy avoient conſeillé ce Mariage. Ils ne luy laiſſerent pas le temps de changer d'avis, & preſſerent les choſes de maniere qu'elles furent bien-toſt concluës, & que la poſſeſſion de Dorotée rendit Nicandre heureux. Allons voir ſi ſon Rival eſt auſſi content que luy, & faiſons un tour juſques à ſa Garniſon pour voir ce qui s'y paſſe. Nous le trouverons au deſeſpoir, & quoy qu'il ne ſoit pas Soldat ſans courage, il l'eſt neantmoins

malgré luy. Il euſt beau dire en arrivant qu'il ne s'eſtoit point enrôllé, & qu'on l'avoit pris pour un autre: On luy preſenta du papier, & on luy dit d'écrire ſon nom, il le fit; & quand il l'eut montré, on luy fit voir un Engagement ſigné de meſme. Jamais ſurpriſe ne fut pareille à la ſienne. Il avoüa qu'il n'y avoit point de difference; mais il nia qu'il ſe fut enrôlé, & jura mille fois qu'il n'en avoit pas ſeulement eu le deſſein. Il diſoit vray, cependant il

eſtoit bien engagé; & le Blanc ſigné qu'il avoit envoyé à ſon Fermier, & dont il n'avoit point eu de nouvelles, avoit eſté remply de ſon Engagement qui ſe trouva ſigné par luy, ſans qu'il pût deſavoüer ſon ſeing. Le Capitaine luy parla fort doucement, il luy dit qu'il le traiteroit mieux que les autres, & qu'il luy donneroit ſon congé dans un mois ou deux. Ce terme le mit au deſeſpoir, & deux mois d'abſence ſont deux mille

ans pour un Amant qui ſçait que ſa Maiſtreſſe l'a ſoupçonné d'infidelité, & qui ne peut aller ſe juſtifier luy-meſme. Il voulut pluſieurs fois s'enfuir, croyant bien qu'il accommoderoit ſes affaires, & qu'il ne paſſeroit pas pour Deſerteur; mais le Capitaine qui s'en eſtoit douté y avoit mis bon ordre, & avoit meſme gagné le Maiſtre de la Poſte, afin qu'il luy remit toutes les Lettres qu'il écriroit, ce qui fut ponctuellement executé. Clidamant ne recevant

aucunes réponſes de toutes les Lettres qu'il écrivoit à ſes Parens, à ſes Amis & à ſa Maiſtreſſe, en eut une mélancolie ſi profonde, qu'il en devint malade. Il n'eſtoit pas encor guery, lors que le Capitaine reçeut des Lettres de Nicandre, par leſquelles il le remercioit de tout ce qu'il avoit fait pour luy, & l'avertiſſoit qu'il avoit épouſé Dororée. Il fut ravy d'aprendre cette nouvelle, parce qu'il commençoit à plaindre Clidamant, & qu'il eut bien vou-

lu le renvoyer. Il luy donna ſon congé dés le meſme jour, ce qui ne contribua pas peu à ſa gueriſon. Il fut à peine arrivé chez luy, qu'il apprit le Mariage de Nicandre & de Dorotée, & qu'il ſçeut que le Blanc ſigné qu'il avoit envoyé à ſon Fermier avoit eſté volé dans un Bois par quatre Hommes maſquez, ſans que l'on euſt pris autre choſe à celuy qui le portoit. Il ſe douta dés lors du tour qu'on luy avoit joüé; & quoy qu'il euſt pû s'en plaindre, il jugea à pro-

pos de ne pas apprendre à tout le monde ce qui n'eſtoit ſçeu de perſonne. Il fit ſagement, car cette avanture luy auroit ſans doute attiré des railleries qu'il n'auroit pû ſouffrir, & pour ſe vanger il ſe ſeroit fait des affaires. Il fut à l'Armée pour les éviter, & pour oublier Dorotée qui regnoit toûjours dans ſon cœur. Il partit non en ſimple Soldat, mais avec l'équipage d'un Volontaire de Qualité. Il s'aquita ſi bien de ſon devoir, qu'il fit

parler avantageuſement de luy pendant la Campagne. Nicandre fut auſſi à l'Armée, parce qu'il y avoit de l'employ. Il y fut tué, & l'on vint dire à Dorotée la nouvelle de ſa mort, un moment apres qu'elle eut appris les moyens dont il s'eſtoit ſervy pour éloigner Clidamant d'aupres d'elle, & pour l'épouſer. Il s'en eſtoit vanté, & ce bruit eſtoit venu juſques à Dorotée. Il ne ſervit pas peu à la conſoler de la mort de Nicandre, qu'elle avoit épouſé ſans

avoir pour luy ny amour, ny tendreſſe. Elle ne fit pour tant rien qui luy pût atirer de blâme; elle témoigna beaucoup de douleur de la perte de ſon Mary, & fit tout ce qu'en pareile rencontre une hónneſte Femme doit faire. Dés que la Campagne fut finie, & que Clidamant fut de retour, il fit demander à Dorotée la liberté de la voir ; Elle le pria d'attendre encor un mois ou deux ; mais ce fut d'une maniere qui fit connoiſtre à ceux qui luy parlerent, qu'elle

qu'elle avoit encor beaucoup de tendreſſe pour luy. Il le connut dans ſes yeux toutes les fois qu'il la rencontra autre part que chez elle (car il ne manquoit pas de ſe trouver par tout où elle alloit.) Le temps qu'elle luy avoit preſcrit eſtant expiré, il fut auſſi toſt la voir, ils renoüerent enſemble, & trois mois apres l'année du Veuvage de Dorotée, ils ſe marierent; & la maniere dont ils vivent fait croire qu'ils ne ſe ſont jamais mieux aimez.

Je ne ſçay, Madame, ſi vous trouverez bon que je retourne à la guerre, & que j'aille ſur mer apprendre ce qui s'eſt paſſé dans le dernier Combat qui s'eſt donné, pour vous en dire des nouvelles certaines; mais je croy que je n'iray pas bien loin pour en ſçavoir. Monſieur le Marquis de la Porte qui a donné des marques de ſon courage dans ce combat, en a apporté la Nouvelle à Monſieur le Dauphin. En voicy pluſieurs particularitez, dont

les plus ſinceres de nos Ennemis meſmes demeurent d'accord. Ce Combat fut donné le meſme jour que celuy de l'année derniere. Le trop grand courage des François, dont ils ont peine à moderer l'ardeur fut cauſe que quelques-uns de nos Brulots furent démâtez, pour s'eſtre expoſez ſans eſtre aſſiſtez de Vaiſſeaux; ce furent ceux des Sieurs Rovichois, des Grois & Chaboiſſeau l'aiſné ; ceux des Sieurs Vidaut & S. Michel, ayans par la meſme raiſon

brûlé inutilement. Les Vaiſſeaux détachez qui ouvrirent le combat, furent le Grand, l'Illuſtre, le Vaillant, le More, l'Invincible, le Conquerant, l'Oriflame, l'Aquillon, l'Apollon & le Bourbon. Ils eſtoient montez par les Sieurs de Foran, de Beaulieu, Sourdis, d'Amfreville, d'Eſtival, de Tivas, de Bethune, Louis Gabaret, Langeron & la Vigerie. Le Sieur Serpeaux avec ſon Brulot, mit le feu à un Contre-Amiral Holandois, & le brûla. Ruiter s'atacha aux

François, & voulut couper leur Armée; mais il en trouva la ligne ſi forte, qu'il ne pût la percer: Elle eſtoit compoſée des Sieurs de la Barre & Gabaret, de Monſieur le Commandeur de Valbelles, de Meſſieurs les Marquis de Preülly, d'Humieres & d'Hally, & du Sieur Maignon, ſoûtenus par le Chevalier de Tourville, & les Sieurs des Ardens Contre Amiral, Panetier, S. Aubin & Villeneuve. Monſieur le Comte d'Eſtrées & Ruiter, vinrent à la portée du

Mouſquet, & ſe diſputerent à qui paſſeroit au vent. Pendant ce temps le Vaiſſeau de la Reyne fit un feu épouvantable. Ruiter ne pût alors gagner le vent; mais il le coupa au Foudroyant, & ce meſme Foudroyant ayant arreſté ſon ſecond, on vint à l'abordage; ce fut là où le Chevalier de Lery & le Sieur du Rivau Volontaires, firent des miracles, puis qu'ils paſſerent ſur le Pont de ce Vaiſſeau, où comme vous avez ſçeu ils en tuërent le Capitaine &

le Lieutenant; ainſi le Sieur Gabaret l'aiſné qui commandoit ce Foudroyant, eut lieu de faire vingt priſonniers, eſtant maiſtre du Pont du Vaiſſeau ennemy, nommé le Deventer. Le Marquis de Grancé, ſoûtenu du Comte d'Oſſery, preſſa ſi fort l'Eſcadre de Zelande, qu'il l'a fit ployer, & en vint meſme aux mains avec Ruyter. Le Commandeur de Valbelles démata le Vaiſſeau de Tromp: Un de nos Brulots embraſa le Contre-Amiral de Zelande.

Monſieur le Comte de Limoges, Fils de Monſieur le Marquis de Chandenier, Monſieur le Marquis de Lenaré, & les Sieurs Deſmareſts, de Verſy & de S. Amant, ſe ſont ſignalez dans ce combat, & ſe ſont acquis l'eſtime de Monſieur le Prince Robert, qui a donné des loüanges à leur valeur. L'Amiral de Zelande changea une fois de bord, & Tromp trois. Le Deventer fut pris par les François, & relâché tout briſé. Les Anglois prirent

la Ville de Delf, & l'Eſcadre du Pavillon rouge leur en coula quatre à fonds, & leur en perça trois autres qui ont eu la meſme deſtinée. La nuit d'apres le combat il en périt encor deux Hollandois ſur les Bancs, dont l'un eſtoit la Ville de Dort, & que Tromp avoit monté. Jugez apres cela de quel coſté a tourné la Victoire. Pendant que nous ſommes ſur les loüanges de ceux qui ont fait paroiſtre leur courage ſur un Element qui fait ſouvent périr les plus bra-

ves avec les plus lâches, parlons un peu de Monſieur le Chevalier de Themericourt, dont la valeur eſtoit ſi connuë du Grand Seigneur, qu'encore qu'il ne fut âgé que de vingt-deux ans, il luy avoit fait offrir le commandement de la Mer, avec deux cens mille piaſtres. Il l'a refuſé, & le Grand Seigneur indigné de ce refus, a luy-meſme prononcé l'Arreſt de ſa mort. L'action de ce jeune Chevalier eſt ſi éclatante, & merite tant de loüanges, qu'on ne luy en

peut trop donner, & quelque bruit qu'elle faſſe, on en devroit encor parler davantage. On doit auſſi donner les loüanges qui ſont deuës à l'action que fit dernierement Monſieur de la Motte, Colonel du Regiment d'Enguien. Les Ennemis ayans voulu enlever un petit nombre de Fourageurs qui avoient paſſé le Leck, vinrent avec deux cens Maiſtres & cinquante Mouſquetaires; mais ce Colonel paſſa dans une Barque avec trente Fuzeliers,

& les obligea de ſe retirer. Le Commandant y fut tué ſur la place ; On prit un Cornete, & dix Cavaliers furent faits priſonniers, ſans que par un des noſtres y fut tué ou bleſſé, quoy que les Ennemis fuſſent dix contre un. On continuë à preparer toutes choſes pour l'ouverture de la tranchée devant Maſtric, & Monſieur le Duc de la Feüillade dans les premieres eſcarmouches reçeut une contuſion au pied du contre-coup d'une mouſquetade qui avoit porté

contre une pierre. Meſſieurs les Comtes de Broglio, & le Chevalier de Saint Germain y ont eu leurs chevaux tuez ſous eux en d'autres eſcarmouches. Euſſiez vous crû, Madame, que l'on euſt poſté de la Cavalerie ſous terre? Pluſieurs croyoient icy que cette Nouvelle fut un Conte. Cependant Monſieur de Vauban, fameux Ingenieur & Gouverneur de la Citadelle de Liſle, a trouvé un chemin couvert, ſous lequel il a fait mettre deux mille Chevaux

qui empeſchent les Sorties des Ennemis. On ne vit jamais d'activité pareille à celle de Sa Majeſté. Ce grand Monarque ſemble eſtre par tout en meſme temps : Il va luy-meſme reconnoiſtre tous les poſtes; Il eſt ſans ceſſe à cheval ; Il paſſe les nuits au Bivoüac, tout n'agit que par luy, il donne luy meſme les ordres par tout ; & l'on voit tant de prudence, de conduite & d'experience dans tout ce qu'il ordonne & dans tout ce qu'il fait, que

les plus grands Capitaines apres avoir paſſé toute leur vie dans le meſtier de Mars, n'en ont jamais fait voir davantage. Laiſſons-le travailler pour ſa gloire, quoy qu'elle ſoit établie depuis long-temps ; & paſſons au recit d'une maniere d'avanture qui vous ſurprendra, quoy qu'il en arrive ſouvent de pareilles à Paris.

LE MIROIR.

NOUVELLE.

DEux Femmes de Qualité, dont l'une se nommoit Alcine, & l'autre Belise, causant un jour ensemble, leur conversation tourna sur les Femmes qui prédisent l'avenir, & qui font voir dans un Miroir tout ce qui doit arriver aux Personnes qui les vont consulter. L'une

L'une des deux Belles que je viens de nommer adjoutoit beaucoup de foy à tout ce que ces Femmes luy faisoient voir, & l'autre s'en moquoit hautement. La credule s'appelloit Alcine, & la railleuse qui ne vouloit rien croire se nommoit Belise. Celle-cy dit qu'il estoit impossible que ces sortes de Femmes pussent rien faire voir, à moins qu'il ne fut dans la chambre, & que tout ce qu'elles faisoient, estoit des tours d'adresse, où la subtilité avoit plus de part

que la verité. Mais que direz-vous, repartit Alcine, si l'on vous fait voir que vous vous trompez, & si l'on vous permet de visiter la chambre, & mesme tout le logis, afin que vous soyez convaincuë du contraire de ce que vous croyez? Hé bien, luy repliqua Belise, j'iray avec vous, puis que vous le souhaitez; mais ce sera pour vous desabuser. Vous serez peut-estre desabusée vous-mesme, répondit Alcine; & comme la Femme chez laquelle je

vous veux mener, ne manquera pas de vous dire beaucoup de choses qui ne vous plairont pas peut-estre toutes; & mesme qu'elle vous en fera voir une partie, je me retireray dans une autre chambre pendant que vous serez avec elle. Quoy que Belise fut incredule, elle n'osa luy dire qu'elle vouloit qu'elle fut témoin de ce que la Devineresse luy diroit, parce que ces sortes de Femmes sont souvent instruites par d'autres de ce qu'elles doivent dire aux

Perſonnes qui les vont conſulter, ou du moins parce que pour eſtre plus facilement cruës, elles meſlent ſouvent des choſes fâcheuſes, parmy le grand nombre de menteries qu'elles diſent. Toutes ces raiſons furent cauſe que Beliſe conſentit volontiers qu'Alcine ſe retirât dans une autre chambre, pendant l'entretien qu'elle auroit avec la Devinereſſe; & quoy qu'elle n'euſt pas deſſein de croire ce qu'on luy diroit, elle eut d'autant plus de rai-

ſon d'en uſer ainſi, qu'Alcine adjoûtant foy à toutes ces ſortes de Prédictions, auroit pris pour des veritez les Contes qu'on luy auroit faits. Ces deux Belles eſtant ainſi d'accord, partirent à l'heure meſme, parce que Beliſe ne vouloit pas qu'avant de ſe rendre chez la Femme où ils avoient reſolu d'aller, Alcine l'entretint en particulier, afin de la faire parler à ſa fantaiſie. Quand elles furent arrivées, on les mit chacune dans une chambre: Il n'y avoit au-

cuns meubles dans celle où l'on fit entrer Beliſe, & elle n'eſtoit pas meſme tapiſſée; il y avoit ſeulement un ſiege pour ceux qui venoient conſulter la Maiſtreſſe du Logis, & un grand Miroir, dans lequel ils voyoient ce qui leur devoit arriver. Beliſe examina bien cette chambre, & chercha de tous coſtez s'il n'y avoit rien de caché, & n'ayant rien trouvé, la Devinereſſe la fit aſſeoir devant le Miroir; & apres avoir long-temps marmoté autour

d'elle & fait pluſieurs cernes, elle luy dit de regarder avec beaucoup d'application ſi elle ne voyoit rien dans le Miroir. Beliſe luy dit que non; l'autre luy dit de bien regarder, & Beliſe luy dit qu'elle voyoit une Couronne fermée. Un moment apres cette Couronne diſparut, & Beliſe dit qu'elle voyoit une tres-belle Maiſon de plaiſance. La Devinereſſe luy demanda ſi elle la connoiſſoit; cette Belle luy répondit que non, & l'autre luy dit qu'elle eſtoit

en France. Beliſe ceſſa de voir cette face de Maiſon peu de temps apres, & le coſté du Jardin parut, accompagné d'un tres beau Parterre, & tout remply de Jets d'eau. Un moment en ſuite on vit un Homme tres-bien fait ſe promener dans le meſme Jardin; & quand il euſt fait quelques tours & qu'il fut rentré dans le Logis, Beliſe apperçeut un Carreau tres-riche, ſur lequel il y avoit un Enfant nouveau né qui paroiſſoit d'une beauté achevée.

Quand elle l'eut examiné à loiſir, la Maiſon, le Jardin & l'Enfant diſparurent, & la Devinereſſe dit à Beliſe qu'elle avoit veu toutes ſes avantures, & qu'elle en devoit eſtre bien inſtruite. Beliſe luy repartit qu'elle n'y comprenoit rien, qu'elle ſe moquoit d'elle avec ſa Couronne fermée, & qu'elle n'eſtoit ny d'une naiſſance, ny d'une beauté à jamais en porter une. La Devinereſſe luy dit qu'elle n'avoit pas pretendu luy faire connoiſtre qu'elle en

porteroit une, & qu'elle ne luy avoit pas fait voir une Couronne ſur ſa teſte, puis elle luy expliqua de la ſorte toutes les choſes qu'elle avoit veuës dans le Miroir. La Couronne fermée que vous avez veuë d'abord, luy dit-elle, veut dire que vous aurez un grand Don du Roy; que ce Don qui vous enrichira, ſera cauſe que vous épouſerez l'Homme que vous avez veu. Le Chaſteau dans lequel il ſe promenoit, pourſuivit-elle, luy appartient, & vous aurez de

luy l'Enfant qui vous a paru ſur un carreau. Toutes ces choſes ſurprirent beaucoup Beliſe, & ne la fâcherent point: Elle demanda qu'on fit entrer Alcine, & elle luy raconta elle-meſme tout ce qu'elle avoit veu, & de quelle maniere la Devineresſe le luy avoit expliqué. Elle ne ſçavoit que croire; & ne pouvant s'empeſcher de ſentir quelque joye des Prédictions avantageuſes qu'on luy avoit faites, elle ſouhaitoit s'eſtre trompée toutes les fois qu'elle avoit

dit que toutes celles qui ſe meſloient de deviner, n'avoient jamais parlé veritablement, à moins que ce ne fut par un coup du hazard. Lorsqu'elle fut ſur le poinct de ſortir, elle foüilla dans ſa poche pour en tirer de l'argent; & comme elle reſva quelque temps ſans en retirer ſa main, la Devineresſe luy dit qu'elle conſultoit en elle-meſme ſi elle luy donneroit trois ou quatre Louis. Beliſe en demeura d'accord, & ces paroles acheverent de luy perſuader que

l'on pouvoit adjouſter foy à de pareilles diſeuſes de bonne avanture. Hé bien, luy dit Alcine quand elles furent ſorties de ce Logis, me croirez-vous une autre fois, & n'eſtes-vous pas ſurpriſe de ce que vous avez veu aujourd huy? Je la ſuis plus que vous ne penſez, luy repartit Beliſe, & je ſens que je commence à devenir amoureuſe de l'Homme que j'ay veu dans le Miroir: Il a l'air de qualité, la phiſionomie honneſte, & je n'en ay jamais veu de ſi bien fait à

mon gré. Ah, ma chere, pourſuivit-elle, il faudra bien que tu viennes promener avec moy dans cette belle Maiſon où je voudrois déja eſtre. Alcine fut ravie de l'entendre parler de la ſorte; & comme elle eſtoit encor plus credule qu'elle, elle ſe perſuada qu'elle danceroit bien-toſt à ſa Nopce Quelque temps s'eſtant paſſé ſans qu'il arrivât rien qui pût faire croire que les Prédictions ſeroient veritables, Beliſe dont l'amour augmentoit de plus en plus,

& qui ſouhaitoit impatiamment d'apprendre des nouvelles de l'Homme qu'elle avoit veu, ayant rappellé la forte idée qu'elle en avoit, en fit part à pluſieurs Peintres, qui ſur ſon recit en firent des Portraits par ſon ordre; Elle fit auſſi deſſeigner des Maiſons de plaiſance pareille à celle qu'elle avoit veuë; & avec ces Portraits & ces Deſſeings de Maiſon, elle mit pluſieurs Gens en campagne, & leur ordonna de regarder dans toutes les Provinces du

Royáume, s'ils ne trouveroient rien de ſemblable. Il y avoit déja long-temps que ces Courriers eſtoient partis, ſans que Beliſe en eut appris les nouvelles qu'elle ſouhaitoit, lors qu'elle ſçeut à ſon grand regret qu'elle ne s'eſtoit pas abuſée, quand elle avoit crû que la Devineresſe trompoit par des tours de ſoupleſſe, tous ceux qui l'alloient conſulter, & que ſon plancher eſtoit non ſeulement percé par le haut & par le bas pour faire monter & deſcendre

ce qu'elle vouloit qu'on vit dans le Miroir, mais que la muraille meſme eſtoit creuſe, & que par le moyen d'un tourniquet, on y faiſoit paroiſtre ce que l'on vouloit: Elle ſçeut que toutes ces choſes eſtoient pratiquées avec tant d'adreſſe, & que le jour eſtoit ſi bien ménagé, qu'il eſtoit impoſſible de découvrir cette ſupercherie; que celle qui regardoit dans le Miroir ne pouvoit voir en meſme temps ce qui ſe paſſoit, & regarder derriere elle, & que pour

l'empeſcher de ſe retourner bruſquement, la Devineresſe ſe nettoit adroitement derriere ſa chaiſe, comme pour luy faire mieux remarquer ce qu'il y avoit à voir dedans le Miroir. Beliſe apprit de plus que cette meſme Femme qui luy avoit tant fait voir de belles choſes, avoit oüy qu'en entrant chez elle, elle avoit demandé à Alcine combien elle luy donneroit, & qu'Alcine luy ayant répondu trois ou quatre Louis, il luy avoit eſté aiſé

de deviner ce qu'elle avoit dit, lors qu'elle l'avoit veu reſver en cherchant de l'argent dans ſa poche.

Il eſt temps de retourner à Maſtric. Nos Braves ont eſté ſi viſte depuis que la tranchée eſt ouverte, que ma plume a de la peine à les ſuivre. L'ouverture s'en fit le 17. de Juin, par Monſieur le Duc de la Feüillade: Il y avoit deux attaques; ce Duc commandoit la droite, & Monſieur le Marquis de Vaubrun Mareſchal de

Camp commandoit la gauche. Avant l'ouverture de la tranchée, on travailla pendant huit jours aux lignes de circonvalation. Monſieur le Marquis de Louvoy parut infatigable durant tout ce temps, & n'eut preſque pas le loiſir de dormir. Il choiſit pour avoir ſoin de ces Travaux & les faire avancer avec diligence, le Sieur de la Marliere, Major general des Armées du Roy, & cy-devant Lieutenant Colonel du Regiment de Lorraine.

Monſieur le Marquis de Rochefort releva Monſieur le Duc de la Feüillade; & Monſieur le Comte de Lorge, Monſieur de Rochefort. Pendant ces trois jours de tranchée, que les Officiers Generaux & les Troupes monterent ſuivant leur ancienneté, le Sieur de la Marliere fut ſans ceſſe par l'ordre du Roy & de Monſieur le Marquis de Louvoy, viſiter la tranchée & les bateries, & l'on a remarqué qu'il y alloit juſques à neuf ou dix fois par jour, & meſme à

Cheval. Monſieur le Duc de Monmouth monta la tranchée le quatriéme jour; & le Roy choiſit le Sieur de Courcelles, cy-devant Vice-Roy de Canadas, & le Sieur de la Marliere pour demeurer aupres de la Perſonne de ce Prince, & l'accompagner dans toutes les occaſions où il iroit. Ce choix marque l'eſtime que Sa Majeſté fait de ces deux Braves, & la confiance qu'il a en leur valeur. Cette nuit de tranchée ſe paſſa tres-heureuſement, il en fut fait

plus de quatre cens pas, d'une largeur & d'une profondeur inconcevable, & depuis long-temps il ne s'eſtoit veu de travaux mieux conduits. Le Sieur de la Marliere eut ſon chapeau percé de deux coups de mouſquet en conduiſant les Travailleurs. Cette tranchée eſtant relevée, le Roy felicita Monſieur le Duc de Monmouth, & luy dit que les plus experimentez Capitaines ne pouvoient pas mieux faire. Ce Duc reçeut les careſſes de Sa Majeſté

avec beaucoup de modeſtie, & luy dit qu'elle luy avoit donné de bons Seconds. Les autres Lieutenans Generaux monterent la tranchée chacun à leur tour: Il n'eſt pas neceſſaire de dire qu'ils firent tout ce que l'on attendoit d'eux, & qu'ils avancerent beaucoup puis qu'on ſe trouva en eſtat d attaquer les Dehors, comme on fit le vingt-quatre, Monſieur de Monmouth eſtant de jour. La prudence, le bon ſens & l'experience du Roy parurent

rent en cette occaſion, n'ayant pas voulu faire avancer la tranchée ſur le glacis de la Contr'eſcarpe, à cauſe que ſi l'on euſt eſté pied à pied, les Ennemis auroient eu moyen de ſe ſervir de leurs Fourneaux; ce fut pour cette raiſon qu'il reſolut de la faire inſulter. Monſieur le Duc de Monmouth, & ceux qui combatoient aupres de luy; Monſieur le Comte de Montal, Meſſieurs les Marquis de Hautefeüille & de Beringhen, & les Mouſquetaires

eurent toute la gloire de ce jour; Elle fut grande & le peril auſſi, puis que malgré le feu des mouſquets de deux mille hommes qui gardoient l'ouvrage qu on attaquoit, malgré les Fourneaux, malgré ſix mille Grenades & d'autres feux d'artifices qui furent jettez de la Place, nos Braves vinrent à bout de leur entrepriſe. Le Gouverneur au deſeſpoir revint avec des Gens frais, & reprit la Demy-lune ſur les noſtres, qui eſtoient extraordinairement fatiguez

du carnage qu'ils avoient fait, & qui d'ailleurs manquoient de poudre. Ils firent d'abord joüer un Fourneau, dont Monſieur de Chaſteauvilain, Fils de Monſieur le Duc de Vitry, Monſieur le Marquis de Beauveau, & Monſieur le Chevalier de Beaupré furent emportez, mais le ſeul Marquis de Beauveau eut le pied briſé. Les Ennemis ne furent pas plus d'un quart d'heure maiſtres de cette Demy-lune; & ce fut dans cette repriſe qu'écla-

terent la conduite & le courage de Monſieur le Duc de Monmouth. Il ſortit de la tranchée l'épée à la main, & pendant plus de trois cens pas qu'il fit à découvert, il eſſuya le feu du canon & celuy des mouſquets, outre un nombre infiny de grenades. Quoy que Monſieur le Duc de la Feüillade, & Monſieur d'Artagnan ne fuſſent pas de jour, ils voulurent partager les perils que couroit ce Prince. Ce fut dans cette occaſion que Monſieur

d'Artagnan fut tué; le nombre des coups de mouſquets eſtoit tel que la greſle ne tombe pas en plus grande abondance; & deux Mouſquetaires ayans voulu relever Monſieur d'Artagnan, furent tuez à ſes coſtez, & deux autres ayans pris leur place & s'eſtans mis en devoir de faire la meſme choſe, furent pareillement tuez aupres de leur Capitaine, meſme ſans avoir eu le temps de le relever. Monſieur le Chevalier d'Obrian affronta le premier les pe-

rils, & montra le chemin aux autres. On ne peut rien adjouſter à ce que fit Monſieur de Monbron. Monſieur de S. Remy, Lieutenant de la Colonelle du Regiment des Gardes fut tué. Monſieur de Colincourt, Page du Roy, fut bleſſé, & Monſieur le Chevalier de la Hoguette, Neveu de feu Monſieur l'Archeveſque de Paris, & Enſeigne des Mouſquetaires, fut pareillement bleſſé: Il a déja fait parler de luy dans pluſieurs Campagnes, & ſa valeur eſt

connuë. Le Sieur de la Marliere n'abandonnant point Monſieur le Duc de Monmouth, eut aupres de ce Prince un coſté de ſon haut de chauſſes mis en morceaux par les coups de mouſquet; & par là l'on peut juger des perils auſquels s'expoſa Monſieur de Monmouth: Monſieur le Chevalier de Sens, & Monſieur de Clermont-Rochechoüard, furent auſſi tuez aupres de ce Prince. Ce Combat dura cinq heures en plein jour & à découvert,

& l'on pouroit preſque dire,

Et le Combat finit faute de Combatans.

Monſieur le Duc de Monmouth envoya demander du monde au Roy, pour garder le poſte qu'on avoit repris. Sa Majeſté luy en envoya, & dans l'impatience qu'elle avoit de revoir ce Prince, elle fit relever la tranchée une heure plutoſt qu'à l'ordinaire, & le vint attendre à un épaulement à la queuë de la tranchée, malgré les perils que ce grand

grand Roy brave inceſſamment. Il fit de grandes careſſes à ce Duc, & luy témoigna la joye qu'il avoit que cette action ſe fut paſſée à ſa garde, puis qu'il eſtoit ſorty ſans bleſſure, & qu'il écriroit luy-meſme la choſe au Roy d'Angleterre. Ce Duc reçeut ces loüanges avec beaucoup de modeſtie; & ſans rien dire qui regardât ce qu'il avoit fait, loüa ſeulement ceux qui avoient combatu avec luy. Monſieur de Maupertuis a eſté bleſſé dans cette grande

Journée, en donnant des marques d'une valeur extraordinaire.. Monſieur le Marquis de Valançay a pareillement eſté bleſſé, & le Sieur Paul Ingenieur tué. Les Sieurs Cangrand & Fonteville ont fait des choſes merveilleuſes, auſſi bien que les Sieurs Villers & de la Poterie; & le Sieur de Belleforeſt, Page de Monſieur le Comte d'Auvergne, entra le premier l'épée à la main dans la Contreſcarpe, où il bleſſa & tua pluſieurs Officiers. Il ſe fit des

actions ſurprenantes à la fauſſe attaque où Monſieur le Comte de Lorge, & Monſieur le Chevalier de Lorraine commandoient ſous Son Alteſſe Royale; & ſi l'on euſt preparé des Echelles, on ſeroit entré dans Wic. Monſieur le Comte de Saint Geran fit dans cette attaque tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Homme de cœur; & les Sieurs d'Ottonville & de S. Amant Officiers de Monſieur, furent tuez en ſignalant leurs courages. Laiſſons repoſer nos Braves;

& pendant qu'ils ſe prepareront à l'attaque de l'ouvrage à corne, diſons un mot de ceux qui ſe ſignalent autre part. Monſieur le Comte de la Bourlie eſt de ce nombre, & ce brave Gouverneur de Sedan ayant ſçeu que mille Hommes des Troupes Hollandoiſes eſtoient venus pour piller la Chaſtellenie de Furnes, monta à cheval avec cent trente Maiſtres, les repouſſa, en défit une partie, & ramena quatre-vingts quatre Priſonniers.

Comme tout n'eſt pas encor preparé pour l'attaque de l'ouvrage à corne ſi remply de redoutables Fourneaux, je croy que la lecture de l'Hiſtoire dont je vais vous faire part, vous fera attendre ſans impatience, que je reprenne le chapitre de la guerre. Cette Hiſtoire eſt tout à fait plaiſante, au moins a-t-elle icy paſſé pour telle. Vous en pouvez juger, puis que la voicy.

LA DUPE.

NOUVELLE.

TOus les Hommes ne ſont pas d'une meſme humeur : les uns veulent amaſſer du bien juſques au dernier moment de leur vie, ſans ſe donner jamais le plaiſir d'en joüir ; & les autres veulent ſe repoſer apres en avoir acquis. Thibaut fut de ſes derniers, &

s'il ne renonça pas tout-à-fait au trafic qu'il faiſoit, du moins ne voulut-il plus ſe donner tant de peine. Il faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans une Ville fort marchande, qui n'eſtoit éloignée de Paris, que de quinze ou vingt lieuës. Il y vint un jour voir un de ſes Parens nommé Giler, en qui il avoit grande confiance : Il luy dit qu'il avoit reſolu de prendre une Fille de Paris, & que pourveu qu'elle luy plût, il ne regarderoit pas ſi elle avoit du bien ou non,

en ayant assez pour luy & pour elle. Il fit plus, il dit à ce Parent qu'il ne vouloit prendre une Femme que de sa main, & le pria de luy en chercher une. Gilet luy promit qu'il le feroit, & l'assura mesme qu'il luy rendroit bientost réponse. Il ne l'eut pas plutost quitté, qu'il fut trouver une Fille de sa connoissance, nommée Lucie, qui luy avoit souvent fait plaisir, ainsi qu'à beaucoup d'autres, & que le son d'un Louis rendoit assez traitta-

ble. Il demeura d'accord avec elle de beaucoup de choses pour tromper son Parent, & que loin de luy laisser prendre la moindre faveur; elle ne luy donneroit pas seulement lieu d'en esperer. Il convint aussi avec elle de ce qu'il luy donneroit chaque jour qu'il l'emploiroit, outre les collations qu'elle recevroit de Thibaut: le tout à condition qu'elle luy rendroit tous les Presens que cet Amant luy feroit, s'il ne luy en laissoit quelqu'un de son

bon gré. Ces précautions furent encor plus loin, & il fit aussi prix avec une Vieille nommée Marine, qui devoit passer pour la Tante de Lucie. Toutes ces mesures estant prises de la sorte, il fut chez Thibaut, & luy dit qu'il luy avoit trouvé une Maistresse, qui estoit tres-belle, qui avoit de l'esprit, & qui pouvoit passer pour un exemple de vertu. Il adjousta à tout cela qu'elle n'avoit point esté nourrie dans un esprit de coquetterie, & que les Galands ne

uy en avoient point conté, parce qu'elle avoit une Belle-mere qui l'avoit empeschée de voir le monde, ne voulant point qu'elle fut mariée, de peur de voir sortir de l'argent de chez elle, & que le Pere avoit donné dans les sentimens de sa Femme, autant par avarice que par complaisance Vous pouvez juger par là, poursuivit-il, que la Fille aura du bien; & lors que vous n'en cherchez pas, vous en rencontrerez avec de la beauté & de l'hon-

neur. La difficulté, continua le meſme, eſt de la pouvoir voir facilement ; mais j'y ay déja préveu : On ne la laiſſe aller que chez une de ſes Tantes, parce qu'elle eſt d'une probité reconnuë, & que ſa Belle-mere croit qu'elle eſt dans ſes intereſts. Cette Tante, adjoûta-t-il, eſt depuis longtemps de mes Amies, & je l'ay déja gagnée en luy faiſant connoiſtre qu'elle procureroit le bien de ſa Niéce, de maniere que par ſon moyen nous la pourons voir avec

elle, toutes les fois que nous voudrons. Thibaut fit mille remercimens à ſon Parent ; il l'embraſſa & luy dit qu'il reconnoiſtroit ce ſervice, puis il luy demanda quand il pouroit voir Lucie. Comme je prévoyois voſtre impatiance, repartit Gilet, j'ay fait une partie pour aller demain promener à Saint Cloud, & j'ay marqué à la Tante le lieu où nous irions la prendre, elle ne manquera pas de s'y rendre avec ſa Niéce ; C'eſt maintenant à vous, pourſuivit-il, à faire

le reſte, vous eſtes en beau chemin, & je croy que je n'ay rien oublié pour vous ſervir. Thibaut en demeura d'accord, & donna les ordres neceſſaires pour la voiture du lendemain. Chacun eſtoit trop intereſſé dans cette affaire, pour manquer au rendez-vous : Ils s'y trouverent tous le jour ſuivant, meſmes avant l'heure qui avoit eſté marquée. Thibaut fut fort ſatisfait de Lucie : Il la trouva belle, il luy trouva de l'eſprit, ſon humeur luy parut agreable,

& il avoüa à Gilet que tout répondoit à la peinture qu'il luy en avoit faite. Quant à Lucie, il luy parut propre pour ce qu'on avoit deſſein d'en faire, & elle trouva qu'il avoüa toute l'encolure d'une Dupe. A peine fut-on arrivé à S. Cloud, que l'on fit Collation, on fut en ſuite à la Promenade, puis on revint ſouper. Le repas fut magnifique, & Thibaut n'épargna rien. Quand la fauſſe Tante eut bien mangé, & que Gilet & Lucie, qui ne s'en eſtoient pas moins

bien acquitez qu'elle, luy eurent fait ſigne qu'il eſtoit temps de partir; elle dit à Thibaut qu'il eſtoit heure de s'en aller, & que ſi elle remenoit ſa Niéce ſi tard, on ne la luy confiëroit plus une autre fois. Ces paroles furent des ordres abſolus: Il falut partir un moment apres, & meſme ordonner au Cocher de faire diligence, ce qu'il fit au grand regret de Thibaut, qui trouva le chemin bien court. Comme il eſtoit nuit quand on fut arrivé à Paris, les

complimens ne furent pas longs, la fauſſe Tante feignant toûjours d'eſtre fort preſſée de remener ſa Niéce. Elle dit adieu dés qu'elle fut deſcenduë de Carroſſe, & Gilet ſe chargea de prendre les paroles de part & d'autre pour la premiere entreveuë. Thibaut en fut ſatisfait & ſe retira ſeul dans ſa chambre pour avoir le plaiſir de ſonger à Lucie, ſans que ſes penſées fuſſent interrompuës. Je ſuis bien heureux, dit-il en luy-meſme, dés

qu'il ſe fut enfermé, d'avoir fait une rencontre qui m'eſt ſi avantageuſe: Je ſuis aimé d'une Fille de Paris; mais d'une Fille ſage, belle & jeune, d'une Fille d'honneſte famille, & qui meſme doit avoir un jour du bien. Aprés s'eſtre ainſi applaudy de ſon choix, & s'eſtre luy-meſme felicité ſur ſon bonheur, il ſe mit au lit; mais ayant toûjours conſervé l'idée de ſa chere Lucie, il y reſva long-temps avant de s'endormir; puis ayant eſté forcé de ſe rendre au ſom-

meil, il crût encor la voir en dormant, mais ne l'ayant point trouvée aupres de luy en ſe réveillant, il fut revoir ſon Parent dés qu'il fut habillé, il luy ouvrit toute ſon ame, & luy fit connoiſtre qu'il eſtoit le plus amoureux de tous les Hommes, puis il le conjura de renoüer au plutoſt quelqu'autre partie, afin qu'il pût dire à Lucie tout ce qu'il ſentoit pour elle, ce que Gilet luy promit. Il n'eut pas de peine à tenir ſa parole, & ils firent pluſieurs Promenades pa-

reilles à celle de S.Cloud. Ils virent meſme tous les Divertiſſemens publics, & furent ſouvent à l'Opera & à la Comedie; mais on ne manqua pas de faire bien valoir à Thibaut toutes ces parties. On affecta de prendre mille précautions pour y aller; Lucie ne ſortit que maſquée & entourée d'une cape, tant elle craignoit, diſoit-elle, d'eſtre reconnuë de quelqu'un qui le fut dire à ſon Pere, ou à ſa Belle mere. Elle apprehendoit en effet d'eſtre veuë, mais

c'eſtoit de ceux qui la connoiſſoient trop bien, & qui en découvrant qui elle eſtoit, auroient rompu tous les deſſeins qui eſtoient ſi bien concertez entre Gilet, la Vieille & elle. Pendant que durerent tous les Feſtins, les Promenades, & autres Divertiſſemens, Thibaut fit ſouvent de petits Preſens à ſa Maiſtreſſe, & luy donna force Rubans, Gands & Eventails; mais ce n'eſtoit pas le compte de Gilet, qui ſçavoit le bien de ſon Parent, & qui en vouloit

tirer autre choſe; c'eſt pourquoy il luy dit un jour qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir donné à Lucie beaucoup de galanteries dont le ſouvenir ſe perdoit à meſure qu'elles s'uſoient, qu'il luy faloit faire un Preſent conſiderable qui durât long-temps, dont le prix marquât la grandeur de ſa flâme, & que Lucie pût garder pour l'amour de luy. Thibaut donna dans ce panneau, & dit qu'il luy feroit Preſent d'une Bague de trente Louis. Gilet luy dit que ce

n'eſtoit pas aſſez, & qu'il falloit du moins qu'elle fut de cinquante. Thibaut eſtoit amoureux, & ce fut aſſez pour le faire ſouſcrire ſans peine à ce que ſon Parent vouloit. Dés qu'il eut conſenty d'acheter un Diamant de cette ſomme, Gilet ne luy laiſſa point perdre de temps, il le mena chez un Orfévre, & fit dans le meſme jour acheter & donner la Bague. Lucie ne manqua pas de la luy rendre, ainſi qu'ils en eſtoient convenus, & Gilet luy fit un Preſent de

trois Louis, quoy que ce ne fut point un article de leur Traité. Quelques jours apres que Thibaut eut fait cette liberalité, il fut obligé de partir pour aller en son Pays où ses affaires l'appellerent. Il en eût du chagrin; mais le bien pour estre conservé, ne demande pas moins de soins qu'une Maistresse; & cet Amant passionné ne pût se dispenser de son Voyage; mais afin que sa Maistresse se souvint de luy pendant son absence, il laissa un fonds à Gilet,

pour luy envoyer tous les jours un Bouquet de sa part. Il ne se contenta pas de cela, il luy envoya plusieurs Presens de la campagne, & ne conserva presque rien de tout ce qu'il avoit de rare chez luy. Lucie ne manquoit pas de le remercier souvent par des Lettres obligeantes que Gilet luy faisoit, & qu'elle copioit apres, pour les envoyer à cet Amant. Comme il est peu d'affaires dont on ne vienne à bout avec le temps, celles de Thibaut finirent, & il ne

les eut pas plutost terminées, qu'il manda à sa Maistresse & à son Parent, qu'il estoit sur le poinct de partir pour les aller trouver. Gilet ne souhaitoit pas ce retour; il craignoit qu'il ne pressât les affaires de son mariage, & qu'il ne découvrit enfin qu'il l'avoit dupé. Il estoit satisfait de ce qu'il avoit tiré de luy, il n'en souhaitoit pas davantage; mais il falloit une conclusion à la Piece qu'il avoit joüée, & il estoit bien embarassé comment il la pouroit trouver. Il y resva

long-temps, puis il demeura d'accord avec Lucie qu'elle iroit loger dans un Quartier éloigné où elle se contenteroit de recevoir compagnie sans sortir de chez elle, de peur que Thibaut ne la rencontrât: Elle en demeura d'accord, & il se chargea du reste, & se promit de se défaire bien-tost de son Parent, & de le renvoyer en son Pays. Ayant resolu tout ce qu'il avoit à faire & à dire, & pris toutes ses mesures & toutes ses précautions, il attendit avec

tranquillité le retour de cet Amant, qui n'aſpiroit qu'à voir ſa flame récompenſée. Thibaut ne tarda pas long-temps, & arriva chez ſon Parent un ſoir qu'il donnoit à ſouper à deux ou trois de ſes plus particuliers Amis à qui il avoit confié le ſecret de la Piece qu'il avoit faite. Gilet ne l'eut pas plutoſt veu entrer, qu'il fit un grand ſoûpir, & fut au devant de luy avec un air triſte; Il tenoit ſon mouchoir dont il couvrit une partie de ſon viſage, comme

s'il eut eſſuyé ſes larmes. Thibaut fut ſurpris de le trouver ainſi accablé de douleur, & luy en demanda auſſi-toſt la cauſe. Vous n ſerez pas moins triſte que moy, luy répondit Gilet, dés que vous aurez appris ce qui me fait pleurer, & que vous ſçaurez que la pauvre Lucie..... Il n'acheva pas ſon diſcours, & pouſſa deux ou trois ſoûpirs ſans rien dire davantage. Thibaut ne ſe doutant pas tout à fait de ce qu'il avoit à luy dire, le preſſa de ne le point faire

languir, & d'achever promptement de luy apprendre quel malheur il luy eſtoit arrivé, & ſi cette infortune n'auoit point alteré ſa ſanté. Elle eſt morte, luy répondit Gilet: Elle eſt morte apres avoir eſté ſeulement vingt-quatre heures malade. Ces paroles ſurprirent tellement Thibaut, qu'il ne répondit rien; l'excez de la douleur qui le ſaiſit tout à fait, l'empeſcha de la ſentir, il s'évanoüit & ſe laiſſa tomber ſur un ſiege qui eſtoit aupres de luy. On luy jetta

auſſitoſt de l'eau, & quelque temps apres il revint un peu, mais ce fut pour mieux ſentir ſon mal & pour rentrer dans un pire, puis qu'il fit reflexion ſur la perte qu'il croyoit avoir faite. Sa douleur ayant éclaté pendant deux heures, il demeura ſi abbatu, que chacun le preſſa de ſe mettre à table pour ſouper, de peur qu'il ne retombât en foibleſſe: Il s'y laiſſa entraîner, il mangea d'abord aſſez bien, parce que pour faire plus de diligence, il n'avoit fait en che-

min qu'un fort leger repas; peut-eſtre auſſi qu'il mangeoit de rage, & ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il n'auroit pas eſté le premier; & ſi la douleur empeſche de gouſter ce qu'on mange, elle ne laiſſe pas de faire quelquefois bien manger. Gilet & ſes Amis voyans qu'il avoit trop bon appetit, voulurent ſe donner du plaiſir: Ils luy parlerent tous de Lucie, & de ce qui s'eſtoit paſſé à ſa mort; de maniere qu'à chaque morceau qu'il vouloit porter à ſa bouche,

chacun luy diſoit quelque choſe pour le luy faire quiter: L'un luy racontoit ce qu'elle avoit dit de luy en mourant; Un autre luy juroit qu'elle n'avoit eu du regret à mourir, que parce qu'elle ne le verroit plus; Un autre luy faiſoit de ſa part un Adieu plein de tendreſſe; & chacun prenoit plaiſir à r'ouvrir ſes playes chaque fois qu'il vouloit ouvrir la bouche pour manger. Le ſoupé finit de la ſorte; & quand les autres eurent bien bû & bien

mangé, & que la nape fut levée, ils luy dirent que loin de s'affliger comme il faiſoit, il devoit ſonger à faire faire un Service pour Lucie. Il répondit que c'eſtoit ſon deſſein, & les pria de faire tout preparer, parce qu'il eſtoit trop affligé pour donner luy-meſme de pareils ordres: Ils ſe chargerent & de ce ſoin & de ſa bource; & toute la peine qu'il euſt, fut de ſe trouver au lieu où l'on avoit tout fait preparer, au jour & à l'heure dont on eſtoit convenu. La pre-

miere choſe qu'il remarqua fut une Tenture noire; Elle bleſſa d'abord ſes yeux; il dit que c'eſtoit faire un outrage à Lucie, qu'elle eſtoit morte Fille, & que par cette raiſon il falloit une Tenture blanche. Il en fit mettre une, & ſans ſe payer d'aucunes raiſons, il fit attendre la Compagnie juſqu'à ce qu'on euſt changé de Tenture. La Ceremonie eſtant achevée, Gilet luy dit que c'eſtoit la couſtume de prier à diſner les plus proches Parens, & les plus particuliers

Amis, qu'il en avoit arreſté une douzaine ſeulement, & qu'il croyoit qu'il ne l'en dédiroit pas. Cet Amant dolent approuva ce qu'il avoit fait, & les mena chez un Traiteur, où jamais on n'a tant mangé ſans rire, quoy qu'on n'en n'eut jamais tant eu d'envie; mais les larmes de Thibaut en empeſcherent, & c'eſtoit trop que de rire tout haut de luy en ſa preſence, en mangeant ſon bien ſi mal à propos. Gilet n'en demeura pas là, & ſçachant que les

finances de ſon Parent n'eſtoient pas épuiſées, il luy dit que pour chaſſer la melancolie où la mort de Lucie l'avoit plongé, il devoit ſe divertir, & qu'il vouloit avoir ſoin de luy chercher des Promenades autour de Paris. Thibaut ſe laiſſa vaincre, & Gilet le mena voir à ſes deſpens tout ce qu'il y avoit de belles Maiſons de plaiſance à dix lieuës à la ronde. Lucie cependant qui s'eſtoit toûjours divertie chez elle, ſans oſer ſortir, ayant eu une af-

faire preſſée, & qui luy importoit beaucoup, ſortit un ſoir en écharpe, & regardant de tous coſtez en marchant, ſi elle ne verroit point Thibaut, afin de le fuir; ce qu'elle faiſoit pour l'éviter, fut cauſe que ſes yeux rencontrerent les ſiens, comme il revenoit un ſoir de la Promenade. Il fit un grand cry, & dit à Gilet ce qu'il croyoit avoir veu. Lucie de ſon coſté, croyant avoir eſté reconnuë, tourna le coin d'une ruë dont elle eſtoit tout proche, avec

tant de précipitation, que Thibaut ne ſçachant ce qu'elle eſtoit devenuë, crut n'avoir veu qu'un fantôme. Gilet le confirma dans cette penſée, & luy dit que l'idée qu'il en avoit roûjours conſervée depuis ſa mort, luy avoit fait croire qu'il l'avoit veuë; de ſorte que Thibaut crût s'eſtre trompé. Cette avanture réveilla ſa douleur qui commençoit à diminuer; & ce pauvre Amant dupé retomba dans ſon premier chagrin. Un jeune Homme de ſes Amis parti-

culiers, & qui n'eſtoit ny de la connoiſſance, ny de l'intrigue de Gilet, le voyant dans une mélancolie inconcevable, reſolut de faire ſes efforts afin de l'en retirer, & pour cet effet luy propoſa d'aller paſſer une apreſdînée chez quelques Demoiſelles. Il rejetta cela bien loin, & ſon Amy ne l'en preſſa pas davantage ce jour là. Il retourna à la charge une ſeconde fois, & fut un peu moins mal reçeu que la premiere; & la troiſiéme fois qu'il luy

parla, Thibaut ſe laiſſa entraîner. Comme ils ne vouloient pas eſtre veus, ils furent dans un Quartier éloigné, & le hazard voulut qu'on les menât juſtement dans le lieu où eſtoit Lucie. Son embaras fut auſſi grand qu'il eſt aiſé de ſe l'imaginer. Dés qu'elle apperçeut Thibaut, elle ne voulut pas luy laiſſer le temps d'ouvrir la bouche & de luy marquer ſa ſurpriſe; & comme on la faiſoit paſſer dans le lieu où elle eſtoit pour une jeune Fille de Picardie, arrivée

depuis trois ou quatre jours, elle parla d'âbord à Thibaut avec un accent ſi Picard, qu'il ne trouva aucun raport entre ſa voix & celle de Lucie. Son étonnement fût ſi grand, qu'il ne ſçeut d'abord que croire, ny que dire; & il ſeroit toûjours demeuré dans le doute où il eſtoit, s'il n'euſt découvert dans la chambre quelques hardes qu'il avoit données à Lucie, & que Gilet n'avoit pas trouvées aſſez conſiderables pour les prendre, ſuivant l'accord qu'ils avoient

fait entr'eux. Thibaut eut alors quelque ſoupçon qu'il avoit eſté trompé, il s'emporta & fit du bruit. On ne luy laiſſa pas le temps d'en faire long-temps; des Braves qui eſtoient dans le meſme Logis l'en empeſcherent, & l'auroient mal traité, ſi Lucie ne les avoit priez de n'en rien faire. Il s'en retourna tout furieux chez Gilet pour ſe plaindre de luy, & luy apprendre tout ce qui s'eſtoit paſſé; mais il en eſtoit déja inſtruit, & dés qu'il eſtoit ent-

tré chez Lucie, elle luy avoit envoyé dire l'avanture qu'il luy eſtoit arrivée, afin qu'il prit des meſures pour repa-rer ce malheur, & pour ré-pondre à ce que Thibaut luy diroit. Il ne manqua pas auſſi de reparties, & dés qu'il luy eut parlé, il le traïta de viſionaire; Il luy dit que Lucie n'eſtoit que trop aſ-ſurément morte, & luy fit voir une fauſſe Lettre qu'il venoit de faire écrire, par laquelle la Tante ſupoſée luy mandoit que ſa Niéce venoit de rendre les der-

niers ſoûpirs. Thibaut luy objecta la reſſemblance qu'il avoit trouvée entre la perſonne qu'il avoit veuë & Lucie; mais Gilet ne man-qua pas de fameux exem-ples pour luy prouver qu'il y avoit beaucoup de per-ſonnes qui ſe reſſembloient. Thibaut n'en pouvant pas diſconvenir fut embaraſſé, & dit qu'il n'eſtoit pas en-cor convaincu, à cauſe qu'il avoit veu beaucoup de har-des qu'il avoit autrefois en-voyées à Lucie. Gilet luy répondit qu'on n'em por-

toit rien en l'autre monde, & qu'il faloit bien que ces har-des euſſent eſté venduës; & pour vous montrer, pour-ſuivit-il, qu'il eſt vray qu'on en a vendu, c'eſt que j'en ay acheté moy meſme. En a-chevant ſes paroles, il luy en montra de celles que Lucie avoit renduës, ſuivant le traité qu'ils avoient fait en-ſemble. Toutes ces preu-ves de la mort de Lucie, eſtant d'autant plus con-vainquantes, qu'elles ſem-bloient n'avoir point eſté preparées, Thibaut ne

douta plus qu'il ne ſe fut trompé, & reſolut de re-tourner en ſon Pays, & de quitter un lieu où tant de choſes renouvelloient tous les jours ſes douleurs, en le faiſant reſſouvenir d'une Perſonne qu'il avoit chere-ment aimée. Il ſe tint pa-role à luy-meſme, & partit comme il l'avoit reſolu. Peut-eſtre ſeroit-il encor demeuré, ſi Gilet euſt fait joüer quelques reſſorts pour l'arreſter; mais comme il n'y avoit plus rien à gagner avec luy, il conſentit à

ſon départ. Le retour de Thibaut en ſon Pays, donna pleine liberté à Lucie de ſe promener par toute la Ville. Gilet ne l'en empeſcha point, & ceſſa meſme de la voir tout à fait, eſtant devenu amoureux d'une Perſonne à qui il donna tout ſon temps. Lucie en eut du dépit, parce qu'elle ne tiroit plus rien de luy, & ce malheur la fit reſoudre de tenter une entrepriſe des plus hardies. Elle fut avec un de ſes Amis & ſa fauſſe Tante, juſques dans la Ville

où Thibaut demeuroit. Elle ſe cacha dans une Hoſtellerie, & donna de ſi bonnes inſtructions à ſon Amy, qu'il trouva moyen de luy parler, ſans luy dire qu'il le cherchoit. Il fit tomber la converſation ſur le plaiſir qu'il y avoit de demeurer à Paris, & luy demanda s'il ne feroit point bien-toſt ce Voyage. Thibaut ſoûpira, & ſe voyant preſſé d'en dire le ſujet, il raconta toutes ſes amours avec Lucie, & fit connoiſtre qu'il l'aimoit encor apres ſa mort. L'Amy

de cette adroite Perſonne qui n'en vouloit pas ſçavoir davantage, ſe retira apres avoir eſté inſtruit de ce qu'il ſouhaitoit d'apprendre. Lucie ayant eſté ainſi informée de ce qui ſe paſſoit à ſon avantage dans le cœur de Thibaut, luy fit dire par le meſme Amy qu'elle n'eſtoit pas morte, & qu'elle l'avoit expres envoyé pour ſçavoir ſi elle en eſtoit encore aimée, & que puis qu'elle avoit connu qu'il luy eſtoit toûjours fidelle, elle l'avoit chargé de luy ap-

prendre des choſes qui le ſurprendroient : Il luy dit enſuite que Lucie avoit découvert que Gilet eſtoit ſon Rival ; que c'eſtoit par cette raiſon qu'il luy avoit fait croire qu'elle eſtoit morte, & qu'elle en avoit des preuves qu'elle luy feroit voir. Il adjouſta à toutes ces choſes que Lucie l'aimoit avec tant d'ardeur, que ſi elle en eſtoit aimée de meſme, elle quitteroit Paris pour l'aller trouver avec ſa Tante & un de ſes Parens qu'elle avoit gagné.

Toutes ces choſes ſurprirent tellement Thibaut, qu'il ne ſçavoit s'il les avoit entenduës, où s'il les avoit reſvées: Il ſe les fit repeter, & fit en ſuite pluſieurs reflexions. Il trouva que Gilet avoit fait mourir Lucie en peu de temps, ſans luy avoir mandé des nouvelles de ſa maladie. Si cet article là faiſoit contre Gilet, il en trouvoit un autre qui eſtoit à ſon avantage. Quelle apparence, dit-il en luy-meſme, qu'il ſoit amoureux de Lucie, puis que c'eſt luy qui

me la fait voir, & m'a conſeillé de l'aimer? J'en demeure d'accord, reprit-il en luy-meſme, mais on n'aime pas toûjours à la premiere veuë : Il peut avoir pris de l'amour pour elle depuis qu'il a voulu que je l'aimaſſe, & cela n'eſt pas ſans beaucoup d'exemples : Mais, continua-t-il encor en luy-meſme, je l'ay trouvée dans un lieu où celles qui ont un peu de vertu ne ſe rencontrent pas; Mais, ſe répondoit-il auſſi-toſt à luy-meſme, elle n'auroit pas la har-

dieſſe de vouloir venir icy me trouver, ſi cela eſtoit veritable : Il faut bien que je me ſois trompé, & que l'idée que j'en conſervois m'ait fait prendre pour elle une Perſonne qui avoit ſeulement un peu de ſon air: Il faut que je la voye, puis qu'elle vit encor & qu'elle a des preuves qui m'empeſchent de douter du tour que mon perfide Parent m'a joüé. Apres avoir fait toutes ces reflexions, il conjura celuy qui l'eſtoit venu trouver de la part de Lucie, de la

faire venir, & luy donna une Lettre par laquelle il luy mandoit que ſans des affaires de la derniere conſequence, il ſeroit party ſur l'heure pour l'aller voir à Paris. Il fit encor plus, car il joignit à ſa Lettre une ſomme conſiderable pour payer les frais du Voyage. Lucie l'ayant reçeuë dans l'Hoſtellerie où elle eſtoit, en euſt beaucoup de joye, & n'oſant paroiſtre ſi-toſt, elle partit le lendemain de grand matin avec ſa compagnie, & fut paſſer cinq ou

ſix jours à quelques lieuës de là, apres leſquels elle envoya dire à Thibaut, par le meſme qui luy avoit déja parlé, qu'elle arriveroit le ſoir. Il reçeut cette nouvelle avec joye, & luy fit preparer un appartement dans une Maiſon qui n'eſtoit qu'à un quart de lieuë de la Ville, où il la fut recevoir, parce qu'elle devoit paſſer par là. Comme il importoit au deſſein de Lucie, que cet Amant eut une violente paſſion pour elle, elle tâcha de paroiſtre

ce jour là avec tous les agrémens qui pouvoient inſpirer de l'amour: Elle n'eſtoit pas ajuſtée, parce qu'il n'eſtoit pas vray-ſemblable qu'elle la fut à la campagne, & ſur tout apres avoir quité ſes Parens, comme elle vouloit qu'on le crût. Elle s'eſtoit donc ſeulement miſe proprement; mais c'eſtoit avec tant d'art, que cette maniere de ſe mettre eſtoit plus capable d'inſpirer de l'amour qu'un plus grand ajuſtement. Elle avoit le teint admirable, les mains

blanches & les bras de meſme, & tout cela aux deſpens des Eauës, des Pommades & des Pâtes, dont elle ſçavoit tres-bien faire. Elle ne l'eut pas plutoſt regardé avec des yeux perçans & pleins d'une langueur qu'elle affecta, que ſes regards penetrerent juſques au fonds de ſon cœur, & qu'il ſe ſentit plus amoureux que jamais; & dés qu'elle luy euſt donné des marques de la joye qu'elle avoit de le revoir, & de l'ardeur dont elle feignoit de brûler pour

luy, elle crût le devoir prévenir ſur beaucoup de choſes, & ſur tout ſur les hardes qu'il avoit trouvées lors qu'elle eſtoit Picarde: Elle luy fit donc une Hiſtoire, & luy dit que Gilet ne l'aimoit pas encor dans le temps qu'il luy avoit conſeillé de l'aimer, & qu'il eſtoit amoureux d'une autre Perſonne qui avoit beaucoup de ſon air, & qui n'eſtoit pas de Paris, & qu'elle avoit meſme ſçeu depuis quelque temps qu'il donnoit à cette Maiſtreſſe la pluſpart des

Preſens qui ne luy eſtoient pas deſtinez, & qu'il recevoit pour elle. Elle adjoûta qu'ils s'eſtoient enfin broüillez, parce que Gilet avoit ſçeu que cette Maiſtreſſe avoit plus d'un Amant, & que quelque temps apres elle avoit connu qu'il commençoit à devenir amoureux d'elle, bien qu'il n'oſât pas luy declarer ſa paſſion. Les choſes eſtoient en cet eſtat, pourſuivit Lucie, lors que je commençay à m'ennuyer de ne point recevoir de vos nou-

velles. Il me dit que vous eſtiez malade, & quelque temps apres, lors que je le preſſay de me dire voſtre adreſſe, afin de vous écrire & d'apprendre de vos nouvelles, il me dit apres avoir eſté long-temps ſans me rendre réponſe, que vous eſtiez mort d'une fiévre continuë; & pour me le mieux faire croire, il me preſſa de faire dire un Service pour vous. Thibaut ne pût s'empeſcher de l'interrompre en cet endroit, & de s'écrier que Gilet eſtoit

vn grand fourbe, & les avoit tous deux dupez de la meſme maniere. Quand il euſt fait éclater ſes tranſports, & qu'il euſt ceſſé de parler, Lucie reprit ſon diſcours, & continua de la ſorte. Apres que Gilet m'eut annoncé voſtre mort, & qu'il ſe fut perſuadé qu'il me l'avoit fait croire. Il me vit plus aſſiduëment qu'il n'avoit fait auparavant; mais il n'oſa toutefois me declarer encor ſon amour, de peur que s'il m'en parloit ſi-toſt, je ne ſoupçonnaſſe une partie de

la verité. Je ne m'en doutay pas moins lors qu'il me declara ſa paſſion, & je le renvoyay à ſa Maiſtreſſe. Il me fit connoiſtre qu'il ne l'aimoit plus & qu'elle eſtoit meſme indigne de luy. Comme l'amour ſe cache difficilement & qu'il m'avoit paru amoureux de moy, meſmes avant que de me dire que vous eſtiez malade, je crûs que vous n'eſtiez point mort, lors qu'il me declara ſon ardeur. Je ne luy en témoignay toutefois rien, & j'en-

voyay auſſi toſt icy pour apprendre ſi vous viviez encor, & ſi je regnois toûjours dans voſtre cœur. Vous ſçavez ce qui s'eſt paſſé là-deſſus; je ſuis enfin venuë par voſtre ordre juſques en ce Pays, & je vous ay apporté, pourſuivit-elle en tirant quelques Papiers de ſa poche, des Lettres que Gilet m'a écrites, touchant la paſſion qu'il a pour moy. Elle luy en fit voir en effet; mais il luy avoit eſté aiſé d'en faire contrefaire, elle en avoit reçeu beaucoup de

luy, & ſon caractere eſtoit facile à imiter. Thibaut ayant oüy toutes ces choſes, les crut d'autant plus facilement, qu'il ſouhaitoit qu'elles fuſſent veritables. Il les examina toutes les unes apres les autres, & il y trouva tant de vray-ſemblance, que Lucie ayant eſté entierement juſtifiée dans ſon eſprit, il ſe dépeſcha de l'épouſer, de peur que s'il manquoit un ſi beau coup, il ne perdit pour jamais cette Veſtale. Dés qu'il fut marié, il la mit dans une

Maiſon de Campagne plus éloignée que celle où il l'avoit reçeuë, afin qu'elle ne fut veuë de perſonne. Quelque temps apres ſon Mariage, Thibaut fut obligé d'aller ſur mer pour quelques affaires qui regardoient ſa fortune. Il y périt malheureuſement, & Lucie demeura maiſtreſſe de beaucoup de bien; ce qui en perd d'autres la rendit honneſte Femme; & comme avant ſon Mariage la neceſſité l'avoit obligée à vivre comme elle avoit fait,

elle veſcut fort retirée dés qu'elle n'eut beſoin de rien.

Il eſt temps de retourner à l'Armée, & d'aller prendre l'Ouvrage à corne. Il ne m'en couſtera point de ſang; & celuy que je feray répandre ſur le papier, ne m'obligera point à m'expoſer à des perils manifeſtes. L'Ouvrage à corne a eſté emporté avec la meſme vigueur que la Demy-lune, & le peril y a meſme eſté beaucoup plus grand, quoy que la perte y ait eſté moins

conſiderable. Les Gardes du Corps & les Mouſquetaires ont eu preſque toute la gloire de cette priſe. L'ataque commença apres que le Sieur Caſtelan Ingenieur euſt fait joüer un Fourneau par où l'on pretendoit évanter les Fourneaux des Ennemis, & ouvrir les paliſſades. Il euſt un aſſez heureux effet, puis qu'il ouvrit aux noſtres un paſſage de dix toiſes. Il ne s'eſt jamais veu un feu pareil; & ce jamais n'eſt point une maniere de parler: Il y avoit un nom-

bre infiny de Grenades le long de la Contr'eſcarpe, auſquelles les Ennemis mirent le feu par une traiſnée de poudre ; Ils n'épargnerent ny les Bombes, ny les Fougades, ny le Canon à carrouches; Ils firent auſſi en ſe retirant ſauter quatre Fourneaux ou Tonnes foudroyantes, dont l'effet fut ſi épouvantable, que d'autres que des François auroient eſté entierement rebutez, Monſieur le Comte de Lorge, & Monſieur le Marquis de Fourilles, qui comman-

doient les deux attaques, donnerent des marques de leur valeu. & de leur bonne conduite, & par leur activité, contribuërent beaucoup à la priſe de cet Ouvrage. Il pouvoit tenir plus de huit jours, & faire perir une Armée entiere: Cependant la valeur des noſtres l'emporta ſur celle des Ennemis; & apres s'eſtre bien defendus ſous un Gouverneur qui meritoit d'eſtre né François, ils ſe retirerent. La priſe de cet Ouvrage entraîna celle de la

Place. Noſtre Canon fit deux bréches; les Bourgeois prirent l'épouvante, & la Garniſon en fut ravie, craignant que leur Gouverneur obſtiné ne voulut la faire périr avec luy. Le Peuple l'obligea à demander à capituler; les Oſtages furent donnez, & apres quelques petites difficultez pour le temps de la ſortie, la Capitulation fut arreſtée, & le Roy voulut bien qu'un ſi brave Gouverneur ſortit avec du Canon. Laiſſons-le aller à Bolduc, pendant que

les Catholiques ſongent au rétabliſſement de leurs Egliſes, dont ils eſtoient privez depuis plus de quarante-un an. La Garniſon eſtoit encor de cinq mille deux cens Hommes de pied & de neuf cens Chevaux, & l'on y a trouvé des Proviſions en ſi grand nombre, que ſi cette Conqueſte n'eſtoit conſiderable d'elle-meſme, elle le ſeroit par la quantité de toutes ſortes de munitions qu'on y a trouvées. Je ne puis finir cette relation, ſans dire que le

Sieur du Mets, Lieutenant de l'Artillerie, a fait voir dans tout ce qu'il a entrepris, qu'il avoit beaucoup d'experience & d'adreſſe, & qu'on ne peut mieux ſervir le Roy qu'il a fait pendant tout le Siege de Maſtric. Monſieur le Marquis de Termes y a reçeu une contuſion au genoüil; le Sieur de Charlieu a eſté bleſſé d'un coup de Fauconneau; le Sieur de l'Aubarede d'un coup de Mouſquet au front, & pluſieurs Officiers aux Gardes y ont eſté bleſſez,

du nombre deſquels ſont Meſſieurs le Bailleul, Pommereüil, Cardinal, Croiſil, la Breteche, Viliers & Clavimon: Il n'eſt pas neceſſaire de leur donner de loüanges, on ſçait aſſez que tous ceux de ce corps en meritent beaucoup, & qu'ils ſont ſi ſouvent expoſez aux perils, que pour entrer dans ce cops, il faut ſe ſentir une ame capable d'affronter toutes ſortes de dangers. Les Officiers des Gardes du Corps, n'ont pas donné de moindres marques de leur

courage; & les Sieurs du Pas, de la Bouverie, Chapelier, de la Chauſſée & Rozamel, ſe ſont ſignalez, & les deux premiers ont eſté bleſſez. Monſieur de Villeron a eſté enterré par un Fourneau, puis retiré tout froiſſé; & ce qu'il y a de remarquable dans cette avanture, eſt qu'il a eſté vingt-quatre heures preſque tout couvert de terre, ſans oſer crier, ny remüer, parce que les Ennemis qui ne le remarquoient pas, auroient auſſi-toſt tiré ſur luy. Mon-

ſieur d'Aubande, Lieutenant Colonel du Regiment des Vaiſſeaux, a auſſi eſté bleſſé, en donnant des preuves de ſa valeur; les Sieurs de Beauveau Gentilshommes de Touraine, ont pareillement donné de grandes marques de leur courage; ils ont fait des choſes ſurprenantes, & de ces trois Freres deux ont remporté de glorieuſes bleſſures. Monſieur le Chevalier de Sailly, Page du Roy, n'ayant pas encor ſeize ans, a fait paroiſtre une

intrepidité qui ſe trouve rarement dans les perſonnes de ſon âge; il a auſſi eſté bleſſé. Je ne puis paſſer ſous ſilence ce qu'a fait le Sieur de Bellefort, Page de Monſieur le Comte d'Auvergne; il entra des premiers dans la Contr'eſcarpe, bleſſa un Officier Holandois, & ſe voyant attaqué par un autre auſſi grand que Goliat, ce petit David ne le manqua pas, & luy fit rendre l'ame dans le meſme moment qu'il avoit le Sabre levé pour le tuer; & pour

marque de ſa victoire, il raporta le Sabre de ce brave Officier Quoy que j'aye déja parlé de Monſieur le Marquis de Beringhen, je ne puis m'empeſcher de luy donner les loüanges qui luy ſont deuës, & de dire que le Regiment Dauphin qu'il commande, ayant monté trois fois en garde pendant les attaques qu'on a faites au Dehors de Maſtric, il anima ſi bien ſes Soldats, qu'à ſon exemple ils ne trouverent rien d'impoſſible. Les liberalitez du Roy

ont eſté grandes; il a luy-meſme eſté viſiter tous les Bleſſez; il a donné ſes ordres pour qu'ils ne manquaſſent de rien, & leur a fait diſtribuer de grandes ſommes, ainſi qu'à pluſieurs autres qni ſe ſont ſignalez avec plus de bonheur, ne s'eſtans pas moins expoſez que ceux qui ont donné des marques de leur courage par la perte de leur ſang. Monſieur ne s'eſt pas acquis moins d'eſtime durant ce Siege, que pendant ſes autres Campagnes; Il a

ſcuvent quitté ſon Quartier pour venir viſiter la tranchée, & ce Prince n'en eſt jamais ſorty ſans avoir donné aux Soldats des marques de ſa liberalité ordinaire. Il n'eſt pas neceſſaire de loüer icy Monſieur de Louvoy, chacun ſçait combien ce grand Miniſtre a de part aux Conqueſtes de Sa Majeſté, qu'il en eſt l'ame, qu'il fait tout mouvoir, & qu'il ne dort, ny nuit ny jour, tant il a d'application à tout ce qui regarde le ſervice d'un ſi grand Monarque. Ce grand

Prince a donné le Gouvernement de Maſtric à Monſieur le Comte d'Eſtrades. Je ne vous dis rien de ſon merite, il vous eſt connu, & je vous en parlay l'année derniere dans mes Lettres. Sa Majeſté a auſſi donné la Lieutenance de Roy de la meſme Place au Sieur le Roy, qui avoit celle de Maſeik, & la Majorité au Sieur Boutillon. Le Sieur de la Marliere n'ayant point laiſſé paſſer de jours, tant qu'a duré le Siege de Maſtric, ſans donner des marques

de ſon intrépidité, a eſté fait Lieutenant de Roy dans Wick; & le Sieur de S. Eſtienne, Major. Monſieur le Marquis de Vaubrun doit commander dans Maſtric, en l'abſence de Monſieur le Comte d'Eſtrades, & doit eſtre à la teſte d'un Camp volant.

Le Roy a donné la premiere Compagnie des Mouſquetaires, vaccante par le deceds de Monſieur d'Artagnan, à Monſieur le Chevalier Fourbin; la Souslieutenance de la meſme

Compagnie, à Monſieur de Maupertuys, Enſeigne, vaccante par la Démiſſion volontaire de Monſieur de la Riviere, à qui le Roy a donné vingt-cinq mille écus d'argent comptant, & mille écus de penſion; & ce grand Monarque luy a donné de plus l'eſperance d'un Gouvernement.

L'Enſeigne de la meſme Compagnie qu'avoit Monſieur de Maupertuis, a eſté donnée à Monſieur le Chevalier de la Hoguette, Cornette deſd. Mouſquetaires.

La Cornette a eſté donnée à Monſieur de Moiſſac, Ayde-major des Gardes Françoiſes.

La Majorité des Gardes du Corps, qu'avoit Monſieur le Chevalier de Fourbin, a eſté donnée à Monſieur de Briſac, Lieutenant des meſmes Gardes; la Lieutenance de Monſieur de Briſac, à Monſieur de la Serre, Enſeigne; l'Enſeigne de Monſieur de la Serre, à Monſieur le Brun, Ayde-major; & l'Ayde-major de Monſieur le Brun, à Monſieur de Serignan, Cadet aux Gardes du Corps.

Le Baſton d'Exempt qu'avoit Monſieur de Saint Eſtienne, à qui le Roy a donné la Majorité de Wick, a eſté donnée à Monſieur de S. Paul, Garde de la Manche.

Le Guidon des Gens-d'armes Anglois à Monſieur le Chevalier Deſtorge, Frere de Monſieur d'Anglure, Capitaine aux Gardes.

L'Enſeigne de ladite Compagnie à Monſieur de la Guette, qui eſtoit Guidon au meſme corps.

La Compagnie aux Gardes, vaccante par la mort de Monſieur le Chevalier de Ranes, à Monſieur Luſanois, Lieutenant aux Gardes; & la Lieutenance de Monſieur de Luſanois, à Monſieur de Bois-Denis, Capitaine dans le Regiment du Roy.

Monſieur de la Tour, qui eſtoit Enſeigne Colonelle, a eu la Lieutenance Colonelle, vaccante par la mort de feu Monſieur de S. Remy; l'Enſeigne Colonelle appartient à Monſieur le Duc de la Feüillade.

La Sous-lieutenance de M. de Tracy, vaccante par la mort de M. de Tourville, a eſté donnée à Monſieur d'Artigny, Enſeigne de Monſieur de Creil; celle de Monſieur de Pommereüil, vaccante par le deceds de Monſieur Figean, à Monſieur de Rouverolle, Enſeigne de Monſieur de la Tournelle; celle de Monſieur d'Anglure, qu'avoit feu Monſieur l'Anglois à Monſieur Villeron; & celle de Monſieur de Ru-

bantel, à un Frere de Monſieur de Tourville, qui eſtoit Mouſquetaire du Roy de la premiere Compagnie.

L'Enſeigne de Monſieur de la Tournelle, a eu par la promotion de Monſieur de Roncerolles, une Sous-lieutenance de la premiere Compagnie.

L'Enſeigne de Monſieur de Creil ayant eu une Sous-lieutenance, Monſieur le Chevalier de Longue-Val, Garde du Corps du Roy, a eu ſon Enſeigne; & Monſieur la Sallan qui eſtoit auſſi

Garde du Corps, a eu l'Enſeigne de Monſieur du Ranché, qu'avoit Monſieur de la Font, dont la teſte a eſté emportée d'un coup de Canon.

Le Tonnerre eſtant tombé proche du Quartier de Sa Majeſté, pluſieurs le tinrent à bon augure, parce qu'il n'eſt jamais tombé dans le Palais des Empereurs Romains, ou proche de leurs Perſonnes, qu'il ne leur ait préſagé quelque bonheur; c'eſt pourquoy l'on en rendoit auſſi-toſt

des Graces publiques aux Dieux.

Madame la Ducheſſe de Mekelbourg a veu Sa Majeſté au retour de ſon Voyage d'Allemagne, dont elle fut tres-bien reçeuë: Elle a gouverné, pendant ſon abſence, les Eſtats de ſon Mary; mais avec tant de douceur, que ſon Gouvernement ne leur a pas moins plû que ſa beauté.

Pendant que nos Braves s'expoſent aux perils pour leur Prince, pour leur Patrie & pour acquerir de la gloire,

on travaille icy à leur preparer des Divertiſſemens pour les délaſſer de leurs fatigues; & la Troupe du feu Sieur de Moliere ayant choiſi ce qu'il y avoit de bons Acteurs dans celle du Marais, en a compoſé une des plus amples & des plus belles. Comme elle eſt en eſtat de divertir Sa Majeſté, le Roy l'a honnorée du Nom de ſa Troupe. Les nombreuſes Aſſemblées qui l'ont honnorée depuis qu'elle a remonté ſur le Theatre, ont avoüé haute-

ment qu'on ne peut joüer la Comedie avec plus de juſteſſe; c'eſt ce qui leur a attiré preſque tout ce qu'il y a de bons Autheurs, dont on verra cet Hyver briller les Pieces ſur leur Theatre, que chacun admire pour ſa beauté, & ſur lequel on peut faire de grandes choſes, celuy qui l'a fait conſtruire à ce deſſein, eſtant non ſeulement illuſtre par ſa naiſſance, mais par ſes lumieres particulieres qui font parler de luy par toute la terre. On parle fort icy du Moi-

neau d'une Belle; & comme je me ſuis engagé à vous mander toutes ſortes de Nouvelles, je vous envoye une copie de ce que j'ay veu ſur ce ſujet.

LE MOINEAU.

NOVVELLE.

LA Fauvette & la Tourterelle dont on a tant parlé depuis quelques années, & le Perroquet qui a tant fait faire de Bouts-rimez apres ſa mort, n'ont peut-eſtre jamais tant fait de bruit, que le Moineau d'Alcidiane, dont vous me demandez des nouvelles.

Il eſtoit nourry avec ſa Femelle dans une meſme cage, & ils eſtoient tous deux tendrement cheris de leur belle Maiſtreſſe: ils l'aimoient de meſme; mais le Moineau aimoit encor plus ſa Femelle: Il la vouloit tous les jours careſſer; mais cette fiere petite beſte ne voulant jamais le ſouffrir, il en eut un tel dépit, qu'il ne laiſſa preſque point paſſer de jour ſans luy arracher quelques plumes. Cette pauvre Femelle ne rabatit pour cela rien de ſa

fierté, & ne ſe rendit, ny aux maux que le Moineau luy fit ſouffrir, ny à ſes tranſports amoureux; de maniere que cet Amant enragé luy donna tant de coups de bec apres luy avoir arraché toutes ſes plumes, qu'il la fit mourir. Alcidiane en fut au deſeſpoir, & reſolut de vanger la Femelle, & de donner la mort au cruel Moineau; Elle le prit cent fois à ce deſſein, & dés qu'elle eſtoit ſur le poinct d'executer ce qu'elle avoit reſolu, ce petit Animal la careſſoit

careſſoit & la baiſoit ſi tendrement, qu'il deſarmoit ſa colere : Elle le remettoit dans ſa Cage ſans luy faire de mal ; & le reſſouvenir de la mort de ſa Femelle revenant dans ſon eſprit, elle le reprenoit quelque temps apres, toûjours avec deſſein de luy oſter la vie. Il la careſſoit de meſme qu'auparavant, & touchée de ſes baiſers qui l'empeſchoient de luy faire aucun mal, elle le remettoit encor dans ſa Cage. Apres avoir fait pluſieurs fois la meſme choſe,

elle prit enfin une reſolution, qui fut de luy ouvrir ſa Cage & de le laiſſer en aller, afin que ſa preſence ne la fit plus reſſouvenir de la mort de ſa Femelle. Elle a executé ce qu'elle avoit reſolu ; mais ce tendre Moineau ne la veut point quiter : Il va ſe promener tous les jours, & dés qu'on ouvre ſes feneſtres, il la vient careſſer juſques dans ſon lit; & plus elle le rebute, plus il luy fait de careſſes. Pluſieurs beaux Eſprits vont faire des Vers ſur ce ſujet;

que je vous envoyray au premier jour.

Comme je m'informe avec ſoin de tout ce qui ſe paſſe de nouveau, afin de vous en faire part, j'appris dernierement que la Ruelle d'Alcidalis que vous connoiſſez, eſtoit devenuë fort celebre depuis que vous eſtes partie de Paris. Je ne manquay pas d'aller auſſitoſt chez elle; j'y trouvay de fort beau monde, & comme parmy tant de ſortes de Perſonnes, il ſe trou-

ve toûjours des Gens qui ſçavent quelques Hiſtoires, je trouvay moyen de conter une de celles que je vous ay mandées, me doutant bien que ceux qui en ſçavoient, ne manqueroient pas d'en raconter apres moy. Je ne me trompay point, & dés que j'eus achevé, un jeune Homme qui m'avoit paru aſſez galant, raconta l'Hiſtoire ſuivante, & commença de la ſorte.

LE MAL DE MERE.

NOVVELLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy Donné à S. Germain en Laye, le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, VILLET. Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé, *LE MERCVRE GALANT*, en un ou pluſieurs Volumes; & ce pendant le temps & eſpace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defenſes ſont faites à toutes Perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucun deſdits Volumes, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine contre chacun des contrevenans de ſix mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN, a cedé & tranſporté ſon droict de Privilege pour le preſent Volume à Henry Loyſon, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois le 7. Decembre 1673.

LE MERCVRE GALANT.

Contenant tout ce qui s'eſt paſſé dans les Armées du Roy, & dans les Ruelles pendant l'année 1673. avec une douzaine d'Hiſtoires nouvelles, & grand nombre de Pieces Galantes, tant en Proſe qu'en Vers.

TOME VI.

A PARIS,
Chez HENRY LOYSON, au Palais, dans la Salle Royale, à l'entrée en montant par le grand Eſcalier qui regarde la Place Dauphine, aux Armes de France.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES MATIERES du Sixiéme Tome.

LE Mal de Mere, Nouvelle.
Second Combat naval à coups de Canon.
Magnificence de M. le Duc d'Eſtrées à Rome.
Arrivée à Cologne de tous les Ambaſſadeurs qui y doivent traiter la Paix.
Lieu choiſy pour les Conferences.
Maniere dont on doit traiter.
Le Roy d'Angleterre choiſit M. le Comte de Schomberg pour commander ſes Troupes deſtinées pour faire un Débarquement.
La Reyne joint le Roy à Rhetel, &

TABLE.

Monſieur vient voir M. le Duc de Valois.
Chanſon nouvelle de M. de la Cormiere, dont l'Air a eſté fait par M. Lambert.
Impromptu de M. le Duc de R.... ſur lequel Meſ. Lambert & le Camus ont fait chacun un Air.
Autres Paroles miſes en chant par M. Lambert.
Autre Chanſon dont une Dame de Caën a fait l'Air & les Paroles.
*Paroles ſur l'Air d'*aimable Jeuneſſe, *faites par un grand Prince, contre la Vieilleſſe.*
Nouvelle Academie galante, qui s'aſſemble une fois la ſemaine, & dont chaque Aſſemblée n'eſt ouverte que par un Diſcours qui regarde l'Amour.
Pluſieurs Sonnets de diferents Autheurs ſur la priſe de Maſtric.

TABLE.

Chanſon ſur la priſe de Maſtric.
Dialogue d'un Berger & d'une Bergere, mis en muſique par M. Vignon.
Sonnet de M. de Corneille l'aiſné, ſur la priſe de Maſtric.
Nouuelles Portes pour l'embelliſſement de Paris, ſur les Deſſeings de M. Blondel.
Pierres d'une longueur prodigieuſe tirées des Carrieres de Seve, pour le grand Portail du Louvre.
Madrigal de Mad. de Scudery, ſur la priſe de Maſtric.
M. le Chevalier de Harcourt, General des Galeres de Malte, prend pluſieurs Vaiſſeaux de la Caravane d'Alexandrie, avec deux Gallions.
M. de Monbas eſt condamné à la Haye, quoy qu'il ſe ſoit juſtifié de ce qu'on luy imputoit.

Magnificence de M. l'Eveſque de Strasbourg à Cologne.
Arrivée du Roy à Nancy.
Sa Majeſtè y fait travailler aux Fortifications.
M. le Duc Mazarin traite à Vincennes Monſieur & toute ſa Cour.
Regale donné à S. Oüen à S. Altèſſe Royale & toute ſa Cour, par M. de Boisfranc Surintendant des Finances de ſa Maiſon.
Dèfaite du Prince Maurice proche le Fort de l'Ecluſe noire, par les Troupes de M. l'Electeur de Cologne, commandées par M. de Mornas.
Deſcription d'une Feſte ſurprenante pour la priſe de Maſtric, faite par M. le Marquis de Caſtres, Lieutenant de Roy en Languedoc.
M. de Gemarais Lieutenant de M. le Chevalier d'Amours dans

l'Archeveſque de Paris, & de M. Colbert. Celuy de la Proſe eſt donné à M. l'Abbé de Maupertuis; & celuy des Vers à M. de Geneſt. Apres la lecture de leurs Ouvrages, M. l'Abbè Talemant fait un Diſcours à la gloire du Roy, admiré de toute l'Aſſemblèe.
Mort de M. l'Abbé d'Aubignac.
Noms de ceux de ſon Academie qui en pouroient eſtre Directeurs.
Modes nouvelles.
Elegie ſur une Ioüiſſance, en ſonge.
Vers ſur l'Hiſtoire du Moineau du cinquième Tome du Mercure Galant.
Lettre à une Dame de Nimegue, touchant ce que l'Autheur penſoit de toutes les Femmes de Holande.
L'Echange, Nouvelle.
Eglogue

le Regiment de Rambure, defend avec vingt-cinq Hommes une Redoute aux environs de Bomel, contre cinq cens Ennemis qui le viennent ataquer avec du Canon.
Sa Sainteté verſe des larmes de joye, en apprenant la priſe de Maſtric.
Depart de l'Empereur pour aller faire la Reveuë de ſes Troupes à Egra.
M. le Duc de Savoye envoye à Nancy le Collier de l'Ordre de l'Annonciade à M. le Marquis de S. Maurice ſon Ambaſſadeur en France.
Belle Action de M. Repaire Premier Capitaine & Major du Regiment de la Reyne.
Diſtribution des Prix de l'Academie Françoiſe le jour de la S. Louis, en preſence de M.

Eglogue de Celimene & d'Amarillis.
Le Divorce de l'Amour & de l'Hymenée, à Iris.
La Folie, Nouvelle ſinguliere.
Articles d'union entre Licidas & Areliſe.
Depart du Roy pour l'Alſace, & ce qui ſe paſſe pendant ſon voyage.
Priſe de Treves.
Retour du Roy à Nancy.
Repriſe de l'Iſle de Sainte Helene par les Anglois ſur les Holãdois.
Noms des Vaiſſeaux qu'ils adjoûtent à cette Conqueſte.
Monſieur de Turenne marche en bataille aux Ennemis.
Ordre de Bataille de l'Armée de ce Prince.
Repriſe de Narden par les Eſpagnols joints aux Holandois.
Meſſieurs les Comtes de Gaſſion &

TABLE.

au Roure leur défont quatre cens Hommes proches de leur Camp.

Renouvellement des Capitulations ou anciennes Alliances entre la France & le Grand Seigneur; par les soins de M. le Comte de Nointel.

M. *le Com de Guiche prend une Redoute que les Imperiaux avoient prise, & taille en pieces un Regiment de Croates.*

Reception de M. le Duc de Soubise en la Charge de Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de sa Garde. Sa Majesté reçoit aussi M. *le Marquis de S. Luc en celle de Capitaine Sous-Lieutenant de la même Compagnie.*

M. *l'Evesque de Vvurtzbourg manque à la parole qu'il avoit donnée d'estre neutre, & les effets que cela produit.*

TABLE.

Retour de Sa Majesté à Paris.

Belle Action de M. *de S. Clas.*

Heureux succés de la Negotiation de M. *de S. Romain Ambassadeur de France en Suisse.*

Les Espagnols declarent la Guerre, afin d'avoir la Paix.

Défaite de six cens Cuirassiers de l'Armée Imperiale par M. *le Comte de Guiche.*

L'Academie Françoise vient faire compliment au Roy sur son heureux retour, la parole portée par M. Talemant, Prieur de Saint Achin.

Distribution des Jettons d'argent qui se fait trois fois la semaine en ladite Compagnie par l'ordre de Sa Majesté.

Reception faite à Madame la Duchesse d'Yorck.

Les Imperiaux passent le Rhin.

TABLE.

M. *le Mareschal d'Humieres ast détaché de l'Armée de* M. *le Prince de Condé, avec* M. *le Marquis de Fourilles,* M. *de Catheux, &* M. *les Marquis de la Rabliere & de Sourdis.*

M. *le Mareschal d'Humieres brûle les Fauxbourgs de Mons.*

Belle Action de M. *Pancrace Arnosiny.*

Avanture d'un bel Esprit.

Les Femmes sont souvent cause de la perte des Hommes, Nouvelle.

La Troupe du Roy represente le Comedien Poëte, Comedie.

Loüanges données à la Mort d'Achille de M. de Corneille le jeune, par M. le Duc de Richelieu.

Les Assassinats, Nouvelle.

Suite des Modes nouvelles.

Vers sur le secret des affaires du Roy.

Fable de la Iument & de l'Asne.

Fin de la Table.

LE MERCURE GALANT

LE MAL DE MERE NOUVELLE.

IE croy qu'il y a peu de Gens dans cette compagnie, qui ne connoissent Bursinius; & je

croy meſme qu'il eſt connu de tout Paris : C'eſt un de ces Eſprits de bon gouſt, qui rafinent ſur toutes choſes. Il y a peu de Maiſons en cette Ville plus agreables & mieux entenduës que la ſienne, tant pour les Peintures, que pour les Meubles ; & ſa Table qui fait par tout du bruit, eſt eſtimée avec juſtice par tous les coſtaux, & l'on n'y ſert rien qui n'ait eſté approuvé par les meilleurs gouſts de France. Burſinius ayant tout ce qu'un Hom-

me de qualité peut ſouhaiter, & ne manquant point de plaiſirs, devint éperduëment amoureux de la jeune Floriane, quoy qu'il ne fut pas d'une taille à faire croire qu'il mouroit d'amour. On veut que les Amans ſoient maigres, & que les Rois de Theatre ſoient gros & gras ; & l'on ne peut s'imaginer qu'un Homme frais, bien nourry & bien potelé, ſouffre en aimant autant qu'un autre ; ou ſes ſoûpirs du moins ne font pas tant de pitié à celles qui croyent

que les gros Hommes peuvent eſtre amoureux. Je ne ſçay ſi la jeune Floriane fut bien touchée de l'amour de Burſinius, & c'eſt ce que perſonne n'a jamais pû ſçavoir au vray. Je ne la crois pas inſenſible, mais je doute qu'elle ſoit capable d'une grande paſſion. Elle eſt menuë & de fort belle taille ; elle a le teint beau, & le parler un peu gras. Tout cela plût à Burſinius, puis qu'il l'aima, & qu'il luy rendit autant de ſoins, & luy donna autant de mar-

ques d'amour, que l'Amant le plus paſſionné auroit pû faire à une perſonne beaucoup au deſſus de ſa qualité. Le Mal de Mere auquel elle eſtoit ſujette, fit ſouvent paſſer à Burſinius de mechantes apreſdinées. Jamais Femme ne fut ſi tourmentée, & ne fut ſi ſujette aux caprices de ce mal : Il luy prenoit quelquefois des envies de rire ſi furieuſes, qu'elle rioit des heures entieres avec une impetuoſité qui ne ſe peut exprimer ; Elle pleuroit en ſuite de

meſme, & rioit incontinent apres avec le meſme éclat qu'auparavant. Elle avoit ſouvent des envies bizares & ridicules, & il luy en prenoit de tant de ſortes que Burſinius crut que celle de le baiſer luy prendroit un jour, & qu'elle l'embraſſeroit avec autant de chaleur qu'elle en montroit pour toutes les choſes qu'elle ſouhaitoit dans la violence de ſon mal. Cet Amant remply de cet eſpoir, luy diſoit ſouvent qu'il attendoit ce bienheureux mo-

ment, afin de luy en faire naiſtre l'envie, & elle luy répondoit en riant qu'il pouvoit eſperer, & que ce qu'il ſouhaitoit arriveroit peut-eſtre. Ce fut ce qui l'obligea d'eſtre ſouvent témoin de tous les caprices de ſon mal; & voicy ceux qu'il a eſſuyez le dernier jour qu'il l'a veuë. Comme elle cauſoit avec luy aupres de ſon feu, & qu'elle eſtoit dans un ſerieux le plus grand du monde, il luy prit tout d'un coup envie de foüetter ſa Fille, quoy

qu'elle n'eut rien fait qui meritât ce chaſtiment. Burſinius qui ne vouloit empeſcher aucune de ſes envies, la laiſſa faire. Quand celle-là fut ſatisfaite, il luy en prit une autre; & le Laquais de Burſinius eſtant venu rendre réponſe à ſon Maiſtre d'un meſſage où il l'avoit envoyé, elle dit qu'elle avoit un deſir furieux de le batre. Burſinius luy commanda de ſouffrir les coups de Floriane, & elle le battit avec des éclats de rire qui ſe faiſoient entendre par tout

le Logis; & le pauvre Garçon ſe ſeroit retiré fort mal ſatisfait, ſi ſon Maiſtre ne luy euſt payé les coups que Floriane luy avoit donnez. Ne vous prendra-t-il point bien-toſt envie de me baiſer, dit-il à cette Belle dés que ſon Laquais fut ſorty de ſa Chambre? Vous trouverez dequoy vous ſatisfaire, & j'ay des jouës aſſez fraiſches & aſſez belles, qui pouront vous contenter. Cela n'eſt pas ſi éloigné que vous penſez, luy repartit-elle; mais il faut qu'aupara-

vant je contente une envie qui me vient de prendre, & que quelque choſe de gras, de doüillet & de potelé s'en reſſente. Comme elle regardoit ſes mains en proferant ſes paroles, il crût qu'elle les vouloit baiſer; mais ce n'eſtoit rien moins que cela. Un moment apres elle fit rougir les Pincettes, ſans témoigner qu'elle eut aucun deſſein, & ſans meſme que Burſinius s'en apperçeut; puis regardant ſes doigts blancs & potelez avec une attention extraor-

dinaire, elle les preſſa tout à coup avec les Pincettes. Il fit un cry épouvantable, & ſe leva avec tant de fureur, qu'il fit non ſeulement tomber ſon ſiege, mais encor une petite table qui eſtoit aupres de luy. Jamais Homme ne témoigna plus de colere, & ne jura avec plus de juſtice. Il ne fit pas un long ſéjour dans la Chambre de Floriane apres cette avanture, & depuis ce temps il ne l'a point reveuë, & n'a pas meſme parlé d'elle: Ce n'eſt pas

qu'il l'ait oubliée, il s'en ſouviendra plus longtemps que s'il en avoit obtenu toutes les faveurs que ſon amour auroit pû deſirer.

Le bruit a fort couru icy d'un ſecond Combat Naval; mais il n'a eſté qu'à coups de Canon, & Ruiter a perdu ſix-vingts Hommes ſur ſon Bord.

Monſieur le Duc d'Eſtrées Ambaſſadeur Extraordinaire à Rome y donne ſouvent des marques de ſa magnificence Il traita dernierement avec une ſomptuoſité ſans égale, & huit Tables furent ſervies en meſme temps avec tant de galantérie, que les Dames en furent fort ſatisfaites.

La pluſpart des Ambaſſadeurs qui doivent traiter de la Paix, ſont arrivez à Cologne. Aucun n'y a fait d'Entrée publique: Meſſieurs les Ambaſſadeurs de France eſtoient diſpoſez à en faire; mais ils s'en ſont abſtenus à la ſollicitation de Meſſieurs les Médiateurs. Ils auroient eſté engagez à

faire beaucoup de dépenſe, s'ils avoient voulu faire quelque choſe qui eut approché de la pompe avec laquelle les Ambaſſadeurs de France pouvoient faire une Entrée, car ils effaçent tous les autres en ſuite, tant de Gens de livrées que d'autres; comme auſſi en nombre de Caroſſes, de Chevaux, & generalement en toutes les choſes qui regardent l'équipage. Ils font grande dépenſe, & tiennent quatre Tables ſoir & matin, de quinze & dix-huit

couverts chacune, ſans compter celles de leurs Domeſtiques. On a choiſi pour le lieu des Conferences le Convent des Carmes, parce que l'on y peut éviter les rencontres, à cauſe qu'il a pluſieurs portes & pluſieurs avenuës. Chaque Partie y a choiſi un lieu pour conferer, & les François ont pris le Chapitre. Il a eſté arreſté qu'on ne s'aſſembleroit point tous en meſme lieu; mais que chacun demeureroit dans ſes poſtes, où les Mediateurs

iroient porter & reporter les paroles. Meſſieurs les Ambaſſadeurs de France ont declaré aux Mediateurs, & notifié aux Hollandois, qu'ils eſtoient preſts de traiter avec eux des conditions de la Paix, à la charge toutefois, que tout ce qui aura eſté conclu & arreſté demeurera nul & comme non avenu, ſi les Eſtats Generaux ne peuvent ſemblablement convenir avec le Roy d'Angleterre, de la ſatisfaction qu'il deſire, Sa Majeſté Tres-Chreſtienne s'eſtant

s'eſtant engagée à luy de ne ſigner aucun Traité de Paix avec eux, que conjointement avec le Roy d'Angleterre & ſes Alliez. Les Anglois ont fait une pareille declaration en faveur de la France. Les Hollandois conſentent de proceder au Traité ſur ce pied. Les Mediateurs propoſent de traiter à la mode du Nord; c'eſt à dire par écrit, & par Memoriaux, mais on ne s'y eſt pas voulu aſſujettir. On veut que tout ſoit purement verbal; ſauf à coucher ſur le

papier les choſes dont on ſera demeuré d'accord.

Le merite de Monſieur le Comte de Schomberg eſtant connu de toutes les Nations, Sa Majeſté Britannique l'a demandé pour commander les Troupes qu'elle a deſtinées pour faire un Débarquement en Hollande.

La Reyne ayant joint le Roy à Rhetel, Monſieur en eſt party pour venir voir Madame & Monſieur le Duc de Valois. Pendant qu'ils ſe repoſeront, parlons

de Chanſons nouvelles. Je ſuis ſeur que vos belles Provinciales ſeront ravies d'en avoir, puis qu'elles écrivent ſouvent à Paris pour en demander. Voicy un Couplet de Monſieur la Corniliere qui reüſſit tres-bien en ces ſortes de choſes.

CHANSON.

IL n'eſt point d'amour ſans peine,
Ny ſans amour de plaiſir,
Quelque ſoin qu'un Amant prenne
Pour eſtre heureux ſans ſouffrir.
Il n'eſt point d'amour ſans peine,
Ny ſans amour de plaiſir.

Monſieur Lambert a fait un air ſur ces paroles. Je ne vous dis point qu'il eſt beau, Monſieur Lambert n'en ſçauroit faire d'autres. Voicy un autre Couplet fait impromptu par Monſieur le Duc de *** ſur une belle Perſonne qui venoit de chanter devant luy. Monſieur Lambert a fait un Air deſſus, & Monſieur le Camus en a fait un auſſi.

CHANSON.

QVe ta Voix divine me touche,
Et que je ſerois fortuné
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaiſir qu'elle m'a donné.

Je croy que les paroles ſuivantes ne vous déplairont pas, du moins m'ont elles paru tres-agreables dans la bouche de Monſieur Lambert qui les a miſes en chant.

CHANSON.

AV doux bruit des ruiſſeaux,
Pour ſoulager mes maux,
Dans ces Bois je ſoûpire;
C'eſt là que ſur les fleurs je me viens repoſer,
Ie ne quitterois pas ces lieux pour un Empire;
Mais je les quitterois, Philis, pour un baiſer.

Je croy que toutes les beautez de ces Chançons ne vous empeſcheront pas d'en trouver dans le Couplet que vous allez voir. Il eſt d'une Dame de Caën qui a de l'eſprit infiniment, & qui en a elle-meſme fait l'Air.

CHANSON.

QVittons noſtre Houlette,
Briſons nos Chalumeaux,
I'ay veu l'ingrate Annette
Deſſus l'herbette,
Dancer à la Muzette
De mes Rivaux.

Puis que nous ſommes

ſur le chapitre des Chanſons, je ne puis m'empeſcher de vous dire des Paroles qui furent faites il y a quelque temps ſur un Air de Pſyché. Un jeune Prince eſtoit avec des Dames que vous connoiſſez, lors qu'une Vieille leur vint rendre viſite : Elle y fut ſi long-temps que la jeuneſſe s'en ennuya beaucoup ; & dés qu'elle fut ſortie le Prince fit ſur le champ ces Paroles ſur l'Air de *Aimable Jeuneſſe.*

CHANSON.

AFfreuſe vieilleſſe,
Fuyez la jeuneſſe,
Car vos triſtes jours
Font frayeur aux Amours.
La mort à vous prendre
Nous fait trop attendre :
Quittez, quittez les plaiſirs
Qui font tous vos deſirs,
Haſtez-vous de rendre
Vos derniers ſoûpirs.

Comme l'Amour a beaucoup de part à toutes ces Chanſons, je croy ne pouvoir mieux finir un chapitre qui le regarde, qu'en diſant que huit ou dix Perſonnes des plus ſpirituelles de

Paris, de l'un & de l'autre Sexe, ont depuis peu formé une eſpece de petite Academie Galante, qu'ils s'aſſemblent une fois chaque Semaine, & que les jours qui ſont choiſis pour s'entretenir, l'Aſſemblée n'eſt ouverte que par un Diſcours qui regarde l'Amour. Comme chacun doit parler à ſon tour, on tira au ſort lors que l'on crea cette nouvelle Academie, pour ſçavoir qui parleroit le premier. Monſieur de *** eut cet avantage, & voicy le

ſujet ſur equel il fit ſon Diſcours.

Et l'Amour a ſon heure auſſi bien que la mort.

C'eſt aſſez parler de Galanterie, voyons ſi Meſſieurs les beaux Eſprits ont exercé leur veine ſur la Priſe de Maſtric. Monſieur Boyer a travaillé des premiers. Il a trouvé la matiere ſi belle, qu'il a voulu faire les deux Sonnets que voicy.

SUR LA PRISE DE MASTRIC.

SONNET.

PArle, Grand Roy, choiſis ou Steges, ou Combats,
La Victoire pour toy prompte à tout entreprendre,
Cherche dans tes regards le chemin qu'il faut prendre,
Marche ſans balancer, elle ſuivra tes pas.

S'il faut du dernier coup accabler des Ingrats,
Ton deſtin eſt de vaincre, & le leur de ſe rendre;
Et le fameux Maſtric n'a paru ſe defendre,
Que pour fournir encor un triomphe à ton bras.

Ton Camp ſuivant toûjours l'exemple qui le guide,
Ou plutoſt entrainé par ta valeur rapide,
Ne connoiſt ny peril, ny ſommeil, ny repos.

Tout eſt plein du Monarque, & ſa force ſuprême
Anime tous les ſiens, les transforme en luy-meſme,
Et de tous ſes Soldats fait autant de Heros.

Autre ſur le meſme Sujet.

ENfin nos Ennemis ramaſſans leur puiſſance,
Ont voulu de Louis arreſter les deſſeins,
Et rendre quelques jours ſes ſuccez incertains;
Mais qu'a fait contre luy toute leur reſiſtance?

L'air, la terre, l'Enfer armez pour leur defenſe,
Ces fiers deluges d'eau, ces orages ſoudains,
Cette greſle, ce plomb, ces foudres ſoûterrains,
N'ont fait que du Vainqueur irriter la vaillance.

Son courage & l'ardeur de ces
braves Guerriers,
S'enflâme par le prix de ces fameux
Lauriers
Qu'ils viennent de cüeillir au milieu
des tempestes.

Le Sort trop complaisant rebutoit
ses souhaits,
Et l'on l'a veu tenté de nous donner
la Paix,
Par l'importun dégoust des faciles
Conquestes.

Je ne sçay, Madame, lequel vous plaira le plus, le Roy a mieux aimé le second, & je croy que vous serez de son gouſt. En voicy un d'un autre Autheur qui a trouvé des partisans.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC
SONNET.

LE Rhin fier d'avoir veu sur sa
rive pompeuse
Planter les Etendars du Monarque
François,
Et forcer à ses yeux cent ramparts à
la fois,
Bravoit insolemment le destin de
la Meuse.

Quand pour rendre leur gloire
également fameuse,
Ce Monarque puissant, le modelle
des Rois,

Sur les bords de ce Fleuve étendant
ses Exploits,
Du superbe Mastric fit la conqueste
heureuse.

Ces deux Fleuves contents roulent
en-orgueillis
De se voir couronnez de Palmes &
de Lys;
Et rassemblant enfin leur course
vagabonde,

S'en vont à l'Ocean dire aux Flots
débordez,
Louis vient triompher sur vos bords
inondez:
Retirez-vous, Mutins, place au
Vainqueur du Monde.

On n'a pas seulement fait des Sonnets sur la Con-

queste de Mastric; & d'autres en voulant parler plus gayement, en ont veritablement chanté la Prise, puis qu'ils ont fait des Chansons. En voicy une qui a fait du bruit, & dont on a esté satisfait à la Cour.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC
CHANSON.

MAstric est pris, prenons le Verre,
Allons, allons, Amis buvons,
Et faisons ce que nous pouvons
Pour égaler les Gens de guerre.
Tout le monde n'a pas dequoy

Servir le Roy
Dans un employ
Tel que celuy du grand Louvoy:
Il faut que chacun se dispose
A faire ce qu'il peut de soy;
Et c'est pourquoy
Moy, qui ne puis faire autre chose,
Du moins je boy.

Si je ne suis pas assez brave
Pour grimper sur un Bastion,
Au moins en honneste Poltron,
Je veux m'enterrer dans ma Cave.
Quand j'aprends que Sa Majesté
N'a pas quité
De tout l'Esté,
D'un pas son Camp ensanglanté,
Qu'il coure le peril & la gloire,
Avec cent Gens de Qualité,
En verité,
Que puis-je moins que d'aller boire
A sa santé?

Cette Chanson me fait ressouvenir d'un Dialogue que vous serez peut-estre bien aise d'apprendre, quoy qu'il ne soit pas sur la Prise de Mastric : Il a esté mis en Musique par un grand Maistre, & vous n'en douterez pas, quand vous sçaurez que c'est Monsieur Vignon.

DIALOGUE D'UN Berger & d'une Bergere.

Le Berger.

ENfin apres une cruelle absence,
Je revois les beaux yeux qui sçeurent m'engager.

La Bergere.

Enfin apres une si longue absence,
Je retrouve en ces lieux mon fidele Berger.

Le Berger.

O l'heureux jour!

La Bergere.

O le bonheur extréme!

Ensemble.

Ah qu'il est doux de revoir ce qu'on aime!

La Bergere.

Tirsis!

Le Berger.

Philis!

La Bergere.

Beaux yeux!

Le Berger.

Adorables attraits!

Ensemble.

Puisqu'un sort si doux nous rassemble.

La Bergere.

Ne nous separons point.

Le Berger.

Ne nous quittons jamais.

Ensemble.

Et vivons & mourons ensemble.

On me vient d'apporter encor un Sonnet sur la Prise de Mastric, que je croy, Madame, que vous serez bien aise d'avoir, puis qu'il est du grand Corneille : Il a plû & à la Cour & à la Ville, & je ne doute point que vostre Province ne soit du mesme sentiment.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC.

SONNET.

GRand Roy, Maſtric eſt pris, & pris en treize jours;
Ce miracle eſtoit ſeur à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuſe ſuite,
Qui de tes grands deſtins enfle le juſte cours.

La Holande qui voit du reſte de ſes Tours,
Ses Amis conſternez & ſa fortune en fuite,
N'aſpire qu'à baiſer la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontez ſon unique recours.

Vne Clef qu'on te rend t'ouvre quatre Provinces;
Tu ne prens qu'une Place & fais trembler cent Princes,
De l'Eſcaut juſqu'à l'Ebre en rejallit l'effroy.

Tout s'allarme, & l'Empire à tel point ſe ménage,
Qu'à ſon Aigle luy-meſme il ferme le paſſage,
Dès que ſon vol jaloux oſe tourner vers toy.

Pendant que les Canons de Sa Majeſté abbatent les

plus ſuperbes Villes, on embellit celle de Paris; & l'on y fait de ſuperbes Portes & d'un grand prix ſur les Deſſeings du fameux Monſieur Blondel, dont je vous ay déja parlé. Celle de Saint Denys eſt preſque achevée, & l'on va, dit-on, travailler à celle de Richelieu; & dés qu'elle ſera faite on bouchera celle de Montmartre, parce qu'elle eſt trop proche, & l'on ne paſſera plus que par celle de Richelieu. On dit qu'on fera de meſme par tout où les Portes ſeront

ſeront aſſez proches pour n'en faire qu'une de deux. Pendant que l'on travaille à l'embelliſſement de la Ville, on ne s'applique pas moins à faire quelque choſe de magnifique pour le Portail du Louvre; & les deux Pierres, chacune de cinquante-deux pieds de long qui ſont venuës des Carrieres de Séve en font foy; elles ont eſté l'admiration de tout Paris, & il a fallu quantité de machines pour les faire venir juſques au Louvre On n'a point veu de

Pierre de longueur ſi prodi-gieuſe, depuis que l'on a perdu le ſecret que les Egyptiens avoient trouvé de fondre les Pierres.

En vous parlant des Vers qui ont eſté faits ſur la Priſe de Maſtric, j'ay oublié de vous parler de ceux de Mademoiſellle de Scudery. Comme il ne ſort rien de ſa Plume, qui ne ſoit conſiderable, je croy que vous ne m'auriez pas pardonné: Elle a dit beaucoup en peu de paroles, & voicy le Madrigal qu'elle a fait.

MADRIGAL

De Mademoiſelle de Scudery, ſur la Priſe de Maſtric.

MAſtric, quand de Louis vous recevez la loy,
Soûmettez-vous avecque joye,
Voſtre priſe eſt un bien que le Ciel vous envoye:
Vous perdez cent Tyrans, & vous gagnez un Roy;
Mais un Roy ſi puiſſant, ſi grand, ſi redoutable,
Que ſon Nom ſeulement vous va rendre imprenable.

Pendant que le Roy prend des Places ſi conſiderables,

Monſieur le Chevalier de Harcourt General des Galeres de Malthe, prend des Vaiſſeaux: Il en a pris pluſieurs de la Caravane d'Alexandrie, avec deux Galions montez de cinq cens Hommes chacun, & de ſoixante pieces de Canon. Ce Prince eſt intrépide, entreprenant & heureux: Il a beaucoup de prudence, & nous avons peu veu à ſon âge d'auſſi grands Capitaines. On a condamné à la Haye Monſieur de Monbas par contumace, pour avoir laiſſé paſſer le Rhin aux François; cependant il a juſtifié qu'il avoit eſté arreſté deux jours avant que les François paſſaſſent le Rhin pres de Tholüys. On ne parle icy que de la magnificence de Monſieur l'Eveſque de Straſbourg. Il a traité à Cologne d'une maniere auſſi galante que ſuperbe, tous les Ambaſſadeurs & Princes qui ſont dans cette Ville, & leurs Femmes ont meſme eſté de la partie. Toute la Cour eſt arrivée à Nancy, où le Roy fait travailler aux

Fortifications. L'ouvrage de pluſieurs années ſera achevé en un mois; & ce grand Monarque n'eſt pas plus long-temps à faire fortifier les Places, qu'il en met à les prendre. Monſieur le Duc Mazarin traita dernierement à Vincennes Monſieur & Madame; ils eſtoient accompagnez de Madame de Guiſe, Madame de Mekelbourg, Madame la Princeſſe de Monaco, & de pluſieurs Perſonnes de Qualité. Toutes les Dames veſtuës en Amazones, fu-

rent d'abord à la Ménagerie, prendre le Divertiſſement d'un Combat de Beſtes; Elles furent en ſuite à la Chaſſe, où Madame tua beaucoup de Gibier. Le lendemain Monſieur de Boisfranc, Sur-Intendant des Finances de la Maiſon de Monſieur, regala dans ſa Maiſon de S. Oüen toute cette belle compagnie: On ſe promena d'abord ſur les Terraſſes & dans les Jardins, où l'on entendit de tous coſtez des Violons, des Muzettes & des Hautbois

qui eſtoient cachez derriere des Buiſſons. Apres que l'on ſe fut promené long-temps, & que l'on eut viſité tous les Appartemens de cette belle Maiſon, on ſervit une Collation de viandes & de fruits pour Monſieur & Madame, & pour vingts Femmes de la plus haute Qualité. Les Violons divertirent d'autant plus pendant ce magnifique Repas, qu'ils eſtoient placez dans un Salon fort propre à bien faire entendre de pareils Inſtrumens,

mens, & qui en multiplioit les ſons. On ſervit en ſuite pluſieurs autres Tables pour les Perſonnes de Qualité qui ſe trouverent à cette Feſte, & tous les Officiers de Monſieur furent parfaitement bien regalez. Chacun ne fut pas plutoſt levé de table, qu'on apperçeut au bout du Salon, un Theatre tout brillant, & dont la Décoration n'eſtoit que de Vazes garnis de fleurs, & de Gueridons dorez, remplis de Girandolles. On repreſenta ſur ce Theatre une

Piece de Monſieur Racine; le nom de l'Autheur doit faire juger de la beauté de l'Ouvrage; & l'on eut enſuite le Criſpin Medecin, Comedie en trois Actes du Sieur de Haute-Roche, que Monſieur avoit ſouhaité, parce qu'il l'avoit déja veu, & s'y eſtoit diverty, ainſi qu'à toutes celles de cet Autheur qui ont toûjours réüſſy. Pendant qu'on s'eſt ſi bien diverty à Paris, voyons ce qu'on a fait en Hollande. Monſieur le Prince Maurice s'eſt laiſſé

battre proche le Fort de l'Ecluſe Noire, par les Troupes de Monſieur l'Electeur de Cologne, commandées par Monſieur de Mornas: Ses Mouſquetaires François, le Regiment de Bourgonne, & celuy de Furſtemberg, y ont fait des choſes ſurprenantes. La Défaite a eſté entiere: L'on a pris un Colonel, ſon Lieutenant, ſon Major, ſept Capitaines, neuf Lieutenans, douze Drapeaux & tout le Canor. Le Prince n'a couru aucun danger; & dans

cette occaſion ayant agy en prudent Capitaine, il ne s'eſt point expoſé, & a veu le combat à la portée du Canon. Les Réjoüiſſances qu'on a faites dans toutes les Villes de France pour la Priſe de Maſtric, ont eſté extraordinaires, & l'on n'a jamais tant veu de Muſique accompagner de ſuperbes Repas. Monſieur le Marquis de Caſtres, Lieutenant de Roy en Languedoc, & Gouverneur de la Ville & Citadelle de Montpellier, a fait en cette occaſion,

tout ce qu'un grand Seigneur peut faire. La Feſte commença par un magnifique Diſner, qu'il donna à la Nobleſſe qui s'eſtoit renduë aupres de luy pour l'accompagner au *Te Deum*. La meſme compagnie fut encor regalée à Souper avec plus de ſoixante Dames qualifiées qui s'eſtoient renduës chez Madame la Marquiſe de Caſtres. Cette chere dura depuis ſept heures du ſoir juſques à neuf, que le Corps de Ville, & les Sixains qu'on avoit mis ſous

les armes, vinrent prendre Monſieur le Marquis de Caſtres, pour le conduire en la Place de l'Hoſtel de Ville, dans laquelle on avoit dreſſé un Feu d'artifice. Je laiſſe tout ce qui s'y paſſa, pour vous dire que la compagnie l'ayant ramené en ſa Maiſon, on la trouva éclairée d'un nombre infiny de lumieres dont les Portiques qui eſtoient aux deux bouts d'une Galerie eſtoient remplis, ainſi que le Frontiſpice de la Maiſon; le deſſus de la Ruë eſtoit fermé d'un ciel,

& pluſieurs Fontaines de Vin couloient à chaque coſté des Portiques. Le Pavé de la principale Court eſtoit couvert de gazon, & les places pour les Dames l'eſtoient auſſi en forme d'Amphitheatre. Cette Court eſtoit pareillement contournée de Portiques de verdure, ainſi que ſon platfonds orné de quantité de Miroirs & de Luſtres. Le Bal fut commencé dans cette Salle, par Monſieur le Marquis de Caſtres le jeune, & l'on y ſervit une

Collation magnifique. Ce grand Divertiſſement finit par un Feu d'artifice qui eſtoit preparé dans une autre court. Le Peuple fut auſſi regalé pendant toute la nuit ſur des Tables dreſſées dans la Ruë couverte par laquelle on aborde en ce Logis. Pendant qu'on ſe réjoüit dans toutes les Villes de France, on continuë de s'affliger dans toutes celles de Hollande, puis qu'il ne ſe paſſe preſque aucun jour, ſans qu'on y entende parler de quelque

perte nouvelle. Le Sieur de Gomarais Lieutenant de Monſieur le Chevalier d'Armours dans le Regiment de Rambure, defendit dernierement avec vingt-cinq Hommes une Redoute aux environs de Bomel, contre cinq cens Ennemis qui le vinrent attaquer avec du Canon. Le Commandant fut bleſſé à mort avec quelques Officiers & pluſieurs Soldats, & le reſte prit la fuite. L'inondation de Coëverden s'augmente tous les jours par le reflux

des eaux que Monſieur l'Eveſque de Munſter y envoye. Le Pape ayant ſçeu la priſe de Maſtric, en a verſé des larmes de joye; on connoiſt par là qu'il eſt veritablement Pere de l'Egliſe. Tous ceux qui la devroient ſoûtenir n'en font pas tant. Il s'eſt enfin donné un ſecond Combat Naval, dont on ne ſçait pas encor les particularitez; il eſt toutefois conſtant que les François ont pouſſé l'Eſcadre de Zelande. Si ceux qui ne perdent point de

Vaiſſeaux & pouſſent les Ennemis juſques dans leurs Ports, ſans qu'ils en oſent ſortir, ont l'avantage, on ne peut nier que la victoire ne nous ſoit demeurée, & c'eſt par ces raiſons de fait que ſe doivent terminer tant de raiſonnemens inutils par leſquels on tâche d'embaraſſer la verité. L'Empereur eſt party pour aller faire la reveuë de ſes Troupes à Egra, & l'Amour & l'Hymenée le doivent enſuite conduire aupres de ſa Maiſtreſſe. Monſieur le

Duc de Savoye qui prend plaiſir à récompenſer ceux qui le ſervent bien, & qui ſuit en cela l'exemple du plus grand Monarque du monde, a envoyé juſques à Nancy le Colier de l'Ordre de l'Annonciade à Monſieur le Marquis de Saint Maurice, ſon Ambaſſadeur en France. Je croyois ne devoir pas ſi-toſt recommencer à vous entretenir de Nouvelles de guerre; mais je ne puis oublier une action qne je viens d'apprendre. Monſieur Re-

paire premier Capitaine & Major du Regiment de la Reyne, eſtant tombé dans une embuſcade de vingt Maiſtres aux environs de Francfort, il les reçeut ſi bien qu'il les battit, & en tua le Commandant, qui eſtoit Lieutenant des Gardes de Monſieur le Duc Charles de Lorraine. Pendant que les Troupes du Roy font de tous coſtez de ſi belles actions, voyons ce que font les Muzes; elles ont plus de travail que jamais, & ſont à l'abry des

insultes dans le Palais du plus grand Roy du monde; ce fut là où le jour de Saint Loüis on distribua les Prix de l'Academie, en presence de Monsieur l'Archevesque de Paris, de Monsieur Colbert, & de pres de deux cens Personnes de Qualité. Monsieur l'Abbé de Maupertuys eut celuy de la Prose, & Monsieur de Genest celuy des Vers. Je ne vous parleray point de leurs Ouvrages, vous devez croire qu'ils estoient tres-beaux, puis qu'ils ont em-

porté le Prix. Apres la lecture de ces deux Pieces, Monsieur l'Abbé Tallemant le jeune fit un Discours à la gloire du Roy, qui charma toute l'Assemblée, & je ne croy pas que l'on ait jamais rien fait, ny qu'on puisse rien faire de plus beau sur cette matiere, & les applaudissemens qu'il reçeut, furent si frequens, qu'à peine luy laissa-t-on le temps de parler. On lût en suite de ce Discours une Ode de Monsieur Desmarests, qui a fait autrefois la

Comedie des Visionnaires, & le Grand Clovis, Poëme Heroïque. Ce dernier Ouvrage estoit contre le goust du Siecle, & contre ceux dont la cabale fait réüssir les Ouvrages. Le nombre en est grand, & les exemples les plus éclatans s'en voyent quelquefois au Theatre. La compagnie fut encor regalée d'une Ode de Monsieur Boyer sur la prise de Mastric: On y trouva de l'invention, de l'esprit, & du feu, & la compagnie se separa en donnant mille

loüanges à cet Illustre Autheur. En parlant des vivans, je ne doy pas oublier les morts qui avoient quelque merite, & je doy vous apprendre que Monsieur l'Abbé d'Aubignac est mort, & que son Academie cesse par son trépas; ce n'est pas que Monsieur l'Evesque de Senez, cy-devant Abbé de Villesérain, & Monsieur de Vaumorieres, ne fussent tres-capables de la soûtenir, s'ils s'en vouloient donner la peine; mais celuy-cy aime son Di-

vertiſſement, & l'autre eſt trop attaché à ſon Dioceſe, où il réüſſit admirablement bien. Monſieur d'Aubignac s'eſtoit rendu celebre par une grande érudition, & par pluſieurs Pieces d'Eloquence qu'il a données au Public, du nombre deſquelles ſont l'Oraiſon funebre de l'Admiral de Brezé, & celle du Mareſchal de Rantzau, qui ſont deux des plus beaux Ouvrages que nous ayons en ce genre. Il a de plus compoſé la Pratique du Theatre, où il y a

des choſes tres-doctes, & tres-recherchées, & qui peuvent ſervir de regle à ceux qui s'attachent à ces ſortes d'Ouvrages, qui ſont en regne depuis pluſieurs Siecles. Il s'eſt veu pluſieurs choſes qui n'ont pas plû ſi long-temps, & vous n'en douterez point en liſant le chapitre des Modes, dont vous voulez que je vous entretienne chaque fois que j'ay l'honneur de vous écrire. Il y en a toûjours beaucoup de nouvelles en ce Pays-cy, & ſur tout de

celles qui regardent les Jupes; & l'on peut dire que pendant tout l'Eſté chaque Femme voit une Jupe à ſa mode, quoy qu'elles fuſſent preſque toutes de Poinct. Les unes mettoient des Jupes de taffetas deſſous, ſans que les Dentelles fuſſent ſeparées: les autres ſeparoient leurs Poincts par des Rubans larges, ſur leſquels leurs Dentelles eſtoient couſuës; & ces Rubans eſtoient ou d'une couleur, ou de pluſieurs, ſelon la fantaiſie de celles qui les

faiſoient faire: Les unes ſeparoient leurs Dentelles par des Glans, & les autres n'en mettoient point, ou n'en mettoient qu'au milieu. On en a veu qui eſtoient toutes de Guipures couſuës enſemble, comme celles de Poinct, & ſous ces ſortes de Jupes l'on en mettoit de taffetas. On en a veu d'autres de petites Guipures entre des Dentelles blanches fraizées, & les Dentelles ſur les Jupes eſtoient tellement en regne, que j'en ay veu avec des Ja-

bots comme au devant des Chemises des Hommes. On a veu aussi sur la fin de l'Esté, des Jupes de taffetas de la Chine, comme on faisoit autrefois des Lits; & l'on en a mesme porté de chamarées en Poinct de Hongrie: Enfin les Jupes de dessous sont si belles, que l'on n'en met presque plus d'entre-deux. C'est assez parler de Jupes, il est temps de passer aux autres Modes. Voicy celles que j'ay remarquées depuis ma derniere Lettre. On a porté

pendans au dessous; des Evantails de Satin peint, & d'autres de senteur découpez & unis; des Boucles de Diamans au milieu des rozes des Souliers d'Hommes; des Glans noüez avec de la nompareille dont les Manteaux de Femmes estoient presque tous couverts; des Souliers peints, des Echelles de Rubans ferrez; des Cravates, Rubans & Bas de Soye au Zic-zague; des Serges de soye de toutes sortes de couleurs avec des fleurs blanches

des Boutons de plusieurs petites Perles jointes ensemble; des Ferrets d'épaule de cristal & de Diamans, des Baudriers de fleurs de soye, & au Zic-zague, des Etoffes couleur de noizettes, des Glans dans les boüillons des Dentelles blanches des manches de Femmes, des Glans de couleur, cousus sur des fleurs de broderie, & sur des Guipures; des Glans aux manches avec des Boutons de perles, les cordons servant de ganses aux perles, & les Glans

blanches, peu marquées, & seulement contournées, des Souliers de petit poinct comme on fait des Bources; des Tabliers à bandes au milieu, des Cravates à plusieurs étages, des Busquieres de gaze de toutes sortes de couleurs, du Crespon noir sans deüil, du Crespon de toutes couleurs, mais plus de blanc & de couleur de feu, que d'aucune autre couleur; des Mouchoirs en maniere de Cravates de Femmes à double dentelle, celle de dessus estant plus

pliſſée, & point arreſtée par le bas ; des Jupes & des Manteaux de toille jaune, ſemez de fleurs de ſoye, des Souliers de poinct garnis de rubans couleur de feu avec des glans blancs ; des Manches de deſſous de petit poinct, des Rubans à fonds de gaze rayée de ſoye, & de la Dentelle au dos des manteaux. On commence depuis peu à relever les manches des Femmes de la hauteur de cinq ou ſix doigts, & à les tailler en rond, comme des feüilles de poinct-coupé, ou ſi vous voulez comme des languettes un peu larges. On a fait quelques Juſte-à-corps d'Hommes pliſſez comme des Manteaux de Femmes ; mais cette Mode n'a pû avoir de cours. On voit des Rubans appellez au Fer à Cheval, & à Dépeſchez, preparez ces lieux, qui ſont tous couverts de Marteaux & d'Enclumes, & la Chanſon que l'on chantoit dans l'Entrée des Forgerons de Pſyché, eſt cauſe qu'on leur a donné ce nom. La pluſpart des Bas

de ſoye des Femmes ſont à preſent couleur de chair & blanc. On fait preſentement des Verges pour des Houſſes de lit de grand prix, eſtant & travaillées & dorées. Les Tables façon de marbre ſont fort à la mode. On ne peint plus gueres de Robes ſur du blanc, & l'on travaille preſentement ſur du noir & ſur de la couleur de muſc. On peint auſſi des Figures d'argent ſur de la moire aurore. On a veu cet Eſté beaucoup de Lits Damacé, & les Plat-fonds de cuir doré commencent à devenir à la mode. On fait des Boutons de toutes ſortes de couleurs, & dont le milieu brille autant que les Diamans. Cette invention eſt nouvelle, ils ne ſe vendent que chez un Marchand du Palais, qui en a ſeul le ſecret. On commence à porter des Brocards à fonds brun, pleins d'Oyſeaux, & ſur tout d'Aigles & de Papillons, travaillez comme les fleurs. Les Boutons ſont tellement en regne ſur les manches

des Hommes, qu'elles en ſont preſentement toutes entourées. Comme les autres ſe reglent ſur vous, & que vous ne vous reglez pas ſur les autres, je croy, Madame, que la lecture de toutes ces Modes ne vous aura pas donné beaucoup de plaiſir. Voicy quelques Vers qui vous divertiront peut-eſtre davantage.

ELEGIE.

JE vous aime, Amarante, & l'ardeur qui me preſſe
Depuis aſſez long-temps vous fait voir ma tendreſſe,
Et mon cœur à vos pieds avec mille plaiſirs,
Vous a ſacrifié ſes plus ardens ſoûpirs;
Toûjours conſtant, toûjours & diſcret & fidelle,
Avec les meſmes feux, avec le meſme zele.
Il a brûlé malgré vos infidelitez,
Il a meſme adoré juſqu'à vos cruautez:
De ſa tendreſſe, enfin, pleinement convaincuë,

Le voyant ſi conſtant, vous eſtes revenuë,
Et le voſtre charmé d'un ſi fidelle amour,
A ſçeu flater le mien d'un aimable retour.
Hé bien nous nous aimons, mon cœur eſt tout au voſtre,
Nos Lettres, nos ſoûpirs nous l'ont dit l'un à l'autre;
Mais à quoy ſerviront nos Lettres, nos ſoûpirs,
Si nous n'avons tous deux d'autres preſſans deſirs?
Que nous ſervira d'eſtre en la fleur de noſtre âge,
D'avoir de la tendreſſe, & n'en point faire uſage;
Et de ne point gouſter les plaiſirs innocens,
Dont un parfait amour a charmé

tous nos ſens?
Helas! quand je vous voy, toute mon ame émeuë,
Se trouble & s'interdit à cette chere veuë,
Mille brûlans deſirs aſſaſſinent mon cœur,
Il ſe coule en mes ſens une aimable langueur,
Je ne ſçay quoy de doux me ſaiſit & me preſſe,
Mon cœur ne peut ſuffire à toute ſa tendreſſe;
Nuit & jour il ſoûpire, & meſme loin de vous
Mon eſprit n'eſt remply que d'un objet ſi doux,
Vous occupez toûjours mon cœur & ma penſée.
Helas! il m'en ſouvient; pendant la nuit paſſée

Ie reſvois què j'eſtois tout ſeul à vos genoux,
N'ayant que noſtre amour pour témoin avec nous.
Dans les premiers inſtans de nos langues muettes,
Nos yeux & nos ſoûpirs furent les interpretes,
Mon amour plus hardy s'expliqua le premier,
Le voſtre plus timide éclata le dernier:
Cent promeſſes alors, tendres & mutuelles,
Mille & mille ſermens de nous eſtre fidelles,
Mes larmes, mes ſoûpirs & mes empreſſemens
Sembloient vous ébranler dans ces heureux momens;
Voſtre cœur me parut s'atendrir à

S'enfloit & repouſſoit mes mains par vos ſoûpirs:
Enfin je m'enhardis, ſur voſtre aimable bouche
Vn long baiſer la ſçeut rendre un peu moins farouche,
I'en appuye un ſecond ſi charmant & ſi doux,
Qu'enyvrè de plaiſirs & mourant pres de vous,
Sur nos levres alors nos deux ames unies,
Gouſtoient en ſe paſmant des douceurs infinies.
Ie fis plus, & prenant de plus hardis deſſeins,
Ie les executay par mes tremblantes mains.
Ah! que j'eus de plaiſirs, que de charmantes choſes
S'offrirent à mes yeux, que de Lys

ma veuë,
Et mon émotion rendit voſtre ame émeuë;
Ie vous preſſay, vos mains repouſſoient foiblement
L'impetueux tranſport d'un ſi beau mouvement.
La langueur de vos yeux qui ſembloit les dédire,
Me diſoit en ſecret, voy mon cœur qui ſoûpire,
Ie l'entendois, le mien ſi tendre & ſi diſcret,
Par ſes brûlans tranſports vous preſſoit en ſecret.
Voyant des yeux ſi doux, une bouche adorable,
I'eſtois dans un eſtat & tendre & pitoyable,
Vne gorge charmante allumant mes deſirs,

& de Roſes
Ie pillay, je foulay dans mes plus beaux tranſports,
Ebloüy des beautez d'un adorable corps:
Tranſformé tout en vous, & tout hors de moy-meſme,
Ie tombe & je me paſme en ce deſordre extréme,
Ie m'agite, me tourne, & dans ces doux efforts,
En croyant embraſſer encor un ſi beau corps,
Ie m'éveille, me trouve en mon lit triſte & ſombre,
Et vis évanoüir meſme juſqu'à voſtre ombre.
Voila de mon ſommeil le ſuccez & le fruit:
Que j'aurois immolé de jours pour cette nuit!

Nuit qui me fut ſi chere, & dont le
doux menſonge
M'a tant fait enveillant ſouhaiter
ce beau ſonge;
Mais ſi ce ſonge enfin devenoit
verité,
Pourions-nous pas en faire une
realité?
Ie vous aime, ou plutoſt mon ame
vous adore,
Vous m'aimez & brûlez du feu qui
me devore;
Ie ſuis reſpectueux, ardent, tendre
& diſcret,
Ie ſçay ſi bien me taire & garder
le ſecret:
Parlez, à quoy tient-il, ma divine
Amarante,
Et que vous ſervira d'eſtre belle &
charmante,
Moy fidelle, ſoûmis, diſcret, tendre,
amoureux,

Si nous laiſſons languir le plus beau
de nos feux?
Si pour moy voſtre cœur & languiſ-
ſant & tendre.....
Eſt-il aſſez cruel encor pour ſe de-
fendre?
Ayant donnè le cœur, que peut-on
refuſer? (oſer;
Ah! ſi je vous croyois, il pouroit tout
Mais ſi le mien a fait cette illuſtre
conqueſte,
Que de charmans plaiſirs dans un
doux teſte-à-teſte!
Oüy, c'eſt là qu'il m'en faut expli-
quer avec vous:
Vous m'aimez, je vous aime, helas!
qu'attendons-nous?

Ces Vers ont plû à beaucoup de Gens, & je croy

que les Amans paſſionnez les doivent trouver à leur gouſt. En voicy d'autres qui ont eſté faits ſur l'avanture du Moineau dont je vous ay déja parlé.

Le bruit court qu'un petit Moineau,
Mais un franc maſle à gorge noire,
Cretè, barbè, galant & beau,
Qui ſans doute avoit mis ſa gloire
A faire des Moineaux Coucous,
Se voyant choiſi pour Epoux
D'une tres-gentille Femelle,
Et mis en meſme Cage qu'elle,
Careſſa tellement la belle,
Luy donnant mille petits coups,
Que la pauvrette en eut dans l'aiſle.
Depuis ce temps la Demoiſelle,

Toûjours fiere & toûjours rebelle,
Ne voulant ſouffrir le deuoir,
Le fuyoit ſans le vouloir voir.
La raiſon eſt qu'elle eſtoit Mere
De trois ou quatre petits Oeufs,
Fruit de leurs larcins amoureux.
Le Maſle tout bouffy d'amour &
de colere,
Alloit ſans ceſſe la trouver,
Et l'empeſchoit de les couver.
Elle trop prude & continente,
Qui vouloit eſtre Mere, & n'eſtoit
plus Galante,
Songeant à generation,
Interdiſoit ſon action.
Ce petit Tarquin jure & grogne
D'une tant auſtere vertu,
Rare en un Siecle ſi tortu,
Et veut aller droit en beſogne.
Elle d'un modeſte refus,
Baiſſe la teſte & tiẽt ſes Oeufs reclus,

Et luy donne quelques coups d'aiſle;
Luy tranſporté d'amour pour elle,
Dit ce qu'il peut en langue de
Moineau,
Et tâche de paroiſtre beau,
Pour s'attirer quelque careſſe,
Diſant, ma petite Maiſtreſſe,
Ie ſuis ſi frais & ſi doux,
Ie vous fais ſi ſouvent reſſentir ma
tendreſſe,
Ie ſuis comme un Pigeon patu,
Vous belle comme une Colombe,
A certain deſir je ſuccombe.
Helas! vous m'entendez ſi bien:
Ie ne puis, rèpond la Femelle,
Et ma foy je n'en feray rien.
Parbleu tu le feras, cruelle,
Rèpondit le Maſle en courroux.
Alors luy donnant mille coups
De bec & d'ergot ſur la teſte.

Et de rage ardamment épris,
Luy fait voler plume & cervelle,
Tant qu'enfin la pauvre Femelle
Perdit ſon ſang & ſes eſprits,
Et par ſa mort termina la querelle.

O prodige rare & nouveau!
O continence ſans ſeconde!
Eſt-il quelque Femelle au monde,
Qui quittât le plaiſir & choiſit le
tombeau,
Aupres d'un Maſle ardent & chaud
comme un Moineau.

Je croy que ces Vers ne peuvent eſtre mieux accompagnez, que d'une Lettre qui m'eſt tombée entre les mains, Elle eſt d'un Hom-

me qui peut avec juſtice paſſer pour bel eſprit. Les Affaires du Roy l'ayant appellé à Zutphen, apres y avoir ſéjourné quelque temps, il fut voir Nimégue, & à ſon retour il écrivit cette Lettre à une Dame qu'il y avoit veuë.

A MADAME ***

A Nimégue.

IE vais enfin vous obeïr, Madame, quelque effort de memoire qu'il m'en couſte; & ſi vous liſez cette

Lettre, vous verrez que j'ay rappellé les idées que je m'eſtois formé en France, des Femmes de ce Pays. Pour vous avoüer ingenuëment toutes choſes, je ne faiſois nulle difference du Duché de Gueldres & de la Comté de Hollande, & je croyois que toutes les Sujetes des Eſtats Generaux eſtoient de groſſes ſtatuës paiſtries de beurre & de fromage, que le bon Dieu n'avoit animées que pour les faire croiſtre comme le Lierre, toûjours en s'élar-

giſſant. Je m'imaginois qu'un viſage auſſi bour. ſouflé qu'on nous dépeint les Vents, & auſſi rond que la Lune en ſon plein, faiſoit la moitié de leur taille, que le reſte juſqu'à terre eſtoit une paire de gros Tétons, accablez de tant d'embonpoint qu'ils ſe laiſſoient tomber ſur le ventre, & que ce ventre eſtoit aſſez bien entripaillé pour faire la ſimméttie, avec un dos rond à proportion. Jugez, Madame, s'il vous plaiſt, ce que cette diſpoſition me per-

mettoit de croire de leur démarche, ſi j'eſtois peu en peine de ſçavoir comment elles pouvoient traîner ce plantureux amas de graiſſe, & ſi apres cela je croyois qu'elles ſçeuſſent danſer, à moins de me repreſenter des Potirons qu'on faiſoit remuer par machines. Pour leur eſprit, je ne puis donner aucun caractere à ce que j'en conceuois. Je le croyois materiel, mais d'vne matiere ſi épaiſſe, que rien ne pouvoit la pénetrer: leur entretien me paroiſſoit

plus plein de confuſion, que les penſées que j'en avois. Je me le repreſentois compoſé d'un rire perpetuel, parce que je ne croyois pas que le tabac leur laiſſât de belles dents, ny que leur ſilence fut agreable, parce qu'il leur devoit inſpirer une nonchalance qui panchoit trop vers l'affectation campagnarde En un mot leur enjoûment me faiſoit rire, & à mon gré rien ne leur ſiéoit bien. La fievre chaude n'a jamais donné de viſions plus

plus comiques que celles que j'avois de leur galanterie. Je m'imaginois que la Ruelle la plus en vogue, eſtoit la Cheminée ſous laquelle on fumoit le plus; que les Cadeaux les plus magnifiques eſtoient des Ambigus compoſez d'un baſſin de Pipes, de deux aſſiettes de Tabac haché, d'un Pot de Biere & d'une meſure de bran de vin, le tout cantonné de quelques Plats pleins de ſaucroute, de beurre & de fromage; que l'Amour qui inſpire ordi-

nairement du reſpect & de la crainte, ne faiſoit naiſtre icy qu'une familiarité ſans façon, & que les ſoûpirs qu'on jugeoit les plus paſſionnez eſtoient ceux qui ſentoient une double doze de beurre fort, d'eau de vie brûlée, & de biere aigrie. Je ne me formois aucune idée du langage de leur amour, parce que je ne croyois pas que l'on fut capable icy de rien dire de tendre. Je croyois ſeulement que chacun avoit grand ſoin de ſon corps, &

que la delicateſſe de leur regime eſtoit bornée à prendre tous les matins en ſe réveillant une grande ſoupe au vin, dans laquelle on mettoit quantité de ce boüillon.

Voila, Madame, une confeſſion ſincere de mes hereſies, que je vous prie de pardonner à mon ignorance. Recevez, s'il vous plaiſt, le repentir que j'en ay, l'abjuration que j'en fais, & l'aſſurance que je vous donne que je croiray toute ma vie des Dames de ce Pays

les belles veritez que mes yeux en ont veuës. Je ſuis, Madame, &c.

Voicy une Nouvelle que l'on me vient d'apprendre; & comme on m'a aſſuré qu'elle eſtoit veritable, & meſme qu'elle eſtoit arrivée à Roüen, j'ay crû que je vous en devois faire part.

L'ECHANGE.

NOVVELLE.

DEux Amis qui n'eſtoient mariez que depuis un an, & dont l'un avoit épouſé une belle Femme, & l'autre une laide, ſe promenans un jour enſemble, ſe dirent l'un à l'autre qu'ils avoient de cruels chagrins qu'ils ne pouvoient plus ſuporter, & qui les feroient

assurément mourir. Celuy qui avoit épousé la laide Femme, & qui se nommoit Cleon, dit à Ariste, (c'est ainsi qu'il s'appelloit le Mary de la Belle) qu'il s'étonnoit de luy voir tant de chagrin, puis qu'il avoit une si belle Femme, que tout le monde portoit envie à son bonheur. Il n'en demeura pas là, & pendant plus d'un quart d'heure il luy exagera tous les avantages qu'un Mary pouvoit tirer d'une belle Femme, & combien mesme sans rien faire qui

blessât son honneur en aucune maniere, elle pouvoit estre utile au bien de ses affaires. Ariste l'écouta patiamment, & apres avoir combatu toutes ses raisons, il voulut luy persuader qu'un Mary ne pouvoit vivre heureux avec une Femme, à moins qu'elle ne fut laide. Ils ne se persuaderent point l'un l'autre; ce qui fut cause qu'apres une heure de conversation, & beaucoup de plaisantes repliques de part & d'autre, ils se propoſerent d'en faire

un Echange. Chacun en demeura d'accord, & apres s'estre juré plusieurs fois qu'ils se tiendroient parole, chacun eut si peur que son Amy n'en manquât, qu'ils furent chez un Notaire pour en passer un Acte. Ils ne trouverent qu'un jeune Clerc assez innocent, & qui estoit depuis peu dans l'Etude du Notaire; de maniere que ces Messieurs qui sçavoient plus de Pratique que luy, luy dicterent eux-mesmes ce qu'ils vouloient. Celuy qui devoit prendre la

laide Femme, demanda du retour à son Amy, qui ne souhaitant rien plus que de s'en voir déchargé, luy donna un fort beau Cheval qu'il avoit, apres quoy ils signerent l'Acte. Le Notaire estant sorty pour quelques affaires pressées, ne revint que le soir: Il avoit un Maistre Clerc en qui il se fioit beaucoup, & qui estoit de ses Parens. Il trouva en rentrant chez luy plusieurs Actes qu'il avoit faits; & celuy de l'Echange des Femmes d'Ariste & de

Cleon s'eſtant trouvé parmy ceux que ce Maiſtre Clerc avoit dreſſez, le Notaire les ſigna tous, ſans prendre garde qu'il y en avoit un de ſon jeune Clerc; de ſorte que cet Acte d'Echange de Femme fut en bonne forme paſſé pardevant Notaire. Ces deux Maris eſtant ainſi d'accord, & croyant meſme ne pouvoir plus s'en dédire, porterent cette Nouvelle à leurs Femmes; mais ils eurent l'eſprit de ne leur en parler qu'apres les avoir querellez

avec beaucoup d'emportement ſur des ſujets qu'ils eurent l'adreſſe de faire naiſtre ſur le champ; ce qui fut cauſe que ſans balancer un moment, elles donnerent leur conſentement à cet Echange, & que meſme elles executerent le Traité avec beaucoup de plaiſir. Elles veſcurent quelque temps aſſez bien avec ſes nouveaux Marys, & ne leur donnerent aucuns ſujets de ſe plaindre d'elles; mais enfin elles s'en laſſerent, ainſi qu'elles

avoient fait des autres, & les firent en ager chacune à leur maniere; de ſorte que celuy qui avoit pris la laide, ſe plaignit & dit qu'au lieu d'une Femme, il avoit deux Beſtes à nourrir, que cela luy couſtoit trop, & qu'il ne vouloit plus tenir l'accord qu'il avoit fait. Quoy que celuy qui avoit la belle n'eut pas plus de ſujet d'eſtre ſatisfait que celuy qui avoit bien voulu ſe charger de la laide, il ne voulut point conſentir à rompre le Traité, & dit pour ſes raiſons, que ſi c'eſtoit un mal neceſſaire que celuy de ſouffrir d'une Femme, il aimoit mieux vivre avec une belle & endurer d'elle, que paſſer ſes jours avec une laide. Cette réponſe ne ſatisfit point ſon Amy, qui voulut plaider pour ravoir ſa Femme. Le Procez eſt encor indécis, & cette Cauſe ſans doute divertira bien les Juges, & leur poura tenir lieu de Comedie le jour qu'elle ſera plaidée.

Pour paſſer de la Proſe

aux Vers, je vous envoye une Eglogue qui a eſté icy eſtime de toutes les Perſonnes de bon gouſt, & par cette raiſon je ne doute pas qu'elle ne ſoit ſelon le voſtre.

EGLOGVE.

CELIMENE.

LEvons-nous, j'entrevoy quelque
foible clarté,
Qui déja de la nuit perce l'obſcurité.

AMARILLIS.

Quel chagrin vous travaille? il n'eſt
pas jour encore,
Vous me faites lever plus matin
que l'Aurore.
Pourquoy toute la nuit vous plain-
dre, ſoûpirer?
Avez-vous rien à craindre, ou rien
à deſirer?
Vous ne paroiſſez plus cette Fille ſi
ſage,
Qui donniez des conſeils à tout noſtre
Village,

Que chacun reveroit, & de qui nos
Bergers
Apprenoient les vertus aux Climats
étrangers;
Voſtre cœur ſi reglé, ſi fort, ſi mag-
nanime,
De quelque paſſion ſeroit-il la vic-
time?

CELIMENE.

Ie ſouffre, Amarillis, les maux les
plus cruels,
Qu'ayent inventé les Dieux pour
punir les Mortels.
En attendant le jour, allons dans
la Prairie,
Et laiſſons nos Troupeaux dans no-
ſtre Bergerie.
Allons, je t'apprendray par mes
triſtes diſcours,
Quel malheur a troublé le repos de
mes jours.

Que j'aime les horreurs de cette nuit
obſcure!
Tout eſt calme en ce lieu, & toute
la Nature
Attend paiſiblement le retour du
Soleil,
Et trouve le repos dans les bras du
Sommeil.
O nuit couvre-toy bien de tes plus
ſombres voiles,
Cache nous la clarté de toutes les
Eſtoilles,
Porte de toutes parts la terreur &
l'effroy,
L'ame d'Alcidamis eſt plus noire
que toy.
Que ce perfide en qui j'ay trouvé
tant de charmes,
Ma chere Amarillis, me vn couſter
de larmes!

AMARILLIS.

Pourquoy vous plaignez-vous de
vos plus chers Amis?
Dequoy soupçonnez, vous le jeune
Alcidamis,
Qui mépriſe pour vous tant d'ai-
mables perſonnes,
Et de toutes nos fleurs vous offre des
Couronnes?

CELIMENE.

Hé bien, Amarillis, voy l'horreur
de mon ſort,
Le meſme Alcidamis me va donner
la mort;
De la ſimple amitié la trompeuſe
apparence,
Cache de noſtre amour toute l'intel-
ligence,
Et toy meſme qui crois me connoiſtre
ſi bien,
Qui me vis toute les jours, tu n'en

ſoupçonnes rien?
Periſſe ce ſecret pour vanger mon
injure,
Et parlons d'un ingrat à toute la
Nature.
D'un air indifferent, ſous des cli-
mats heureux,
Ie voyois à mes pieds cent Bergers
amoureux,
Ie fuyois de l'Amour les dangereux
caprices,
Du ſoin de mes Troupeaux, je fai-
ſois mes delices,
Et mon cœur ne formoit que d'inno-
cens deſirs,
Qui portoient avec eux de tran-
quiles plaiſirs.
Ie paſſois doucement mes premieres
années,
Lors que pour traverſer mes douces
deſtinées,

Il t'en peut ſouvenir, mille maux
differens
Vinrent tout à la fois accabler mes
Parens:
Pour fuir nos ennemis, pour èviter
leur rage,
Il nous fallut quitter noſtre aimable
rivage:
Nous partiſmes. Ie crus ſuivre
l'ordre des Dieux.
Sans prevoir mon malheur, j'arri-
vay dans ces lieux.
D'un viſage ſerain & d'un eſprit
tranquile,
Ie courois à la mort en cherchant un
azile.
Parmy tous vos Bergers, je vis Al-
cidamis,
Et le reçeus au rang de mes tendres
Amis
D'abord pour me montrer une ar-

deur peu commune,
De mes triſtes Parens il ſuivit la
fortune.
Ie vis avec plaiſir qu'il s'expoſa
pour nous.
Entre tous mes Amis, je l'aimay
plus que tous,
Nous meſlions nos Troupeaux ſur
les vertes fougeres,
Et je le vis pour moy mépriſer vos
Bergeres.
Dans un eſtat ſi calme & ſi plein de
douceur,
Certain poiſon ſecret s'empara de
mon cœur.
Helas! qu'il eſt bien vray qu'on n'a
qu'un pas à faire
D'une amitié ſi tendre à l'amour
volontaire!
Cent fois pour te tromper je l'ay dit
autrement;

Mais je ſçay que ce pas ſe franchit aiſément,
Et qu'un Berger aimable avec un peu d'adreſſe,
Fait de ſa tendre Amie aiſément ſa Maiſtreſſe.
Le Dieu de qui le nom épouvante & fait peur,
N'a que ce ſeul moyen pour ſurprendre un grand cœur:
Souvent juſqu'à l'amour le ſeul deſtin entraiſne,
Mais bien ſouvent auſſi l'amitié nous y mene;
Et meſme cet amour ſe cache mieux à tous,
Il a je ne ſçay quoy de ſolide & de doux,
Et cet Enfant retient d'une ſi ſage Mere,
Ce qu'elle a d'innocent, de reglé,

de ſincere.
Ce voile d'amitié luy donnant un faux jour,
Sous ce déguiſement je mèconnus l'Amour,
Et ſans m'épouvanter de l'ardeur qui m'enflame,
I'avoüay librement le trouble de mon ame.
L'ingrat de qui je vis hier èteindre tout le feu,
Sçait bien de quels plaiſirs le combla cet aveu:
Ie le vis à mes pieds me proteſter ſans ceſſe,
Qu'il en croyoit mourir de joye & de tendreſſe.
Helas! quand il ſe vit abſolu ſur mon cœur,
Il agit en Tyran, en lâche uſurpateur

Mille fois chaque jour, il m'inſulte, il me brave,
D'un ſujet volontaire, il en fait ſon eſclave;
Mais quand le choix eſt fait, il faut juſqu'à la mort
Accomplir conſtamment tous les ordres du ſort.
La raiſon qui s'oppoſe à noſtre ardeur naiſſante,
Soûtient quand il le faut noſtre amour chancelante.
Vous avez mèpriſé, dit-elle, mon ſecours,
Mais puis que vous aimez, il faut aimer toûjours.
Voit-on, Amarillis, un ſort plus pitoyable?
Auſſi-toſt que j'aimay, je parus moins aimable:
Cependant noſtre amour dans ces funeſtes

funeſtes lieux,
N'eſt encore connu que de nous & des Dieux.
Le Ciel enfin laſſé de nous faire la guerre,
Permet à mes Parens de quitter cette terre.
Tu ſçais quels changemens mettent fin à leurs pleurs,
Ie vois finir leurs maux & croiſtre mes douleurs.
Ie plains Alcidamis malgré ſes injuſtices,
Son cœur, Amarillis, eſt tout plein d'artifices,
Et j'eus tort d'eſperer que je verrois un jour
Renaiſtre dans ce cœur & l'eſtime & l'amour.
Que te diray-je plus dans mon mal-heur extrême?

Cet ingrat que j'aimois cent fois
plus que moy-meſme,
Me vit hier ſans pitiè mourante ſur
ces bords,
Et malgrè mon amour, malgrè tous
mes tranſports,
Malgrè mon deſeſpoir, à mes yeux
ce volage
Suit la jeune Philis en un autre ri-
vage,
Où ſans doute à toute heure à ſes
pieds il redit,
Tout ce qui m'enflama, tout ce qui
me perdit.
Ton cœur eſtoit mon bien, ingrat tu
me le voles:
Si ce cœur eſt changè, change auſſi
tes paroles,
Et ne prononce plus celles qui mal-
grè moy
T'ont acquis pour toûjours mon a-

mour & ma foy;
Laiſſe-moy ce ſeul bien dans cet
eſtat funeſte,
D'un amour malheureux c'eſt tout
ce qui me reſte;
Mais l'Aurore déja va reblanchir
les Cieux,
Ma chere Amarillis, il faut quit-
ter ces lieux,
Ils ne me plaiſent plus en ceſſant
d'eſtre ſombres,
Ie cherche le repos, le ſilence & les
ombres.
Allons nous retirer dans le fonds du
Hameau,
Et prenne qui voudra le ſoin de mon
Troupeau.

Puis que nous ſommes ſur le chapitre des Vers, je croy vous devoir faire part

d'une Piece Galante, qui plaira ſans doute à vos belles Provinciales. Si je vous diſois le Nom de l'Autheur, vous donneriez par avance à cette Piece toutes les loüanges qui luy ſont deuës; mais comme il mépriſe ces ſortes d'Ouvrages, & qu'il eſt capable de plus grandes choſes, il ne m'eſt pas permis de le nommer.

LE DIVORCE
DE L'AMOUR
ET DE L'HYMENE'E.
A IRIS.

Vous qui des loix de l'Hymenée,
Sçavez ſi bien tous les malheurs,
Et qui ſouvent parmy vos pleurs,
Avez maudit la Deſtinée
Qui ſçeut vous choiſir un Epoux
Malgrè l'Amour & malgrè vous,
Belle Iris, les malheurs des autres,
Doivent vous conſoler des voſtres;
C'eſt un deſtin commun à tous,
Amour & l'Hymen en querelle,
Depuis un temps ſont ſeparez.
Liſez-en dans cette Nouvelle,
L'Hiſtoire que vous ignorez.

Iadis l'Amour & l'Hymenée
Eſtoient Freres & bons Amis.
Trop heureux dans leur deſtinée,
Ceux à qui le Ciel a permis
De voir la ſaiſon fortunée,
Où parmy les nœuds les plus doux,
Vne ardeur toûjours mutuelle,
Toûjours tendre & toûjours fidelle,
Confondoit l'Amant & l'Epoux.
Si toſt que l'Amour dans une ame
Avoit fait naiſtre quelque flame,
Hymen venoit la couronner.
Ces Dieux ainſi d'intelligence,
Entre deux cœurs faiſoient regner
La paix, la joye & l'innocence;
Mais l'union de deux Enfans
Egaux en attraits, en puiſſances,
Ne pouvoit pas durer long-temps.
Ce fut aux Nopces d'Eliſene,
Qu'épouſoit l'amoureux Iſmene,
Qu'on les vit la derniere fois

Vnir leur pouvoir & leurs droits.
Cette Nopce fut d'importance,
Deux Roys Peres des deux Amans,
Pour montrer leur magnificence,
Celebrerent leur alliance
Par mille divertiſſemens.
Pour faire honneur à la Couronne,
L'Amour & l'Hymen en perſonne
Vinrent pour ſerrer les beaux nœuds
Qui lioient ces Amans heureux.
Iamais leur amitié fidelle,
Ne parut tant que dans ce jour,
Et jamais, la voyant ſi belle,
On n'eut crû qu'Hymen & l'Amour
Paſſent un jour eſtre en querelle.
Lors qu'on mena les deux Epoux
Pour aſſiſter au Sacrifice,
Dont l'effet heureux & propice
Aux vœux des Amans eſt ſi doux,
Ces jeunes Dieux pleins d'allegreſſe,
Charmerent par cent tours d'adreſſe,

Les yeux du Peuple & de la Cour
Tantoſt l'Hymen tenant Iſmene,
Laiſſoit Eliſene à l'Amour,
Et tantoſt luy-meſme à ſon tour,
Folaſtroit avec Eliſene;
Quelquefois tous deux embraſſez,
Les bras l'un dans l'autre enlaſſez,
L'air enfantin, la treſſe blonde,
Changeant d'armes & de flambeau,
Ils tromperent ſi bien le monde,
Par un Spectacle ſi nouveau,
Que cent fois dans cette journée,
On prit l'Amour pour l'Hymenée,
Et cent fois dans le meſme jour,
L'on crût qu'Hymen eſtoit l'Amour.
Le vieux Roy Pere d'Eliſene,
Ravy de voir ſa Fille Reyne,
Et que les Dieux ſi bien unis,
La combloient de bien infinis,
Songeant à ſa derniere Fille,
Pſyché, l'honneur de ſa famille,

Le ſoir, quand on fut au Feſtin,
Il les prit tous deux par la main,
Et fit entr'eux aſſoir la Belle,
Croyant par ce preſage heureux,
Les obliger d'eſtre pour elle
Encore mieux unis tous deux.
Pſyché brilloit de mille charmes,
Tous les cœurs luy rendoient les armes;
Et la voyant en un moment,
Chacun d'eux devint ſon Amant.
Amour ſujet au badinage,
Folaſtroit, parloit, la baiſoit;
Hymen plus diſcret & plus ſage,
La regardoit & ſe taiſoit.
Leur flame commençoit à peine,
Que l'on en remarqua l'ardeur,
Et menant coucher Eliſene,
On s'apperçeut de leur froideur.
L'Epouſe marchant la premiere,
Ils regardoient toûjours derriere,
Pour trouver les yeux de Pſyché,

Et laiſſant la Ceremonie,
Si-toſt que l'Epoux fut couché,
Ils ſe fauſſerent compagnie:
Ainſi de deux Freres Amis,
La Beauté fit deux Ennemis;
D'abord leur ame fut ſaiſie,
Et de haine & de jalouſie,
Et ſe voyans Rivaux tous deux,
Chacun ſongea, faiſant myſtere,
Aux moyens de ſe rendre heureux,
Sans en dire mot à ſon Frere.
Hymen remply de bonne-foy,
Crût s'adreſſant au parentage,
Que demandant Pſyché, le Roy
Conſentiroit au Mariage;
Et l'Amour s'aſſurant du cœur,
Fier de ſes traits & de ſes armes,
Crût auſſi que tout ſon bonheur
Ne dépendoit que de ſes charmes.
Hymen remply de ſon deſſein,
Vit le Roy dés le lendemain,

Et demanda Pſyché pour Femme.
Le Roy le voyant ſans l'Amour,
Et craignant leur rivale flame,
Le remit à la fin du jour,
Afin qu'un Oracle fidelle,
Dans un eſtat ſi dangereux,
Luy pût montrer lequel des deux
Pſyché devoit prendre pour elle,
Ou luy declarer que la Belle,
Pour remettre la paix entr'eux,
Ne ſeroit à plus-un des Dieux.
Amour averty de l'affaire,
Vers Apollon ſe tranſporta,
Tant d'amitié luy proteſta,
Qu'il l'engagea dans le miſtere;
Et ce Dieu pour plaire à ces vœux,
Rendit cet Oracle fameux,
Que Pſyché, cet objet aimable,
Conduite en un Deſert affreux,
Attendroit un Monſtre effroyable,
Que tous les Dieux dans leur courroux;

Avoient choiſi pour ſon Epoux.
Le Roy, comme pieux & ſage,
Obeit, quoy qu'outré de rage.
Pſyché, à la fleur de ſes ans,
Fut conduite en triſte équipage,
Dans les bras du Dieu des Amans.
Hymen affligé de l'Oracle,
Et du cruel decret des Dieux,
La perdant ſans y faire obſtacle,
La ſuivoit les larmes aux yeux,
Et l'Amour caché dans la preſſe,
Rioit des pleurs & des ſoûpirs
Qu'Hymen donnoit à la Princeſſe
Qu'il alloit combler de plaiſirs.
Ah! que ce Dieu trouva de charmes
A voir l'Hymen plein de douleur,
Qui donnoit à Pſyché des larmes
Qu'il ne devoit qu'à ſon malheur.
La nuit vint, Pſyché fut laiſſée,
Avec la cruelle penſée,
Qu'un Monſtre l'alloit devorer;

Mais l'Amour en des lieux ſi ſombres,
Parmy le ſilence & les ombres,
Prit le ſoin de la r'aſſurer.
Dans une demeure enchantée,
Au milieu de tous les plaiſirs,
Sur l'aiſle des jeunes Zephirs.
Elle fut doucement portée;
Et c'eſt dans cet heureux ſéjour,
Que ſans Parens, ſans Hymenée,
Seule, contente & fortunée,
Elle ſe rendit à l'Amour.
Ce Dieu dans ce lieu ſolitaire,
Gouſtant le plaiſir du myſtere,
S'apperçeut de tout ſon pouvoir,
Et s'étonna de ſa foibleſſe,
D'attacher toûjours la tendreſſe,
Aux Loix d'Hymen & du devoir.
La nuit leur ſeule confidente,
Cacha leurs feux d'un ſoin diſtret;
Mais Pſyché ſe voyant contente,
Ne pût pas garder ſon ſecret,

Voulant que ſa Sœur Eliſene
Fut témoin de tant de grandeur.
Elle fit venir cette Reyne,
Et luy declara ſon bonheur,
Ignorant encor ſon vainqueur.
Hymenée à cette nouvelle,
Commença de voir ſon erreur,
Et par un conſeil plein d'horreur,
Il fit tant enfin que par elle
Il fit découvrir que l'Amour
Voyoit Pſyché dans ce ſéjour.
D'abord il avertit ſa Mere,
Que ſon Frere s'eſtoit caché,
Venus inſtruite de l'affaire,
S'en prit à la ſeule Pſychè,
Par plus d'un tourment effroyable,
Elle crût la faire mourir.
Le pauvre Amour inconſolable,
Gemiſſoit de la voir ſouffrir,
Et plein d'une juſte colere,
Jura le Styx, ſerment des Dieux,

Qu'il n'iroit plus avec ſon Frere,
Et qu'il le fuïroit en tous lieux.
D'un autre coſté l'Hymenèe,
Et plus modeſte & plus diſcret,
Voyant ſa triſte deſtinée,
Ne jura pas moins en ſecret,
Et ſe promit pour ſa vangeance,
De tourmenter & deſ-unir
Tous ceux qu'Amour par ſa puiſſance
Pretendroit joindre à l'avenir.
Auſſi toſt la Troupe immortelle,
Inſtruite de cette querelle,
Mariant l'Amour à Pſyché,
Croyoit raccomoder l'affaire;
Mais les Dieux ne le pouvoiẽt faire,
Le mot du Styx eſtoit laſchè:
De ce Serment inviolable,
Amour pretexta ſon courroux,
Et demeurant inebranlable,
Il ne voulut point eſtre Epoux,
Pſyché demeura ſa Maiſtreſſe,

Jamais Epoux, toûjours Amant
Vnis par leur ſeule tendreſſe.
Ils eurent de ſi doux momens,
Qu'Amour pour tenir ſa promeſſe,
N'euſt plus beſoin de ſes Sermens.
Il commença lors de connoiſtre
Le doux plaiſir d'eſtre ſeul maiſtre,
Et de regner ſeul ſur les cœurs;
Et flatté de tant de puiſſance,
Il ne gouſta plus de douceurs,
Que celles de l'independance.
Hymen d'abord dans ſon couroux,
Crût ſe rendre bien redoutable,
Donnant de ſa main un Epoux,
Pour rendre un Amant miſerable,
Mais quand il vit ſes plus beaux jours
Marquez de ſoûpirs & de larmes,
Et que l'Amour venoit toûjours
Y meſler de triſtes allarmes.
Il connut que ſes plus doux nœuds,
Lors que l'Amour ailleurs engagé,

N'avoit au plus que l'avantage
De faire bien des malheureux.
N'oſant lors montrer ſa foibleſſe,
Afin d'avoir toûjours la preſſe
A ſes triſtes Solemnitez,
Il ſçeut adjouter par adreſſe
Ces folles inegalitez,
De rang, d'eſtat & de richeſſe,
Et mit encore à ſes coſtez,
La raiſon, l'honneur, la ſageſſe;
Mais l'Amour malgrè tant d'apuy
Fut ſeul encore plus fort que luy.
Il rit de leurs foibles intrigues,
Dédaignãt l'Hymen & ſes brigues,
Et loin d'en eſtre plus ſoûmis,
Il ſe flate de plus de gloire,
A remporter ſeul la victoire
Sur tant de puiſſans ennemis.

Voila la ſource infortunée,
D'où nâquit la diviſion

Qui rompit la belle union
De l'Amour & de l'Hymenée,
Le temps n'a fait que l'augmenter.
Tous deux appliquez à se nuire,
Et travaillans à se détruire,
Se plaisent à se tourmenter,
On ne les voit jamais ensemble.
Les Epoux que l'Hymen assemble,
Sont à peine unis un seul jour,
Amour les quitte ou les separe;
Et l'Hymenée aussi barbare,
Si-tost qu'il peut avoir son tour,
Separe ce qu'unit l'Amour.
Que d'ennuis, de maux & de plaintes!
Que de tourmens & de contraintes,
Leur querelle nous couste à tous,
Et que ces Dieux par leurs caprices,
Causent de rigoureux suplices
Aux Amans ainsi qu'aux Epoux!
Mais l'Hymen, quoy qu'il puisse
faire,

Est toûjours le plus malheureux,
Tout le monde maudit ses nœuds,
Parce qu'Amour leur est contraire;
Sans ce Dieu les plus doux momens,
Sont pleins de troubles & d'alarmes,
Et l'Amour seul avec ses charmes,
Suffit au bonheur des Amans.

Profitez de cette querelle,
Vous que l'Hymen fit tant souffrir,
Que l'on vous vit preste à perir
Sous sa loy penible & cruelle;
Et pour vous vanger dés ce jour,
Prenez le party de l'Amour.

Je viens d'apprendre une Histoire dont les Incidens sont si nouveaux, que je ne croy pas que vous ayez jamais rien entendu de pa-

reil. La voicy, vous en jugerez, & vous verrez qu'elle n'a rien de commun avec toutes celles qui grossissent tant de Volumes.

LA FOLIE.

Nouvelle singuliere.

DAns une des plus considerables Villes de France, apres Paris, & où l'on se divertit le mieux, & avec le plus de liberté, deux Femmes mariées, & une Veuve, firent une partie de promenade avec deux Hommes mariez & un Garçon. Les deux Femmes si

roient encor belles & un peu coquettes, & les deux Hommes ne leur cedoient pas en bonne humeur : La Veuve estoit agreable, spirituelle, enjoüée ; elle estoit l'ame de toutes les parties, & l'on croyoit n'en pouvoir faire d'agreables sans elle. Le Garçon estoit jeune, bien fait, il avoit de l'esprit & du bien, & devoit bientost partir pour aller à la Cour, où il s'estoit mis dans la teste de faire fortune. Toute cette compagnie enjoüée, estant dans un Villa-

ce que l'on pouroit faire. On proposa un Combat entre les Femmes ; mais on dit que cela n'estoit pas nouveau, & que l'on avoit déja veu des Femmes Duellistes. On dit apres qu'il ne faloit sortir de table de trois jours, & que le premier qui en sortiroit, si c'estoit un Homme, payeroit dix mille livres, & que si c'estoit une Femme.

La Débauche fait dire bien des folies ; mais quand on n'est plus à soy, quoy que l'on puisse dire, & quoy qu'on

ge tres-agreable, où il ne manquoit rien, tant à cause de la beauté du lieu, que du nombre de toutes sortes de provisions que l'on y avoit fait porter, resolut de s'y bien divertir pendant quelques jours, & dés le mesme soir les liqueurs ayant échauffé l'esprit de toute cette belle troupe, l'une des Femmes dit qu'il falloit faire quelque chose d'extraordinaire, & qui fit parler de leur débauche. Chacun y consentit dans la chaleur du vin, & l'on examina

qu'on puisse faire on est toûjours excusable : La troisiéme proposition qui fut agitée, fut d'aller à l'Armée, & de faire habiller les Femmes en Hommes. Elle fut rejettée aussi bien que les autres, parce qu'il falloit trop de temps pour l'executer, & que l'on ne vouloit pas laisser passer la chaleur où l'on estoit ; ce qui fut cause qu'une Femme prit la parole, & dit que pour faire parler de leur compagnie, & mesme promptement, il falloit imiter celuy

qui brûla le Temple d'Ephese, ou plutoſt Neron qui mit le feu à Rome, & la vit brûler avec plaiſir; Que chacun, pourſuivit-elle, s'imagine qu'il eſt Neron, & que la Maiſon où nous ſommes eſt la Ville de Rome, mettons-y le feu, & voyons la brûler avec plaiſir. Elle eut à peine ceſſé de parler, que pluſieurs dirent qu'ils eſtoient de ſon ſentiment; & s'eſtant encor échauffez en buvant des liqueurs, ils reſolurent de venir promptement à l'execution de ce

beau deſſein. Le Garçon qui devoit eſtre le plus fou, parut le plus ſage, & s'y oppoſa fortement. Je ſuis jeune, leur dit-il, & j'ay des pretentions à la Cour, & ſi je fais ce coup d'étourdy, je n'auray jamais l'agrément d'aucune Charge. Vous autres, continua-t-il, dont les affaires ſont établies & dont la fortune eſt faite, vous ſçaurez bien vous tirer d'embarras, & l'on n'oſera meſme vous nommer, & par cette raiſon, pourſuivit-il, je ne pretends point

m'embaraſſer dans une affaire dont j'éſuiroisſeul tous les inconveniens qui en pourroient arriver. Je feray toute autre choſe, on n'a qu'à propoſer ce que l'on veut faire, ou plutoſt à commencer, & l'on verra que je ſuis de bonne compagnie, & que je ne ſeray pas des derniers à ſuivre l'exemple des autres. On ſe mocqua de ce raiſonnement qu'on n'écouta qu'à peine: On fut chercher force Fagots & force Cotrefts: On en garnit le deſſous

& le tour de la porte, & l'on mit auſſi toſt le feu. Le Garçon fit tout ce qu'il pût pour l'empeſcher; mais il luy fut impoſſible, juſqu'à ce que la fumée ayant écarté tous ces Incendiaires, il les enferma les uns dans une Salle, & les autres dans la Grange où ils s'eſtoient retirez. Il fit enſuite éteindre le feu; & comme ils s'en furent apperçeus, ils le querellerent, & luy dirent qu'il n'eſtoit pas Homme de compagnie. Il leur répon-

dit qu'il ne vouloit rien faire qui euſt déja eſté fait; que Neron, quoy qu'Empereur, n'eſtoit pas un Homme à imiter, qu'il eſtoit preſt de faire tout ce que la compagnie voudroit, & que ſi l'on ſouhaitoit qu'il ſe jettât dans l'eau la teſte la premiere, il alloit commencer. Cela remit un peu les eſprits qui eſtoient ſi indignez contre luy, qu'ils avoient arreſté de luy joüer quelque mauvais tour. Puis que vous avez reſolu d'eſtre raiſonnable,

reprit la Femme la plus folle, nous verrons bientoſt ſi vous perſevererez dans ce deſſein : Nous voila trois Femmes & trois Hommes, continua-t-elle, il faut que nous nous marions, & que les trois Hommes tirent au ſort, pour voir celles qui leur tomberont en partage. Toute la compagnie fut de cet avis; les deux Femmes déja mariées écheurent aux deux Hommes qui l'eſtoient auſſi, & le Garçon euſt la Veuve dont elle ne fut pas fâchée, ce qui fut

cauſe qu'elle pourſuivit avec chaleur l'execution d'un deſſein ſi extraordinaire. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent publier dans le Village qu'ils eſtoient venus pour ſe marier, & avant que le jour où leur Folie devoit éclater fut arrivé, ils mirent le Curé de tous leurs repas; ils parlerent en ſuite des Permiſſions qu'ils avoient de ſe marier à la Campagne, & en ayant veu une entre les mains du Curé, qui avoit eſté donnée pour d'autres,

un de la compagnie la ſçeut ſi bien contrefaire, que le Curé crût que celles qu'ils luy preſenterent eſtoient veritables; il ne ſouhaitoit pas qu'elles fuſſent fauſſes, car il n'avoit pas ſouvent de pareilles aubeines. Le jour qu'ils avoient pris pour ſe marier eſtant venu, ils eurent aſſez d'aveuglement pour faire ce qu'ils avoient reſolu; & comme ils avoient impoſé de groſſes peines contre celuy ou celle qui feroit manquer ce deſſein, aucun n'oza s'en dé-

dire. Leurs Laquais regarderent tout cela comme un jeu, & quoy qu'il fut pouſſé un peu trop avãt, ils crûrent pendant toute la journée que cette Folie n'auroit point de ſuite; mais quand ils virent le ſoir que l'on paſſoit à la conſommation, il y en euſt un plus zelé que les autres, qui fut toute la nuit le dire à ſon Maiſtre. Sa ſurpriſe fut grande, il n'éclata pas toutefois comme il ſembloit qu'il le devoit faire : Il dit ſeulement à ce fidele Valet de retour-

ner aupres de ſa Maiſtreſſe, de ne pas témoigner qu'il s'eſtoit apperçeu de ce qui s'eſtoit paſſé, & de faire en ſorte qu'on ne ſçeut point qu'il eſtoit venu le trouver: Ce malheureux Mary (ſi de pareilles avantures peuvent rendre un honneſte Homme malheureux) fut trouver celuy dont la Femme s'eſtoit remariée auſſi bien que la ſienne. Il n'eut pas plutoſt appris cette nouvelle, qu'outré de colere il fit éclater des tranſports furieux & qui n'alloient pas à

moins qu'à tout tuer; l'autre qui eſtoit plus pacifique, luy repreſenta qu'il devoit les moderer, & par de fortes raiſons il ſçeut ſi bien l'en convaincre, que l'autre conſentit à ce qu'il voulut, & ils demeurerent d'accord enſemble de ce qu'ils devoient faire. Le premier commanda à tous ſes Gens de ne point laiſſer entrer ſa Femme quand elle reviendroit de ſon Voyage, mais de la faire attendre à la porte, juſqu'à ce que l'on fut venu l'avertir qu'elle y eſ-

toit. Cet ordre fut ponctuellement executé, & ſes Laquais eurent beau heurter lors qu'elle vint, le Portier fut inéxorable, & ne voulut jamais ouvrir pour laiſſer entrer le Caroſſe. Pendant le Dialogue des Laquais avec le Portier, & du Portier avec la Dame, le Mary deſcendit & s'eſtant avec un air froid & un viſage de Juge, approché de la portiere du Caroſſe de ſa Femme. Que vous plaiſt-il, Madame, luy dit il? Je veux entrer, s'il vous plaiſt, Mon-

ſieur, luy repartit-elle. Si vous me voulez parler de quelque affaire, pourſuivit-il, nous pourons bien nous en en retenir icy. Je croy que vous ne ſongez pas à ce que vous dites, luy repliqua-t-elle. Vous m'excuſerez, Madame, luy dit-il, en continuant de luy répondre avec beaucoup de ſang froid. Mais, Monſieur, reprit-elle en hauſſant la voix, je penſe que vous ne me reconnoiſſez pas, & que vous me prenez pour une autre: Je vous connois fort bien,

Madame, luy repliqua-t-il, en luy faiſant une reverence accompagnée d'un ſoûrire qui la fit trembler. Vous eſtes une nouvelle Mariée, & vous avez épouſé M*** Il luy nomma celuy que le ſort luy avoit donné pour Mary dans leur Débauche. Cette repartie l'étonna, quoy qu'elle s'attendit à quelque choſe de ſemblable. Elle cacha pourtant ſa ſurpriſe du mieux qu'il luy fut poſſible, & ſe defendit en riant, croyant que c'eſtoit le ſeul & veritable

moyen de l'empeſcher de croire cette verité. Elle euſt beau dire, il luy tint toûjours le meſme diſcours; & n'ayant pas voulu permettre que ſon Caroſſe entrât chez luy, ny qu'elle y entrât elle-meſme, elle fut contrainte de s'en retourner; elle ſe fit mener chez une de ſes Amies, & envoya ſon Caroſſe, ſes Chevaux & ſes Gens dans une Auberge, où la dépenſe n'eſt point payée par ſon ſecond Mary, ce qui luy déplaiſt beaucoup, auſſi bien que

que le bruit de ſon Hiſtoire qui commence à ſe répandre, & dont on parlera ſans doute par toute la terre, les évenemens de cette Hiſtoire eſtant ſi ſinguliers, qu'il n'en arrive pas tous les jours de ſemblables. Paſſons à ſa Compagnie, & voyons ce que fit ſon Mary. Il donna les meſmes ordres à ſes Gens que l'autre Mary avoit donnez; mais il commanda qu'on les executât avec toute la civilité imaginable, & que dés que ſa Femme ſeroit à la porte, on

l'en vint avertir le plûs promptement que l'on pouroit. Ses ordres furent ponctuellement ſuivis; & dés qu'il fut averty de l'arrivée de ſa Femme, il deſcendit le plus viſte qu'il pût, & avec un viſage qui marquoit autant de joye qu'il avoit dans l'ame de chagrin & de colere; il courut à la portiere du Caroſſe, & apres avoir embraſſé ſa Femme avec tous les témoignages d'une veritable tendreſſe: Ne deſcendez pas, Madame, luy dit il en montant

dans le Caroſſe, il n'eſt pas encor tard, & le jour eſt ſi beau que nous pourons faire un tour de promenade enſemble. La Dame qui ne cherchoit qu'à plaire à ſon Mary, & qui apprehendoit qu'il n'apprit tout ce qui s'eſtoit paſſé, eut pour luy toute la complaiſance imaginable. Ils partirent donc; Elle demanda où ils allſoient, le Mary répondit qu'elle l'apprendroit bientoſt, & qu'il avoit donné ſes ordres. Il eſtoit vray, & il avoit commandé à un de ſes

Laquais de monter derriere le Cocher, & de le conduire où il avoit reſolu d'aller. C'eſtoit dans un Convent où ſa Femme fut obligée d'entrer malgré ſes prieres, ſes larmes & ſes cris, qui ne pûrent rien gagner ſur l'eſprit de cet équitable Mary; Quant à la Veuve, elle dit qu'elle eſt bien mariée, ce qui n'embaraſſe pas peu celuy qui n'a crû l'épouſer que pour ſe divertir.

Apres une Hiſtoire ſi extraordinaire, je croy ne vous

pouvoir rien envoyer qui vous ſoit plus agreable que la Piece ſuivante. Comme elle eſt naturellement écrite, je croy que vous y trouverez beaucoup d'endroits qui vous plairont.

ARTICLES D'UNION,

Entre Lycidas & Areliſe.

DEux jeunes cœurs oyſifs, laſſez
de ne rien faire,
Fort propres cependant à quelque
doux myſtere,
Et voulant de leur temps faire un
heureux employ,
Ont crû qu'il eſtoit neceſſaire
Qu'Amour fut leur arbitre & leur
donnât la loy;
Mais l'un & l'autre eſt incapable
De ſe geſner pour un moment,
Et le deſtin le plus charmant,
Le plaiſir le plus delectable,
Leur paroiſtroit un ſuplice effroyable

S'il leur couſtoit le prix de quelque
engagement.
Ainſi pour prévenir l'Amour qui ſe
déguiſe,
Et dont les coups trop forts trouble-
roient le repos
De Lycidas & d'Areliſe,
Ils ont jugé qu'il eſtoit à propos
D'expliquer leurs deſſeins avec
pleine franchiſe.
Les articles ſuivans le font en peu
de mots,
Dont ils effaceront, de crainte de
ſurpriſe,
Ceux qu'ils ne croiront pas de miſe.

I.

La charmante Areliſe aimera Ly-
cidas
Avec tendreſſe & confiance;
Et dés que Lycidas en aura connoiſ-
ſance,

Il tâchera d'avoir de la conſtance
Pour la ſacrifier à ſes divins appas:
Mais ſi ſon cœur n'en trouve pas,
L'aimable Areliſe en ce cas
Se ſouviendra qu'à quoy qu'on ſoit
ſenſible,
Nul ne s'engage à l'impoſſible.

II.

Si donc de Lycidas l'étoile eſt plus
puiſſante
Que toute la beauté
Qui peut fixer une humeur incon-
ſtante
Il tâchera du moins d'avoir la vo-
lonté
De changer ſon humeur changeante,
Et d'un ſi grand effort ſur ſa legereté
Areliſe ſera contente
Juſqu'à ce que des Dieux la ſupré-
me bonté,
Aux vœux de Lycidas propice &
bien

bienfaiſante,
Ait changé de ſon cœur la conſtance
apparente,
Et l'ait remply, ſecondant ſon attente
D'une réelle fermeté.

III.

Leur union ſera l'union des delices,
Leurs entretiens pleins d'un doux
agrément,
Et les mots de chagrins, de douleurs,
de ſuplices,
N'en troubleront point l'enjoûment.

IV.

Quand Lycidas pres d'une Belle,
Debitera des fleurettes en l'air,
Areliſe croira qu'il penſe luy parler,
Et prendra ces douceurs pour elle.

V

Mais elle n'écoutera pas
Ce qu'un autre luy pourra dire;

Et ſi quelque badin, autre que Lycidas,
Reüſſit à la faire rire,
Pour éviter les accidens
Où l'on l'expoſeroit par cet affront inſigne.
Areliſe luy fera ſigne,
Que ce n'eſt que du bout des dents.

VI.

Tous deux s'expoſeront aux plus grandes fatigues:
Pour tenir bien ſecrets le nœud de leurs amours,
Vn peu de myſtere eſt toûjours
L'aſſaiſonnement des intrigues.
Tromper des ſurveillans eſt un plaiſir charmant,
Et les ardeurs qu'on couvre en ſont bien plus parfaites:
Vne Belle qui ſuit ce doux rafinement,

N'accorde à ſon Amant que des faveurs ſecrettes.

VII.

Comme Areliſe a le cœur delicat,
Sa flame ſera ſans éclat,
Ses faveurs ne ſeront que de ce caractere.
Et Lycidas ſuivãt un exẽple ſi doux,
Et choiſiſſant à ſon tour le myſtere,
En aimera bien mieux une particuliere,
Qu'une trentaine aux yeux de tous.

VIII.

Comme leur douceur naturelle
Les attache tous deux à celles de la paix,
L'on peut préſumer que jamais
Ils n'auront entr'eux de querelle;
Mais comme on ſe laſſe de tout,
Ils croiront ſi la paix les laſſe & les diviſe,

Qu'un peu de bruit eſt un friand ragouſt,
Où l'appetit des cœurs ſe réveille & s'aiguiſe,
Qu'il faut quelquefois ſe gronder
Plutoſt ſur la moindre chimere,
Pour gouſter apres la colere,
Le doux plaiſir de ſe raccommoder.

IX.

Ainſi ſoit feinte ou veritable,
Il faut de temps en temps quelque diviſion;
Mais en pareille occaſion,
Tous deux auront l'humeur traitable,
Le couroux ne doit pas durer,
Ny venir ſi ſouvent qu'il ſe tourne en manie.
Areliſe comme ennemie
De l'ombre de la tyrannie,
De Lycidas ménagera la vie;
Elle aura ſoin de le bien aſſurer,

Avant qu'il ait le temps de ſe deſeſperer,
Ny meſme de jurer
Qu'il en a quaſi l'envie.

X.

Que ſi cette Belle irritée,
Gardãt trop longtemps ſes froideurs,
Expoſe Lycidas à toutes les fureurs
Dont l'ame d'un Amant peut eſtre tranſportée,
Il la quittera triſtement,
Mais ne fera pas la ſottiſe
D'aller ſe pendre en ce moment;
Car apres ce beau coup, ſans doute qu'Areliſe
Pleureroit, mais en vain, la mort de ſon Amant;
Et luy qui pour plaire à ſa Belle,
Ne doit jamais rien negliger,
Aura grand ſoin de ne pas l'affliger
D'une douleur ſi cruelle.

XI.

Si quelque indiſpenſable abſence,
Les ſepare pour quelques jours,
Ils diront que les maux ne durent
pas toûjours,
Et prendront tous deux patience:
Sans ſe donner en proye à la douleur,
Ny ſe laiſſer ſecher à la triſte lan-
gueur
Qui ſuit dans les Romans une telle
avanture;
Le plaiſir de ſe revoir,
Qui flatera leur eſpoir,
Leur enfera cherir la conjoncture;
L'aiſe & l'empreſſement qui ſui-
vent un retour,
Ne ſont pas les plaiſirs les moindres
de l'Amour.
La triſteſſe en ce poinct meſme la
plus profonde,
Par la raiſon doit ſe laiſſer dompter:

Ainſi nos deux Amans pour la mieux
ſurmonter,
Diront que ſouvent dans le monde
L'on recule pour mieux ſauter.

XII.

Leurs entretiens & leurs Billets,
Ne ſeront pas diferens dãs leur ſtile;
Ny la Campagne, ny la Ville,
Ne verront rien de triſte en leurs
Poulets.
Comme l'Amour ne les aſſemble
Que pour rire & gouſter la douceur
de ſes feux,
Se voyant ſeparez, ils conviendront
tous deux;
Iuſques au jour qu'ils puiſſent rire
enſemble,
Que leurs plumes riront pour eux.

XIII.

Enfin leurs cœurs unis d'une ſi douce
chaiſne,

Ne ſe geſneront pas dans leurs
moindres deſirs,
Ils gouſteront de doux plaiſirs,
Sans aucun mèlange de peine,
Et cette Vnion durera
Le plus longtèps que faire ſe pourra.
Lors meſme qu'elle finira
La Belle s'en conſolera;
Et Lycidas fort doucement dira
Que c'eſt le ſort commun de toute
choſe humaine.

Comme la diverſité plaiſt, & ſur tout en France, je croy que des Pieces Galantes, je dois paſſer aux Nouvelles; & qu'elles vous ennuyëront moins eſtant ainſi meſlées.

Le Roy ayant appris que le Duc Charles de Lorraine ſe preparoit à s'emparer par intelligence des dix Villes d'Alſace qui luy ont eſté cedées par le Traité de Munſter, s'eſt mis en marche pour s'en aſſurer; & Sa Majeſté a envoyé vers le Magiſtrat de Straſbourg, pour luy faire ſçavoir qu'il n'en devoit prendre aucun ombrage. On ne doit pas s'étonner du ſuccez que ce grand Monarque a eu dans dans ce Voyage; les juſtes entrepriſes réüſſiſſent preſ-

que toûjours, ſa ſeule preſence ayant ſuffy pour le rendre maiſtre abſolu de ces Places qui luy appartenoient déja. Il a bien-toſt eſté de retour à Nancy, où il a ſçeu en arrivant la priſe de Tréves apres huit jours de Siege. Sa Majeſté a eſté obligée de s'aſſurer de cette Place, pour en chaſſer les Troupes Eſpagnoles qui s'y eſtoient jettées contre les Traitez, & malgré la pluſpart des Habitans, en faveur deſquels on a moins preſſé ce Siege, afin de ga-

rantir la Ville, que Sa Majeſté a voulu conſerver. Les Anglois ont repris l'Iſle de Sainte Helene ſur les Holandois, & ils ont adjoûté à cette conqueſte, la priſe de pluſieurs Vaiſſeaux venans des Indes Orientales, & tres-richement chargez, du nombre deſquels ſont l'Elephant, l'Europe & l'Armateur de Friſlande. Le Comte de Montecuculli, dont les Troupes avancent toûjours, avoit fait quelques Détachemens pour tenter quelque entrepriſe

ſur l'Alſace; mais le prudent Voyage du Roy ayant mis à couvert les Places ſur leſquelles il avoit deſſein, il a retiré ſes Troupes. Monſieur de Turenne croyant pouvoir engager les Ennemis à donner Bataille, a marché vers eux dans la reſolution de les combatre. Je vous envoye l'Ordre de Bataille de l'Armée de ce General, que j'ay fait graver expres, afin que vous en puiſſiez faire part à toute voſtre Province. A

Les Hollandois ayant perdu trois Provinces, ſans compter Maſtric, ont repris aux deſpens de la vie de quatre milles Hommes, la petite Ville de Narden, qui ſans ſe defendre s'eſtoit renduë aux armes de Sa Majeſté. Quelques jours avant la reddition de cette Place, Meſſieurs les Comtes de Gaſſion & du Roure, leur tuerent deux cens Hommes, & en firent deux cens priſonniers, dans une embuſcade proche de leur Camp. Il y a eu un Renou-

vellement des Capitulations ou anciennes Alliances entre la France & la Porte du Grand Seigneur: La haute eſtime où l'on y tient le Roy, & les ſoins de Monſieur le Comte de Nointel, n'ont pas peu contribué à ce Traité, par lequel on laiſſe deux Egliſes à Conſtantinople. Eſt-il un Monarque au Monde qui travaille plus que le noſtre pour la gloire de la Religion? Les Imperiaux nous ayans pris une Redoute, Monſieur le Comte de Gui-

che qui ſurvint les en chaſſa auſſi-toſt, puis tailla en pieces un Regiment de Croates & un de Cuiraſſiers; Il y eut plus de vingt Officiers de tuez, & pres de quatre cens Soldats de priſonniers. Le Roy a fait receevoir en ſa preſence Monſieur le Duc de Soubize en la Charge de Capitaine-Lieutenant des Genſ-d'armes de ſa Garde, vaccante par la Démiſſion volontaire que Monſieur de la Salle en avoit faite entre les mains de Sa Majeſté; & Monſieur le Marquis de

S. Luc fut auſſi reçeu en celle de Capitaine Sous-Lieutenant de la meſme Compagnie, qu'avoit Monſieur le Duc de Soubize. Comme Sa Majeſté ne donne l'agrément de pareilles Charges, qu'à des Perſonnes d'un grand merite, je ne vous diray rien à l'avantage de ces Meſſieurs, qui d'ailleurs vous doivent eſtre connus. Monſieur l'Eveſque de Wurtzbourg ayant manqué à la parole qu'il avoit donnée de demeurer neutre, a laiſſé paſſer mille Chevaux

Chevaux, qui ſont venus dans les Fauxbourgs de Wertheim, où Monſieur de Turenne faiſoit moudre du grain & cuire du pain; comme il n'y avoit pour Gardes que cent cinquante Dragons, les mille Chevaux enleverent aiſément le Pain & les Farines, & les chargerent ſur des Bateaux; mais Monſieur de Turenne en ayant eſté averty, envoya apres eux un Corps, qui bien qu'il ne fut pas plus fort, les obligea à prendre la fuite, apres qu'ils eurent

mis le feu aux Bateaux. Les Païſans de l'Eveſché de Wurtzbourg, ayans par ordre de leur Souverain, quia reçeu Garniſon Imperiale dans ſa Capitale, fait main baſſe ſur quarante Vivandiers & Valets, qui ſur la bonne foy de la Neutralité s'eſtoient répandus dans les Villages de ce Dioceſe; Monſieur de Turenne par repreſailles d'une ſi lâche action, a fait pendre les Meurtriers & mettre le feu à pluſieurs Villages: Il pouvoit encore ſe vanger avec

plus de rigueur; mais chacun ſçait que ce Prince eſt moderé. Sa Majeſté eſtant revenuë de Nancy avec ſa diligence ordinaire, a eſté complimentée de tous les Corps. Monſieur de S. Clas ayant rencontré le Prevoſt de l'Armée Imperiale, avec tous les Fouriers, en a fait vingt-neuf priſonniers. Monſieur de Saint Romain, Ambaſſadeur de France en Suiſſe, a eu tout le ſuccez qu'il pouvoit ſouhaiter à la Diete de Baſle, & y a obtenu des Cantons tout ce qu'il

leur a demandé, nonobſtant les efforts que les Ennemis ont faits pour traverſer ſa Negociation, & les bruits contraires qu'ils avoient publiez. Les Eſpagnols nous ont enfin declaré la Guerre, afin d'avoir la Paix. On a appris que Monſieur le Comte de Guiche qui n'entreprend rien ſans donner d'heureuſes marques de ſa valeur & de ſa bonne conduite, a défait ſix cens Cuiraſſiers de l'Armée Imperiale. L'Academie Françoiſe, eſtant venuë compli-

menter le Roy ſur ſon heureux retour, la parole fut portée par Monſieur Talemant, Prieur de S. Albin: Il s'en acquita avec ſon éloquence ordinaire. Vous ſçavez qu'on ne peut avoir plus d'eſprit & de feu qu'il en a, & que jamais perſonne n'a mieux loüé le Roy, que ce futur Abbé. J'ay oublié en vous parlant de l'Academie, de vous dire que par une magnificence toute Royale, Sa Majeſté fait donner depuis un an à chacun des Academiciens un

Jetton d'argent chaque jour qu'ils s'assemblent; & comme ils sont quarante, & qu'ils tiennent Academie trois fois la semaine, on leur distribuë par mois deux cens quatre-vingts Jettons. Les absens n'ont point de part à cette distribution, & chaque jour d'Assemblée on donne aux presens les quarante Jettons, quand mesme ils ne seroient que douze.

La Duchesse d'Yorck est arrivée icy avec la Duchesse de Modene sa Mere, & le

Prince Rinaldo d'Este son Oncle. Les Carosses du Roy l'avoient esté prendre jusqu'à Fontainebleau, où Monsieur le Comte de Saint Aignan luy fit compliment de la part du Roy; Monsieur le Marquis d'Hautefort de la part de la Reyne; Monsieur le Marquis de Grave de la part de Monsieur; & Monsieur le Marquis de Bron de la part de Madame. Depuis son entrée dans le Royaume, elle a toûjours esté deffrayée aux despens du Roy; & Mon-

sieur le Marquis d'Angeau, qui a eu toute la gloire de la Negociation de ce Mariage ne l'a point quitée: Elle ne fut pas plutost arrivée en cette Ville, que Monsieur le Duc de Richelieu la vint salüer de la part du Roy, & Monsieur le Duc de la Viéville de la part de la Reyne, ainsi que Monsieur le Mareschal du Plessis de la part de Monsieur. Ils s'acquiterent tous fort bien de cette commission, & leurs complimens répondirent à ce que l'on attendoit d'eux.

Le Roy, Monsieur, Madame, & toute la Cour, sont venus voir ces Princesses à l'Arsenal, qui furent ensuite voir la Reyne à Versailles, où elles furent regalées d'une magnifique Collation, apres que le Roy qui les avoit fait monter dans sa Caléche, leur eust fait voir une partie des Jets d'eau du petit Parc. La Reyne est venuë icy leur rendre leur visite. Enfin apres un an & demy d'allées & de venuës, de Marches, de Contremarches, & de Délibera-

tions, les Imperiaux ont paſſé le Rhin. Monſieur le Mareſchal d'Humieres ayant eſté détaché de l'Armée de Monſieur le Prince de Condé, avec trois Brigadiers qui ſont Monſieur de Catheux, & Meſſieurs les Marquis de la Rabliere & de Sourdis, eſtant arrivé du coſté de Mons avec Monſieur le Marquis de Fourilles, Lieutenant General de la Cavalerie Legere, en fit auſſi-toſt brûler les Fauxbourgs. Le Sieur Pancrace-Arnofini fit des choſes ſurprenantes en cette occaſion, où il reçeut un coup de Mouſquet au travers la cuiſſe, & ſon Cheval deux autres. Il mit neantmoins pied à terre pour rompre la Barriere qui eſtoit fermée, puis eſtant remonté à Cheval, il pouſſa les Ennemis juſques à leur Contreſcarpe. C'eſt aſſez parler de Nouvelles, parlons de quelque choſe de plus divertiſſant, & voyons ce qui arriva dernierement à un Bel Eſprit.

AVANTVRE D'UN BEL ESPRIT.

VN de ces beaux Eſprits de bon gouſt, qui ne ſont point guindez, qui ſçavent beaucoup, & qui n'affectent point de le faire connoiſtre, s'eſtant un jour trouvé en débauche, toute la compagnie but ſi bien que le bel Eſprit s'en reſſentit auſſi bien que les autres. Le Maiſtre du Logis

le renvoya dans ſon Caroſſe, & le Cocher l'ayant arreſté devant ſa porte, demeura quelque temps ſur ſon ſiege pour luy donner le loiſir de ſortir du Caroſſe; & jugeant qu'il luy avoit donné plus de temps qu'il ne falloit pour en deſcendre, & n'en ayant toutefois entendu ſortir perſonne, fut obligé, malgré la pareſſe qui l'avoit empeſché de faire d'abord ſon devoir, de deſcendre de ſon ſiege pour voir s'il y avoit encor quelqu'un dans le Caroſſe, & n'y ayant veu

perſonne, il s'en retourna d abord chez luy, & remit ſon Caroſſe ſous ſa Remiſe ordinaire, & ſes Chevaux dans l Ecurie: Il fut enſuite oſter les Vitres du Caroſſe, comme il avoit tous les ſoirs accouſtumé de faire, & mit en leur place des grilles d'ozier, puis il ſe fut coucher. Le Maiſtre du Logis eſtant de Robe, un Homme de Qualité qui avoit un Procez qui luy eſtoit de la derniere conſequence, vint le lendemain de grand matin chez luy, à deſſein de

l'entretenir avant qu'il pût donner audiance à perſonne. Comme il paſſa aupres de la Remiſe, il entendit grand bruit, & il ſembloit que l'on gratât contre les grilles d'ozier qui fermoient les portieres du Caroſſe, de peur que les Chats n'y entraſſent. Le Cocher qui entendit ce bruit, crût qu'il y en avoit quelqu'un d'enfermé dans le Caroſſe, ce qu'il l'obligea de venir en diligence avec un baſton, ne pouvant toutefois deviner par où les Chats y a-

voient pû entrer. Ce Cocher qui eſtoit accouru tout en colere, eut à peine ouvert la portiere du Caroſſe, qu'il fit un grand cry. L'Homme de Qualité qui ſe promenoit dans la court s'eſtant auſſi-toſt retourné, reconnut le Bel Eſprit, & luy demanda par quelle avanture il eſtoit dans ce Caroſſe, & le Cocher luy demanda à quelle heure il eſtoit venu, & par où il y eſtoit entré. La ſurpriſe de tous les trois fut grande, & l'on dit beaucoup de choſes

où chacun ne comprit rien; mais enfin à force de parler on dévelopa que le Bel Eſprit s'eſtant endormy pendant qu'on le reconduiſoit chez luy, eſtoit tombé en dormant dans la portiere du Caroſſe où il eſtoit demeuré, parce qu'il eſtoit fort menu, & que le Cocher qui ne l'avoit point veu dans le Caroſſe, & qui avoit crû qu'il eſtoit rentré chez luy, l'avoit remené chez ſon Maiſtre où il avoit paſſé la nuit & dormy auſſi tranquilement que s'il euſt eſté dans un bon lit.

Je vous écris cette avanture, parce que ce Bel Eſprit vous eſt connu, & que ce qui luy eſt arrivé n'empeſche pas qu'il ne ſoit eſtimé de tous les honneſtes Gens de Paris.

Puis que nous ſommes ſur le chapitre des beaux Eſprits, je ne ſçaurois trouver d'endroit plus propre à parler de Démarate que l'on vient de joüer à l'Hoſtel de Bourgogne. Cette Piece eſt de Monſieur Boyer; & quoy qu'elle ait quantité de beautez, elle

n'a pas eu tout le ſuccez qu'elle meritoit. Vous en devinerez aiſément la cauſe quand vous aurez lû la petite Hiſtoire que je vais vous aprendre, ſi toutefois vous ne la ſçavez pas, l'Antiquité vous eſtant parfaitement connuë.

Plutarque remarque qu'un de ces Bâteleurs de l'Antiquité, que le vulgaire confond mal à propos avec les Comediens, & qui s'appelloit Parmenon, ayant appris à contrefaire le cry d'un Pourceau, le Peuple y prit

un merveilleux plaiſir; de ſorte que ſes compagnons qui voyoient que cette ſottiſe luy attiroit toute la liberalité des Auditeurs, ſe mirent tous à imiter la belle voix de cet Animal; mais quelque ſoin qu'ils apportaſſent à cette étude ridicule, le Peuple leur cria toûjours *que ce n'eſtoit pas Parmenon.* Un de ces Gens piqué de la gloire & du profit de l'autre, jugeant qu'il y avoit de la préoccupation en cela, porta un jour un Cochon en vie caché ſous

ſa Robe, & le fit crier devant le Peuple, qui dit encor *que ce n'eſtoit pas Parmenon*, & lors laiſſant courir cet Animal parmy la place, il leur fit voir que l'opinion eſt un mauvais Juge, puis qu'elle leur avoit fait croire un Homme plus Pourceau qu'un Pourceau meſme.

Je croy, Madame, que vous voyez bien que cette Hiſtoire veut dire qu'il faudroit que Monſieur Boyer pour faire réüſſir ces Ouvrages, prit le nom d'un de ces Autheurs heureux, en

faveur deſquels on eſt ſi pré. occupé, qu'on ne croit pas qu'ils puiſſent jamais mal faire. Cette préoccupation qu'on a pour eux, fait qu'on en a une toute contraire à l'égard des autres Autheurs, & que l'on condamne leurs plus beaux Ouvrages ſans les avoir eſté voir, au lieu que l'on dit ſouvent du bien des Ouvrages des autres avant qu'ils ayent fait le premier Vers de leur Piece, & quelquefois meſme avant qu'ils en ayent trouvé le ſujet.

M'eſtant dernierement rencontré dans une Ruelle aſſez bien remplie, il s'y trouva quatre Femmes moins jeunes que les autres, puis qu'entre elles quatre, elles pouvoient compter un Siecle. Une de ces vieil les Mignones voyant beaucoup de jeunes Gens dans la compagnie, & que l'on croyoit tous fort amoureux, leur demanda audiance, & leur dit qu'elle vouloit leur raconter une Hiſtoire, qui non ſeulement les divertiroit, mais qui leur ſeroit

meſme beaucoup profitable. Chacun demeura d'accord de l'entendre, & comme on luy eut preſté ſilence, elle commença de la ſorte.

Les Femmes ſont ſouvent cauſe de la perte des Hommes.

NOUVELLE.

VN jeune Homme, riche, bien fait, & porté à l'amour par un temperament dont toute ſa raiſon ne le pouvoit rendre maiſtre, apres avoir gouſté tous les plaiſirs de l'Amour, en ſouffrit auſſi toutes les pei-

nes, & devint malade, pour avoir eſté trop bien reçeu de quantité de Femmes un peu trop galántes. Comme il eſt it à la Campagne, & qu'il ſe promenoit ſeul, accablé du chagrin que luy cauſoit ſa maladie, il fut rencontré par un Homme de bonne mine, qui avoit quelque choſe de venerable, & tout l'air d'un honneſte Homme. Cet inconnu s'eſtant approché de luy, & l'ayant ſalüé avec un je ne ſçay quel air de bonté qui gagna le cœur de noſtre in-

fortuné malade, trouva un pretexte pour luy parler, & quelque temps apres qu'ils furent entrez en converſation, & qu'ils eurent diſcouru de pluſieurs choſes, cet Inconnu luy demanda le ſujet de ſon chagrin, & luy ayant fait inſenſiblement avoüer ſa maladie, l'aſſura qu'il le gueriroit, ſans que ſon mal pût jamais revenir, pourveu qu'il luy ſigna qu'il ſe ſoûmettroit à toutes les peines qu'il luy voudroit faire ſouffrir, en cas qu'il revit des Femmes.

Que ne promet point un Malade qui ſouffre beaucoup, & qui ſouhaite ardamment de guerir? Celuycy pron it à l'Inconnu tout ce qu'il exigea de luy, & ne fit point de difficulté de le luy ſigner. Quand ce charitable Medecin euſt ſerré la Promeſſe qu'il avoit ſonhaitée, le Malade luy demanda à qui il auroit obligation de ſa gueriſon; l'Inconnu luy répondit qu'il la devroit au Diable, & diſparut dés qu'il euſt achévé ces paroles. Le Malade s'en

retourna chez luy tout effrayé, & meſmes ſans oſer tourner la teſte, croyant avoir tout l'Enfer autour de luy, ou du moins une Legion de Diables. Il fut à peine entré dans ſa Chambre, qu'il connut que ſon mal eſtoit beaucoup diminué, & quelques heures apres il ſentit qu'il eſtoit tout à fait guery; mais ce fut ſans avoir la joye que les Malades ont d'ordinaire de leur gueriſon. Il eſtoit fâché de la devoir à un tel Medecin, & il en apprehendoit

les ſuites; de ſorte qu'en ceſſant d'eſtre malade du corps, il le devint de l'eſprit, & cette maladie luy fit beaucoup plus de peine que l'autre. Comme le temps eſt un grand Medecin, & qu'il guerit bien des maux, il luy fit peu à peu oublier ſon chagrin, & il l'oublia ſi bien, qu'il ne s'en reſſouvint que lors qu'il fut redevenu amoureux. Il avoit fuy long-temps les grandes compagnies, parce qu'il apprehendoit d'y trouver des Femmes. Le Jeu, la Chaſſe

& la bonne chere, luy avoient preſque toûjours ſervy de divertiſſement, & quoy que ſon temperament le portât à l'amour; il en avoit ſçeu dompter la violence, & il avoit preſque oublié qu'il y eut des Femmes au monde, lors qu'eſtant retiré dans une Maiſon de campagne avec une de ſes Sœurs, une jeune Veuve qui avoit du bien, dont l'humeur eſtoit agreable, qui avoit de l'eſprit infiniment, & qui pouvoit paſſer pour une belle Perſonne, acheta

une Maiſon de campagne proche de la ſienne.. Quelques jours apres qu'il en eut pris poſſeſſion, elle vint rendre viſite à la Sœur de l'infortuné Clitandre, (c'eſt ſous ce nom, adjoûta la Vieille, que je vous cacheray celuy du malheureux Héros de cette Hiſtoire,) puis elle pourſuivit de la ſorte. Clitandre s'eſtant trouvé dans la chambre de ſa Sœur, le jour que la Veuve luy rendit viſite, reſolut puis qu'il y avoit eſté ſurpris de demeurer quelque temps

par civilité, & d'en ſortir apres ſous quelque pretexte. On ne ſçait pas toûjours tout ce qu'on reſout, & le ſort en ordonne ſouvent autrement. Les yeux de la jeune Veuve, & ſon eſprit qui ſe fit paroiſtre dans la converſation, arreſterent Clitandre plus qu'il ne voulut. Il les admira, & devint amoureux ſans penſer qu'il prenoit de l'amour, & meſme dans le temps qu'il ſongeoit aux précautions qu'il devoit prendre pour s'en garantir, tant il

apprehendoit que le ſçavant Medecin qui l'avoit guery, ne luy joüât un mauvais tour. Quand la Veuve fut ſortie, il entra dans un chagrin qui ne luy laiſſa point de repos: Il fit reflexion ſur les charmes de ſa perſonne & ſur ceux de ſon eſprit; & s'eſtant repreſenté le plaiſir qu'il auroit de l'aimer & d'en eſtre aimé, il entra dans un deſeſpoir inconcevable, en ſongeant à ce qu'il avoit promis à celuy qui l'avoit guery, qu'il ne pouvoit croire eſtre autre

que le Diable: Il fit pourtant tout ce qu'il pût pour devenir eſprit fort, & pour ſe perſuader que tout ce qu'il avoit veu, n'eſtoit qu'une illuſion. Quand il eſtoit ſur le point de le croire & de s'en réjoüir, il ſe ſouvenoit auſſi-toſt qu'il avoit eſté guery en un moment, & faiſant une ſerieuſe reflexion là deſſus, il entroit dans des fureurs ſi grandes, qu'il s'en falloit peu qu'il n'attentât ſur ſa propre vie. Apres beaucoup de ſerieuſes réflexions ſur la maniere

dont il avoit eſté guery, & ſur ce qu'il avoit promis pour le retour de ſa ſanté, il reſolut de ne jamais aller voir la jeune Veuve, & meſme de la fuir par tout où il la rencontreroit. Comme il avoit toûjours paſſé pour un Homme fort galant, & qui n'avoit jamais eſté ennemy du beau ſexe, ce procedé ſurprit tout le monde, & ſa Sœur & ſes plus particuliers Amis ne ſçeurent à quoy l'attribuer. Cependant les mépris qu'il ſembloit avoir pour la jeune

Veuve, n'empeſcherent pas qu'elle ne le trouvât aimable; & comme on aime aiſément ce qui plaiſt, elle ſentit qu'elle l'aimoit, avant d'avoir reſolu de l'aimer. Elle voulut d'abord combatre ſa paſſion; Elle ſe repreſenta la fierté de Clitandre, & les mépris qu'elle croyoit qu'il eut pour elle; mais toutes ſes raiſons n'eurent pas aſſez de force pour l'obliger d'éteindre ſa flame, tant il eſt vray que l'amour naiſſant a de pouvoir ſur un cœur, & qu'il eſt dif-

ficile de l'en chaſſer. La jeune Veuve n'ayant pû triompher du ſien, reſolut de venir ouvent chez la Sœur de Clitandre, croyant que par ce moyen elle verroit ſon Amant. Quãd elle ſe fut bien affermie dans cette reſolution, elle fit amitié avec elle, & elle ſçeut ſi adroitement ſe rendre maiſtreſſe de ſon cœur, qu'elle devint en peu de temps ſon Amie, d'une maniere qu'elle ne ſe pouvoit plus paſſer d'elle. Les choſes eſtant ainſi établies, elle fut preſque tous

les jours voir la Sœur de Clitandre, qui à ſon gré ne la pouvoit voir aſſez ſouvent; & comme elle y venoit aux heures des repas, Clitandre ne pût s'empeſcher de la voir: Plus il la voyoit, & plus il l'aimoit; & plus il en eſtoit charmé, & plus il faiſoit de choſes pour ſe rendre haïſſable, de peur que s'il venoit à luy plaire autant qu'elle luy plaiſoit, il n'oubliât ce qu'il avoit promis & meſme ſigné à celuy qui l'avoit guery. Comme rien n'eſb

capable de faire changer de reſolution à un cœur bien amoureux, celuy de la jeune Veuve ne ſe rebuta point; Elle railla Clitandre le plus agreablement du monde ſur ſon peu d'enjoûment & de galanterie, & meſme ſur ſon inſenſibilité, & luy dit que puis qu'il n'eſtoit point amoureux, elle vouloit comme à ſon Amy luy faire confidence de ſes amours. Ce mot le fit trembler, il changea de viſage, & il s'en falut peu qu'il n'oubliât ſa reſolution & qu'il ne luy

découvrit tout l'amour qu'il avoit pour elle. Il n'en fit toutefois rien, & s'eſtant un peu remis, il crût qu'il devoit accepter le party quelle luy avoit offert d'eſtre ſon confident, & qu'il devoit par ce moyen taſcher d'apprendre de ſa bouche l'eſtat des affaires de ſon cœur, dont il apprehendoit qu'un autre ne fut le maiſtre, encore qu'il n'oſât le demander, & qu'il craignit de l'obtenir comme un don qui le devoit conduire à la mort. La jeune Veuve ayant par ce

moyen fait réüſſir une partie de ce qu'elle ſouhaitoit puis qu'elle eſtoit venuë à bout de faire entrer Clitandre en converſation avec elle, luy fit une fauſſe confidence de l'eſtime qu'elle diſoit qu'elle avoit pour un jeune Homme bien fait, qui eſtoit éperduëment amoureux d'elle. Il eſt impoſſible d'exprimer tout ce que Clitandre ſouffroit pendant de pareils entretiens. Il eut bien voulu que la Veuve n'eut aimé perſonne, & ſes ſentimens eſtoient pareils

à ceux de la pluſpart des Amans, qui ne ſçauroient ſouffrir que d'autres poſſedent ce qu'ils aiment, quand meſme il ne pourroit eſtre à eux. La Veuve qui remarquoit de l'inquietude & du feu dans ſes yeux, ne ſçavoit à quoy en attribuer la cauſe; & quand elle ſe vouloit flater que ſon chagrin venoit de l'amour qu'il avoit pour elle, tant d'autres choſes luy faiſoient croire le contraire, qu'elle ne demeuroit pas longtemps dans la meſme pen-

ſée. Clitandre de ſon coſté preſſé de l'amour qu'il avoit pour cette charmante beauté, eſtoit au deſeſpoir de n'oſer luy découvrir tout ce que ſon cœur ſentoit. Si je ne me declare bien-toſt, diſoit-il en luy-meſme, l'eſtime qu'elle a pour mon Rival ſe changera en amour, & peut-eſtre meſme qu'elle l'aime déja: Cependant je croy avoir connu dans ſes yeux que ſi je l'aimois elle me prefereroit à tout autre; mais elle n'a pas lieu de croire que je

ſente rien pour elle, & toutes mes actions luy ont juſques icy marqué le contraire. Il faut donc que je luy découvre mon cœur, continuoit-il; car ſi j'attens qu'elle ait donné tout le ſien à un autre, toute ma tendreſſe, tout mon amour & tous mes ſoûpirs ne pourront le toucher, tant il eſt vray qu'il eſt impoſſible de gagner quelque choſe ſur un cœur déja préoccupé, quand meſme ce cœur auroit panché pour nous avant ſon engagement. Toutes

ces raiſons furent cauſe qu'il ſe reſolut à demy de découvrir ſa paſſion. Il perſevera dans ce deſſein pendant deux ou trois heures; mais quand il fut ſur le poinct d'executer ce qu'il avoit reſolu, la crainte s'empara de nouveau de ſon ame; & comme elle combatit fortement la reſolution qu'il avoit priſe, il demeura incertain de ce qu'il devoit faire, & cette incertitude agitant puiſſamment ſon eſprit, le faiſoit quelquefois tom-

ber dans des reſveries ſi profondes, qu'il paroiſſoit immobile. Il ouvroit quelquefois la bouche pour ſe declarer, puis il la refermoit ſans rien dire; & ſes yeux, ſon viſage & ſa langueur parloient d'autant plus, qu'il étouffoit ſes ſoûpirs, & que ſur le point de parler, il ſentoit une crainte qui l'en empeſchoit tout à coup. Apres avoir joüé ce perſonnage pendant pluſieurs jours que la Veuve prit à bon augure, jugeant bien qu'il ſe declareroit

bien-toſt, il conſulta encor en luy meſme ce qu'il devoit faire; & apres avoir reſvé avec une grande application à l'avanture qui luy eſtoit arrivée, il ſe ſouvint qu'il n'avoit ny promis, ny ſigné de ne point aimer de Femmes, & de ne s'en point faire aimer; mais ſeulement de ne jamais coucher avec aucune. Ce ſouvenir le réjoüit d'autant plus qu'il crût que ſon amour n'eſtant point refroidy par la joüiſſance, dureroit eternellement. Les belles paſ-

ſions, dit-il en luy-meſme, ne conſiſtent pas dans le plaiſir des ſens. On en a veu de grandes, qui n'avoient point pour but ces ſortes de plaiſirs, & quand on aime veritablement, on s'en fait de ſi grands de poſſeder le cœur de ce qu'on aime, que tous les autres plaiſirs n'en peuvent approcher; & ceux qui s'attachent à ceux des ſens, ne les cherchant que pour eux-meſmes, on peut dire qu'ils s'aiment plus qu'ils n'aiment les objets de leur ardeur, &

on leur doit ſçavoir moins de gré de leur paſſion, quelque violente qu'elle ait eſté, qu'à ceux qui n'aiment leurs Maiſtreſſes que pour l'amour d'elles-meſmes, & qui ſacrifient à leur reputation & à leur honneur, tous les plaiſirs qu'ils pourroient avoir, s'ils ne cherchoient qu'à ſatisfaire la plus honteuſe partie de leur amour. Clitandre, eſtant content de luy meſme & de ce raiſonnement qui avoit tiré ſon eſprit du trouble & de la crainte qui le déchi-

roient, prit une forte reſolution de declarer à la Veuve tout l'amour dont il brûloit pour elle. Il ne tarda pas long-temps; & comme il la voyoit tous les jours, il luy fit ſa declaration dés le jour meſme, & luy dit qu'ayant voulu la connoiſtre parfaitement avant de luy découvir ſa paſſion, il avoit tardé ſi long-temps à la luy découvrir. La Veuve qui attendoit depuis long-temps cette declaration, & qui meſme la ſouhaitoit ardamment, y répondit d'a-

bord, jugeant bien qu'il luy auroit eſté inutile de tarder plus long-temps, puis que ſes yeux avoient dit tres-ſouvent tout ce qu'elle ſe ſeroit en vain efforcée de cacher. Jamais cœurs ne furent mieux unis que le furent ceux de ces deux Amans. La Veuve avoüa à Clitandre qu'elle l'avoit aimé dés le premier moment qu'elle l'avoit veu, & elle luy declara tout ce qu'elle avoit fait pour avoir lieu de le voir ſouvent, & la fauſſe confidence quelle luy avoit

faite, afin que s'il avoit un peu d'amour pour elle, la jalouſie l'obligeât de ſe découvrir, de peur qu'elle n'en aimât un autre. Clitandre admira ſon adreſſe, il fut ravy d'apprendre qu'il eſtoit tendrement aimé, & ſe ſentant tous les jours de plus en plus charmé des beautez de ſon aimable Maiſtreſſe, il l'aima ſi éperduëment, qu'il oublia la Promeſſe qu'il avoit faite à celuy qui l'avoit guery, & la paſſion que cette charmante Perſonne eut pour

luy, fut ſi violente, qu'ayant troublé ſa raiſon, elle luy laiſſa trouver l'heure du Berger. Quoy qu'elle n'eut pas fait ce deſſein, ce bonheur ſurprenant, & qu'un Amant ne laiſſe preſque jamais échaper, aveugla tellement Clitandre, que ne ſe connoiſſant plus, il n'eut pas dans ſon égarement la force de reſiſter à ce fatal moment. Dés que cet heureux moment fut paſſé, il rentra en luy-meſme, & fit mille cruelles reflexions

qui penſerent le faire mourir. Il s'imaginoit à tous momens avoir une armée de Démons autour de luy, & dans le deſeſpoir où il eſtoit, rien n'eſtoit capable d'aleger ſa douleur. Il ne pouvoit meſme ſouffrir ſa Maiſtreſſe, qui malgré toute ſa mauvaiſe humeur, l'aimoit avec une tendreſſe inconcevable, & faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour apprendre d'où venoit la rage qui le poſſedoit ; mais il ne luy fut pas poſſible d'en rien

ſçavoir ; & loin de répondre à ſa tendreſſe, il la maltraitoit quand il entroit dans les excez de fureur qui le prenoient de temps en temps, & diſoit que toutes les Femmes n'eſtoient au monde que pour perdre les Hommes. Il y avoit déja huit jours qu'il eſtoit dans ces agitations qui faiſoient preſque croire qu'il eſtoit poſſedé, quand apres avoir dans l'abatement où ſes tranſports le laiſſoient, fait reflexion qu'il n'avoit point eu de nouvelles du Médecin qu'il

qu'il avoit crû n'eſtre autre que le Diable, il commença de ſe perſuader qu'il s'eſtoit trompé, & que ce n'eſtoit qu'une viſion qu'il avoit euë dans ſon Jardin, & que s'il avoit eſté guery, il ne devoit ſa gueriſon qu'aux remedes. Il n'eut pas plutoſt adjoûté foy à tout ce qu'il tâcha de ſe perſuader à luy meſme pour remettre ſon eſprit, qu'il eut honte de tout ce qu'il avoit fait, & qu'il parut auſſi ſoûmis & auſſi confus qu'il avoit eſté emporté. Il demanda par-

don à ſa Maiſtreſſe; il luy dit qu'il avoit eu raiſon d'éclater ainſi qu'il avoit fait, & qu'il la conjuroit de ne luy en jamais demander la cauſe. La Veuve qui ne ſouhaitoit rien tant que cette réunion, en fut fort ſatisfaite; & comme elle témoignoit à Clitandre la joye qu'elle en avoit par des tranſports qui charmoient cet Amant, on luy vint dire qu'un Homme ſouhaitoit de parler à luy. Il demanda qui c'eſtoit, on luy répondit qu'on ne le ſçavoit pas, mais que c'eſtoit un Homme de bonne mine, qui eſtoit entré dans le Jardin pour l'attendre, parce qu'il avoit quelque choſe de particulier à luy dire, & qu'il deſiroit luy parler ſans témoins Clitandre ſentit auſſi toſt renaiſtre dans ſon ame tout le trouble qui l'avoit agité. Il ſortit de la chambre où il eſtoit avec un viſage épouvanté, & dés qu'il fut à quatre pas de l'Homme qui l'attendoit, il s'écria qu'il eſtoit perdu. Il avoit raiſon, puis que c'eſtoit le Medecin qui l'avoit

guery, & à qui il avoit non ſeulement promis, mais encor ſigné ſous toutes les conditions qu'il avoit exigées de luy qu'il ne verroit plus de Femmes. Cet honneſte Homme l'aborda avec un viſage ſevere, & apres luy avoir fait voir ſa Promeſſe, il luy preſenta le fer & le poiſon, & luy dit qu'il pouvoit choiſir duquel de ces deux genres de mort il vouloit mourir. Clitandre choiſit le poiſon, & le Diable luy en ayant donné de tres-bon, diſparut auſſi-toſt. A peine ce malheureux que l'Amour avoit perdu, eut avalé ce qui le devoit faire mourir, qu'il devint furieux. Il courut par tout le Logis comme un deſeſperé, puis eſtant entré dans un Grenier, il monta ſur la feneſtre & ſe jetta dans un Puits, où quelque recherche que l'on ait faite, on n'a jamais pû le trouver; & ce qui n'eſt pas moins remarquable, eſt que l'eau de ce Puits eſt devenuë plus belle, plus claire, plus fraiſche & meilleure qu'elle n'eſtoit, & que plus d'une

246 LE MERCURE
lieuë à la ronde tout le Pays en vient querir. Ce Puits, adjoûta la Vieille avec un ton d'admiration, a depuis ce temps porté le nom de l'homme qui s'eſt jetté dedans. Il y a plus de deux cens ans, continua-t-elle, que cette avanture eſt arrivée, & qu'on la ſçait par tradition; & comme les choſes que l'on ſçait de la ſorte ſont toûjours tres-veritables, on ne doit point douter de cette Hiſtoire, qui doit faire connoiſtre à tout le monde, que les Femmes

ſont ſouvent cauſe de la perte des Hommes. Toute la compagnie n'applaudit à cette Hiſtoire qu'en ſoûriant; il y eut meſme quelques malicieux qui plaignirent la cataſtrophe du malheureux Clitandre, mais ce fut d'une maniere qui fit connoiſtre qu'ils n'adjoûtoient guere de foy à ſon avanture. Elle ne devoit pas avoir icy de place, puis que je ne vous dois envoyer que des Hiſtoires nouvelles; mais puis qu'elle eſt écrite, vous ſouffrirez, s'il vous

248 LE MERCURE
plaiſt, Madame, qu'elle tienne ſon rang parmy les autres. La compagnie eſtoit ſur le poinct de ſe ſeparer, lors que la converſation tourna ſur le chapitre des Comedies nouvelles. L'on parla auſſi-toſt du Comedien Poëte, parce que la Troupe du Roy n'avoit encor rien joüé de nouveau que cette Piece; & apres qu'on eut dit qu'elle eſtoit fort divertiſſante, on s'entretint de la Mort d'Achille, de Monſieur de Corneille le jeune, que la meſme Troupe

devoit bientoſt repreſenter; & quelques Gens qui s'eſtoient trouvez à une lecture de ce grand Ouvrage, où eſtoit Monſieur le Duc de Richelieu, dirent qu'ils n'avoient jamais rien veu de ſi beau que cette Tragedie, & que ce Duc qui s'y connoiſt parfaitement, avoit dit qu'elle ſurpaſſoit ſon Ariane dont vous ſçavez que le ſuccez a eſté tres-grand, & meſme avec juſtice, puis que ce fameux Autheur n'a point d'autres Partiſans que ſon merite. Apres avoir parlé de

cette Piece, on s'entretint de la Troupe qui la devoit joüer, & l'on dit qu'elle réüſſiſſoit admirablement bien dans tout ce qu'elle repreſentoit, & que les grandes Aſſemblées qui depuis ſon Etabliſſement avoient accompagné toutes ſes Repreſentations en eſtoient une marque infaillible. On dit encor pluſieurs autres choſes, puis la compagnie ſe ſepara; & le ſoir de la meſme journée m'eſtant rencontré dans une autre, on y raconta l'Hiſtoire ſuivante,

& l'on dit qu'elle eſtoit arrivée depuis peu de jours. Vous la trouverez bien tragique; mais comme elle eſt vraye, & que je vous ay promis de vous écrire tout ce qui ſe paſſeroit de nouveau, je ne puis m'empeſcher de luy donner icy une place.

LES ASSASSINATS.

NOVVELLE.

VN jeune Homme bien fait, nommé Cleante, éperduëment amoureux d'une Fille majeure & joüiſſante de ſes droits, appellée Clarice, apres ſix mois de proteſtations d'amour & de ſervices dans les formes, luy promit de l'épouſer ſi-toſt

que quelques Procez qu'elle avoit ſeroient terminez. Clarice ſous cet eſpoir luy ſouffrit plus qu'elle ne devoit; de maniere qu'elle devint groſſe, & qu'elle accoucha meſme avant que ſes Procez furent vuidez: Elle n'envit la fin que lorsque l'amour de Cleante commença à ſe refroidir; & comme elle n'euſt pas tout l'avantage qu'elle pretendoit, ſon Amant qui commençoit à ſe dégoûter d'elle, ne la vit plus ſi ſouvent qu'il avoit accouſtumé, & luy fit aſſez

connoiſtre par toutes ſes manieres d'agir, qu'il n'eſtoit plus dans la reſolution de luy tenir ſa parole. Quand elle en fut ſi bien éclaircie, qu'elle n'en pût plus douter, elle plaida contre luy pour l'obliger à la tenir; mais Cleante ne fut obligé qu'à prendre l'Enfant, & à luy payer mille écus. Elle en eut un tel dépit, qu'il luy échapa de dire un jour en preſence d'un Homme qui avoit long-temps ſoûpiré pour elle, & qui n'avoit pû s'en faire aimer, qu'elle

épouſeroit celuy qui tuëroit ſon infidelle. Cet Amant, nommé Philiſte, qui l'aimoit toûjours, & qui ne cherchoit qu'à luy plaire, luy dit qu'il la vangeroit de la maniere qu'elle le ſouhaitoit, pourveu qu'elle ne fit ſçavoir à perſonne ce qu'il venoit de dire, parce que s'il l'épouſoit apres la mort de Cleante, on ne manqueroit pas de les arreſter & de leur faire leur Procez à l'un & à l'autre, comme Aſſaſſins. Clarice qui ne reſpiroit que la van-

geance, eſtant ravie de trouver un Homme qui entrât dans ſes ſentimens, luy promit que non ſeulement elle n'en parleroit pas; mais meſme que pour mieux tromper tout le monde, elle feindroit de ſe raccommoder avec Cleante, ce qu'elle fit, elle luy dit qu'elle avoit tant d'amour pour luy, qu'elle ne pouvoit vivre ſans le voir, qu'elle ne le preſſeroit plus de l'épouſer, mais qu'elle eſperoit que ſans luy en parler, l'excez de ſa paſſion & ſa conſtance la fe-

roient un jour devenir ſa Femme. Cleante eſtant fort ſatisfait de ce procedé, la fut ſouvent voir; & comme il y alloit ordinairement le ſoir, Philiſte l'attendit au coin d'une Ruë où il paſſa à minuit ſonné; & apres luy avoir d'aſſez loin tiré un coup de mouſqueton, ils'enfuit, croyant qu'il n'en réchaperoit pas. On ne pût deviner d'où venoit ce coup; quelques Gens ſoupçonnerent Clarice de l'avoir fait faire, mais quand on euſt examiné qu'elle vi-

voit bien avec Cleante, & qu'il n'y avoit aucun indice contre elle, on ne s'arreſta pas à ces ſoupçons. La bleſſure de Cleante ne ſe trouva point mortelle, il en guerit, mais ſon amour ne revint point avec ſa ſanté, & ſans croire que Clarice l'avoit fait aſſaſſiner, il ne voulut point la revoir, de crainte d'eſtre obligé de l'épouſer. Ce mépris qu'il euſt pour elle, donna lieu à Philiſte de pouſſer ſa fortune. Il y travailla ſi bien qu'il épouſa enfin Clarice. Il veſcut tres-

bien avec elle pendant les ſix premiers mois de leur Mariage, ſon amour l'ayant empeſché de la regarder comme une méchante Femme; mais ſi-toſt que ſa paſſion fut un peu diminuée & qu'il euſt fait reflexion ſur le coup qu'elle luy avoit fait faire, il ne pût plus la regarder qu'avec horreur; & luy ayant peu à peu fait connoiſtre qu'il ne l'eſtimoit pas, & que l'excez d'une paſſion trop aveugle, & dont il n'avoit pû eſtre le maiſtre, l'avoit malgré luy engagé

à l'épouſer. Elle en eut un tel dépit, qu'elle prit pour luy une haine invincible; de maniere qu'ils ne garderent plus de meſures, & que l'on ne vit jamais un ſi grand deſordre dans aucun ménage, qu'il y en eut dans le leur, juſques là meſme qu'ils furent obligez de ſe ſeparer. Clarice dont le cœur ne reſpiroit que vangeance, & qui reſvoit inceſſamment aux moyens d'en faire ſentir les effets à ceux qu'elle haïſſoit, s'aviſa pour ſe vanger de Philiſte, d'un moyen qu'on

aura peine à croire, mais qui pourtant eſtoit indubitable, & qui réüſſit comme vous verrez par la ſuite. Elle chercha les occaſions de voir Cleante & de renoüer avec luy : Elle euſt bien de la peine, car il y reſiſta long temps, mais rien n'eſtoit impoſſible à ſon eſprit; elle employa mille Gens, elle fit agir une fauſſe tendreſſe qu'il crut veritable, & ſe ſervit enfin de tant d'artifice qu'elle vint à bout de ſon deſſein Il y avoit déja un mois qu'ils eſtoient bien

enſemble, lors que la politique de Clarice jugea qu'il eſtoit temps de travailler à ce qu'elle avoit reſolu ; & pour cet effet apres avoir un jour témoigné à Cleante plus d'amour qu'à l'ordinaire, elle luy dit qu'elle ne pouvoit s'empeſcher de luy découvrir pour quelle raiſon elle avoit pris tant de haine pour ſon Mary. Vous ſçaurez, luy dit-elle, que s'eſtant mis dans l'eſprit que tant que vous ſeriez au monde, il ne pouroit jamais m'épouſer, il reſolut de vous

aſſaſſiner, & que ce fut luy qui vous tira ce coup de mouſqueton lors que vous fuſtes bleſſé en ſortant de chez moy. Il ſe donna bien de garde de m'en rien dire, continua-t-elle, car j'aurois plutoſt pourſuivy ſa mort, que je ne me ſerois reſolu à l'épouſer. Depuis quelque temps, ajouta-t-elle, par un aveuglement que je ne conçois pas, il s'eſt reſolu de me découvrir ſon crime, croyant que je luy en ſçaurois gré ; mais il s'eſt trompé, & c'eſt d'où vient la

haine que j'ay pour luy, & qui a fait naiſtre les deſordres qui ont eſté cauſes de noſtre ſeparation. Cleante adjouta foy à tout cela, & reſolut de ſe vanger de Philiſte. C'eſtoit ce que Clarice ſouhaitoit, elle vouloit qu'il fut l'executeur de ſa vangeance, & n'auroit pas eſté faſchée qu'ils ſe fuſſent égorgez tous deux. Cleante diſſimula ſon deſſein, & toutes les fois qu'il rencontra Philiſte avant que de faire ſon coup, il luy fit toutes les careſſes imaginables,

& prit ſi bien ſes meſures qu'il ne le manqua pas ainſi que l'autre l'avoit manqué. Il ne mourut toutefois pas ſur l'heure, il veſcut aſſez de temps pour découvrir ce qu'il avoit fait à la ſollicitation de Clarice, dont il eſtoit, diſoit-il, juſtement puny. Cleante ſurpris d'aprendre que Clarice pour ſatisfaire à ſa vangeance, les avoit tour à tour portez à s'aſſaſſiner, entra dans une ſi grande fureur contre elle, qu'il fut ſur le champ la chercher, à deſſein de la

tuër. Lors qu'elle le vit entrer avec des yeux égarez & pleins de fureur, comme elle eſtoit criminelle, elle ſe douta de ſon deſſein, & s'eſtant ſaiſie de la premiere choſe qui s'offrit à ſa veuë, elle prit un Piſtolet dont elle ſçavoit fort bien tirer. Cleante eſtoit ſi tranſporté, qu'il ne s'en apperçût pas; de maniere qu'elle le tira ſur luy dans le temps qu'il la frapa avec ſon épée. Ils moururent peu de temps apres de leurs bleſſures, & l'hiſtoire de tous ces deſef-

perez finit ainſi. Je puis dire qu'elle finit, puis qu'il ne reſte aucun des Perſonnages de l'hiſtoire; ce qui doit faire croire qu'elle ne peut avoir de ſuite.

Quoy que je vous aye déja parlé des Modes nouvelles, je ne puis m'empeſcher de vous en marquer encor quelques-unes; car le nombre en eſt ſi grand, que je ne finirois jamais, ſi je voulois vous parler de toute la Dentelle blanche, ou ſi vous voulez les Points

que l'on met preſentement autour du col des Capes, eſt une des plus nouvelles: On y met des Points de France des plus beaux, & l'on croiroit de loin que les Femmes ont des Colets par-deſſus leurs Capes. La pluſpart des Hommes d'épée garniſſent preſentement leurs Habits, leurs Juſtaucorps, & leurs Baudriers, d'un grand Galon d'or ou d'argent plat, & large, comme on en portoit il y a plus de vingt ans. Chacun alloit ſe charger de Franges, & cette

Mode prenoit déja un aſſez bon train; mais depuis que le nouveau Monſieur de Pourceaugnac en a paru accablé de deux ou trois mille aunes, chacun commence à s'en défaire. Les petits Manchons de Tygre ſont fort à la mode, auſſi-bien que les Rubans larges; car les Femmes ne les portent pas moins étroits en garnitures, que les Hommes à leurs nœuds d'épaules. Les Gands fourez ſont à la mode, tant pour Hommes que pour Femmes;

mais cette fourure n'eſt point ppliquée, & ce ſont de veritables Gands de Chien avec le poil. Les Gens de qualité commencent à reporter des Baudriers en broderie d'or & d'argent, dont la mode eſtoit paſſée il y a longtemps; mais ils diférent de ceux d'autrefois, en ce qu'ils ſont plus larges, & que les fleurs en ſont plus grandes. Tous les Manteaux de Femmes que l'on fait preſentement, ne ſont plus pliſſez, & ſont tout unis ſur le corps, de

maniere que la taille en paroiſt plus belle; on les appelle des Manteaux à la Sylvie. Ils ont eſté inventez par Mademoiſelle de Moliere; mais on a dit à la Sylvie, à cauſe d'un Livre intitulé *la Sylvie de Moliere.* Cependant ceux qui ont lû cet Ouvrage, ont bien connu que ce n'eſtoit pas ſon hiſtoire. Les Habits des Femmes ſont preſentement preſques autant remplis de Ferluches que celuy du nouveau Monſieur de Pourceaugnac l'eſt de Flan-

ges. J'en vis dernierement un noir tout couvert de Ferluches blanches, & il ſembloit de loin qu'il fut tout remply de nége. Paſſons à quelque choſe de plus agreable, & parlons encor de Vers. Je vous envoye des Stances qui vous plairont ſans doute plus que les Modes nouvelles, quand meſme elles ne ſeroient pas tout-à-fait belles. Les voicy, vous en jugerez; peut-eſtre y trouverez-vous quelque choſe qui ne vous déplaira pas.

STANCES.

MOn cœur enfin, Silvie, à vos loix eſt ſoûmis,
Et j'en faits l'amitié, douce & paiſible Reyne:
Mais helas! que l'on a de peine
A n'eſtre que de vos amis!

Je me ſuis arraché, par un effort extréme,
Le deſir obſtiné de ceder à vos coups;
Et j'ay tout fait cõtre moy-méme,
Pour ne rien faire contre vous.

Languiſſant, épuiſé par cette violence,
On eut dit chaque inſtant que je deuois perir;

Vous-méme euſſiez mis en balâce,
Si je devois vivre, ou mourir.

On eut dit aux efforts que voſtre
ordre m'impoſe,
Que je ſouffrois des maux qu'on ne
peut exprimer;
Et je ne faiſois autre choſe,
Que m'empeſcher de vous aimer.

De quelques rudes traits dont l'a-
mour perce une ame,
Alors qu'à force ouverte il en veut
triompher,
Je ſouffrirois moins de ſa flâme,
Que je ne ſouffre à l'étouffer.

Quand au cœur d'un Amant ſa force
s'eſt montrée,
On en feroit plutoſt ſortir ce Dieu
jaloux,
Que s'oppoſer à ſon entrée;
Lors qu'il ſe preſente avec vous.

Cependant vous voulez qu'on s'en
puiſſe defendre,
Et que pour vous un cœur s'entienne
à l'amitié;
Peut-on vous voir, & vous entẽdre,
Et ne vous aimer qu'à moitié?

A quels cruels tourmens faut-il que
l'on s'apreſte,
Pour eſtre peu touché d'un objet ſi
touchant?
Comment voulez-vous qu'on s'arreſte
Au milieu d'un ſi beau penchant?

En me laiſſãt mes maux, vous ſerez
plus humaine;
Celuy que vous m'oſtez, m'eſt plus
cher que le jour.
Dieux! faut-il avoir voſtre haine,
Ou bien n'avoir plus mon amour?

Il le faut condamner, en le faiſant
connoiſtre;
Vous ne trouvez au fond d'un cœur
infortuné
Ny ceſſer de l'y faire naiſtre,
Ny l'y ſouffrir quand il eſt né.

Mais avec l'amitié je ne le puis
confondre;
Soyez tiede, Silvie, & laiſſez-moy
brûler;
Si vous ne voulez luy répondre,
Pour le moins laiſſez le parler.

Ou ſi pour voſtre humeur c'eſt encor
trop pretendre,
Si cet audacieux n'y doit pas aſ-
pirer,
Au moins ſans vous rien faire
entendre,
Qu'il puiſſe en ſecret ſoûpirer.

Vous le punirez mieux ſans vouloir
qu'il periſſe;
Au lieu d'un court trépas, il mourra
plus ſouvent;
Il n'eſt pas de plus grãd ſuplice,
Que d'enſevelir un vivant.

Je ne ſçay ſi vous avez trouvé quelque choſe de bon dans ces Vers : En voicy d'autres qui n'ont pas déplû ; mais je croy que la matiere dont ils traitent en eſt cauſe, puis qu'ils parlent du Secret impénetrable qui eſt dans toutes les affaires du Roy. On s'adreſſe à tous les Princes qui veulent me-

riter quelque eſtime par eux-meſmes, autant que par leur rang.

Vous qui nez du ſang des Heros,
Voulez en meriter la gloire,
Venez du grand LOVIS, venez lire l'hiſtoire,
Et faites la ſervir de regle à vos travaux;
Soit pour la Paix, ſoit pour la Guerre,
Ce grand exemple vous ſuffit.
Iamais Monarque ſur la terre
N'a tant fait & ſi peu dit:
On regarde, on écoute, on penſe,
Dans le monde il ne fut jamais
Tant de brait & tant de ſilence;
En vain la Politique en raiſonne & rafine,

Plus on reſve, moins on devine;
Dans le grand & profond ſecret
Telle eſt la conduite diuine,
Qui du vaſte Vnivers fait joüer la machine;
On ne voit rien, & tout ſe fait.

Apres vous avoir envoyé des Sonnets, des Madrigaux, des Eglogues, des Elegies, des Chanſons, & des Stances; je croy vous devoir auſſi envoyer des Fables, puis qu'elles ſont à la mode: En voicy une de la Jument & de l'Aſne, qui fait icy aſſez de bruit.

FABLE

De la Jument & de l'Aſne.

VNe Iument de taille, & d'encolure fine,
Fille de defunt Bucephal,
Voulant perpetuer l'eſpece Chevaline,
Afin d'y proceder, attendoit un Cheval,
Mais un Cheval de belle taille,
Propre pour un jour de Bataille,
Iſſu de Pere en Fils de l'illuſtre Bayard.
Toutesfois un Baudet infame,
La rencontrant ſeule à l'écart,
Eut la temerité de luy conter ſa flame:

D'abord rebutant le Grizon,
Elle le menaça de cent coups de baſton,
Et luy fit meſme la ruade;
Mais luy, ſans s'étonner de cette petarade,
La r'aproche fort humblement,
Et d'un ton enroüé luy fait ſon compliment.
Si je n'ay pas ſi bonne mine
Que l'Epoux que l'on vous deſtine,
Madame, luy dit-il, ſçachez qu'en fait d'amour
Ie ſuis un vray S....
Et ..... de tout le voiſinage:
Il n'en falut pas davantage,
Et par là le Baudet ſçeut ſi bien l'engager,
Qu'il trouva l'Heure du Berger
Maintes connois, qui trompent à la mine,

Et ſont du gouſt de la Iument,
Il n'importe qui, ny comment,
Pourveu qu'il ait bon rable, & bonne èchine:
Mais le Proverbe auſſi chez elles doit changer;
Car c'eſt l'Heure de l'Aſne, & non pas du Berger.

On en trouve beaucoup qui la cherchent, mais chacun a ſon gouſt, & tout le monde n'eſt pas delicat en amour. Il me reſte encor beaucoup de choſes à vous mander, & la premiere fois que j'auray l'honneur de vous écrire, je vous apprendray des Nouvelles auſſi

ſurprenantes que celle de la Folie ſinguliere. Je ne doute point que les Avantures de Leonidas ne vous ayent plû, puis que vous avez deviné le nom du Héros de cette Hiſtoire.

Fin du Septiéme Tome.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy. Donné à S. Germain en Laye, le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, VILLET. Il eſt permis au ſieur LAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé, *LE MERCVRE GALANT*, en un ou pluſieurs Volumes; & ce pendant le temps & eſpace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defenſes ſont faites à toutes Perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucun deſdits Volumes, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine contre chacun des contrevenans de ſix mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & tranſporté ſon droict de Privilege pour le preſent Volume à Henry Loyſon, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois le 7. Decembre 1673

Achevé d'imprimer en 1982
à Genève - Suisse